LES Annales Romantiques

Revue d'Histoire du Romantisme

DIRECTEUR

LÉON SÉCHÉ

SIXIÈME ANNÉE

T. VI

PARIS
BUREAU DES *ANNALES ROMANTIQUES*
14, RUE CARDINAL-LEMOINE

1909

LES

Annales Romantiques

LES

Annales Romantiques

Revue d'Histoire du Romantisme

DIRECTEUR

LÉON SÉCHÉ

SIXIÈME ANNÉE

T. VI

PARIS
BUREAU DES *ANNALES ROMANTIQUES*
14, RUE CARDINAL-LEMOINE

1909

FIGURES ROMANTIQUES

Mme HAMELIN

Si nous nous occupions aujourd'hui de ses petites affaires ? Il y a un temps infini que cette femme m'intrigue, et justement M. André Gayot vient de publier, dans la *Nouvelle Revue*, un certain nombre de lettres d'elle, qui projettent une lumière très vive sur la dernière partie de sa vie. Pourquoi faut-il que ce ne soit pas sur la première ? Notre curiosité aurait eu beaucoup plus de chances d'être satisfaite, car Mme Hamelin a joué, sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, un rôle si peu clair, qu'il en est resté louche pour beaucoup.

Fut-elle de la police, comme certains mémorialistes l'en ont accusée ? Je dois reconnaître que les apparences sont contre elle (1). D'ailleurs, elle n'aurait pas été la seule, de sa qualité et de son rang, à avoir espionné dans les temps troublés qui vont de 1795 à 1814. La plupart des grandes dames d'alors avaient des relations politiques très étroites avec le maître du jour, qu'il s'appelât Barras, Tallien, Fouché, Talleyrand, Bonaparte. Mme Hamelin, qui était ambitieuse et avait été sur le point de prendre dans le cœur et l'esprit de Bonaparte la place de Joséphine, avait l'âme d'une intrigante. Il est avéré qu'elle fut envoyée plusieurs fois en mission secrète par Napoléon (2).

Née de la Grave et mariée, à peine nubile, au banquier Hamelin, on aurait pu dire tout de suite, de cette petite créole sémillante, ce qu'en disait plus tard le comte de Montrond, qu'elle était née « de la Grâce ». Et sa grâce était faite de légèreté et d'esprit.

(1) Pasquier, dans ses Mémoires, dit qu'elle recevait une pension mensuelle du préfet de police. Or, il devait en savoir quelque chose.

(2) Elle fut dénoncée par Vitrolles, dans le « Moniteur » du 17 juillet 1815 comme complice du retour de l'Ile d'Elbe.

Légère, elle l'était à plaisir ; spirituelle, elle l'était comme pas une ; ses reparties et ses anecdotes faisaient l'amusement des salons. On la rencontrait partout où se montraient Mme Tallien, Joséphine et Mme Récamier, et Sainte-Beuve dit quelque part que ce fut « une rivale à sa manière » de l'abbesse de l'Abbaye-aux-Bois.

Nous savons, en effet, que Chateaubriand l'aimait beaucoup, et qu'en 1823, pendant qu'il dirigeait les affaires étrangères, elle porta ombrage à Mme de Castellane, qui régnait alors dans le cœur de René. Chateaubriand lui écrivait tous les jours. mais je crois bien que sa correspondance avait un autre caractère que les lettres enflammées qu'il adressait dans le même temps à Cordelia, — sa « Délie », comme il disait par abréviation.

En 1823, Mme Hamelin devait avoir quarante-six ou quarante-sept ans, étant née à la Guadeloupe vers 1776 (1). Tout en étant encore très appétissante, « la jolie laide » n'avait tout de même plus les charmes de la trentaine. Si elle avait toujours ses beaux yeux noirs et cette peau brune et mate qui avaient fait dire que, « couchée dans ses draps blancs, elle semblait une mouche dans du lait », elle ne dansait plus, et autrefois, quand elle dansait, elle emportait tous les cœurs avec elle. C'était un triomphe. Elle était donc, en 1823, un peu mûre pour Chateaubriand, qui n'aimait vraiment que la jeunesse. Mais pourquoi entretenait-il avec elle cette correspondance quotidienne et pourquoi venait-elle le chercher si souvent au ministère ? Certains petits billets de Hyacinthe Pilorge (2), qui sont entre mes mains me donnent à penser qu'elle lui rendait des services d'une nature toute particulière ; en d'autres termes, je crois qu'elle le renseignait, jour à jour, sur les mouvements de ceux qui le filaient, — car Chateaubriand était filé par M. de Villèle, voire par Louis XVIII, qui le craignaient, tous deux, beaucoup plus qu'ils ne l'aimaient. Je puis même citer un joli mot du roi sur son ministre des affaires étrangères, que Mme de Boigne ne semble pas avoir connu, car elle ne l'a rapporté dans ses *Souvenirs*.

Un jour que Chateaubriand était allé retrouver sa Délie sur la côte normande, l'essieu de sa berline cassa en route, ce qui l'empêcha de rejoindre la belle et d'assister le surlendemain au conseil des ministres. C'était pendant la guerre d'Espagne. M. de Villèle, qui n'était peut-être pas tout à fait étranger à l'accident

(1) Elle mourut à Paris le 29 avril 1851.
(2) Secrétaire de Chateaubriand.

et qui, en tout cas, en était instruit, commença par excuser son collègue, disant que son absence ne durerait vraisemblablement pas plus d'un jour.

— Je sais, je sais, répondit Louis XVIII en souriant, M. de Chateaubriand fait en ce moment une petite retraite.

Mme Hamelin qui était une fine mouche, était donc chargée, suivant moi, de faire la contre-police de Chateaubriand.

Quoi qu'il en soit, quand il fut nommé ambassadeur à Rome, en 1828, elle fit mieux que de correspondre avec lui, elle lui dépêcha, pour charmer son ennui, la belle Hortense Allart, dont elle avait fait la connaissance chez Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély, et qu'elle aimait beaucoup, quoiqu'elle désapprouvât sa conduite ultralégère.

« Je l'aime, cette Hortense, écrivait-elle un jour, car, en dépit d'elle, elle a de l'honneur et de la bonté. »

Elle n'en parlait jamais sans dire : « Cette noble folle ! » Et quand elle apprit qu'elle épousait M. de Méritens, elle fit tout haut cette réflexion : « Hortense est mariée, et d'une manière honorable, brillante même. Dites donc aux filles sages d'avoir le sens commun ! »

A cette époque, — 1843, — Mme Hamelin, ruinée depuis longtemps par la faillite de son mari (1), vivait tout de même largement de je ne sais quels revenus. L'hiver, elle habitait, à Paris, un bel appartement, rue Blanche, 37 (2), l'été, elle allait villégiaturer à la Madelaine, près de Fontainebleau, à deux pas de la propriété d'Alfred Tattet où Musset — qu'elle n'aimait guère — coula de si heureux jours. Elle avait loué là un pavillon assez grand pour lui permettre de recevoir ses meilleurs amis, — et elle en avait dans tous les mondes, parmi les bonapartistes militants comme parmi les légitimistes qui espéraient encore. De ce nombre était Berryer. Le grand avocat s'arrêtait quelquefois à la Madelaine en allant à son château d'Augerville, et comme il n'engendrait pas la mélancolie, comme il ne détestait pas les histoires croustillantes, il s'attardait volontiers à écouter Mme Hamelin après dîner. Elle avait, en effet, des anecdotes plein son sac, ayant fréquenté toute sa vie la société où l'on s'amuse. J'ajoute que Berryer, qui avait défendu le prince Louis dans l'affaire de

(1) Hamelin (Antoine-Marie-Romain) mort en 1855, avait été receveur général à Bourges en 1784, banquier en 1791, et fournisseur des armées en 1795.

(2) Elle habita aussi, rue Moncey, l'hôtel construit par Berthier ; en 1825 elle donna son prénom de « Fortunée » à la rue percée sur les terrains de son mari (ancien parc Beaujon) qui devint en 1851 la rue Balzac.

Boulogne, n'était pas fâché de se documenter près d'elle sur le monde bonapartiste qu'elle connaissait à fond.

Voulez-vous une des nombreuses anecdotes qu'elle se plaisait à conter sur Walewski, « ce grand nigaud de fils de Dieu », comme elle disait, du temps qu'il était le protecteur de Rachel ? Ecoutez celle-ci, elle est bien typique :

« Rachel, donc, allant chez une saltimbanque de ses amies, vit une horrible vieille guitare accrochée : « Vends-moi cette gui-« tare ? — Vingt francs ? — C'est dit. » Elle revient et accroche la guitare dans un intime cabinet. « — Qu'est-ce que cette gui-« tare ? dit Walewski. — Ah ! ah ! s'écrie Rachel. — Quoi donc ? « — Ah ! — Mais enfin, cette guitare ? — Ah ! elle vient des « temps misérables de mon enfance ; je la garde pour me pré-« server de l'orgueil ! — Donnez-la moi ! — Jamais, c'est un « *talisman !* — Je le veux à deux genoux. » L'échange est conclu, et, le lendemain, une agrafe magnifique est acceptée pour prix. La guitare est alors placée sur du velours, chargée de dates, d'inscriptions, et, huit jours après, la perfide amie vient demander on ne sait quoi à Walewski : elle reconnaît l'*instrument*, lit les inscriptions, éclate de rire, apprend tout à l'amant consterné, arrive aux preuves, et, malgré la conviction, la bouderie n'a duré que trois jours, tant la vanité tient le pauvre sot. Il est parti pour Rouen avec toutes les comédiennes du théâtre, leur a donné un festin pour les *adieux*. Il ne lui manquait que de porter la guitare sur le dos. O pauvre sang de Napoléon ! »

Je vois d'ici la figure de Berryer en écoutant cette bonne histoire. Mme Hamelin en avait une autre sur le canari de Mme Récamier qui mit en joie tout le château d'Augerville, la première fois qu'elle s'avisa de la conter. Car vous pensez bien qu'elle fut plus d'une fois l'hôtesse de Berryer. Mme Jaubert, la marraine d'Alfred de Musset, nous a laissé dans ses *Souvenirs* une page éblouissante sur son premier séjour en ces parages. Et Mme Hamelin elle-même en fut si contente, qu'elle écrivait à quelques jours de là à un ami : « Ah ! cher, quels lits, quels dîners, quelles divines tourelles, quel bon accueil nous venons d'avoir chez Berryer ! J'en suis toute émue, non, certes, du confort, mais de ces fins de soirées, où nous mettions le maître à sa tribune familière, d'où découlaient si gaiement, si noblement, cent mille histoires, mots charmants, scandales adorables, politique sublime !... » — On ne s'ennuyait pas à Augerville !

J'ai fait allusion tout à l'heure au procès du prince Louis.

Mme Hamelin, qui était restée bonapartiste, et avait pour cachet une abeille couronnée de roses, avait mis son espérance dans ce jeune prince. Mais son attitude, plutôt humiliée, devant ses juges, lui causa une amère déception.

« Je suis toute consternée, écrivait-elle à un ami, de la pâleur du discours de notre prince ; quelle insignifiance de choses rebattues ! Puis rien sur les immortels regrets de la France, sur son abaissement devenu dérisoire depuis Juillet, rien sur le duc de Reichstadt, rien sur cette loi barbare qui prend toute une famille en holocauste parce que son sang a donné à la France un héros immortel. Comment ! ce jeune homme qui donne sa vie à tous les enjeux recule devant une chambre de renégats ! C'est inouï. Qui donc a paralysé cette défense ? Sont-ce des traîtres encore ? Berryer ne voyait pas ainsi lorsque nous en avons causé. S'agissait-il, bon Dieu ! d'une condamnation plus ou moins douce ? Qu'est-ce que cette impuissante condamnation près d'une grande circonstance manquée ? Je suis désolée...

« Ce reître de Montholon a été le plus bête de tous, sans comparaison. Voilà les hommes sans honneur ! Les condottieri modernes, les traîtres, ne sont pas mêmes braves ! Fut-il rien de si stupide qu'un vieux compagnon de Napoléon se faisant faire un uniforme pour aller à un bal où *la haute société* devait se rendre ? Lâche ! il fallait dire : « Napoléon m'avait fait jurer de suivre son héritier s'il tentait de recouvrer ses droits légitimes », et c'était un homme réhabilité. Je reviens malgré moi sur leur réfense, car elle me brise le cœur... » (1).

On voit que Mme Hamelin n'envoyait pas dire ce qu'elle pensait. Mais dans sa retraite de la Madelaine, c'était le plus souvent M. de Montrond qui était l'objet de ses grandes colères, Mme Hamelin lui ayant gardé une dent d'éléphant pour la façon dont il l'avait quittée.

Vous connaissez M. de Montrond. Le maréchal de Castellane en parle souvent dans son *Journal.* Talleyrand, dont il était le commensal, l'avait surnommé « l'Enfant Jésus de l'Enfer », pour ses débauches royales, et Cuvillier-Fleury nous l'a peint au naturel dans ce bout de dialogue entre lui et son tailleur : « Je vais vous payer, mais ne reparaissez plus devant moi ! — Ah ! monsieur, mille pardons ; ne me payez pas ! — Vous êtes un drôle ! — Vous me perdez ! — Vous serez payé. — Je suis ruiné ! »

(1) Lettre inédite, communiquée par M. André Gayot.

Après la déconfiture d'Hamelin, M. de Montrond, qui lui voulait du bien, prit sa femme à son compte, et il la garda longtemps, sans qu'elle eût trop à s'en plaindre. Mais on se lasse de tout, quand on a de l'argent plein ses poches. Un jour il s'aperçut que Mme Hamelin avait l'âge de prendre sa retraite, et il la planta là sans explication. Ce fut une belle colère à la Madelaine ! Les échos en sonnent encore. Ah ! certes, M. de Montrond n'emporta pas son péché en terre. D'abord il devint M. de Mont*dos*, puis M. de Mont*luc*, Mme Hamelin l'habilla de toutes les façons, et, le plus drôle, c'est que, loin de lui en tenir rigueur, il éprouva, longtemps après, le besoin de recevoir son absolution. Il faut entendre Mme Hamelin conter le retour du vieux pécheur. Elle avait commencé par lui interdire sa porte. Elle finit par la lui ouvrir, ou plutôt non, c'est lui qui l'enfonça.

« C'était bien calculé à lui, écrivait-elle, car son âge, ses infirmités ne se mettent point à la porte, et ma pauvre hospitalité appartient à tous. Je l'ai donc bien reçu, et je lui ai cédé mon lit. Il est resté huit jours, sans paraître s'ennuyer : il a été *doux*, content de tout, enchanté du pays. Il a écouté mes sermons dans lesquels je ne le ménageais guère ; enfin, il a beaucoup promis : je ne sais s'il paiera, car toute promesse a peu d'importance pour lui. Si ce spirituel podagre n'était pas ruiné, abîmé de dettes, d'embarras de tous genres, j'eusse craint, en vérité, que ceux qui ne me connaissent pas pussent croire que je cherchais des rémunérations ou un appui. Mais, pour son malheur, il ne peut même payer le courant de ses dépenses, et son crédit est tombé avec ses forces. Ce sera donc et cela est déjà une absolution à titre onéreux. »

N'est-ce pas joli ? — Trois mois plus tard, M. de Montrond mourait chez lui, à soixante-seize ans, la tête libre et la bouche souriante, après s'être confessé et avoir fait des adieux presque gais à ceux qui l'entouraient. Et Mme Hamelin, qui avait assisté à son agonie, écrivait à l'un de ses familiers :

« Cher ami, pensez à Dieu ! ça n'empêche pas d'être aimable ; Montrond l'a bien prouvé. »

Et elle donc ?

LÉON SÉCHÉ.

LETTRES DE Mme HAMELIN (1)

Hortense (2) m'a écrit une lettre qui m'a véritablement interloquée. Elle me conte son nouvel enfant, sa nourriture, me parle de l'homme de ses délices, qui voit bien à présent que c'est lui qui ne savait pas faire d'enfants. Elle explique cela par Sparte et le Midi, m'engage à ne pas faire la prude, et à l'imiter, si je peux. Pauvre noble folle, tout cela me déchire le cœur. Quel est ce nouveau père ? Peut-il être père et soutien de cette mère insensée qui aime ailleurs et sépare le corps de l'âme ? Cela va compliquer la position de ce charmant petit Marcus ; les enfants tendres sont jaloux, leurs pères sont barbares. Hortense pouvait donner son fils au frère de M. S. (3). Je la suppliais depuis trois ans de me faire ce sacrifice maternel et lui disais que, dans ces temps hideux, elle devrait, pour ce fils, l'offrir au veau d'or, puisque c'est l'unique Dieu de France. Je crains que l'occasion soit perdue. S... est tout hérissé de son équipée d'Espagne, du ministère Passy, que sais-je ? Il croit qu'il porte le monde et, en le regardant on voit qu'il ne porte que les deux plus énormes cornes de France, que sa femme, si médiocre, le domine entièrement, et s'opposera en maître à tout ce qu'on aurait pu espérer pour Marcus.

Tâchez donc de porter le cœur d'Hortense vers cet avenir, le sien, sur celui même *du petit dernier* (4). Je l'aime, cette Hortense ; car, en dépit d'elle, elle a de l'honneur et de la bonté.

Reçoit-on le *Capitole* (5) à Florence ? Ce journal vient de nous

(1) Ces lettres, comme nous le disons dans l'article ci-dessus, ont été publiées par M. André Gayot dans la « Nouvelle Revue » en 1908. Nous les reproduisons à cause de leur très vif intérêt avec les notes de leur commentation.

(2) Hortense Allart, l'amie de Sainte-Beuve, dont M. Léon Séché vient de publier la correspondance, où Madame Hamelin est plusieurs fois citée.

(3) Sampayo, sans doute.

(4) Les mots en italique sont ceux que Madame Hamelin a soulignés dans son texte. Nous faisons cette observation une fois pour toutes.

(5) Journal souvent cité dans les lettres e Madame Hamelin. Nettement : « La Presse Parisienne » (1844), en fait mention en ces termes : « Quand un journal meurt, c'est qu'il représentait une situation prescrite,

tomber comme une bombe. Le rédacteur en chef est un M. Charles Durand, homme d'un immense talent ; c'est quelque chose de grand qui s'est modelé sur la politique impériale, qui sert ce grand dieu à genoux, et qui combat l'alliance anglaise avec une verve, une instruction de la position européenne, qui surprend et entraîne. C'est un grand événement que ce journal et ces doctrines. Est-il russe, est-il louisiste ? Ce qui est certain, c'est qu'il est plein de feu, de dévouement, et logicien comme Carrel.

Paris, 15 août 1839.

Je pleure toujours en lisant vos lettres et mes larmes s'adressent surtout à cette gracieuse mémoire (1), qui fut placée comme un double lien entre vous et moi. Croyez bien que lorsque je fais la rodomont, c'est pour cacher ma faiblesse. Le sort a été rude pour nous deux ; mais le temps est vaste pour vous. Les révolutions vont arriver, vous trouverez place, distractions, plaisirs. Moi, je vais mourir malheureuse. Mais parlons des choses qui se peuvent réparer.

Oui, vous avez bien fait de rester devant cette insolente. Vos paquets eussent-ils été faits, il fallait les défaire.

Vous m'avez écrit une fois : « Que me fait l'arrivée du roi Joseph ? » Vous le voyez dans la lettre qui vient d'être publiée sous la dictée de Jérôme, sur le testament du cardinal. Dans cet écrit, les *déshérités* en appellent à la bonté, générosité, l'extrême loyauté de leur aîné, qui fut toujours *l'arbitre*, *le conciliateur de tous les intérêts de la famille*, *que tous lui portaient à régler*, lors même qu'ils ne paraissaient pas de nature à lui être soumis, etc. Je suivrais son conseil. Si Mme Rapponi a refusé cet Anglais et Talleyrand, elle ne refusera pas l'arbitrage de son oncle, chef de leur famille. En le demandant, vous vous rendez fort honorable et mettez tous les bons esprits de votre côté. En menaçant, vous vous affaiblissez. Croyez-moi. Joseph a beaucoup d'esprit, d'expérience, de noblesse, surtout de tolérance. Votre esprit aura

un principe sans application possible, un parti sans avenir. C'est ainsi que nous avons vu mourir « La Tribune », qui était dans la presse, la personnification des exagérations républicaines, et que le « Capitole » et les autres journaux quotidiens qui ont voulu ressusciter parmi nous l'Empire, descendu tout entier au tombeau avec l'Empereur, sont venus expirer dans la « Revue de l'Empire », comme ces fleuves dont les eaux tarissent, et qui ne sont plus qu'un faible ruisseau quand ils finissent ».

(1) Nous ne savons pas à qui Madame Hamelin fait allusion ici.

plus d'action sur lui que sur aucune des personnes de la famille. Cultivez en attendant Madame Julie, qui a plus d'influence qu'on ne croit sur son mari, et qui a écrit des choses bonnes et tendres sur notre reine. Elle sait tout. Prenez-la pour médiatrice près de son mari, après l'avoir préparée. Visitez sa triste solitude, ne la cabrez pas, et, par cette voie, vous arriverez, j'en suis certaine. Voici l'idée, exécutez-la bien, tout est là.

Non, non, je n'exagère pas ces odieux commérages. Les noms n'y font rien, il faut les connaître pour les livrer au ridicule, au mépris : les éclaboussures m'arrivent au visage. Le vieux Thibaudeau (1) m'a dit à moi : « Vous *le* défendez, parce que vous *l'aviez prêté* à la reine ». Je vous demande si cette turpitude a été relevée. Il a prétendu que Mademoiselle Rapponi désirait savoir mon opinion parce que *sa mère* parlait souvent de ma loyauté. Si elle me fait l'honneur de me consulter, je lui dirai mon opinion. Mais par votre *ambassade* elle serait décomposée. Tenez-vous donc au courant de l'arrivée et offrez l'arbitrage. One ne peut le refuser, vous dis-je, et s'il ne peut arriver en Italie, il faudrait le rejoindre à tout prix où il sera. Les lettres, dans ce cas, ne valent rien ; ce sera la présence qui l'entraînera à condamner ses nièces, fût-ce en payant pour elles.

Ne me faites plus de ces *plaisanteries de juste milieu*, et n'épuisez point un courage dont j'ai souvent besoin. Lisez, lisez bien le *Capitole* et rougissez d'avoir le nez politique si court. M. Ch. Durand n'est pas vendu à la Russie, à moins que la Russie ne soit vendue à Louis Bonaparte. Ouvrez les yeux, nigaud, lisez la brochure du prince et voyez ce qu'a produit le mariage Leuchtenberg, la mort de Mahmoud et la victoire d'Ibrahim ! Ces événements ont réalisé mes rêves et ma politique : l'alliance russe, le Rhin, la Belgique, la Pologne à Beauharnais, la France au nom de mon idole. Ces espérances me ressusciteraient du fond de la tombe, et ces nobles idées sont propagées par un talent admirable, dont le style, sans chercher l'imitation, rappelle celui de Carrel à chaque ligne. Mais l'avez-vous à Florence ? Si vous le lisiez, vous seriez moi à l'instant. Peut-on vous le faire arriver ? Je vous l'enverrais. La famille (2) est capable de ne pas le con-

(1) Le comte Thibaudeau, conventionnel, membre du Comité du Salut Public, président du Conseil des Cinq-Cents, surnommé Barre de Fer, avait été nommé préfet par Bonaparte, après le 18 brumaire. Il écrivit de nombreux ouvrages dont une « Histoire de Bonaparte ». Son fils, administrateur éminent, prit part à la Révolution de 1830 et combattit Louis-Philippe.

(2) La famille de Napoléon, bien entendu.

naître. Ce M. Durand, en effet, a écrit, mais dans quel sens ! Qu'on rapproche tout. Il a vu, connu, jugé tous les politiques de l'Europe. Depuis douze ans, il est dans le Nord. Chargé d'une grande mission, il l'a acceptée à condition de ne pas la déguiser. Son but, ses travaux, ses idées, tout est grand et national. N'allez pas, comme les envieux, baver devant cette aurore et ces nobles efforts. C'est le refuge de tous et l'espoir surtout de la jeunesse. Soyez religieux à cet évangile.

M. Durand me distrait un peu des beaux-arts ; car il a tous les mérites, il est malin, gai, et souvent fort impertinent. Ainsi je m'enivre de lui et ne lis que lui. Bien m'en prend ; car tout tombe en lambeaux, et notre littérature est digne de notre architecture. Je n'ai pas un livre à vous indiquer.

Votre Ghirlandajo sera reçu, choyé, prôné, vendu au mieux. Je le connais, ce beau pèlerin et me souviendrai toujours de cette sublime guirlande d'anges qui est dans l'arcade du dôme de Pise, sur un fond d'or. C'est enchanteur. En visitant Mikali à Livourne, il me montra un tableau de ce peintre dont il demandait 10.000 francs. Votre sujet est-il gracieux ? Il faudrait pourvoir le tableau d'un beau cadre ancien. Ici, ils sont si chers, que cinq à six cents francs, pour une grandeur de chevalet, est le prix vulgaire. Si vous réunissez des attestations, origines, ça serait parfait. Si le musée nous manque, il y a foule d'Anglais chez Bronkins. On n'y parle que de 10, 20, 80.000 francs pour un original. Croyez bien surtout que je ne le lâcherai que pour du bon argent.

Voici un trait qui peint le caractère polonais. Bernard Potocki est arrivé de Bruxelles, où, après une noble campagne, il a laissé 200.000 francs de perte dans la Banque nationale. Léger d'argent, il va au club et y perd 55.000 francs sur parole. Le lendemain, il décampe sans écrire ni prévenir même son hôtesse. Cela fait révolution au club. Le comte Michelski s'y présente, et dit : « Messieurs, envoyez-moi vos notes, je payerai pour lui ». Les Français se piquent d'honneur et disent : « Vous êtes proscrit, si Potocki manque d'honneur, nous ne voulons pas vous ruiner : s'il a de la probité, il nous payera, et nous pouvons attendre ». Arrivé à Berlin, ce fou de Bernard écrit : « J'ai oublié de vous prévenir, messieurs, que, détroussé par la Banque de Belgique, je suis parti pour vous envoyer de Posen l'argent que je vous dois ». L'argent est arrivé hier.

Hier, les dames de la Halle ont envoyé au bureau du *Capitole* pour acheter le n° du 11. « Est-ce ici le journal de Bonaparte ? —

Oui, mesdames. — Il nous faut le nº du 11. — Le voilà ! — Combien ? — Pour les dames de la Halle, rien. — C'est bien, mon brave ; alors nous prenons deux abonnements que tu nous adresseras au comptoir. — Quel nom ? — Les dames de la Halle. » J'ai demandé à M. Durand si les *frères d'Italie* lui avaient donné signe de vie. « — Eux, mais ils sont antibonapartistes. Ils s'occupent de plaider entre eux, de prôner pour les niais, surtout d'envoyer des suppliques à Louis-Philippe sous toutes les formes imaginables... Nous attendons Joseph. Nous verrons s'il veut être l'aîné de la famille. »

J'ai regret que vous n'ayez pas vu Hortense (1). Tous les malheureux se doivent appui, et cette noble folle, tout en faisant la forte, se trouvera mal avec tous les pères de ses enfants. Marcus lui-même sera jaloux et plus tard sévère. M. B... (2) n'aimera pas le ridicule et déjà n'était pas si dévoué. Ce dernier et tardif enfant la perdra, et, quoi qu'elle fasse l'enchantée, il perce une grande agitation dans ses lettres.

Voyez-vous Liszt (3) et sa belle amie,qu'on dit aussi fort spirituelle ? Etes-vous resté en relation avec M. Persigny (4) du procès ? On m'a soutenu que vous étiez brouillés. Tant pis. Mais, à vos âges, tout se renoue et même avec plaisir.

Faites mes amitiés à ce bon cœur de Palmieri. Avant son départ, il vint me voir, et me trouva malade et au bian ; il me dit : « Vous avez ma maladie, chère amie, il n'y a que le sublimé qui m'ait guéri. » Comprenez-vous cette naïveté toute *roba siciliana ?* Tout de même, ça m'a fait bien rire.

La Madelaine, 9 septembre 1839.

. . . .

Si vous étiez à la Madelaine, le calme vous gagnerait. Cette nature est incomparable, et les pluies conservent aux arbres la

(1) Hortense Allart.

(2) Bulwer-Lytton, l'ami d'Hortense Allart.

(3) Il est souvent question de Liszt et de son amie : Madame d'Agoult, la Marie aux longs cheveux, dans le livre de M. Léon Séché sur Hortense Allart.

(4) Fialin de Persigny, 1808-1872, d'abord républicain, puis converti au bonapartisme, fut l'ami le plus fidèle de Louis Bonaparte (Napoléon III). Depuis le complot de Strasbourg, qu'il organisa, jusqu'au coup d'état, il participa activement aux tentatives du prince. Le procès auquel Madame Hamelin fait allusion est celui qui fut l'épilogue de l'affaire de Boulogne : il avait été condamné à la détention, puis mis en liberté à cause de l'état de sa santé.

verdure de juin. On ne peut pas rêver rien de plus joli, et on vit si bien avec les yeux, le nez, que les blessures cuisent moins fort. J'y suis seule, avec Sophie et mon méchant marmiton. J'ai des maçons. Plus tard, nous nettoyerons le jardin qui fait pitié de dégradation, mais dont les clématites se sont emparées avec une telle force de végétation qu'on évente la Madelaine de l'autre côté de la rivière. M. de Chamois m'est venu voir, et, s'étant perdu dans la forêt, m'a juré que c'étaient les clématites qui l'avaient rallié. Je suis obligée de me défendre des visites. Je connais toutes les châtelaines des environs. L'ennui me les jette sur les bras. Pour le camp, ce serait bien autre chose : tous mes amis le commandent, Faudoas (1), d'Astorg, Cubières (2) ; je leur ai écrit que je n'avais que de l'eau de la source, du gros pain, et trois lits de sangle, que c'était à eux à faire du *Maréchal de Boufflers*, et à nous régaler tous. De cette oreille-là, personne n'entend et le maréchal de Boufflers n'a pas à craindre la contrefaçon, ni belge ni française : mon peu de curiosité est tel que, malgré les chars à bancs offerts par M. de Chamois, je n'ai pas été au camp. Il y a là un régiment que je ne veux pas voir.

. . . .

Je ne conçois rien à cette grande faveur de M. B... (3) ; il est ici un petit oracle d'Albion, par conséquent du juste milieu. Ce qui me désole, c'est qu'Hortense ait brisé cette liaison au moment où elle pouvait lui être amusante, utile, et lui donner un peu d'importance... Mais que va-t-elle faire ? Cet enfant va-t-il augmenter sa pauvreté ? Pauvre folle ! Voyez-vous Liszt et sa madame. Ils ont, dit-on, bien de l'esprit.

Mesdames de Salvage, Forget, et M... sont nos trois chefs, nos trois Grâces. Elles sont, en général, impitoyables, ce qui en ferait trois Parques, si on les laissait faire. La dernière, qui a l'instinct bon et noble, est dominée par ce Scarron politique qui voudrait faire pendre tout ce qui a des jambes, des dents et du cœur. Plus il infecte, plus il est méchant, et il n'a pas dépendu de lui de brouiller deux amis d'enfance.

Un jour, je demandai à M. Durand ce qu'il pensait de cette façon d'amener les cœurs ? Il la trouva odieuse ; car lui est bon

(1) Faudoas, frère de la duchesse de Rovigo.

(2) Cubières (Despans de), pair de France en 1839, deux fois ministre de la Guerre, impliqué dans le procès Teste, condamné à la dégradation civique, réhabilité en 1852.

(3) Bulwer.

autant que spirituel. Il va vous adresser le *Capitole* (1). Combien croyez-vous que Félicie voudrait d'une copie du bénitier ? Ici, on faisait l'original 2.000 francs. Je trouvais ça bon marché et sublime. Ces ânes n'ont rien acheté, malgré dix articles encourageants. M. Berryer, toujours pauvre, voudrait bien, mais ne peut aller loin. Adieu. Voilà mon garçon qui m'a fait une bêtise et le facteur qui apporte et emporte les lettres.

21 septembre 1839. Paris.

Le prince Achille est ici, je l'ai entrevu. Sa laideur est immense. Il a fait un prodige, puisqu'il ressemble parfaitement ou cruellement à sa pauvre et délicieuse mère. C'est à s'arrêter pour s'indigner de cet horrible persifflage de la nature. Son esprit, qui est fort supérieur à celui de sa mère, est tout tourné (à jeun) au paradoxe et aux éternelles discussions. Il fait l'anti-français et l'américain ardent. Il ne veut point aller en Toscade, ni voir ses sœurs. Il traitera ses affaires de Marseille, ou de Genève, *s'il ne peut* rester en France. Il est sous la protection de M. Cass, ministre des Etats-Unis.

M. Durand est à Londres, près du prince L... Avez-vous reçu le *Capitole ?* Je suis sûre qu'on vous l'envoie.

T... (2) est ici, pas trop changé et toujours aimable, bon, vif d'esprit, tendre de cœur. Vous dire son étonnement, son indignation de la conduite de Montrond serait impossible ! Le fait est que, malgré l'admiration de M. Thiers pour M., il n'a plus ni tête ni mémoire pour le cœur. La perte était facile ; mais son esprit d'autrefois l'aurait préservé d'infamies que le monde d'autrefois ne pardonnait pas.

Taylor a dîné hier dans mon chalet. Le musée sous Teste (3) et Passy (4) n'achètera rien. Nous verrons ailleurs.

(1) Le 2 novembre 1849, Madame Hamelin écrit au sujet d'Hortense : « Je voudrais bien avoir des nouvelles de la pauvre Hortense. Je ne puis rire de ses tristes folies ; il y a bien des douleurs sous cet étourdissement, croyez-moi : femme, je connais bien les femmes. »

(2) Probablement son ami Trechi.

(3) Teste, frère du général, ministre du Commerce pendant 3 jours, en 1834, ministre de la Justice en 1839 et des Travaux Publics, en 1840. Il fut compromis dans le procès Cubières en 1847. Teste avait accordé, en 1843, la concession des mines de sel gemme Gouhenans. Il fut condamné à trois ans de prison, à une amende et à la restitution des 94.000 francs qu'on l'accusait d'avoir touchés. Prévoyant sa condamnation, il tenta de se tuer.

(4) Ministre sous la Restauration.

Que dites-vous du Maroto ? Le monde devient beau et deux puissances trament ces abominations ! C'est du Macaire royal.

Mais que fait la pauvre Hortense ? Sa position est cruelle, elle s'étourdit ; mais elle verra ! Enfin, le *père*, quel est-il ? S'il pouvait la conseiller, l'aider, lui persuader que la grâce, lorsqu'on est femme, est de rester femme, que la passion seule excuse les emportements... Mon Dieu, quel travers ! T... m'a dit : « Où demeure le sublime Libri ? (1) » Ça m'a fait éclater de rire et penser à Hortense. C'est T... qui m'avait envoyé le *sublime* Libri.

Adieu, ami.

La Madelaine, 17 octobre 1839.

Je passe si doucement ma vie ici que je ne conçois pas le vertige qui m'a fait dédaigner cette consolation. J'arrange ce jardin de curé, qui montre ses poires à la futaie la plus hautaine et à cette Seine si fameuse. Mon ménage est encore misérable ; nous en rions ; mais les perdreaux, les grives, ivres de notre bon raisin, le poisson qui sort de l'eau, nous font des petits dîners très bons. T... a passé trois jours ici. Il était dans l'extase. Par malheur, voici novembre. Madame Kisseloff s'est établie à Fontainebleau pour être près de moi. Souvent nous courons le pays en carriole et elle revient manger ma matelotte. Je n'ai même pas voulu voir le camp, trouvant que c'était trop déjà de rencontrer des Français de 1839 ressemblant si peu à ceux de 1810. On dit que le 4me lanciers n'a pas eu les honneurs du camp. Il paraît que le jeune duc de Rovigo est attrappé par son Irlandaise, qui n'a pas 18.000 fr. de rente nets et n'a pu lui payer 30 mauvaises mille livres de dettes nécessaires pour reparaître à Paris. Vraiment, c'est bien fait et ils devraient être las, tous, de se laisser mystifier par ces commères. Il faut ajouter que la jeune duchesse est à peu près naine et louche à faire reculer même une garde impériale. Du reste, la belle Marie est jolie à croquer et va... assez bien. Pour la petite F... c'est à bride abattue et toujours avec *le premier homme*. Voilà de pauvres nouvelles. De Paris je vous dirai

(1) On sait qu'il y eut une affaire Libri. Cet ami d'Hortense Allart fut condamné, en 1850, à dix années de réclusion, à la dégradation et à la perte de ses emplois publics, pour les soustractions qu'il avait commises dans nos bibliothèques, en qualité d'inspecteur général. Cf. Jean Bonnerot : « Nouvelle Revue », 15 mai 1907.

mieux. Le grand événement, c'est la grêle sur Thomery. Elle a détruit pour 300.000 fr. des plus beaux raisins.

Est-ce vrai que Capponi (1) devient aveugle ? Est-ce vrai qu'il est ruiné ? Mais à quoi ? Il vivait si modestement ! Les Florentins sont terriblement économes ! Mais lui est bon et aimable. M. Gonfalonieri n'a pas changé du tout. Toujours un grand air et un air dédaigneux qui va bien après ce long supplice. Adieu : je vais voir planter mes lilas et mes framboises. Je voudrais être en mai et vous ici cher ami.

Le démenti des scènes mimiques a été donné par un Lombard de la rue Blanche. Tout mauvais cas est niable. Tout était vrai jusqu'aux brodequins de satin rouge — lacés d'argent ; puis la ventriloquerie, oui, *la scène du ventriloque*. C'est à s'arracher les cheveux. S'il n'est pas fils de son père, que fait-il de Mlle Sigaud ? Est-elle arrivée, charme-t-elle Florence, a-t-elle subjugué, épousé le roi Louis ? Elle a annoncé qu'elle ferait tout cela. Nous avons cette folle de comtesse Samaïloff qui a suivi un comédien français. La vie de cette femme est inouïe. C'est une cabotine du boulevard ne pouvant aimer que des misérables histrions... Puis ces gens-là ne sont pas parvenus à gâter ses manières ; elle est distinguée, gaie, gracieuse, généreuse jusqu'à la démence. Elle ne laisse rien à faire pour ce qu'elle aime ; elle adopte, donne, assure à tous de véritables fortunes. Son palais de Milan, elle l'a donné à la fille de Paccini. Je l'ai vue deux fois, elle est jolie et amusante.

2 novembre 1839.

Que dites-vous de ce polisson d'Emile (2) qui dit que *Berryer* ne sait pas le français ! Oh ! comme le *Capitole* l'habille ! Que d'esprit a parfois ce Durand !

Delphine (3) a présenté une comédie (*les Journalistes*), elle est une attaque directe et payée contre M. Thiers. Vous voyez ? Berryer-Thiers, que veulent mordre ces lâches vipères ?

(1) Capponi, le célèbre homme politique italien. Léon Séché. « Lettres d'Hortense Allart ».

(2) Emile de Girardin.

(3) Delphine Gay (1804-1856), femme de lettres et poète ; mariée à Emile de Girardin, en 1831.

La Madelaine, mercredi 11 décembre 1839.

Vous voyez que je suis ici au 10 décembre. Ainsi le bonheur *calmant* que je trouve ici n'est pas une fantaisie de Parisienne. Les visites deviennent rares ; je m'en console avec Berryer qui passe ici pour aller à Angerville, par le *Capitole* qu'il admire comme moi et par des feux enragés, mêlés de souches de genièvre qui embaument comme le bois d'aloès. Je passerai ainsi ce tumulte du jour de l'an, envoyant à quelques amis de beaux faisans pour étrennes. Hier, pourtant, vers quatre heures, j'eus une belle visite : un grand cerf et deux biches. Certainement les cerfs font aussi des visites à Paris ; mais rarement il conduisent de si jolies biches.

. . . .

Vous avez mille fois raison sur les feuilletons du *Capitole*. Il est pitoyable de voir l'Empereur en mauvais vaudevilles subir les inventions de votre ami Arago et autres baladins. J'en ai vivement fait sentir l'inconvenance à M. Durand, qui a réponse à tout. Il dit : « Ces trivialités plaisent à la fureur, à une classe importante : le peuple. *Toutes les Halles* sont mes abonnées. Elles nous appellent le « Journal de Bonaparte » et ces platitudes les divertissent mille fois plus que nos discussions ; par exemple tous les marchands de vins de Paris payent le *Capitole* par année. Croyez-vous que le délicieux article de l'élection Berryer et de Cuvillier-Fleury serait compris par eux ? Eh bien ! le journal sert aux deux classes. » C'est juste.

. . . .

Au mariage du jeune duc de Dino qui s'est fait dans un vieux château en recherchant les mœurs féodales, Anatole (1) a été parrain d'une cloche avec la mariée. Deux fourgons de bonbons sont arrivés, apportant la rue des Lombards et le Palais-Royal tout entier. Il a donné des vases d'or à l'église, doté six jeunes filles, donné six mille francs aux pauvres, et, tandis que les villages traversaient pour voir le banquet, ses chasseurs distribuaient des schalls, des dentelles, des tabliers aux paysannes ; le tout a fini par une parure de diamants et rubis à Mademoiselle de Sainte-Aldegonde. Cette parure est estimée trente mille francs.

(1) Demidoff, fils de Nicolas Demidoff, épousa, en 1840, la princesse Mathilde, fille de Jérôme Bonaparte et de Catherine de Wurtemberg, dont il se sépara en 1845.

J'avoue qu'à la place de la mère, je ne l'aurais pas laissé accepter.

Pour revenir à votre projet, pourquoi lorsqu'il en sera temps, ne pas vous entendre avec Durand ? J'avais toujours espoir que cette feuille vous pourrait abriter. Tout ce qui n'est pas lui est si mauvais ! Il a fait des démarches près des Balzac, Eugène Süe. Mais ces gens-là, sans passion, déjà flétris, aux prises avec des besoins et des dettes immenses, demandent énormément et sont toujours prêts à des infidélités. Il s'en tient donc à amuser ses marchés en attendant le moment où les talents sentiront venir le vent et s'atteleront à un char dont la marche est solide et peut aller loin.

Votre ami Denyon (1) se trouve sur le grand théâtre. Il était tout ravi de l'Empereur (de Maroc) *qui écrit directement à tous les consuls*. J'espère qu'il aura osé voir et dénoncer l'intrigue des Anglais. Dites-moi ! nous en donnent-ils assez sur le dos, sur le ventre, nos bons alliés. Ils ravagent et prennent toute l'Asie, ils sont maîtres en Espagne, ils vont nous chasser de l'Algérie avant deux ans. Bien, allez, vous pouvez encore plus, braves amis. Ce que je ne conçois pas, c'est le sang-froid de la Russie.

Les nouvelles de Capponi sont tristes. Ruiné passe, je connais ça ; mais aveugle ! En vérité, cette ruine est trop dure à un homme qui a toujours vécu comme un rat. L'intendant ne s'explique qu'à des dépensiers comme Luchesini, ou nos grands seigneurs de jadis. C'est dommage.

Capponi a de l'esprit, du savoir et le bruit des fameuses cloches de son aïeul retentit encore dans son âme : son ami Gonfalioneri est devenu riche, même sous les sequestres et les verrous : il est même resté beau, d'une beauté altière et noble .Je crois qu'il va pouvoir retourner en Italie. Il l'espère du moins.

Je vous demande toujours des nouveles d'Hortense (2), car toujours j'y prendrai intérêt. Croiriez-vous qu'avec ce bon et

(1) Ami du correspondant de Madame Hamelin et consul général à Tanger.

(2) De retour à Paris, Madame Hamelin réclame encore du « butin » et des nouvelles d'Hortense. « Je n'ai pas de nouvelles ni de reponse d'Hortense. Cette pauvre demoiselle serait-elle malade ou malheureuse ? En vérité. j'en suis inquiète ; personne ici n'a de ses nouvelles. » (Lettre du 2 février 1840).

Hortense se marie au printemps de 1843 (cf Léon Séché. « Lettres d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve) », et Madame Hamelin écrira aussitôt (24 avril 1843, Paris) : « Hortense est mariée et d'une manière honorable, brillante même. Dites donc aux filles d'être sages, d'avoir le sens commun ! »

Le 15 décembre de la même année, Hortense de Méritens devenait la voisine de Madame Hamelin, à Herblay.

sincère sentiment, je n'ai pas répondu à son étrange lettre ! Elle m'appelle prude, et ce serait si ridicule qu'elle m'interdit le droit de la blâmer pour la louer. Ma foi, c'est impossible. Sa position me déchire le cœur. Je voudrais parier que le petit B... ne restera pas même son ami. Je suis fâché que vous vous accordiez mal. Sa conversation vaut mieux assurément que celle que vous trouvez, et, quoique amant de la nature, on parle. — Mon Dieu ! que j'aurais voulu assister à la première entrevue du roi Joseph et du prince Louis ! Tout est bien changé, ils doivent se juger. L'union est toute leur politique.

La Madelaine, 29 décembre 1839.

Madame Ancelot (1) s'est fait delphiniste. Elle ne les quitte plus, dit-on. Du reste, tout cela tourne comme ses succès, à de bons résultats d'écus. Voilà l'Académie plus bas que les avoués ! Cette voix unique de Scribe pour Vatout (2) est d'un cynisme ignoble, et toute cette troupe de poltrons reculant devant les deux grands noms de l'époque est un spectacle hideux en vérité. Les agents de change n'eussent pas fait ça, même pour dix centimes de hausse ! Je vous assure que Berryer en est bien réjoui.

Adieu ! Comme une vieille que je suis, je vous souhaite santé, bonne chance et modération.

Paris, 2 février 1840.

Paris m'a ôté de mon calme sans m'apporter courage ou consolation. Je n'ai pas eu même la petite joie d'y finir la plus petite affaire. Les amis qui étaient aimables et bons à la Madelaine sont ici comme de vieux éventés, courant comme des fous ou folles après toutes les cohues et se faisant un chagrin d'être oubliés une fois en mille. Au milieu de toutes les misères, buvant

(1) Femme de l'académicien Ancelot, née à Dijon, en 1792, morte en 1875 ; s'occupa de peinture et de littérature, publia de nombreux ouvrages. Dans une autre lettre, Madame Hamelin l'appelle « formidable mégère qui écrit d'une écriture de cuisinière ».

(2) Cf. Journal de Cuvillier-Fleury. Vatout (1792-1848), secrétaire du duc Decazes et bibliothécaire de Louis-Philippe ; admis à l'Académie Française quand il suivit Louis-Philippe dans son exil. V. Quicherat : « Histoire de Sante-Barbe ».

toutes les humiliations, les Parisiens dansent et font faillite. Je ne connais que trois hôtels où l'on puisse rire et se moquer de tout, c'est l'ambassade d'Angleterre, d'Autriche et de Russie. A ceux-là, l'année et l'hiver sont beaux.

. . . .

Savez-vous, à Florence, de quelle façon Demidoff a rompu avec Madame de M... (1) ? A grands coups d'étrivières, de canne, de poings, en la traînant par ses beaux cheveux, du premier dans la cour. On raconte que, depuis un an, il cherchait un moyen de briser cette liaison ; n'en trouvant pas d'honnêtes, il s'est mis à l'assommer. Le dernier assaut a failli lui coûter la vie. La famille La R... (2) s'est conduit avec bonté et honneur. Ils ont été reprendre cette infortunée ; elle est chez son frère. point encore rétablie ; car un coup de cravache lui a emporté la joue et la paupière. Tous les meubles, bijoux donnés par Anatole (3) lui ont été renvoyés ; il a refusé de les reprendre et ils se vendent au profit des hospices par les mains du curé. On dit qu'elle veut s'établir dans un couvent de province. Tout le monde s'y intéresse beaucoup.

. . . .

Beaucoup de bons esprits croient aujourd'hui la guerre inévitable. M. de La Rue (4) même était fort à bout de logique, ces jours-ci. Il dit que, dans un mois, nous aurons douze vaisseaux de guerre.

Des vaisseaux, quelle stupidité ! C'est une belle armée, une opinion nationale, un système, des hommes enfin. Mais, laissez faire, on baissera le front, on fera des noces, des bals, et l'Orient sera partagé à notre nez, comme la Pologne.

Néanmoins le gâchis s'épaissit au point de devenir une boue si épaisse qu'ils y laisseront les pieds. Cette dotation du duc de Nemours, devant le gouffre de l'Algérie, le budget, la faillite, la misère, a révolté les plus lâches. L'Angleterre fait justice de ces mendiants qui se disent des princes. Victoria, frénétique d'amour, voulait que son jeune premier eût le pas sur des vieux oncles, fils, frères de rois et qui peuvent le redevenir. La nation a fait justice de cette fatuité ! Nous allons voir ici. Mais ça se chauffe et le re-

(1) Madame Hamelin nomme en toutes lettres la personne dont il s'agit. On comprendra que nous n'imitions pas son indiscrétion.

(2) La Rochefoucauld.

(3) Demidoff.

(4) Baron de La Rue (Isidore), chef de bataillon, aide de camp du maréchal de Raguse. « (Almanach royal 1830) ».

tour de Sebastiani (1), le départ de M. Guizot, qui ne fera rien de plus que de changer le traitement de poches, tous ces événements glorieux sont vivement sentis par tous ceux qui ne sont pas les Pierrots d ela Cour ou du théâtre Ventadour.

. . . .

Le *Capitole*, malgré tout, ne croulera pas. Ce n'est pas une *spéculation*, c'est une affaire d'opinion. Chacun s'y ruine. Les journaux juste milieu ne font pas mieux ; ils ont leur bassesse en caisse pour tout capital.

Le beau Walewski (2) et son *Messager* sont aussi capot. Le journal et sa comédie, et sa maîtresse, et sa jolie maison, rue Blanche, tout cela a vite mis fin à ses pauvres 50.000 fr. de rente. Le *Messager* est en vente, la maison est vendue pour rien, et la maîtresse le serait, si elle trouvait acquéreur. Walewski va partir pour retrouver une héritière anglaise ; il va voir Joseph, comme l'Enfant prodigue. On pardonne les sottises d'argent : elles ont presque de la grâce avec la jeunesse, la beauté, un sang ilustre... Mais l'oublier, ce sang, fléchir devant les veaux qui ne sont pas même d'or. Ah ! fi ! fi ! c'est misérable !

Madame Hariett Dorsay est la belle à la mode. Elle a tout enlevé à Mademoiselle Rondeau, même de Noailles, le très beau neveu d'Edmond. Madame Dorsay est plus chère que Rondeau, à laquelle il ne reste pour capitaliste et cavalier que Montrond, qu'elle rend imbécile, de fou qu'il était. Il lui donne tout l'argent que le roi lui donne pour ses conseils politiques. Et cet argent-là est encore le mieux employé. Vous aurez vu la belle Virvouste de M. Thiers. Ceci était fort. Mais quelle bêtise, quel nez court, quel petit homme ! Tout le monde en a été ébahi : moi seule j'ai

(1) Horace Sebastiani (1772-1854), général de division après Austerlitz, député 1819-1830), ministre de la Marine des Affaires étrangères (1830), ambassadeur à Naples, à Londres, maréchal (1840). Père de la duchesse de Praslin qui fut assassinée par son mari. Le mot fameux : « L'ordre règne à Varsovie » est de lui.

(2) Le maréchal de Castellane dit de Walewski : « M. Walewski qui est fils de l'Empereur et d'une Polonaise, Mme Walewska, est un des jeunes gens les plus à la mode parmi ces dames ; il a de beaux yeux, il est pâle, il a un cercle de barbe autour du visage, suivant la mode actuelle de quelques personnes ». II-318. — Année 1830.

En mars 1840 (T. III. 212) il écrit : « Un des lions, M. Walewski, fils de l'Empereur est à la mode depuis quinze ans ; il a mangé la plus grosse partie de sa fortune ; il achève de se ruiner avec le journal « Le Messager ». C'est un ami de M. Thiers. » On lira plus loin une amusante anecdote que raconte Madame Hamelin sur la tragédienne Rachel et Walewski.

Nettement (op. cit) classe « Le Messager » parmi les journaux qui défendaient l'opinion dynastique. « (Le Moniteur, Le Moniteur Parisien, Le Siècle, La Presse, le Globe », etc.).

ri et vraiment triomphé ; car je l'ai jugé ainsi et, sachant les pleurs de rage de la femme, de la mère, sachant les besoins de dépense et d'argent, je m'étonnais seulement qu'il tardât tant. La bombe a crevé ; elle n'a surpris que les niais. Le joli, c'est qu'il n'avait que des paroles vagues et rien de conclu. Il s'est trop pressé, il attendra encore. Moi, j'attends le printemps pour retrouver ma cabane et mes bois.

La Madelaine, 5 avril 1840.

La Madelaine a été éclairée vingt-sept heures de la présence de Berryer (1). J'étais seule ; je vous demande si nous avons bien jasé, s'il a été bon homme, confiant, charmant ! Il paraît content, très content. Toutes les guerres du parti sont terminées par la volonté seule et ferme du duc de Bordeaux, qui prend Berryer seul pour guide, du plein consentement de M. de Villèle. Puis mille histoires divertissantes sur tous les preneurs actuels. Il est en extase de ce petit coin et assure que les Goths eux-mêmes n'oseraient gâter tout cela. Le fait est qu'il est arrivé sur des routes de topaze et de rubis. La forêt n'a jamais été si belle, si riche. On attribue les couleurs si vives aux longues chaleurs. Je reviens dans dix à douze jours, sans quoi je vous dirais bien de venir voir ce bel écrin.

A bientôt.

18 juin 1840.

Des affaires pénibles, par conséquent bien ennuyeuses, me ramèneront à Paris mercredi soir. Je quitte mon bivouac avec déchirement de cœur. Toutes les innocentes prospérités pleuvent à la Madelaine ; les fruits rouges y sont exquis et si abondants que je manque de voisins à qui les offrir. J'ai vendu mon foin, devinez ? 200 francs. Il se prépare des cocagnes de poires, pom-

(1) Berryer (1790-1868) alla en 1832, trouver la duchesse de Berry pour la dissuader de soulever la Vendée. Traduit devant la Cour d'assises de Blois, il fut acquitté. En 1833-34, il défend Chateaubriand. Il se rend à Londres, en 1843, avec des légitimistes pour saluer le comte de Chambord du titre de roi de France. Ce pèlerinage fut flétri par la Chambre des députés. Député des Bouches-du-Rhône en 1848, il fut élu membre de l'Académie Française en 1854. Madame Hamelin fut de ses amies fidèles.

mes et raisins. A Paris, je vais me disputer avec des rapaces qui m'ont tout pris et veulent le reste... Je verrai le pavillon déchiré, sans ressources et Montrond (1) le quitter comme une auberge dont l'hôtesse n'était pas trop chère ; et, cette amitié, j'y ai cru en vérité pendant quarante ans !

30 juillet 1840.

. . . .

N'oubliez pas des livres. Demandez une *Vie* ou des *Lettres de l'empereur Julien*, traduites par La Bletterie (2). Je ne veux pas devenir plus papiste que M. Lemaistre (3) et il sera curieux de lire le grand apostolat après le grand croyant. Je crois que ce Julien doit être du Voltaire en grand ; il sera bien fin s'il me fait aimer, respecter une apostasie quelconque. Tâchez d'avoir la traduction de... de... l'ouvrage sur la peinture : Vasari, voilà !

Vous aurez eu l'infamie de ne pas voir la *Vierge à l'Hostie*, je le gage, et cela pour quelques cocottes de deux sous. . . .

. . . .

Avez-vous lu un article du *Siècle* où ils parlent de moi pour l'arrestation d'Ouvrard (4) ? Tâchez, je vous prie, de le lire ou de me l'acheter.

Je suppose qu'on y traduit le duc de Rovigo ou Ouvrard même. Le duc tourne son mauvais procédé en badinage, et moi je n'ai pas badiné. La lâcheté a été d'attendre que M. de Talleyrand et le prince Esterhazy fussent partis pour me donner ce cruel assaut. Il m'a fallu bien du temps, bien des réels services

(1) M. de Montrond, dont Madame Hamelin semble avoir eu à se plaindre, avait une grande réputation d'homme spirituel. En dehors du maréchal de Castellane que nous avons cité, nous trouvons dans le « Journal intime » de Cuvillier-Fleury (tome I, p. 178) cette anecdote brièvement contée : « M. de Montrond et Léger, son tailleur : — Je vais vous payer, mais ne reparaissez plus devant moi ! — Ah ! monsieur, mille pardons ; ne me payez pas ! — Vous êtes un drôle. — Vous me perdez. — Vous serez payé. — Je suis ruiné ! »

(2) Madame Hamelin, esprit cultivé, réclamait souvent des livres à son correspondant. L'ouvrage [illegible] l'oratorien La Bletterie (1696-1772) était un peu désuet à l'époque où se place la lettre que nous publions.

(3) Sans doute Joseph de Maistre.

(4) Ouvrard (1770-1846), munitionnaire général de la marine sous le Consulat : il eut des démêlés avec Bonaparte qui le fit emprisonner. Devenu financier, il rendu de grands services à l'Empereur avec lequel il se brouilla à nouveau, en 1807. En 1809 il est emprisonné jusqu'en 1813. Il redevint munitionnaire général jusqu'en 1814. Compromis sous la Restauration dans les marchés de la guerre d'Espagne, il fut condamné à 5 ans de prison.

pour oublier cette injure : Tony (1) est belle comme l'amour, si cet infâme amour a jamais été beau.

. . . .

Le temps est magnifique, la nature s'essuye et n'épargne pas les parfums pour sa toilette.

La Madelaine, 21 octobre 1840.

Cher ami, voici encore un petit changement. *Berryer* est forcé de revenir du 24 au 25 et nous écrit des injures et des prières.

. . . .

Aux nominations, on croirait à la paix... Montrond mène Cubières haut la main. Faire couvrir nos armées par des colonels qui n'ont jamais commandé une compagnie !... Attendre le jour *échu* de l'ordonnance de deux ans ! Enfin ! ils s'en donnent à cœur joie de la France, du budget. Tout ce qu'on voit dépasse tellement ce qu'on a vu qu'on ne trouve plus d'expressions pour peindre une si lâche apathie et des maîtres si grotesques.

La Madelaine, 26 octobre 1840.

Ah ! Cher ! Quels lits, quels dîners, quelles divines tourelles, quel bon accueil nous venons d'avoir chez Berryer ! J'en suis toute émue, non certes du confort, mais de ces fins de soirées, où nous mettions le maître à sa tribune familière, d'où découlait si gaiement, si noblement cent mille histoires, mots charmants, scandales adorables, politique sublime ! Cet homme a le plus d'esprit de France, et, par conséquent, c'est son plus patriotique citoyen. Plus on a d'esprit, plus on aime son pays : voyez l'Empereur ! Animée par tant de flammes que je voyais pétiller devant moi, mon ancienne gaieté m'a ressaisie, et j'ai rendu la balle au maître avec tant d'affection, de bonne humeur et d'audace qu'il me dévorait de contentement. A mon départ, il y eut vraiment des effusions d'amitié, des serments demandés, accordés. J'étais

(1) Pour occuper et distraire sa vieillesse, Madame Hamelin avait pris à sa charge, à la Madelaine, une petite fille qu'elle appelle Tony et dont elle parle souvent.

toute enivrée de semblables suffrages ; puis, pour me rappeler à mon humilité, j'ai manqué verser dans mon coucou.

. . . .

Est-ce que M. Thiers se croit un patriote battu par un tyran ? Ça me paraît le combat de deux poltrons, dont le moins sot emporte du moins ses forteresses. Dieu ! que c'est noble et joli tout ce qui se passe en France ! Mais où se cache donc la France ? Dans le golfe de la Spezzia, comme sa flotte.

Adieu, ami très singulier.

La Madelaine, 28 octobre 1841.

Que dites-vous, étourdi, sur la défense d'un gros pataud par Berryer ? Mais c'est parfait ! Le légitimisme comme le catholicisme est essentiellement propagandiste. Il veut ramener en ouvrant les bras. C'est l'éclectisme divin de Jésus-Christ. Ainsi Berryer défend pour rien les plus sales révolutionnaires ; il a été, il est la consolation du pauvre prince Louis, si oublié. Ces gens-là voient qu'il y a une religion politique qui ordonne aussi la charité, l'oubli des injures ! Mais vous ne comprenez donc pas rien ? Est-ce que Berryer peut mal dire ou mal faire ?

Je vous ai toujours dit que les nouvelles à la main étaient de M. de Balzac. Lui et M. Victor Hugo tiennent la poésie et la prose française. Ce sont sans conteste nos deux princes. Ayez la bonté de m'envoyer tout de suite la nouvelle à la main. Si vous pouvez joindre le numéro de Janin sur son mariage, ça m'amusera. J'ai un petit faible honteux pour Janin. Il a vraiment de l'esprit et j'ai plusieurs raisons de lui croire bon cœur, même un cœur généreux.

7 septembre 1841.

Rien ne m'étonne de la mobilité et l'incroyable ladrerie de Mme de S. (1). Berryer lui ayant dit un jour : « Si tu pouvais me donner ta loge, un jour, pour la députation vendéenne, tu me ferais bien plaisir. » Elle la lui donne. Le lendemain, elle lui écrit

(1) Il s'agit de la maîtresse du célèbre avocat.

qu'elle a disposé sur lui de 60 francs pour un petit mémoire. Berryer a payé et n'a plus voulu remettre le pied dans cette loge. Vous vous en souvenez ! C'était en hiver, lorsque vous en étiez amoureux.

Pour la location de réception, elle a bien fait (hors le style). En vérité, pour donner des bals comme des soupes économiques, pour y recevoir la basoche, les clients de toutes leurs études, ce n'est pas la peine de garder un loyer de 8.000 francs ; elle pourrait vivre avec aisance, élégance : mais elle n'est pas si riche qu'on croit.

La sottise prend part de toutes ces fortunes-là. Le bien-être, le goût, le cœur, n'y trouvent pas cent francs à leur service.

Pour juger entre la loyauté de Jérôme (1) et d'Anatole, il faudrait être Salomon. Après avoir donné tous les goûts de luxe à sa fille, l'avoir élevée à l'anglaise, il devait recueillir son dédain lorsqu'elle se serait assurée une meilleure maison que la sienne ; d'ailleurs, elle savait les nobles motifs de la résistance de son père, elle a bien fait.

Du reste, Madame Regnaud (2) m'écrit des merveilles de la beauté divine, de la grâce, de l'esprit de Madame Demidoff (3). Elle a été recueillie à ravir par ce couple fortuné ; tous deux lui ont parlé de leur bonheur suprême, et Anatole avait avec sa femme les façons les plus tendres et respectueuses même...

. . . .

Ce Nicolas empereur (4) est le Minotaure des filles de Paris. Voilà à son compte Despréaux, Taglioni (5), Rondau, etc. — Mais on dit Rondau en pied. On dit même ici qu'elle négocie le consentement de l'Empereur au mariage de la fille du roi de Hollande, que c'est le sujet de son rapide et dernier voyage à Paris, le mois dernier. Quels auspices !

Le livre de Grégoire VII doit être de M. de Madaillan, homme que j'aime assez, écrivain déplorable.

(1) Jérôme Bonaparte et Anatole Demidoff.

(2) Madame Regnaud de Saint-Jean-d'Angély.

(3) Le 28 octobre 1841, elle écrit sur la princesse Mathilde : « Que voulez-vous que fasse la belle Mathilde ? Nos lauriers se changent en roses : si elle aimait autre chose que le bal et les diamants, elle ne serait pas à Paris ».

(4) L'empereur Nicolas de Russie avait la réputation d'être un des plus beaux hommes. Son aspect inspirait à la fois la terreur et l'admiration.

(5) La Taglioni, célèbre danseuse, qui triompha particulièrement dans les ballets de « La Sylphide » et de « La Fille du Danube ». Elle avait épousé, en 1832, le comte Gilbert de Voisins. Malgré cette union, elle conserva son nom et reparut au théâtre.

J'ai repris à Fontainebleau toute cette marquise de Créqui. C'est à croquer. J'ai voulu relire le dernier roman d'Anne Radcliff, c'est impossible. Je vais me pourvoir là de vieux livres, tandis que les élégantes de la ville dévorent le *Chevalier de Saint-Georges*, la *Lescombat* et *Lélia*.

24 octobre 1841.

Cher ami, que devenez-vous donc ? Certes, de ce temps tantôt gai, tantôt pluvieux, je ne réclame pas votre présence (ce serait un dévouement des premiers âges), mais j'avais bien besoin de consolation ; car, vraiment, le départ de Trechi (1) m'afflige, et celui de Faudoas m'est une nouvelle perte très douloureuse et sans espoir. C'est un enterrement pour ses amis d'ici ; car, là-bas, il va entrer dans les douceurs de l'économie en faisant une chère immense, exquise, qui va l'engraisser et peut-être le tuer. Puis il est si doux de commander, les Gascons sont si amusants, qu'il n'y a plus moyen de les quitter. Je ne sais même si Trechi est parti, il devait m'écrire de Paris encore, de Nancy où il s'arrête et je ne vois arriver ni son énorme écriture ni son gros papier comme le parchemin à charte. Je ne sais aussi quand Faudoas rejoint ses Etats et s'il sera bien avisé pour venir me dire adieu en passant. Ce temps épouvantable empêche tout, excepté les succès du colonel or et noir qui règne à Fontainebleau : les dragons avaient tellement déplu que les femmes affamées sont tombées sans combats sur toutes ces tresses d'or. Ils ne savent auxquelles entendre, et l'on peut dire qu'en ce moment la ville renaît.

Où en êtes-vous, cher ? La maxime d'aimer ses amis pour *eux* est dure à pratiquer, surtout lorsqu'on en perdrait trois à la fois et des plus aimables et des meilleurs (chacun dans leur genre). Trechi a dû vous remettre Agrippa. J'ai Gourville. Ces gens-là seraient adorables s'ils en disaient plus, s'ils avaient pu prévoir combien leurs actions, leurs caractères, leurs figures, leurs accents à tous devaient nous intéresser. Nos messieurs d'aujourd'hui sont trop ce qu'eux ne sont pas assez. Aussi, lorsqu'on trouve un seul détail, comme il intéresse ! Pour la nature, bonsoir : inconnue. Il faut arriver à Madame de Sévigné. C'est elle, ce bel ange d'amour, qui a trouvé le printemps et son coucou, les bois.

(1) Un des familiers de Madame Hamelin.

la toilette, l'amour, le dévouement sans prétention et toute la dignité de la femme. Je ne sais pas comment on ne l'a pas canonisée, elle le méritait plus que sa tante. Les mères, les femmes d'esprit devraient s'en charger en cour de Rome. Les jansénistes aideraient un peu. Maintenant, cherchez-moi du nouvau que je n'aie pas lu dix fois. Je voudrais ces livres de Salvator, toujours le Vasari. — Des voyages nouveaux — puis, à votre idée !

Que faites-vous de Mademoiselle F... Elle va vous tordre votre dernier écu. Dites moi de la mariée de Jules Janin ? Est-elle passable ? Demidoff a-t-il été magnifique ? La belle Mathilde ne quitte pas Mademoiselle Dosne. M. Thiers veut leur donner un trône à la première occasion.

12 novembre 1841.

Madame Demidoff (1) est mieux avec une jeune femme bien née, qui est mariée à un homme de lettres, qu'avec cette... (2) de Dosne. Je trouve même de l'adresse à tout ce qu'on fait de gracieux pour les gens qui se font lire tous les matins par 80 à 100 mille Français.

M. Jules Janin m'a écrit un faire-part fort gracieux et je lui ai riposté du même ton. Je parie que c'est lui qui donne des loges à Demidoff.

Quel monstre que cet Espartero (3) ! Et je lui vois des admirateurs dans ces jeunes misérables élevés par l'histoire de la Révolution de M. Thiers. Après lui arrive cette juive de Christine (4). Vous voyez que la malheureuse leur a manqué de parole pour les sept millions promis.

La lettre trouvée explique sa lâcheté et, pour sept millions à qui en possède cent vingt que de nobles victimes !

La pauvre Berry (5) n'a pas trouvé de tels chevaliers. Pour-

(1) La princesse Mathilde.
(2) Ici une épithète scabreuse que nous ne pouvons reproduire. Madame Hamelin estimait fort peu la sœur de M. Thiers.
(3) Baldomero Espartero comte de Luchana, duc de la Victoire, 1792-1879. Général et homme d'Etat espagnol. Prenant parti pour la reine Isabelle, il combattit les Carlistes, et exerça une influence prépondérante sur le gouvernement. Il était le chef des « exaltados ». Régent après l'abdication de la reine Christine, en 1841, une insurrection l'obligea à s'enfuir en Angleterre (1843). Il renonça, après 1856, à la vie politique et mourut en 1879.
(4) Elle l'appelle la Pomaré de Madrid.
(5) La duchesse de Berry.

tant quelle différence de cause, de courage et de générosité. C'est que le cœur de la France est bien inférieur à celui de l'Espagne.

[Sans date.]

En lisant les détails de cette chute (1) on se persuade que ce malheureux était un verre de Venise. Quel roi il eût fait ! Je le regrette sous ce rapport. A-t-on jamais vu tant de lâcheté, une tête perdue pour si peu ! Mille et mille fois, cela m'est arrivé. Il faut être juste : Montrond ne sautait pas, lorsque, par des chemins horribles, les chevaux s'emportaient.

Ce jeune homme, du reste, avait un corps de coton, le cœur seul était dur. N'avoir pas été voir les mourants du 8 mai, les avoir laissé chasser... ! Ah ! c'est providentiel (2).

15 septembre 1842.

Voilà, cher enfant, qu'on m'écrit des choses désolantes sur l'état de Montrond. Sachez s'il est vrai qu'il soit paralysé des deux bras et presqu'imbécile... On donne ici des causes hideuses à cette nouvelle attaque. C'est perdre deux fois ceux qu'on a aimés que de les voir mourir ainsi ! Souvent, pour m'expliquer son inexplicable conduite, j'ai senti que sa mémoire était perdue, et son cœur frappé, et, lorsque je vois que c'était bien vrai, j'ai horreur d'une si triste destinée.

Ah ! mon Dieu ! ayez donc tant d'esprit ! (3).

La Madelaine, 1842.

M. de Chateaubriand m'avait promis de revenir par la Madelaine en quittant sa diligence à Fontainebleau. Cet honneur m'a

(1) Le duc d'Orléans se tua en sautant dans sa voiture dont les chevaux étaient emballés, à Neuilly, le 13 juillet 1842.

(2) « Journal » de Cuvillier-Fleury, Thureau-Dangin : « Histoire de la Monarchie de Juillet », tome V.

(3) Le maréchal de Castellane cite plusieurs traits d'esprit de Montrond : « Madame Davidoff, en quêtant, demandait l'autre jour à M. de Montrond pour les filles-repenties ; il lui a répondu : « Madame, si elles sont repenties, je ne leur donnerai pas ; si elles ne le sont pas, je ferai mes charités moi-même. »

été enlevé par le *dévouement* de madame sa femme qui a été le prendre et l'a ramené par Chartres et Maintenon, où ils sont restés huit jours.

[*Sans date* (1).]

Mon cher enfant, je respire ; j'ai trouvé la forêt calme, verte et parfumée, le parterre comble de roses, la vache regorgeant de bon lait, et tout le monde content de me revoir *sauvée*. Mes derniers temps de Paris avaient été pleins d'amertume ; j'espérais que la Providence, après tant d'épreuves physiques, me laisserait quelque repos... Non, l'année aura sa fatalité jusqu'à la fin.

. . . .

Madame de Vicence (2) est fort empressée, gracieuse pour moi. Nous parlons de l'Empire : elle est bien pour l'Empereur, quoique talleyrandiste ; elle a moins d'esprit qu'on disait, mais des manières charmantes, bien de la volonté, de la suite, un vieil ami dévoué, spirituel et amusant de légitimité : c'est Vitrolles (3), enfin, deux fils charmants, une grande fortune, un air encore très Proserpine, et, le soir, elle est belle encore... L'autre jour, elle voulut m'avoir à dîner. J'ai trouvé un grand accueil, magnifique hôtel et mobilier à faire tourner la tête. A dîner, c'était une argenterie de l'Empire, porcelaine de l'Empire, linge de l'Empire et vieux et excellent cuisinier de l'Empire.

Montrond va mieux ; il a fait venir deux nièces à Bourbonne. Ce sont de très honnêtes femmes et voilà la première fois qu'il n'a pas à rougir de son entourage. Tous mes dévots veulent que je convertisse ce mécréant.

Quelle prise, lui qui n'a jamais aimé et qui ne vit que de luxure et de regrets de ne plus luxurer ! Non, je ne suis ni de crédit ni de force à tenter ce grand œuvre.

Le duc de Talleyrand (4) est établi à tout jamais, content de son sort et toujours sous l'aimable joug. En définitive, cette femme est sa Providence et fait mieux que sa famille. Il est logé chez elle, elle chez lui, et touche ses revenus *et tout* (comme dit

(1) Antérieure à 1843, l'en-tête porte ces simples mots : 20 juin, de la Madeleine.

(2) Madame de Caulaincourt.

(3) Le baron de Vitrolles ancien secrétaire des Conseils du roi à la Restauration, député, ministre, avait épousé Mademoiselle de Folleville, bâtarde de la duchesse de Bouillon.

(4) Il s'agit du célèbre diplomate

Mademoiselle Déjazet) et tout cela le réforme et le rend heureux.

Nous avons eu une vraie belle tragédie « bella ma ennuyosa », comme disait Vestris à Foscolo, d'une tragédie qu'il venait de lire ; puis une *Fille de Figaro*, qui est une drôlerie fort amusante du Consulat. On y a mis Madame Bonaparte avec une tireuse de cartes ; la scène est pitoyable et pouvait être charmante : j'eusse voulu la faire. On y parle souvent de moi comme d'une élégante, voilà tout ; comme il y a un bal, je mourais qu'on ne m'y fît danser par une sauteuse de l'Ambigu : on se contente de m'envoyer des glaces.

Voici une charmante histoire de Rachel avec son grand nigaud de fils d'un Dieu (1). Rachel, donc, allant chez une saltimbanque de ses amies, vit une horrible vieille guitare accrochée : « Vends-moi cette guitare ? » — « Vingt francs ? » — « C'est dit. »

Elle revient et accroche la guitare dans un intime cabinet. — « Qu'est-ce que cette guitare ? » dit Walewski. — « Ah ! ah ! » — « Quoi donc ? » — « Ah ! » — « Mais enfin cette guitare ? » — « Ah ! Elle vient des temps misérables de mon enfance, je la garde pour me préserver de l'orgueil ! » — « Donnez-la moi ! » — « Jamais, c'est *un talisman.* » — « Je le veux à deux genoux. » L'échange est conclu, et, le lendemain, une agrafe magnifique est acceptée pour prix. La guitare est alors placée sur du velours, chargée de dates, d'inscriptions et, huit jours après, la perfide amie vient demander on ne sait quoi à Walewski, elle reconnaît l'*instrument*, lit les inscriptions, éclate de rire, apprend tout à l'amant consterné, arrive aux preuves, et, malgré la conviction, la bouderie n'a duré que trois jours, tant la vanité tient le pauvre sot. Il est parti pour Rouen, avec toutes les comédiennes du théâtre, leur a donné un festin pour *les* adieux. Il ne lui manquait que de porter la guitare sur le dos.

O pauvre sang de Napoléon !

Adieu, cher ami.

17 août 1843.

Vous êtes un meilleur ami présent qu'absent. J'ai été blessée au cœur de n'avoir pas été au moins pour une journée dans l'emploi de votre temps, qui n'était certes pas compté à vingt-quatre

(1) Le comte Walewski, fils de Napoléon Ier.

heures près. Enfin, la vie se compose de mécomptes et il me serait bien douloureux de n'être pas au premier rang de vos amitiés.

La pauvre Madelaine est fort à la mode ; plus que je ne voudrais ; car j'y ai la main forcée. Si vous y veniez, devinez qui vous y trouveriez ? Montrond. Ceci mérite explication. Du temps de mon affreuse maladie, ce pauvre pécheur y a pris un intérêt de désespéré. (Et qu'on dise qu'il n'y a pas de remords !) Il était dans la cour et blotti dans sa voiture, lorsqu'il a reconnu les personnes graves qui venaient m'assister. Alors les sanglots ont redoublé. Ces mêmes personnages m'en ont parlé, ce jour-là, et depuis... j'ai dit : « Pardonner, oui ; oublier, le revoir, non ».

On m'a laissée assez tranquille parce que je me mourais ; mais, depuis, amis, confesseur, tous m'ont demandé de le voir, pour chercher à rendre cet esprit (dont la réputation est si grande) à une meilleure fin. J'ai promis de lui écrire pour le remercier. Il m'a fait répondre sans me demander autre chose. Enfin, il y a un mois, j'étais seule et pensive dans le salon, la pluie était battante et je vis ouvrir la grande porte et entrer une voiture de poste... Jugez de ma surprise (c'était lui), de mon trouble et du mouvement de rancune qui me rendit rouge comme une furie. Cependant, c'était bien calculé à lui ; car son âge, ses infirmités ne se mettent point à la porte, et ma pauvre hospitalité appartient à tous. Je l'ai donc bien reçu et je lui ai cédé mon lit. Il est resté huit jours sans paraître s'ennuyer ; il est très peu sourd en ce moment, il mange assez bien, babille beaucoup, faisait venir des chevaux pour courir la forêt, il a été *doux*, content de tout, enchanté du pays. Ses gens même ne sont plus insolents. Il a écouté mes sermons dans lesquels je ne me ménageais guère, enfin il a beaucoup promis ; je ne sais s'il payera, car toute promesse a peu d'importance pour lui. Si ce spirituel podagre n'était pas ruiné, abîmé de dettes, d'embarras de tous genres, j'eusse craint en vérité que ceux qui ne me connaissent pas pussent croire que je cherchais des rémunérations ou un appui. Mais, pour son malheur, il ne peut même payer le courant de ses dépenses et son crédit est tombé avec ses forces. Ce sera donc et cela est déjà une absolution à titre onéreux.

Tout ceci bien entre nous, n'est-ce pas ?

. . . .

. . . .

J'ai le petit et très petit livre de M. de Noailles (1) sur la grande Maintenon. Il ne comprend que Saint-Cyr, c'est-à-dire le temps où elle a créé la grandeur des Noailles. La beauté de cette femme se compose de toute cette vie pittoresque, si remplie de misères, de désolation, de courage, de savoir, de grâce divine, de raison et d'esprit. C'est la femme napoléonienne, c'est une protégée de la Providence, Racine l'a dit, c'est l'Esther française. Alors le comte l'a faite seulement une bonne et zélée supérieure, il ne nous apprend rien d'elle que nous ne sachions, pas un mot inconnu, rien de Louis XIV, rien d'elle sur sa politique, sur ces brouilles si grandes, si augustes entre elle et Fénelon, entre le roi et Racine et Madame Guyon ; pas un mot de justification, car elle avait toujours raison, et Racine était affreusement janséniste, et Fénelon quiétiste, et la monarchie et Saint-Cyr perdus, si ces adorables esprits eussent prédominé en 1689, comme Lafayette en 89. Rien, rien. Un charmant et élégant langage fait pour les jeunes communiantes. Les bras m'en tombent. Madame de Maintenon reste à expliquer, elle est inconnue.

18 septembre 1843.

Je me faisais une vraie joie de vous voir et, en vérité, j'ai besoin de consolation, tout me tourne si mal ! J'ai cédé à des personnes que je vénère en permettant à Montrond de venir chez moi, il a été très tendre, ravi et très bon. M. des Voisins (2) me l'a expédié, avec deux laquais, une garde, le tout lesté de 120 francs, juste de quoi payer la poste. Durant quinze jours, toute cette cour a été ruineuse, les besoins, les fantaisies du pauvre malade incessantes ; tout à coup une fantaisie lui prend encore et il faut qu'il parte et qu'on donne force argent, car personne n'a un écu. Puis, il nous revient dès que le des Voisins maudit a mangé le mois. Montrond, qui a perdu la mémoire, me croit encore riche, c'est tout simple. Mais le désordre hideux qui entoure ce pauvre misérable est tel qu'on y épuiserait tout son

(1) Paul de Noailles (1802) était le petit-fils du maréchal. Il fut élu, en 1849, à l'Académie Française à la place de Chateaubriand et forma avec le duc de Broglie et Pasquier le « parti des Ducs ». Son livre sur Saint-Cyr parut en 1843 et son « Histoire de Mme de Maintenon » — livrée au public quelque temps après — lui valut l'accusation de plagiat de la part de M. Lavallée.

(2) Un ami de Montrond.

sang, qu'on ne pourrait lui procurer ses besoins et satisfaire à l'inconcevable avidité de son alentour.

J'ai cherché à lui ouvrir les yeux, j'y réussissais ; mais l'empire d'Antoine est remplacé par un autre valet donné par Gabriel et gagné par les autres... : à Paris, on retournait tout. Pour le *but* (1) où je voulais le conduire, pas plus de succès : des pleurs, des promesses et, le lendemain même, tout était oublié et remplacé par des chansons infâmes : un diable dans un bénitier dès qu'il respire un peu... Je vous en prie, ne faites, n'écrivez aucun badinage sur ma triste aventure. Elle est ridicule, je le sens ; mais elle est encore plus douloureuse, je vous assure. Le temps a été splendide, et je l'ai passé dans des tourments continuls, à soigner un malheureux que rien ne sortira jamais de la tourbe où il est plongé.

Paris, 13 octobre 1843.

Si vous assistiez à l'agonie de Montrond, vous l'aimeriez. C'est une fermeté, une clarté d'idées, une grâce et des badinages charmants. Il n'est point impie, ne l'a jamais été, parce que c'est de mauvais goût. Mais le conduire où je *voulais* (2), jamais je n'y parviendrai... Hélas ! cher ami, quelle douleur j'ai acceptée inutilement ! Mais, dans tous les saints devoirs, il y a de grandes consolations. Ce malheureux m'a déclaré dix fois que le mois passé à la Madelaine avait été le plus doux de sa vie, que ses rêves avaient été d'y mourir près de moi, *mais qu'il trouvait l'événement un peu précipité*, et *qu'un mois n'était pas assez*... Pauvre infortuné, comme ce long martyre expie les joies passées ! Son neveu lui disait qu'il avait eu un prix d'encouragement. S'il y en avait de découragement, il serait pour moi.

Mon Dieu, ayez pitié de lui.

Sa camarilla pille et vole tout. Sans Gabriel qui veille, nous devrions lui tout apporter. Ce monde-là est au-dessous des descriptions d'Eugène Süe. Puis, quels valets ! Le frère est un digne homme, le neveu, un lâche.

C'est une vraie marque d'amitié de vous écrire dans ces moments terribles. Le sentez-vous ?

(1) Il s'agit d'amener ce mécréant à une fin digne et religieuse.
(2) Toujours le souci d'une bonne mort.

La Madelaine, 24 novembre 1843.

Merci, merci de votre amitié, mais ne croyez pas que l'imagination puisse augmenter la cruauté du coup qui vient de me frapper. Hélas ! des miracles s'étaient faits ; car il est vrai, il est certain que ma maladie du printemps avait ouvert le cœur du pauvre Montrond à des sentiments nouveaux, inconnus pour lui ; la crainte de perdre une pauvre femme qu'il avait tant offensée, martyrisée, lui plaça un poignard dans le sein. Il voulait mon pardon, morte ou vivante. Dès que je pus écrire, je lui envoyai la moitié de l'absolution que j'avais reçue... mais en refusant encore de le revoir. Il mit tout en campagne pour m'arracher cette grâce et enfin je vis entrer dans notre humble cour une calèche, les chevaux de poste traînant un infortuné et trois valets. Il avait été convenu que jamais un mot du passé ne sortirait de nos deux cœurs. Le présent était assez rude à porter ! Quel changement, juste ciel ! Je ne l'avais pas revu depuis que la foudre était tombée sur lui. Je montai sur le marchepied, le reçus gaiement, et, passant la main sur ses yeux, je l'empêchai de pleurer. A dater de ce moment, il fut rassuré ; mais toutes ses manières me parurent changées. La grâce dans toute sa grâce résidait dans ce vieillard mourant. Plus de colère, d'intolérance, de dénigrement et d'impertinence. Son esprit seul était son ancien esprit ; sa drôlerie, sa prestesse et son enfantillage étaient ceux de sa jeunesse, la mémoire seule faisait défaut, mais jamais sur les temps éloignés. Il paraissait peu souffrir et comme accoutumé à sa détresse ; il aimait la vie, et Dieu lui conservait la gourmandise et la conversation pour toute indemnité... Je mis tout en œuvre pour l'amuser dans cette solitude. Je lui disais de belles choses qu'il ne connaissait pas ; il faisait venir les livres que j'indiquais et me tourmentait pour lire. Le temps était radieux. Les chevaux étaient attelés à la calèche et nous visitions tous les endroits merveilleux de cette forêt qui, alors, était toute rose des bruyères en fleurs. La chasse et ses ravissements lui revenaient en tête : il vit des biches, il criait : tayaut, tayaut, et chantait la vue. Enfin, en revenant, il appelait la Seine son ruisseau, et se contentait parfaitement de Suzanne (1) que j'évertuais le mieux possible à satisfaire son innocente friandise. Enfin le calme de ce coin enchanteur agit si puis-

(1) La cuisinière de Madame Hamelin, sans doute.

samment sur son âme qu'il me supplia de passer l'hiver avec lui dans cette retraite. Je ne promis rien ; mais j'étais touchée de sa persévérance, de l'énergie de sa passion pour cette vie si pure et si douce... J'espérais beaucoup. Il voulut tenter de voir le roi avant le voyage au château d'Eu. Il partit comme un amoureux, en pleurant et en criant : « A bientôt ; je m'ennuie déjà dans la voiture ». Il revint quatre jours après. Des Voisins le rappela encore pour des affaires qui consistaient à lui tout voler, à le livrer à d'infâmes usuriers, à le laisser manquer du nécessaire, et à garder toutes ses pensions. Jugez du bonheur de cet infortuné, lorsqu'il se trouva un mois entier sans tourments, huissiers, usuriers, fournisseurs, casse-tête, privations... Chez moi tout était modeste ; mais ses moindres désirs étaient satisfaits ; tout était soigné, propre autour de lui, et l'air, l'eau, la forêt enchantée se chargeaient de ses plaisirs. Bien d'aimables gens voulurent le voir et lui firent visite. Il fut très aimable, sans la moindre polissonnerie, il vantait son bien-être, me comblait de tendresse et de louanges et enfin vint à Paris livrer ses pensions en garantie d'un emprunt dont des Voisins gardait l'argent, y dîna seul et prit une effroyable indigestion. Il ne respirait que le retour aux *Bénédictions de la Madelaine :* on le laissa partir malade, enchanté de ce qu'il ne coûtait rien chez sa pauvre amie. Il arriva pour s'aliter. La crise cérébrale devint menaçante, il fut soigné et le médecin et son valet principal (infâme drôle) voulurent le ramener à Paris. Il s'en défendait ; j'étais au désespoir ; mais l'idée des reproches, un médecin de campagne : il fallut céder. J'eus tort, je devais connaître l'horreur de sa camarilla, tout ce qu'il souffrirait, et tout préférer plutôt que de le livrer à des infâmes amis : *il lutta six semaines*, la tête toujours libre et l'esprit charmant. Lorsque le moment fut venu, j'eus le bonheur de trouver le duc de Broglie qui eut le dévouement de m'épargner une douloureuse demande. Il le trouva préparé, ferme et noble. Mon confesseur, l'abbé Petitot, fut demandé *par lui*. Il fut adorable avec ce bon prêtre qui l'administra lui-même le lendemain. Il vécut *neuf jours encore après*, envoyant chercher sans cesse *son bon petit curé*. Il me disait qu'il ne souffrait plus. Il fit des adieux, presque gais, et nous quitta... Je l'ai embrassé mort ; j'ai prié deux soirs avec les prêtres qui le gardaient. Il était superbe. Sa barbe poussée cachait les ravages de l'âge et de la maladie. Ses traits si nobles, si calmes paraissaient comme un buste de Platon. Je me suis navrée comme pour épuiser mes larmes et, le jour de son enterrement,

je suis tombée fourbue de douleur sur son petit lit de la Madelaine...

. . . .

Cher ami, pensez à Dieu ! Ça n'empêche pas d'être aimable et Montrond l'a bien prouvé. Si vous y pensez avec ardeur, priez pour lui, priez pour moi, plus malheureuse que lui, plus malheureuse que tout le monde (1).

(*A suivre*).

(1) Dans son « Journal », le maréchal de Castellane relate la mort de Montrond : « 21 octobre 1843. Le comte de Montrond est mort à Paris, le 20 octobre, à 76 ans. Du temps du prince de Talleyrand (*) il passait sa vie chez lui ; c'était un homme d'un esprit remarquable et fort divertissant. Il était très aimable ; il avait fait et défait plusieurs fois sa fortune au jeu. »

CHATEAUBRIAND

ET LA TOMBE DE PAULINE DE BEAUMONT

I

La vie de Chateaubriand a été traversée de tant d'événements romanesques, qu'il n'est pas surprenant qu'il se soit greffé sur eux une foule de légendes.

Cependant il y en a qu'un historien sérieux ne saurait laisser s'accréditer sans manquer à son devoir. — De ce nombre est celle que M. Ernest Daudet vient de mettre en circulation dans le chapitre intitulé « Autour de Hoche » de ses *Récits des Temps révolutionnaires* (1).

Parlant du château de Gaillefontaine, où M. le marquis des Roys a réuni les papiers et reliques du général, son aïeul maternel, M. Ernest Daudet s'exprime ainsi :

« Cette terre de Gaillefontaine, appartenait, lorsque éclata la Révolution, à M. de Montmorin, le ministre des Affaires étrangères de Louis XVI. Couvert de dettes et contraint, pour les payer, de se défaire de ce domaine, il le vendit à Joseph Durney, administrateur de la trésorerie nationale. Mais, avant d'en avoir reçu le prix, il périssait, massacré à la prison des Carmes, pendant les journées de Septembre. Bientôt après, tous les membres de sa famille étaient envoyés à la mort, à l'exception d'une fille, qui fut cette poétique Pauline de Beaumont qu'a immortalisée Chateaubriand. Puis Durney montait à son tour sur l'échafaud, au mois de ventôse de l'an II. La difficulté d'établir à qui appartenait la terre de Gaillefontaine, vendue mais non payée, la sauva de la confiscation. Le calme revenu, les héritiers Durney la mirent en vente en 1800, afin de s'acquitter envers Mme de Beaumont, héritière de Montmorin. Mme Hoche l'acheta. En 1803, Mme de Beau-

(1) 1 vol. in-18, chez Hachette.

mont mourait à Rome, et c'est à ses ayants droit que Mme Hoche eut à faire les derniers paiements.

« Son petit-fils l'entendit maintes fois raconter qu'à valoir sur la somme dont elle était débitrice elle fut invitée par son notaire à verser 30.000 fr. à Chateaubriand, qui était alors secrétaire de la légation de France à Rome. *Il vint les chercher lui-même à Gaillefontaine. A l'en croire, ils étaient destinés à payer le monument funéraire que, d'accord avec les héritiers de Mme de Beaumont, il allait élever à celle-ci dans l'église Saint-Louis-des-Français.* »

Je m'étonne que M. Ernest Daudet, qui devrait connaître son Chateaubriand, n'ait pas fait observer au marquis des Roys combien son récit lui paraissait invraisemblable. Il le pouvait d'autant mieux que M. Edmond Biré, avec qui il entretenait certainement des relations d'amitié, a raconté dans son édition des *Mémoires d'outre-tombe* que le tombeau (de Pauline) coûta 9.000 fr. et que, pour en payer le prix, Chateaubriand dut vendre tout ce qu'il avait. Mais M. Ernest Daudet ne vit dans cette contradiction « qu'un point d'histoire intéressant à éclaircir », et, au lieu de procéder à cet éclaircissement qui s'imposait, il se contenta de faire cette réflexion singulièrement désobligeante pour celui qui en est l'objet :

« Si, pour acquitter une dette de 9.000 fr., Chateaubriand en avait reçu 30.000, on ne s'expliquerait pas qu'il eût recouru à un expédient pour se libérer, à moins toutefois qu'ils ne lui aient été comptés qu'après coup et à titre de remboursement, *ce qui, d'ailleurs, ne justifierait pas le bénéfice que, dans cette hypothèse, il aurait réalisé sur le tombeau de son amie.* »

Et voilà précisément ce que Biré n'aurait pas manqué de relever, s'il était encore de ce monde, et ce qui me met aujourd'hui la plume à la main.

Examinons donc les faits de la cause, comme on dit au Palais.

La première chose qui me frappe dans le récit de M. Ernest Daudet, c'est que les biographes de Pauline de Beaumont ne parlent pas plus de Gaillefontaine que si cette terre n'avait jamais appartenu à la famille de Montmorin. M. Bardoux, qui a consacré tout un volume à la poétique amie de Chateaubriand, nous dit bien que le comte de Montmorin avait trouvé dans la corbeille de noces de Françoise-Gabrielle de Tanes, sa cousine et sa femme, les fiefs de Tallende et de Thadien, des Martres et de Mouton, mais il ne nous dit pas d'où ni comment lui serait venue

la terre de Gaillefontaine. Et Chateaubriand, qui, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, ne perd pas une occasion de célébrer les lieux qui lui rappellent ses belles maîtresses, est aussi muet à cet égard que M. Agénor Bardoux.

Quel est donc le secret de ce double silence ? J'ai beau chercher, je ne le trouve pas. Que M. Bardoux ait ignoré que Gaillefontaine appartînt jusqu'à la Révolution au ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, cela n'a rien d'extraordinaire, mais ce qui l'est tout à fait, c'est que Chateaubriand — qui a des couplets d'une tristesse poignante sur Savigny, où il écrivit *le Génie du Christianisme* sous l'aile, on peut bien le dire, de *l'Hirondelle* (1), et sur le château abandonné de Passy, près de Villeneuve, où Pauline passa une partie de sa jeunesse — n'ait pas une larme, pas un souvenir pour Gaillefontaine où, pourtant, s'il fallait en croire le marquis des Roys, il serait venu toucher le prix du tombeau de son amie ! Il est vrai que, si les choses s'étaient passées comme on nous le dit, Chateaubriand n'avait aucune raison de les rappeler, même de loin !

Mais la question est justement de savoir s'il est jamais venu à Gaillefontaine, et, jusqu'à preuve du contraire, je n'hésite pas à nier le fait, tant il me semble inexplicable.

Toutes les circonstances qui marquèrent les derniers jours et la mort de Mme de Beaumont sont aujourd'hui connues, grâce aux ouvrages de MM. Raynal, Bardoux, Chédieu de Robethon et Pailhès, sans parler des *Mémoires d'outre-tombe*, qui contiennent sur ce triste sujet quelques pages immortelles.

Chateaubriand était arrivé à Rome (2) le 23 juin 1803.

Mme de Beaumont l'y rejoignit dans les premiers jours d'octobre et mourut entre ses bras le 4 novembre suivant.

Quand on ouvrit son testament, daté du 15 mai 1802, on fut quelque peu surpris de voir qu'elle ne laissait à Chateaubriand que ses livres. Cette surprise éclate manifestement dans la lettre que Fontanes écrivit à René pour lui faire savoir qu'il partageait tous ses regrets, et aussi qu'il avait rempli exactement le mandat dont il l'avait chargé après la mort de Pauline.

« J'ai fait passer à M. de la Luzerne, lui disait-il, la touchante relation qui lui était destinée. Le vieux Saint-Germain, domes-

(1) On appelait ainsi Mme de Beaumont dans la société de Chateaubriand, parce qu'elle avait annoncé le printemps, le renouveau de l'esprit religieux.

(2) En qualité de secrétaire d'ambassade.

tique de votre amie, s'est chargé de la porter. Ce bon serviteur m'a fait pleurer en me parlant de sa maîtresse. Je lui ai dit qu'il avait un legs de 10.000 francs ; mais il ne s'en est pas occupé un seul moment.

« S'il était possible de parler d'affaires dans de si lugubres circonstances, *je vous dirais qu'il était bien naturel de vous donner au moins l'usufruit d'un bien qui doit passer à des collatéraux éloignés et presque inconnus.* J'approuve votre conduite ; je connais votre délicatesse ; mais je ne puis avoir pour mon ami le même désintéressement qu'il a pour lui-même. J'avoue que cet oubli m'étonne et m'afflige. »

Mais Chateaubriand n'en fut ni affligé ni seulement étonné. Il a mis au bas de la lettre de Fontanes cette petite note qui en dit très long sur sa délicatesse en matière d'argent : « L'amitié de M. de Fontanes va beaucoup trop loin : Mme de Beaumont m'avait mieux jugé, elle pensa sans doute que, si elle m'eût laissé sa fortune, je ne l'aurais pas acceptée (1). »

Et qu'on ne dise pas comme l'autre : « Ils sont trop verts ! » La noblesse de ces lignes est confirmée par tout ce que nous savons de la conduite antérieure et postérieure de Chateaubriand.

Antérieurement à la mort de Mme de Beaumont, et précisément à cause d'elle, il faillit rompre avec Mme de Custine, parce qu'elle lui avait prêté, dans une circonstance difficile, des sentiments qui cadraient mal avec les siens.

Pauline avait pris le lit en arrivant à Rome, et Chateaubriand, qui lui prodiguait les soins les plus tendres, avait épuisé ses dernières ressources. Un autre que lui, surtout dans les termes où ils étaient ensemble, n'aurait pas hésité à lui faire part de sa détresse. Il le pouvait d'autant mieux que Mme de Beaumont savait qu'il n'avait aucune fortune. Chateaubriand pensa qu'un pareil aveu dans un tel moment ne serait pas digne ; il préféra s'adresser à Mme de Custine, qui avait déjà pour lui plus que de l'admiration, et qui était en situation de l'obliger, mais il avait compté sans la jalousie de la femme.

Mme de Custine, qui avait vu avec tristesse Mme de Beaumont partir pour Rome, refusa d'obliger son ami pour ne pas faire le jeu d'une rivale ; elle commit même l'indiscrétion de parler dans son monde de la demande de Chataubriand — ce qui lui attira

(1) « Mémoires d'outre-tombe », t. II p. 380, éd. Biré.

de la part de René, quand la chose lui revint aux oreilles, une des lettres les plus fières qu'il ait jamais écrites.

« Il me serait fort égal, lui mandait-il, qu'on dît que je vous ai demandé un service. Mais ce sont les circonstances qu'on ajoute à cela qui sont si odieuses que je ne voudrais pas même les écrire, et que mon cœur se soulève en y pensant. Vous vous êtes fort trompée si vous avez cru que Madame... m'ait jamais rendu des services dans le genre de ceux dont il s'agit : c'est moi, au contraire, qui ai eu le bonheur de lui en rendre. J'ai toujours cru, au reste, que vous avez eu tort de me refuser. Dans votre position, rien n'était plus aisé que de vous procurer le peu de chose que je vous demandais ; j'ai vingt amis pauvres qui m'eussent obligé poste pour poste, si je ne vous avais donné la préférence. Si jamais vous avez besoin de mes faibles ressources, adressez-vous à moi, *et vous verrez si mon indigence me servira d'excuse* (1). »

En effet, son indigence n'arrêta jamais Chateaubriand, soit qu'il s'agît d'obliger un ami, soit qu'il s'agît de ses propres intérêts. De 1803, date de la mort de Mme de Beaumont, à 1830, date de la chute des Bourbons et de la perte de son influence, on peut dire qu'il ne vécut que de sacrifices.

Après la mort de Pauline, ses amis eurent toutes les peines du monde à l'empêcher de donner sa démission de secrétaire d'ambassade à Rome ; on sait qu'après le meurtre du duc d'Enghien il refusa noblement le nouveau poste que le premier Consul lui avait donné dans le Valais. Plus tard, sous le gouvernement de ses préférences, quand il jugea que le ministère imprimait aux affaires de l'Etat une direction mauvaise, il quitta de même son ambassade de Rome ; enfin, quand, pour le punir de son opposition irréductible, d'anciens amis s'oublièrent jusqu'à le dépouiller de la prairie, il ne consentit jamais à toucher le traitement de pair de France que le roi Charles X s'offrait généreusement à lui payer sur sa cassette.

Il était d'une race où le souci de l'honneur prime, Dieu merci, celui de l'argent, et d'une famille qui, pour avoir eu comme devise, dans les temps anciens, ce mot glorieux : *Je sème l'or*, ne s'enrichit jamais au service des rois de France.

Rappelez-vous l'admirable page des *Mémoires d'outre-tombe*,

(1) « Mémoires d'outre-tombe », t. II, p. 574.

où Chateaubriand raconte son entrevue à Prague avec le vieux roi Charles X :

« Je dis : Sire, vos fidèles sujets ont souvent pensé que votre royale indigence pouvait avoir des besoins ; ils sont prêts à se cotiser, chacun selon sa fortune, afin de vous affranchir de la dépendance de l'étranger. — Je crois, mon cher Chateaubriand, dit le roi en riant, que vous n'êtes guère plus riche que moi. Comment avez-vous payé votre voyage ? — Sire, il m'eût été impossible d'arriver jusqu'à vous, si Mme la duchesse de Berry n'avait donné l'ordre à son banquier, M. Jauge, de me compter 6.000 francs. — C'est bien peu ! s'écria le roi ; avez-vous besoin d'un supplément ? — Non, Sire, je devrais même, en m'y prenant bien, rendre quelque chose à la pauvre prisonnière, mais je ne sais guère regratter. — Vous étiez un magnifique seigneur à Rome ? — J'ai toujours mangé consciencieusement ce que le roi m'a donné ; il ne m'en est pas resté deux sous. — Vous savez que je garde toujours à votre disposition votre traitement de pair : vous n'en avez pas voulu. — Non, Sire, parce que vous avez des serviteurs plus malheureux que moi. Vous m'avez tiré d'affaire pour les 20.000 francs qui me restaient encore de dettes sur mon ambassade de Rome, après les 10.000 autres que j'avais empruntés à votre grand ami, M. Laffitte. — Je vous les devais, dit le roi, ce n'était pas même ce que vous aviez abandonné de vos appointements en donnant votre démission d'ambassadeur, qui, par parenthèse, m'a fait assez de mal. — Quoi qu'il en soit, Sire, dû ou non, Votre Majesté, en venant à mon secours, m'a rendu dans le temps service, et moi je lui rendrai son argent quand je pourrai ; mais pas à présent, car je suis gueux comme un rat, ma maison, rue d'Enfer, n'est pas payée. Je vis pêle-mêle avec les pauvres de Mme de Chateaubriand, en attendant le logement que j'ai déjà visité, à l'occasion de Votre Majesté, chez M. Gisquet. Quand je passe par une ville, je m'informe d'abord s'il y a un hôpital ; s'il y en a un, je dors sur les deux oreilles ; *le vivre et le couvert, en faut-il davantage ?* — Oh ! ça ne finira pas comme ça. Combien, Chateaubriand, vous faudrait-il pour être riche ? — Sire, vous y perdriez votre temps ; vous me donneriez quatre millions ce matin, que je n'aurais pas un patard ce soir.

« Le roi me secoua l'épaule avec la main :

— « A la bonne heure ! mais à quoi diable mangez-vous votre argent ? — Ma foi, Sire, je n'en sais rien, car je n'ai aucun goût et ne fais aucune dépense ; c'est incompréhensible ! Je suis si bête

qu'en entrant aux Affaires étrangères je ne voulus pas prendre les 25.000 francs de frais d'établissement, et qu'en sortant je dédaignai d'escamoter les fonds secrets (1). »

On dirait vraiment que dans cette page, où pointe la morgue du grand seigneur, Chateaubriand ait voulu répondre par avance à ceux qui pourraient l'accuser plus tard d'avoir été un homme d'argent — quand il ne fut qu'un panier percé !

II

Mais revenons au tombeau de Pauline de Beaumont.

Nous avons vu que, dans sa succession, Chateaubriand n'avait reçu pour sa part que sa bibliothèque, et que, bien loin d'en concevoir quelque dépit, il en avait montré une véritable satisfaction. Ce qui le prouve surabondamment, c'est la façon quasi royale avec laquelle il honora ses cendres et sa mémoire. Non content de l'avoir fait inhumer dans l'église Saint-Louis-des-Français, il s'occupa immédiatement de lui élever un mausolée digne d'elle, et, dès le 20 novembre — trois semaines après sa mort — il écrivait à Guéneau de Mussy :

« ... Le monument de Mme de Beaumont ME coûtera environ neuf mille francs. J'ai vendu tout ce que j'avais pour en payer une partie ; il me reste encore une très belle voiture, mais comme notre amie est montée dedans deux ou trois fois et que sa maladie est regardée ici comme contagieuse, j'ai peur de ne pouvoir me défaire de cette voiture (2). »

Il est clair après cela que Chateaubriand avait pris tous les frais de ce monument à sa charge. Autrement, il n'aurait pas dit qu'il LUI coûterait neuf mille francs ; encore moins aurait-il fait graver au-dessous de l'épitaphe ces mots qui, dans sa pensée, devaient associer à tout jamais leurs noms et leur souvenir :

F.-A. DE CHATEAUBRIAND
A ÉLEVÉ CE MONUMENT
A SA MÉMOIRE

Au surplus, voici un autre document qui ne laisse place à aucun doute. Je le tiens de M. l'abbé Pailhès, curé de Bordeaux, qui connaît Chateaubriand mieux que personne. C'est une lettre

(1) « Mémoires d'outre-tombe », t. II, p. 89.
(2) Bardoux, « la Comtesse Pauline de Beaumont », p. 386.

que l'illustre écrivain adressait, le 25 mars 1805, à M. Marin, statuaire (1), celui-là même qu'il avait chargé d'exécuter le mausolée de Pauline. Voici cette lettre. Je la livre aux méditations de M. Ernest Daudet :

« Mon dessein, mon cher Monsieur, est d'honorer la mémoire de Mme de Beaumont et de sa famille par le monument que vous avez achevé. Je ne tiens point aux inscriptions. Faites pour le mieux ; je serai toujours content pourvu que le monument soit placé le plus tôt possible.

« La chicane qu'on vous a faite est ridicule ; mais il s'agissait de moi, et je devais m'y attendre. C'est dans l'ordre. Encore une fois, je remets le tout à votre jugement.

« Vous verrez par le billet ci-inclus que je me suis conformé à vos désirs. J'ai payé entre les mains de votre ami de petites sommes. Dans les jours de ma prospérité, je m'étais engagé avec M. d'Agincourt à porter le prix de votre travail à 400 piastres. J'en viens de payer 100, outre le complément des frais. Je vous en dois donc encore 300 ; ce qui fera pour le monument la totalité de 878 piastres.

« Je tâcherai de m'acquitter envers vous le plus tôt possible. A mesure qu'il me rentrera quelque chose des éditions du *Génie du Christianisme*, ce sera pour vous. Votre travail est inestimable, et si j'étais riche, je saurais ce que j'aurais à faire ; mais vous savez que j'ai embrassé le parti de la pauvreté. Ne me regardez plus que comme une espèce d'artiste, votre confrère, qui n'a malheureusement pas comme vous l'art d'animer le marbre et de faire parler la pierre. »

Ainsi, c'est avec l'argent du *Génie du Christianisme* que fut payé le monument funéraire de Pauline. Quand on sait que cet ouvrage fut composé aux pieds de cette charmante femme, cela ne devient-il pas très délicat et très touchant ?

Et maintenant comment expliquer la légende de Gaillefontaine ?

J'avoue que plus j'y réfléchis et moins je devine. Si Mme de Beaumont avait choisi Chateaubriand pour son exécuteur testamentaire, il aurait pu se rendre à Gaillefontaine, comme le dit M. Ernest Daudet, pour toucher cette somme de trente mille francs au nom des héritiers de son amie. Mais Pauline ayant jugé à propos de confier ce mandat à M. Guillaume de la Luzerne, son

(1) M. Morin habitait à Paris, place de la Concorde, au coin de la rue de la Concorde.

beau-frère, je ne vois pas comment et pourquoi celui-ci aurait donné procuration à Chateaubriand pour toucher cette somme en son lieu et place.

Il n'y a que la quittance laissée aux mains de Mme Hoche qui pourrait nous édifier pleinement sur ce point. Si je m'appelais M. Ernest Daudet, je ne dormirais pas tranquille avant de l'avoir découverte. Cela ne doit pas être si difficile ! Une pièce de cette importance ne se perd pas. Si M. le marquis des Roys ne l'a pas trouvée dans les papiers de sa grand'mère, il connaît sans doute le nom du notaire à qui Mme Hoche l'avait remise avec le reste du prix d'acquisition. Ce notaire a eu des successeurs, et celui qui tient aujourd'hui son étude a très probablement gardé tous les dossiers de l'époque : cela ne remonte pas si haut ! Que M. Ernest Daudet prenne la peine de rechercher le dossier de la vente de Gaillefontaine. La recherche n'est point banale, étant donnés son objet et aussi les deux grands noms qui se trouvent mêlés à cet acte historique par le hasard des circonstances. Quand elle n'aurait d'autre résultat que d'expliquer le voyage de Chateaubriand à Gaillefontaine, M. Ernest Daudet ne doit pas hésiter une minute (1).

Bien que la mémoire de Chateaubriand me paraisse au-dessus du soupçon qu'il vient de faire peser sur elle, je gagerais qu'il s'est rencontré des lecteurs pour ajouter foi à son récit. Nous vivons dans un temps où l'on est très dur aux grands hommes. C'est à qui, morts ou vivants, se fera un malin plaisir d'ôter quelques rayons à leur auréole de gloire.

Chateaubriand fut de bonne heure aux prises avec la calomnie : il est vrai qu'il y prêta le flanc plus souvent qu'à son tour.

Il écrivait un jour à Mme de Custine, justement à propos du service qu'elle lui avait refusé, quand il était à Rome :

(1) Hélas ! il a si bien hésité, que, depuis huit ans, M. Ernest Daudet n'a pas trouvé le moyen de réparer ses torts envers la mémoire de Chateaubriand. Ce n'est pas, en effet, la première fois qu'il se fait l'éditeur de cette calomnie. Il la répandit dans le Journal « Le Temps », dès le 6 janvier 1901, sous le pseudonyme de Jacques Rigaud et je lui répondis, dans la « Revue Bleue » du 19 janvier suivant, par l'article qu'on vient de lire. J'espérais alors — et ses amis aussi — que M. Rigaud-Daudet suivrait le conseil que je lui donnais, mais il s'en est bien gardé, et j'ai été stupéfait de voir qu'il avait osé reproduire son article du « Temps » dans ses « Récits des Temps révolutionnaires » ; d'autant plus qu'au mois de novembre 1902, M. l'abbé Paillìès, sollicité par Edmond Biré de dire son avis, adressa au directeur de l' « Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux », une lettre qui abondait dans mon sens. Et voilà pourquoi, moi aussi, j'ai repris ma thèse dans cette « Revue ».

« Ces calomnies sont devenues pour moi des choses toutes simples ; on m'y a si fort accoutumé que je trouverais presque étrange qu'il n'y en eût pas toujours quelques-unes de répandues sur mon compte. »

Mais il y a calomnies et calomnies. Et si quelqu'un, de son vivant, l'avait accusé d'avoir trafiqué de la tombe de Pauline de Beaumont, je ne pense pas que Chateaubriand se fût contenté de hausser les épaules. Il avait à un trop haut degré le sentiment de l'honneur pour ne pas faire prompte et éclatante justice de cette infamie.

LÉON SÉCHÉ.

VARIA

I

Le Journal de la Duchesse de Dino.

Sur Mme de Dino, beaucoup de médisances, quelques calomnies : rien de précis. Ses « Souvenirs » édités récemment par M. Etienne Lamy, s'arrêtent à son mariage ; c'est à partir de ce moment que sa vie devient intéressante. Ses lettres sont encore inédites ; est-on sûr, d'ailleurs, de les retrouver toutes ?

De la sorte nous sommes réduits à des conjectures sur les ressorts secrets de l'existence d'une des femmes les plus curieuses de ce siècle qui en compta tant ; sur les raisons qui poussèrent la fille de Dorothée de Courlande, épouse d'Edmond de Périgord, à délaisser peu à peu le neveu, son mari, pour l'oncle, Talleyrand, l'ancien évêque d'Autun, le diplomate qui servit tant de gouvernements et qui les trahit tous ; sur la nature enfin de relations auxquelles la mort seule mit fin entre ce vieil homme et cette jeune femme.

Le journal de la duchese de Dino, qu'elle intitule « Chronique », et dont le premier volume (1831-1835), va paraître chez Plon, publié par la princesse Radziwill, née Castellane, est muet sur la plupart de ces points. Il faut donc nous résigner encore à ne pas savoir.

Cependant cette « Chronique », qui paraît avoir été écrite au jour le jour, est infiniment précieuse par l'intérêt des sujets qu'elle aborde, les portraits qu'elle renferme, les mots dont elle est semée et la pointe féminine qui perce à maints endroits.

On n'y trouve pas les vues d'ensemble, les récits alertes, les tableaux de la comtesse de Boigne, chez qui cependant la duchesse de Dino fréquenta ; mais on y peut récolter une ample moisson de faits et de jugements. Il est intéressant de voir l'envers de la scène et de se rendre compte comment des gens d'an-

cien régime comme Dorothée de Courlande et le prince de Bénévent jugent le personnel politique des nouvelles monarchies.

La duchesse de Dino, a comme beaucoup de ses contemporaines, une admiration profonde pour l'Angleterre et les Anglais. Aux premières pages de son journal qui relate les dernières années de l'ambassade de Londres, son admiration éclate. Le duc de Wellington a toutes ses sympathies et lord Palmerston tous ses dédains. La société anglaise, la vie anglaise, les salons anglais : tout cela, pour elle, est incomparable ; elle s'étend complaisamment sur la période de leur vie où l'oncle et la nièce guidaient l'Europe de leur palais de Londres.

Quelque intérêt que ces portraits britanniques puissent présenter, on nous pardonnera de préférer les passages où il est question de la France.

La monarchie de Juillet montra de grands égards au prince de Talleyrand ; Louis-Philippe tenait beaucoup à conserver ce diplomate, en qui s'unissaient le passé et le présent, et qui, en maints congrès, avait préparé l'avenir.

« La paix du monde dépend de la présence de Talleyrand à Londres », disait le roi George à Mme de Dino. Louis-Philippe n'était pas éloigné de penser comme lui.

En 1832, alors qu'un tolle général s'élevait contre le ministère, que la Vendée était soulevée, que la duchesse de Berry était introuvable, Mme de Dino écrit : « On attend M. de Talleyrand pour frapper les grands coups : pauvre homme ! »

Pour gagner le prince, il fallait d'abord gagner la nièce. Il n'est sortes de prévenances dont n'use le roi des Français vis-à-vis d'elle. Il la voyait souvent, déployait pour elle les ressources de sa très réelle séduction ; son fils, le duc d'Orléans, allait souvent che elle ; il passa même quelques jours à Valençay. Mme de Dino connut donc bien la famille royale.

Ecoutons ce qu'elle nous dit de Louis-Philippe :

Il a causé longtemps, et de toutes choses ; je dois dire avec beaucoup de bon sens, d'esprit, de lucidité et de prudence ; comprenant parfaitement les destinées anglaises, jugeant bien l'Europe, parlant de son fils avec une grande raison. Il m'a particulièrement dit que sans avoir été entraîné aussi loin que son fils, il avait lui-même, cependant, donné dans de certaines erreurs dont la pratique l'avait guéri. Il est revenu sur la révolution de Juillet, et a mis du prix à s'en montrer étranger dans le principe ; aussi m'a-t-il raconté que lors de la décoration de Juillet, ses ministres avaient voulu la lui faire porter, et qu'il s'y était refusé.

Elle admire la variété de ses conaissances, l'étendue de sa science historique, et le plaint secrètement du fardeau que la monarchie constitutionnelle fait peser sur ses épaules. « Madame, lui dit-il le 28 août 1834, songez donc qu'il faut, pour que les choses aillent, que je sois le *directeur de tout et le maître de rien.* »

Comme Mme de Dino le comprenait !

L'héritier de cette monarchie qu'elle réprouve trouvera-t-il grâce à ses yeux ?

Si M. le duc d'Orléans était bien entouré, écrit-elle, j'aurais confiance dans son avenir : il a de l'intelligence, du courage, de la grâce, de l'instruction et de l'entreprise ; ce sont des dons de prince, fort heureux, et qui, mûris par l'âge, peuvent faire de lui un bon roi. Mais l'entourage est si petit, si médiocre, en hommes et en femmes ; il n'y a là, depuis la mort de Mme de Vaudémont, rien de distingué, de noble ni d'élevé.

Cependant elle loue ses goûts, non sans une pointe de critique.

L'appartement du prince royal est trop bien arrangé pour être celui d'un homme. C'est le seul reproche qu'on puisse lui faire, car du reste il est plein de belles choses trouvées dans le garde-meuble de la couronne, où la Révolution avait relégué les beaux meubles de Louis XIV. La Restauration n'avait pas songé à les en tirer ; M. le duc d'Orléans en a placé une grande partie dans son appartement. C'est fort curieux.

De même, en politique, elle ne lui pardonne pas sa générosité. Ne s'est-il pas avisé de vouloir un jour, à la Chambre des pairs, « protester avec son groupe contre l'assassinat du maréchal Ney et demander la revision du procès » ?

Heureusement que M. Decazes en a été averti ; il a été en prévenir M. Pasquier ; celui-ci a couru chez M. Molé, un des vingt-trois pairs restant du procès du maréchal. Grande et juste rumeur dans le camp ; on a été à Thiers ; celui-ci a couru chez le roi, qui ignorait tout et qui est entré en grande colère. Il a fait chercher son fils partout, et après une scène très vive, lui a défendu toute démarche. Son grand argument a été celui-ci : « Si vous demandez la revision du procès du maréchal Ney, que répondrez-vous à tel ou tel pair carliste qui viendra (et il s'en trouvera) demander la revision du procès de Louis XVI, bien autrement un assassinat ? »

« M. de Rémusat — note comme une monstruosité la duchesse de Dino en 1832 — m'avait annoncé sa visite pour ce matin, *pour m'apprendre Paris*, m'a-t-il dit. »

Il n'était point besoin de M. de Rémusat pour cela ; elle con-

naissait bien Paris et Paris la connaissait bien. Les hommes politiques trouvaient sans peine le chemin de son salon ; parmi eux, M. Thiers, qui pendant quelque temps marcha dans le sillage du prince de Talleyrand.

Cela nous vaut quelques confidences sur M. Thiers. D'abord cette lettre sur son mariage :

Mon grand moment approche ; je suis agité, comme il convient, et j'aime ma jeune femme plus qu'il ne convient, à mon âge ; j'ai donc bien fait d'en finir à trente-cinq ans plutôt qu'à quarante.

Puis ce portrait de Mme Thiers et ce récit du dîner où elle la vit :

J'ai été dîner hier (11 décembre 1833) avec M. de Talleyrand chez Thiers ; il n'y avait que lui, sa femme, son beau-père, sa belle-mère, Mignet, qui disait des pauvretés sur l'Espagne, et Bertin de Veaux, qui ne parlait que des combats de taureaux qu'il avait vus à Saint-Sébastien.

Mme Thiers, qui n'a que seize ans, paraît en avoir dix-neuf ; elle a de belles couleurs, de beaux cheveux, de jolis membres bien attachés, de grands yeux qui ne disent rien encore, la bouche désagréable, le sourire sans grâce et le front trop saillant ; elle ne parle pas, répond à peine et semblait nous porter tous sur ses épaules. Elle n'a aucun maintien, aucun usage du monde, mais tout cela peut venir ; elle ne fera peut-être que trop de frais pour d'autres que pour son petit mari, qui est très amoureux, très jaloux, mais jaloux honteux, à ce qu'il m'a avoué. Les regards de la jeune femme pour lui sont bien froids ; elle n'est pas timide, mais elle a l'air boudeur et n'a aucune prévenance.

Je croyais à Mme Dosne des restes de beauté, mais il m'a paru qu'elle n'avait jamais pu être jolie ; elle a un rire déplaisant, qui a de l'ironie sans gaieté ; sa conversation est spirituelle et animée. Sa toilette était d'un rose, d'une jeune, d'une simplicité affectée qui m'a étonnée.

La grande dame qu'était la duchesse de Dino avait, dans le fond, tous ces bourgeois en parfait mépris.

Thiers, elle le ménage encore : c'est un auxiliaire ; mais sur Dupin, elle s'en donne ; témoin cette anecdote :

Ce n'est pas la première fois (mai 1834) que M. Dupin désire le portefeuille des affaires étrangères : il a cherché à l'emporter de vive force il y a deux ans, et le roi ayant essayé, alors, de lui faire comprendre qu'il ne serait peut-être pas tout à fait propre à ce genre d'affaires, M. Dupin eut une grande explosion de colère, et prenant un de ses pieds entre ses mains, en montrant la semelle de son soulier au

roi, il lui dit : « Ah ! ah ! c'est donc parce que j'ai des clous à mes souliers, que je ne puis traiter avec *monsieur lord* Granville ! » C'est à la suite de cette explication, qui devint de plus en plus insolente de la part de M. Dupin, que le roi, en dépit de son indulgence et de ses habitudes, se prit à son tour d'une telle rage, que saisissant M. Dupin par le collet, et appuyant son poing fermé sur sa poitrine, il le poussa hors de sa chambre. Je tiens tout ceci d'un témoin. La réconciliation se fit bientôt après ; on s'est revu sans embarras ; l'épiderme n'est pas sensible à Paris.

Ce mépris pour les hommes de la monarchie de Juillet, elle le ressent aussi pour les personnages de l'Empire. Elle a des mots durs pour Lucien Bonaparte ; des paroles peu aimables pour Hortense de Beauharnais, « bonne grosse Suissesse qui babille assez facilement, mais reçoit avec cordialité. »

Elle a vu l'impératrice Joséphine et Mme de Saint-Leu demander « à être reçues par Louis XVIII quinze jours après la chute de Napoléon » ; elle a vu Lucien Bonaparte être présenté au duc de Wellington ; elle a vu le fils du maréchal Ney désirer « se faire présenter à la cour d'Angleterre, qui a abandonné son père qu'elle aurait pu sauver ; de s'y faire présenter par M. de Talleyrand, sous le ministère duquel le maréchal a été arrêté et accusé, le même jour que M. Dupin, le défenseur du maréchal, doit également être présenté, et le tout en face du duc de Wellington, qui, en maintenant strictement les termes de la capitulation de Paris, aurait pu peut-être couvrir de son égide l'accusé, qu'il n'a pas cru devoir protéger ».

Tout cela ne la dispose pas à l'indulgence ; elle n'en a d'ailleurs que pour fort peu, paraissant l'avoir réservée tout entière pour Talleyrand.

La « Chronique » nous dit-elle quel rôle elle joua auprès de lui ? Pas d'une façon formelle ; elle nous fournit quelques précisions sur des points pressentis. Elle tint sa maison et s'ingénia à être son Egérie.

Sur le premier point, nous avons cette exclamation du 23 septembre 1835 : « J'attends avec impatience le retour de M. de Talleyrand... Sa présence fait bien ici, elle remplit ce grand château, elle y maintient le bon langage et la bonne tenue. Je sais d'ailleurs alors pourquoi je suis ici. » On ne peut parler plus net.

Sur le second point, elle avoue s'être employée à ranger les papiers du prince. En 1830, lorsqu'il s'agit de préparer le petit discours que Talleyrand devait débiter au roi d'Angleterre en lui remettant ses lettres de créance, son oncle lui dit : « Voyons, ma-

dame de Dino, mettez-vous là et trouvez-moi deux ou trois phrases que vous écrirez de votre plus grosse écriture. » Et ce fut elle qui écrivit ce discours ; ce fut elle aussi qui prépara de longue main Talleyrand à se retirer des affaires, à écrire au roi sa lettre de démission ; on sent sa main dans tous les préparatifs de sa réconciliation avec Rome. Ce qu'elle veut, on sait qu'il le voudra. En 1834, Louis-Philippe eut l'idée d'appeler le prince à la présidence du conseil ; Thiers l'en détourna par ces mots : « Mme de Dino ne le voudrait pas. » Talleyrand lui-même avoue cette influence, et demandant l'ambassade de Vienne, c'est encore le nom de sa nièce qu'il met en avant pour l'obtenir.

L'attachement de la duchesse de Dino pour le prince de Bénévent était, en partie, fait d'admiration.

Ses mots, elle en goûte la sceptique allure et elle en cite, heureusement pour nous, quelqus-uns.

D'abord sur le passé :

> Cette malheureuse campagne de 1812 inspira plus d'un mot piquant à M. de Talleyrand. Je me souviens qu'un jour, M. de Dalberg vint dire, chez ma mère, que tout le matériel de l'armée était perdu : « Non pas, dit M. de Talleyrand, car le duc de Bassano vient d'arriver. » Le duc de Bassano était, tout particulièrement alors, détesté de Talleyrand.

Etait-ce bien, alors, le temps de faire des mots ?

En 1830, sur « quelqu'un qui était tout en espèrances et en illusions, en phrases patriotiques et en attendrissements » sur les heureux débuts de la révolution, Talleyrand laissa tomber la douche de ces froides paroles : « Monsieur, ce qui manque à tout ceci, c'est un peu de conquête. »

De tout le personnel de la monarchie de Juillet, c'est sur Thiers que sa verve s'excite le plus volontiers. On connaît le mot fameux dit à M. de Montrond qui s'étonnait de ce que le ministre ne fût « pas trop impertinent pour un parvenu » : « Je vais vous en dire la raison, dit Talleyrand, c'est que Thiers n'est pas parvenu : il est arrivé. » En voici un autre : en 1835, en sortant d'un dîner chez Thiers, où quinze personnes étaient « bizarrement rapprochées », il s'écria : « Nous venons de faire un dîner du Directoire. »

A Valençay, où Mme de Dino nous le montre anxieux de ses malaises, craignant la mort, ayant peur de la solitude, « cherchant à mettre les autres dans leurs torts pour se donner des émotions », sa loquacité se donne carrière.

Tantôt il montre au duc d'Orléans, dans la fabrique de bas qu'il avait fait installer, les jambes moulées de toutes ses amies qui s'y étaient servies, toutes épinglées d'inscriptions portant leurs noms, afin que nul n'en ignorât. Tantôt, au préfet qui lui refusait l'autorisation de planter un bouquet de bois, disant « qu'il était à cheval sur la loi », il repartit : « Ma foi ! monsieur, vous montez une fière rosse ! » Tantôt enfin, revenant sur son passé, il contait des anecdotes. En voici une :

Lorsqu'il se fut débarassé de sa prêtrise, il se sentit un désir incroyable de se battre en duel ; il passa deux mois à en chercher soigneusement l'occasion et avait avisé le duc de Castries actuel, qui était à la fois colère et borné, comme l'homme avec lequel il était le plus aisé d'avoir une querelle. Ils étaient tous deux du club des Echecs ; un jour qu'ils y étaient ensemble, M. de Castries se met à lire tout haut une brochure contre la minorité de la noblesse. L'occasion parut belle à M. de Talleyrand, qui pria M. de Castries de ne pas continuer une lecture qui lui était personnellement injurieuse. M. de Castries répliqua que dans un club, tout le monde avait le droit de lire et de faire ce qui lui convenait. « A la bonne heure ! » dit M. de Talleyrand, et, s'emparant d'une table de trictrac, il se plaça auprès de M. de Castries, fit sauter, avec un fracas épouvantable, les dames qui s'y trouvaient, de façon que la voix de M. de Castries fût entièrement couverte. La querelle et les coups d'épée paraissaient immanquables ; M. de Talleyrand était ravi d'y toucher de si près, mais M. de Castries se borna à rougir, à froncer le sourcil, et finit sa lecture en sortant du club sans rien dire ; c'est que probablement, pour M. de Castries, M. de Talleyrand ne pouvait cesser d'être prêtre !

Le récit de Mme de Dino, à le suivre de près et à rassembler les traits épars qu'elle y sème au jour le jour, nous permet donc de nous faire une idée plus précise du caractère du prince de Talleyrand.

Cependant, comment se fait-il — elle qui le connaissait bien — qu'elle ait pu écrire : « M. de Talleyrand est dans une véritable colère de ce que les communications diplomatiques se colportent à la Bourse et à l'Opéra » ?

Aurait-elle donc oublié sa célèbre réponse à Bonaparte au lendemain du 18 Brumaire ?

A Bonaparte, qui lui demandait d'où venait sa subite fortune, il répondit : « J'ai acheté de la rente le 17 brumaire et je l'ai revendue le 19. »

Sans doute, en 1835, Talleyrand ne jouait plus à la Bourse.

Mais nous ne sommes qu'au premier volume de cette publication, qui va jusqu'en 1862 ; attendons les surprises que nous ménagent, espérons-le, les suivants.

II

Un diplomate belge à Paris

L'éminent historien belge M. Ernest Discailles, membre de l'Académie royale de Belgique, publie ces jours-ci, sous les auspices de cette docte Compagnie, classe des lettres et des sciences morales et politiques, un travail du plus haut intérêt historique. C'est l'histoire d'*Un diplomate belge à Paris, de 1830 à 1864*. Ce diplomate n'est autre que Firmin Rogier, le frère de l'illustre Charles Rogier, une des plus nobles figures de la Révolution de 1830 et de la Belgique indépendante. C'est en écrivant son admirable livre sur Charles Rogier que M. Discailles s'est rendu compte du grand rôle joué trente-quatre années durant par son frère Firmin. Il a pu obtenir communication de tous les papiers laissés par ce diplomate remarquable, qui resta toujours dans la coulisse, s'effaçant devant la gloire de Charles Rogier ; ces papiers de famille, M. Discailles a pu les compléter par des recherches dans les archives du département des affaires étrangères de Bruxelles, archives maintenant accessibles au public pour la période antérieure à 1840. Ainsi documenté, M. Discailles a reconstitué dans ses détails les moins connus une phase extrêmement intéressante non seulement pour la Belgique, mais encore pour la France, de l'époque troublée dont devait sortir, gr ce surtout aux sympathies de la nation française, la Belgique définitivement indépendante. En effet, bien que les documents publiés se rapportent jusqu'aux événements du second Empire, c'est la période qui s'étend entre les premières journées révolutionnaires (fin septembre 1830) jusqu'à l'avènement au trône de Léopold Ier (juillet 1831) qui est de beaucoup la plus curieuse, car elle donne une idée très précise des hommes qui créèrent ce mouvement et des influences qui s'imposèrent à eux.

Le rôle de Firmin Rogier fut d'abord tout officieux. D'origine française — il était né à Cambrai en 1790 — ayant en France de multiples relations, il fut envoyé à Paris par un décret du gouvernement provisoire du 18 novembre 1830 « afin de s'y entendre avec les amis des libertés belges et de les éclairer sur le véritable état des choses ». Lorsque, un peu plus tard, Gendebien et Van de Weyer furent officiellement délégués auprès du gouvernement de Paris pour traiter du choix du nouveau souverain, Firmin

Rogier leur fut adjoint comme secrétaire. Le 24 février 1831, la légation belge étant officiellement créée à Paris avec le comte de Celles, puis M. Le Hon comme premiers ministres, Rogier fut nommé ministre plénipotentiaire du roi des Belges à Paris, poste qu'il devait occuper jusqu'en 1864. Et pourtant, dès le premier jour, il dirigea en fait toute l'action belge à Paris. Très répandu dans le monde, assidu du salon de la duchesse de Case-Saint-Aulaire, ami de La Fayette, « qui porte, dit-il, à la liberté belge un intérêt passionné », en relations amicales avec Benjamin Constant, qui s'était engagé envers lui à parler en faveur de l'indépendance de la Belgique, Firmin Rogier avait admirablement préparé le terrain quand Gendebien et Van de Weyer arrivèrent officiellement à Paris. Les deux délégués devaient bientôt rentrer à Bruxelles pour les travaux du congrès, et Rogier poursuivit seul les négociations avec le comte Sebastiani, chef du cabinet français.

Dès le début, Firmin Rogier avait eu à combattre ce qu'il appelle de « singulières préventions ». On croyait à Paris que la Belgique était dominée par l'influence du parti prêtre et que la révolution s'était faite au profit des jésuites. Rogier détrompa ses amis, leur disant que les prêtres belges sont du parti libéral et ont suivi le mouvement. Alors c'est de l'enthousiasme. Le 14 décembre 1830, il écrit à son frère :

> ... Lacretelle m'a promis de parler encore de la Belgique dans ses cours. MM. Casimir Bonjour, Parceval de Grandmaison, Campenon, Alexandre Dumas sympathisent si bien avec nous qu'ils veulent faire en notre honneur l'un un poème, l'autre un drame, celui-ci un écrit historique, celui-là un discours académique... que sais-je ? moi ! Nous sommes pour eux des héros, des Romains, des Grecs, un peuple digne de la liberté.

Du côté du gouvernement, on était moins enthousiaste. Le choix du souverain de la Belgique était une question extrêmement délicate pour le cabinet de Paris. Au congrès même, la lutte était engagée en faveur des candidatures du duc de Leuchtenberg, fils d'Eugène de Beauharnais, et du duc de Nemours. Le gouvernement provisoire et le comité diplomatique belge travaillaient ardemment à faire échouer la candidature de Leuchtenberg. D'autres candidatures étaient posées, celles du prince Othon de Bavière, de Léopold de Saxe-Cobourg, du prince de Naples et même celle du prince d'Orange, sans compter que nombreux étaient les partisans d'une simple réunion de la Belgique à la

France. Mais la lutte sérieuse était alors entre Leuchtenberg et Nemours. Dans une lettre du 26 décembre 1830 à son frère, Firmin Rogier raconte qu'il a eu une conversation avec le général de Rumigny, aide de camp du roi, qui lui a affirmé qu'en aucun cas la France ne souffrira une intervention des alliés. M. de Rumigny lui demanda si les Belges avaient fait choix d'un prince.

Je ne lui dissimulai point, écrit Rogier, que nous aurions mieux aimé prendre un de nos concitoyens pour chef, mais que si un tel choix était empêché par trop d'obstacles, nos vœux étaient pour un prince français de préférence à tout autre... Mon opinion *personnelle*, m'a-t-il dit, est que votre demande sera accueillie favorablement. C'est un trop beau présent que vous nous feriez là, pour que nous en fassions fi !

Quelques jours plus tard, le 3 janvier 1831, Firmin Rogier écrivant à son frère, n'avait plus sa belle confiance et la candidature du duc de Nemours lui paraissait compromise :

... C'est par peur de la guerre, écrit-il, que le roi et ses conseillers se décident à nous repousser et à ne plus nous accorder le *Nemours*... Deux partis, me semble-t-il, restent à prendre : ou revenir à la République, dont le congrès a fait fi, et rallier ainsi à soi la jeunesse et tout ce qu'il y a d'hommes énergiques et de purs patriotes, ou bien revenir à l'idée qui effrayerait moins les timides et les braves bourgeois (et c'est le plus grand nombre), je veux dire faire choix d'un de nos concitoyens pour le porter sur le trône de la Belgique.

Dans une lettre du 5 janvier 1831, toujours à son frère Charles, Firmin Rogier signale une curieuse conversation qui eut lieu la veille chez Laffitte, « Son Excellence financière », conversation que lui rapporta M. de Grammont.

Oh ! dit Laffitte, ces Belges nous tourmentent bien. Je viens du conseil et nous nous sommes plus occupés de leurs affaires que de celles de la France. Que veulent-ils donc ? N'avons-nous pas fait pour eux tout ce que nous pouvions, plus que nous devions peut-être ? Leur indépendance est reconnue par les puissances. Nous les laissons libres de se donner tel gouvernement qu'ils désirent : mais pourquoi veulent-ils nous entraîner dans une guerre en demandant à la France une réunion *qu'elle ne peut accepter, qu'elle n'acceptera pas, qui est impossible ?* Attendre que nous leur donnions un fils du roi pour les gouverner, qu'ils n'y comptent pas ; le gouvernement s'y refusera. Le roi ne veut pas qu'on l'accuse d'ambition. La France ne peut consentir à la réunion de la Belgique, ni lui donner un fils du roi pour la gouverner, sans allumer nécessairement une guerre générale. Il y a en France et en Belgique des brouillons qui veulent susciter au gouver-

nement des embarras et qui, pour accomplir leurs projets, ne craindraient pas de mettre en question le repos et l'existence de leur patrie... M. Lamarque veut être maréchal, M. Mauguin arriver au ministère et voilà, dit en finissant Son Excellence avec vivacité, le vrai motif du tendre intérêt qu'ils portent aux Belges ; ils pensent que la guerre que susciterait la réunion les porterait au pouvoir...

La situation devenait extrêmement embarrassante et dangereuse. M. Sebastiani déclarait à Firmin Rogier que la France ne reconnaîtrait pas le duc de Leuchtenberg, mais d'autre part, le gouvernement de Paris ne donnait pas de réponse formelle pour le duc de Nemours et il cherchait à gagner du temps. Alors Firmin Rogier suggère une idée sur laquelle il revient ensuite avec insistance dans plusieurs de ses lettres : « Pourquoi la nation belge n'appellerait-elle pas à sa tête, sous le titre de président à vie, le plus grand citoyen des Deux-Mondes, La Fayette ? J'ai lieu de croire que l'ami de Washington ne se refusera pas à la gloire de présider à l'établissement de la liberté en Belgique. » Des lettres de Firmin Rogier, lettres compromettantes, ayant été lues à Bruxelles en pleine séance du congrès, le comte Sebastiani se fâcha et donna un démenti aux propos que lui prêtait le diplomate belge. Firmin Rogier maintint énergiquement que M. Sebastiani lui avait déclaré : 1° que le gouvernement français ne consentirait jamais à reconnaître le duc de Leuchtenberg comme roi des Belges ; 2° que dans le cas où l'on songerait à un mariage entre ce prince, devenu roi des Belges, et une princesse de la famille royale de France, ce projet d'union n'obtiendrait jamais l'assentiment du roi ; 3° que dans le cas où la Belgique demanderait à être réunie à la France, le gouvernement français s'y refuserait ; 4° que le roi ne pourrait accepter la royauté belge pour le duc de Nemours, si les Belges la lui offraient. L'indiscrétion commise était naturellement regrettable et les négociations en devinrent plus difficiles. Dans une lettre du 23 janvier 1831, Firmin Rogier ne voyait plus que trois partis à prendre : ou former la Belgique en « Etat fédératif » avec un président héréditaire, ou proclamer le duc de Nemours à une immense majorité et envoyer sur-le-champ à Paris une députation nombreuse du congrès pour faire connaître au roi le choix fait par la Belgique, ou se résoudre à l'élection de Charles de Naples, qui apporterait avec lui une princesse de France, des traités avantageux et la reconnaissance immédiate de l'Europe. Le 26 janvier 1831, Charles Rogier écrit à son frère un mot en grande hâte.

Si la France ne dit pas oui pour Nemours, la Belgique lui échappe. On promène et on chante Beauharnais (le duc de Leuchtenberg). On ne retiendra pas l'élan. Ceci est officiel. Je serai jusqu'au bout pour Nemours parce que, malgré les torts de la diplomatie française, la politique de la France doit être la nôtre. Si cependant Leuchtenberg a la majorité, je ne serai pas éloigné de joindre ma voix à celle des vainqueurs, parce que si un choix est arrêté, il faudra qu'il réunisse le plus de voix possible.

Puis, en *post-scriptum*, cette note : « Le portrait de Leuchtenberg fait fureur ; envoie-nous sur-le-champ et en grandes quantités des portraits du duc de Nemours qu'on dit joli garçon. Cela pourra balancer l'enthousiasme ou tout au moins le diminuer. » Les portraits du duc de Nemours produisirent-ils cet heureux effet ? Toujours est-il que le fils de Louis-Philippe fut élu roi des Belges le 4 février 1831 à une voix de majorité. Dix membres du congrès furent délégués à Paris pour faire connaître officiellement cette décision au roi, et Charles Rogier écrivait à son frère : « Non seulement il faut que la France accepte, mais il ne faut pas qu'elle hésite, où je ne sais ce que nous devenons ici. » Le 6 février, Firmin Rogier écrit que l'arrivée de la députation belge décidera le roi à lutter contre son ministère et surtout contre le comte Sebastiani, qui piqué des attaques dont il avait été l'objet au Parlement, est tout à fait hostile à l'acceptation.

S'il persistait dans sa pusillanimité et dans son refus, eh bien, il resterait un parti vigoureux à prendre, le seul qui pût nous sauver de l'anarchie ou de la restauration de l'Orange, ce serait de proclamer la République avec La Fayette comme président. Lui *accepterait*. Nous verrions alors comment la France se trouverait de cette résolution et d'une République à ses portes. La Fayette nous a promis d'aller aujourd'hui chez le roi et d'employer toute son influence sur l'esprit de ce prince pour le décider à accepter pour son fils la couronne offerte par le congrès.

Le 8 février, six membres de la délégation belge furent reçus par Louis-Philippe, qui leur demanda comment on pouvait sortir de cette situation difficile. Le roi fit allusion à la combinaison du prince Charles de Naples, qui obtiendrait des conditions avantageuses des puissances, et en montrant la princesse Marie, il ajouta qu'il l'accorderait avec plaisir au prince de Naples s'il était roi des Belges.

Le 17 février 1831, Firmin Rogier raconte à son frère dans une lettre particulière l'audience solennelle au cours de laquelle le roi

refusa définitivement le trône de Belgique pour le duc de Nemours. A deux reprises, Louis-Philippe fut arrêté par les larmes dans la lecture de son discours : « J'y ai pleuré comme tous ceux qui s'y trouvaient, roi, reine, princes, princesses, voire même ministres », écrit Rogier.

Le refus du duc de Nemours remit à l'avant-plan l'idée de choisir un prince ou un régent indigène. Le nom du comte de Mérode avait été mis en avant, mais on lui reprochait d'appartenir au parti catholique. Charles Rogier pria son frère Firmin de demander à La Fayette un « certificat de moralité » pour de Mérode, et La Favette donna le « certificat » attestant qu'il avait toujours connu Félix de Mérode catholique sincère et zélé, mais l'ami de toutes les libertés et notamment la liberté religieuse. Chazal, lui, comme l'atteste une lettre à Firmin Rogier, était pour la réunion à la France. L'indépendance de la Belgique ne lui semblait possible qu'avec la République. « Sans elle, écrivait-il, je ne veux que la France, rien que la France ! ». L'élection, au mois de juin, du prince Léopold de Saxe-Cobourg, dont Palmerston avait préparé depuis de longues semaines la candidature, devait mettre d'accord tous les patriotes belges, et le mariage de ce prince avec Louise-Marie d'Orléans assura à la Belgique ces liens avec la France que les hommes de la révolution belge désiraient par-dessus tout.

ROLAND DE MARÈS.

III

Les Marins de l'Odéon

Ce n'est certes pas la faute des organisateurs de récitations poétiques si les vers sont mal dits et les poètes incompris de leurs interprètes. En confiant aux acteurs de l'Odéon des chefs-d'œuvre de Baudelaire, de Verlaine, de Corbière et de Rimbaud ils ont accompli leur tâche d'organisateurs.

Elle est même complètement achevée lorsque, comme cela eut lieu le sept novembre dernier, quelques paroles devant le rideau procurent au public une initiation quant aux raisons qui ont inspiré le choix de certains auteurs et une explication de termes techniques qui pourraient sans cela rendre quelques passages obscurs.

Ce fut M. Charles Morice qui, à la matinée de l'Odéon intitulée LA MER, se chargea de ce discours préliminaire. Il le fit en termes parfaits, disant l'utilité et la possibilité des récitations poétiques, insistant sur l'importance de Corbière qui figurait deux fois au programme et expliquant l'emploi du mot *bonjaron* qui revient souvent dans l'œuvre du poète des *Gens de mer*.

Puis le défilé commença et je dois constater que le public parut s'intéresser, était-ce snobisme, à cette exhibition qui pourtant me sembla défavorable aux poètes qui en faisaient l'objet.

D'abord les acteurs ne savent pas dire les vers et c'est très grave lorsqu'ils n'ont à dire que de beaux vers qui, très différents des vers de théâtre, de ceux employés habituellement par les auteurs de théâtre, demanderaient une étude spéciale, un travail tout particulier auquel ne se sont pas livrés les acteurs de l'Odéon qui ont au contraire cherché à les dire selon les manières dont ils ont ailleurs coutume.

Ensuite ils ont toujours l'air de croire qu'il s'agit d'un récit, d'une scène plus ou moins émouvante alors que l'émotion, en ce qui concerne les poètes d'aujourd'hui et d'hier, ne doit venir que de la poésie même.

Certains d'entre ces artistes écartent les doigts, frissonnent épouvantés comme si les images évoquées par les poètes devenaient à leurs yeux des réalités terrifiantes.

Quand on pense que les vers de Baudelaire :

« Homme libre toujours tu chériras la mer,
« La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
« Dans le déroulement infini de sa lame
« Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

ont été dits par une actrice en robe blanche qui placée de trois-quart, regardait par une fenêtre au-delà de laquelle on voyait la mer, une mer en carton bleu pâle, limitée par un môle surmonté d'un phare qui ressemblait à un moulin à vent.

Quant à Corbière, le seul de tous les poètes qui fut vraiment un poète de la mer on l'arrangea de la manière la plus inattendue : Un acteur qui avait à dire *Matelots* s'était habillé en matelot (parfaitement !) et quand le malheureux a commencé :

Vos marins de Quinquets à l'Opéra... comique

il n'a pas paru se douter que nous y étions à l'Opéra... comique et que Corbière, hélas, y était aussi.

C'était une idée heureuse de faire suivre *Oceano Nox* de *La fin* puisque ce dernier poème a été écrit comme une réplique à celui de Victor Hugo, mais il fallait que les deux pièces fussent dites par le même acteur.

Au lieu de cela nous avons vu d'abord M. Vargas en costume romantique et qui a dit avec talent *Oceano Nox*. A peine avait-il disparu qu'un autre acteur costumé plus que simplement est venu réciter *La Fin* comme on fait d'une boutade, d'une blague ou d'une simple gaminerie.

Je me souviens d'avoir entendu dire cette pièce par M. Charles Morice dans le cours d'une conférence qu'il fit l'an dernier au *Salon d'automne*. Tout le monde avait saisi les beautés de ce poème grave et noble. Dit très simplement mais avec intelligence, il gardait son aspect breton, primitif.

A l'Odéon on l'a défiguré. En écoutant les comédiens dire du Corbière comme si c'eut été du Richepin je me rappelais ce vers des *Amours jaunes :*

> « Et deux demi-soupirs ce n'est pas soupirer.

et cet autre :

> L'Art ne me connaît pas, je ne connaît pas l'Art !

et toute la pièce qui a pour titre *Décourageux* où Corbière s'est peint avec sa plume comme il a si souvent fait avec son pinceau.

> Ce fut un vrai poète : il n'avait pas de chant
> . . . .
> Songe-creux : bien profond il resta dans son rêve ;
> Sans lui donner la forme en baudruche qui crève
> . . . .
> Chercheur infatigable : Ici-bas où l'on rame,
> Il regardait ramer, du haut de sa grande âme,
> Fatigué de pitié pour ceux qui ramaient bien...

A l'Odéon on connait l'Art, on *rame bien*, on sait donner au rêve la forme de baudruche qui crève.....

Est-ce à dire que les artistes de l'Odéon soient dépourvus de talent. Assurément non et les récitations poétiques doivent être encouragées. Mais il faut que Corbière, Rimbaud, Mallarmé et Verlaine ne soient pas traités par ceux qui les interprètent, comme des poètes romantiques.

Les comédiens feraient peut-être bien d'étudier leurs camarades chanteurs dans *Peleas* ou dans *Ariane et Barbe-Bleue ;* ils verraient que les drames de Maeterlinck ne se jouent pas comme se jouent Carmen ou Roméo.

C'est une sensation analogue que nous aurions dû éprouver à l'Odéon. En cela la séance du 7 novembre dernier n'a pas été un essai intéressant.

Finalement, le romantisme y a triomphé. On ne s'y attendait guère. Mais il est incontestable que les costumes romantiques ont été les moins discordants de ceux qu'on nous a montrés et qu'*Oceano Nox* fut la seule pièce vraiment dite comme elle devait être dite. Le public si porté qu'il fût à tout applaudir s'aperçut de la différence et volontairement ou non manifesta en faveur de Victor Hugo. *La Mer* disait encore Tristan Corbière... *Elle n'est plus marin !*

René Martineau.

IV

Jean-Jacques Rousseau à Montpellier

A Montpellier, dans le milieu de la rue Jean-Jacques-Rousseau, en face du Jardin des Plantes, se dresse une bâtisse à trois étages, blanchie à la chaux, aux fenêtres étroites, maison ancienne où, en 1737, habita Jean-Jacques Rouseau.

Le souvenir du philosophe dans la ville universitaire de Montpellier était, jusqu'à ces jours derniers encore, rappelé par une planchette de bois avec mention appendue à la façade. Montpellier a pensé qu'il fallait commémorer de façon plus digne le séjour dans la ville de Jean-Jacques Rousseau.

Le 20 décembre, sur la vieille maison, la pancarte en bois a été remplacée par une large plaque commémorative en marbre. Cela fut fait au cours d'une cérémonie très simple à laquelle assistaient M. Alby, conseiller de préfecture, représentant le préfet ; le maire de Montpellier, le docteur Pezet ; le recteur de l'académie, M. Benoist ; M. Bernard, proviseur du lycée ; des conseillers généraux et municipaux, des chefs d'administration, etc.

V

Baudelaire et Champfleury

Une anecdote, je la crois peu connue et l'emprunte à la collection de *la Lune* (28 avril 1867, Baudelaire ne devait s'éteindre que le 31 août), dont *la Gazette à la main* n'est pas sans en fournir quelques autres du même genre :

« Tout n'a pas été dit sur Champfleury. Un jour — il y a quelques années — l'auteur de l'*Histoire des faïences patriotiques sous la Révolution* avait mis les petits plats dans les grands.

« Sur la table de sa salle à manger étincelaient les pièces les plus rares : assiettes à coqs, soupières à bouquets, cocottes à ramages, gobelets à devises, — toute une admirable collection !

Entre Baudelaire qui promène un lorgnon scrutateur sur ces préparatifs.

— Peste, mon cher, que des somptuosités ! Qui donc traitez-vous ce matin ?

— Ami, vous rappelez-vous cette jeune chorégraphe que nous remarquâmes ensemble dans le sabbat dominical du Casino ?

— Oui, certes : une plastique d'une aveuglante intensité de splendeur... Eh bien ?

— Eh bien, je l'ai invitée à déjeuner, et elle a accepté... Elle va venir, comprenez-vous, elle va venir ! Vous m'excuserez si je ne vous retiens pas.

— Comment donc ? Elle est fort gentille, cette petite...

— N'est-ce pas ?

— Et d'une gaieté folle !... L'autre jour elle a dîné avec moi, — oh ! mais en tout bien et tout honneur ! Figurez-vous qu'au dessert elle a cassé tout ce qui se trouvait sur la table...

— Hein ?

— Toute femme a une passion dominante et impérative : celle-ci aime à briser, voilà tout. Ma vaisselle entière y a passé, jusqu'à ma cuvette et mon pot à eau ! C'était charmant ! J'ai regretté que mon intérieur ne renfermât pas plus de choses fragiles... Mais elle se rattrapera ici... Vous permettez que je vous laisse ?

« A peine Baudelaire est-il descendu, que Champfleury se précipite à son tour dans l'escalier et tombe comme un ouragan dans la loge de son concierge...

— Père Machin, je me verrouille, je me condamne, je me barricade chez moi ! Si une dame vient me demander, dites que je suis sorti et que je ne rentrerai que décoré !...

« Une demi-heure après, Méphisto-Machiavel-Beaudelaire s'attablait dans un cabinet du *père Latuille*, en compagnie de la fillette éconduite et affamée. »

Pierre Dufay.

DOCUMENTS INÉDITS

Une lettre de Barbey d'Aurevilly à Charles Louandre

Monsieur,

Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir et depuis la dernière fois que je vous ai serré la main, que de choses se sont passées ! En dehors de nous et en nous.

C'est à propos de ces dernières, — les choses qui se sont passées en nous — que j'ai l'honneur de vous adresser un journal (1) dont je suis le Rédacteur en chef, et dont Renée vous aura peut-être parlé. Ce journal est adossé à une grande affaire industrielle fondée par moi et par plusieurs de mes amis.

Je ne veux aujourd'hui vous parler que du journal.

Je vous envoie la collection complète. Je vous la recommande et d'autant plus que vous vous occupez dans ce moment des publications catholiques. J'ai lu hier votre article de la *Revue des Deux Mondes* et vous savez quel intérêt je porte à tout ce qui sort de votre plume savante et ferme.

Vous serez assez bon, n'est-ce pas ? pour lire sérieusement ce qui a été écrit dans des intentions bien sérieuses et avec des convictions, de fraîche date, il est vrai, mais profondes.

Un de mes amis me disait l'autre jour à propos de ma chétive personne et de mon adhésion armée aux principes catholiques le *tout se voit en France*, de la Rochefoucauld. Ce n'est pas en France qu'il fallait dire, c'est dans la conscience, ce pays de changements et de transformations.

J'aurais du bonheur à causer avec vous. Des points les plus distants de l'horizon, nous pouvons nous entendre encore. Je vais *presque* tous les soirs au café d'*Orsay* et je serais charmé de vous y offrir l'hospitalité *Turque* d'une tasse de café.

Tout à vous, de souvenir sympathique et fidèle,

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Rue de Tournon, 8.

(1) « Le Réveil ».

(*Communiqué par M. J. Macqueron*).

POÉSIE

LA TOUX

A Mme LHERBAY, de la Comédie Française.

A coups de fouet sifflant comme un serpent blessé,
Le vent aigre d'hiver cingle la forêt nue,
Cingle le sol durci, cingle l'étang glacé,
Cingle, bouvier brutal, le troupeau brun des nues.

La neige fuit, chassée, horizontalement.
Sans bruit, elle s'accroche à tout ce qui l'arrête ;
Et chaque flocon semble, après cet échouement,
Frémir comme une voile au choc de la tempête.

La girouette s'affole, et grince sur le toit.
La Nuit, chauve-souris immense, étend ses ailes,
Et d'une horreur de deuil double l'horreur du froid.
La Camarde aux aguets rit du passant qui gèle.

Pour elle, par ce temps étrangleur de chansons,
La toux, saisit au cou des victimes qui râlent.
C'est ce temps qui lui vaut ses plus riches moissons
Et lui fait engranger le plus de gerbes pâles.

Cloches, c'est par ce temps que, plus fréquents, vos glas
S'égouttent sur nos cœurs comme pleurs sur les joues,
Et que les menuisiers, quand vient le soir, sont las
D'enfermer du néant dans des planches qu'ils clouent.

Hou ! Hou !! La bise siffle aux fentes des volets,
Sur la porte se rue, et crie, et se lamente.
Jean, le fermier du Clos, les pieds sur les chenets,
Rêve devant le feu, tandis qu'un grillon chante.

Bien que la vie ait eu peu de roses pour lui,
En songeant aux errants qui s'en vont sous le givre,
Sans savoir s'ils auront où coucher aujourd'hui,
Il compare son sort, trouve qu'il fait bon vivre.

Le bien-être qu'il goûte en son logis, ce soir,
Dans la molle tiédeur qu'y répandent les flammes,
Est celui que la brute, elle aussi peut avoir,
Jouissance d'instinct qui ne vient pas de l'âme.

Ce rude paysan, que nul n'a vu pleurer,
Tant il met d'âpre orgueil à cacher ses blessures,
Au choc du souvenir sent pourtant s'ulcérer,
Nuit et jour, à son cœur d'horribles déchirures.

Comme il l'aimait, son Paul, ce mignon blondinet
Qu'il voit encor jouer dans les herbes fauchées,
Dont il entend encor claquer gaîment le fouet,
Qui faisait sur son dos si belles chevauchées !

Déjà sur les bœufs lourds il pointait l'aiguillon,
En redressant, comme un grand gars, son petit buste ;
Jamais les champs du Clos n'auraient sur leurs sillons
Vu par plus fier semeur faire le geste auguste.

Un hiver, le croup vint, qui lui coupa la voix.....
C'est pourquoi l'on pourrait, certaines nuits, surprendre
Le dur fermier liant de petits bœufs de bois
Sous un tout petit joug avec des gestes tendres.

Mais quand s'était flétrie au souffle de l'hiver
Cette tige d'espoir, que grandissait son rêve,
Une fleur lui restait, dont il était très fier,
Qui poussait comme au bois un sauvageon s'élève.

Si vous n'avez pas vu fleurir un églantier,
Vous ne pouvez savoir combien fraîche était Lise ;
Et Jean, quand s'empourpraient les fruits du cerisier,
Aux lèvres de l'enfant comparait les cerises.

Plus tard, il l'admirait, blonde dans les blés blonds,
Cambrant son torse altier sur de puissantes hanches,
Vive comme un chevreau, souple comme les joncs,
Les yeux d'un noir de jais sous une coiffe blanche.

Et jamais sculpteur n'eut plus beau modèle humain,
Pour faire une Cérès de marbre ou bien d'albâtre,
Que Lise s'en allant, la faucille à la main,
Pour ses bêtes couper la luzerne bleuâtre.

Hélas ! à dix-huit ans, ignorant les dangers
Que cache sous les fleurs la grand'ville coquette,
Elle se laissa prendre aux sourires d'Angers,
Comme au miroir trompeur une jeune alouette.

Huit fois, dans ses noyers, Jean a gaulé les noix,
Depuis que, malgré lui, sa fille est citadine
Et que le noir chagrin a dessous une croix
Couché sa femme auprès d'une tombe enfantine.

Il n'a pas pardonné, quand, revenue au Clos,
Après avoir suivi le convoi de la morte,
Lise, la voix tremblante et pleine de sanglots,
Voulut se disculper... Il lui montra la porte.

Elle trouvait alors que pour ses doigts très blancs
Le travail d'une ferme était œuvre trop vile,
Préférant à l'air pur, au grand calme des champs,
Le bruit, les faux plaisirs, l'air malsain de la ville.

Et c'est à quoi, ce soir, les pieds sur les chenets,
Rêve le vieux fermier devant la flamme claire,
En berçant dans son cœur un mignon blondinet,
Ou faisant dans le vide un geste de colère.

Soudain, il se redresse..... On frappe. « Entrez ! » dit-il.
Sans doute un malheureux égaré dans la neige,
Quelque coureur, marchand de papier ou de fil.....
Et, pour lui faire place, il recule son siège.....

Personne ne paraît... Se serait-il trompé ?
Serait-ce un heurt plus fort de la terrible bise ?.....
Non. Derechef on a timidement frappé.
« Mais, entrez donc ! » On ouvre..... Et Jean reconnaît Lise,

Lise, un spectre plutôt, qui tombe à ses genoux,
Lui tend, il ne sait quoi, geignant dans un vieux châle,
Et lui crie : « Oh ! pardon, père ! Pitié pour nous,
« Pour moi, qui te reviens, pour ce petit, qui râle ! »

Mais le fier paysan, atteint dans son orgueil,
A bondi sur sa fille, et, de ses mains rugueuses,
Il l'empoigne, et la broie, et jusque sur le seuil
La rejette : « Un enfant !... Hors d'ici ! Va-t-en, gueuse ! »

Par la porte qui baille en grinçant sur le fer,
Et semble sur la nuit s'ouvrir comme un abîme,
Il va livrer au froid les enfants de sa chair
Et, sans pitié, croyant punir, commettre un crime.....

Mais qu'a-t-il ? Il s'arrête..... et ses yeux se font doux.
Il referme la porte, et des mains de la mère
Prend le paquet d'où sort une petite toux :
« Donne, Lise. Il toussait ainsi, l'autre, ton frère. »

Et Lise, que surprend la douceur de ces mots,
Sent que sur son passé le pardon va descendre,
En voyant près du feu le dur fermier du Clos
Bercer son petit-fils avec un geste tendre.

PAUL PIONIS.

Clefs, décembre 1906.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS & DES CURIEUX, du 30 décembre 1908. — Balzac, dans quel ordre ses romans doivent-ils être lus ?

LA REVUE DES DEUX MONDES, des 1er et 15 décembre, et du 1er janvier : *Lettres de Fauriel à Mary Clarke*, publiées par Edouard Rod.

L'ECHO DE PARIS, du 27 décembre. — *Figures romantiques : Mary Clarke* par Léon Séché. — N° du 20 février : *Victor Pavie* par le même.

LE MERCURE DE FRANCE, n° du 1er janvier. — *Maurice de Guérin et le sentiment de la nature*, par Henri Clouard. — N° du 16 janvier : *Chamfort et Alfred de Vigny* par Henri Potez.

LA REVUE DE PARIS, n° du 15 janvier. — *Les origines des « Misérables »*, par Gustave Simon.

LA REVUE du 1er février. — *Le premier Cénacle romantique* par Emile Faguet, de l'Académie française

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE EMILE-PAUL. — *Médaillons romantiques* par André Pavie. Lettres inédites de Sainte-Beuve, David d'Angers, Mme Victor Hugo, Mme Mennessier-Nodier, Paul Foucher, Victor Pavie, etc. 1 vol. in-8° pr. 5 fr.

De loin en loin il sort des archives de la famille Pavie un livre de documents que les historiens du Romantisme mettent en bonne place dans leur bibliothèque. C'est que ces archives sont parmi les plus riches, Victor Pavie et son frère Théodore ayant été liés avec tout ce qui marqua dans le Cénacle de Joseph Delorme, à commencer par Victor Hugo et sa femme. Après le livre si intéressant que préfaça René Bazin ; après les souvenirs de Théodore Pavie sur son frère, qui contiennent des choses si curieuses, voici que le petit-fils de Victor nous donne toute une série de médaillons d'amis, où les pièces inédites jouent le principal rôle. Certes, tout n'est pas de premier ordre dans ces lettres qui devraient être publiées depuis longtemps, mais on y trouve toujours à glaner quelque chose. Ainsi dans le *Salon de l'Arsenal* où le « déjà vu » ne manque pas, voici deux sonnets inédits de Marie Nodier qui auraient eu leur place dans *le Cénacle de la Muse française*, si la famille Pavie était un peu plus communicative. Ces deux sonnets sont consacrés aux deux filles de Marie.

THÈCLE

Per amica silentia lunæ.

La lune me disait, — car elle est mon amie : —
Pourrais-tu m'expliquer quel charme j'ai pour toi ?
Le soleil éblouit, le soleil est un roi,
Et moi, regarde donc, j'ai l'air d'être endormie.

Je veille cependant, je souris à la vie,
Mais le travail fécond se passe bien de moi.
Je ne fais rien mûrir, et sans causer d'émoi,
Je peux naître, grandir, m'éteindre à mon envie.

Alors j'ai répondu : Si tes rayons sont doux,
Si tu n'exiges pas qu'on te parle à genoux,
Dans ta sérénité ta grandeur se devine.

Tu ne fais rien mûrir ; seulement, dans le cœur
Pénètre lentement l'irrésistible ardeur
De ta clarté pensive, à la flamme divine

MARIE

Il était une fois une charmante fille,
Un peu, — comment dirai-je ? — éprise d'idéal.
Par ce temps sec et froid, vrai, ce n'est pas un mal
De garder sur la planche une étoile qui brille.

Toujours prête, d'ailleurs, à l'esprit qui babille.
A la gaîté qui chante, au rire matinal ;
Pour usage établi, qui n'a rien de banal,
Ouvrant son cœur tout grand, comme on ouvre une grille.

Elle aimait fort Chopin, Mendelssohn et Mozart
La peinture et les vers, Un beau jour, le hasard
Encagea cet oiseau dans un bureau de poste.

Mais Dieu ne lui fit pas le devoir déplaisant.
Et sage, elle posa son rêve, en se disant :
Le marchand de tabac veut un timbre, à mon poste !

Ce dernier vers nous indique à peu près la date du second sonnet. On sait que la petite-fille de Charles Nodier obtint à la fin de l'Empire le bureau de poste de Fontenay-aux-Roses et qu'elle mourut là ainsi que sa mère.

Dans le chapitre intitulé *Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs*, il y a quelques lettres inédites de Victor Pavie à son père, qui contiennent d'amusants détails sur l'intérieur du poète des *Odes et Ballades*. Le chapitre intitulé *Un Voyage à Weimar en 1829* est aussi très intéressante. J'en extrairai la lettre que Victor Pavie écrivait à son père, le 14 août 1829, après avoir vu Gœthe :

« Une ardente inquiétude le prit (David d'Angers). Une fièvre de voyage perdu nous étrilla sans pitié pendant quelques heures.

jusqu'à ce qu'il fût décidé à écrire une lettre à Gœthe, pour obtenir, sans parler du motif essentiel, le bonheur de lui remettre en personne les lettres de l'abbé Grégoire, de Cousin et de quelques autres dont il était chargé. Il était, environ trois heures et voilà qu'à cinq heures M. David était attendu.

« Nous vîmes Gœthe... L'émotion, comme tu le penses, fut à son comble, et le tremblement convulsif. Il s'avança vers nous, droit, complet, vénérable, du fond d'un appartement auquel nous tournions le dos, pour entrer dans l'appartement désigné. Le petit portrait de ma collection est bête, mais ressemblant quant au visage, sauf l'expression sublime du regard. M. David parla, lui remit les lettres, trois médaillons en plâtre, Rossini, Cousin et Delacroix, puis sa biographie avec de beaux vers à Gœthe, que Paul (Foucher) avait écrits dedans, et enfin pour te faire plaisir, car j'ai pensé à toi, mon cher papa, une ode que j'ai barbouillée à la hâte, tant en diligence que dans cette matinée de préoccupation et d'angoisse. Il mit tout cela de côté, nous tira quelques médailles du moyen-âge, dont il a une riche collection, puis nous fit asseoir, et nous entretint de la littérature française, qu'il connaît aussi bien que nous. Puis il nous dit adieu et nous fit conduire à l'étage supérieur, chez Madame de Gœthe, sa bru, qui préparait avec sa sœur la fête anniversaire du grand vieillard. Elle nous reçut avec une affabilité toute française, nous parla avec une habitude consommée de nos grands poètes modernes, particulièrement de Lamartine et de Victor Hugo, qui avaient mis récemment tout Berlin en émoi, sur la nouvelle absurde qu'ils y étaient et qu'on avait vu leurs noms inscrits sur le livre de la ville. Son mari entra. Nous causâmes encore quelques minutes et nous partîmes, invités pour le lendemain à six heures à prendre le thé chez eux. Ils ont promis à M. David de le seconder de tout leur pouvoir dans leur grand dessein, dont ils avaient touché un mot devant Gœthe, qui n'avait pas froncé le sourcil trop bas. Ainsi il y a grande espérance. Toutefois n'en dis rien encore ; si quelque obstacle arrivait !..... »

Grâce à Dieu, il n'en arriva pas, et David d'Angers put faire le buste de Gœthe.

A lire encore dans ce livre attachant : la *bataille d'Hernani*, récit mouvementé de cette journée mémorable ; la *tristesse d'âme de Sainte-Beuve : Sainte-Beuve et Joachim du Bellay*, et *l'atelier de David*. Souhaitons que M. André Pavie nous donne de temps en temps — avec un peu plus d'inédit — un volume du genre et de l'intérêt de celui-ci.

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE. — *Victor Hugo à vingt ans — glanes romantiques* — par Pierre Dufay, 1 vol. in-18.

Ce livre est la réunion des articles que l'auteur a publiés, il y a deux ans, dans les *Annales romantiques*. Cela seul nous dispense d'en faire l'éloge. M. Gustave Simon nous avait déjà fait connaître l'enfance de Victor Hugo ; à présent nous connaissons admirablement sa première jeunesse, et l'on ne pourra plus parler de ses premières œuvres sans se reporter à ce charmant volume. Ajoutons que M. Pierre Dufay l'a fait suivre d'un index analytique et alphabétique qui en facilite la lecture et l'éclaire sur beaucoup de points.

MÊME LIBRAIRIE. — *Sainte-Beuve et Champfleury, lettres de Champfleury à sa mère, à son frère et à divers*, par Jules Troubat, 1 vol. in-18.

M. Jules Troubat a donné comme titre général à son livre : *Un coin de littérature sous le second Empire*. Il a bien fait, car on n'aurait pas su, avant de le lire, à quelle date il nous ramenait. C'est en 1863 que Sainte-Beuve parla pour la première fois de Champfleury. Celui-ci venait de publier un ouvrage capital sur les *Frères Le Nain*. Le critique des *Lundis* lui consacra un article dont voici le passage qui le concerne personnellement : «M. Champfleury, que nous aurons peu aujourd'hui à envisager comme romancier, est lui-même, dans ses ouvrages, un studieux observateur et un copiste consciencieux des personnages et des situations naturelles ; il a ses défauts qui paraissent d'abord et qui ne se dissimulent pas ; mais il a sa vérité, sa façon de voir bien à lui, et qui, une fois appliquée à son objet, l'environne, le pénètre et ne le lâche pas avant de nous l'avoir bien montré et expliqué. A défaut de l'élégance et de la distinction de la forme, il a le fond, la connaissance et l'amour de son sujet, de son monde, le sentiment des parties touchantes que ce petit monde populaire ou bourgeois peut recéler sous son enveloppe vulgaire ; suivez-le, ayez patience, et vous serez souvent étonné de vous sentir ému là où vous aviez commencé par être un peu heurté ou rebuté. Je ne veux, entre ses divers romans, citer ici que *les Souffrances du professeur Delteil*, ce pauvre souffre-douleur de ses méchants écoliers, cet amoureux muet et désespéré d'une des trois sœurs modistes, et recommander la figure de ce docteur indulgent et tendre qui épouse celle même

qui s'est rendue coupable d'une faute et qui le lui avoue. Il y a là, sous l'écorce peu flatteuse de personnages des plus ordinaires, des cordes morales bien démêlées, bien senties..... »

L'amitié de Champfleury et de Sainte-Beuve, date de là : elle ne prit fin qu'à la mort de ce dernier ; on fera bien de lire ce petit volume si l'on veut savoir quelle estime ils avaient l'un de l'autre.

Il y avait plusieurs hommes en Champfleury. A côté du romancier il y avait le critique d'art et le collectionneur aussi fin qu'érudit. Son *Violon de faïence* et son histoire des *Faïences révolutionnaires* sont des livres de premier ordre. Mais un de ses plus beaux titres de gloire fut d'avoir découvert Courbet. Tous les grands écrivains du XIXe siècle ont eu leur peintre. Chateaubriand eut Girodet, Lamartine eut Gérard et Ary Scheffer ; Victor Hugo eut Delacroix. Champfleury, qui incarne l'école réaliste avec beaucoup moins de talent que les représentants du Romantisme, eut Gustave Courbet. On ne peut lire les *Bourgeois de Molinchard* sans penser à l'*Enterrement d'Ornans*.

SOCIETE D'ÉDITION FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE, 3, rue Vavin. — *Les Caprices de Marianne*, comédie en deux actes, en prose, d'Alfred de Musset, édition critique avec un avertissement et une introduction par G. Michaut, maître de conférences à la Sorbonne.

« *Les Caprices de Marianne*, dit M. Michaut, sont l'une des pièces, où l'on peut le mieux saisir tout ce qu'eut d'original et de savoureux le génie dramatique de Musset. Non qu'elle soit incontestablement la meilleure de toutes. Quelques critiques l'auraient volontiers pensé. Pontmartin, par exemple, l'appelait « une fantaisie ravissante, la plus parfaite peut-être de ces petites comédies aux ailes d'abeille qui, après avoir longtemps voltigé hors de la scène, ont fini par s'y poser. » M. Faguet — dont le témoignage a peut-être plus de valeur, et parce qu'il est M. Faguet, et parce qu'il est critique dramatique de profession — la proclame « un pur chef-d'œuvre », « la pièce la plus profonde peut-être de Musset... » Mais les classements, toujours incertains et toujours sujets à révision, sont surtout affaire d'impression personnelle ; et j'avoue pour ma part, qu'avec la plus vive admiration pour les *Caprices de Marianne*, je ne vois rien dans les *Comédies et Proverbes* que j'ose mettre au-dessus d'*On ne badine pas avec l'amour*, ni peut-être même que j'ose y égaler.

« Quoi qu'il en soit de ces préférences individuelles, — et sans parler de la valeur toute spéciale que donnent aux *Caprices de Marianne* les deux personnages dans lesquels Musset a dépeint, analysé, confronté ses deux « Moi », — la pièce a du moins sur ses rivales cet avantage incontestable qu'elle est la première en date. *André del Sarto* est un drame que d'autres, à cette époque, eussent pu concevoir, sinon écrire. Mais cette comédie-là, personne que lui n'en aurait eu l'idée, personne n'aurait su la réaliser : à tel point que « le premier qui la lut, sur des épreuves d'imprimerie, en fut un peu effarouché et qu'on l'inséra dans la Revue sans y rien changer, mais non sans crainte. Ce sont les *Caprices de Marianne* qui ont ouvert la série des chefs-d'œuvre dramatiques de Musset ; ce sont eux qui ont accoutumé le public à cette forme si nouvelle et si libre ; c'est par eux que nous pouvons donc saisir le génie dramatique de Musset, à l'heure même où il s'épanouit glorieusement. »

Nous ne sommes pas loin de penser là-dessus comme M. Michaut, et c'est pourquoi nous lui savons beaucoup de gré d'avoir mis son talent à nous rendre la physionomie primitive du chef-d'œuvre d'Alfred de Musset. *Les Caprices de Marianne* ont paru sous leur première forme dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 15 mai 1833. Ce texte a été reproduit sans changements, dans la seconde livraison du *Spectacle dans un fauteuil* (Librairie de la *Revue des Deux-Mondes*, 1834, 1er volume) et, avec peu de changements, dans les *Comédies et Proverbes* publiées en un seul volume par Charpentier en 1840. En 1851, Musset remania sa pièce pour la représentation. Il la publia sous cette deuxième forme, d'abord en édition séparée (Charpentier, 1851), puis, avec de faibles modifications, dans l'édition revue et corrigée en deux volumes, des *Comédies et Proverbes* (Charpentier 1853). Après la mort d'Alfred de Musset, en 1865-66, son père procura à la librairie Charpentier, une édition monumentale de ses œuvres complètes. Au tome III (le premier des tomes consacrés au théâtre) il inséra les *Caprices de Marianne*. Il avait cru bon de revenir au texte primitif : mais il y imprimait entre crochets les passages que l'auteur avait supprimés dans la suite en appendice, il publiait les additions et variantes exécutées par l'auteur pour la représentation. Cette édition dès lors a fait autorité... Il a donc fallu d'abord suivre les transformations du premier texte de 1833 à 1840 et du second, de 1851 à 1853 ; comparer entre eux ces deux textes ainsi établis et décider lequel devait être définitivement admis, lequel rejeté en

note ; trouver enfin des moyens pratiques de faciliter la confrontation de ces textes, malgré les remaniements et transpositions parfois si considérables. C'est ce qu'a fait M. Michaut, en utilisant les deux textes et en examinant la nature des variantes qui les distinguent. Nous avons donc vraiment dans son petit livre une édition *critique* des *Caprices de Marianne*.

LIBRAIRIE PIERRE DOUVILLE, 28, rue de Trévise.— *Lettres inédites de Béranger à Dupont de l'Eure*, correspondance intime et politique, de 1820 à 1854, annotée par Paul Hacquard et Pascal Fortnuny.

Voici un volume qui s'ajoute naturellement à la Correspondance de Béranger publiée après sa mort par Paul Boitau. On nous avait fait peur en nous disant qu'il ne restait presque plus rien à publier après ces 4 volumes. Nous voilà rassurés dès aujourd'hui. Les lettres du chansonnier à Dupont de l'Eure sont de tout premier intérêt et comblent bien des lacunes. Ne nous pressons pas d'écrire la vie de Béranger et l'histoire de la Monarchie de Juillet. Tant que la correspondance politique de Béranger ne sera pas entièrement sortie des cartons, cette vie et cette histoire seront sujettes à de fortes retouches. MM. Paul Hacquard et Pascal Forthuny ont éclairé ce livre de notes précieuses.

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE. — *Les Poètes du Terroir, du* XVe *siècle au* XXe *siècle*, par Ad. van Bever, un fort volume in-16, avec cartes, br. 3 50, relié mouton souple 5 fr.

M. Ad. van Bever, bien connu des bibliophiles et du monde lettré pour ses savantes éditions critiques nous donne aujourd'hui un ouvrage unique en son genre, dans lequel on trouvera, sous la forme de poésies chantées par les fils du terroir, la physionomie de nos provinces : *Alsace*, *Anjou*, *Auvergne*, *Béarn*, *Berry*, *Bourbonnais*, *Bourgogne*, *Bretagne*, *Champagne*, *etc.* On y trouvera aussi des chansons populaires que leur saveur a fait survivre. Texte patois et texte français s'éclairent quand il est utile. Pour chaque région l'auteur est remonté aux poésies du XVe siècle. Des notices biographiques et bibliographiques établies d'après des documents originaux, une histoire brève et une carte littéraire de chaque province, en tête de chacun des choix de poésies qui les concernent, font des *Poètes du Terroir* un livre curieux, indispen-

sable à tous ceux qui veulent connaître l'âme de notre pays et rechercher les éléments de la personnalité française actuelle.

Ce volume sera bientôt suivi d'un second où seront passés en revue les poètes des autres provinces. Quand cette authologie sera terminée, on pourra dire que l'auteur a épuisé le sujet, et il pourra se flatter d'avoir rendu un réel service à l'histoire de la poésie française.

LIBRAIRIE G. ARRAULT ET Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette. — *Giboulées* par Alice Lardin de Musset, illustrations de Mlle Anaïs Amouroux, 1 vol. in-18.

Les lecteurs des *Annales Romantiques* ont eu la primeur de l'écrin poétique de cette petite-nièce de Musset. Ils savent par conséquent quelle fraîcheur et quelle grâce il y a dans ses vers, et que, sans être recherchés ni même très travaillés, ils sont d'une personne qui connaît son métier et qui a de qui tenir. Je ne sais pas ce que penserait le grand-oncle des débuts de la fille de son neveu, mais à coup sûr il ne pourrait être que flatté des heureux dons qu'elle a reçus, car cela se sent plutôt que cela ne se voit, Mlle Alice Lardin de Musset a le don poétique ; dans la plupart de ses petits poèmes il y a plus que du talent il y a du charme, et ce charme est double, en ce sens qu'il est bien féminin. Prenons un exemple. Voici deux *Contes bleus :*

I

A l'heure où tout se tait, où le soleil se couche,
Un ange se laissa glisser du fond des cieux ;
Le bout de son doigt rose, en effleurant sa bouche
Donnait à sa personne un air mystérieux.

Il allait doucement, faisant signe aux étoiles
Qui, de ci, puis de là, s'allumaient dans l'azur,
Et preste, il traversait les mille petits voiles
Dont se dore le ciel quand il est clair et pur.

Ce fut dans un vallon qu'il descendit à terre :
Les blés mûrs ondulaient sous la brise du soir ;
Solitaire, un crapaud chantait près d'une pierre,
Et quelques vers luisants brillaient sur le sol noir.

Dans un des champs dorés, bientôt le petit ange
Entra d'un pas léger, souple et silencieux,

Frôlant sur son passage alouette et mésange
Qui gazouillaient soudain, se croyant près des cieux.

Il cueillit un bleuet à défaut de pervenche,
Et dit, le regardant un instant dans sa main :
« Que ce soit la couleur et si pure et si franche
Des grands yeux de l'enfant qui va naître demain. »

Puis il prit du froment dont il fit une gerbe,
Et, tout en la liant, il rebroussa chemin,
Disant : « Que ce soit là le symbole superbe
Des cheveux de l'enfant qui va naître demain. »

De retour dans les cieux, aux pieds de Dieu le Père,
Il supplia : « Seigneur, achevant mon dessein,
De ta bonté divine, ah ! répands la poussière
Sur le lit de l'enfant qui va naître demain. »

II

Un soir que je rêvais auprès de ma fenêtre
Et que, sans me lasser, je contemplais les cieux,
J'ai cru distinctement voir en levant les yeux
Un soir que je rêvais auprès de ma fenêtre
Eclore dans l'azur un astre lumineux !

Par une nuit sereine et douce comme un songe,
J'ai revu mon étoile au sein du firmament ;
Sur le grand manteau noir perlé de diamants,
Où reposait la nuit, sereine comme un songe,
Elle brillait d'un feu délicat et charmant.

Par une nuit de bal aux senteurs capiteuses,
J'ai revu mon étoile entre tes cheveux blonds ;
Pendant que devant toi s'inclinaient tous les fronts,
Et qu'embaumait la nuit aux senteurs capiteuses,
Elle éclairait tes yeux lumineux et profonds.

Par une nuit d'amour où tressaillait la terre,
Quand tes doigts délicats frissonnaient sur mon bras,
Dans l'ombre du sentier, j'ai cru voir sous mes pas,
Par une nuit d'amour où tressaillait la terre,
De mon étoile en feu scintiller les éclats.

Par une nuit d'angoisse intime, de torture,
Où, sentant mon cœur plein d'amertume et de fiel,
Je poussais vers la mort un douloureux appel,
Un rayon lumineux effleura ma blessure...
Mon étoile était là, qui me montrait le ciel.

Eh bien, n'est-il pas vrai que ces vers faciles et d'un sentiment si délicat ne sont pas des vers de demoiselle ? Nous espérons donc que Mlle Alice Lardin de Musset ne s'en tiendra pas à ce premier recueil et qu'elle tiendra toutes ses promesses.

LIBRAIRIE F. TASSEL, 44, rue Monge. — *La Forêt des Songes* par Jean Houillot, 1 vol. in-8°.

Un joli titre avec des vers d'une étonnante facilité, mais que j'aimerais mieux moins faciles, L'auteur a pour excuse qu'il s'est formé tout seul dans le contact direct avec la nature. C'est en poussant la navette — car il est tisserand dans un petit village de Bretagne — qu'il a chanté ses premiers airs, et je n'ai qu'un regret c'est qu'il n'ait pas commencé par chanter son métier : il est si poétique et prête tant aux œuvres d'imagination ! Ah ! si j'avais poussé la navette à vingt ans, que de choses j'aurais chantées, ce me semble, depuis le lange de l'enfant jusqu'au linceul du vieillard ! Toute la vie tient sur le métier du tisserand. Mais M. Jean Houillot est hanté d'autres rêves. Il a lu, il a trop lu Lamartine et Hugo et Musset. Ces poètes de grand vol l'ont emporté au-delà de son horizon natal. Il rêve de Paris, il a l'ambition de s'attaquer à de grands sujets comme eux. Je crains qu'il ne se pourvoie à leur suite, et je lui crie : « Mon ami, écoutez le conseil de Brizeux, un bon poète aussi, celui-là, et qui aima son pays par dessus tout :

Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte.
Mourez dans le pays où votre mère est morte !

Le conseil est d'autant meilleur, qu'on revient à la poésie du clocher et du terroir.

M. Jean Houillot me semble bien doué ; je crois qu'il y a en lui un poète, mais il faut qu'il se dégage de l'imitation et qu'il sorte de l'à peu près. Encore une fois qu'il chante sa navette, il verra qu'elle lui inspirera des chants d'une couleur nouvelle. De même qu'il n'y a pas de sots métiers, il n'y a pas de thèmes indignes — et quel métier plus noble que celui de tisserand !

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

Le Gérant : LÉON SÉCHÉ.

LE ROMAN DE LAMARTINE

Dans quelques jours la librairie Fayard publiera sous ce titre le nouvel ouvrage de M. Léon Séché que nous avons déjà annoncé. Nous en extrayons les pages suivantes :

Aix-les-Bains en 1816

En 1816, Aix en Savoie était une petite ville de quinze à seize cents âmes, bâtie en amphithéâtre autour de l'établissement de bains que le roi Victor-Amédée III avait fait élever sur une partie des anciens thermes romains, dans les dernières années du dix-huitième siècle.

Vue de bas en haut, elle avait à distance l'aspect d'une pipe énorme abandonnée par quelque Gargantua sur un immense tapis de verdure. L'illusion était plus grande encore, le soir, quand les cheminées fumaient. Le tuyau de cette pipe blanche était représenté par les maisons basses, plus ou moins espacées, d'une rue étroite et longue, dénommée sur le plan de 1808 rue de la Promenade, qui correspondait à la rue de Genève actuelle. Cette rue dévalait en pente rapide vers « les Prés riants » les bien nommés, et là se continuait par une avenue de peupliers séculaires qui aboutissait au Grand-Port. Le fourneau de la pipe était figuré par le centre de la ville qui commençait, à gauche de l'établissement thermal, aux maisons Henri IV et Duvernoy et finissait au-dessous de l'ancien château des Marquis d'Aix (aujourd'hui l'Hôtel de Ville), à peu près à l'endroit où se trouve la place du Revard.

C'est par là qu'on entrait à Aix, quand on venait de Chambéry, et rien n'était plus pittoresque que cette entrée de ville qui ressemblait à celle d'un village, avec ses champs clos de haies vives, ses bouquets d'aulnes et de peupliers, ses maisons rustiques tapissées de vignes, et le va-et-vient des vaches, des chevaux, des

mulets dans le chemin montant et poussiéreux qui s'amorçait à la rue de la Place.

De la porte de Chambéry jusqu'au bas de la colline de Tresserve, couronnée de châtaigniers et de noyers gigantesques, s'étendait un labyrinthe de prairies, de vergers, de jardins, qu'on appelait « les Prés sous la ville » et où, comme dans « les Prés riants » croissaient toutes sortes d'arbres à fruits, notamment le figuier, le cerisier et l'amandier. Au printemps, quand tous ces arbres étaient en fleur, Aix était un vrai paradis.

On y venait de très loin comme aujourd'hui, et les baigneurs logeaient chez les habitants ou dans des hôtels d'apparence modeste qui n'étaient en somme que des auberges plus ou moins confortables. Quelques-uns de ces hôtels étaient précédés de grandes cours où les diligences de Lyon, de Genève et de Chambéry entraient au bruit des grelots et des aboiements des chiens, à des intervalles réguliers, le matin, le midi et le soir.

L'un des plus en vogue était l'hôtel Perrier que tenait un vieux médecin de ce nom. Il était situé tout au bout de la ville, en bordure d'un petit chemin qui escaladait les premières assises du Revard, entre les ruisseaux des fontaines chaudes, derrière une maison à deux corps de bâtiments formant équerre, qu'on a démolie depuis pour dégager l'arc de Campanus qui lui servait de porte d'entrée, et agrandir l'établissement de bains. Sa renommée lui venait des thermes romains, notamment du Vaporarium, qu'on avait découverts dans ses caves et qui sont parmi les plus remarquables des thermes antiques ; elle lui venait surtout du docteur Perrier qui connaissait les eaux d'Aix mieux que personne, s'étant adonné, dès son arrivée dans le pays, à l'étude exclusive de leurs propriétés.

Il était né à Taninges (Haute-Savoie) en 1745. Reçu docteur en chirurgie à l'Université de Turin, le 29 février 1772, il avait d'abord été médecin au fort de Miolans, et puis il était venu exercer la médecine à Aix, vers 1792. Plus tard, un arrêté du 8 vendémiaire an IX (1er octobre 1801) l'avait nommé inspecteur-adjoint des eaux thermales. Mais il ne touchait de ce chef aucun traitement, et dans une lettre du 25 vendémiaire an X (17 octobre 1801) adressée à Albanis Beaumont, écrivain savoyard bien connu, il en donnait pour raison que les eaux n'étant pas ascensées, comme le portait le règlement, il en résultait des dépenses considérables pour le gouvernement. « D'ailleurs, disait-il, pour que ces eaux jouissent de la réputation qu'elles méritent, il con-

viendrait que le gouvernement en fît faire l'analyse par un célèbre chimiste, tel que le citoyen Berthollet auquel j'ai envoyé le plan des anciens monuments. »

Peu de temps après on lui confia le service de l'hôpital militaire, ce qui le dédommagea des pertes qu'il avait éprouvées sous la Révolution. Il n'en continua pas moins, d'après une brochure du docteur Socquet parue en 1803 (1), ses recherches et ses observations sur l'efficacité des eaux prises en boisson, ou administrées comme bains et sous forme de douches ; et il fit un recueil intéressant des cas extraordinaires et des états différents de maladie et de tempérament dans lesquels ces eaux exigent des modifications, des soins et des précautions particulières.

Enfin, un arrêté préfectoral du 22 juillet 1808 lui afferma les eaux thermales pour 1.400 francs par an. Mais il perdit du même coup son titre de sous-inspecteur et, dès l'année suivante, il n'était plus fermier. Je suppose que c'est à cette époque qu'il prit des pensionnaires. Dans l'intervalle il avait épousé Philiberte Verniquet, qui lui survécut. Il mourut à Aix, le 23 avril 1833, entouré de la vénération publique (2).

Après sa mort, l'hôtel passa aux mains d'une de ses nièces nommé Mme Chabert, et c'est sous ce nom qu'il est encore connu dans le pays. Mais il a subi des transformations telles que, sans la cour d'entrée et la colonnade du rez-de-chaussée qui l'entoure, il serait méconnaissable. Du temps du docteur Perrier, il n'avait qu'un étage surmonté d'un grenier, et la colonnade supportait une galerie circulaire à laquelle on accédait du dehors par une espèce d'échelle de meunier. Aujourd'hui il a deux étages, et la galerie n'existe que sur les côtés, encore ferme-t-elle à droite une sorte de véranda vitrée. Mais la disposition des lieux n'a pas sensiblement changé. La salle à manger est toujours à la même place, ainsi que l'escalier de pierre qui conduisait aux appartements du premier. Quant au derrière de la maison, il donne encore sur un jardin entouré de treilles, mais ce jardin a été réduit de moitié par les constructions nouvelles. Seuls, « les prés en pente et les futaies de châtaigniers et de noyers qui condui-

(1) « Analyse des Eaux thermales d'Aix. »

(2) Voici la copie, de son acte de décès :

« L'an mil huit cent trente trois, le vingt-trois avril, sur les trois heures après-midi, est décédé sieur Pierre-François Perrier, marié à D^me^ Philiberte Verniquet, muni des sacrements, âgé de quatre vingt-huit ans, et le lendemain il a été inhumé.

Signé : F. COLLOMB, curé. »

(Communiqué par M. l'abbé Meignoz, ancien curé d'Aix-les-Bains).

saient aux montagnes par des pelouses et des ravins où l'on était sûr de ne rencontrer que des chèvres », ont été remplacés par des bâtiments modernes comme l'Asile et le Temple évangélique, les boulevards du Parc et de la Roche-du-Roi et les hôtels Beau-Site, Excelsior et Bernascon

C'est malheureusement le sort des villes d'eaux à la mode de perdre en beautés naturelles ce qu'elles peuvent gagner en travaux de maçonnerie. Ceci tuera toujours cela. L'immense tapis de verdure, sur lequel s'enlevait si joliment, en 1816, la pipe blanche qui figurait alors Aix-les-Bains, n'est plus depuis des années qu'un vaste champ de pierres qui monte et s'étend toujours.

La Rencontre

Lamartine arriva à Aix-les-Bains entre le 20 et le 25 septembre 1816. Il venait de Chambéry, où il s'était arrêté quelques jours chez Louis de Vignet ; c'est même cet ami de collège qui lui avait indiqué la pension Perrier. La température était d'une douceur exceptionnelle. Comme il avait plu une partie de l'été (1), la vallée était encore verte ; cependant l'automne s'annonçait déjà aux teintes rouges des feuilles de vigne, de cerisier et de châtaignier, et les brouillards abondants du matin et du soir avaient fait le vide dans les hôtels. Il ne restait dans la ville que quelques infirmes assis au milieu du jour sur les portes des auberges les plus indigentes et quelques malades qui ne pouvaient se résigner à partir avant la guérison.

Lamartine fut reçu avec grâce et bonté dans la maison du vieux médecin. On lui donna une chambre dont la fenêtre ouvrait sur le jardin et sur la campagne. Cette chambre existe encore avec les meubles qui la garnissaient. Du moins elle passe pour telle. Elle fait l'angle de l'ancien bâtiment et de celui qu'on a érigé depuis sur la partie du jardin qui aspecte le couchant. Je l'ai visitée naguère par un temps plutôt triste et j'ai été douloureusement impressionné en voyant le désordre qu'y avait laissé le dernier locataire. On ne devrait pas profaner les lieux qu'ont habités les grands hommes, et c'est une profanation que de battre monnaie avec leurs reliques. Le lit où ils ont rêvé, dormi, aimé, pleuré, devrait être recouvert d'un voile, respecté comme un autel

(1) « L'Eté à Aix en Savoie » par le baron d'Espine.

et fermé comme une tombe. Je regrette que la ville d'Aix ne l'ait pas compris et qu'à l'exemple de ce qui a été fait aux Charmettes, elle n'ait pas exproprié l'ancienne maison Perrier pour la transformer en musée. En bas, dans les fondations, il y a déjà les thermes romains ; en haut, l'on rassemblerait, dans la chambre de Lamartine et l'appartement de Mme Charles, tous les souvenirs qui se rattachent à leur séjour à Aix-les-Bains. Lamartine est aussi grand que Jean-Jacques, et Mme de Warens, sa beauté mise à part, ne saurait soutenir la comparaison avec Elvire.

La pension Perrier était à peu près déserte quand Lamartine s'y présenta. « La longue table d'hôte ne réunissait plus, à l'heure des repas, que les gens de la maison et trois ou quatre malades attardés de Chambéry et de Turin. Ces malades arrivaient aux bains après la foule pour y trouver les logements moins chers et une vie économique conforme à leur pauvreté. Il n'y avait là personne avec qui il pût s'entretenir ou contracter quelque familiarité de hasard. » Je me trompe, il y avait une jeune femme d'origine étrangère qui était arrivée une huitaine de jours avant lui, — exactement le 17 septembre, — mais comme elle souffrait d'une maladie de langueur qui réclamait des soins particuliers, elle ne descendait jamais dans la salle commune. Elle vivait seule et retirée dans son appartement, avec une femme de chambre qu'elle avait amenée de Paris. Le docteur Perrier, qui la visitait matin et soir, s'apitoyait beaucoup sur elle, et l'on ne parlait à table que de sa beauté et de sa grâce. Cette compassion, ces éloges unanimes, auraient sans doute, en d'autres circonstances, excité la curiosité de Lamartine. Mais dans l'état de santé et d'esprit où il était à présent, il n'éprouvait aucun désir de voir cette étrangère. Il la plaignait sincèrement, voilà tout. Comme il l'a dit, son cœur était plein de cendre, il avait honte des liaisons légères et désordonnées qu'il avait contractées à Paris moins par goût que par entraînement, et il n'aspirait plus qu'à se ranger de toutes les manières. J'ajoute qu'étant timide et réservé de son naturel, n'ayant rien de la suffisance des hommes à bonnes fortunes, l'idée seule qu'il pouvait rencontrer cette jeune femme dans l'escalier ou dans la cour, à l'heure où elle revenait de la promenade, l'aurait plutôt retenu chez lui. Ayant renoncé pour toujours à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, il évitait jusqu'à l'occasion d'une pensée mauvaise.

Louis de Vignet lui ayant promis de le rejoindre à Aix avant peu, il passait, en l'attendant, toutes ses matinées à lire dans sa

chambre les livres qu'il avait apportés de Mâcon et de Chambéry. L'après-midi, il parcourait seul les coteaux et les montagnes qui font à cette petite ville une ceinture unique ; il ne connaissait le pays que pour l'avoir traversé, cinq ans auparavant, lors de son voyage en Italie. Et le soir, quand il rentrait, il était si harassé de fatigue, qu'il ne bougeait plus après le dîner. Il ouvrait sa fenêtre et restait là des heures entières, dans la pénombre, en contemplation devant la nuit qui descendait du Revard sur la vallée, ou devant la lune qui montait tranquillement dans le ciel. Il ne pouvait s'arracher à ce spectacle qu'il avait admiré cent fois à Saint-Point ou à Milly, tant il y a de poésie pour les âmes bien nées dans les heures qui précèdent et qui suivent le crépuscule.

Enfin, il se mettait au lit et, le lendemain, il se réveillait à la pointe du jour pour prendre son bain, et continuer, ensuite, ses lectures et ses promenades de la veille.

Quelquefois, le soir, en se penchant à sa fenêtre sur le jardin, il apercevait, à quelques mètres de la sienne, une autre fenêtre ouverte, sur le fond lumineux de laquelle se profilait, à la clarté d'une lampe,une figure de femme accoudée comme lui pour admirer l'effet du jardin sous la lune. Elle écartait avec la main, pour mieux voir, les longues mèches d'ébène de sa chevelure lisse qui encadraient son beau front pâle, et ce geste gracieux ajoutait encore au charme de son profil pur et transparent. Par moments aussi Lamartine entendait le son de sa voix, et quoiqu'elle lui arrivât de l'intérieur de son appartement, en paroles inintelligibles, cette voix lui rappelait, avec son accent étranger et sa vibration un peu fébrile, le son métallique de ces petites lyres « que les enfants des îles de l'Archipel font résonner sur leurs lèvres, le soir au bord de la mer ». Jamais il n'avait entendu sa pareille, même en Italie, aussi vibrait-elle encore dans son oreille longtemps après qu'il avait refermé sa fenêtre.

Or, voilà qu'un soir, par un ciel d'une pureté idéale auquel il ne manquait que le chant du rossignol, la jeune étrangère, après un prélude en sourdine, se mit à chanter une romance en s'accompagnant au piano. Il écouta et perçut très distinctement ces paroles :

Apollon, et toi, tendre amour,
Couvrez de quelques fleurs nouvelles,
Le luth d'un pauvre troubadour
Qui cherche un abri sous vos ailes.

De vos flambeaux joignez les feux,
Et que ce faisceau de lumière,
Du temps éblouissant les yeux,
Me cache à sa faux meurtrière.

Qu'au ciel avare de ses dons,
D'autres demandent en partage,
Troupeau nombreux, riches moissons
Et tout l'or que roule le Tage.
Leur trésor se grossit en vain,
Leur âme n'en est pas moins vide,
Plutus n'est pas le sacristain
Du temple où le bonheur réside.

Le bonheur ! qu'est-il pour les Dieux ?
Bacchus, ils ont ton ambroisie,
Dieu des cœurs, tes aimables jeux,
Dieu des vers, ta douce harmonie.
Comme eux, puissé-je encor longtemps
Rire avec Eglé, sous la treille,
La bercer de mes sens touchants
Et boire quand elle sommeille.

C'était la première fois que Lamartine entendait chanter cette chanson, mais il en connaissait les paroles. Où les avait-il lues ? il aurait été bien en peine de le dire ; cependant, après réflexion, il lui sembla que c'était dans le *Souvenir des Ménestrels*. C'est là, en effet, qu'avait paru, en 1815, pendant qu'il faisait la fête à Paris, cette jolie chanson de Philippon de la Madelaine, mise en musique par Champein. Et même, détail piquant, ce musicien l'avait dédiée à *Madame Julie Charles*, c'est-à-dire à celle qui la chantait tout à l'heure (1).

Lamartine qui, poétiquement parlant, était alors sous l'influence de Parny, trouva les paroles amusantes et l'air fort joli, mais c'était surtout la voix de l'étrangère qui l'enchantait ; s'il ne s'était retenu, il aurait volontiers bissé le morceau, pour la remercier du plaisir qu'elle venait de lui procurer. A peine avait-elle fini, qu'il se pencha en dehors de sa fenêtre dans l'espoir de la voir à la sienne, mais elle n'y parut pas, et, quelques minutes après, il entendit qu'on la fermait.

Cette fois sa curiosité commençait à s'éveiller. Cette jeune femme qui chantait si bien devait avoir une âme aussi belle, aussi pure que sa voix. La compassion qu'elle lui avait inspirée jus-

(1) Champein (Stanislas), compositeur dramatique, né à Marseille, le 19 novembre 1753, mort à Paris, le 19 septembre 1830.

qu'ici se doubla tout à coup d'un autre sentiment qui tenait de l'admiration et de la sympathie, et je n'étonnerai personne en disant qu'à partir de ce moment il sentit naître en lui le désir de la rencontrer et qu'il en rêva la nuit suivante.

Lamartine était fataliste et, comme tel, superstitieux. Il se leva le lendemain, convaincu que son rêve serait effacé dans la journée, et il le fut effectivement.

Comme il rentrait « avant le soir par la petite porte du jardin sous les treilles », il aperçut « l'étrangère qui se réchauffait aux tièdes rayons du soleil, assise sur un banc, contre un mur exposé au couchant. Elle n'avait pas entendu le bruit de la porte qu'il avait refermée derrière lui ; elle se croyait seule. Il put la contempler longtemps sans êtr vu. Il n'y avait entre elle et lui que la distance d'une vingtaine de pas et le rideau d'une treille dégarnie de pampres par les premiers froids. L'ombre des dernières feuilles de vigne luttait seule sur son visage avec les rayons du soleil qu'elle semblait y faire flotter. Sa taille paraissait plus grande que nature, comme celle de ces baigneuses en marbre tout enveloppées de draperie, dont on admire la stature sans bien discerner les formes. Elle était enveloppée de même d'une robe à plis lâches et dénoués ; les draperies d'un châle blanc collées au corps ne laissaient voir que ses deux mains, aux doigts un peu maigres et effilés, qui se croisaient sur ses genoux. Elle y roulait négligemment un de ces œillets rouges sauvages qui fleurissent dans les montagnes sous la neige et qu'on appelle l'œillet de poète. Un pan de son châle relevé en capuchon couvrait le haut de sa tête pour garantir ses cheveux de l'humidité du soir. Affaissée languissamment sur elle-même, le cou penché sur l'épaule gauche, les paupières fermées par de longs cils noirs contre l'éblouissement du soleil, les traits pétrifiés, le teint pâle, la physionomie plongée dans une pensée muette », elle devait ressembler — du moins c'est ainsi que je me la figure — à l'admirable pleureuse d'Antonin Mercié qu'on peut voir au musée du Luxembourg. Chaque fois que je m'arrête devant cette statue faite pour une tombe, je pense malgré moi à cette première rencontre de Lamartine avec l'héroïne de *Raphaël*.

Cependant, le bruit des pas du poète sur les feuilles mortes fit rouvrir les yeux à la belle étrangère. « Ces yeux étaient d'un brun clair, fendus en losange, un peu fermés par l'affaissement de la paupière et bordés par la nature de cette frange foncée de cils noirs et longs que les femmes de l'Orient recherchent par l'artifice

pour relever l'accent du regard, donner de l'énergie même à la langueur et quelque chose de sauvage à la volupté. » Le regard de ces yeux semblait venir d'une distance que Lamartine n'avait jamais mesurée de près dans aucun œil humain. Il était à la fois étonné et ravi. « Il ressemblait à ces feux d'étoiles qui vous cherchent comme pour vous toucher dans vos nuits, et qui viennent de quelques millions de lieues dans le ciel. Le nez grec se nouait par une ligne presque sans inflexion à un front élevé et rétréci comme le front pressé par une forte pensée ; les lèvres étaient un peu minces, légèrement déprimées aux deux coins de la bouche par un pli habituel de tristesse ; les dents de nacre plutôt que d'ivoire, comme celles des filles des rivages humides de la mer et des îles ; le visage d'un ovale qui commençait à s'amaigrir vers les tempes et au-dessous de la bouche ; la physionomie d'une pensée plutôt que d'un être humain. Et par-dessus cette rêverie générale de l'expression, une langueur indécise entre celle de la souffrance et celle de la passion, qui ne permettait plus au regard de se détacher de cette figure sans en emporter l'image éternelle. »

En tout, dit Lamartine que je cite ici presque textuellement, « c'était l'apparition d'une maladie contagieuse de l'âme sous les traits de la plus majestueuse et attirante beauté qui soit jamais sortie du songe d'un homme sensible. »

« Il la salua « respectueusement en passant rapidement dans l'allée devant elle ; son attitude réservée et ses yeux baissés semblaient lui demander pardon de l'avoir involontairement tirée de sa rêverie. Une légère rougeur teignit ses joues pâles à son approche. Il rentra dans sa chambre tout tremblant sans savoir quel frisson du soir l'avait saisi. » Et quelques minutes après la jeune femme rentra elle aussi dans la sienne. Il la revit « de même, aux mêmes heures, les jours suivants, dans le jardin ou dans la cour, sans jamais avoir ni la pensée, ni l'audace de l'aborder. » Il la rencontra encore dans ses promenades sur le lac ou dans la montagne. Ils échangeaient un salut respectueux et mélancolique et suivaient chacun leur route.

Cependant l'étrangère, sans qu'il s'en rendît bien compte, prenait chaque jour plus de place dans la pensée de Lamartine. Quand il ne l'avait pas aperçue de la journée, il était triste, préoccupé ; il errait comme une âme en peine dans la cour et le jardin de la maison, et le soir, après le repas, sous prétexte de prendre l'air, il allait s'asseoir, au pied d'une treille, en face des fenêtres de la malade pour tâcher de voir son ombre se silhouetter sur

leurs rideaux de mousseline, — trop heureux, après cela, s'il pouvait entendre quelques notes de son piano ou le timbre argentin de sa voix.

Le salon de l'appartement qu'elle habitait touchait à la chambre de Lamartine. Elle s'y tenait habituellement le soir. Ils n'étaient donc séparés l'un de l'autre, jusqu'au couvre-feu, que par une cloison, moins que cela, par une porte en chêne fermée par deux verrous, sous laquelle filtrait la lumière de sa lampe ; en sorte qu'en prêtant l'oreille il pouvait saisir le bruit de ses pas, le frôlement de sa robe et même le bruissement sec et rapide des feuillets du livre dont elle tournait les pages. Ces mouvements légers, ces petits signes de vie, suffisaient à charmer sa solitude ; aussi, pour n'en rien perdre, avait-il collé la table où il écrivait contre cette porte massive.

Si tout ce manège n'était pas de l'amour, c'en était au moins le pressentiment et comme le délicieux prélude.

Lamartine avait beau se dire plusieurs fois par jour, en pensant à sa belle voisine, qu'il avait fait le serment de ne plus aimer que dans le mariage, que cette jeune femme était trop séduisante pour n'avoir pas inspiré à un homme une passion légitime, il aurait tout de même bien voulu savoir d'où elle était, qui elle était, si elle avait un père, une mère, des frères, des sœurs, si elle était mariée et avec qui, ou si elle était veuve. Mais quel que fût son désir de pénétrer ce mystère, il repoussait comme indigne de lui l'idée de se renseigner sur elle d'une façon même indirecte, et il attendait les événements. Ils ne se firent pas attendre longtemps. Un jour, pendant le déjeuner à table d'hôte, la conversation étant tombée je ne sais comment sur l'étrangère, une dame qui l'avait rencontrée montée sur un âne, en haut de la colline de Tresserve, se permit de demander au docteur Perrier si elle n'était pas Créole. « Elle a le teint si mat et de si grands yeux ! » disait-elle. Le docteur répondit qu'il y avait apparence et coupa court à la conversation. Seulement, en sortant de la salle à manger, il prit familièrement le bras de Lamartine et, l'entraînant au fond du jardin, il lui dit sur le ton des confidences et comme s'il avait deviné sa pensée :

— Puisque cette jeune femme vous intéresse, je ne vois aucun inconvénient à vous révéler son état civil. Elle est, en effet, d'origine créole, mais elle habite à Paris. C'est la femme de M. Charles, l'illustre physicien. Il l'épousa à vingt ans pour sa beauté et pour lui faire un sort, quand il en avait tout près de soixante. Il en a

soixante-dix à présent, et il est atteint d'une maladie qui l'empêche de voyager. Voilà pourquoi Mme Charles est seule. Mais elle adore son mari, et M. Pictet, de Genève (1), qui l'a amenée ici, il y a une dizaine de jours, me disait, en la recommandant à mes soins, que jamais il n'avait vu une plus noble créature. Elle écrit quotidiennement à M. Charles, et matin et soir, quand je la visite, elle m'adjure de hâter sa guérison, tant il lui tarde de le rejoindre. Mais j'ai bien peur qu'elle ne soit obligée de partir avant d'être guérie. Au lieu de l'envoyer faire une cure d'air à Genève, on aurait mieux fait de lui ordonner les eaux d'Aix au mois de juillet. L'air de Genève est trop vif pour les poitrines délicates comme la sienne, car la maladie de langueur qu'ont diagnostiquée les médecins de Paris m'a tout l'air d'un commencement de phtisie.

— Serait-il possible ? dit Lamartine. Oh ! mourir à cet âge !

— J'espère encore que les eaux d'Aix auront assez de vertu pour conjurer le mal qui la menace, mais il ne faudrait à cette charmante femme aucune préoccupation, aucun sujet d'inquiétude ; c'est déjà trop qu'elle sache son mari malade. Et puis, gare les mauvais jours ! nous avons encore quelques hirondelles. Que la neige se mette à tomber sur les sommets de la Savoie, les retardataires rejoindront les autres, et Mme Charles devra les suivre.

Lamartine écoutait le docteur comme s'il s'était agi d'une consultation pour une personne de sa famille. Quand il l'eut quitté, il remonta dans sa chambre en proie à une émotion qu'il avait peine à contenir, et tombant à genoux au pied du crucifix qui était au chevet de son lit, il murmura : «O mon Dieu, ayez pitié d'elle !»

La Tempête

Le lendemain, par une tiède après-midi, Lamartine se dirigeait vers le lac du Bourget pour y faire une partie de bateau. C'était sa promenade favorite. Il connaissait déjà les golfes les plus écartés du lac et ses anses les plus sauvages, et il était renommé parmi les bateliers pour ses longues navigations sur les deux rives de France et de Savoie. Mme Charles s'embarquait aussi quelquefois au milieu du jour, pour des courses moins longues,

(1) Pictet (Marc-Auguste) né en 1752, mort en 1825, a laissé une grande réputation dans le monde savant. C'est à lui que Charles avait confié sa femme, quand elle quitta Paris, le 27 juin 1816, se rendant à Genève.

et comme ils la savaient malade, les bateliers avaient soin de la ramener au port dès qu'ils apercevaient dans le ciel un nuage suspect ou que le vent fraîchissait. Ce jour-là, leur expérience fut mise en défaut. « Ils lui avaient promis une traversée facile pour aller visiter les ruines de l'abbaye de Haute-Combe », située dans la partie la plus large du lac ; à peine avaient-ils fait « les deux tiers de la route, qu'une rafale de vent, sortant des gorges étroites de la vallée du Rhône », souleva les lames courtes et les précipita contre le bateau. Bientôt sa voile fut emportée, et le batelier eut toutes les peines du monde à le tenir sous le poids rythmé de ses rames étendues. Il dansait comme une coquille de noix sur les vagues toujours grossissantes. Que faire ? le retour était impossible et il fallait plus d'une demi-heure, en ramant fort, pour être à l'abri du danger sous les noires falaises de Haute-Combe.

A ce moment, la barque de Lamartine n'était plus qu'à quelques brasses de l'île qui porte encore aujourd'hui le nom de son ancien propriétaire. J'ai nommé M. de Chatillon et du même coup la belle pièce de vers que Lamartine lui dédia un peu plus tard sous le titre de *la Retraite*. M. de Chatillon était apparenté à Louis de Vignet, et Lamartine allait le visiter ce jour-là, quand ses yeux, qui depuis quelque temps étaient attachés sur la voile blanche de la jeune malade, s'aperçurent du péril que courait son bateau. Heureusement que sa barque à lui était montée par quatre vigoureux rameurs. Immédiatement il leur commanda de virer de bord et de voler au secours du bateau en détresse. Mais, étant donnée la distance qu'ils avaient à parcourir, il leur fallait près d'une heure pour l'atteindre. Qui pouvait assurer que d'ici là il n'aurait pas sombré ? On le voyait bondir à la cîme des lames, s'engouffrer dans l'abîme qu'elles creusaient sous lui et puis reparaître plus haut encore pour disparaître de nouveau. Lamartine, qui tout de suite avait reconnu le bateau de Mme Charles, ne vivait plus d'inquiétude et pressait les rameurs d'aller plus vite encore. Enfin, après une heure de lutte contre la tempête, ils l'atteignirent au moment où une vague énorme venait de le jeter sur le sable au pied des ruines du monastère.

Ils poussèrent un cri de joie, et comme le batelier de Mme Charles leur faisait des appels désespérés en montrant de la main le fond de sa barque, ils se précipitèrent à l'envi dans le lac pour secourir la malheureuse naufragée. Elle était évanouie, et tout son corps baignait dans l'eau glacée, à l'exception du buste et de la tête qui, elle, reposait comme morte sur le petit coffre de

bois où les bateliers renferment, à la poupe, leurs filets et leurs provisions. « Ses cheveux dénoués flottaient autour de son cou et sur ses épaules, comme les ailes d'un cygne noir à demi submergé au bord d'un étang ». Son visage, aux couleurs presque effacées, avait le calme du sommeil le plus paisible. Jamais Lamartine ne l'avait vue et jamais il ne la revit si divinement transfigurée. Trente ans après, quand il écrivit *Raphaël*, il se demandait si Dieu n'avait pas voulu lui donner, dans cette première et solennelle impression, l'image de la mort sous laquelle il était destiné à la revoir éternellement dans sa mémoire et à l'y invoquer à jamais.

Les bateliers l'aidèrent à soulever le corps de Mme Charles de son lit d'écume et à le transporter, au-delà des rochers, dans une petite maison de pêcheur qui leur servait d'auberge quand ils conduisaient des visiteurs à l'abbaye. Cette chaumière se composait de deux pièces : en bas, il y avait une salle obscure et enfumée avec un âtre immense ; en haut, une petite chambre éclairée par une lucarne sans vitre et meublée de trois lits clos à la mode de Bretagne, où couchait toute la famille.

La mère et deux jeunes filles de la maison, à qui fut remise la jeune femme évanouie, commencèrent par l'étendre sur un matelas devant la cheminée où elles allumèrent un feu de paille et de branches de genêt ; puis, Lamartine et les bateliers s'étant retirés par décence au dehors, elles la délacèrent, lui ôtèrent ses vêtements pour les faire sécher, essuyèrent ses membres et ses cheveux ruisselants d'eau et la portèrent dans un des lits de la chambre qu'elles avaient chauffé au préalable « avec une des pierres tièdes du foyer, suivant l'usage des paysans de ces montagnes ». Elle était toujours évanouie, mais son cœur n'avait pas cessé de battre, quoique irrégulièrement. Après avoir essayé inutilement de lui faire avaler quelques gouttes de vin et de vinaigre, voyant que rien ne pouvait la rappeler à la vie, elles crurent que c'était fini d'elle et se répandirent en lamentations. « La dame est trépassée, criaient-elles, il n'y a qu'à pleurer et à chercher un prêtre ! » Ces cris effrayèrent Lamartine qui monta l'escalier quatre à quatre et s'étant assuré que « la dame » respirait encore, imposa silence aux femmes ainsi qu'aux bateliers qui se lamentaient avec elles. Avant de songer à mander un prêtre, il demanda s'il n'y avait pas un médecin dans les environs ; on lui répondit qu'il y en avait un à deux heures de Haute-Combe, dans un village situé sur un des plateaux du mont du Chat. Il donna un écu

au batelier qui lui parut le plus agile avec ordre de le ramener coûte que coûte. Cet homme partit en courant, les autres s'attablèrent, rassurés par l'attitude de Lamartine, et pendant que les femmes allaient et venaient dans la maison pour préparer le souper, le jeune poète, assis sur un sac de maïs, au pied du lit de la mourante, contemplait tristement son visage immobile, ses yeux clos et ses lèvres décolorées. La nuit était venue. Une des jeunes filles avait fermé le volet de la lucarne qui s'ouvrait sur le lac et suspendu contre le mur une petite lampe à bec de cuivre. La lueur de cette lampe, tombant sur le drap et la figure de Mme Charles, avait quelque chose de funèbre. On eut dit la veillée d'une morte.

Cependant Lamartine crut s'apercevoir à un moment que l'étrangère avait dérangé les plis du drap qui lui recouvrait les épaules. Il se leva, se pencha sur son front pour y noter quelque signe de vie. Les yeux et la bouche ne remuaient pas, mais le bras droit s'était dégagé des couvertures dans les spasmes du sommeil. Il était à présent passé sous son cou et laissait voir à un de ses doigts, sous les anneaux déroulés de sa chevelure noire, un anneau d'or orné d'un rubis « où se réverbérait la lumière de la lampe. »

Pendant ce temps-là les femmes de la maison s'étaient couchées sans se déshabiller sur le plancher. Elles dormirent jusqu'à ce que le coq se mît à chanter dans la cour. Alors elles descendirent l'une après l'autre pour aller au travail, et Lamartine qui n'avait pas clos l'œil de la nuit resta seul dans la chambre.

Le jour commençait à poindre. Il ouvrit le volet de la lucarne, espérant que l'air frais du matin aurait, sur la pauvre évanouie, la bienheureuse influence qu'il a sur toute la nature, mais le lit demeura sans mouvements. Tout à coup il entendit les femmes qui priaient ensemble, en bas, avant de commencer leur journée. L'envie de prier lui vint à son tour, et, tombant à genoux sur le plancher, les maints jointes sur le bord du lit, les yeux fixés sur le visage de Mme Charles, il pria longtemps, ardemment, jusqu'aux larmes, tant et si bien qu'elles l'aveuglèrent, et qu'en voulant les essuyer il sentit une main qui touchait la sienne et retombait doucement sur sa tête, comme pour écarter ses cheveux et dévoiler ses traits. Il poussa un cri : les yeux de l'étrangère s'étaient dessillés, sa bouche entr'ouverte esquissait un sourire, et il entendit qu'elle murmurait : « O mon Dieu, je vous remercie. J'ai donc un frère ! »

— Un frère ? Oh ! non, madame, répondit Lamartine en baisant respectueusement la main qu'elle lui tendait, mais un ami qui donnerait sa vie pour sauver la vôtre et qui mourrait de votre mort, si Dieu était assez cruel pour vous rappeler à lui. Mais non, vous vivrez !...

Et, sur ces mots, il se leva pour appeler les femmes. Elles montèrent précipitamment et telle fut leur surprise de voir la naufragée réveillée et souriante, qu'elles crurent à un miracle et poussèrent des cris de joie. Au même instant, le médecin qu'on était allé chercher, entra. Il examina la malade, ordonna quelques infusions de plantes sauvages pour calmer les mouvements trop brusques de son cœur et lui recommanda le repos, ajoutant, mais tout bas à l'oreille de Lamartine, qu'elle avait la poitrine extrêmement délicate et qu'il craignait que cet accident eût, un jour ou l'autre, des suites fâcheuses.

L'Abbaye de Haute-Combe

Quand le médecin fut parti, pendant que les femmes cherchaient dans les prés les simples qu'il avait indiqués, Lamartine s'approcha du lit de Mme Charles et, l'ayant rassurée sur son état, lui demanda la permission de la laisser une heure ou deux, — le temps, pour elle, de recevoir des femmes les soins nécessaires, et pour lui, de visiter les ruines de l'Abbaye.

La visite ne fut pas longue. Outre que Lamartine eut toujours plus de goût pour les grands spectacles de la nature que pour les monuments de l'homme, si poétiques que le temps les ait rendus en les effondrant et en les recouvrant de lierre et de graminée, il n'avait guère le cœur à déplorer les restes de l'ancienne sépulture des princes de la Maison de Savoie. En d'autres circonstances peut-être se serait-il arrêté, à cause de ses souvenirs de collège, devant le mur plein percé d'une porte de l'ancienne chapelle de Belley ou devant le cénotaphe de Claude d'Estayer, évêque de cette ville, abbé commandataire de Haute-Combe et fondateur de cette chapelle. Mais pour le moment il n'avait qu'une préoccupation, qu'une pensée, qu'une image dans les yeux et dans le cœur, je n'ai pas besoin de dire laquelle. Tant que Mme Charles était demeurée entre la vie et la mort, il n'envisageait que cette dernière éventualité ; la crainte de la voir mourir là, dans cette mai-

son de pêcheur, lui ôtait jusqu'au sentiment de la situation délicate que le hasard avait créée entre eux. Mais à présent qu'elle était sauvée, il repassait dans son esprit tous les faits et gestes dont il avait été l'acteur ou le témoin, et il cherchait à deviner quelles pourraient en être les conséquences prochaines. Serait-ce de l'amitié ? serait-ce de l'amour ? De l'amour, il n'y fallait pas songer, puisqu'elle n'était pas libre, qu'elle était la femme honorée, respectée, d'un des plus grands noms de France, et que, le voulût-elle, il ne consentirait jamais à être l'amant d'une femme adultère. L'amitié !... ah ! sans doute, après ce qui s'était passé, elle serait aussi tendre que respectueuse, aussi fidèle que dévouée ; elle serait faite de vénération et de reconnaissance. Il aurait à Paris une maison qui serait un peu celle de ses parents ; le mari, au besoin, lui servirait de père ; la femme serait sa protectrice et son Egérie. Certes tout cela était fort estimable, mais ne manquerait-il pas quelque chose à son bonheur ? Et alors, l'idée de la possession, idée chaste et ardente à la fois, lui montait au cerveau, le charmait et le bouleversait tour à tour : elle était si belle et si touchante ! elle paraissait si bonne et si digne d'être aimée ! Il n'avait encore jamais rencontré une femme devant qui il eût éprouvé le besoin de se mettre à genoux. Graziella était une enfant qu'il avait cueillie, comme une fleur, dans toute sa candeur virginale. Mais la pensionnaire du docteur Perrier, la naufragée de Haute-Combe était une femme qui savait ce qu'est la vie, qui avait aimé, qui avait souffert, et qui, par cela même, pouvait donner beaucoup plus que l'autre !...

Telles étaient les pensées contradictoires qui s'agitaient en lui, pendant sa promenade autour du monastère. Et la rapidité avec laquelle il passait de l'une à l'autre se communiquait aux mouvements mêmes de son corps. Il allait, il courait, il volait sans presque toucher terre, « comme ces fantômes que leur impalpabilité soulève et qui glissent sur le sol sans y former de pas. Il ouvrait les bras à l'air, au lac, à la lumière, comme s'il eût voulu étreindre la nature et la remercier de s'être incarnée et animée pour lui dans un être qui rassemblait, à ses yeux, tous ses mystères, toute sa splendeur, toute sa vie, tout son enivrement !... »

Cependant le soleil de midi avait atteint la cîme des pans de muraille de l'abbaye. Dès qu'il s'en aperçut, Lamartine redescendit en bondissant vers la petite auberge. Comme il en approchait, il vit, dans un pré en pente derrière la maison, la jeune malade assise au pied d'un mur, qui lisait au soleil. Elle avait la robe

blanche qu'elle portait habituellement dans ses courses à âne à travers les montagnes, et cela faisait une jolie tache de lumière sur la verdure de la prairie. L'ombre d'une meule de foin garantissait sa figure ; tout autour il y avait des enfants qui venaient de lui apporter des fleurs et des châtaignes. Elle reconnut Lamartine et voulut se lever comme pour aller à lui. Mais il était déjà près d'elle. Il s'établit alors entre eux un silence qui dura plusieurs minutes pendant lesquelles leurs yeux, tout en se cherchant, évitaient de se rencontrer. A la fin elle lui fit signe de s'asseoir, non loin d'elle, sur les bords de la meule de foin, mais le tremblement de ses lèvres l'empêchait de prononcer une parole et le trouble de Lamartine augmentait encore son embarras. Elle rompit tout de même le silence et, d'une voix tremblante, avec une légère inflexion de reproche :

« — Vous suis-je donc redevenue étrangère depuis que je n'ai plus besoin de vos soins ? lui dit-elle. Oh ! quant à moi, je ne sais rien de vous que votre nom et votre visage, mais je sais votre âme, et cela me suffit. Un siècle ne m'en apprendrait pas plus. »

— Et moi, madame, lui dit Lamartine en balbutiant, je n'ai besoin pour vivre que de me souvenir des choses d'hier et d'aujourd'hui...

« — Oh ! ne vous trompez pas ainsi, reprit-elle ; ne voyez pas en moi une illusion divinisée de votre cœur ; je souffrirais trop, le jour où cette chimère viendrait à s'évanouir. Mais dites-moi, car cela m'inquiète depuis que je vous ai aperçu dans le jardin, pourquoi êtes-vous si seul et si triste, pourquoi vous éloignez-vous toujours des hôtes de la maison et vous renfermez-vous dans votre chambre ? On m'a dit que vous veilliez fort avant dans la nuit. Avez-vous donc un secret que vous ne confiez qu'à la solitude ? »

En prononçant ces dernières paroles, elle avait baissé les yeux comme pour voiler l'impression que la réponse de Lamartine allait faire dans son esprit.

« — Ce secret, lui dit-il, c'est de n'en point avoir ; c'est de sentir le poids d'un cœur qu'aucun enthousiasme ne soulevait jusqu'à cette heure dans ma poitrine ; c'est qu'après avoir essayé de le donner plusieurs fois à des sentiments incomplets, j'ai toujours été obligé de le reprendre avec des amertumes, des circonstances ou des dégoûts qui m'ont, si jeune et si sensible, découragé pour jamais d'aimer. »

Les Confidences

Alors il lui raconta toute sa vie, comme il l'aurait fait à Dieu lui-même, sans lui rien déguiser. Quand il eut fini, il leva les yeux sur elle comme sur son juge. Elle était toute tremblante et toute pâle d'émotion.

— Dieu ! s'écria-t-elle, que vous m'avez fait peur ! Si vous n'aviez pas eu cette jeunesse désœuvrée, souffrante et solitaire, « il y aurait eu entre nous deux une harmonie de moins. Vous n'auriez pas senti le besoin de plaindre quelqu'un ; et j'aurais moi-même quitté la vie sans avoir entrevu l'ombre de mon âme ailleurs que dans la glace où ma froide image m'était retracée !...» L'histoire de votre vie a plus d'un rapport avec la mienne. Seulement la vôtre commence, et la mienne...

Il l'empêcha d'achever :

— Non, non, lui cria-t-il, en se jetant à ses pieds, non, non, elle n'est pas près de finir, ou si elle finissait, je le sens, ce serait pour nous deux !...

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'une rougeur subite envahit le visage de Mme Charles.

« — Relevez-vous, lui dit-elle, d'une voix grave et triste, vous vous trompez, mon ami, sur la pauvre créature qui est devant vos yeux. Elle n'est que l'ombre de la jeunesse, l'ombre de la beauté, l'ombre de l'amour... Gardez votre cœur pour celles qui doivent vivre, et ne me donnez que ce qu'on donne aux mourants, une main douce pour m'aider à franchir le dernier pas. » Je sais que je n'en ai pas pour longtemps !...

Et comme Lamartine allait protester de nouveau, elle reprit sans lui laisser le temps de parler :

« — Ecoutezmoi. Je ne veux pas que vous vous attachiez à une vaine apparence, à une illusion, à un songe. Je veux que vous sachiez à qui vous engagez si témérairement une âme que je ne pourrais retenir qu'en la trompant. » Vous m'avez raconté votre vie. A mon tour de vous raconter la mienne. Vous verrez qu'elle est pleine de tristesse et que je ne suis venue au monde que pour m'abreuver de mes larmes.

— Je me nomme Julie Bouchaud des Hérettes. Je suis née à Paris par le fait du hasard (1). Ma mère qui était de sang créole

(1) Le 4 Juillet 1784.

et la sœur de M. de Bergey, membre du Corps législatif sous l'Empire, aurait dû me donner le jour à Saint-Domingue, car mes parents y résidaient le plus souvent et y avaient de grandes propriétés. Ma famille paternelle est originaire de Nantes où elle a occupé de hautes situations aux XVIIe et XVIIIe siècles (1). Mon père y habite depuis que la révolte des noirs nous a complètement ruinés. J'avais six ans quand je perdis ma mère : elle périt d'une façon tragique, en voulant fuir de Saint-Domingue. Elevée par une sœur qui était beaucoup plus âgée que moi et que j'eus le chagrin de perdre, quand j'avais onze ans, je fus ramenée en France par mon père, en pleine Révolution, et recueillie par un oncle qui possédait aux portes de Nantes le manoir du Plessis-la-Musse. C'est dans cette vieille gentilhommière que j'ai passé tout le temps de la Terreur. Je me demande par quel miracle nous pûmes échapper à la justice sommaire de Carrier. Pendant plus de dix-huit mois je n'entendis parler que d'arrestations de « brigands », de noyades et de guillotine. Après le 9 Thermidor, mon oncle Bouchaud me mit en pension à Nantes, mais bientôt je fus réclamée par ma tante de Bergey qui me fit élever avec sa fille dans une des principales maisons d'éducation de Paris. L'hiver, on me conduisait dans la société créole qui était très nombreuse et très mondaine ; l'été je passais mes vacances dans une belle propriété que mon oncle de Bergey avait achetée à la Grange, près Tours. C'est là qu'au mois de juillet 1804, j'épousai M. Charles, le physicien dont vous avez sans doute entendu parler (2). Nous nous rencontrions quelquefois chez des amis communs, et son frère qui avait été gouverneur de Saint-Domingue connaissait beaucoup mes parents. Après la mort de ma tante de Bergey, il me vit si seule qu'il eut pitié de moi. Mon père ne voulait pas consentir à ce mariage, parce que M. Charles avait près de quarante ans de plus que moi. C'était, en effet, beaucoup, mais outre qu'il ne portait pas son âge, il avait de si belles manières, il jouissait d'une telle réputation, il me témoignait tant de sympathie, que je n'hésitai pas une minute. Et jamais je n'ai regretté de lui avoir donné ma main. Certes, j'aurais mieux aimé épouser un homme de vingt-cinq à trente ans ; la société d'un vieillard n'est pas très gaie pour une jeune femme, et M. Charles ne pouvait me

(1) Cf. notre ouvrage « Lamartine, de 1816 à 1830, Elvire et les Méditations. »

(2) J'ai publié le contrat de leur mariage dans mon livre sur « Lamartine de 1816 à 1830. »

donner comme amies que les femmes de ses amis, qui presque toutes étaient sur le retour. L'atmosphère où il m'avait transportée était donc plutôt triste, mais il me rendit si heureuse, que mon cœur de vingt ans ne battit jamais pour un autre. Ah ! si, il faut que je vous fasse cet aveu, une seule fois je me surpris, je ne dirai pas à aimer, mais à me sentir portée vers un homme tout puissant que les femmes recherchaient pour son génie, pour la gloire dont il était entouré, et qui dans les salons me comblait d'égards (1). « J'étais enivrée non d'orgueil, mais d'étonnement et de reconnaissance. J'allais céder à un sentiment que je croyais une tendresse de l'âme », quand je devinai la nature de cet amour glorieux. « Je rougis de mon erreur, je repris mon âme » et, depuis, je n'ai jamais cherché à m'évader du milieu monotone et froid où je vis depuis douze ans. Je suis devenue l'élève et la collaboratrice de mon mari ; je m'intéresse à ses travaux, comme il s'intéresse à mes plaisirs. Nous avons un certain nombre de goûts communs : il aime la littérature, et j'en raffole ; la musique, et c'est mon passe-temps favori. Jamais il ne me refuse rien, et, qu'il souffre ou non, il me montre toujours le même visage.

« Quand je suis tombée malade, il fit appeler médecin sur médecin. Tous furent d'avis que j'avais besoin de changer d'air, et que les spasmes au cœur dont j'étais menacée disparaîtraient sous un ciel moins brumeux et plus doux. Mon mari, qui avait besoin de mes soins, non seulement parce qu'il est vieux, mais encore parce qu'il est atteint lui-même d'une grave maladie, n'hésita pas à se séparer de moi. Il est très lié depuis longtemps avec la famille Pictet, de Genève. Il me confia à cette famille. Je restai sur les bords du Léman, depuis le commencement de juillet jusqu'à la mi-septembre, sans éprouver un mieux sensible. Rien n'a pu me rendre ma jeunesse flétrie, ni l'air tiède du lac, ni l'air vif des glaciers. C'est alors qu'en désespoir de cause, on m'envoya aux eaux d'Aix. J'y étais depuis quelques jours, quand vous y êtes arrivé. Je doute qu'elles me soient salutaires, et que j'aie le temps de guérir avant de rentrer à Paris. Mais quel que soit mon sort, je n'ai plus le droit de me plaindre. Vous avez réveillé au fond de mon cœur un sentiment qui, s'il n'était pas mort, y était à tout le moins endormi. Je me sens une âme nouvelle, et ce matin, quand je me suis réveillée de mon sommeil léthargique et que je vous ai vu en prière au pied de mon lit, ma première pen-

(1) Il s'agit de M. de Fontanes.

sée, le premier élan de mon âme, a été pour remercier Dieu de m'avoir donné un frère. Car de quel autre nom pourrais-je vous nommer ? Hélas ! il est trop tard pour recommencer ma vie, mais que je vive ou non, je vous promets de vous aimer toujours comme une tendre sœur. »

En prononçant ces mots, elle passa rapidement sa main sur ses beaux yeux battus pour y essuyer une ou deux larmes, et, quand elle la laissa retomber le long de son corps, Lamartine s'en empara et la couvrit de baisers.

La Chanson du vieux Robin

L'arrivée des bateliers mit fin à cette scène. Ils venaient les prévenir que le lac avait repris son calme, et qu'il était temps de regagner la rive de Savoie.

Mme Charles se leva pour les suivre. Elle prit le bras que lui offrait respectueusement Lamartine, et en les voyant marcher ainsi, côte à côte, d'un pas mesuré et l'air heureux, personne n'eût douté qu'ils étaient frère et sœur. Ah ! le joli couple et qu'il était bien assorti ! Avec ses cheveux noirs ébouriffés sous son chapeau montagnard, son teint hâlé, son cou dégagé, sa cravate flottante, Lamartine ressemblait aux moissonneurs de la campagne romaine idéalisés par le pinceau de Léopold Robert, avec, en plus, quelque chose d'éthéré, de divin, dans le port de la tête et l'expression du visage. Et quant à elle, c'était en toute vérité l'image mélancolique de l'Amitié doucement appuyée sur le bras de l'Amour. Nous avons vu qu'elle portait une robe blanche. Elle s'était enveloppée, comme le soir où elle apparut à Lamartine, dans un châle de même couleur qu'elle avait noué à sa ceinture et dont un pan ramené sur sa tête faisait l'office de mantille, et ce costume lâche et négligé, qui lui seyait à ravir, donnait encore plus d'abandon à sa démarche un peu traînante. Par instants son pied mal assuré trébuchait ; son bras alors pesait plus lourdement sur le bras de son compagnon, et c'était un délice pour lui de sentir ainsi le poids de son corps, car, en se retournant vers elle, sa tête touchait presque la sienne, et la brise du soir mêlait en se jouant leur haleine et les boucles de leurs cheveux.

La soirée était aussi calme qu'elle avait été orageuse, la veille. La longue chaîne abrupte du mont du Chat, les murailles sévères de la Chambolle et les collines verdoyantes de Saint-Innocent et

de Tresserve s'enveloppaient de proche en proche de vapeurs violettes qui les faisaient paraître plus hautes et plus éloignées, et le lac endormi qu'elles encadraient ainsi d'une bordure d'améthyste, avait l'air d'une glace posée sur le ciel renversé. Il y courait par-ci par-là de petits nuages rouges qui prolongeaient les derniers reflets du jour, et l'on voyait le long des rives de minces colonnes de fumée bleue qui descendaient au fond du lac à mesure qu'elles s'élevaient des cheminées des hameaux voisins.

La barque où ils prirent place était celle qu'avait louée Lamartine ; celle de Mme Charles suivait, montée par son batelier. Un petit rideau, comme dans les gondoles de Venise, les séparait de l'équipage. La malade se coucha sur un des bancs, le coude sur le coussin, les pieds recouverts du manteau du jeune poète replié en plusieurs doubles, et lui s'étendit en face d'elle, au fond du bateau, de manière à surveiller ses moindres mouvements. Pendant longtemps ils contemplèrent en silence l'admirable tableau qui se déroulait, au branle des rames, à droite et à gauche de leur embarcation. Pendant longtemps, après que se furent éteintes les dernières lueurs du crépuscule, ils n'eurent pour s'éclairer que la lumière laiteuse et vacillante des étoiles, pour se guider que les feux épars et distants des villages, qui brillaient sur les bords du lac comme des vers luisants. Et le bateau glissait comme une ombre entre deux firmaments pareils, sans autre bruit que celui des rameurs. Puis la lune se leva, ronde et pure, qui mit graduellement de la vie partout où la nuit avait étendu les voiles de la mort. Les bateliers, inspirés par ce spectacle, se mirent à chanter quelques psalmodies traînantes et monotones qui bercent et provoquent le sommeil. Elles rappelèrent à Lamartine la jolie romance que Mme Charles chantait, l'autre soir, chez le docteur Perrier, et, lui prenant doucement la main :

« — Ah ! si vous marquiez pour moi, lui dit-il, cette nuit délicieuse par quelques accents jetés à ces vagues et à ces ombres, pour qu'elles restent à jamais pleines de vous ? »

Elle ne répondit pas, mais voyant qu'elle se soulevait sur sa couche, il fit signe aux bateliers de se taire, et voici ce qu'elle chanta :

LE VIEUX ROBIN GRAY

Quand les moutons sont dans la bergerie,
Quand le sommeil aux humains est si doux,
Je pleure, hélas ! les chagrins de ma vie,
Et près de moi dort mon bon vieil époux.

James m'aimait : pour prix de sa constance,
Il eut mon cœur ; mais James n'avait rien.
Il s'embarqua dans la seule espérance
A tant d'amour de joindre un peu de bien.

Après un an notre vache est volée,
Le bras cassé, mon père rentre un jour ;
Ma mère était malade et désolée,
Et Robin Gray vint me faire la cour.

Le pain manquait dans ma pauvre retraite,
Robin nourrit mes parents malheureux ;
La larme à l'œil, il me disait : Jeannette,
Epouse-moi, du moins, pour l'amour d'eux.

Je disais non ; pour James je respire ;
Mais son vaisseau sur mer vint à périr.
Et j'ai vécu, je vis encor pour dire :
Malheur à moi de n'avoir pu mourir !

Mon père alors parla de mariage ;
Sans en parler ma mère l'ordonna ;
Mon pauvre cœur était mort du naufrage :
Ma main restait, mon père la donna.

Un mois après, devant ma porte assise,
Je revois Jame, et je crus m'abuser.
« C'est moi, dit-il, pourquoi tant de surprise ?
Mon cher amour, je reviens t'épouser. »

Ah ! que de pleurs ensemble nous versâmes !
Un seul baiser, suivi d'un long soupir,
Fut notre adieu ; tous deux nous répétâmes :
Malheur à moi de n'avoir pu mourir !

Je ne vis plus, j'écarte de mon âme
Le souvenir d'un amant si chéri ;
Je veux tâcher d'être une bonne femme,
Le vieux Robin est un si bon mari !

Ce n'était pas sans raison que Mme Charles avait choisi dans son répertoire cette ballade écossaise, dont le thème avait tant de rapports avec l'histoire de sa vie. Elle avait cru s'apercevoir, à certaines paroles qui lui étaient échappées dans la barque, sous le manteau de la nuit, que Lamartine avait des idées sur elle, qu'elle ne voulait favoriser d'aucune manière, et elle avait voulu par cette allusion transparente lui enlever tout espoir de ce côté. Après chaque couplet, elle mettait un silence, comme pour lui

donner le temps de le bien méditer. Après le dernier, il fondit en larmes, et l'impression que lui laissa cette ballade fut si profonde et si durable, que, trente ans après, il écrivait à ce sujet dans *Raphaël* :

« Je ne sais pas qui a écrit cette musique ; mais qui que ce soit, qu'il soit béni pour avoir trouvé sous quelques notes cet infini de la tristesse humaine dans le gémissement mélodieux d'une voix ! Depuis ce jour il ne m'a plus été possible d'entendre les premières mesures de cet air sans m'enfuir comme un homme poursuivi par une ombre ; et quand je sens le besoin d'ouvrir mon cœur par une larme, j'en chante intérieurement moi-même le refrain plaintif, et je me sens prêt à pleurer, moi qui ne pleure jamais ! »

J'ai cherché longtemps cette ballade qu'on ne chante plus en France. J'ai fini par la découvrir, grâce au premier quatrain qu'en a cité Lamatine et aux précieuses indications du distingué critique anglais, M. Edmund Gosse.

Elle est l'œuvre de lady Anne Lyndsay (depuis lady Anne Barnard, 1750-1825), fille aînée de James, cinquième comte de Balcarres. Publiée sous le voile de l'anonyme, en 1772, comme spécimen de poésie écossaise *ancienne*, elle obtint immédiatement une vogue extraordinaire, mais on n'en connut l'auteur qu'en 1823, année où lady Anne Barnard le révéla à Walter Scott dans l'intéressante lettre que voici :

« *Robin Gray*, ainsi appelé du nom du vieux berger de Balcarres, remonte au commencement de l'année 1772. Ma sœur Margaret s'était mariée et avait accompagné son mari à Londres. J'étais triste, et je m'efforçais de me distraire en m'essayant à des jeux poétiques. Il y avait une mélodie anglo-écossaise que j'aimais passionnément. Sophie Johnstone, qui vivait avant votre temps, nous la chantait souvent à Balcarres. Elle ne s'offensait pas des paroles inconvenantes qui me gênaient. Je désirais beaucoup chanter l'air de la vieille Sophie avec des paroles différentes et adapter à ses sons plaintifs quelque petite histoire de vertueuse détresse de la vie humble, qui pourrait mieux leur convenir. Pendant que je m'occupais à cet effet dans mon boudoir, j'appelai ma petite sœur Elisabeth, maintenant lady Hardwicke, qui était la seule personne près de moi. « Je viens d'écrire une ballade, ma chère ; je surcharge mon héroïne de maintes infortunes. J'ai déjà expédié son Jamic sur les mers, cassé le bras de son père et fait tomber malade sa mère, et je lui ai donné le vieux Robin Gray

pour courtiseur ; mais je voudrais l'accabler d'une cinquième infortune dans le même quatrain, la pauvre ! Aide-moi à la trouver. » — « Vole-leur la vache, sœur Anne ! » répondit la petite Elisabeth. La vache fut immédiatement volée, et la chanson finie. A notre foyer et chez nos voisins, on réclamait toujours *Auld Robin Gray*. J'étais secrètement enchantée de l'approbation que la ballade rencontrait, mais telle était mon appréhension d'être soupçonnée d'écrire, sachant quelle gêne cela créait chez ceux qui en étaient incapables, que j'ai soigneusement gardé pour moi mon secret. »

En quelle année la ballade du « Vieux Robin » passa-t-elle en France ? Je ne le sais pas au juste, mais ce fut certainement avant la fin du dix-huitième siècle, puisqu'elle fut adaptée par Florian qui mourut en 1794. Quant à l'air populaire sur lequel on la chantait en Angleterre et en Ecosse, il fut arrangé par Martini (1), l'auteur de *Plaisir d'amour*, qui en fit une chose exquise. C'est la musique de Martini que chantait Mme Charles.

Elle avait à peine terminé sa chanson, que le bateau arriva devant le petit môle du *Pertuis*, qui sert de port à Aix-les-Bains. Il était près de neuf heures. A cette heure tardive il n'y avait ni voitures, ni ânes pour ramener les étrangers à la ville, et du môle à la pension Perrier il y avait tout près d'une demi-lieue. La route était trop longue pour permettre à Mme Charles de la faire à pied... « Après avoir vainement frappé aux portes de deux ou trois chaumières voisines du lac, les bateliers proposèrent de porter la dame jusqu'à Aix. Ils enlevèrent gaiement leurs avirons des anneaux qui les attachaient au bordage ; ils les lièrent ensemble avec les cordes de leurs filets ; ils posèrent un des coussins du bateau sur ces cordes ; ils formèrent ainsi un brancard souple et flottant sur lequel ils firent coucher l'étrangère. Puis, quatre d'entre eux, élevant chacun sur son épaule une des extrémités des avirons, ils se mirent en route sans imprimer au palanquin d'autre balancement que celui de leurs pas. Lamartine se tenait à côté du brancard, la main droite dans les mains de la malade », pour qu'elle pût s'appuyer à lui à la moindre secousse. Ils parcoururent ainsi en silence et lentement, sous la lune, la longue

(1) Martini (Jean-Paul-Egide) de son vrai nom Schwartzemdorf, naquit à Freistadt dans le Haut-Palatinat, le 1er septembre 1741 ; il mourut à Paris, le 10 février 1816. Ses romances qui ont précédé celles de Garat et de Boïeldieu sont des modèles. Il est le premier qui ait publié en France des romances et des airs détachés avec un accompagnement de piano. Avant lui tous les morceaux de ce genre étaient gravés avec une basse simple ou chiffrée.

avenue des peupliers, et quand ils pénétrèrent dans la cour de la pension Perrier, ce fut, du haut en bas de la maison, pendant plus d'une demi-heure, un bruit de portes ouvertes et fermées, des cris de joie, des larmes, des questions à n'en plus finir. Le docteur et sa femme ne s'étaient pas couchés, la nuit précédente, et avaient passé toute la journée dans des transes mortelles. Trois ou quatre fois depuis le matin, ils avaient fait, avec leurs hôtes et la femme de chambre de l'étrangère, le trajet de la ville au port et du port à la ville, pour tâcher d'avoir des nouvelles, mais le lac était si agité et la brume si épaisse, qu'on ne distinguait même pas la rive opposée ; et comme aucune barque n'était rentrée depuis la veille, nul ne pouvait dire ce qu'étaient devenus les deux promeneurs. Avaient-ils fait naufrage et péri avec leurs bateliers ? ou bien avaient-ils réussi à s'abriter dans une anse, avant, pendant ou après la tempête ? Voilà ce que chacun se demandait anxieusement, mais la bonne de Mme Charles n'était préoccupée que du sort de sa maîtresse ; elle la pleurait déjà comme si elle était morte. Aussi, quand elle la vit descendre de son palanquin et traverser la cour, elle se jeta dans ses bras comme un enfant qui retrouve sa mère, en criant : « Madame ! voilà Madame ! »

— Mais oui, ma bonne Virginie, me voilà ! Remerciez monsieur de Lamartine, c'est lui qui m'a sauvée.

Le docteur fit entrer tout le monde dans la salle à manger, pendant que Mme Perrier courait à la cuisine. On alluma un grand feu, on servit à boire aux bateliers qui se retirèrent ensuite, et quand les deux voyageurs se furent restaurés, Mme Charles se leva, prit congé du vieux médecin et de sa femme, et dit à Lamartine d'une voix très douce et quasi maternelle :

— Si nous allions nous reposer, mon ami, vous devez avoir grand besoin de dormir ! Venez, il fera jour demain !

Mais on dort mal après des émotions aussi fortes. Lamartine, quoique rompu de fatigue, se retourna longtemps dans son lit sans pouvoir dormir ; et même, quand le sommeil l'eut vaincu, son esprit surexcité ne cessa, toute la nuit, de battre la campagne. Il revit en songe toutes les péripéties de ces longues et courtes journées, et tel avait été sur lui l'effet des beaux yeux de la malade, quand ils se rouvrirent, au matin, dans l'auberge de Haute-Combe, — de sa main caressante, quand il la sentit passer sur sa tête, au pied de son lit, — de sa voix grave et douce, quand elle chanta, dans le bateau, sa ballade écossaise et qu'elle le

nomma, au retour, à sa femme de chambre, que ces yeux, cette main, cette voix le suivaient maintenant partout, endormi ou réveillé.

Ah ! l'étrange aventure ! On a bien raison de dire qu'il ne faut jamais jurer de rien. Lui qui croyait ne plus pouvoir aimer, écœuré qu'il était de ses amours de passage, voilà que tout à coup il s'apercevait qu'il aimait pour la première fois. Il éprouvait, effectivement, à la seule pensée de cette créature exquise, une jouissance de l'âme, un sentiment qu'il n'avait encore éprouvé devant personne. Ce sentiment était fait de respect et de désir, mais le désir ici n'avait rien de charnel, du moins il le croyait, tant ses sens étaient apaisés, humiliés, anéantis dans le respect qu'elle lui inspirait. Celles qu'il avait aimées jusqu'à ce jour n'avaient pour elles que leur jeunesse et leur beauté ; Mme Charles avait tout pour lui plaire. Son âme était aussi belle que son corps, et le fait seul qu'à trente ans elle se contentait de l'affection du vieillard de soixante-dix ans qu'était son mari, l'embellissait encore de toute la beauté du sacrifice librement consenti et noblement supporté.

Que ne l'avait-il rencontrée dix ans plus tôt, quand elle était libre ! Elle n'aurait jamais appartenu à un autre. Quelque chose lui disait qu'elle se serait donnée à lui, comme lui à elle, dans un élan irrésistible. Mais la fatalité les condamnait à s'aimer sans espérance. Il l'avait bien compris, quand elle avait chanté le dernier couplet de sa ballade :

> Je vais tâcher d'être une bonne femme
> Le vieux Robin est un si bon mari !

Cela était dit sur un ton qui lui avait fendu l'âme. Et depuis, le vieux Robin avait pris à ses yeux les traits mêmes du bon vieux savant qui avait épousé Julie par commisération autant que par amour. Et il lui portait respectueusement envie !

Le premier Baiser

Un soir des premiers jours d'octobre, par une nuit lumineuse et sereine, Lamartine offrit à Mme Charles de profiter du clair de lune pour faire un tour de promenade.

Ils sortirent par la porte de la cour et pénétrèrent dans le

clos du château des Marquis d'Aix — aujourd'hui l'Hôtel de Ville — qui était à cent mètres de la pension Perrier. Il existait alors dans ce clos charmant, où les amoureux avaient coutume de se donner rendez-vous, une allée, dite des Petits Peupliers, que traversait, sous un petit pont, un des ruisseaux d'eau chaude provenant des sourses non encore captées, et qui finissait à l'endroit où se trouve actuellement l'institut Zander. Cette allée était plantée de « hutins » ou érables tout jeunes, séparés par des rosiers grimpants, mais dans sa dernière partie il y avait une dizaine de peupliers (d'où son nom), passé lesquels s'élevait un petit mur haut de 1 mètre à peine (1).

Ils s'assirent sur ce petit mur, l'un contre l'autre et la main dans la main, et tel était leur enchantement à la vue du paysage sublunaire qui s'étendait devant eux, que pendant quelques minutes ils demeurèrent sans voix. Les vignes, les jardins, les prairies, tout semblait enveloppé d'une gaze d'argent perlé ; au fond, tout là-bas, bien loin, par-dessus la colline de Tresserve dont la crête nageait dans les vapeurs du lac, le col ébréché et neigeux du mont du Chat dentelait de blanc le ciel étoilé, et la terre était si profondément endormie qu'on ne l'entendait même pas respirer. Pas le moindre vent, pas le moindre bruit. Seulement de temps à autre une feuille jaunie se détachait d'un arbre sous le poids de la rosée, et la chute de cette feuille morte faisait passer je ne sais quel frisson dans le corps de la jeune malade.

— Quelle admirable soirée ! dit Lamartine.

— Oh ! oui, soupira Mme Charles, et pour ma part je ne me souviens pas d'en avoir vu une plus belle !

Puis, après un silence :

— Cher Alphonse, vous m'avez dit l'autre jour que la nature aurait pour moi votre visage, quand je la comprendrais... et que je vous aimerais ! Eh bien, soyez heureux, je la comprends et je vous aime. Mais ne donnez pas, je vous en prie, au mot d'amour le sens profane qu'on lui donne habituellement. Elevez votre âme au-dessus de la chair et écoutez-moi. Vous connaissez ma situation. Vous savez que je suis engagée pour toujours dans les liens du mariage, à moins que... mais non, c'est moi qui m'en irai la

(1) Pour écrire ce petit chapitre je me suis servi : 1° du Carnet que Mme Charles avait donné à Lamartine au mois de mai 1817, carnet qui est aujourd'hui en la possession de M. Emile Ollivier ; 2° des renseignements qu'a bien voulu me communiquer, après une minutieuse enquête dans le pays, M. le docteur Duvernay, d'Aix-les-Bains. — L'allée des Petits-Peupliers fut détruite vers 1865 et le petit mur qui s'était dégradé à la longue disparut en même temps qu'elle.

première, et je sens que mes jours sont comptés... Ne vous récriez pas ! le Dieu que vous adorez et que j'adore à mon tour en a décidé ainsi, que sa volonté soit faite ! Mais il ne me défend pas de vous aimer, de vous donner ce que je n'ai encore donné à personne, mon cœur vierge de trente ans. Je vous le donne, cher Alphonse, avec sa flamme, ses regrets, ses désirs, mais ne me demandez pas davantage, ce serait un crime et ma mort, car mon corps est un vase fêlé par où s'échapperait ma vie si dans une heure d'oubli je vous l'abandonnais... Le lendemain de la tempête qui faillit m'engloutir, je vous disais que je vous aimerais comme une tendre sœur. Ce n'est pas assez. Je vous aimerai comme une tendre mère, si vous me promettez de m'aimer comme un fils ; je vous aimerai non pas à la manière de Mme de Warens — elle n'aimait qu'avec ses sens et perdit celui qu'elle aurait pu sauver — mais dans toute la force et la vérité de ce mot et avec tous les devoirs qu'il implique. Je vous devrai dans ce cas les dernières joies de ma vie manquée. Le voulez-vous ?

Ces paroles empreintes d'une gravité mélancolique avaient mis le comble à l'émotion de Lamartine. Il se jeta aux genoux de Mme Charles et, lui passant ses deux bras autour de la taille, il lui dit, en levant vers elle ses yeux pleins de larmes :

— Si ce noble amour vous suffit, pourquoi voulez-vous qu'il ne me suffise pas ? Oui, oui, je vous aimerai comme une seconde mère, avec plus de passion, voilà tout. Le vrai chrétien est doublé d'un fataliste. Je sens que telle était ma destinée. C'est vous qui étiez appelée à purifier mon cœur. Oh ! lavez-le de toutes ses souillures, pour qu'il soit digne de renfermer à jamais votre image céleste. Mais, de gr ce, ne me parlez plus de votre fin prochaine ; l'amour est un grand médecin ; ce que les autres n'ont pu faire, lui le fera : vous vivrez pour notre bonheur à tous les deux.

A ces mots, Mme Charles pencha sa tête vers celle de Lamartine et, leurs lèvres s'étant unies chastement et passionnément tout ensemble, elle se leva et dit : Rentrons !

Dix heures sonnaient au clocher de l'église. Chaque coup de marteau chargeait l'air de vibrations métalliques qui s'étendaient et se prolongeaient sur toute la vallée. Ils s'arrêtèrent pour écouter cette voix du temps si impressionnante au milieu de la nuit, et puis ils rentrèrent à pas lents et le cœur battant encore du premier baiser qu'ils s'étaient donné.

Le soir même, avant de se coucher, Lamartine avait fait les vers suivants :

INVOCATION

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux !
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux ;
A mes yeux étonnés montre-toi tout entière ;
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin.
Ton berceau fut-il sur la terre ?
Ou n'es-tu qu'un souffle divin ?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière ?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin ?
Ah ! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
Ou fille de la terre, ou du divin séjour,
Ah ! laisse-moi toute ma vie
T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois comme nous achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux
De tes pas adorés je baise la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de mes yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux ! (1)

Léon SÉCHÉ.

(1) « XIIIe Méditation » dans édition originale des « Méditations poétiques. »

LE DUEL DE LAMARTINE

(D'après les sources italiennes)

Chacun sait qu'une rencontre à main armée eut lieu à Florence entre Alphonse de Lamartine et le Colonel Gabriel Pepe.

C'est Aymon de Virieu qui rédigea ce récit laconique qui devait paraître « *sans commentaire* » dans les journaux parisiens :

« Un duel a eu lieu à Florence entre M. A. de L., secrétaire de la légation de France en Toscane, et M. le Colonel G. P. par suite de quelques interprétations qui avaient été données à un passage relatif à l'Italie, contenu dans l'un des ouvrages de M. de L. Ce dernier a reçu un coup d'épée au bras, et l'affaire s'est terminée d'une manière digne de la loyauté et des sentiments d'honneur des deux adversaires » (1).

Le duel eut lieu le 19 février, 1826, à 11 heures du matin. La veille Lamartine écrivait à M. de Genoude une lettre d'affaires dans laquelle il glissa ces mots : « Je vis encore, mais je pourrai bien être à demi mort dans quelques jours, car j'ai plusieurs affaires fort délicates sur les bras. Dieu veuille que je m'en tire avec honneur et avec mes os ! C'est trop long à vous raconter, et silence absolu sur ceci......... Je suis chez moi avec un coup de pied de cheval qui m'a écrasé un pied et fait sauter les ongles. J'espère dans peu de jours remettre un soulier » (2).

Dans le pli daté du 21 février, et qui contenait la lettre du 18 à M. de Genoude, Lamartine fait écrire (il n'avait plus l'usage de sa main) : « M. G. P. est le Colonel Gabriel Pepe, membre du ci-devant parlement napolitain, exilé à Florence, et qui s'est conduit très bravement et très loyalement. Ne souffrez aucune injure ni contre les opinions ni sur sa conduite dans les journaux à votre disposition : Vous gâteriez mes affaires qui tournent bien.»

(1) Cf. Correspondance de Lamartine. Vol. II, p. 324 (édition Hachette) 1882.

(2) Correspondance. Vol. II, p. 323.

A ce pli Madame de Lamartine ajouta de sa propre main : « Alphonse me recommande de vous dire de ne rien laisser changer aux expressions et de ne permettre aucun commentaire au petit récit que vient d'insérer dans cette lettre M. de Virien. Chargez-vous des journaux royalistes. M. A. Delaborde, qui est ici, se charge d'empêcher les journaux libéraux. »

Deux jours plus tard (23 février) le blessé est assez remis pour tenir lui-même la plume, et il avise son ami le duc Mathieu de Montmorency de son aventure.

« ..... J'avais été accueilli dans ce pays-ci par la cour et par le public avec la plus flatteuse distinction. On ne connaissait pas alors ou l'on feignait de ne pas connaître un passage du poème de *Childe-Harold* sur l'Italie. Depuis quelque temps on avait exhumé ces vers, et l'opinion italienne, d'abord un peu sourde, avait fini par se monter à un très haut point d'exaltation contre moi. J'ignore si quelque jalousie de cour n'avait pas favorisé l'explosion de ces sentiments hostiles. Quoi qu'il en soit, ma position devenait pénible et des représailles de nation semblaient rendre un éclat inévitable. En effet, pendant que, retenu dans mon lit par un coup de pied de cheval qui m'avait écrasé le pied, je pensais au moyen d'amortir cette animosité naissante, une brochure italienne parut. Le Colonel Gabriel Pepe, Napolitain exilé ici, et qui en était l'auteur, y lançait une phrase extrêmement offensante pour mon talent et pouvant même s'interpréter contre ma personne. Des esprits mal disposés l'interprétaient dans un sens qu'aucun homme d'honneur, placé dans une position publique, ne pouvait supporter. Informé de ce fait, j'écrivis au colonel dans les termes les plus mesurés pour lui demander à lui-même une explication favorable. Il crut de son devoir de la refuser. Je repliquai. Une entrevue s'ensuivit : nous convînmes de vider la querelle de la seule manière que l'honneur de l'un et de l'autre nous laissait » (1).

Lamartine décrit encore en détail son duel dans les « Mémoires Politiques » (2) ; et de son côté sa mère s'en lamente dans son journal intime : ... « j'en ai tant frémi pour son âme autant que pour sa vie, que je ne veux pas en écrire davantage ici ! » (3) Mais en dehors de ce qui a été cité, il n'existe pas, à ma connaissance, d'autres sources françaises contemporaines.

(1) Op. cit. p. 326.
(2) Vol. 37 des Œuvres Complètes p. 220.
(3) « Le Manuscrit de ma mère » p. 227.

Heureusement Gabriel Pepe, dans des lettres à ses frères à ses parents et à ses amis, nous donne la version italienne de cette rencontre historique, version qui tire au clair plusieurs faits restés obscurs. Ces lettres sont pieusement conservées à la Bibliothèque Nationale de Naples. Elles ont été publiées, en partie, il y a quelque temps par M. Luigi Ruberto (1). C'est d'après le texte de cet écrivain distingué que j'emprunte ce qui touche à mon sujet.

Je renvoie ceux de mes lecteurs qui désireraient faire plus ample connaissance avec le colonel Pepe — qu'il ne faut pas confondre, entre parenthèse, avec le général Guillaume Pepe, dont les mémoires ont été traduits en Français par M. Léo Mouton (2) — au récit du duel qu'en a fait Lamartine (3). Dans ces pages l'auteur rend un hommage mérité aux qualités très supérieures de ce patriote, et reconnaît loyalement ce que ses susceptibilités pouvaient avoir de fondé. Mais il semblerait qu'il exagère lorsqu'il affirme que les exilés politiques à Florence ainsi que les patriotes toscans « *affectèrent de voir dans ma mission une intention de Louis XVIII d'offenser l'Italie* » (4). Lamartine se trompe aussi en croyant que Pepe n'était point de la société des Carbonari. Ami des Colletta, des Poerio, des Arcovito et « *tutti quanti* », et exilé en leur compagnie dans les forteresses de l'Autriche, il n'est guère admissible que Pepe ne fût pas enrôlé dans la *Carboneria*. Mais il va de soi qu'il se serait bien gardé de s'avouer d'une société dont le but était de travailler dans l'ombre. Sur les registres de la Police bourbonienne de Naples se trouve une fiche où l'adversaire du diplomate français est ainsi qualifié :

« Gabriel Pepe, ex-colonel, ancien et bouillant sectaire. Député au soi-disant Parlement, dans lequel il réussit avec des discours véhéments à encourager le parti des Carbonari à soutenir la Constitution, à fermenter des sentiments de haine absolue contre le Gouvernement. Exilé en juillet 1821 » (5).

Oui, Pepe était *Carbonaro :* il l'était comme les quatre-vingt-dix-neuf pour cent des patriotes du *Risorgimento* qui, lorsque la *Carbonaria* eut démontré son insuffisance, passèrent dans les rangs de la « *Jeune Italie* » (6) de Mazzini, ou d'associations analogues.

(1) « Un articolo Dantesco di Gabriele Pepe. »
(2) Perrin et Cie 1906.
(3) « Mémoires politiques » p. 221.
(4) Op. cit. p. 221.
(5) Carte della Polizia Barbonica. Naples.
(6) (A moins d'avoir plus de 40 ans).

Arrivons maintenant aux causes du duel, et pour cela suivons la version du colonel Pepe.

Vers la fin de 1825 et au commencement de 1826, la politique chômant, la Toscane lettrée se passionna sur l'interprétation à donner au verset du Dante :

« *Poscia più che il dolor potè il digiuno* » (1).

D'aucuns s'évertuaient à lire dans ce vers la preuve indiscutable que le comte Ugolin avait bel et bien mangé ses enfants morts ; des commentateurs tout aussi sûrs de leur fait combattaient ces prétendues tendances anthropophages du malheureux. Gabriel Pepe, littérateur très avisé et érudit consommé, se lança dans la polémique. Son « *Cenno sulla vera intelligenza del verso di Dante : Poscia più che il dolor potè il digiuno* », fait preuve de fortes études dantesques. Il est d'ailleurs plus que probable que, lorsqu'il l'entreprit, il ne songeait nullement à faire de la politique militante. Cependant à la réflexion il y trouva une belle occasion de déjouer la vigilance de la censure toscane. Une étude sur un tel sujet n'était en effet guère susceptible d'éveiller la curiosité des sbires. Nous savons que les patriotes italiens, et les exilés en Toscane, se jugeaient offensés par certaines allusions dans le cinquième chant de *Childe-Harold*.

« Ce crime consistait, dit Lamartine, dans une apostrophe rimée aux Italiens que Byron, partant pour Missolonghi, était censé adresser aux rivages et aux hommes de l'Italie » (2).

En effet, ces vers, trop longs pour être cités ici, étaient bien de nature à froisser l'amour propre de ceux qui luttaient encore pour l'émancipation politique du sol natal.

Italie ! Italie ! adieu, bords que j'aimais !
Mes yeux désenchantés te perdent pour jamais !
. . . .
. . . .
. . . .
Adieu ! Pleure ta chute en vantant tes héros !
Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine !...

Dans la bouche d'un de leurs compatriotes ce reproche amer eût été interprété comme un coup de cravache salutaire, propre

(1) Inferno. Canto XXXIII, 75. « Ensuite plus que la douleur fut puissante la faim. »
(2) « Mémoires politiques ». Vol. I, p. 216.

à raviver l'effort languissant des faibles et des indifférents qui s'avilissaient sous un régime abhorré. Mais sous la plume d'un étranger ils n'y virent que sanglant outrage et mépris. L'état d'âme de certains patriotes touchait à l'exaltation — ils ambitionnaient le martyre: L'étude dantesque de Pepe lui apporta non seulement un succès littéraire mais le posa en défenseur de la patrie insultée.

Le 8 février il écrivit à son ami Troya : « Si je ne dois pas accepter tout ce qu'on me dit sur mon article dantesque, comme compliments adressés à un auteur, je puis affirmer qu'il n'a pas déplu. Un jeune Molini assura Materazzo que dans les deux premiers jours après la publication il s'en est vendu deux cents exemplaires......... Pour ne rien te cacher je dois te dire, que l'article a plu aussi parce que j'y ai inséré une sanglante estafilade à l'adresse du très lâche (1) Lamartine qui a tant intrigué ici, qu'il ne fut permis ni à Borghi ni à Giordani de publier des réfutations à ses vers très infâmes (2). Mon coup de fouet a passé parce que inaperçu, et parce que jamais on eut pu supposer qu'il serait lancé dans un écrit concernant un verset du Dante. »

La vanité de l'auteur reprend le dessus lorsqu'il écrit à son frère Raphaël le 17 février (deux jours avant le duel). Dans cette lettre aucune mention de sa querelle avec Lamartine : elle est toute remplie des succès de son travail littéraire. « Plusieurs personnes, dit-il, trop élevées pour que l'on puisse les croire adulateurs d'un expatrié, lui en ont fait des compliments très flatteurs. Même S. A. le Grand Duc, auquel le Comte Bardi eut la bonté de présenter un exemplaire, le lut. » Notons, entre parenthèse, que le travail valut à son auteur la nomination de membre correspondant de l'*Académie des Georgophiles*.

Or, le Grand Duc, comme tout Florence d'ailleurs, était au courant des ressentiments qui existaient à l'égard de Lamartine. Il était de son devoir de protéger le jeune diplomate français contre l'explosion de ce ressentiment, mais nous nous refusons à admettre que jamais Lamartine eût réclamé une telle protection, et qu'il eût intrigué pour la suppression de réponses plus ou moins violentes qui auraient pu lui être adressées. Pepe affirme qu'il s'était formé un Triumvirat de Censure littéraire pour répondre à l'auteur du « Dernier Chant de Childe-Harold », et que ces justiciers se trouvèrent très froissés d'avoir été devan-

(1) « Codardissimo. »
(2) « Infamissimi. »

cés par un particulier qui ne présenta pas même son travail à leur approbation préalable (1).

Donnons la parole au Colonel Pepe. Dans une lettre, du 10 mars, à son frère Raphaël il fait mention d'une affaire d'honneur avec un Français ; mais ce n'est que le 21 mars, dans une longue épitre au même, qu'il entre dans les détails. Nous la citerons en entier, pour faire pendant au récit de Lamartine.

« Mio caro fratello Raffaele :

« Je vois avec plaisir d'après la vôtre du 9 courant que vous êtes tous bien. Je suis très étonné que vous ayez déjà et si vite appris l'affaire que j'ai eu avec le Français. Dans ma dernière j'y ai fait quelque allusion dans le seul but de vous rassurer, et de vous éviter l'inquiétude, au cas où la nouvelle vous parviendrait estropiée ; ce qui peut toujours arriver lorsque la chose se transmet de bouche en bouche. Maintenant, puisque vous êtes avide d'en savoir les détails, voici le récit complet.

« Il t'est peut-être connu que l'année dernière un certain Lamartine publia un de ses poèmes, dans lequel il répandait à pleines mains des diffamations sur l'Italie. Cela fait, il eut, je ne sais comment dire, l'imprudence ou la sottise, de venir ici comme secrétaire de Légation. Sa venue raviva l'indignation générale. Personne ne lui parla : dans le monde tous lui tournèrent le dos. Plusieurs prosateurs et poètes voulaient publier des articles et des satires en réponse au calomniateur de l'Italie ; mais le Gouvernement du Grand Duc, par égard pour un diplomate français, n'accorda pas le permis d'imprimer. Sur ces entrefaites mon « *Cenno* » vit le jour, et il le dut uniquement à ce fait que le coup de patte (*zampata*) donné au poète du « Dernier Chant de Childe-Harold » passa inaperçu de la Censure. Cela contribua singulièrement au succès de ma petite brochure.

« Quelques jours après la publication, Lamartine m'écrivit me demandant si le verset d'Homère cité par moi à son égard, avait été dirigé contre sa poésie ou contre sa personne. Je répondis que bien des choses qu'il importe peu de faire ou ne pas faire, ne sont pas permises à un gentilhomme, bien que d'autres aient l'air de croire qu'elles le soient. C'était répondre par un refus. Cette première lettre fût suivie d'une autre dans laquelle Lamartine renouvelait sa demande. Je lui confirmai ma précédente lettre. Finalement il me demanda une entrevue. Ne pou-

(1) Lettre à Troya du 8 février 1826.

vant la décliner, je lui fis savoir que je me trouvais chez moi tous les jours jusqu'à une heure de l'après-midi !

« En effet, il vint le 13 février : je le reçus avec toute la courtoisie possible ; comme un homme qui vous a écrit et à qui l'on répondu en termes polis et courtois. Je te dis cela parce que, prévoyant que le dard lancé dans mon « *Cenno* » m'entraînerait sur le terrain, je tenais à ne pas me départir, dussé-je les exagérer même un peu, des formes chevaleresques. Il s'agissait d'un Français qui avait dépeint les Italiens comme des assassins, bons seulement à donner des coups de stylet la nuit et traîtreusement. Il était nécessaire, donc, de lui faire voir dans cette circonstance que les Italiens sont plus chevaleresques que les Français. Mais il y a plus : les Florentins prévoyant ce que j'avais prévu, me tenaient en observation pour voir de quelle façon je me conduirais dans le rôle de champion de l'Italie. Et comme nous autres Napolitains, par suite de nos nombreuses vicissitudes militaires, nous n'avons pas très bonne renommée, à l'aiguillon italien vint se joindre ainsi le sentiment patriotique. Puisque je suis en jeu, me dis-je, il m'incombe de me conduire avec non moins de noblesse que de bravoure. Ceci te servira, pour ne pas te retenir plus longtemps sur cet argument, à t'expliquer tous les cancans que tu entendras.

« Donc, Lamartine vint, et me demanda de vive voix une explication. Je lui dis que l'ayant refusée deux fois par écrit, je lui inspirerais une piètre idée de moi si je la lui donnais oralement. Alors il me déclara qu'il se voyait contraint de me la demander, les armes à la main. Je lui répondis que j'étais toujours à ses ordres.

« Il voulait se battre le jour même ; mais je ne pouvais l'accepter, parce qu'il boîtait, ayant fait une chute de cheval quelques jours auparavant. « Je ne veux pas me mesurer avec vous, lui dis-je, avant que vous ne soyez parfaitement guéri et maître absolu de tous vos membres. Mon honneur me défend de croiser le fer avec quelqu'un qui ne peut faire librement tous les mouvements et les passes de l'escrime. Je ne serais pas en vérité capable de tirer le moindre avantage de votre indisposition ; mais je ne voudrais pas non plus qu'on pût soulever le moindre doute à ce sujet. Attendez votre guérison ; et soyez sûr que je ne quitterai pas Florence sans vous en donner avis, même dans le cas où l'on me manderait dans ma patrie d'urgence. »

Il se soumit à ce raisonnement, et nous prîmes congé l'un de l'autre.

« Ici commencèrent pour moi les embarras. Le plus sérieux était celui des témoins. Dans un pays comme la Toscane où on est sévère contre le duel, j'aurais difficilement trouvé un sujet toscan pour m'accompagner sur le terrain. Quant aux Napolitains ici réfugiés qui m'auraient volontiers accompagné, je ne voulais pas leur attirer le risque d'être expulsés. Cette question m'inquiétait donc. A tout ceci venait s'ajouter que la Police, ayant eu vent de l'affaire, m'intima, le soir du 18, l'ordre de me présenter au bureau, le matin du 19 à 11 heures. Mon cas ne peut qu'empirer, me dis-je ; cet appel ne peut m'être adressé qu'à propos du duel projeté. Me battre après avoir reçu l'ordre de me présenter ne peut que rendre certain ce qui est encore problématique, c'est-à-dire mon expulsion de la Toscane. Mais ici il n'y a pas à hésiter : dans le monde, plus porté à soupçonner ce qui est injuste qu'à croire le vrai, on me soupçonnerait de suite d'avoir avisé l'autorité afin d'éviter le péril. Je courus donc chez Lamartine qui était tout à fait guéri ; et nous décidâmes de nous mesurer le matin du 19, avant onze heures. Je lui dis l'embarras du témoin, et qu'il ne me convenait pas de compromettre qui que ce soit. Le vôtre sera aussi le mien, lui dis-je. J'ai trop haute opinion des Français pour que je puisse craindre une supercherie : et je me connais trop d'ailleurs pour avoir à craindre de me trouver contre deux. Lamartine voulait absolument un quatrième témoin. Choisissez-le vous-même, lui dis-je, je l'accepterai comme si je l'avais choisi moi-même. Il me nomma alors, et fit appeler, un certain Villemill (sic) (1) qui m'était inconnu et que je voyais pour la première fois.

« Me voici donc, cher Raphaël, un peu trop témérairement seul entre trois inconnus : entre trois non-Italiens, dont un certainement pas mon ami dès qu'il se trouverait en face de moi, les armes à la main ; seul enfin, et sans avoir même l'épingle de la chemise comme arme (2). Je te dis ce fait parce qu'il a grandement impressionné tout le monde, Italiens et étrangers. Les deux témoins étaient armés de pistolets, et avaient deux épées. Il se

(1) Villamilla. « J'avais pour témoins, dit Lamartine, le comte de Villamilla, opulent Espagnol de l'Amérique du Sud, résidant alors avec sa famille à Florence et y jouissant de la plus haute considération, et le comte Aymon de Virieu, mon ami intime... » (Cf. « Mémoires Politiques », p. 225).

(2) En nommant ses propres témoins Lamartine dit : « Le colonel en trouva avec plus de difficultés parmi les étrangers, parce que les lois implacables contre le duel intimidaient les Italiens exilés ou les Toscans. » (Op. cit. p. 225).

trouvait qu'elles n'étaient pas égales : et pour cette raison on proposa de tirer au sort pour savoir qui aurait la plus longue. Mais ton frère, quand on lui présenta les sorts les saisit tous deux des mains de Villemill, demanda l'épée la plus courte, la prit, et se mit en garde. Après peu de secondes de combat l'adversaire reçut une estocade au bras droit (1). Lui ayant demandé s'il était satisfait, et lui ayant répondu qu'il l'était, je jetai loin l'épée, et bandai la blessure avec mon mouchoir. Ceci fait, nous rentrâmes en ville, et chacun regagna sa demeure. Mais déjà la Police savait tout : je me présentais àl'heure indiquée, et tu peux bien t'imaginer qu'on ne fut point tendre avec moi. On me mit aux arrêts chez moi jusqu'à nouvel ordre. Cependant, mon cher Raphaël, le pouvoir de l'opinion publique est très grand.La nouvelle se répandit instantanément dans Florence avec tous les détails ; et tout Florence prit chaleureusement parti pour moi. Beaucoup de seigneurs florentins, presque tous les ministres étrangers, toute la Légation de France, et plusieurs étrangers de distinction, s'engagèrent en ma faveur, priant le gouvernement de ne pas me causer le moindre ennui. Le fait de ne pas avoir voulu compromettre aucun de mes compatriotes, de m'être fié seul entre trois inconnus, et d'avoir choisi l'épée la plus courte, étonnait tout le monde. L'Ambassadeur de France,lui-même,le Marquis de La Maisonfort, m'envoya sa voiture, me faisant savoir qu'elle était à ma disposition pour me conduire chez lui, comme lieu de sécurité, dans le cas où l'on voudrait m'emprisonner ou me chasser. Tant et de telles marques de bonté et de courtoisie produisirent leurs effets. S. A. le Grand Duc, à qui il fallut faire un rapport de l'affaire, eut la bienveillante générosité d'ordonner que ce duel fût considéré comme non-avenu ; et le Préfet de Police, en me communiquant cette décision Souveraine, leva les arrêts en me complimentant gracieusement sur ma manière d'agir, et en s'excusant presque de m'avoir reçu rudement quelques heures auparavant. Enfin, le soir du 21, Monsieur Villemill (sic) donna un splendide souper aux deux Protagonistes. Beaucoup de Messieurs et de dames s'y trouvèrent ; et à ton frère fut donnée la place d'honneur (2). Ainsi prit fin cette farce, de laquelle ici on jase encore.

« Nous sommes devenus amis avec Lamartine, qui lui aussi donna le 19 courant un beau dîner auquel je fus encore convié.

(1) « Le combat fut long entre deux hommes également experts des salles d'armes, qui voulaient se blesser et non se tuer. » Lamartine, op. cit. p. 226.

(2) « Il posto dell' Architriclino. »

Je dois encore ajouter qu'en suite de l'affaire il a publié une page de très noble réparation pour son erreur à l'égard de l'Italie.

« Te voici minutieusement informé de tout l'événement. J'ai dû faire et rendre plusieurs visites les jours qui suivirent le 19 février, ce que je n'avais pas fait depuis trois ans que je suis ici. J'ai reçu beaucoup de lettres de connaissances et d'inconnus. J'ai été enfin, et je le suis encore, comblé de gracieusetés de toutes parts. Je ne te dis pas ces choses par vanité, mais pour que tu aies, au moins cette consolation puisqu'il ne nous est pas donné celle de nous embrasser. Ce long récit m'a empêché d'écrire à d'autres. Mais que cette lettre vous soit commune, à l'exception de l'oncle Ciccio, pour ne pas l'affliger à cause des idées qu'il a sur le duel. Je te l'écrivais aussi dans ma dernière, et j'espère que tu ne lui auras rien dit. Soigne ta santé, sois heureux ; je t'embrasse mille fois, ainsi que D. Peppa Marcelluccio, Angela, Maria, Carluccio, Cicco, Vincenzo, les parents de Gissi et de Naples, et je salue tous les amis et concitoyens. Je baise la main de l'oncle Ciccio, et je t'embrasse derechef......... Ton affectionné frère,

Gabriel. »

Ce duel eût un retentissement très considérable dans le monde politique Italien. De partout on félicitait le « *Champion de l'Italie* », et Lamartine eut aussi sa part de gloire. La conduite si crâne du diplomate français le rendait subitement sympathique aux généreux patriotes.

« Nous sommes tous à tes pieds, mon très cher et très estimé Gabriel », écrivait, de Rome, le patriote Carlo Troya (1). « Tu nous as vengés, et ton triomphe est accompli. Sois béni, mon cher, pour l'honneur que tu nous fais, et pour l'orgueil que tu inspires à tes amis......... Vive notre cher Gabriel. Ici on ne parle que de toi : les cafés, le monde, les cabarets et les lieux de réunion, résonnent tous d'un nom coté cher dans mon cœur. Puisque ton émule (« *emulo* ») a eu l'avantage de se mesurer avec toi, je ne puis que l'estimer, et lorsque je viendrai en Toscane je veux que tue me le fasses connaître. Je crains ne plus arriver à temps pour obtenir la suppression de certaines choses le concernant dans les écrits de nos amis » (2).........

(1) Lettre du 25 février 1826.

(2) Lettres de M. Giordani au Général Colletta, et à G. Niccolini, dans lesquelles Lamartine est assez urement traité.

Lamartine, malgré ses fâcheux débuts, laissa de solides amitiés en Italie : ce dont chacun peut s'assurer en lisant sa correspondance avec Gino Capponi et d'autres. Sa droiture, sa franchise et son courage eurent vite fait d'effacer l'impression pénible qui suivit la publication de *Childe-Harold*. Malheureusement sa politique en 1848 fut mal interprétée. On l'accusa dans la Péninsule — non sans raison, peut-être — de contrecarrer les ambitions unitaires ; péché impardonnable aux yeux des martyrs du « *Risorgimento.* »

Nous reviendrons sur ce problème — car c'en est un — dans une prochaine étude.

REMSEN WHITEHOUSE.

LE

Centenaire des Martyrs

(DOCUMENTS NOUVEAUX ET INÉDITS) (1)

I

Si tous les livres ont leur destin, quelques-uns seulement ont une histoire, et l'histoire des livres qui font époque est dans leur genèse, dans leur gestation plus ou moins laborieuse, dans les circonstances qui entourèrent leur apparition, tout autant que dans leur influence sur la littérature et sur les mœurs.

On a tant écrit sur la genèse et l'influence des *Martyrs*, qu'il reste peu de chose à dire, mais il n'en va pas de même de leur gestation et des circonstances qui entourèrent leur mise en vente, et c'est justement ce qui me fournit aujourd'hui l'occasion de cette étude.

Et d'abord, quelle est la date exacte de l'apparition des *Martyrs ?* Aucun des biographes de Chateaubriand ne semble l'avoir connue ; en tous cas, aucun d'eux ne l'a encore donnée. On sait qu'*Atala* parut le 3 avril 1801, que le *Génie du christianisme* parut le 14 avril 1802, mais si vous demandez à M. Victor Giraud ou à M. l'abbé Pailhès, dont les ouvrages sur Chateaubriand font autorité, quel jour parurent les *Martyrs*, ils vous répondront qu'ils parurent au mois de mars 1809, mais qu'ils n'en savent pas davantage. Cependant, la date officielle de cet événement littéraire a bien son importance ; j'ajoute qu'elle n'était pas très difficile à trouver. Après l'avoir cherchée vainement dans le *Journal de l'Empire* (anciens *Débats*), — ce qui ne me surprit qu'à moitié, Chateaubriand n'étant pas alors en odeur de sainteté auprès du maître de l'heure, — je l'ai trouvée dans la *Gazette de France*.

On lit, en effet, dans le n° du 6 mars 1809 :

(1) Exrait du « Correspondant » du 25 mars 1909.

Le nouvel ouvrage de M. de Chateaubriant, intitulé : *les Martyrs ou le Triomphe de la religion chrétienne*, sera mis en vente du 20 au 25 mars, chez Le Normant. Cet ouvrage formera deux volumes in-8° du prix de 12 francs pour les départements et 15 francs par la poste.

Et dans le n° du lundi 27 mars :

C'est aujourd'hui que paraît enfin le nouvel ouvrage de M. de Chateaubriant, si longtemps attendu ; la publication de ce nouvel ouvrage est une heureuse nouvelle, et les journalistes doivent se hâter de l'annoncer aux amis des lettres ; en attendant que nous en donnions un extrait raisonné, nous allons essayer de le faire connaître et de transmettre à nos lecteurs l'opinion qu'a pu nous en donner une lecture rapide.

Suivait l'analyse de l'ouvrage.

Ainsi, d'après la *Gazette de France*, ce fut le lundi 27 mars 1809 que les *Martyrs* parurent en librairie. Mais j'ai de sérieuses raisons de penser qu'ils avaient paru avant cette date. Autrement, comment Lamartine aurait-il pu écrire à son ami Aymon de Virieu, le 12 mars de la même année : « J'ai fini à peu près les *Martyrs*, *sunt mala*, *sunt eximia !* mais je ne les ai lus que bien vite, et mon avis est un peu flottant (1). »

J'avais supposé d'abord que cette lettre de Lamartine avait été mal datée, mais, renseignements pris et vérification faite, elle porte bien la date du 12 mars. Alors, quelle est cette énigme ? En voici, je crois, la clef :

Je savais depuis longtemps que M. Henri Monod, ancien directeur de l'Assistance et de l'Hygiène au ministère de l'intérieur, avait acheté pour quelques sous, chez un bouquiniste de la Côte d'azur, un exemplaire non coupé des *Martyrs*, contenant un certain nombre de passages qui ne se trouvent pas dans celui de la Bibliothèque nationale, non plus que dans celui de Berryer que je possède. Je priai M. Monod de me le communiquer, et lorsque j'eus pris connaissance des variantes qu'il renferme, je me rendis parfaitement compte de ce qui s'était passé à la librairie Le Normant, au commencement du mois de mars 1809. Evidemment, cet éditeur avait déjà expédié un certain nombre d'exemplaires des *Martyrs* dans les départements, lorsque Chateaubriand se décida, — nous verrons sur les instances de qui, tout à l'heure, — à supprimer les quelques passages où les allusions politiques

(1) « Corresp. de Lamartine », t. I, p. 64, édit. in-18.

étaient par trop transparentes. Et c'est ainsi que Lamartine avait pu lire, dans les premiers jours de mars, un livre qui, *officiellement*, ne parut que le 27 de ce mois.

Examinons maintenant les variantes de l'exemplaire Monod. Elles portent sur les pages 19, 119-20, 121, 124-125, 242 et 382, et ont fait l'objet de six cartons dans l'édition mise en vente le 27 mars. Ces cartons sont visibles et se reconnaissent, du moins dans l'exemplaire de Berryer, aux feuillets coupés au ras des marges de fond (1).

VARIANTES

1er carton, t. Ier, page 19, ligne 10.

TEXTE PRIMITIF :	DEUXIÈME TEXTE :
Tel, *dans la Ville éternelle, un marbre fameux représente* le sommeil d'Endymion.	Tel, *un successeur d'Apelles a représenté* le sommeil d'Endymion.

Changement sans importance, mais qui prouve que Chateaubriand ne pensait pas à Girodet, quand il écrivit cette phrase (2). Il n'y pensa qu'après coup, lorsque ce peintre eut exposé, en 1808, avec les *Funérailles d'Atala*, son portrait fameux, qui est aujourd'hui dans la salle des grands hommes, à l'hôtel de ville de Saint-Malo. Chateaubriand avait profité du remaniement de son livre pour payer à Girodet le tribut de son admiration et de sa reconnaissance.

2e carton, t. Ier, pages 119-120.

TEXTE PRIMITIF :	DEUXIÈME TEXTE :
Dioclétien *a des qualités et non pas des vertus.* Son esprit est vaste, *son cœur étroit :* tout ce qu'il fait de grand et de petit, découle de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Ainsi, l'on remarque dans sa vie, les *choses* les plus opposées : *l'avarice et la libéralité ; l'amour des arts et pourtant des goûts obscurs et des inclinations peu royales. Est-ce son esprit qui le guide ? Vous voyez* un prince plein de fermeté, de lumières et de cou-	Dioclétion a *d'éminentes* qualités. Son esprit est vaste, *puissant, hardi, mais son caractère, trop souvent faible, ne soutient pas le poids de son génie :* tout ce qu'il fait de grand et de petit, découle de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Ainsi, l'on remarque, dans sa vie, les *actions* les plus opposées : *tantôt c'est* un prince plein de fermeté, de lumières et de courage, qui brave la mort, qui connaît la dignité de son rang, qui force Galé-

(1) Cf. le « Manuel de l'amateur de livres au dix-neuvième siècle », par G. Vicaire.

(2) On sait que le premier envoi de Rome, de Girodet, fut le « Sommeil d'Endymion », qui est au musée du Louvre.

rage, qui brave la mort, qui connaît la dignité de son rang, qui force Galérius à suivre à pied le char impérial comme le dernier des soldats.

Est-ce son cœur qui le conduit ? Vous ne trouvez plus qu'un prince timide, etc.

rius à suivre à pied le char impérial comme le dernier des soldats ; *tantôt c'est un homme* timide, etc.

3e carton, t. Ier, page 121.

TEXTE PRIMITIF :

(Ligne 13) : « Et il a gardé près de lui Galérius, *homme sans naissance et sans mœurs.* »

(Ligne 24) : « Tous les cœurs sont enflés des plus vastes désirs. *Lorsque des forgerons et des pâtres se sont assis sur la pourpre*, il n'est personne qui ne puisse prétendre à l'Empire... »

DEUXIÈME TEXTE :

Et il a gardé près de lui Galérius.

Tous les cœurs sont enflés des plus vastes désirs ; il n'est personne qui ne puisse prétendre à l'Empire.

4e carton, t. Ier, pages 124-125, ligne 16 et suivantes.

TEXTE PRIMITIF :

Lorsqu'on se représente Auguste conversant avec Mécènes, Pollion, Horace, Virgile, et écoutant, chez Octavie, la lecture des plus beaux livres de l' « Enéide » ; lorsque, se reportant encore plus haut, on voit, pour ainsi dire, la cour expirante de la république, Salluste, Cicéron, Atticus, Lucullus, Pompée, César, l'imagination se figure aussitôt tout ce qu'il y a de plus exquis dans les manières, le goût, le langage et l'urbanité. La cour de Dioclétien ne conserve presque aucun de ces traits : grande par les armes, on y découvre une foule de guerriers qui rétablirent dans l'univers la puissance des aigles romaines : une telle couronne de lauriers est toujours belle ; et la main blessée qui porte la pique s'enveloppe noblement dans la pourpre. Petite par les autres

DEUXIÈME TEXTE :

Heureux Galérius, s'il se fût renfermé dans l'enceinte des camps, et qu'il n'eût jamais entendu que les accents des soldats, le cri des dangers et la voix de la gloire ! Il n'aurait point rencontré au milieu des armes ces lâches courtisans qui se font une étude d'allumer le vice et d'éteindre la vertu. Il ne se fût point abandonné aux conseils d'un favori perfide qui ne cesse de le pousser au mal. Ce favori appartient, seigneurs, à une classe d'hommes que je dois vous faire connaître, parce qu'elle influera nécessairement sur les événements de ce siècle et sur le sort des chrétiens. Rome vieillie et dépravée *nourrit dans son sein* un troupeau de sophistes : Porphire, Jamblique, Libanius, Maxime, dont les mœurs et les opinions seraient un objet de risée si nos folies n'étaient, trop

côtés, cette même cour est nécessairement remplie de tout ce qu'une nation vieillie et dépravée engendre d'âmes corrompus et d'esprits pervers. Là se réunit un troupeau de sophistes : Porphire, Jamblique, Libanius, Maxime, dont les mœurs et les opinions seraient un objet de risée, si nos folies n'étaient trop souvent le commencement de nos crimes.

souvent, le commencement de nos crimes.

5e carton, t. Ier, page 241, ligne 3.

TEXTE PRIMITIF :

... Et même une pyramide de gazon pour couvrir son tombeau. *Ah ! ne souhaitons pas à ces princes plus de magnificence ! Ils ne connaîtront que trop les grandeurs et les chagrins des rois. Peut-être un jour les tristes héritiers de leur couronne regretteront, assis sur la pourpre, le temps où leurs aïeux régnaient au désert et n'avaient pour palais que la voûte des chênes.*

Ainsi me parlait Zacharie.

DEUXIÈME TEXTE :

Et même une pyramide de gazon pour couvrir son tombeau.

Ainsi me parlait Zacharie.

6e carton, t. Ier, page 382, ligne 5.

TEXTE PRIMITIF

Que veulent ces rois vêtus de peaux de bête, la tête couverte d'un chapeau barbare ou *le front ceint d'une couronne de fer ?*

DEUXIÈME TEXTE

Que veulent ces rois vêtus de peaux de bête, la tête couverte d'un chapeau barbare ou *les joues peintes d'une couleur verte?*

Des cinq derniers cartons des *Martyrs*, je ne retiendrai que les 2e, 3e et 4e, qui visaient Napoléon dans le portrait de Galérius et la peinture de la cour de Dioclétien, — les deux autres n'intéressant que les Bourbons, c'est-à-dire le passé et peut-être l'avenir ! Avez-vous remarqué que chaque fois qu'il voulait être désagréable à Bonaparte, Chateaubriand évoquait l'ombre des Bourbons ? Sous sa plume, c'était une sorte de *Memento quia pulvis es*, et, qui sait ? un moyen de se faire pardonner par les frères de Louis XVI ses anciennes coquetteries avec le Premier consul. Rappelez-vous sa lettre au *Mercure* du 4 juillet 1807.

Après la page superbe où Néron était si violemment pris à partie, il ajoutait, comme pour donner plus de transparence à ses allusions politiques : « En quel lieu du monde nos tempêtes n'ont-elles point jeté les enfants de saint Louis ?... Il nous était réservé de retrouver au fond de la mer Adriatique le tombeau de deux filles de rois (1), dont nous avions entendu prononcer l'oraison funèbre dans un grenier à Londres. Ah ! du moins, la tombe qui renferme ces nobles dames aura vu une fois interrompre son silence ; le bruit des pas d'un Français aura fait tressaillir deux Françaises dans leur cercueil. Les respects d'un pauvre gentilhomme, à Versailles, n'eussent été rien pour des princesses ; la prière d'un chrétien, en terre étrangère, aura peut-être été agréable à des saintes. »

Sainte-Beuve, parlant plus tard de ce geste frondeur de Chateaubriand, disait : « L'Empereur était alors à Tilsitt ; ce n'était guère le moment de crier au Néron (2) ! » Sans doute, et je suis tenté de dire comme lui qu'en 1809 ce n'était pas plus le moment de crier au Dioclétien. Encore faut-il s'entendre. Si les *Martyrs*, au lieu de paraître à la fin du mois de mars, avaient paru à la fin du mois de juillet, l'enlèvement de Pie VII aurait donné une singulière actualité au portrait de Dioclétien !...Chateaubriand savait très bien que les coups de tonnerre dans un ciel serein font beaucoup plus d'effet que les autres ; depuis qu'il avait rompu avec l'Empereur, toutes les occasions lui étaient bonnes pour se rappeler à son souvenir, et telle était sa fierté naturelle, et telle aussi la conscience de sa force, que, lorsqu'il nous montrait Sertorius en guerre contre Sylla, il tenait à nous persuader qu'il jouait le rôle de Sertorius. « Nous ne doutons pas, disait-il, que du temps de Sertorius les âmes pusillanimes qui prennent leurs bassesses pour de la raison ne trouvassent ridicule qu'un citoyen obscur osât lutter seul contre toute la puissance de Sylla. »

Et voilà pourquoi Chateaubriand, en revenant de Jérusalem, avait écrit sa lettre au *Mercure*, et pourquoi, malgré les menaces qu'elle avait suspendues alors sur sa tête, il renouvelait, en 1809, ses attaques contre Napoléon. Sans compter qu'en le dépossédant des 20.000 francs qu'il avait mis dans le *Mercure*, Napoléon lui avait donné, en 1807, le droit d'exercer certaines représailles.

Cependant, nous avons vu quels adoucissements il avait apportés à sa pensée primitive. Certes, il restait dans son second

(1) « Mesdames » Victoire et Adélaïde de France, tantes de Louis XVI. Toutes deux avaient été enterrées à Trieste, où elles étaient mortes, la première le 8 juin 1799, la seconde le 18 février 1800.

(2) « Chateaubriand et son groupe littéraire », t. II, p. 100.

texte assez de salpêtre pour déterminer une explosion. Mais cette fois la police impériale eut le bon esprit de ne pas s'en apercevoir, et tout ce qu'elle fit contre Chateaubriand, à l'apparition des *Martyrs*, fut de les livrer aux foudres d'Hoffman qui, dans le *Journal de l'Empire*, les mit positivement en pièces. Je passe à dessein sur l'exécution d'Armand de Chateaubriand. Quoiqu'elle ait eu lieu quatre jours après la mise en vente de cet ouvrage, elle n'eut, en effet, aucune connexité avec elle. J'y reviendrai plus loin.

Mais qui donc amena l'auteur des *Martyrs* à corriger ainsi son livre, quand il avait déjà pris sa volée ? Est-ce Fontanes ? Est-ce Joubert ? Ce dernier s'était montré fort irrité contre Chateaubriand lors de l'incident du *Mercure*, car il n'aimait pas le scandale et il trouvait que « le pauvre garçon » en faisait trop à sa tête. J'ouvre les *Mémoires d'outre-tombe* et j'y lis :

Au printemps de 1809 parurent les *Martyrs*. Le travail était de conscience : j'avais consulté des critiques de goût et de savoir, MM. de Fontanes, Bertin, Boissonade, Malte-Brun, et je m'étais soumis à leurs raisons. Cent et cent fois j'avais fait, défait et refait la même page. De tous mes écrits, c'est celui où la langue est la plus correcte (1).

De Joubert il n'est pas plus question dans ce passage que s'il n'avait pas été de ce monde. Cependant, nous savons pertinemment qu'il assista, en 1808, à presque toutes les lectures que Chateaubriand faisait de son livre, chaque dimanche, dans sa retraite de la Vallée-aux-Loups. Il y avait là, avec Joubert, outre M[me] de Vintimille, Fontanes, Molé, Pasquier, Guéneau de Mussy et jusqu'à Clausel de Coussergues, dont le frère, l'abbé Clausel de Montals, qui devint sous la Restauration évêque de Chartres, fut un des acolytes d'Hoffman, dans la violente campagne de presse menée contre les *Martyrs*. S'il faut en croire Sainte-Beuve, ces lectures dominicales auraient été plus d'une fois orageuses, et Fontanes, qui avait son franc-parler, aurait un jour désespéré Chateaubriand en lui disant, après avoir entendu l'épisode de Velléda, qu'il s'était trompé et qu'il fallait le refaire (2). Mais il ne paraît pas que Joubert ait demandé des suppressions ou des remaniements, d'où il est permis de conclure que le « chat » et la « chatte », — oui, la chatte, car, malgré son air de n'y pas toucher, elle prit une part active à ces lectures (3), — passèrent sous

(1) « Mémoires d'outre-tombe » (éd. Biré), t. III, p. 10.
(2) « Chateaubriand et son groupe littéraire », t. II, p. 41.
(3) Cela résulte du billet suivant qu'elle adressait alors à M. Clausel de Coussergues : « Soyez assez aimable pour venir dîner aujourd'hui avec nous en petit comité. Nous lirons la « Druidesse. » « (M[me] de Chateaubriand, lettres inédites à M. Clausel de Coussergues », par l'abbé Pailhès).

silence les chapitres qui donnèrent lieu plus tard à des cartons. Jamais le penseur de Villeneuve n'aurait approuvé les portraits de Galérius et de Dioclétien, Fontanes non plus, d'ailleurs, puisque c'est lui, — il faut bien qu'à la fin je le nomme, — qui, par son intervention tardive mais décisive, obligea Chateaubriand à corriger son texte.

II

Chateaubriand avait loué, à la fin de l'été de 1808, un appartement à Paris, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Saint-Florentin, pour pouvoir surveiller l'impression de son ouvrage.

Au fur à mesure que les épreuves lui arrivaient, il en communiquait à Boissonade les parties qui comportaient une connaissance approfondie du grec et à Malte-Brun celles où la géographie et les langues anciennes et modernes de l'Orient réclamaient ses lumières. Pour le reste, il s'enfermait avec Bertin l'aîné, qu'il voyait tous les jours.

Bertin avait vu naître les *Martyrs*. Arrivé à Rome en 1803, quelque temps après Chateaubriand, c'est lui qui était allé au-devant de cette pauvre Mme de Beaumont, quand elle se fut décidée à rejoindre son ami dans la Ville Eternelle. Elle écrivait de Milan à Joubert, le 1er octobre 1803 : « Je vais faire le reste du voyage plus commodément, dans un bon cabriolet, avec le frère de Bertin. » Elle voulait parler de Bertin de Vaux, l'ami de Benjamin Constant. Bertin l'aîné arriva avec elle à Florence, où Chateaubriand les attendait, le jour même de la mort d'Alfiéri. Ils partirent ensemble pour Rome, et Bertin qui, quoique exilé, semblait oublié de la police de l'Empire, fut d'un très grand secours à Chateaubriand durant la maladie et après la mort de Mme de Beaumont. Leur amitié, qui remontait à l'année 1800, fut cimentée, en quelque sorte, par cet événement douloureux. A partir de ce jour, ils ne se quittèrent plus. Ils visitèrent ensemble la baie de Naples, et c'est là, devant ce spectacle unique au monde : le Vésuve vu du mont Pausilippe, que Chateaubriand fit part à Bertin de la première pensée des *Martyrs*. La merveilleuse description du livre V, qui faisait l'enchantement de Lamartine, sortit de ce spectacle, dont René rêva toujours. Ils revinrent à Paris à peu près à la même époque. Bertin se cacha quelque temps à Bièvre, où il acheta plus tard la maison des Roches, et

quand il redevint libre de ses mouvements, ce fut pour travailler comme de plus belle au renversement de Napoléon. Il ne pouvait lui pardonner de s'être emparé du *Journal des Débats* et d'en avoir fait le *Journal de l'Empire.*

On devine après cela, les conseils qu'il put donner à Chateaubriand pendant la correction des épreuves des *Martyrs*. Chateaubriand avait une telle confiance en lui que, durant la gestation de cet ouvrage, il en changea plusieurs fois le plan, sur ses observations. On peut donc dire que Bertin était de moitié dans les passages des *Martyrs* où l'empereur était outrageusement visé. Mais ils avaient compté tous deux sans l'intervention de Fontanes. A peine le grand-maître de l'Université eut-il achevé la lecture de l'exemplaire que lui avait envoyé Chateaubriand, qu'il fit irruption chez lui. Après une scène des plus vives, il lui arracha la promesse de suspendre la mise en vente de l'ouvrage jusqu'à ce que l'édition originale eût été corrigée. J'emprunte ces détails à un cahier de notes inédites de Hyacinthe Pilorge, qui fut non seulement le secrétaire préféré de Chateaubriand, mais encore son homme de confiance, et souvent son courrier de « cabinet particulier. »

Fontanes n'était ni un courtisan ni un trembleur. C'était un homme de grand courage, qui savait parler haut et ferme quand il le fallait. Plus d'une fois il avait tenu tête à l'Empereur, notamment dans l'affaire de l'assassinat du duc d'Enghien, qui l'avait révolté, comme tous les honnêtes gens. Mais, bien qu'il fût royaliste, il n'avait pas démissionné, comme Chateaubriand. Il pensait avec raison qu'il ferait plus de bien à son pays en demeurant en place qu'en émigrant, même à l'intérieur. Aussi l'Empereur, qui ne se faisait aucune allusion sur son loyalisme, l'avait-il en grande estime. Il le combla d'honneurs sans qu'il ait fait, pour les mériter, aucune concession que l'honneur eût réprouvée. En un mot, Fontanes était la droiture même. On sait quelle part il eut dans la conversion religieuse de Chateaubriand. Elle fut au moins égale à celle de la mort de sa mère. C'est lui qui prépara le coup de foudre et qui ouvrit le chemin de Damas, par son voyage à Londres au moment psychologique, et c'est lui qui, au retour de Chateaubriand en France, le mit en rapports avec la société choisie, dont Mme de Beaumont était le centre et la harpe éolienne.

Je passe sur les services de toute sorte qu'il lui rendit avant et après la gloire. Chateaubriand disait un jour qu'il lui avait « appris à dissimuler la difformité des objets par la manière de

les éclairer (1). » C'était rendre hommage à son bon goût. Mais il eût mieux fait de nous dire tout ce qu'il lui devait par ailleurs. Si grande que fût sa reconnaissance, elle était certainement inférieure à sa dette. Fontanes avait donc bien le droit de dire la vérité à Chateaubriand qui n'aimait guère à l'écouter, et je l'entends d'ici, dans l'affaire des *Martyrs*, lui rappeler toutes les transes par où sa lettre au *Mercure* avait fait passer ses amis : la colère de Napoléon, ses menaces de le faire sabrer sur les marches des Tuileries, et les reproches sanglants qu'il lui avait adressés à lui, Fontanes, pour avoir l'air de couvrir ces vilenies de son autorité !...

Chateaubriand n'était pas méchant au fond ; son plus grand défaut était la vanité, quoiqu'il jouât la modestie, mais c'est un fait que, dans l'élaboration de ses ouvrages, il tenait grand compte des observations de ses amis, sauf à en rager dans la coulisse et parfois à en pleurer devant eux. C'est ainsi qu'il n'avait pu retenir ses larmes, quand Fontanes lui avait dit que son épisode de Velléda était manqué. Mais cette fois la situation n'était pas la même ; il ne s'agissait pas de refaire, il n'y avait qu'à supprimer. Et les suppressions, toutes politiques, ne diminuaient en rien l'intérêt du livre... Ainsi posée, la question était résolue d'avance. Chateaubriand devait céder, et il céda.

Je crois qu'il le regretta quelques jours plus tard, quand il apprit que son malheureux cousin avait été fusillé, malgré sa lettre de supplique à l'Empereur, mais il eut tort de dire que les *Martyrs* avaient été pour quelque chose dans cette exécution sommaire et qu'ils lui valurent un redoublement de persécution.

Cela était si peu exact que, peu de temps après, Napoléon demandait à l'Institut pourquoi il n'avait pas été parlé de Chateaubriand à l'occasion des prix décennaux, et qu'il l'imposa en quelque sorte au choix de l'Académie quand il s'agit de remplacer Marie-Joseph Chénier.

Mais ces prévenances inattendues de l'Empereur lui firent certainement moins de plaisir que le nouveau témoignage d'amitié que lui donna Fontanes, au commencement de l'année 1810.

En réponse aux attaques furieuses dont les *Martyrs* étaient l'objet dans le *Journal de l'Empire*, Fontanes avait dit à Chateaubriand : « Laissez-les faire, on y reviendra ! »

On y revint, en effet, et beaucoup plus vite qu'on ne l'aurait

(1) Lettre de Chateaubriand à Mme la comtesse Christine de Fontanes, en tête de l'édition des Œuvres de son père publiées en 1839 par les soins de son illustre ami.

cru. Dans l'espace de huit mois, il s'écoula deux éditions de cet ouvrage, ce qui représentait une somme considérable, et la troisième édition était sous presse à la fin de l'année 1809. Elle parut le 25 janvier 1810 — cette date nous est encore donnée par la *Gazette de France* — et voici en quels termes ce journal l'annonçait le lendemain même à ses lecteurs :

> Il vient de paraître une troisième édition des *Martyrs* par M. de Chateaubriant. Cette édition est précédée d'un examen dans lequel l'auteur répond avec cette modération et cette modestie qui conviennent à un talent supérieur aux critiques qui ont été faites de son ouvrage, lorsque la première édition a paru. Dans celle-ci, il s'est particulièrement attaché à se justifier de tous les reproches qui ont pu lui être faits pour ce qui a rapport à la religion, et il a fait dans cette partie des changements considérables. Nous reviendrons sur cette nouvelle édition où se trouvent des fragments très curieux des voyages de M. de Chateaubriant en Grèce et à Jérusalem. En attendant, nous nous empressons de publier les stances qui ont été composées, dit-on, très rapidement et d'après la lecture de la première édition des *Martyrs*. On y trouvera assez de beautés pour les attribuer à un écrivain dont la prose et les vers sont en possession d'être regardés comme des modèle de goût et d'élégance.

Suivaient les stances célèbres qui commencent par celle-ci :

Le Tasse errant de ville en ville,
Un jour accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile
Qui, sur la tombe de Virgile,
Etend toujours ses verts rameaux.

Ainsi, ces vers fameux avaient d'abord paru sans nom d'auteur ! Encore un détail inconnu jusqu'à ce jour des biographes de Chateaubriand, même de Sainte-Beuve qui, pourtant, connaissait son René et son Fontanes sur le bout du doigt. Fontanes, quoique deviné par ceux qui savaient lire, ne se dévoila qu'un peu plus tard, quand l'orage qui planait toujours sur la tête de son ami se fut dissipé. Il remania alors sa pièce (1) et la dit en public.

(1) Dans le texte original elle avait dix-sept stances ; elle en a dix-huit dans le texte définitif. Après la cinquième, Fontanes ajouta celles-ci :

Plus heureux je passai ma vie
Près d'Horace et de Varius ;
Pollion, Auguste et Livie
Me protégeaient contre l'envie
Et faisaient taire Mévius.

Lamartine, qui ne l'aimait guère, pour des raisons étrangères à l'esthétique (1), l'entendit de sa bouche, au début de la Restauration, dans une séance de l'Institut, pour laquelle il avait obtenu un billet de faveur :

Je vis un gros homme, carré comme un Limousin, se lever et réciter d'une voix universitaire les strophes suivantes :

Le Tasse errant de ville en ville, etc.

Bien que très sensible à l'harmonie des vers, cette généreuse déclamation de M. de Fontanes ne m'émut pas ; le poète ressemblait trop à un homme d'Etat. Il n'y avait en lui du poète que la pompe, aucune grâce. La délicatesse est le symptôme de l'esprit. On applaudit, mais faiblement. Les vers étaient purs, l'intention honorable, mais Fontanes avait perdu sa popularité par l'enthousiasme déplacé qu'il manifestait en toute occasion pour les Bourbons restaurés, oubliant trop vite qu'il avait saturé d'encens Bonaparte. La décence est la vertu des changements de scène politiques (2).

Mais Enée aux champs de Laurente
Attendait mes derniers tableaux,
Quand près de moi la mort errante
Vint glacer ma main expirante
Et fit échapper mes pinceaux.

Après la neuvième, il ajouta celle-ci encore :

Le bruit confus de la cabale
A tes pieds va bientôt mourir :
Bientôt, à moi-même on t'égale,
Et, pour la pompe triomphale,
Le Capitole va s'ouvrir.

Par contre, il retrancha les deux dernières qu'il avait écrites, en 1809, en l'honneur du dieu du jour :

Ta gloire est sûre, il faut l'attendre,
Ce n'est point du présage vain ;
Chérile n'osera prétendre
Aux prix qu'un nouvel Alexandre
Promet à l'illustre écrivain.

Que le mérite se console,
Un héros gouverne aujourd'hui ;
Des arts il veut t'ouvrir l'école,
Et faire asseoir au Capitole
Tous les talents dignes de lui.

(1) Il a écrit à ce sujet : « Je dirais bien pourquoi M. de Fontanes me fut contraire : premièrement, il écrivait en vers, et moi aussi, de là une involontaire rivalité. Secondement, il avait été lié avant moi avec la personne [Mme Charles] que j'idolâtrais. Il dut le savoir et en conserver quelque amertume. » « (Souvenirs et portraits », t. II p. 96).

(2) « Souvenirs et portraits », t. II, p. 96.

Il y a certainement beaucoup de vrai dans cet « essai de morsure de cygne (1) », mais cela n'empêche que les stances de Fontanes à Chateaubriand demeureront autant que les *Martyrs* qui les ont inspirées.

III

Quelques mots à présent sur les beautés du livre. Après avoir été très contestées à l'origine, on ne tarda pas à les reconnaître. Le génie finit toujours par s'imposer. Mais comme dans tous les chefs-d'œuvre où les souvenirs de l'antiquité dominent, l'admiration commune n'alla pas aux mêmes épisodes.

Fontanes mettait au-dessus de tout l'épisode de Cymodocée en prison et s'extasiait sur ce passage :

> Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante ; esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents, courbez-vous sur la rame agile. Reportez-moi sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pormisus.
>
> Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie.

Mais je suis de l'avis de Sainte-Beuve : cela sent trop le pastiche. Sainte-Beuve préférait cent fois l'épisode de Velléda, qui avait coûté tant de peine à son auteur, et il avait raison. C'est incontestablement le plus original et celui qui portera toujours le livre. Chateaubriand y a mis tout le feu de son âme, toute la magie de la tere celtique, tout l'ensorcellement des grandes voix qui, étant enfant, le bercèrent à Saint-Malo et à Combourg.

Augustin Thierry — et cela se comprend — avait une prédilection marquée pour le récit du combat des Francs, qui le reportait aux temps mérovingiens.

Quant à Lamartine, c'est le livre V qui avait ses préférences, d'abord pour l'admirable description de Naples, ensuite pour l'entretien d'Eudore, d'Augustin et de Jérôme au tombeau de Scipion, et pour la lettre d'adieu d'Augustin à Eudore. Quand il partit pour l'Italie, en 1811, il emportait avec lui les *Martyrs* et l'*Itinéraire*, qui venait de paraître, et les complétait (2).

(1) C'est le mot que Victor Hugo appliqua à Lamartine après avoir lu les articles de ce dernier sur « les Misérables. »

(2) « L'Itinéraire » fut annoncé dans la « Bibliographie de la France » du mardi 26 février 1811.

Il écrivait, de Rome, au mois de novembre, à Prosper Guichard de Bienassis qu'il était allé voir le tombeau du Tasse à Saint-Onuphre, avec l'*Itinéraire* pour guide.

Je suis entré dans le couvent ; un frère m'a conduit dans une vilaine petite église et a commencé par me montrer des choses qui ne m'intéressaient qu'à moitié. — Mais le tombeau du Tasse, lui disais-je toujours ! A la fin, il s'est impatienté : — *Per Dio*, le tombeau du Tasse ! vous marchez dessus ! —C'était, ma foi, vrai. J'ai regardé à mes pieds et j'ai vu une toute petite pierre carrée sur laquelle était gravée l'inscription : *Fratres ejus ecclesiæ*, etc. Je suis alors tombé à genoux, je ne sais pas quelle prière j'ai faite, mais je t'assure que je pleurais en me relevant (1).

Cinq ans après, étant avec Mme Charles et Louis de Vignet à Aix-les-Bains, l'idée lui vint, un soir, à la veille de se séparer, de dicter à ses amis le fragment de la lettre d'Augustin à Eudore, qui fit couler tant de larmes lors de l'apparition des *Martyrs*. Mme Charles trouva l'idée originale et touchante. Elle prit une feuille de papier, s'installa à son petit bureau en disant à Lamartine : « J'écoute », et Lamartine dicta de mémoire (2).

Je ne sais, ajoutait Augustin en finissant cette lettre, je ne sais si nous nous reverrons jamais. Hélas ! mon ami, telle est la vie, elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons commencées et rompues ; par une étrange fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient devenir durables ; on rencontre l'ami avec lequel on voudrait passer sa vie, lorsque le sort va le fixer loin de nous ;

Ici, Mme Charles remit la plume à Louis de Vignet, qui continua sous la dictée de Lamartine :

on découvre le cœur que l'on cherchait, lorsque ce cœur va cesser de battre ; milles causes, mille accidents séparent les hommes qui s'aiment pendant la vie, et puis vient cette séparation de la mort qui renverse tous les projets. Vous rappelez-vous ce que nous disions un jour en regardant le golfe de Naples ; nous comparions la vie à un port de mer où l'on voit aborder et d'où l'on voit sortir des hommes de tous les âges et de tous les pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent.

(1) Lettre inédite.
(2) La preuve, en effet qu'il n'avait pas sous les yeux la page des « Martyrs », c'est que son texte à lui contient un certain nombre de variantes. Voy. à ce sujet la « Revue latine » des 25 juillet et 25 août 1906.

Je ne sais ajoutait Augustin en finissant cette lettre; je ne sais si nous nous reverrons jamais. hélas! mon ami, telle est la vie, elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons commencées et rompues; par une étrange fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient devenir durables; on rencontre l'ami avec lequel on voudrait passer sa vie lorsque le sort va le fixer loin de nous; on découvre le cœur que l'on cherchait, lorsque ce cœur va cesser de battre; mille causes, mille accidents séparent les hommes qui s'aiment pendant la vie et puis vient cette séparation de la mort qui renverse tous les projets. Vous rappelez vous ce que nous disions un jour en regardant le Golfe de Naples; nous comparions la vie à un port de mer où l'on doit aborder et d'où l'on doit sortir des hommes de tous les âges et de tous les pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent, les uns poussent des cris de joie en recevant des amis, les autres en les quittant se disent un éternel adieu car une fois sortis du port de la vie, on n'y rentre plus; supportons donc sans trop nous plaindre mon cher Eudore une séparation que les années auraient nécessairement produite, et à laquelle l'absence ne nous eût pas préparés

Rio 20 Oct. bre 1816
Alphonse [illegible] Louis.

A mon tour, dit Lamartine, et prenant la plume des mains de Louis Vignet, il écrivit :

Les uns poussent des cris de joie en recevant des amis, les autres en se quittant se disent un éternel adieu, car une fois sortis du port de la vie, on n'y rentre plus ; supportons donc sans trop nous plaindre, mon cher Eudore, une séparation que les années auraient nécessairement produite, et à laquelle l'absence ne nous eût pas préparés.

Puis Mme Charles data et signa :

Aix, 20 octobre 1816.

ALPHONSE, JULIE, LOUIS.

et les deux amis apposèrent leur signature à gauche et à droite de la sienne, Lamartine si près d'elle que la dernière syllabe de son prénom enjamba sur la première de celui de Julie.

M. le baron de Vignet, marquis de Vendeuil, qui a conservé cette pièce précieuse, a bien voulu me permettre d'en prendre le fac-simile. Qu'il reçoive ici tous mes remerciements (1).

Parlant de cette lettre d'Augustin à Eudore dans les notes de l'édition critique des *Martyrs*, qui parut en 1810, Chateaubriand disait :

L'auteur a vu des personnes s'attendrir à la lecture de cette lettre. Le flattait-on ? Etai-ce une de ces politesses convenues par lesquelles on trompe un auteur ? Il ne sait.

S'il avait su ce que je viens de rapporter, nul doute qu'il n'en eût éprouvé une grande joie ; peut-être aussi se fût-il abstenu — car il en fut toujours un peu jaloux — de traiter une fois Lamartine de « grand dadais (2). »

Léon SÉCHÉ.

(1) J'ai utilisé cette pièce dans le « Roman de Lamartine » qui vient de paraître.

(2) Le mot a été dit chez Mme Récamier devant Sainte-Beuve — qui le rapporte — en 1836, dans la huitaine qui suivit l'apparition de « Jocelyn. » « (Chateaubriand et son groupe littéraire », t. II, p. 388).

UN POÊTE LOCHOIS

(DELPHIS DE LA COUR)

Pour connaître les productions littéraires de la Touraine au XIXe siècle, il est à peu près indispensable de consulter le bulletin de la *Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Indre-et-Loire* auquel tous les tourangeaux se piquant de littérature ont collaboré depuis 1840 jusqu'à nos jours (1).

Ce bulletin ne donne pas une très haute idée du niveau littéraire de la Touraine, donnant plutôt raison à Balzac qui s'est prononcé plusieurs fois quant aux tendances artistiques de ses compatriotes.

En réalité, il n'y a pas grand chose à glaner parmi tous ces morceaux dont la plupart sont au-dessous des plus médiocres productions. Quelques-uns sont intéressants par leur niaiserie même, curieux ou comiques à force d'insignifiance.

Je trouve dans un numéro du bulletin de 1844 un poème sur *le magnétisme* qui peut à la rigueur, servir d'exemple. Les quelques vers que j'en extrais suffiront :

> J'ai lu qu'au temps jadis le docte somnambule
> Guérissait bien des maux sans julep ni pilule ;

. . . .

Suit une longue histoire du magnétisme interrompue seulement par ces deux vers :

> Après tant de succès dormit le magnétisme
> Puis il se réveilla, puis revint au mutisme.

Et l'histoire reprend même au moment où l'auteur formule, en manière de conclusion, ce souhait aussi audacieux qu'inattendu :

(1) La date de fondation de la Société est bien antérieure à 1840, mais avant 1840 le bulletin était surtout « agricole. »

Ce n'est pas tout, messieurs, je veux qu'avant vingt ans
L'homme restant fidèle à ces nobles élans
Prenne pour s'éclairer en ruse politique
Au lieu d'ambassadeur, un agent magnétique.

. . . .

. . . .

Ainsi donc nous Français au combat pleins d'ardeur
Toujours francs au conseil, pour tromper sans valeur
Nous aurons à Paris, au centre des affaires
De bons magnétiseurs membres des ministères..

. . . .

Pourtant, parmi ces littérateurs, un nom à retenir, celui de M. Delphis de La Cour. Celui-ci ronsardisait passablement et il est en cela Tourangeau.

En Touraine on est rarement poète et jamais à la manière de Villon ou d'Agrippa d'Aubigné. Quand on est énergique dans ce pays on ne fait pas de vers, un rêve de gigantesques entreprises, on les réalise quelquefois. Alors on écrit *la Méthode*, *Gargantua*, ou *la Comédie humaine*.

Alfred de Vigny semble une exception mais il ne fut guère tourangeau et sa ville natale lui inspirait une répulsion que M. Léon Séché a expliquée ici même. (V. La mère d'Alfred de Vigny, 1904, n° 3).

A la vérité il fallait les raisons qu'avait Alfred de Vigny pour ne pas admirer et aimer Loches, résidence de poète s'il en fut jamais.

Loches a tout le charme d'une vieille cité sans en avoir les inconvénients. C'est une ville d'art. Son donjon, justement réputé comme étant un des plus beaux d'Europe est admirablement conservé. Le château qui renferme le tombeau d'Agnès Sorel, pièce d'archéologie moins rare que la tour de Louis XI, est encore intéressant.

Rien de plus calme et de plus frais que ces charmilles de tilleuls qui s'étagent de la ville au château qui domine une plaine grandiose bordée de forêts.

Delphis de La Cour qui n'avait pas les raisons d'Alfred de Vigny pour détester Loches, y vécut plus de quarante ans mais ce fut seulement dans les derniers temps de sa vie qu'il consentit sur les instances de ses amis à tenter la publicité en sortant du cercle étroit qui avait suffi jusque là, à son ambition.

De 1860 à 1877 date de sa mort, Delphis de La Cour participa

à tous les concours de poésie organisés par les sociétés de Montauban, de Béziers, de Metz.

L'académie des jeux floraux lui offrit l'une après l'autre, toutes les fleurs du parterre de Clémence Isaure et il ne lui manquait, quand il mourut, qu'une récompense pour être proclamé *mainteneur* de la poétique compagnie.

L'Académie française lui accorda un prix pour son poème *Vercingétorix* où se trouve un tableau assez réussi du soulèvement des Gaules avec, pour finir, ce vers cornélien :

Il n'y eut bientôt plus de couchés, que les morts.

Delphis de la Cour est très inégal .A côté de strophes banales on trouve dans une même pièce, d'autres strophes assez libres. Les meilleures sont assurément celles où le poète s'éloigne le plus de la tradition du XVIII[e] siècle.

Exemple : (j'extrais ces vers d'une pièce écrite en l'honneur du sculpteur Droz auteur d'un *Satan* fort admiré à cette époque).

S'il dit au mal : « Je suis ton esprit et ton âme ! »
Au triste et noir enfer : « Tu seras mon séjour ! »
Au bûcher : « Je n'ai pas d'autre lit que ta flamme ! »
A la nuit : « Tu seras mon jour ! »

Il dit à la douleur : « Viens avec tes alarmes ! »
Au péché : « Je t'attends ! » à l'homme : « Ecoute-moi ! »
Il dit à la mort : « Frappe ! » Aux yeux : « Versez des larmes ! »
Au premier cercueil : « Ouvre-toi ! »

. . . .

Mais le genre de Delphis de La Cour n'est pas dans la peinture des guerres, des élans patriotiques et des allégories sataniques. Son thème de prédilection c'est le foyer domestique, les souvenirs familiers, les enfants.

La pièce que voici est une de celles qui peuvent le mieux caractériser sa manière. Ce n'est pas très poétique mais ce sont des vers agréables dans le genre sentimental lamartinien :

Enfant, tes jours sont gais, les miens sont monotones
En deux saisons pour nous se partage le temps ;
L'année a beau changer, je n'ai que des automnes,
Toi seule as des printemps.

Tout de mon cœur se ferme et du tien tout s'épanche.
S'il te faut des bonheurs, que Dieu prenne les miens ;
Je ne me plaindrai pas de ceux qu'il me retranche
S'il les ajoute aux tiens.

Il m'enlève un sourire, il t'apporte une grâce.
L'air qui te rafraîchit me donne des frissons ;
Tu vas avoir neuf ans : oh ! comme le temps passe,
Et comme nous passons !

Ton âge te rend fière et le mien me fait honte
Les ans pour moi sont lourds, ils ne te pèsent rien ;
De peur d'en perdre un seul à ton âge on les compte ;
On les oublie au mien.

L'astre de l'enfant dort au milieu de l'espace,
L'astre de l'homme vole ainsi qu'un tourbillon ;
Heureux si dans l'azur il laisse, quand il passe,
Un lumineux sillon !

On naît jeune, par tous cette mode est suivie,
Avec ses doux printemps on fait des envieux
Il semble qu'à rebours j'ai commencé la vie
Et que je suis né vieux.

Je suis tout gris, hélas ! mais sans que mon front penche.
J'étais presque à trente ans le vieillard que tu vois,
Et je n'avais de jeune avec ma tête blanche
Que l'esprit, que la voix.

Lorsqu'on ne trouve en soi rien de sec, rien d'aride,
On se croit jeune encor de front comme de cœur,
Jusqu'au jour où le temps vient, au fond d'une ride
Poser son doigt moqueur.

Ton sourire est charmant de candeur et de grâce,
Je fais, pour l'imiter, des efforts superflus.
N'est-ce pas que le mien est comme une grimace,
Une ride de plus ?

Quand pour toi chaque jour fait fleurir toute chose,
De mes jours sans parfums que ton âme ait pitié,
Mais ne me jette pas ainsi toutes tes roses,
C'est trop de la moitié.

Garde-moi, c'est assez pour une vie amère
La dîme des bonheurs qu'on goûte auprès de toi.
Quand tu voudras donner dix baisers à ta mère,
Que l'un d'eux soit pour moi !

Delphis de La Cour a en outre composé beaucoup de pièces *de circonstance*. Il y a parfois de la gaité dans ces morceaux où il raille doucement les mœurs de sa petite ville. L'auteur d'une anthologie des poètes de la Touraine voudra peut-être les utiliser.

René MARTINEAU.

VARIA

I

LES MIETTES DE VICTOR-HUGO

LES « MISÉRABLES »

Le volume qui vient de paraître de l'édition nationale de Victor Hugo contient les seconde et troisième parties des *Misérables*. Mais il contient aussi un important « reliquat », avec des jugements inédits considérables, et un « historique » fort curieux. M. Gustave Simon y retrace avec un vif attrait les périodes où Victor Hugo confectionna ce chef-d'œuvre.

La mort tragique de sa fille Léopoldine, en 1843, le détourna de tout travail, et le roman conçu depuis 1830 ne fut commencé qu'en novembre 1845 ; en deux ans (en 1846 et en 1847), l'œuvre se déroula si vite que Hugo songea à préciser un acte sous seing privé du 31 mars 1832, signé avec ses éditeurs Gosselin et Renduel, et il lui substitua la convention du 30 décembre 1847 visant la vente du roman en deux volumes in-8° spécifiée le 31 mars 1832.

En voici les clauses principales :

Art. 1er. Le roman que M. Victor Hugo a le projet de remettre à MM. Gosselin et Renduel, par suite et en exécution des conventions sus-rappelées, forme la première partie d'un grand ouvrage intitulé *les Misères* qu'il compte composer. Cette première partie contiendrait sous le titre : *Manuscrit de l'Evêque* un chapitre considérable et très étendu formant un traité complet de dogme et discipline ecclésiastique et censé trouvé dans les papiers d'un évêque. M. Victor Hugo ayant fait part de ce fait à MM. Gosselin et Renduel, ces messieurs ont témoigné le désir que ce chapitre, qui n'a pas moins d'un demi-volume et qui réduirait de beaucoup la partie romanesque des deux volumes qu'ils ont le droit de publier, ne fût pas joint à ces deux volumes et fût au contraire réservé pour être mis en tête de la publication complète de l'ouvrage.

M. Victor Hugo ayant partagé leur avis renonce à joindre ce chapitre aux deux volumes destinés à MM. Gosselin et Renduel et s'engage à ne le publier que plus tard, après leur droit expiré.

Ainsi donc, à l'origine, la première partie du roman devait s'appeler *le Manuscrit de l'Evêque*. Et cet évêque était Mgr Miollis, évêque de Digne. Mais si Victor Hugo dut abandonner ce premier projet, c'est qu'ayant vendu deux volumes seulement de son « grand ouvrage », l'opération commerciale paraissait aux éditeurs peu avantageuse si un « demi-volume » était consacré préalablement à des discussions de dogme et de discipline ecclésiastique.

A mesure que Victor Hugo accumule notes, documents, plans (il visite Paris, s'attarde à Waterloo), son œuvre s'élargit. C'est d'ailleurs ainsi qu'il en fut pour toutes ses productions.

Dans ses notes on le voit se critiquer lui-même ; il est attentif, exigeant, méticuleux.

Voici une première page de notes :

Compléter Gillenormand.
Approfondir Mabeuf
commencer par là (19 oct.).
(Peut-être Waterloo — grand récit épique mêlé au roman).

Peindre l'arrachement de Marius à son père en évitant les ressemblances avec l'arrachement et la douleur de Fantine perdant Cosette et de Jean Valjean perdant Cosette (j'ai commencé cette revision en juillet 1861).

Au lieu de mame Burgon : mame Burgon dite la mère Plutarque.
Approfondir les jeunes gens républicains.
Scène de la carrière.
Remanier tout le bonapartisme de Marius au point de vue démocratique et libéral.
(C'est fait et ce sera complété).

Cosette ne peut entrer au couvent qu'en 1824 ; elle n'en doit guère sortir que sept ans après, vers 1831. Voir si cela s'accommode avec le reste. En ce cas-là, tout se ferait en un an, la barricade étant de 1832. Cosette aurait près de quinze ans quand elle serait vue pour la première fois au Luxembourg par Marius, et ce serait après la révolution de juillet 1830. Faire attention à ceci : ne vaudrait-il pas mieux que Cosette ne restât que cinq ans au couvent ? Maintenir la sortie en 1829 et en ce cas changer en cinq les sept mille francs et dire éducation à peu près complète au lieu de *complète*. En ce cas-là Cosette sortirait du couvent à treize ans.

(C'est fait, vérifier encore.) [Juillet 1861.]

En travers de cette feuille, Victor Hugo écrit :

Il faudra relire avec soin la scène du bouge et en ôter Boulatruelle. Le remplacer par un vieux ivrogne voleur quelconque. Si on ne l'ôte pas, expliquer comment il se fait qu'il est libre à la fin dans le bois de Montfermeil.

Qu'était-ce que Jean Valjean, qui fut d'abord Jean Tréjean, puis Jean Vlajean ? Le personnage avait-il existé ? Son histoire était-elle vraie ? Y avait-il une part de vérité et une part d'invention ? Jean Valjean était bien un être réel. Il n'était autre que Pierre Maurin, condamné en 1801 à cinq ans de galères pour avoir volé un pain dans la boutique d'un boulanger après effraction d'une grille. Il avait perdu la tête en voyant les sept enfants de sa sœur menacés de mourir de faim ; il s'était, il est vrai, livré à des voies de fait sur le boulanger ; aussi la peine eût été bien plus rigoureuse si le coupable n'avait pu invoquer d'excellents antécédents. Victor Hugo avait puisé dans un récit vrai les principaux éléments de son drame ; il avait changé le nom du condamné et placé la scène à Faverolles au lieu de Forcalquier. Pierre Maurin fit ses cinq ans et Mgr Miollis fut l'évêque qui accueillit chez lui le forçat libéré.

Lorsque les *Misérables* parurent en 1862, plus de soixante ans s'étaient écoulés depuis cette condamnation, et les témoins de cette époque, s'il en restait, devaient être plus qu'octogénaires.

Armand de Pontmartin, qui donnait alors des feuilletons littéraires à la *Gazette de France*, et avait de nombreuses relations dans le monde ecclésiastique, fut avisé qu'il existait encore un témoin de cette époque, le chanoine Angelin. Ce chanoine avait été, dans sa jeunesse, secrétaire de Mgr Miollis à Digne. Il était âgé de quatre-vingt-six ans et se trouvait à Grasse dans une maison de refuge de vieux prêtres retraités.

Pontmartin était alors à Cannes ; il se rendit à Grasse et se trouva en face d'un vénérable prêtre, à l'intelligence très ouverte, qui avait sur la table de sa chambre le volume des *Misérables*, et lui fit un récit fort exact de l'aventure initiale. Quant au reste, aux mille détails de cette œuvre colossale, on pense bien qu'ils naquirent des innombrables impressions de l'auteur, rencontres, choses vues, imaginations, bref son habituel et formidable chantier.

Par exemple ce n'est qu'en 1860 que Victor Hugo songe au livre de *Waterloo* qu'il écrira sur le champ de bataille même, du 7 mai au 30 juin 1861. Il nous décrit Jean Valjean dans les bois de Montfermeil, sa rencontre avec le cantonnier Boulatruelle ; il

complète encore le portrait des Thénardier et les renseignements sur le couvent du Petit-Picpus donnés d'après des notes fournies par une ancienne pensionaire. Cette pensionnaire était Juliette Drouet, entrée au couvent des dames de Sainte-Madeleine logé provisoirement dans une petite maison bâtie au bout du jardin du couvent Saint-Michel, à l'angle de la rue d'Ulm et de la rue des Postes.

En résumé le roman des *Misérables* publié en dix volumes avait imposé à Victor Hugo d'abord deux ans et trois mois de travail, du 17 novembre 1845 au 21 février 1848, puis six mois de travail, de janvier au 30 juin 1861, soit en tout deux ans et neuf mois, une période de méditation vers 1830 que nous ne pouvons évaluer, et une autre période de huit mois, du 25 avril au 30 décembre 1860, enfin un travail de revision d'environ neuf mois et demi, du 3 septembre 1861 au 24 mai 1862. Il avait vingt-huit ans quand il concevait son œuvre, quarante-trois ans quand il commençait à écrire, cinquante-neuf ans quand il l'achevait. Et à ceux qui le représentaient comme ayant déjà une grosse fortune, il pouvait répondre ce qu'il répondit à Octave Lacroix dans une lettre du 30 juin 1862 :

Ma fortune, fort ébranlée et presque détruite par le coup d'Etat, a été un peu réparée par le livre *les Misérables*.

Il avait soixante ans. C'est une des œuvres assurément auxquelles il a consacré le plus de temps durant toute sa carrière. C'est elle qui, avec *Notre-Dame de Paris*, en pénétrant dans tous les publics, répandit partout son nom et universalisa sa gloire.

II

DANSEUSES D'AUTREFOIS

Une femme vient de disparaître qui emporte le souvenir de tout un Paris d'autrefois, un Paris je ne dirai pas plus gai que le Paris des confetti et des monômes carnavalesques, mais « meilleur enfant », moins apprêté, moins américanisé, ou si l'on veut, moins « mondial », puisque le mot est à la mode ; un Paris plus Parisien, de plus claire humeur peut-être ; le Paris du plaisir plus facile et des impôts moins lourds ; un Paris moins luxueux que

le nôtre et moins cravaté de blanc ; un Paris aboli : le Paris de nos grand'mères.

A lire les *Mémoires* de Céleste Mogador, partie de si bas et, un moment, arrivée si haut, on se figure, on revoit ce Paris, où il était plus facile de vivre, où les arrivistes étaient moins féroces, et moins nombreux aussi les apaches de toutes les catégories. Peut-être la distance donne-t-elle un aspect plus aimable aux choses de jadis, comme la perspective modifie les paysages. Vue de loin, la petite ville est délicieuse, qui devient un guêpier lorsqu'on y veut vivre. Mais en vérité, le Paris de la Chaumière et du Prado, — puisque aussi bien la future comtesse de Chabrillan en fut une des étoiles, — le Paris de Nadaud était, ce me semble, plus cordial que le nôtre, et le débardeur de Gavarni retrouvé, l'autre soir, dans le bal artistique, charmant et somptueux des *Annales*, semble incarner cette gaieté spirituelle d'autrefois, ce négligé élégant qui n'est pas le déshabillé d'aujourd'hui, et fait penser à cette statuette de Saxe qu'était alors Virginie Déjazet plus qu'aux belles filles massives qu'on expose dans les music-halls.

Céleste Mogador, qui portait fort joliment, paraît-il, ce costume de débardeur, était pourtant le contraire d'une figurine de Saxe. Grande, brune, avec un profil de Romaine du Transtévère, elle semblait faite pour la médaille bien plus que pour le croquis, et dans sa vieillesse, sous ses cheveux blancs, le visage était demeuré superbe et comme majestueux. Que d'aventures pourtant avait traversées la matrone au regard austère ! Parisienne, tour à tour victime de Paris, puis reine de Paris ! Prisonnière de Saint-Lazare et grande dame de hasard ! Elle s'appelait Céleste Vénard. « Vénard, pas veinarde », disait tristement l'octogénaire en hochant sa tête toujours belle.

Elle avait connu les heures noires de la détresse, battue par sa mère, poursuivie par son beau-père dans le triste ménage d'ouvriers pauvres où elle avait grandi. Un soir, elle avait fui. Où aller ? La Seine est toujours prête avec ce que Mercadet appelle ses linceuls glacés. Mais à quinze ans on a l'envie de vivre.. Céleste Vénard a conté bravement comment elle vécut, recueillie par une prostituée et trouvant asile dans les antres malsains. Elle vécut, si c'était vivre, de sa beauté, de ce corps que la nature avait fait pour la maternité et dont le sort faisait une machine à plaisir. De ce passé lugubre elle ne rougissait pas ; elle n'en faisait pas non plus un moyen de scandale, et lorsque

ses *Mémoires*, qu'on appelait ses *Adieux au monde*, furent saisis, supprimés par la justice, elle répondait :

— Il faut bien pourtant que je vive !

Ne sachant rien, elle avait appris l'orthographe, la grammaire ; et la fille des rues, devenue comtesse authentique, comtesse de Chabrillan, voulait par son travail se réhabiliter aux yeux de tous. Elle essaya, elle réussit. En Australie, elle vivait avec les chercheurs d'or, son mari ayant obtenu un poste de consul à Melbourne. Elle disputa à la mort celui qui lui avait donné son nom, et ce nom elle ne le mettait pas toujours sur la couverture de ses romans ou sur l'affiche de ses drames. Elle les signait la plupart du temps « Lionel ». Aux volumes de ses *Mémoires* elle avait mis son surnom, dont un soir, à Mabille, — la nouvelle du bombardement de Mogador par le prince de Joinville étant arrivée ce jour-là à Paris, — on l'avait saluée d'une acclamation unanime après un pas orageux dansé par elle avec furie :

— Vive Mogador ! Bravo, Mogador ! En triomphe, Mogador !

Elle n'est pas toujours indulgente en ses *Mémoires*, Céleste Mogador. Sur Alfred de Musset, l'habitué de la maison close, elle a des pages terribles que le poète des *Nuits* a pu lire, car il avait encore trois ans à vivre lorsque parut le livre. La femme à vendre, la fille esclave, a contre l'acheteur féroce des rancunes de chien battu. J'ai cité jadis ce passage ici même. Il semble que lorsque l'étudiant stupide met dans le dos de la pauvre Fantine décolletée une boule de neige ramassée sur le trottoir, Victor Hugo ait songé à Alfred de Musset versant dans le corsage ouvert de Céleste Mogador le contenu d'un siphon d'eau de seltz après un dîner au Rocher de Cancale. Elle raconte qu'elle menaça violemment le poète et que Musset eut peur. Il y a là une véritable scène des *Misérables*, mais « vécue », et pour la martyrisée, inoubliable.

Et pourtant Musset disait, Rolla devenu grisonnant :

— On ne sait pas ce qui se cache de tendresse chez ces filles. Elle m'on consolé des trahisons des autres !

La comtesse de Chabrillan, Céleste Mogador, n'aimait pas, en ces dernières années, à remonter vers ce sombre passé. Elle trouvait avec raison qu'elle avait assez travaillé pour le faire oublier. Le portail de Saint-Lazare ne portait point pour elle le « *Lasciate*

speranza. » Elle espérait toujours. Elle luttait toujours. C'était une laborieuse, une féministe en action. Elle avait voulu être directrice de théâtre, étant déjà auteur dramatique. Boulevard Beaumarchais, ou plus loin, à Belleville, elle donnait des drames qui en valaient bien d'autres (les *Voleurs d'or* plaisaient à Jean Populo). Aux Champs-Elysées, directrice du théâtre des Folies-Marigny ; puis, quelques années après, faubourg Saint-Martin, elle faisait représenter des vaudevilles. Mais ni les vaudevilles de Lionel, ni les mélodrames de Céleste de Chabrillan ne faisaient fortune. Enfant, Céleste Vénard avait connu la misère. Déjà vieille femme, elle connut la faillite.

Et pendant combien d'années lentes et lourdes l'ancienne reine du Prado, la rivale de Pomaré, de Rose Pompon, de Maria, de Clara, de Frisette — de toutes ces gloires d'un jour de chorégraphie de bals publics — traîna, le portant fièrement, ouvrière de la plume, ce titre de comtesse qu'on lui avait disputé !

Comtesse ! Une autre souveraine du Paris d'autrefois, mais une aventurière celle-là, une contemporaine de Mogador qui appartient à l'histoire politique comme Lionel de Chabrillan appartient à la chronique littéraire, avait arboré insolemment ce titre devant tout un peuple, de par la volonté d'un roi fou d'amour. Mogador le prenait du moins des mains d'un compagnon de labeur dont elle partageait la rude vie et consolait l'agonie.

C'est de Lola Montès — ou plutôt Montez — que je veux parler. Céleste Mogador en dit-elle quelques mots dans ses *Mémoires ?* Je ne m'en souviens pas. Mais la disparition de celle-ci me rappelle une lettre étonnante que j'ai de celle-là et que la courtisane quittant Paris après le duel où son amant Dujarrier, le gérant de la *Presse*, avait été tué, écrivait à Pierangelo Fiorentino, le critique dramatique, le Zeus des *premières*, — celui que nous appelions « Jupiter feuilletonnant », — le traducteur de Dante, et pour *Monte-Cristo* le collaborateur d'Alexandre Dumas.

Elle aussi, Lola Montès, rêve d'être comtesse, et elle annonce au journaliste, son ami, qu'elle portera ce titre bientôt. Toutes les joies insolentes de la courtisane parvenue, toutes les tristesses aussi de l'amoureuse de Paris exilée dans une cour allemande, toute la mélancolie d'une veuve Scarron, mais veuve de tant de Scarrons successifs, cette Lola ! — contemplant les carpes qui regrettent leur bourbe — se retrouvent dans cette lettre d'une femme qui précipitera la chute de son royal amant.

Lola Montès ! Je la croyais Espagnole. Elle était Ecossaise, née à Montrose. Elle avait pris ce nom de Lola en Espagne, où elle avait été la maîtresse de lord Malmesbury après avoir, en Angleterre, eu autant d'aventures qu'une Emma Lyonna, une future lady Hamilton. Comme Céleste Mogador avait figuré et dansé aux Délassements Comiques, puis aux Variétés, — dans les *Trois Sultanes* notamment, à côté de Mme Ugalde, toujours vivante — Lola Montès, avait été figurante à l'Ambigu, ensuite danseuse à la Porte Saint-Martin. Elle avait traîné la savate avant de rencontrer Dujarrier, Dujarrier, la fortune ! Et avant les soupers à la Maison-Dorée, comme tant d'autres elle avait dormi dans les hôtels garnis — ou couché sous les ponts !

Et la voilà qui est à Munich et qui y règne — matériellement qui y règne — et elle envoie à l'*amico* Fiorentino cette lettre à la fois triomphale et mélancolique, document précieux pour la mentalité de ces filles ambitieuses, misérables hier, enamourées de luxe et de pouvoir — tout à coup.

J'en respecte l'orthographe. Il faut bien d'elles respecter quelque chose.

La lettre est écrite sur le papier alors courant, le papier Bath. qui devait rappeler à la fille naturelle de l'officier Gilbert la petite ville de Bath, où l'enfant, née d'une créole, avait été élevée.

Mais non, Lola Montès ne se souciait, ne se souvenait que de Paris.

Munic, 5 décembre 1816.

Mon cher Fiorentino,

Sans doutte vous serez bien étonné de recevoir cette lettre de moi sur tout que vous avez sans doutte oublié qu'il était encore une Lola !! Mais moi je n'oublie point cet Fiorentino si fin et si spirituelle et qui a été toujours si aimable pour moi excepté dans les dernier temps.

Je vous écri ceci pour vous demander les nouvelles, pour entendre un peu de Paris.

Vous avez sans doutte entente de mon heureuse fortune. J'ai rêvé toujours ce que aujourd'hui je réalise.

Eh bien, cher Fiorentino, j'ai quitté Paris au commencement de juin en dame errant et courant le monde et *aujourd'hui* je suis au moment de recevoir le titre de *comtesse*. Possédant une belle propriété, chevaux, domestiques, enfin tout ce qui peut entourer la maîtresse en titre du roi de Bavière.

Je suis là, suivie de tous les hommages des grandes dames, je vais partout, tout Munic me fait antichambre, des ministres, des généraux, de grandes dames, et je ne me reconnais plus pour Lola Montez. Le roi m'aime passionnément ; il m'a fait une rente de cin-

quante mille francs pour la vie et a déjà dépensé plus de trois cents mille francs pour ma propriété, etc., etc.

Je fais tout ici. Le roi me témoigne en public son grand amour. Il promène avec moi, sort avec moi. Tous les semaines, j'ai grand soirée des ministres, etc., etc., où il vient assister et il ne sait assez m'accabler des hommages.

Je sais, cher Fiorentino, que *vous* m'avez toujours voulu du bien et que cette nouvelle vous fera plaisir. C'est pour quoi je vous l'écrit, car quoique entourée de toute gloire et hommags, de mes spérences les plus ambitieux, hélas, quelques fois je rêve, je pense de Paris.

Cher Paris !

En vérité le vrai bonheur n'est point dans la grandeur. Il y est tant des envieux, des intrigues. On est obligé d'être toujours grande dame, peser ses paroles à chaque individu. Hélas ! ma joyeuse existence de Paris !

Mais ma résolution est fait. Je ne quitte pas cette sphère où je me suis trouvée élevée comme par un miracle. Le roi a une passion pour moi de vrai amour. Il n'a jamais eu avant des maîtresses. Mais ma charactère lui a plu. C'est un homme d'un talent remarquable. Un vrai génie et un des plus élégant poète qui existe dans ce momente en Europe. Ma plus moindre caprice est pour lui un devoir et tout Munic est consternée. On ne sait quoi plus dire. Tellement il m'aime que tous les personnes qui me plaît sont immédiatement en faveur.

Je vos prie cher ami, de faire une visite de *ma* part au baron de Malthgen, un des chambellans de Sa Majesté qui dans ce moment demeure, 51, rue de la Madelaine. Je vous prie de lui faire une visite de ma part, car c'est un de mes meilleurs amis et il arrive peu de temps d'ici. Il vous en donnerait des détails de moi ! Je crois il doit revenir à la Cour très prochainement.

Dites-moi aussi ce que *vous* faites. J'en suis sûre toujours de mieux en mieux, car vous avez un esprit très brillant et vous êtes sûr de faire une *grande* chemin à Paris. Que fait votre ami Vatel ? Et tous les anciennes connaissances que j'ai eu ?

Si c'est possible l'été je tâcherai de faire une *visite* volante à ce cher Paris toujours à regretter.

Aussi je vous prie de me dire si je puis envoyer chercher un abonnement d'une année pour le *Corsaire Satan ?* Je veux lire ce journal si amusant.

L'autre jour, Jenny Lind a donné des représentations ici. Franchement elle est *très passée* de voix, et dans une année elle se retire du théâtre et se marie à un prêtre suédois. Aussi, je crois, elle fait une visite le printemps à Londres, mais point à Paris.

Le théâtre ici est très beau, et ses artistes très distingués en la danse et la chant.

Je vous prie de m'envoyer une réponse tout de suite à cette lettre en signe que vous ne m'oubliez pas. Faites mes amitiés à tout le monde de connaissance. Oh ! Paris ! C'est là où j'ai tant souffert, mais aussi où j'était bien heureuse !

Adieu, cher ami. Je vous embrasse. Plaît à Dieu que vous étiez ici, car je ne puis avoir ni ami ni... tant la grandeur jure !

Votre toujours affectionnée

LOLA.

P.-S. — Je vous prie si vous avez l'occasion d'en parler de faire part au public que Monsieur Lavigne qui joue le *hautbois* est ici et fait beaucoup de success. Il a été à Stuttgart où la duchesse Olga, la *bella di bella*, a été très éprise de lui et d'ici il part pour tourner les têtes des Viennoises, jeunes et vieilles.

Adresse :

Madame Lola Montès

Poste restante

Munic

Bavière.

Bientôt je vous ferai part de ma titre de comtesse.

Et je vous prie de faire une visite au baron de Malthgen de ma part.

Adieu.

Ce Paris ! Ce « cher Paris » ! Il est, pour les pécheresses qui l'ont quitté, comme une sorte de paradis perdu ! et le proverbe ne disait-il point, avant les automobiles : « Paris est le paradis des femmes et l'enfer des chevaux » ? Elle a beau être prochainement « comtesse » — comtesse de Landsfeldt — Lola n'en regrette pas moins amèrement la Maison-Dorée, le café Anglais, Tortoni, et même les petits restaurants de hasard où l'on mangeait à la portion congrue. Ah ! le bon temps que ce mauvais temps !

Elle n'a pas de longs mois, au surplus, à jouir de son comté, de sa royauté de la main gauche. Les ministres et les grandes dames peuvent à leur gré faire leurs courbettes devant la courtisane, l'opinion publique chansonne cette Dubarry qui reçoit des brevets de rente sur l'Etat. Elle avait été sifflée jadis à Paris, au théâtre du Palais-Royal, où elle avait dansé. Elle est sifflée à Munich par les étudiants et par le peuple lorsqu'elle passe dans les rues. Les dragons chargent la foule ; elle-même, la Lola, qui marche une cravache à la main, cingle la figure des officiers qui ne la saluent pas. On ferme les universités. L'émeute gronde. Mais il faut enfin que le vieux roi cède à l'indignation populaire. La comtesse de Landsfeldt quittera Munich. Et alors il se passe

une scène tragique et comique à la fois, où le roi-poète joue le rôle d'un baron Hulot couronné,

La foule irritée, se précipite vers l'hôtel d'où vient de sortir, protégée par la cavalerie, la favorite. Elle enfonce les portes, elle brise les glaces, les porcelaines, saccage, jette les malles par les fenêtres, et mêlé à cette multitude furieuse, le roi, le roi lui-même, le vieil amoureux désolé, cherche dans ce désordre et ce massacre des objets inertes à sauver, à rapporter — quoi ? — quelque bibelot qui lui rappelle un souvenir d'amour. On songe au tableau de colère mis en scène par M. Saint-Georges de Bouhélier dans sa dernière pièce à l'Odéon : ce roi fou d'amour, parmi cette foule enragée de vengeance ! Louis de Bavière reçut d'ailleurs dans la bagarre une pièce destinée à un portrait de Lola Montès, et il fut arraché aux assaillants, ramené blessé à son palais.

Et elle devait le revoir, son « cher Paris », la comtesse de Landsfeldt, qui, quelques années après, jouait sa propre histoire, Lola Montès elle-même, à Londres, dans une pièce fabriquée sur commande et destinée à piquer la curiosité publique. *Lola Montès ou la Comtesse d'une heure*, disait alors l'affiche de Covent-Garden. Elle devait revoir Paris, s'y éprendre d'un cabotin qui déclarait publiquement n'avoir pas voulu l'épouser, et après des aventures nouvelles, — duel avec un journaliste, sur la scène même du théâtre de Melbourne, coups de cravache, reçus cette fois, de la main d'une directrice de théâtre, en Australie, danses espagnoles dans les bars du Nouveau-Monde, séances de *conversation* tarifées, avec droit de contempler pendant un quart d'heure la comtesse d'une heure dans ses plus riches atours et de causer avec elle *de omne re scibili*, comme Pic de la Mirandole, en anglais, en français, en allemand, en espagnol, au choix, — elle disparut, elle fut, misérable et fanée, recueillie par une vieille amie dans une maisonnette de New-York, et mourut là, sans bruit, chrétiennement, dit la chronique.

Qu'était-ce que ce *Corsaire Satan* que regrettait et souhaitait Lola, comtesse de Landsfeldt, sous les lambris et les peintures de son palais de *Munic*. ? Le Poittvin Saint-Alme, journaliste oublié, remueur et inventeur d'hommes à la façon de Villemessant, en avait fait le journal nécessaire au boulevard, aux Parisiens empoisonnés de parisine, comme dit Roqueplan. Lola ne

pouvait pas plus se passer du *Corsaire* que le Froufrou de Meilhac et Halévy ne peut se passer, dans son *palazzo* de Venise, du *Figaro* de la veille.

Alphonse Karr, Gozlan, Sandeau, Méry apportaient au *Corsaire Satan* leur fantaisie, et Murger y allait bientôt chanter ses chansons à la bohème. Le *Corsaire* s'occupait et se préoccupait des tapageuses et pénétrait volontiers dans leur vie privée, si j'en juge par ce billet adressé précisément encore à Pierangelo Fiorentino, le correspondant de Lola Montès :

Mon cher Fiorentino,

Je te serai bien obligée de m'envoyer les deux numéros du *Corsaire* où l'on *m'habille* et me *déshabille*. Je t'en saurai un gré infini parce que je n'ai pas pu dire le jour ; on n'a pas pu me le donner au bureau.

J'y compte et te remercie.

A toi,

ÉLISE.
33, rue Saint-Georges.

Et cette Elise, c'est Elise-Rosita Sergent, dite la « Reine Pomaré », « lorette et danseuse à Mabille », dit le catalogue d'autographes où j'ai trouvé ce bout de papier.

La reine Pomaré ! Céleste Mogador raconte précisément dans ses *Mémoires* comment, après avoir été baptisée par Brididi de ce nom de Mogador, il y eut à Mabille comme une émeute, les partisans de Céleste Vénard criant : « Vive Mogador ! » et ceux d'Elise Sergent : « Vive Pomaré ! »

Le préfet Romieu, le futur auteur du *Spectre rouge*, rimait alors des vers à Pomaré :

O Pomaré, ma jeune et folle reine,
... Paré de fleurs, ton trône, chez Mabille,
A pour soutien tous nos joyeux viveurs.
Mieux vaut cent fois régner là que sur l'île
Où vont cesser de briller nos couleurs.

C'était l'heure où l'affaire Pritchard nous faisait baisser pavillon. Et Mogador nous la montre, cette « folle reine », chez elle, amaigrie, toussant — phtisique — et dansant pour payer les mois de nourrice de son petit.

Il faut les lire, ces *Mémoires*. Ils sont tragiques. Céleste Mogador, l'ancienne écuyère de l'Hippodrome, n'y coudoie pas

seulement des filles. Elle y « pourtraicture » des artistes, Mme Ugalde, Rachel, qui fut bonne pour elle lorsqu'elle alla rue Trudon lui présenter des billets pour une représentation au bénéfice d'un pauvre diable. « Il y avait là, dit-elle, sa sœur Dinah, mignonne, une enfant », — une enfant qui devait être une des plus regrettées sociétaires de la Comédie-Française.

Dumas fils disait de Céleste Mogador :

— Peut-être lui ferai-je un rôle !

Il y avait, en effet, une autre *Dame aux Camélias*, plus près du ruisseau et plus poignante, dans la vie de cette femme dont Mme de Girardin disait, après avoir lu les *Mémoires de Céleste :*

— Peu importe qui pleure ! Ecoutons la plainte de tous ceux qui souffrent !

Et elle avait souffert, la jolie fille, qui superbe, en un fameux bal de réveillon donné par le poète Philoxène Boyer, voyait une comédienne du Théâtre-Français (elle vit toujours) se lever du canapé où venait s'asseoir Mogador et se retirer indignée.

Alors Henry Murger vengeait la pauvre fille en lui faisant des vers :

Pour vexer la comédienne
Qui n'a que des bijoux en toc,
Céleste qui dans le Maroc,
Jadis a choisi sa marraine,
Derrière un jardin tout en fleurs,
S'avance en princesse hautaine...
Dans les salons de Philoxène
Nous étions quatre-vingts rimeurs !

Céleste jouait alors aux Variétés dans la revue de l'année 1852, le rôle du Palais de Cristal (c'était l'année de l'exposition de Londres), et donnait avec Adèle Page une danse nouvelle. « l'Impériale », dédiée au prince président. Elle brillait chez Alice Ozy — celle dont Banville disait :

Les demoiselles chez Ozy
Menées
Ne peuvent pas prétendre aux hy-
Ménées.

Elle était encore, elle était toujours une des reines de Paris. On avait même déjà pleuré sa mort.

Dans un vieux numéro d'un journal disparu, *la Silhouette*, du 2 janvier 1848, un chroniqueur rappelait cette phrase de Victor Hugo dans *Littérature et philosophie mêlées :*

« On annonce le même jour la mort de Grégoire XVI, de Gœthe et de Benjamin Constant. Trois papes de morts. »

Et le chroniqueur de la *Silhouette* ajoutait :

« A l'exemple de l'*illustre académicien* (!) nous dirons : Cette semaine a vu mourir trois souveraines, l'archiduchesse Marie-Louise, Mogador et Frisette. »

Pour Mogador comme pour Gœthe, la nouvelle était prématurée, et le journal s'empressait de corriger les « on-dit » :

« Non, Céleste Mogador n'a pas cessé de briller dans ce monde où les plus belles sont reines et les plus riches sont rois. Si quelqu'un se plaint de ne plus rencontrer Céleste au Bois, à l'Opéra, ni aux Délassements-Comiques, d'un seul mot nous lui expliquerons ce mystère : Céleste est dans ses terres... Car elle a des terres ; et ma foi, elle les mérite d'autant plus qu'on peut croire qu'elle n'aura pas le ciel... quoiqu'elle ait beaucoup aimé. »

Puis tout à coup, en *post-scriptum*, le journaliste ajoutait :

« Nous regrettons presque le ton de l'article qu'on vient de lire. A l'heure qu'il est, le deuil est partout, les théâtres font relâche, les réceptions sont contremandées. Mme Adélaïde d'Orléans, sœur du roi Louis-Philippe, est morte. Les pauvres porteront son deuil. »

Céleste Mogador devait vivre soixante ans encore avant de se reposer non « dans ses terres » du Berry, mais dans la terre hospitalière. Si l'on publiait ses lettres, on pourrait dire qu'elle a beaucoup sans doute mais vraiment aimé. Et ce n'est pas elle qui eût signé la lettre de Lola Montès à Fiorentino. Elle écrivait un jour — avant de l'épouser — à celui dont elle porta le nom :

> Je t'aimais... Je voudrais aujourd'hui donner ma vie pour réparer le passé. L'ennui, cette ombre de soi-même que l'on traîne partout, s'est accroché à moi pour toujours ; je n'ai pas de santé, plus de jeunesse ; j'ai perdu ma gaieté, je suis rentrée dans un théâtre parce que je veux quitter Paris dans un an ; j'irai en Russie, au bout du monde. Je vendrai tous ces oripeaux qui cachent tant de larmes... Je pense à toi comme je pense à Dieu... Crois-moi, si mon corps a été avili, il y a une place bien pure dans mon cœur et mon âme, que tu as habitée et qui est toujours à toi.

Et le mot de Mme de Girardin me revient encore : « Qu'importe qui pleure si l'on pleure ! » en retrouvant ces figures évanouies de polkeuses maintenant immobiles — comme ces momies de petites danseuses enveloppées d'étoffes multicolores que la

science d'un savant et la patience d'un chercheur arrachent, pour notre étonnement, pour notre attendrissement à la terre d'Antinoé.

(*Le Temps* du 26 février 1909).

JULES CLARETIE.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, octobre-décembre : Jules de Saint-Félix, d'après des documents inédits, par Jules Marsan. — *Mme de Staël et l'hélléniste d'Anse de Villoison* par Charles Joret. — *Sur le titre* « Génie du Christianisme » par Victor Giraud.

LE CORRESPONDANT du 25 mars : *Le Centenaire des « Martyrs »* par Léon Séché.

LA REVUE HEBDOMADAIRE, n^os de mars-avril : *Conférences sur George Sand* par René Doumic. — *Lettres inédites de Lamennais à Mme Cottu* publiées par le Cte d'Haussonville. — *Madame Récamier* par Jules Lemaître.

L'INTERMÉDIAIRE du 20 mars : Dumas fils, Feydeau et Flaubert (lettre de Dumas fils).

LE GAULOIS du 31 mars : *Victor Hugo et l'Académie Française* par Paul Nyve.

LE TEMPS du 16 avril : Venise par Jules Claretie : Lettres inédites de George Sand.

LE JOURNAL DES DÉBATS du 16 avril : *Le Roman de Lamartine* par Léon Séché.

L'ECHO DE PARIS du 19 avril : *Le Roman de Lamartine* par Léon Séché :

LE LISEUR.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE ARMAND COLIN. — *La Jeunesse de Benjamin Constant* (1767-1794) d'après de nombreux documents inédits, par Gustave Rudler, docteur ès-lettres, professeur au lycée Charlemagne. Un volume in-8° avec un portrait.

Ce livre dont on ne saurait nier l'intérêt est malheureusement une thèse de doctorat. Par conséquent il est presque illisible pour le public qui aime à être amusé tout en étant instruit. M. Rudler qui est allé aux sources et qui nous a apporté pas mal de choses neuves s'est attaqué en divers endroits à Sainte-Beuve, lequel n'aimait pas Benjamin Constant. Il n'empêchera pas que le jugement du grand critique soit vrai dans son ensemble. Sainte-Beuve ne savait pas tout et ne pouvait pas tout savoir. Certains des documents que publie M. Rudler l'auraient peut-être arrêté, mais je doute qu'ils aient modifié son jugement. Non qu'il y eût du parti pris dans sa manière d'envisager le rôle politique et littéraire de Benjamin Constant, mais à l'époque où il écrivit ses articles sur lui, il était sous l'influence de l'opinion, et l'opinion, il faut bien le dire, n'était pas très favorable à l'auteur d'*Adolphe*. Toutes ses palinodies n'avaient pu être rachetées et effacées par son libéralisme politique.

« Vue de haut, dit M. Rudler, la vie de Constant apparaît comme un drame spirituel, où le héros est conduit des idées du XVIIIe siècle jusqu'à celles du XIXe. Ce drame pose une grave question : celle de la moralité de Constant. Les juges les plus sévères ne pourront du moins lui refuser d'avoir payé chèrement ses erreurs, d'avoir beaucoup souffert et beaucoup cherché, de s'être infatigablement rectifié, d'avoir fourni à l'humanité l'une des expériences les plus significatives, les plus palpitantes que l'on connaisse, et contre l'égoïsme une des leçons les plus fortes qui soient. Ceux qui aiment la vie par dessus tout prendront plaisir au spectacle de cette existence agitée, ardente, tumultueuse, multiple et contradictoire comme l'homme lui-même. »

A la bonne heure ! si nous ne sommes pas toujours d'accord avec M. Rudler, ici nous opinons franchement du bonnet.

LIBRAIRIE CHAMPION. — *Une Merveilleuse* (Mme Hamelin), par Alfred Marquiset.

Cela devait arriver. Depuis quelque temps on s'occupait trop de Mme Hamelin. Quelqu'un de bien informé devait nous apporter un jour ou l'autre un petit volume très documenté et très amusant sur elle. Le livre de M. Alfred Marquiset arrive à point pour satisfaire notre

juste curiosité. Sans compter qu'il est écrit d'une plume très vive et qui connaît son Directoire à fond. On y trouvera une masse d'anecdotes sur ces temps troublés et les lions et les lionnes de l'époque, et des documents puisés aux meilleures sources. Quel dommage que M. Marquiset n'ait pas eu la bonne fortune de mettre la main sur les lettres qu'a publiées M. André Gayot ! quel parti il en eût tiré ! Elles lui auront tout de même rendu service — et à nous aussi. On a lu dans le dernier fascicule des *Annales romantiques* ce que M. Léon Séché dit de Montrond. C'est le personnage principal du livre de M. Marquiset, et nous allons résumer sa vie d'après les renseignements contenus dans *Une Merveilleuse.* Peu de gens savent qu'il fut l'amant de la *Jeune Captive* chantée par André Chénier. Il l'avait connue lui aussi à Saint-Lazare. Tandis que le poète rimait pour elle, Montrond prenait un moyen moins poétique, mais plus sûr de se faire aimer, car Aimée de Coigny avait l'âme vaine.

Blond et rose, avec la figure de Faublas, la grâce d'Adonis et les épaules d'Hercule, Montrond avait été quelque peu officier dans les dernières années de la monarchie. Grand joueur, très aimable, il avait eu rapidement tous ses camarades du régiment pour amis et tous les marchands de Paris pour créanciers. Mis en prison, sans ressources, il négocia imperturbablement, moyennant cent louis d'or promis aux agents de Fouquier-Tinville, sa liberté et celle de la duchesse. En doublant la somme, ce qui ne lui coûtait pas davantage, ils auraient acheté également la vie du poète ; mais il est bien manifeste que l'idée ne leur en vint pas. Chénier fut conduit à l'échafaud ; Montrond et sa *jeune captive* prirent la clef des champs ; ils s'épousèrent et partirent ensemble pour l'Angleterre, abriter un bonheur qui dura ce que peuvent durer les roses dans les brouillards de la Tamise. Tandis que son mari courait à de nouvelles et anciennes amours, Mme de Montrond s'efforça de lui rester fidèle durant quelques années ; mais elle se laissa prendre d'abord à la voix du chanteur Garat, qui ne chanta pas avec la pauvre femme un duo bien tendre, ensuite à l'éloquence d'un autre Garat, le tribun, qui la roua de coups. La solide amitié du poète Népomucène Lemercier fut la consolation de sa fin, arrivée en 1820.

Quant à Montrond, qui se disait « si peu marié », il l'oublia vite ; cet homme instruit, spirituel, querelleur, égoïste et charmant aurait pu servir de modèle à quelque La Bruyère pour un caractère inédit : l'homme qui sacrifierait à ses aises l'univers entier. Son esprit était un carquois inépuisable, sans cesse prêt à se vider, et l'on ferait de ses mots, un recueil précieux. Un jour, par exemple, qu'avec un ancien régicide il jouait aux cartes, agacé d'un manque d'attention de son partenaire, il lui dit froidement : « C'est donc une habitude chez vous de *couper les rois ?* »

Sa finesse et sa crânerie avaient séduit *la belle madame Hamelin*, reine de Paris au temps du Directoire, et il s'établit entre eux une intimité qui dura tant que Montrond vécut. Mme Hamelin avait bien, outre son mari, un autre *intime ;* mais personne ne s'en scandalisait ; elle avait été élevée aux derniers jours d'un siècle où l'amour se montrait conciliant : elle aimait mieux rendre deux êtres heureux plutôt

que d'en attrister un seul. M. Alfred Marquiset vient d'écrire, avec la verve et la piquante érudition qu'il sait mettre à ses récits, l'histoire mouvementée du cœur de cette accommodante « merveilleuse », histoire où Montrond tient le premier rôle, mais en comédien plein d'abnégation qui ne cherche pas à tirer à soi tous les effets.

Sous l'Empire, les railleries de Montrond ne furent pas très goûtées du pouvoir ; on le pria de quitter Paris et d'aller se fixer à Anvers ; les Parisiennes intriguèrent pour obtenir le retour de l'*enfant prodigue ;* elles intriguèrent trop ; le duc de Rovigo, commandant de la gendarmerie d'élite, fut chargé de saisir l'aimable homme et de le transporter au fort de Ham ; au bout d'un mois pourtant, on l'autorisa à résider à Châtillon-sur-Seine. Pour égayer son exil il fit des mots : « Le duc de Rovigo, disait-il, est une nature honnête ; mais il n'y a que sa gendarmerie qui soit d'élite. » Pourtant il s'ennuyait à périr : il devint bucolique, s'occupa de greffes et de boutures, cultiva les roses ; ça ne le distrayait pas beaucoup. En juillet 1812, il rompit sa surveillance et disparut ; on mit la police à ses trousses, et un inspecteur se lança à sa piste jusqu'en Egypte — une fausse piste, car Montrond avait gagné l'Espagne et s'était embarqué sur un petit bateau bientôt capturé par une escadre anglaise. Conduit à bord du vaisseau amiral, il resta cinq mois, assistant aux bals comme aux batailles, témoin involontaire *de toutes les misères qu'on voit dans les livres*, ce qui d'ailleurs n'ôtait rien à sa verve. Certain jour qu'on offrait à bord un dîner auquel il assistait, le capitaine, loup de mer rude et brutal, porta divers toasts et termina de la sorte : « Je bois aussi aux Français, quoique ce soient tous des polissons... je ne fais pas d'exception ! » Montrond se leva, et du ton le plus aimable, riposta : « Je bois aux Anglais ! Ce sont tous des gentlemen ; mais je fais des exceptions ! »

Rentré en France à l'époque de la Restauration, Montrond s'amusa à intriguer ; il avait pris l'habitude d'être un peu traqué par la police et trouvait à ce jeu un certain plaisir ; d'opinions, du reste, il n'en avait guère et l'on ne peut débrouiller à qui et à quoi il était attaché, si l'on en excepte son vieil ami Talleyrand, et la volage Mme Hamelin. En 1823, il habitait rue Blanche un pavillon isolé qu'il payait, ou était censé payer 2.500 francs par an. Il vivait là, sans capitaux et sans rentes, menant le train d'un millionnaire, ayant pour domestique un homme qui devenait son secrétaire à l'occasion, son intendant quelquefois, son caissier souvent, son valet de chambre à l'ordinaire, et son ami dans l'intimité. Cet homme se nommait Antoine Boulanger. A servir ce maître sans le sou, Antoine avait fait une petite fortune : il avait un intérieur, un ménage et même un domestique.

Un beau jour Montrond, perdu de dettes, vit à sa porte des affiches annonçant la saisie et la vente de son mobilier et de la maison : il en avait subi bien d'autres et ne s'en émut guère. On adjugea la maison d'abord, puis le mobilier à charge par l'acquéreur de laisser Montrond en jouir sa vie durant. Or, cet acquéreur n'était autre qu'Antoine Boulanger, qui flairant une bonne affaire devenait ainsi le propriétaire de son maître, sans pourtant oser le lui avouer. Mais un jour Montrond aux abois dut se résoudre à vendre une partie de son

mobilier, ce qu'apprenant, Antoine n'hésita pas à révéler son opération. « Comment, fit le philosophe, c'est toi qui as acheté ça ? Parfait, tu connais l'ordre et tu sais placer tes économies. » De ce jour, parfaitement tranquille, il doubla ses dettes, certain d'être hors de l'atteinte de ses créanciers.

Même il devint généreux : il envoyait en cadeaux à quelques belles dames des livres à reliures, des porcelaines, des bibelots tirés de son appartement, et c'est le brave Antoine qui portait à destination ces objets soigneusement empaquetés par son maître, sans se douter qu'il se dépouillait lui-même. L'infortuné s'en aperçut enfin : « Je préviens monsieur le comte que je vais tout vendre. — Tu ne commettras pas cette sottise. — Si, monsieur le comte, et pas plus tard que cette semaine. — Non ! te dis-je, puisque j'ai donné tes meubles en garantie de mes emprunts ! » Ecrasé, Antoine se résigna et ne rentra dans ses fonds qu'après la mort de l'insouciant personnage.

Perclus de goutte, Montrond traînait à Valençay, chez le prince de Talleyrand, ses infirmités multiples : on le brouettait dans les allées du parc, à la table du prince, au whist que les insomnies du maître prolongeaient bien avant dans la nuit. Ainsi logé, chauffé et nourri, Montrond vivait sans soucis, comptant son avenir assuré par le testament de Talleyrand. Le public, bien renseigné, affirmait que celui-ci laisserait à son ami 50.000 francs de rente. Or, le vieux diplomate mourut, et il se trouva qu'il ne léguait à Montrond que *son fauteuil historique.* « Que veut-il que j'en fasse, disait l'héritier, moi qui n'aime dormir que dans mon lit ! » Il rentra fureux à Paris et fonda chez lui un tripot ; mais la police intervint et fit saisir le mobilier ; alors il se démena si bien qu'il obtint « une indemnité. »

La fin de ce Lauzun du Directoire fut plus édifiante qu'on aurait pu le prévoir. Quand la ruine et la maladie l'accablèrent sans rémission, il vint chercher un abri près de Fontainebleau, au château de la Madelaine qu'habitait Mme Hamelin. M. Marquiset cite de bien jolies lettres de son héroïne racontant les derniers jours de Montrond. « Je l'ai bien reçu et je lui ai cédé mon lit. Il est resté huit jours sans paraître s'ennuyer ; il est très peu sourd en ce moment, il mange assez bien, babille beaucoup. » Et plus loin : « Il fut très aimable, sans la moindre polissonnerie, il vantait son bien-être, me comblait de tendresses et de louanges et enfin vint à Paris pour... un emprunt... y dîna seul et prit une effroyable indigestion... Il arriva ici pour s'aliter. Mon confesseur, l'abbé Petitot fut demandé par lui. Il fut adorable avec ce bon prêtre... Il vécut neuf jours encore, envoyant chercher sans cesse *son bon petit curé.* Il fit des adieux presque gais et nous quitta... » Par un retour sur sa propre vie, la charmante femme ajoutait, s'adressant à son correspondant : « Mon ami, pensez à Dieu, ça n'empêche pas d'être aimable et Montrond l'a bien prouvé !... »

— Et elle donc ? dit M. Léon Séché dans son article.

Jamais mot de la fin ne fut plus en situation.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

Le Gérant : Léon SÉCHÉ.

MUSES ROMANTIQUES

MADAME D'ARBOUVILLE

d'après sa correspondance inédite avec Sainte-Beuve

Sous ce titre, la librairie du *Mercure de France*, publiera le 15 octobre un nouveau livre de M. Léon Séché. Nous en détachons le chapitre intitulé

LE CLOU D'OR

Née à Paris le 29 octobre 1810, Sophie de Bazancourt était la fille du général de ce nom et la nièce de MM. Molé et de Barante. Elevée très chrétiennement par sa mère, Elisa d'Houdetot, on l'avait mariée à vingt-deux ans à M. Loyré d'Arbouville, qui en avait trente-quatre. Elle était plutôt mal de figure, elle avait des traits forts et de gros yeux ressortis qui, de prime abord, disposaient peu en sa faveur, mais dès qu'elle ouvrait la bouche on oubliait sa laideur relative. Elle était, en effet, très spirituelle, et son esprit, qu'elle avait embelli, par une forte culture, de toutes les séductions, de toutes les grâces, était à la fois sérieux et léger, délicat et charmant. Elle pouvait soutenir une conversation avec n'importe qui sur n'importe quel sujet. Avec cela modeste, ennemie du bruit, et le cœur sur la main. C'était plus qu'il n'en fallait pour lui faire une petite cour ; aussi, lorsqu'après le départ de son mari pour l'Afrique, Mme d'Arbouville vint s'établir à Paris, fut-elle tout de suite très entourée.

Sainte-Beuve fut un de ses premiers visiteurs. Il lui avait été présenté par M. Molé, qu'il voyait beaucoup depuis son retour de Lausanne, et *Port-Royal* aidant — car elle était au fond quelque peu janseniste — ils s'étaient sentis presque aussitôt attirés l'un vers l'autre. N'oublions pas que le premier volume de *Port-Royal*

parut en 1840 et qu'il eut un grand succès dans le monde. C'est même à la faveur de cet événement littéraire que Sainte-Beuve vit toutes les portes s'ouvrir devant lui et qu'il devint malgré lui mondain (1). Je dis « malgré lui », parce qu'il n'aimait pas le monde (2). Outre qu'il était solitaire et casanier de sa nature, il était très jaloux de son indépendance et craignait de la perdre dans la fréquentation des salons à la mode. Et le fait est que, de 1840 à 1850, il a porté plus d'un jugement qui se ressent de son commerce avec les châtelains du Marais, de Châtenay et de Champlâtreux. Mais l'ambition fait faire bien des choses. Depuis 1839, Sainte-Beuve rêvait d'entrer à l'Académie Française, et comme les clefs de la Maison passaient pour être aux mains des doctrinaires, il leur faisait toute sorte d'avances — se promettant, d'ailleurs, une fois admis sous la Coupole, de se retirer peu à peu du monde et de vivre au milieu de ses livres. Mais il avait compté sans l'amour. Quand il fut de l'Académie, il s'aperçut qu'il avait un fil rose à la patte. Le couper c'était blesser la main qui l'avait noué, et quant au salon de la place Vendôme (3), il s'y sentait ramené chaque jour par un charme de la même nature que celui qui l'avait retenu autrefois dans le Cénacle de la rue Notre-Dame-des-Champs. Le charme, à un moment donné, devint même si prenant, qu'il n'hésita pas à déclarer sa flamme à Mme d'Arbouville. Ouvrez le petit livre à couverture bleue du *Clou d'Or*, les quelques lettres qui en forment l'intrigue vont du commencement de juillet à la fin d'octobre 1844. Or, Sainte-Beuve avait été élu à l'Académie le 14 mars de la même année. S'il avait attendu cette élection pour partir en guerre avec les flèches d'Eros, certes il n'avait pas perdu de temps. La vérité, c'est que, depuis quatre ans, il avait donné des gages sérieux d'intérêt et d'amitié à Mme d'Arbouville et qu'il avait été payé de retour. Dès qu'il avait su par le recueil anonyme des *Poésies de ma grand'tante* à quelle âme tendre, religieuse et poétique il avait affaire, notre Joseph Delorme, qui n'avait pas

(1) Il écrivait à Juste Olivier, le 19 février 1841 : « Je suis des plus mondains cet hiver, probablement pour me distraire des graves douleurs d'il y a quelques mois. Je vais partout où l'on m'invite, de sorte que je ne saurais dire où je ne vais pas, ne fût-ce qu'une ou deux fois. » (« Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier. » Librairie du « Mercure de France », 1904).

(2) On lit dans le « Clou d'Or » : « Je ne suis pas fait pour le monde qu'à la rencontre et au passage ; mais d'habitude, de liaison ordinaire, point. Ceci me reprend et éclate dès que j'ai un moment à voir clair et à respirer. »

(3) Mme d'Arbouville habitait dans l'hôtel de la baronne de Graffenried-Villars, sa cousine-germaine, place Vendôme, n° 10.

encore entièrement perdu la foi, avait pris sa figure de petit saint Jean ; il s'était montré doux et humble de cœur, discret, câlin, timide et parlant bas,pour s'insinuer plus sûrement dans les bonnes grâces de Diane, car, bien que Mme d'Arbouville n'eût rien physiquement de la sœur d'Apollon, il suffisait qu'elle fût jeune, aimable, et qu'elle jouât de la lyre, pour qu'il la vît sous les traits de Diane chasseresse (1). Il l'avait encouragée à cultiver les Muses, à répandre son esprit dans de petites nouvelles en prose dont, au besoin, il s'offrait à lui fournir le thème. Et lorsque, en 1843, elle s'était décidée à réunir en volume ses premières nouvelles (2), il s'était fait son chevalier servant auprès des journaux et des revues où il avait quelque influence, mais sans paraître, et en recommandant bien de ne pas nommer l'auteur qui désirait rester voilé. « Les affections bien vraies, écrivait-il alors à Juste Olivier, ont leur pudeur et craignent d'en trop dire devant tous. » Aussi, à la *Revue des Deux Mondes*, avait-il passé la plume à Charles Labitte qui, pour plus de précaution, afin de ne pas le trahir, avait signé l'article du pseudonyme de Lagenevais (3).

Tant d'égards et de délicatesse, s'ajoutant à mille prévenances, avaient touché Mme d'Arbouville au bon endroit. Mais il y a mieux. La même année, après avoir passé au Marais et à Champlâtreux une partie de l'été auprès d'elle, il l'avait couchée sur son testament. Comment cela ? Mon Dieu, oui ! soit qu'il se sentît malade ou qu'il fût dégoûté de la vie, il avait pris — au mois de décembre 1843 — toutes ses dispositions en vue de la mort. Et il avait légué par testament à Mme d'Arbouville quelques-uns de ses livres préférés, dont *l'Imitation de Jésus-Christ* et un exemplaire de la *Valérie* de Mme de Krüdner — le sacré mêlé au profane ! Le sut-elle. Je ne pourrais le dire, mais ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle eut communication à ce moment du *Livre d'amour* qu'il avait fait imprimer en cachette et en nombre, voulant que ce mauvais livre lui survive, et qu'après l'avoir lu elle le lui rendit avec ces simples mots : « Pourquoi n'êtes-vous pas resté sur *les Consolations* ? »

(1) Ne l'a-t-il pas définie ainsi un jour : « Jeune femme charmante, un peu Diane, sans enfants. Restée enfant et plus jeune que son âge. Pas jolie, mais mieux. » Et ne l'a-t-il pas chantée dans un rondeau dédié « une belle chasseresse », qui commence par ce vers :

Doux vents d'automne, attiédissez l'amie !

(« Poésies complètes », t. I, p. 211).

(2) Ce petit volume non mis dans le commerce renfermait trois nouvelles : « Marie-Madeleine », « Une Vie Heureuse » et « Résignation ».

(3) Cet article parut dans la livraison du 15 mai 1843 de la « Revue des Deux Mondes ».

C'était lui dire : Si vous avez cru par cette lecture exciter ma jalousie, vous vous êtes trompé ! Et, en effet, rien ne devait avoir raison de sa vertu. Cela n'empêcha pas Sainte-Beuve de lui livrer un combat en règle. Mais il ne faudrait pas croire qu'il agit brutalement, comme quelqu'un de pressé qui veut emporter la place d'assaut. Oh ! non, cela n'était ni dans son tempérament ni dans sa tactique habituelle. Il procéda par des travaux d'approche, par des allusions plus ou moins directes, suivies parfois de mots assez durs, qu'il retirait le lendemain dans la conversation ou dans une lettre d'excuses. Comme tous les amoureux timides, il se promettait tous les jours de brusquer les choses, de la mettre au pied du mur, pour en finir avec une situation devenue intolérable, et, quand il était devant elle, il ne lui disait pas le quart de ce qu'il brûlait de lui dire. Alors il recourait au papier qui porte tout. Là, par exemple, il se payait d'audace, il allait jusqu'au bout de sa pensée et quelquefois beaucoup plus loin. Il lui reprochait de se faire trop humble, de ne rien demander, d'être reconnaissante de tout, d'avoir allumé en lui, par des lueurs ou des éclairs, un foyer d'amour et d'espérance qui maintenant s'éteignait par degrés, faute d'être entretenu par un de ces sourires qui valent une promesse. Il lui écrivait un jour :

« Quoi ! n'y a-t-il pas un autre langage, une étincelle, un accent ? Quoi ! au lieu de dire : « Je suis reconnaissante de tout, de si peu que ce soit », on ne peut pas dire à certain jour : « Oui, je suis exigeante, oui, je ne veux et ne puis rien donner, mais je veux qu'on me donne, j'y consens ; vous en souffrez, et moi, je vous en remercie. » Oh ! que cette amitié d'une même teinte, voyez-vous, me mènera à mal... C'est triste, chère Madame, de si peu s'entendre ; je finirai un jour loin de vous, loin de votre monde que je finirai par exécrer. En disant cela, j'y vais une fois encore, mais un peu de vérité m'échappe, quoi que j'en aie. Je suis homme à tout faire un certain jour pour m'arracher à ce qui eût pu être si doux, en restant si pur. Ce que je dis là va me perdre ; vous me répondrez que vous n'y comprenez plus rien, que c'est en contradiction avec hier. Tel est le cœur, le pauvre cœur auquel il peut arriver toute la douleur, toute l'amertume, toute l'agonie mortelle, sans que cela altère le moins du monde la douce et ineffable pâleur de vos rêveries. — Pardon, mais qu'au moins vous sachiez le mal que vous faites. C'est quelque chose qui, avant d'expirer, se débat (1) ».

(1) « Le Clou d'Or ».

Et le lendemain c'était une autre antienne :

« Vous êtes-vous jamais demandée ce que devient pendant des mois un cœur ardent, malade, fatigué, tel que (sans bien le définir) vous connaissez le mien, — ce que devient ce cœur livré à lui-même, sans espoir, sans consolation, dans la solitude, et à quels excès il peut se porter, au point de se consumer, de s'user, de s'altérer et de s'aliéner ? A quels excès, à quel suicide moral en quelque sorte, on peut ainsi se porter contre soi-même, quand on sent que ce secours, tel qu'on le désirerait, ne vient pas, ne viendra pas ? Il est impossible qu'avec votre esprit, avec votre cœur, vous ne vous soyez pas posé la question, et pourtant vous avez agi constamment comme ne la soupçonnant même pas : pendant des mois j'ai pu mesurer la limite d'une affection que je ne puis croire indéfinie. J'ai touché cette limite ; bien plus, je m'y suis heurté à chaque minute, à chaque point du temps, et elle est restée, cette limite, fixe, invariable, inébranlable.

« Pendant ce temps, pas un mot, mais pas un ! n'est échappé de votre plume, qui sentît l'abandon, qui dérogeât aux lignes rigoureuses que vous vous étiez prescrites. Vous avez tenu rigoureusement ce que vous aviez résolu d'avance. Si quelqu'un, écrivant une lettre dans un moment d'émotion où la main tremble, s'était dit de n'écrire que sur une feuille de papier bien réglée, de manière à ce que pas une ligne ne fût droite, il aurait fait matériellement ce que vous avez su faire au moral. Il m'a été impossible de ne pas reconnaître et ressentir tout cela.

« Je sais tous les obstacles, je les apprécie, je crois avoir montré que je n'avais pas le dessein (quand j'en aurais eu la possibilité) d'abuser d'une situation aussi entourée et aussi délicate ; mais enfin il n'y a eu aucun abandon, aucun mot qui répondît à ceux que j'implorais. Je sais maintenant ou jamais la mesure de cette affection ; je sais ce que c'est que de faire dépendre son bonheur unique de vous, d'une parole de vous.

« Pendant des mois, dans la solitude, mon cœur a travaillé sur lui-même, contre lui-même ; on voyait de loin ce travail, et on l'a laissé s'accomplir. Qu'espérait-on qu'il en sortirait ; Il en sort aujourd'hui des cendres.

« Il me serait impossible, en prolongeant, de ne pas laisser échapper quelque mot qui marquât l'irritation et l'amertume ; et je dois me les interdire aujourd'hui. Nous avions paru, dans ces derniers temps, tout remettre à je ne sais quelle grande conversation que je savais presque aussi impossible que le reste. Cette con-

versation, aujourd'hui, ne mènerait à rien, n'apprendrait rien que nous ne puissions savoir déjà ; le mieux est de ne pas se l'accorder. — De quelle explication avons-nous besoin ? — Ce qui est sûr pour moi, c'est que la continuation de cette liaison engendrerait en moi des sentiments qu'on doit étouffer, et m'amènerait presque à haïr ce que j'ai eu de trop cher, ce que je reconnais si aimable à tant d'égards, et ce que je dois toujours respecter. Dans de tels cas, dès qu'on le peut et qu'on s'en croit la force, il faut rompre, délier, taire, ensevelir. Ainsi seulement il peut rester place avec le temps à quelque chose encore de tristement affectueux. »

Et Sainte-Beuve terminait cette missive par cette menace qui m'a tout l'air d'avoir été suivie d'effet :

« J'ai hâte de rendre ce que j'ai reçu de lettres, et je les renverrai dès que j'en verrai le moyen. Quant aux miennes, je désire expressément qu'elles soient détruites, brûlées, en un mot qu'*elles ne subsistent* plus. Celle-ci est la dernière que je voudrais avoir à adresser. Je demande pardon de ne rien ajouter. Quelques paroles rendraient ce qui convient ? Il n'y a que le respect, la tristesse et le silence. »

Tel est le ton des lettres du *Clou d'or*. Mais elles renferment de ci de là des choses beaucoup plus désobligeantes, ne fût-ce que ce passage : « Une femme qui accomplit ses devoirs conjugaux, qui révère ses trente-six tantes, qui craindrait d'aliéner son confesseur, qui ne voudrait pas non plus manquer d'une heure un bal du Luxembourg ou des Ambassades, et qui à la fois réclame pour elle en sus le plus platonique et le plus vif des amants, — enfer ! enfer ! »

Plus d'un, j'en suis certain, s'étonnera que Mme d'Arbouville n'ait pas coupé court à cette correspondance en tirant sa révérence à Sainte-Beuve. Assurément, elle aurait pu le faire sans passer pour trop susceptible, mais vous savez qu'en amour les choses qui paraissent aux autres les plus dures ne sont pas toujours les plus désagréables aux intéressés. Et la femme qui les reçoit en plein visage, pourvu qu'elle ait un peu d'esprit, le cœur tendre, au lieu de s'en fâcher, se contente ordinairement d'en sourire — ou d'en pleurer. C'est ce que semble avoir fait Mme d'Arbouville. Nous n'avons pas ses réponses aux lettres du *Clou d'or*, mais dans celles qu'elles adressa postérieurement à Sainte-Beuve, il y en a quelques-unes qu'on dirait être du même temps, ce qui prouve que le sujet de cette discussion ne fut jamais entre eux complètement épuisé. Les voici :

S. d. 7 h. du matin.

« Je vous écris trois mots à la hâte avant l'office. Je vous remercie de votre lettre. Du moins sous les reproches et le ressentiment elle laisse entrevoir un peu d'affection. Je vous comprends. Mais comprenez-moi aussi avec douceur. Vous n'êtes pas sur moi dans la nuance vraie ; oui j'aime le *bien* et ai besoin du *bien* autour de moi, mais c'est sans rien d'austère, cela laisse toute place, à la sympathie, à l'affection, à l'intérêt, presque au regret. Je ne suis pas cet être froid et inébranlable que vous rêvez, mais simplement un cœur pur, triste, rêveur, souvent ému et si découragé dès sa jeunesse, qu'il n'a demandé à la vie d'autre bonheur que le repos, une certaine élévation de sentiments, une certaine droiture qui console et soutient. Mes amis sont mon seul bonheur. Vous savez quelle place vous avez parmi eux. J'ai prié Dieu pour vous, et il me semble qu'il vous enverra si ce n'est joie et bonheur, du moins un peu de sérénité, et le sentiment qui fait qu'on tient à ses amis et qu'on ne songe pas à s'en séparer — le sentiment qui fait qu'on pardonne au lieu de s'aigrir, le sentiment qui rapproche les cœurs et fonde les solides amitiés de la fin de la vie. — Merci. »

Champlâtreux, ce 9 novembre (1846).

« Votre lettre m'a fait beaucoup de peine. C'est pour moi un chagrin sérieux que de vous entendre dire que vous êtes malheureux. C'est pour moi d'autant plus un chagrin, que je sens qu'il n'en devrait pas être ainsi. C'est une œuvre d'amertune dont vous êtes vous-même l'auteur, les circonstances ne s'y prêtant pas. C'est peut-être ce qui m'a portée avec une franchise dont je fais excuse à vous montrer les coins de votre caractère qui faisaient obstacle au repos et à la douceur de vos pensées. Si vous m'eussiez entendu parler de vous à d'autres, vous eussiez vu que je connais bien les qualités précieuses qui vous distinguent. Malheureusement vos qualités sont pour les autres. Les inconvénients de votre caractère sont pour vous et nuisent à votre bonheur. Voilà comment ils atteignent vos amis. Comment, avec le dévouement que vous avez dans le cœur, dire que vous n'avez pas de but à votre vie ? C'est blasphémer tout ce qui sent en vous. Pourquoi faire de toutes vos affections un marché dont vous stipulez d'avance le contrat ? Vous le voulez à votre profit, et si les pièces d'or que vous donnez

ne vous sont pas rendues en même nombre et en même qualité, vous repoussez toutes choses : vous feriez croire que vous n'avez nulle générosité dans le caractère, si l'on ne vous connaissait pas d'ailleurs. Le propre des affections touchantes c'est qu'elles durent à travers les différences, avec abnégation et dévouement. Elles se font leur place bien plus pour ce qu'elles donnent que par ce qu'elles demandent. Vous avez besoin d'une direction morale. Eh bien, où est l'obstacle ? Quand vous venez, votre présence n'est-elle pas un plaisir ? Quand vous donnez votre confiance, n'est-elle pas reçue avec reconnaissance, et jamais trahie en nulle occasion ? Quand vous demandez un conseil, n'est-il pas donné en vue de votre intérêt — et pesé — et discuté avec vous ? Quand on parle d'avenir ne compte-t-on pas sur votre amitié comme sur une des meileures choses réservées à l'avenir ? A-t-on jamais manqué de sérieux, de suite dans tout ce qui vous regarde ? N'a-t-on pas mille fois accepté votre dévouement, et dit de quel prix il était, et quelle reconnaissance il inspirait. Ne dites pas que vous n'avez pas de but à votre vie, car s'il vous était doux de donner votre amitié, il serait doux de la recevoir. Tout ce qu'il est sérieusement possible de donner, vous est donné, et là où vous ne voyez pas une issue, pas une éclaircie possibles, il y a une route facile, et un jour serein. Je vous en prie, résignez-vous à quelques tristesses pour conserver quelques joies. C'est notre loi à tous sans exception aucune. Ne changez pas en amertune pour moi le bien si rare d'avoir un ami véritable. Essayez d'un bonheur, en dessous sans doute de celui que vous avez rêvé, mais bonheur encore, si vos regrets ont de la douceur et votre affection de la générosité... »

Quelle délicatesse et quelle franchise d'accent ! Quelle noblesse d'âme ! « Tout ce qu'il est sérieusement possible de donner vous est donné. » Comment, après avoir lu cela, peut-on demander davantage ? Sainte-Beuve semble en avoir été touché, car, à quelques jours de là, Mme d'Arbouville lui écrivait encore :

Champlâtreux, ce 11 septembre (1846).

« Je vous remercie mille fois de votre petit billet. Il m'a été une douce, une heureuse surprise. J'ai commencé par une foi complète, entière de votre amitié, et j'éprouvais cette sécurité qu'inspirent les biens appréciés et que l'on croit bien à soi. Mais depuis quelque temps les nombreux orages ont mis dans mon esprit l'inquiétude de voir se rompre cette amitié précieuse — et j'ai dans

mon cœur une grande tristesse à votre égard. Il me semble que rien ne doit ou ne peut résister à tant de secousses, à moins qu'il n'y ait des cœurs qui vivent d'ouragans, comme moi je vivrais de sécurité, de confiance, d'habitude et de repos. Mais non, vous souffrez de vos impressions et de votre caractère. Voilà ce qui affecte le plus. Oh ! si vous pouviez donner la paix avec tout ce que votre âme a de richesses ! Vous seriez heureux et vos amis aussi ! et le bonheur n'est pas de ce monde ! Approchez-en le plus que vous pourrez, je serai fière d'y contribuer. — Merci encore de vos quelques lignes dévouées. Elles renouent.

« Champlâtreux est très beau, bien calme, bien solitaire jusqu'à présent. Il vous désire et voudrait vous espérer. On vous le dira. Je ne sais ce qu'il y aura à attendre. Je sais bien ce que je souhaite : adieu !

« Mille remerciements, mille oublis de tout ce qui froisse. Mille amitiés dévouées. A bientôt pour causer. »

Hélas ! sur ce terrain-là les causeries avec Sainte-Beuve n'allaient jamais sans quelque froissement.

« Nous nous sommes médiocrement quittés l'autre jour, lui écrivait-elle au mois de décembre 1846 ; vous me mettez toujours en colère, Monsieur, quand vous dites ces choses-là. Il y a dans ma colère, regret, amitié pour vous, mais enfin il y a colère ! Ménagez-donc mes faiblesses, et vous qui savez être si aimable sur tous les sujets, ne me rendez pas malheureuse par le choix de celui-là. Vous ai-je fâché l'autre jour ? Je n'en sais plus rien. J'espère que non, en tous cas ce petit mot est pour rétablir la paix. Je vous dis mille amitiés et compte vous voir bientôt. »

Avez-vous remarqué que dans ce petit billet, Mme d'Arbouville dit à Sainte-Beuve : « Monsieur ? » N'allez pas en conclure qu'elle était encore fâchée. Non, c'était sa formule de politesse ordinaire. Cela sentait l'Académie dont elle était *in partibus*, et le mot « Monsieur », même tombé d'une bouche amie, est toujours quelque peu distant. On le trouvera dans toutes les lettres de Mme d'Arbouville, sauf dans celles de la fin, quand Sainte-Beuve était loin d'elle et qu'elle attendait la mort ; elle le remplaça alors par un autre beaucoup plus tendre.

Sainte-Beuve a répondu tout de suite, trop heureux qu'on lui tendît la perche, et c'est pour Mme d'Arbouville l'occasion de lui donner un de ces petits coups de patte qui laissent après eux l'impression du velours.

« Merci, lui écrit-elle. Oui, vous m'aviez fait de la peine, mais je vous connais si bien que le soir en rentrant j'ai dit : « N'y a-t-il pas une lettre de M. de Sainte-Beuve ? — J'étais bien sûre que les bons amis suivent le précepte de l'Evangile et *ne se couchent pas sur leur colère*. Pourquoi donc le penchant à croire *factice* tout ce qui diffère un peu de manière de sentir avec vous ? Mais ne rentrons pas dans le fond. Merci de votre bon mouvement d'hier soir, et puisque vous le regardez comme aimable, soyez assez bon pour dire quelques paroles à M. Ravenel. J'ai la confiance que tout ce que vous ferez sera bien. Merci et au revoir. »

Une remarque encore au passage. Vous avez lu que Mme d'Arbouville faisait précéder de la particule le nom de Sainte-Beuve. Elle n'était pas la seule à la lui donner. Soit que certains noms l'appellent, soit qu'il ait dit autour de lui qu'il avait le droit de la porter (1), presque tous les amis de Sainte-Beuve l'anoblirent pendant un certain temps. Mme d'Arbouville ne paraît en avoir perdu l'habitude qu'en 1848, lorsqu'il partit pour Liège (2).

Le 1er janvier 1847 elle lui adressait ce gracieux bonjour :

« ... Je veux vous souhaiter une bonne année, c'est-à-dire d'être toujours ce que vous êtes. Je vous trouve un ami dévoué, persévérant, bon, aimable, un ami envers lequel je suis reconnaissante et endettée. Quand je suis sur le point de médire des hommes, et de leur cœur, je m'arrête en pensant à vous. Vous m'ôtez le droit de me plaindre, d'en vouloir, d'être mélancolique. Soyez donc remercié.

« On est bien un peu tantôt chez la tante (3). Mais c'est ce soir *de très bonne heure* qu'elle vous demande. J'achève la soirée chez M. Molé. Venez donc de bonne heure. Mille amitiés dévouées. »

Cette année-là commençait bien ; cependant elle eut ses nuages comme les autres. Mme d'Arbouville écrivait à Sainte-Beuve au mois de mars :

« Que devenez-vous par cet affreux temps ? Moi je quitte à peine mon lit, et un violent mal de gorge persiste, et j'en suis toute découragée ! Vous avez été un peu brusque, l'autre soir. Vous aviez l'air de ne me pas pardonner le désir de vous avoir au coin de mon feu ? J'espère qu'il n'en sera résulté aucun mal.

(1) Les Sainte-Beuve étaient en effet de bonne et ancienne noblesse, et c'est par suite d'une simple omission de l'officier d'état-civil que la particule ne figure pas sur l'acte de naissance de l'écrivain qui a illustré son nom. Voir à ce sujet notre ouvrage sur Sainte-Beuve.

(2) Du moins aucune de ses lettres d'alors ne porte la particule.

(3) Mme d'Houdetot-Fleming.

« J'ai bien réfléchi à tout ce que vous m'avez dit, et vous avez raison. Je profiterai de vos conseils. Je remercie votre cœur et votre esprit de me les avoir donnés. Il n'y a que nos amis qui réfléchissent si bien sur nos fautes. J'ai été touchée du soin avec lequel vous aviez lu — et il est bon d'avoir pour phare un esprit aussi distingué — mais quand vous dites qu'on trouve dans mon livre, comme dans ma personne, quelque chose d'ODIEUX, n'est-ce pas un peu fort ? Demandez vite pardon ! (il est accordé depuis longtemps !)

« Mille amitiés, Monsieur, et donnez-moi de vos nouvelles. »

« Odieux » était un peu fort, en effet. Mais cette charmante femme s'était promis de tout passer à Sainte-Beuve, sentant bien que tout cela était au fond du dépit amoureux.

« Ecoutez bien ceci, lui disait-elle un jour : vous pouvez me faire mille contradictions, me dire mille jugements sévères, m'assurer que vous n'avez plus d'affection pour moi, que je vous déclare, Monsieur, que je ne vous croirais pas. Je crois en vous à jamais, et je compte mourir (fort tard) avec cette croyance. »

N'est-ce pas délicieux ? Ah ! que Sainte-Beuve avait raison — et tort — de dire :

« Elle est un charmant mélange de bon sens, de légèreté, de coquetterie, et de vertu. Il y a là de quoi pétrir la plus divine saveur d'amitié. Mais je ne suis pas digne de l'amitié, puisqu'elle ne me suffit pas... Après tout, sous tous ces airs de raison, elle est plus fière que tendre, plus glorieuse que passionnée (1). »

Passionnée, certes, elle ne l'était guère, mais tendre et affectueuse et dévouée, attendez un peu, vous verrez si elle fut.

« ... Vous avez pour vous, écrivait-elle encore à Sainte-Beuve, le 17 octobre 1847, vous avez pour vous tous les avantages d'un combat dans lequel on ne dispute rien. Croyez du moins que je vois, que je comprends, que j'apprécie, que je suis touchée. Otez-moi en qualités tout ce que vous voudrez, mais laissez-moi l'intelligence d'affection qui sait tenir compte aux choses de leur valeur, et qui ne passe pas sans apercevoir.

« J'ai lu hier une jolie phrase : *Il y a des choses que l'on ne voit pas, mais dont on se souvient.*

« C'est une femme qui répond ainsi à un homme de ses amis qui, bien vieux, lui disait qu'il l'avait aimée quand elle était jeune, sans qu'elle le sût. »

(1) « Le Clou d'Or », pp. 51 et 53.

Mais voici venir les mauvais jours. La Révolution de 1848 a troublé si profondément la vie de Sainte-Beuve qu'il prend la résolution de s'exiler. A première vue cela paraît étrange, étant donnés l'âge de sa mère et l'amour qu'il portait à M[me] d'Arbouville. En y réfléchissant on se demande s'il n'espérait pas qu'au moment du départ l'amie, dont il sentait le chagrin, lui accorderait ce qu'elle lui avait obstinément refusé jusqu'à ce jour. S'il avait fait ce calcul, le billet suivant nous montrera qu'il en fut pour ses illusions.

« Et moi aussi, lui mandait-elle, je trouverais bien triste de vous quitter sur ces sentiments amers. C'est contre ma volonté, que chaque fois que vous venez chez moi, la conversation tombe sur de pénibles questions. Je le déplore, j'aurais voulu plus de silence. C'est le dernier charme de nos affections comme c'en est le premier de se taire. Vous me demandez le *ton*, le voici : Vous remercier du dévouement du passé — vous exprimer les plus derniers regrets de votre départ — vous prier de donner souvent de vos nouvelles, enfin *rester amis*. Voilà mon désir et ma pensée. »

Et comme si elle avait redouté de n'être pas assez forte, elle se décide tout à coup à se retirer auprès de son mari, qui commandait l'armée de Lyon.

« J'ai pu si peu causer avec vous hier, et dans ces jours agités, je sais si peu quand on pourra en paix échanger une pensée, que je vous écris quelques mots en m'éveillant. Je suis fort triste de partir. Je ne regrette à Paris que *vous ;* quoi que vous en disiez, mon cœur a pris de douces habitudes, des liens qu'il sent et dont il peut souffrir. Dans ce moment où tout croule, on se réfugie dans la solidité du cœur, et je me tourne vers votre amitié. N'ajoutez pas à mes peines, retirez des paroles comme celles-ci : *Je suis bien libre à présent, bien dégagé, je puis faire tout ce que je veux.* En quoi les secousses et les tristesses d'une destinée amie vous donnent-elles la liberté d'ajouter à ses maux ? — En quoi, de ce que je suis moins heureuse, trouvez-vous le droit d'amoindrir votre affection ? — Pourquoi retirer à mon chagrin le seul soutien de tout chagrin, compter sur un ami ? C'est mal.

« J'espère que tout ceci ne sera pas aussi grave que cela semble l'être. J'espère que c'est une courte absence (il n'y a pas de courte absence), mais une absence comme celle de tous les étés. Si la guerre éclate, je reviens ; si elle n'éclate pas, les corps seront licenciés.

« Ne me faites pas encore la peine d'attribuer à de mesquines et pitoyables considérations la résolution que j'ai prise. Laissez

des motifs sérieux aux choses sérieuses. Je quitte vous, pays, maison, entourage, je mets à une épreuve bien forte une santé attaquée, et vous ne cherchez que dans d'étroites pensées mon but et mon motif. Que votre amitié soit plus juste envers moi, je vous en prie. Ne mettons pas l'absence sur un malentendu. Serrons-nous la main et donnez-moi l'appui de votre dévouement.

« J'ignore notre avenir à tous, mais vous savez bien, n'est-ce pas ? que, si le malheur vous atteint, c'est près de nous qu'il faut venir chercher refuge. »

Cette allusion discrète et touchante à la mort de sa mère fit plus que tout le reste pour désarmer Sainte-Beuve.

Quelques jours après — le 14 octobre 1848 — Mme d'Arbouville lui écrivait l'admirable lettre que voici :

« Vous m'avez écrit une bonne et sérieuse lettre. Je vous en remercie. J'en comprends plusieurs choses, pas tout. Au lieu de réfuter, j'aime mieux raconter mes impressions avec cette sincérité que vous n'aimez pas.

« Ecoutez un cœur qui s'ouvre comme un livre devant vous. Quelle que soit l'impression des jours présents, elle ne rejaillit pas sur le passé, il reste entier et radieux de tout son dévouement. Je crois que vous êtes la personne, en dehors de mes liens naturels, qui m'a le plus aimée, et j'en éprouve une reconnaissance que rien n'entame. Le temps de ma vie que vous avez partagé me reste un doux souvenir. Je tourne ma pensée vers ce temps-là sans une amertume quelconque. Je sais qu'une affection pareille, eût-elle une limite de temps, est chose rare, et que des milliers d'êtres sont incapables de la ressentir un jour. Quant au présent, j'ai lu et relu tout ce que vous me dites à cet égard, et je mets toute la bonne volonté d'âme possible à le juger et à sentir comme vous. Mais quelque chose au fond de moi-même murmure toujours ceci : « Oui, tout cela serait vrai, si on pouvait croire qu'il n'est pas un seul sentiment qui puisse être plus fort que le chagrin de l'absence. Alors, oui, il faudrait mépriser les amitiés qui ne supporteraient pas même des années d'une absence inévitable et douloureuse. Oui, alors, tout ce que vous dites est vrai, et il faudrait presque remercier de l'éloignement qui serait une épreuve marquant bien la valeur d'une affection toute à part. Mais se dire tout cela quand on a donné un consentement volontaire à l'absence pour s'éviter d'autres chagrins qui ont le plus pesé dans la balance voilà ce qui est un peu difficile.

« Il est un autre côté de la question dont vous serez satisfait. C'est celui qui me regarde, moi. On ne recommence pas de longues années de sa vie, et même l'amitié a une pudeur qui l'empêche d'être multiple, du moins l'amitié qui est une affection. Je ne me sens ni la verve, ni le courage de recommencer avec d'autres la longue histoire que j'ai traversée avec vous. Le temps, cet ingrédient si précieux en fait de choses du cœur, manque à mon avenir que je crois borné, et d'ailleurs ce dévouement un peu triste me fait détourner la tête de toutes nouvelles chances. Je me prêterais plutôt à plaire (si cela était possible), à sourire quelques jours, à me distraire, qu'à chercher du *sérieux* encore. Enfin, par un autre chemin que celui que vous m'indiquez, j'arriverai au but que vous désirez, je ne remplacerai pas. »

Ainsi, Mme d'Arbouville, bien loin de dissuader Sainte-Beuve de s'expatrier en Belgique, avoue qu'elle l'y avait plutôt encouragé, pour mettre fin à ses obsessions ! Cela donne une idée de ce qu'elle dut souffrir pour lui demeurer fidèle. Je ne connais pas d'autre exemple de cette longue patience amoureuse. Désormais quand on viendra nous dire que l'amour platonique ne résiste pas au temps, que la femme sérieusement éprise finit toujours par succomber, nous pourrons répondre aux sceptiques : Lisez donc le *Clou d'or* et les lettres de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve !

Léon SÉCHÉ.

Salammbo au Théâtre

Ce n'est pas de l'opéra, musique du maître Reyer, livret de Camille du Locle, que je veux ici parler, mais d'une pièce jouée pour la première fois le 1er mai 1863 sur le Théâtre du Palais-Royal. Elle a pour titre : *Folammbô ou les cocasseries carthaginoises.* Le sous titre, qui a la prétention d'être versifié, donne les explications suivantes :

« Pièce en quatre tableaux, de mœurs carthaginoises.
« En vers de plusieurs pieds, même de plusieurs toises.
« Emaillés de couplets, comme les vers boiteux.
« Avec prologue en prose et d'un français douteux. »

Et vraiment, la marchandise ne ment pas à son enseigne ! Le style est au-dessous du médiocre, la poésie des chansons et des dialogues vaut celle de la couverture. Les auteurs, MM. Laurencin et Clairville, garderont au moins le mérite d'avoir su se rendre justice à eux-mêmes.

Bien entendu, il ne s'agit pas là d'un drame tiré directement du fameux roman. Flaubert n'eût jamais permis qu'on fît un tel emploi des œuvres qu'il passait cinq ou six années à écrire, et sa mort seule a pu autoriser dernièrement M. W. Busnach à démarquer *Mme Bovary* pour l'adapter au théâtre (1).

La tentative a échoué misérablement et il fallait s'y attendre. On peut se demander, *a priori*, jusqu'à quel point il convient de piller un romancier ou un nouvelliste pour extraire de ses écrits la matière d'une comédie ou d'un drame. Ce qui est destiné à la lec-

(1) La meilleure preuve, c'est ce billet adressé par Flaubert à un de ses concitoyens rouennais, qui avait sollicité l'autorisation de porter au théâtre le sujet de Mme Bovary : « Il m'est impossible, Monsieur, de vous accorder la permission que vous me demandez, parce que j'ai, plusieurs fois déjà, refusé de laisser mettre Mme Bovary sur la scène. Je crois d'ailleurs l'idée malencontreuse : Mme Bovary n'est pas un sujet théâtral: Agréez je vous prie toutes mes excuses et recevez, etc... Croisset près Rouen, 17 mars 1875, G. F. » (Publié dans l' « Amateur d'autographes », mars 1906). La première représentation de Mme Bovary eût lieu à Rouen, le 20 février 1906.

ture doit être lu, et non représenté. Les conditions du roman ou de la nouvelle n'étant pas celles du théâtre, quel que soit le talent des adaptateurs et des acteurs, il y aura forcément déformation par cela seul que les points de vue diffèrent. Un écrivain ne conçoit pas de la même façon un sujet déterminé, selon qu'il a loisir de le développer en trois cents pages, ou veut le réduire au cadre rigide de trois ou cinq actes. Posée en termes généraux, la question, dans la grande majorité des cas, devrait donc, à mon sens, être tranchée par la négative. Il serait aisé d'ajouter, pour les espèces particulières des arguments plus probants. Dans *Mme Bovary* par exemple, il est évident que l'action reste moins extérieure qu'interne, elle repose moins sur les péripéties des évènements et des circonstances que sur l'évolution du caractère d'Emma.

Par suite, essayer d'accommoder au grossissement nécessaire de la scène, l'étude psychologique si pénétrante, si délicate de Flaubert, c'est d'avance supprimer toutes les nuances d'observation qui font la vie et l'intérêt du roman (1).

On en dirait autant de *Salammbô*, et cependant pour des raisons différentes. L'intrigue dramatique est ici doublée de descriptions objectives : leur richesse et leur variété font la principale beauté de l'œuvre littéraire : et jamais une toile peinte, si bien peinte qu'on la suppose, n'offrira aux regards du spectateur les prodigieux tableaux de paysages, de villes ou de batailles qu'évoque le style admirable de Flaubert.

Il paraît difficile de croire que, dans *Folammbô*, les qualités de la mise en scène aient jamais pu compenser la platitude du fond. Si le rideau se lève sur les jardins d'Hamilcar, le soir du festin des Mercenaires ; si le deuxième tableau nous conduit dans le temple de Taint ; si enfin nous pénétrons sous la tente de Mâtho, en plein camp des révoltés ; tout cela est encore bien insuffisant

(1) L'idée, malgré tout, a hanté plus d'un écrivain avant M. Busnach. Dès le mois de janvier 1858, Flaubert nous apprend (Corresp. III, 118, qu'on voulait faire une pièce avec « Mme Bovary » : « La Porte St-Martin », dit-il, « m'offrait des conditions extrêmement avantageuses, pécuniairement parlant. Il s'agissait de donner mon titre seulement et je touchais la moitié des droits d'auteur. On eût fait bâcler la chose par un faiseur en renom, Dennery ou quelqu'autre. Mais ce tripotage d'art et d'écus m'a semblé peu convenable. J'ai refusé tout net et je suis rentré dans ma tannière. » Une autre tentative fut faite en 1889 : M. Taylor voulut, malgré les héritiers de Flaubert, faire représenter au Théâtre Indépendant une pièce tirée de « Mme Bovary. » Il y eut à cette occasion des pourparlers très vifs qui se terminèrent par un procès civil devant la 1re Chambre de la Seine. (Cf. « Annales Politiques et littéraires, 19 mars 1905).

pour donner une idée même approximative de la civilisation punique et des évènements qui mirent en péril la puissance de Carthage. Aucune indication du livret ne laisse penser que la reconstitution exacte des costumes ou des monuments ait été même tentée ; nulle part il n'est question de la guerre racontée par Polybe.

Folammbô, d'ailleurs, est à peine une parodie ; je comparerais volontiers sa valeur à celle d'une revue de fin d'année consacrée toute entière au livre du jour. On a estropié les noms historiques pour les rendre grotesques : Hamilcar devient *Arriv'tar*, Spendins : *Clippins*, Narr' Havas : *lord Havas*, etc... On a tiré parti des détails relatés par Flaubert pour bâtir des situations comiques, ou soi-disant telles : ainsi, au premier tableau, les chefs des barbares, Nazô et Lord Havas, tous deux parfaitement ivres, apparaissent tenant à la main des paniers de pêcheurs et des lignes, au bout desquelles frétillent des poissons rouges capturés dans les viviers de Folammbô ; en bandouillère sur leurs cuirasses, ils portent les trompes coupées et sanglantes des éléphants sacrés ; et l'industrieux Clippins, brandissant une poêle à frire, cuisine le tout sur un réchaud à charbon. Ce n'est pas bien méchant, et encore moins drôle.

Les procédés inventés pour égayer les spectateurs dénotent de très faibles ressources imaginatives. On se souvient que, dans le roman, Mathô ayant heurté du pied le ressort secret d'une machine compliquée, au moment où il va mettre la main sur le voile de la déesse, une musique tout à coup s'élève, *mélodieuse et ronflante comme l'harmonie des planètes*. Cet incident, travesti avec mauvais goût, se retrouve dans Folammbô : mais la musique des globes de cristal est remplacée par une pétarade assourdissante, le Grand Prêtre ayant parsemé le piédestal de Taint de pois fulminants que les ravisseurs écrasent en se sauvant. D'autres jeux de scène sont encore plus enfantins.

Dans l'ensemble, l'action de la pièce est sans doute tirée du roman, mais singulièrement écourté : elle se concentre autour de l'amour de Barbare pour la Carthaginoise. Les Mercenaires disparaissent à l'arrière plan. A aucun moment on n'entrevoit, dans le fond du décor, la grande image de la Ville luttant contre la sauvagerie envahissante. Le Zaïmph perd toute signification symbolique : il n'est conservé que pour servir de thème à des plaisanteries assez équivoques : Taint en effet, c'est la Lune, et quand on dérobe le voile qui la couvre, tout le monde peut contempler..... n'insistons pas ! Hamilcar, cette puissante figure qui domine et

dirige les destinées de sa patrie, n'est pas sur la liste des personnages. Ceux-ci brillent tous également par une absence complète d'individualité et de distinction. Clippins seul rappelle de fort loin son modèle, Spendins : il se montre rusé, voleur, sournois, poltron. La psychologie des autres est nulle. Le rôle de Shahabahim (le Grand-Prêtre) mérite cependant une mention spéciale ; nous y reviendrons dans un instant. Il suffit, pour achever l'analyse de la pièce, d'ajouter que l'intrigue débute par la rencontre de Nazô et de Folammbô dans les jardins ; se poursuit par le vol du Zaïmph et la démarche de Folammbô auprès du guerrier ; et se termine, comme il convient, par leur mariage. Rien ne pouvait être plus banal.

La fantaisie de MM. Laurencin et Clairville n'offrirait donc aucun intérêt, si l'on n'y pouvait trouver que ce travestissement malhabile de *Salammbô*. Aucun des mauvais calembourgs dont elle fourmille ne porte. Que les auteurs aient cherché ou non à jeter le discrédit sur le chef-d'œuvre de Flaubert, ils n'ont réussi, en accumulant des détails et des situations de ce genre, qu'à se rendre eux-mêmes ridicules. Mais, dans une certaine mesure, ils s'étaient fait encore l'écho des critiques qui circulaient à l'occason du roman ; et, sur ce terrain d'actualité, leur piètre élucubration risquait malgré tout d'atteindre son but.

Le procès de *Mme Bovary* en 1857 (audiences des 31 janvier et 7 février, 6e Chambre correctionnelle de Paris) avait eu un retentissement qu'on a peine à comprendre de nos jours, où d'abord un pareil procès ne serait plus possible, où surtout on se désintéresse davantage des choses littéraires et de leur conséquence.

On raconte — et l'anecdote n'a pas été démentie que je sache — que l'Impératrice intervint elle-même auprès de l'avocat impérial, M. Ernest Pinard, pour solliciter son indulgence en faveur de Flaubert (1). Le réquisitoire n'en fût pas moins sévère. Acquitté, et avec des considérants presque honorables, le romancier demeura cependant « un auteur suspect » (2). Il avait été poursuivi pour outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs ; pendant longtemps son nom, sur la couverture verte ou jaune d'un volume, ne pouvait manquer d'éveiller l'idée d'un scandale. Il le sentait si bien que, par crainte « d'aller au bagne » (3), forcé de s'incliner

(1) « Intermédiaire des chercheurs et des curieux » t. XLIX, p. 636 (30 avril 1904).
(2) « Correspondance » III 76 (19 février 1857)
(3) « Correspondance » III 77 (février ou mars 1857)

devant « l'hypocrisie sociale » (1), il dut renoncer à publier alors sa deuxième version de *la Tentation de Saint Antoine*, qui a seulement vu le jour en 1908, grâce aux soins de M. Louis Bertrand. Ainsi, pour le gros public au moins, son talent restait entaché d'une suspicion, justifiée en partie par les circonstances.

D'autre part *Mme Bovary* avait posé, pour les esprits cultivés et curieux du mouvement littéraire qui marqua ces années de transition, le problème nouveau du naturalisme, ou plutôt du réalisme. Le genre n'était pas admis sans réserves : on le vit bien aux nombreux articles que, de 1857 à 1860 le roman de Flaubert provoqua dans les grands périodiques. Tout naturellement le reproche d'immoralité, formulé par le ministère public, était chaque fois l'occasion des discussions les plus vives. Il eut des défenseurs éloquents et absolus : par exemple Louis de Cormenin qui écrivait : *Le reproche d'immoralité tombe devant une lecture attentive qui montre avec une évidente clarté le but de l'auteur : la punition de l'adultère* (2). Georges Sand protesta également contre l'injustice et l'odieux de cette accusation ; elle regrettait de trouver dans ce livre un *douloureux parti pris* de pessimisme et de scepticisme, mais en déclarait cependant la lecture *bonne pour les innombrables Mme Bovary en herbe que des circonstances analogues font germer en province* (3). Baudelaire et Xavier Aubryet, dans l'*Artiste* (4) prodiguèrent aussi leurs éloges à Flaubert. Sainte-Beuve, par contre, reconnut que le reproche était, sinon fondé, au moins inévitable (5) : l'auteur ne devait s'en prendre qu'à lui-même, car son impassibilité voulue dans l'inspiration était cause de l'équivoque. Sans se prononcer nettement, il remarquait : *le Bien est trop absent de ce livre ; aucun personnage ne le représente*. Les situations sont elles morales ? ajoutait-il. *L'auteur ne semble pas s'être posé cette question ; il ne s'est demandé qu'une chose : sont-elles vraies*. Jugement fort exact et de tous points conforme à l'esthétique de Flaubert. Mais Sainte-Beuve, reprenant sa première observation concluait aussitôt que *la vérité même n'était pas respectée*, qu'il y avait dans ce livre comme une

(1) Même lettre.
(2) Journal du Loiret, 6 mai 1857. Article reproduit dans « Relignial », II, 99, 109.
(3) « Questions d'art et de littérature : le Réalisme », p. 287 à 294 (l'article est du 8 juillet 1857).
(4) Pour Baudelaire, numéro du 18 octobre 1857. Pour X. Aubryet, numéro du 20 septembre 1857.
(5) Le Moniteur du 4 mai 1857. Article reproduit dans « Causeries du lundi », XIII, 283 à 297.

intention de ne la chercher que du côté du mal, *des âmes mauvaises et basses*. Cette opinion du maître laissait le champ libre à tous les adversaires du réalisme et à tous les détracteurs de Flaubert. Ils furent légion. Cuvillier-Fleury (1), Pontmartin (2), Merlet (3), Weiss (4), Legrelle (5), Monpont (6), bien d'autres encore, s'épuisèrent à montrer le romancier accumulant des peintures *d'une crudité révoltante*, pataugeant dans le vice et dans l'ordure avec un plaisir non dissimulé, flattant les malsaines curiosités de ses lecteurs, *sensuel*, *impie et pornographe*. Ainsi chaque fois que revenait sur le tapis le problème du réalisme, on ne manquait pas ou d'exalter les qualités objectives de *Mme Bovary* ou de traîner le livre dans la boue, et de faire passer l'auteur pour un homme taré, chef d'une école dont toute l'originalité consistait à assurer le succès par le scandale.

Or, dès le mois de juillet 1857, trois journaux parisiens avaient annoncé que Flaubert préparait, sous ce titre *les Mercenaires*, un nouveau roman dont le sujet serait emprunté à l'histoire de Carthage (7) ; et jusqu'en décembre 1862 de temps en temps un quotidien, à court de copie, réservit l'information. Tandis que les discussions dont nous venons de donner un trop rapide aperçu rappelaient le souvenir du fameux procès, ces indiscrétions de la presse sur le travail de l'écrivain tenaient donc le bon public en haleine. On attendait le nouveau volume pour formuler un jugement définitif, et enterrer à jamais, ou au contraire raviver la querelle. Certains, comme J. Levallois (8), Claveau (9) et Cuvillier-Fleury (10) comptaient que l'œuvre en gestation serait une *pénitence*, par laquelle Flaubert essaierait de *se justifier et de se purifier*. D'autres comme G. Sand (11), mieux avisés, prévoyaient

(1) « Journal des débats », 26 mai 1857. Article reproduit dans « Dernières études historiques et littéraires », p. 352 à 366.

(2) Le « Correspondant » du 25 juin 1857 : « Le roman bourgeois et le roman démocrate. »

(3) « Revue européenne », 15 juin 1860.

(4) « Revue contemporaine », 1er janvier 1858.

(5) « Revue de l'instruction publique », 18 août 1859.

(6) « Les chantres de l'adultère », p. 27 à 38 (Paris in-12 1859).

(7) Dans une lettre à Bouilhet du mois d'août 1857 (« Corresp. », III, 93). Flaubert dit : « trois journaux » : il précise ailleurs (« Corresp. », III, 195) et cite « la Presse. » J'ignore quels sont les deux autres.

(8) « Opinion nationale », 14 décembre 1862.

(9) « Revue contemporaine », 15 décembre 1862.

(10) « Journal des débats », 9 et 13 décembre 1862 (reproduit dans « Etudes et portraits », IIe série, p. 293, 319.

(11) Article daté janvier 1863, reproduit dans « Questions d'art et de littérature », p. 305 à 312.

que si le livre était bien fait il devait, étant donné le sujet, *être horrible ;* et d'avance ils se préparaient à de grands étonnements, à de grandes émotions peut-être. Sainte-Beuve, mal renseigné probablement, estimait que le romancier, ayant entre les mains une occasion de trancher le différend relatif au réalisme, et de consacrer le triomphe de *M*^{me} *Bovary* par un triomphe pareil et de sens contraire, donnerait *un pendant en bien et sur le terrain de la réalité* à son premier ouvrage (1). La foule, toujours prête à la médisance, espérait vaguement.

Salammbô parut dans les premiers jours de décembre 1862. En général on demeura stupéfait du genre choisi et du sujet traité ; et cette surprise (la remarque est de Th. Gautier) (2) contribua beaucoup au succès du livre. Trois éditions furent enlevées en deux mois. Les critiques aussitôt recommencèrent. Elles avaient été formulées pour la plupart quand le 1er mai 1863, le Théâtre du Palais Royal donna cette pièce de *Folammbô* à laquelle nous revenons maintenant.

On avait beaucoup contesté l'exactitude historique et les prétentions archéologiques du roman et l'on sait quelle violence la discussion sur ce terrain prit dans la bouche de l'excellent Frochner, vieil allemand à lunettes qui ne pouvait admettre que Flaubert ait vu clair là où lui-même se sentait environné de ténèbres (3). Tour à tour St René Taillandier (4), J. Levallois, Claveau (5), Alcide Dusolier (6) crièrent à la fantaisie, se plaignirent qu'un romancier eût l'audace de se donner pour historien et pour érudit, et, sous prétexte qu'ils ignoraient eux-mêmes les événements et la vie de Carthage, blâmèrent Flaubert *d'avoir voulu étudier et reconstituer le néant.* Sainte-Beuve, avec l'autorité qui s'attachait à son nom, réclama hautement un lexique (7). Seuls, à ma connaissance, G. Sand et Cuvillier-Fleury (8) eurent le courage d'avouer *que la vérification de l'exactitude archéologique n'avait rien à fare avec la question d'art, et que si la peinture était belle et bonne, cela suffisait.*

(1) « Le Constitutionnel ». 8. 15. 22 décembre 1862. Articles reproduits dans les « Nouveaux Lundis », IV, 31 à 95.
(2) Le « Moniteur » du 22 décembre 1862.
(3) Frochner, « Revue contemporaine ». 31 décembre 1862, et réponse à la lettre de Flaubert (« Corresp. », p. III, 253) dans l' « opinion nationale », 23 janvier 1863 et dans la « Revue contemporaine » du 15 février 1863.
(4) « Revue des Deux-Mondes », février 1863.
(5) Articles cités.
(6) La « Revue Française » du 1er janvier 1863.
(7) Article cité.
(8) Article cité.

Il y avait là, pour les auteurs de *Folammbô*, matière à d'amusantes et faciles parodies. Ils pouvaient faire rire aux dépens de Flaubert en exagérant un peu les dissonnances de certains termes techniques employés par lui, en multipliant les étrangetés pour forcer la couleur locale, en inventant au besoin des détails compliqués et grotesques, de costume ou de civilisation : c'eût été de bonne guerre que mettre ainsi en relief, en le déformant, tout un aspect du roman, celui sans doute qui déroutait davantage la grande masse des lecteurs. On peut croire que ce thème à plaisanteries a échappé à MM. Laurencin et Clairville. A peine si, en un très court passage de la pièce, un personnage s'étonne de voir les Carthaginois *se régaler de sauterelles frites, de hannetons farcis et de vipères* — et ailleurs servir sur la table d'Ahnon (Hannon) *un petit chien au marc d'olive*. La critique est bien anodine et bien vague. Sainte-Beuve, pour ne citer que lui, avait parlé plus durement de l'*érudition, originale et bizarre* dont témoigne le roman, des *escarboucles formées par l'urine des lynx* du *lait de chienne d'Hanum* et des *pattes de mouches écrasées* employées par Salammbô dans sa toilette, des *bibelots* et de la *chinoiserie exquise* de son appartement, etc., *tous enfantillages par lesquels l'auteur semblerait avoir voulu tromper son public ou se moquer de lui.*

Le même Sainte-Beuve relevait encore dans *Salammbô* un autre défaut : à savoir une sorte d'acharnement à ne peindre que des horreurs ; on se souvient que G. Sand, plus clairvoyante peut-être, trouvait là sinon une qualité du moins un signe de vérité. Au contraire Sainte-Beuve, notant la progression des massacres et des atrocités, depuis l'holocauste offert à Moloch (*la grillade des moutards*) (1) jusqu'au supplice de Mathô, en passant par le Défilé de la Hache, jugeait de tels excès en dehors de la vraisemblance. S'appesantir ainsi sur les scènes cruelles ou répugnantes était inesthétique et faux. Loin de prouver sa force ou son impartialité, le fait de se montrer partout inhumain et cyniquement réaliste dénotait chez Flaubert un parti pris, une tendance outrancière quelque peu maladive. La plupart des critiques, à la suite de Sainte-Beuve, condamnèrent pareillement *l'imagination sanguinaire de M. Flaubert* (2) et cette sorte de *sensualité bizarre* qui, après l'immonde mendiant de *Mme Bovary*, lui faisait décrire les ulcères purulents d'Hannon ou les ravages de la famine dans l'armée barbare.

(1) « Corresp. », III, 215.
(2) Claveau, art. cité.

Lui-même n'avait pas été sans prévoir l'objection : peut-être même devinait-il qu'elle serait en partie justifiée. Au moment où il écrivait son roman il avouait un jour craindre qu'il ne fût *d'un dessin trop farouche et extravagant* (1). *Je suis*, écrivait-il à Feydeau, *en plein combat d'éléphants et je te prie de croire que je tue les hommes comme des mouches : je verse le sang à flots* (2), *il y a*, disait-il encore, *un abus évident du tourlourou antique : toujours des batailles, toujours des gens furieux. On aspire à des berceaux de verdure et à du laitage* (3). Mais dans sa pensée *Salammbô* devait être une vengeance, une protestation contre la fausse pudibonderie et la philanthropie, timorée de ses contemporains. Et il se récriait aussitôt : *Soyons féroces ; versons de l'eau-de-vie sur ce siècle d'eau sucrée, noyons le bourgeois dans un grog à XI mille degrés, et que la gueule lui en brûle* (4).

Folammbô, à ce point de vue, résume à demi l'opinion de la critique et l'impression produite sur le public par le roman. La pièce comporte un prologue et des entractes dialogués dont les acteurs par un procédé de Vaudeville souvent employé, simulent des spectateurs conversant entre eux du haut des fauteuils du balcon et commentant la pièce quand le rideau est baissé sur la scène. L'un de ces personnages un *Gros monsieur*, marchand de vin, apprend ainsi à ses interlocuteurs qu'il arrive tout exprès de province pour voir des massacres. *On m'a dit qu'il y en avait ici plusieurs douzaines !* A diverses reprises il répète la phrase et prévient ses compères qu'ils peuvent s'attendre à des atrocités. Le trait est assez piquant et je crois très exact. Personne assurément, dans une salle de théâtre où est inscrit le mot de Rabelais : *Mieux est de ris que de larmes escrire.....* n'escomptait un spectacle bien effrayant : en fait il ne l'était pas du tout ; mais tous ceux qui sans connaître encore *Salammbô*, en avaient entendu parler de droite et de gauche, devaient emporter comme le Gros monsieur du prologue la conviction que Flaubert dépassait dans son roman les dernières limites de la hideur.

Il suffit souvent, en France, d'un bon mot pour accréditer un préjugé dans l'esprit de la foule. Mais les plaisanteries et les épigrammes de *Folammbô* restaient si effacées, si maladroites, que le talent de Flaubert n'avait pas grand chose à en redouter. Il

(1) « Corresp. », III, 139.
(2) « Corresp. », III, 212.
(3) « Corresp. », III, 206.
(4) « Corresp. », III, 214.

faut même un peu de bonne volonté pour découvrir une critique directe dans les passages de la pièce dont il vient d'être question. Elle existait cependant. Celle enfin qu'il nous reste à examiner n'est guère explicitement formelle : mais par sa nature même, elle avait une portée toute différente et autrement grave. Les premières ne visaient que le sujet du livre et la façon dont il était traité : celle-ci contenait un blâme personnel à l'auteur et pouvait dans une certaine mesure compromettre sa réputation d'homme et d'artiste.

Parmi les personnages du prologue figure une *dame* inconnue : on apprend bientôt qu'elle est la sœur aînée de *Folammbô*, et que dans sa jeunesse elle a eu des démêlés avec la justice : elle vient pour surveiller sa cadette, et, si possible lui éviter les aventures et les ennuis qu'elle a elle-même traversés. C'était désigner clairement *Mme Bovary :* et l'allusion faite à ce roman, les précautions prises par la *dame* pour rassurer la conscience des spectateurs sur la moralité de la pièce, tout cela laissait entendre encore que *Salammbô*, en même temps qu'un livre incompréhensible et d'un réalisme outré passait pour un mauvais livre.

Au deuxième tableau, après le rapt du Zaïmph, la scène reste vide un moment ; puis Folammbô entre, suivie du Grand-Prêtre Shahabahim. Ils constatent le vol ; alors le Grand-Prêtre, en termes ambigus, et avec un malin sourire, conseille à la jeune fille d'aller seule et nuitamment dans la tente de Nazô, reprendre le voile sacré : pour l'obtenir, il faut qu'elle soit résolue à ne rien refuser au Barbare de ce qu'il lui demandera ; il la parfume, lui fait revêtir ses plus riches atours et lui donne sa bénédiction « Prends seulement garde à ta chaînette, lui dit-il hypocritement.»

Cette chaînette, pendant l'entr'acte précédent a déjà servi de thème aux commentaires à peine déguisés du *Gros monsieur*. La *Dame*, c'est-à-dire *Mme Bovary* a confessé que sa chaînette, à elle, depuis longtemps était brisée. Elle explique à quoi sert celle de Folammbô, ajoutant qu'elle n'a aucun scrupule à confier la vertu de sa jeune sœur au Grand Prêtre que sa conformation physique toute particulière rend inoffensif. Ces détails, et le rôle de proxénète joué par Shahabahim au 2e tableau préparaient donc le public à une scène un peu risquée *sous la tente avec ce farceur de Nazô* (1).

En fait, le troisième tableau est absolument quelconque. Folammbô soupe avec son amant comme la plus vulgaire des gri-

(1) Le « Gros monsieur » : Entr'acte du 3e tableau.

settes, et casse il est vrai sa chaînette ; mais le Grand Prêtre a le bon goût de ne pas s'en apercevoir et tout se passe en somme le plus décemment du monde.

Mais l'effet en était-il moins produit ? l'accusation d'immoralité moins directement portée ? Dès l'instant que la pièce avait son point de départ dans le roman — et, cela, personne ne l'ignorait — les spectateurs mal informés ne devaient-ils pas forcément supposer que là encore Flaubert par des descriptions *empreintes de sensualisme* (comme disait M. Pinard) par des situations osées. par des peintures suggestives allait dans son roman beaucoup trop loin. Et précisément certaines critiques, non des moindres, le lui avaient reproché. Saint René Taillandier (1) comparant *Mme Bovary* et *Salammbô* y découvrait l'application d'une même *impassabilité immorale*, il voyait dans la fille d'Hamilcar une hystérique doublée d'une mystique et, analysant la scène de la tente, observait que l'auteur s'y était pris très habilement pour indiquer sans le dire nettement *que quelque chose avait lieu entre Mathô et Salammbô*. Caro (2) définissait cet épisode *une amorce aux curiosités vulgaires. M. Flaubert*, écrivait-il, *aime à exciter les imaginations*. D'après lui, ce passage et celui du serpent (chap. X) écrits pour augmenter la vente du volume, témoignaient d'un mauvais goût répréhensible. D'après Claveau, l'épisode de la tente est « une scène de prostitution religieuse et rien de plus. »
« — Vous implorez un mot de passion, dit le critique : on vous « répond que Salammbô sentait le miel, le poivre, l'encens, les « roses et une autre odeur encore. Don Juan était plus chaste, « lorsqu'il disait simplement *odor di femina*... L'auteur parle tout « au long des moins obscènes des Mercenaires, de leurs complai- « sances d'épouses... Voilà encore de ces détails qui ont fait pro- « noncer, à propos de *Mme Bovary* le vilain mot d'érotisme. La « femme de l'officier de santé rougissait doucement en descendant « de voiture, tandis que Salammbô ne rougit pas... *Ainsi mourut « la fille d'Hamilcar pour avoir touché au manteau de Taint :* « Quand on a lu le livre on sait ce que c'est que le manteau de « Taint, et ce que parler veut dire, etc... M. Flaubert a une sen- « sualité d'imagination qui fait partie de son talent, etc. » (3).

Sainte-Beuve enfin qualifiait Salammbô : *Une Elvire sentimentale ayant un pied dans le Sacré-Cœur* ; il la montrait *batifolant*

(1) « Revue des Deux-Mondes », art. cité.
(2) «Poètes et romanciers», article sur Flaubert à propos de « Salammbô» p. 260 à 270.
(3) « Revue contemporaine », art. cité.

avec son serpent dans une posture équivoque et allèchante. Il jugeait l'Assemblée de Grand Conseil dans le temple Moloch une réunion maçonnique ; le Grand Prêtre à ses yeux faisait preuve d'une *imagination libertine et dangereuse.* Enfin de l'auteur lui-même il disait — parole sévère et d'une exceptionnelle gravité — qu'il lui paraissait doué *d'une pointe d'imagination sadique* (1).

« Un tel mot de vous, lui écrivait Flaubert (2), lorsqu'il est imprimé, devient presque une flétrissure. Oubliez vous que je me suis assis sur les bancs de la correctionnelle, comme prévenu d'outrages aux mœurs, et que les imbéciles et les méchants se font des armes de tout ? »

Sainte Beuve et ses confrères pouvaient aisément s'expliquer. Leurs appréciations, malgré tout, n'atteignaient pas l'homme, mais sa méthode, ses principes d'art ; l'immoralité ou le libertinage qu'ils relevaient dans *Salammbô* leur semblait seulement la conséquence d'une insensibilité affectée de l'artiste pour les sentiments et les émotions que suggérèrent ses descriptions ; ils ne l'interprétaient pas, au fond, comme le signe d'une tournure d'esprit vicieuse. Mais le public d'un théâtre était bien incapable de faire la distinction. Insinuer, même à demi-mots, que le roman contenait *des scènes risquées* insister, comme les auteurs de *Folammbô* sur la chaînette symbolique et la chute de la Carthaginoise, rappeler *Mme Bovary*, adopter enfin l'opinion des critiques sans la justifier comme eux par des raisons d'ordre théorique, c'était, avec une publicité plus assurée, une répercussion que n'obtiennent pas toujours les articles de revue, donner Flaubert pour coutumier des faits qui lui avaient valu sa première poursuite judiciaire, jeter les soupçons les plus honteux sur sa loyauté et sa moralité d'écrivain (3).

La pièce de Laurencin et Clairville, heureusement, était par ailleurs si creuse et insipide que le péril restait par avance conjuré. Elle tomba dès les premières représentations, aucune de ses plaisanteries ne lui survécut. Flaubert ne semble même pas en avoir eu connu l'existence éphémère, sa *Correspondance* n'en fait

(1) Le « Constitutionnel », art. cité.

(2) « Corresp. », III, 247.

(3) Le préjugé ne subsiste-t-il pas encore aujourd'hui ? En 1901 lors d'un procès de Cour d'assises qui eût un grand retentissement, on entendait un témoin Mlle D. personne du monde et d'une intelligence au moins égale à la moyenne déposer « que l'accusé donnait à lire à sa femme des livres abominables », « Mme Bovary par exemple » (Voir « Echo de Paris » du 27 avril 1901).

par mention (1). N'avait-il pas, en tout cas, sa défense prête ? aux ineptiés de *Folammbô* comme aux reproches plus sérieux des critiques n'eût-il pas répondu ? « ce qui est beau est moral » (2)... si le lecteur ne tire pas d'un beau livre la moralité qui doit s'y trouver c'est que le lecteur est un imbécile (3).

René DESCHARMES.

(1) Flaubert écrivait le 12 avril 1866 : « On a donné aux Bouffes une « Didon » où une Salammbô figure. Mais je me prive de ce spectacle, MM. les auteurs ne m'ont pas envoyé de billets, ce que je trouve d'une grossièreté indigne. Tel est le genre des gens de théâtre d'ailleurs : (« Lettres à sa nièce Caroline », p. 68). Il s'agit là d'un opéra-bouffe en deux actes, plus un prologue, et quatre tableaux par Alphonse Bélot. musique de Blanquini fils (in-16, Michel Lévy, 1866). La première représentation eut lieu le 5 avril. En réalite, Salammbô est ici une esclave sicilienne qui n'apparaît qu'une fois (acte I, scène III) pour chanter une complainte en italien. Il n'y a donc aucune relation entre ce personnage ou cette pièce et le roman de Flaubert.

(2) « Corresp. », IV, 373 (19 février 1880).

(3) « Corresp. », IV, 230 (1876).

ÉLISA MERCŒUR

A propos du Centenaire de sa Naissance

Le 27 juin 1809, à dix heures du soir, un commissionnaire à l'hospice des Orphelins de Nantes, nommé Jean Favret, trouvait exposé, à la porte du dit hospice, un enfant du sexe féminin vêtu comme suit : un bonnet d'indienne fond sablé à petits carreaux rouges et noirs ; un béguin de toile fine usée, garni d'une petite dentelle fine ; une brassière de calmouck, fond marron, toute neuve, bordée d'un lien rouge et blanc à petits carreaux ; un lange pareil à la brassière, neuf, bordé des deux bouts du même lien que la brassière ; une chemise de toile en breton, neuve, garnie d'un coton mousseline, neuf ; une couche de toile pareille ; un demi-lange de ratz noir, doublé de même et piqué. — Il y avait également, auprès de l'enfant, un paquet contenant trois couches neuves de toile en breton, pareilles à celles trouvées sur lui ; une chemise idem, un autre lange de calmouck pareil, une brassière pareille et un demi-lange de ratz aussi, pareil au premier, un béguin de même toile, mais usée et garnie d'un petit picot, le tout sans marque.

Sur l'enfant était épinglé un papier portant ces mots :

« ELISA

« Née le 24 juin 1809.

« Non enregistrée aux actes civils.

« Le ciel et la douce harmonie veilleront sur elle. Ses parents « seront peut-être assez heureux pour pouvoir la réclamer un « jour. »

Et, au bas de ce papier, il y avait un cachet de cire rouge aux initiales R. C. (1).

On donna à l'enfant le nom d'Elisa Mercœur (2).

Le ciel et la douce harmonie !... En lisant cette phrase d'une couleur si romantique, je ne sais pas pourquoi j'ai pensé tout de suite à Jean-Jacques, père d'un certain nombre d'enfants aban-

(1) Extrait de l'acte de naissance d'Elisa Mercœur, communiqué par M. Giraud-Mangin, bibliothécaire de la ville de Nantes.

(2) Pourquoi Mercœur ? C'est un point qui reste encore obscur. Ordinairement on donnait aux Enfants-trouvés le nom de la rue où ils avaient été recueillis. Mais, outre que l'ancienne rue Mercœur n'existait plus quand Elisa vint au monde, l'Hospice des Orphelins était situé assez loin de cette rue qui reprit son nom en 1817.

donnés. La mère d'Elisa devait être de ses disciples. En tout cas, elle l'avait sûrement lu, car elle avait une certaine culture, et ces mots la trahissent. Elle s'appelait Adélaïde Aumand de son vrai nom, mais quand elle eût réclamé sa fille aux Enfants-Trouvés — ce qui eut lieu vingt et un mois après sa naissance, elle prit le sien et se fit passer pour la veuve Mercœur. Du moins c'est ainsi qu'elle signait, à Paris, ses lettres, adresses et demandes de secours, et Dieu sait si elle en signa ! Ce n'était pas une méchante femme, elle aimait beaucoup sa fille, mais avec ses côtés ridicules elle lui fit plus de tort que de bien.

Le père d'Elisa était un avoué de Nantes (1). Qu'il dorme en paix ! Tout ce que j'en veux dire, c'est qu'il ne s'occupa jamais d'elle. Il y a bien dans les œuvres poétiques d'Elisa une pièce qui le concerne, mais elle a l'air d'avoir été mise là pour la forme, autrement dit pour sauver la face à la veuve Mercœur.

Toujours est-il que la petite, une fois en âge de gagner sa vie, la gagna tant bien que mal en donnant des leçons de français et d'anglais à côté de sa mère, dans une maison d'éducation, et puis en écrivant des vers et des nouvelles qui obtinrent un certain succès. Elle avait véritablement reçu le baiser de la Muse. Il y a du souffle, de l'inspiration, de l'harmonie dans ses compositions poétiques. Je dirai même que ces vers, comme ceux de Mme de Girardin avec qui elle a plus d'un point de ressemblance, sont plus d'un homme que d'une femme. Sa pièce au roi Louis-Philippe sur les insurrections de juin 1832, et ses *Stances à la France* que publièrent *les Débats* du 9 janvier 1833 (2), font songer aux chants de la *Muse de la Patrie*. Et nul doute que, si cette jeune fille au cœur mâle, était née sous la même étoile que Delphine Gay, elle eût fourni comme elle une carrière glorieuse.

Ses débuts avaient été si heureux que les jaloux s'étaient écriés : Chance de bâtard ! Sachez qu'à la suite d'une élégie charmante parue dans le *Lycée armoricain*, la Société académique de Nantes l'avait, en quelque sorte, adoptée et qu'elle lui offrit, quelques années plus tard, de faire imprimer ses premières œuvres à ses frais. Sa renommée s'était répandue jusqu'à Lyon, et même elle avait trouvé dans Emile Deschamps un patron à Paris comme il

(1) D'après une note de M. Péhant, ancien bibliothécaire de Nantes, mise en regard du n° 60, 161 du Catalogue de cette bibliothèque, cet avoué avait nom Barré.

(2) Ce journal faisait précéder cete pièce de la mention que voici : « Ces vers suivant nous ont paru dignes de l'impression. Ils sont dûs à la plume d'une jeune personne dont les commencements annoncèrent un poète : Mlle Elisa Mercœur tient aujourd'hui ce que promettait son jeune talent.

y en avait peu. Quand parut son premier recueil (1827), Chateaubriand, touché de la dédicace où elle lui disait :

Et l'aigle peut, du moins, à l'ombre de son aile,
Abriter le timide oiseau.

Chateaubriand lui répondit : « Si la célébrité est quelque chose de désirable, on peut la promettre sans craindre de se tromper à l'auteur de ces vers charmants :

Mais il est des instants où la harpe repose,
Où l'inspiration sommeille au fond du cœur.

Et il ajoutait ces paroles prophétiques : « Puissiez-vous, mademoiselle, ne jamais regretter cet oubli contre lequel réclament votre talent et votre jeunesse ! »

Elisa avait pris ces éloges au sérieux et s'en était grisée. Le 27 mars 1829, Charles Nodier écrivait à Lamartine :

« ... Je venais de m'entremettre dans les intérêts d'une autre Sapho,

Car il en vient du Mans tous les jours par douzaine,

de cette pauvre Elisa Mercœur qui a fort innocemment compromis votre nom dans une polémique désagréable. La lettre bien longue, diffuse et bien ennuyeuse que vous recevrez d'elle avec la mienne, ne vous portera pas la mesure de son esprit. La douleur que tout ceci lui a causée n'a pas été pour elle une muse. Etourdie d'éloges et trop accessible à tous les mensonges, elle a été dupe d'un intrigant qui a malheureusement du talent et qui s'écrit quelquefois des lettres en votre nom. Elle n'est pas complice de cette insolente supposition. Elle mérite votre indulgence, et je vous atteste qu'elle a besoin d'être consolée. Je prends à cela un intérêt tout moral. Je n'ai pas lu ses vers, et je l'ai trouvée assez laide. Accordez-lui un mot bienveillant. » (1)

J'ai vainement cherché la trace de la polémique où le nom de Lamartine avait été « innocemment compromis » par Elisa Mercœur (2), mais pour que Nodier eût trouvé celle-ci plutôt laide, il

(1) « Lettres à Lamartine », p. 61.
(2) Peut-être le mot qu'on avait prêté à Lamartine sur Elisa : « Cette enfant nous effacera tous », était-il apocryphe, et, colporté dans un certain milieu, avait-il excité certaine jalousie dont l'écho lui était revenu. Dans une lettre écrite par le grand poète au comte de Sercey, le 21 février 1829, je relève ce passage qui pourrait bien se rapporter à cet incident : « Vous êtes heureux de voir mesdames Gay. Dites-leur que je suis indigné de cette bête de calomnie qu'on a insérée sur moi, et que je viens de protester de nouveau à cause d'elles : je n'ai pas lu un vers de cette demoiselle, et je n'en ai entendu parler à personne. » (« Corresp. de Lamartine », t. III, p. 138).

fallait vraiment qu'il l'eût mal regardée ou qu'il eût bien mauvais goût. Nous avons d'elle deux ou trois portraits qui consacrent sa réputation de beauté. Il y en a un de Devéria où elle est représentée de profil, qui est une chose délicieuse ; c'est le portrait classique, il a été reproduit cent fois. Il y en a un autre de je ne sais qui où elle est prise de trois quarts. Ce doit être le plus ressemblant : elle est peignée à la mode de 1830 avec des papillotes de chaque côté de la figure, et elle porte au cou un ruban de velours d'où pend sur la poitrine une croix bretonne. Le front est élevé et légèrement fuyant, les sourcils bien arqués, les yeux grands et vifs, le nez long, la bouche petite et spirituelle. C'est vraiment un joli visage...

Quoi qu'il en soit, l'incident dont parlait Nodier ne semble pas avoir aliéné à Elisa les sympathies de Lamartine, et l'année 1829 fut pour elle une année de bonheur.

Mais la guigne ne tarda pas à venir avec son cortège de déboires et de chagrins de toute sorte.

D'abord, le roi Charles X, qui lui avait accordé, le 7 mars 1829, une audience particulière (1) et lui avait promis une pension, fut renversé avant d'avoir tenu sa promesse. Ensuite Chateaubriand, sous la protection de qui elle s'était placée perdit toute son influence après la chute de Charles X. Enfin, le baron Taylor, qui dirigeait le Théâtre-Français, n'aimait pas la tragédie depuis que Victor Hugo lui avait porté le coup de grâce. Dès lors, tout était à craindre pour celle qu'Elisa Mercœur avait déposée au secrétariat de ce théâtre (2). Et, en effet, le comité de lecture avait à

(1) On lit en effet, dans les « Débats » de ce jour : « Mlle Elisa Mercœur a eu l'honneur de présenter ce matin au Roi en audience particulière le Recueil de ses poésies. » C'était la 2e édition de ses Poésies parues en 1829 chez Crapelet, Delaunay et Roret. La première avait paru à Nantes, en 1827, chez Mellinet-Malassis.

(2) Boulay-Paty, son compatriote, écrivait le 23 octobre 1829 à son cousin Eugène Lambert :

« Je dînais l'autre jour avec Elisa Mercœur. Elle me récita la moitié du 4e acte de la tragédie des « Abencerrages », tirée de Florian. Elle m'avait déjà dit les trois premiers, le troisième est bien ; dans les autres il y a beaucoup à corriger ; après l'avoir revue toute, elle doit la lire aux Français, et si elle a un succès, comme je l'espère, il sera colossal, car c'est le 1er exemple de pareille chose. Elle travaille jour et nuit. Voilà trois vers que j'ai retenus ; c'est le vieil « Ali », chef des Zégris, qui avoue son amour à « Zoraïde » :

Ce sont nos passions qui font notre jeunesse !
Si des miennes enfin j'ai conservé l'ivresse,
Mon cœur est jeune encore, et mon front seul est vieux !

Elle espère faire jouer à Mars le rôle de Zoraïde.
(« Dix lettres de Boulay-Paty publiées par Dominique Caillé. » — Vannes, Lafolye, 1892).

peine reçu la tragédie de *Boabdil*, que le commissaire royal déclara qu'il ne la jouerait pas, sous prétexte qu'elle ne ferait pas d'argent.

Le coup fut si terrible pour la jeune fille, qu'elle ne s'en releva pas. Cet acte injuste et arbitraire, et qui étonne de la part du baron Taylor, lui ôta tout courage, toute envie de travailler. Le théâtre était sa planche de salut. Du moment qu'on lui en refusait brutalement l'accès, elle se dit qu'elle n'avait plus qu'à mourir, et sa résoution funeste fut si bien prise qu'elle dit un jour à sa mère : « Dieu m'appelle à lui, on fera mille contes sur ma mort. Les uns diront que je suis morte de misère, les autres d'amour. Dis à ceux qui t'en parleront que le refus de M. Taylor de faire jouer ma tragédie a seul fait mourir ta pauvre enfant. »

Cependant tous ceux qui s'intéressaient à elle s'efforcèrent de la sauver, à commencer par Victor Hugo. Le 15 juin 1834, il écrivait à M. Thiers pour lui signaler la détresse d'Elisa Mercœur et lui demander, si cela était possible, de disposer en sa faveur des 2.000 francs de pension qui lui avaient été servis jusqu'en 1832 (1). Six mois après, — le 31 décembre, — la veuve Mercœur adressait au comte d'Argout la supplique suivante :

« On dit, monsieur, que vous êtes tout puissant sur l'esprit de M. Thiers. Ah ! daignez le supplier pour une mère prête à perdre son enfant. Elisa Mercœur, ma fille, ma pauvre enfant, va peut-être bientôt cesser d'exister. Tant de jeunesse et de génie vont être moissonnés ! » (2).

Mais M. Thiers fit la sourde oreille, et d'ailleurs eût-il entendu qu'il serait arrivé trop tard,puisque Elisa mourut le 7 janvier 1835.

Cette mort causa dans Paris une impression énorme. Tous les cœurs bien nés furent émus, et l'on fit à la pauvre enfant, fauchée dans sa fleur, de magnifiques funérailles (3). Chateaubriand la conduisit jusqu'au cimetière Montparnasse (4), entre Ballanche et Mme Récamier. Alfred de Musset écrivit sur sa tombe : « Je ne pleure pas, j'envie ton sort ! » Hégésippe Moreau, qui devait la

(1) « Corresp. » de V. Hugo, t. I, p. 154.

(2) Lettre inédite.

(3) Ses obsèques furent célébrées le 9 janvier à l'église Saint-Thomas d'Aquin, sa paroisse. Elle habitait alors au nº 43 de la rue du Bac.

(4) Ce n'est que le 18 mai 1836 que son corps fut transféré au Père-Lachaise. Elle repose depuis lors à l'entrée du chemin de Labédoyère, à deux pas de la tombe d'Auguste Comte qui a inscrit le nom d'Elisa dans le calendrier des héros de l'humanité.

rejoindre trois ans plus tard, s'écria, dans une pièce de son *Myosotis*, intitulée la *Sœur du Tasse :*

Ah! bien avant Mercœur, la Sapho de la Loire,
Le poète a servi de pâture à la gloire!

Mélanie Waldor, sa compatriote, ouvrit une souscription pour lui élever un monument funéraire. Mme Desbordes-Valmore, qui était alors à Lyon, en ouvrit une autre pour imprimer ses œuvres complètes, qui fut couverte en un clin d'œil des noms les plus illustres. Et comme si ce n'était pas assez, elle la pleura dans une des plus belles pages de ses *Pauvres Fleurs*.

Bref, tous les poètes de France, grands et petits (1), lui payèrent le tribut de leur deuil. Et c'est, à mon avis, grâce à leurs chants bien plus qu'aux siens que le nom d'Elisa Mercœur a surnagé jusqu'à ce jour. En tout cas, sa ville natale ne l'a point oubliée. Elle conserve pieusement dans une vitrine de sa royale bibliothèque le petit volume de ses poésies qu'elle lui légua en mourant, avec une mèche de ses cheveux, et demain, la Société académique de Nantes, se souvenant qu'elle soutint les premiers pas de la jeune poétesse, célébrera le centenaire de sa naissance dans une cérémonie toute littéraire qui sera suivie à bref délai de l'inauguration de son buste en marbre blanc.

LÉON SÉCHÉ.

(Extrait de l'*Echo de Paris* du 25 juin 1909).

(1) Cf. l'ouvrage intitulé : « Fleurs sur une tombe, à Elisa Mercœur, par M. Alfred de Montferrand, directeur de la Biographie des femmes, recueil composé de pièces inédites des écrivains de l'époque. Vendu au profit de la mère d'Elisa. Paris, l'éditeur, rue Mazarine, n° 30 ; Armand Aubrée, rue Taranne, n° 14 ; 1836. » — Ce volume, de toute rareté, est orné d'un portrait anonyme d'Elisa Mercœur et de la reproduction autographe de la poésie « le Centenaire. » Outre la biographie d'Elisa, il contient 70 morceaux, vers et prose, dont quelques-uns sont signés de noms tels que Ballanche, Emile Deschamps, Mme Desbordes-Valmore, Founet, Lamartine Lassailly, Mollevaut, Sainte-Beuve, Boulay-Paty etc. — On y trouve même le nom de la mère d'Elisa qui signe Madame Adélaïde Mercœur.

A PROPOS D'UNE FÉERIE

Le public lettré apprit un jour avec quelque surprise par un article de Jules Claretie, dans le Temps (1), que Victor Hugo avait collaboré à une féerie intitulée *le Ciel et l'Enfer*. L'auteur d'Hernani et de Ruy-Blas mêlé à l'enfantement d'une féerie ! La chose parut étrange au premier abord. Il fallut cependant se rendre à l'évidence. En effet, d'une part, le catalogue général des acteurs dramatiques établissait qu'un tiers des droits provenant du *Ciel et l'Enfer* revenait à Victor Hugo ; d'autre part, Paul Meurice déclara avoir retrouvé un Scènario de la pièce dans les papiers du poète.

Dans quelle limite Victor Hugo collabora-t-il à cette pièce ? C'est là un point intéressant resté jusqu'à ce jour assez obscur, mais qu'il est aisé de résoudre à l'aide des renseignements fournis par le poète lui-même dans sa correspondance avec Hippolyte Lucas, son collaborateur (2).

Constatons tout d'abord que Victor Hugo entretint toujours les relations les plus affectueuses avec Hippolyte Lucas, critique influent et poète dramatique applaudi, mort, en 1878, bibliothécaire à l'Arsenal. Leur liaison, qui remontait à 1829, se fortifia avec les années, si bien que Victor Hugo pouvait écrire, vers 1840, au Critique du Siècle et du National : « Vous savez quel prix j'attache à votre amitié, vos félicitations me vont au cœur. »

C'est à une lettre du mois de juin 1842 que remonte l'origine de l'affaire. — « Vous seriez bien aimable, mon cher et excellent ami, écrivait Hugo, de venir dîner demain avec moi. Voici que mon livre (le Rhin) va paraître. Je serai charmé d'en parler avec vous. Et puis c'est toujours un plaisir pour moi de vous serrer la main. »

Ils parlèrent en effet du *Rhin*, et il leur parut qu'on pouvait tirer une œuvre lyrique de l'épisode fantastique du *Beau Pécopin*. Il est facile de suivre, à partir de ce moment, les diverses phases

(1) Numéro du 17 mars 1898.
(2) Cette correspondance est entre les mains de M. Léo Lucas fils.

de ce projet de collaboration. Dans une lettre d'Hugo du 16 novembre 1842, nous lisons : — « Si je n'avais pas les yeux si malades, cher poète, je vous écrirais dix pages d'injures. Comment, cette fois encore, vous me prenez en traître. Il vous arrive, à l'Odéon, des *Aventures Suédoises*, et je n'y suis pas. J'en suis réduit à lire dans le feuilleton de Théophile de fort beaux vers que j'aurais pu entendre et applaudir des premiers si vous l'aviez voulu. Je ne crois pas cependant que vous ayez dans ce monde littéraire si jaloux un ami meilleur que moi. Il faut pour racheter cela que vous veniez déjeuner avec moi. Choisissez le jour qu'il vous plaira. Je me suis occupé de *Pécopin*. L'arrangement est plus laborieux que je ne croyais au premier abord. Cependant la chose est à peu près faite, quoique non écrite, et si vous voulez me prêter votre main, je vous dicterai le scénario des deux premiers actes. Si je fais quelque bêtise, vous m'arrêterez et me redresserez chemin faisant. A bientôt donc et à toujours. Votre ami. »

Nous trouvons encore une allusion à l'affaire dans un billet suivant de près le mariage d'Hippolyte Lucas. — « Pendant que je bâtis le bonheur fantastique du *Beau Pécopin*, vous, mon cher poète vous vous construisez un bonheur solide et durable. Vous en aurez un très grand à coup sûr, mais il ne sera jamais aussi grand que je le souhaite. Aimez un peu qui vous aime beaucoup.»

Nous passons sur divers autres billets dans lesquels il était question de consulter Théophile Gautier sur le genre à adopter pour la pièce projetée. Lucas penchait pour un ballet ; Hugo croyait qu'un opéra était possible et préférable. Cette pièce ne fut ni l'un ni l'autre, mais, après une transformation complète que Lucas fit subir au projet primitif, elle devient une féerie en 5 actes et vingt tableaux qui fut jouée à l'Ambigu, dix ans après, c'est-à-dire le 23 mai 1853, sous le titre cité plus haut, *le Ciel et l'Enfer*. Le nom de Victor Hugo ne figurait pas sur l'affiche. On n'y voyait que celui d'Hippolyte Lucas et celui d'Eugène Barré, un de ses amis. Hugo toucha le tiers des droits d'auteur.

La féerie, *le Ciel et l'Enfer*, obtint un grand succès consacré par plus de cent représentations consécutives. La critique tout entière en fit le plus grand éloge. — « Si j'ai quelque autorité sur votre esprit, écrivait Jules Janin, vous irez de ce pas à l'Ambigu comique où l'on joue *le Ciel et l'Enfer*. Vous assisterez à la lutte éternelle du beau et du laid, de la vérité et du mensonge le tout entremêlé de prose et de vers, de tirades et de chansons. La prose est bonne, les vers sont bien faits, les chansons sont joyeuses. »

Théophile Gautier louait de son côté un changement de décorations superbes, sans compter de charmants vers déclamés ou chantés qui auraient pu être à leur place au Théâtre français ou à l'Odéon.

De l'épisode du *Beau Pécopin*, Lucas avait gardé le point de départ : Pécopin, devenu Gérard, devait aller gagner le titre de Comte de l'empire avant d'épouser la belle *Bauldour*, devenue Bertha. La jalousie du diable faisant de vaines tentatives pour attirer à lui l'âme du héros fidèle, était aussi conservée comme fond de la pièce ; mais l'intrigue était entièrement nouvelle. Des scènes poétiques dépassant les limites d'une féérie ordinaire et des situations d'un franc comique déterminèrent le succès.

Loin d'en vouloir à son collaborateur de cette métamorphose, Victor Hugo qui était alors en exil, à Jersey, félicitait et remerciait en même temps Hippolyte Lucas, dans une lettre du 24 juin 1853 ainsi conçue : — « D'abord, cher poète, un serrement de main, pour votre succès, puis un autre, puis dix autres pour votre bonne pensée de passer par Jersey cette année en allant en Bretagne. Le succès charme ma bourse, hélas ! un peu aplatie en ce moment, votre venue et celle de votre charmante femme nous iront au cœur, et, comme disait Rabelais, *melius cor quam gula*... L'été est, cette année, maussade comme une tragédie, pluvieux comme une élégie. Cependant le temps qui nous attriste doit faire merveille au théâtre, je construirai dans la chapelle de location une niche à saint Médard. Tout ceci pour vous dire que vous devez faire beaucoup d'argent et que je vous remercie de m'enrichir... »

L'été se passa sans que Lucas pût se rendre à l'invitation de son illustre collaborateur et ami ; aussi ce dernier se montre-t-il plus pressant. — « J'espérais serrer la main d'Hippolyte Lucas. écrit-il le 12 octobre de la même année, j'ai reçu les vers de *Pécopin ;* la compensation est belle et charmante. Je ne me plains pas, mais j'espère encore si ce n'est pour cette année, du moins pour l'an prochain. Jersey est un peu la route de Rennes. Venez en passant saluer votre compatriote Chateaubriand et embrasser votre confrère Victor Hugo. Les vers de Pécopin sont ravissants et ont ici profondément ému les femmes et charmé les hommes. »

Telle fut la genèse de la féerie, *le Ciel et l'Enfer* dont l'idée première a été empruntée au *Rhin* de Victor Hugo, sans que la collaboration directe du poète ait laissé de trace sensible dans la pièce.

En 1857, Hippolyte Lucas se rendit à Guernesey. Il passa plusieurs semaines à Hauteville-House, et il y fut conquis surtout par la calme beauté de Mlle Adèle Hugo, excellente musicienne pour qui il composa, avant son départ, une romance restée dans ses papiers, et où l'on retrouve encore un souvenir du *Beau Pécopin*. Voici cette romance.

LA FILLE DE L'EXILÉ

Si l'on demande au retour
De mon doux voyage !
Voit-on resplendir le jour
Sur leur triste plage ?
Le soleil s'y montre-t-il ?
Je dirai que dans l'exil
J'ai vu son visage.

Si l'on demande au retour
De mon doux voyage :
Est-elle, faite pour l'amour
Une fille sage,
Dont l'âme est brave au péril
Ame où rien n'entre de vil ?
Je dirai que dans l'exil
J'ai vu son courage.

Si l'on demande au retour
De mon doux voyage :
Quelle est donc cette *Bauldour* (1)
Si digne d'hommage ?
Je dirai : Vous souvient-il
D'Hugo, ce roi de l'exil ?
C'est sa fille au cœur viril,
Son plus bel ouvrage.

L. L.

(1) Héroïne du Beau Pécopin.

LETTRES DE MADAME HAMELIN

(SUITE)

La Madelaine, 8 novembre 1844.

Dimanche, à minuit.

Je vais vous coûter six sous ; mais vous ne le regretterez pas, j'espère. C'est aujourd'hui seulement que Madame Labiche m'a renvoyé la brochure (1). Je l'ai lue d'une traite sans la lire vite ni pouvoir la quitter. J'en ai été enchantée et grandement surprise. Ceci est une œuvre, un bel écrit qui plaira à tous les grands et beaux esprits. C'est un beau spectacle que cette étude de Napoléon par de nobles jeunes gens, et ce vrai amour du pays, si désintéressé, doit plaire même à ceux qui le traitent de duperie. Le style, quoique un peu négligé par quelques constructions gauches, est simple, clair, vivace et tout à fait adapté à ce genre rapide. Je n'aime pas les mots nouveaux : il n'y en a pas un seul, et si on réformait *auxieuse*, ce serait sans tache. Je n'aime pas trop que vous disiez aux ennemis « qu'ils n'étaient pas au tiers en 94 de ce qu'ils étaient en 1813, qu'ils seraient arrivés sans cette faute pour étrangler la révolution au berceau ». Ça sera amèrement critiqué, quoique ce soit de toute vérité ; car tout est vrai dans cet aperçu et cette forme, ces sujets et cette discussion est de votre vocation de talent, parce que, lorsqu'on est né pour un genre, on y débute haut et ferme, ainsi que vous venez de faire.

Je suis fâchée que vous ne m'ayez pas lu l'ouvrage plus tôt. J'en eusse parlé à Berryer qui doit l'apprécier par tous les motifs ; car il aime le talent dans les autres. Je vais lui écrire. Voulez-vous que je vous envoie ma lettre pour lui ? En voulez-vous une pour un envoi à M. Chateaubriand ? Vous avez fait une faute, une injustice, en parlant des médiocrités produites par les Chartes, de ne pas excepter par un mot Chateaubriand et Berryer. Le premier

(1) Une étude de son correspondant, M. C., sur Napoléon.

est fils de l'Empire, c'est notre bon despotisme qui l'a fait éclore ! Mais Berryer ! On se fait par un mot de puissants amis et enfin tout prêtre doit vivre de son autel.

12 décembre 1843, Paris.

Votre ami Ancelot (qui certainement a vendu des oranges) fait le divertissement de Paris par ses lettres inconcevables. Qui que ce soit n'en est exempt, et les mêmes injures lui servent pour acteurs, littérateurs, journalistes, etc. Arnal (1) qui fait sa fortune par son jeu dans une pièce délicieuse : *Un homme blasé*, Arnal a reçu des grossièretés et a fini sa réponse par ces mots : « Adieu, vieille insensée ». Un autre écrit : « Ah ! Virginie, tu t'oublies ! » Vous dit-elle des injures aussi ?

. . . .

J'ai été appelée à trier beaucoup de lettres restées chez mon pauvre camarade... (2) La médiocrité de certains personnages que je jugeais si médiocres m'a été bien révélée ! Rien ne peut vous donner l'idée du bornage de Flahaut (3). Madame Herbault eût mieux écrit sur les événements depuis juillet. Elle eût été moins frivole sur la mode, les commérages et de temps à autre eût éprouvé des mouvements féminins moins serviles. Et cela vous est ambassadeur. Que M. de Metternich doit rire ! Voyez donc comme Hortense (4) avait conservé d'empire sur l'Empereur pour une vieille coucherie ! En revanche, j'ai lu quelques lettres divines de Madame la duchesse de Broglie (5). C'est tout évangélique et rien de protestant n'y fait tache. D'Argenson, dans ses lettres, traite l'amitié avec le feu, la grâce de l'amour. Quelle amitié vive ne devait pas être celle qui liait des caractères, des goûts, des passions si différents !

. . . .

(1) Le fameux acteur comique Arnal, qui joua successivement aux Variétés, au Vaudeville et au Gymnase. Il se croyait destiné à la tragédie, mais comme il l'écrivait lui-même :

Mithridate devint Jocrisse corrigé.

Il rajeunit le type légendaire de Jocrisse. Arnal se piquait de littérature : on a de lui quelques ouvrages, une « Epitre à Bouffé, les Gendarmes », etc.

(2) M. de Montrond.

(3) Le général de Flahaut mort en 1870, avait été ministre plénipotentiaires en 1831. De sa liaison avec la reine Hortense, il eut un fils naturel : le duc de Morny.

(4) Est-ce la reine Hortense ?

(5) « Journal » du Maréchal de Castellane, tome I, p. 386.

Je veux quitter le pavillon. La mort de M. me le rend odieux C'est ici qu'il a pu méconnaître la plus tendre affection, devenir injuste, ingrat, déloyal même. La pauvre Madelaine au contraire me le conserve comme le plus aimable des vieillards, le plus reconnaissant des amis et le plus noble chrétien. O ! Belle et pénitente Madeleine ! Vous avez fait là le plus beau des miracles.

Paris, 15 décembre 1843.

Mais tu ne comprends donc pas rien ? (1) Ce n'est pas d'orthographe, de grammaire dont j'ai voulu parler, c'est d'une clarté vive dans la phrase, qui conduit l'idée à se présenter nettement. Je déteste comme vous la phrase pompeuse, symétrique, adoptée même par ce grand talent de Madame Sand depuis que la sensibilité, l'idée, la grâce ont disparu. Je sais que vous êtes pressé toujours. Relisez-vous et ce que je vous dis vous frappera vous-même. Si j'insiste, c'est que je trouve sincèrement que vos idées en valent la peine.

Berryer vous souffle un bon parti... il épouse, dit-on, Madame de Somariva avec 300.000 de rente (mariage d'opinion). M. Scribe n'a pas encore fait celui-là. Voilà le voyage de Londres assez bien payé ; car le duc de Bordeaux a donné 200.000 francs à son illustre avocat. Il saura bien employer cette pluie d'or, et je lui en souhaite autant qu'à O'Connel. (Prenez garde à vos correspondances à ce sujet).

La bibliothèque de Montrond va être vendue en détail : cette bibliothèque achetée par son valet de chambre, comme dit la *Presse !* Elle est excellente ; mais qui donc achète autre chose que les illustrations. Pauvre Montrond (2) !

Avez-vous lu le sermon du Révérend Père Lacordaire ? Celui qui commence comme un cours d'histoire est sublime et les pages sur *Darius* enlèvent, comme dit Madame de Sévigné. Quel talent, bon Dieu !

(1) Le correspondant de Madame Hamelin n'avait pas été satisfait de ses observations.

(2) Le 7 octobre 1844, elle écrit en post-scriptum : « Le 18, je fais faire un pauvre service anniversaire pour Montrond. Déjà un an, et mon cœur saigne toujours ! O premiers liens, longue habitude vie commune, colères, rires, vives réparties, misère, élégance, plaisirs et pleurs ! En vous perdant le cœur se gonfle et se brise. »

Décembre 1843.

Il faudra aiguiser votre grand sabre et toucher à Madame de Maintenon. M. de Noailles, qui n'en fait qu'une noble supérieure d'abbaye royale, en fournira l'occasion : il n'a même pas aperçu la femme égale à Loyola et à Napoléon.

Je crève mes yeux à déchiffrer toutes ces affreuses écritures dont Montrond a laissé des tas énormes. Je trouve qu'une détestable écriture est une chose bien malhonnête. C'est le seul défaut connu de l'Empereur. Mais il était pressé, celui-là ! Dans ce fatras auquel ce grand esprit de Montrond attachait l'importance des signatures, quelle inconcevable médiocrité ! Hommes, femmes, c'est à qui sera le plus bête, le plus frivole ! Flahaut brille au premier rang, Mornay tout de suite après. Madame de Broglie, comme un évangile de la Passion : on la sent mourir ; d'Argenson, comme Brutus, jouant avec un enfant qu'il adore ; au total, cher ami, je vous dirai comme Madame de Sévigné à Madame de Grignan : « Ma fille, nous écrivons mieux que tout cela. »

On a fait cent mille infamies pour briser le mariage de Berryer, ébruité par une jalouse. Tous ses ennemis politiques ont braqué des centaines de lettres anonymes toutes remplies de faits à peu près vrais, mais défigurés. La dame de pierre s'est cabrée et a rompu. C'est d'elle dont j'ai dit à un ami : « L'épousez-vous ? Je vous fais compliment. Ne l'épousez-vous pas ? Je vous fais compliment. »

7 février 1844, Paris.

J'ai cru lire une lettre de Saint-Preux (1). Dans cette ville d'industrie et de politique, on n'entend jamais parler de l'amour. L'amour est-il électeur ? Qu'est-ce que c'est que ça, l'amour ? Au temps de Madame de Pompadour, il donnait encore des régiments. Aujourd'hui, il ne donne pas même des sous-préfectures, et il pourrait plutôt les ôter. Voilà son pouvoir. C'est fini de lui, même de Bacchus, qu'on frelate trop en vérité. Soyez donc de votre temps, vous l'avez voulu, c'est nécessaire ; venez vous distraire et solliciter ici.

(1) Le héros de la « Nouvelle Héloïse. » Ce roman de J.-J. Rousseau avait été le bréviaire sentimental de tous ces hommes et de toutes ces femmes du début du XIXe siècle.

N'avez-vous pas trouvé quelque chose de vil dans la discussion de l'adresse et la démission de M. de Salvandy (1) ? Le Marliani (2), aide-de-camp d'Espartero, est ici et se promet, avec son doux maître, de bouleverser l'Espagne et d'en faire un 93.

De la Terreur, je n'en suis pas et mes oppositions s'arrêtent au premier sang. Je les trouve des lâches et des infâmes. Qu'ont-ils fait du pouvoir !

Il n'y a plus de société, partant plus de joie, de chansons, de jolis mots, de bons billets, même pour La Châtre. Les clubs s'éteignent (excepté les *Spéciaux*, terme à la mode). Ce n'est pas l'Angleterre, certes, c'est Birmingham. Berryer est tout stupéfait de la magnificence du grand monde anglais. Il fait des descriptions d'Alton qui font tressaillir d'envie. Ce sont des Romains du temps de Lucullus. Que nous sommes petits, bourgeois et babillards !

Soyez très sage. Adieu ami.

[*Sans date*].

Que dites-vous de l'idée de faire un Pétrarque de M. de Chateaubriand ? C'est du Léon X tout pur. Ah ! ces papes, quand ils s'en mêlent, ont bien de la grandeur ! Comme cela nous sort des pots de vin de M. X. X. M. de Chateaubriand n'acceptera pas par goût et pudeur française ; mais l'offre est angélique.

Fontainebleau est en plein carnaval : on y danse, on y joue gros jeu, surtout on y mange assez bien.

M. Berryer va voyager ; on dit qu'il rencontrera en Italie M. le duc de Bordeaux *seul*. Les injures de la *Gazette* ne lui font aucune impression. Seulement cette conversation l'ennuie, attendu que tous les sots lui en parlent tout d'abord.

J'ai rencontré chez lui un matin M. Bulwer. C'est drôle ! Je l'ai bien turlupiné sur ce mari qui était à la fois un athlète et un rossignol. La maison de Berryer depuis la mort de sa femme est toute renversée, mal arrangée. Il déteste Angerville, ne dîne jamais chez lui et déjeune sur un méchant guéridon avec une côtelette mal cuite, qui fait pitié. C'est un enfant pour lequel il faut tout faire, ne se chargeant, lui, que de faire de l'amour et de l'éloquence.

(1) De Salvandy, homme d'Etat et littérateur, mort en 1856. Fut ministre de l'Instruction publique de 1837 à 1839. Il vota contre l'adresse qui infligeait un blâme à Berryer au sujet du voyage de ce dernier auprès du comte de Chambord. Entre autres ouvrages de M. de Salvandy, nous citerons « La Vérité sur les Marchés Ouvrard » (1825). C'est à lui que l'on attribue la parole célèbre prononcée en 1830 : « Nous dansons sur un volcan. »

(2) Ch. Séché : « Hortense Allart. »

[*Sans date*].

Voici un fier courrier, j'espère ! Le facteur m'apporte une délicieuse lettre de Berryer et une de M. de Chateaubriand. Aussi j'ai regardé le garde-champêtre de haut en bas. Je vous envoie ces lettres, dont vous êtes l'occasion, en vous priant bien de me les garder. Elles sont curieuses, mises en regard ; car elles peignent dans nos deux aigles des caractères bien différents. L'un, qui a le temps et la parole pour lui, lit, écoute, saisit tout et voit tout possible. L'autre croit n'avoir plus le temps de contribuer, d'apprendre, de modifier même, et il repousse avec désolation et amertume. Ce sentiment qu'il peint malgré lui m'a serré le cœur ; car il a des mérites adorables, notre grand écrivain ! Lorsqu'il aura lu, il comprendra. Et je vous dirai mes idées sur des choses à lui écrire. C'est un homme à ramener ; car il n'est peut-être pas revenu de cette abomination des chambres représentatives. Par bonheur qu'il y a tout à faire avec les gens de son âme et de son imagination.

Lisez ces lettres à Madame K... Si elle n'est pas dans ses jours de *frivolités* et *de tendresse pour un illustre gentilhomme*... elles l'intéresseront et lui prouveront que nous ne sommes russes ni par conquête ni par la barbarie. . . . .

. . . .

Nous avons un temps lamentable. Mais la rivière monte, elle est dans la prairie : ce n'est plus la Seine, c'est le Saint-Laurent ; mais ma forêt n'est pas vierge. J'ai aussi une lettre d'Hortense. Elle devient ma voisine, surtout celle de Sampayo. Elle me conte de belles choses des meubles de Madame d'Agoult (1), de son départ précipité, d'une brochure que fait Didier et de Pierre Le Roux qui fait rage.

[*Sans date*.]

J'ai été bien taquinée du retour de Berryer. Il m'écrit « qu'à Paris les vendanges sont faites, que le roi a tout dans ses paniers et qu'il élève une statue à Thiers. » C'est juste. Gardez la lettre à

(1) M. Léon Séché nous fournit, dans son « Hortense Allart de Méritens », des renseignements fort intéressants sur Madame d'Agoult, Didier, Pierre Le Roux, qui viennent corroborer les lettres de Madame Hamelin.

laquelle l'à-propos manquera, mais par les occasions de retrouver Berryer. Lisez celle-ci. Mettez-y un joli cachet de cire. Il aime ça, et portez-la avec carte et adresse. Vers 11 heures 1/2, il y est ou répond. J'attacherais beaucoup de prix à ce qu'il fût de bonne humeur et vous donnât ses idées.

Trechi a vraiment un côté du cerveau malade. Mais il a souffert cinq ans pour les doctrines dont il nous accable. C'était l'apogée de 1815 à 1821. Cela ne l'empêche pas vraiment d'être fidèle, délicat, poli, tolérant ; car, lorsqu'il crie, il ne s'entend pas crier. La société actuelle n'a pas encore beaucoup de si honnêtes gens que lui, et vous le brusquez trop, non pas de langage, mais de ton. Faites-donc la cour à Madame K... ? Ça vaudrait mieux que la lingère en vérité.

M. Soulié, le patito de Madame Labiche, ne va lâcher ni vous ni Trechi que le théâtre ne soit ouvert. Labiche recommencerait Madame de Valence qui disait que, les peines de cœur, c'était de manquer d'argent.

La dernière note de lord Palmerston est le comble de la dérision et de l'outrage. Ils ne laisseront même pas l'Egypte au pacha. La *Presse* a été drôle quand elle a dit « que le dévouement des amis de M. Thiers ne les avait pas empêchés de se mettre tous à la hausse. » Ainsi l'infortuné Trechi y regagne ses pertes...

Pourquoi donc, puisque le procès du prince a été liquidé, n'a-t-il pas envoyé à Berryer une seule marque d'honneur, de souvenir ! C'est en prendre trop à son aise. Les gens de son parti lui arrachent tout et il ne trouve pas une ressource pour se conduire en gentilhomme vis-à-vis d'une autre opinion dont la défense l'a fort grandi. C'est mal et maladroit.

[*Sans date.*]

Cher petit, vous devez chanter avec Joconde : « Quand on attend sa place, que l'attente est cruelle ! » Moi, je la trouve aussi cruelle, et je vous trouve insensé d'imaginer qu'une course ici lui serait nuisible. Elle vous calmerait de toutes manières et vous verriez toute cette féerie dans son plus grand éclat. . . .
. . . .

J'écris qu'on vous apporte des petites choses à m'apporter, entre autres Rancé (1) que j'ai prêté à Madame de Sailly, trop pauvre

(1) « La vie de Rancé », par Chateaubriand, parut en mai 1844.

pour l'acheter ou le louer douze sous. A propos de Rancé, je vous dirai d'un ton d'impératrice qu'ayant écrit à Hortense (qui me le demandait) tout mon sentiment sur les corrections à faire, M. de Chateaubriand m'a répondu directement : « c'est fait, et vous êtes un grand littérateur, etc., etc. » Je n'ose pas vous conter ses flatteries : vous savez qu'Atala reçut des corrections durant les cinq premières éditions. Quelle charmante obéissance à des goûts inférieurs au sien ! Les petites taches dont il vient de nettoyer Rancé sont des recherches trop recherchées. Le reste est charmant et noble, surtout par une virilité de gaieté, de grâce qui certes ne sentent pas le vieillard. On voit, malgré lui, qu'il n'aime pas son héros, que sa dureté le révolte, que c'est une *parole* qu'il tient, et, sur cette rude figure de Rancé, il jette toutes les grâces du beau siècle, sans en excepter Ninon et Taglioni. O poète, que ne pouvez-vous faire !

9 novembre 1844.

Savez-vous là-bas qu'Hortense a fait un pouff au comte de Méritens, son époux ? Elle l'a campé là tout net et s'est établie de plus belle à Herblay, comme si de rien n'était. Les liens, scellés de trois enfants, de Madame d'Agoult et de Listz paraissent entièrement rompus. Les motifs sont divers ; mais elle ose se plaindre tout haut que Listz mange tout ce qu'il gagne et ne place rien pour elle et ses enfants. C'est une querelle de servante, en vérité. Listz a la passion de donner et prêter, mais aux princes allemands, russes, prussiens, etc. La liste de ses débiteurs compose celle de la noblesse du Nord.

. . . .

Cette bête de Janin n'a pensé, dans sa *Bretagne*, à mettre Madame de Sévigné en regard avec M. de Chateaubriand. Les Rochers valent bien le Val-de-Loup. Qui durera le plus ? Ce qui amuse. La Jésuite Maintenon a mieux parlé que M. de Montalembert. Toute la question est jugée par Louis XIV : les Jésuites sont le trône et l'autel. Voilà tout.

Adieu. Ecrivez plus ; car je vous aime toujours beaucoup.

[*Sans date.*]

Nos belles de Paris ne sont pas ermites du tout. Elles sont en plein scandale et, sans médisance, l'on peut parler d'aventures

qui sont dans les gazettes. La fuite de la comtesse de Plaisance avec le prince de Belgiojoso (1) est la stupidité même, puisqu'elle avait toute liberté et qu'on lui offrait la plus indulgente séparation. Le mari a donc très bien pris l'événement ; mais le frère est dans un état de rage tel qu'il a entraîné le mari sur les traces des fugitifs, et qu'il veut tuer Belgiojoso ou s'en faire tuer. Les voilà tous courant la poste, comme au bon temps jadis, et payant cinq francs de guides pour aller chercher un duel. (Remarquez qu'il n'y a pas là de banquiers et d'industriels, lesquels feraient le décompte de l'immense dot que laisse la fugitive). Espérons que la belle comtesse, comme Hersilie (2), séparera les combattants tout en restant avec son Romain.

Mais voici du plus mignon : Madame de Contades, la très gentille, lors même la très spirituelle, avait trouvé moyen, par le crédit de sa mère, de fixer son mari à Constantinople. Une perfide lui écrivit que la maladie de sa femme n'était qu'une grossesse. Il part comme un fou, tombe chez lui à 11 heures du soir, et trouve un ventre de près de neuf mois. La révolution fut telle pour la pauvre femme qu'elle accoucha une heure après. Après avoir eu avec Madame de Castellane une explication un peu vive, il alla faire ses déclarations d'alibi chez un notaire et M. Guizot. Pour madame de Boisgelin, elle ne s'amuse plus au mystère. On la rencontre dans tous les lieux publics avec M. Manuel. Et elle s'est séparée du monde, de sa famille, partage sa fortune, et voit ses enfants une heure tous les huit jours.

Je vous ai parlé du bonheur d'Hortense, devenue baronne de de Méritens, *parlant des grandes races de province*, et se moquant bien du temps où elle était communiste. Maintenant voilà bien un autre mariage dans notre société. Léontine de Thérauld a fait ue passion. Elle a pour amant le marquis de Sainte-Croix, homme de qualité qui vient, de plus, d'hériter à la Martinique de très grands biens. Dernièrement, le dit marquis s'est fait traîner par son cheval, la tête en bas, tout le long du faubourg Saint-Honoré. On l'a relevé comme mort et on n'a pas osé même le transporter chez lui et il a été établi chez l'apothicaire où il est resté vingt et un jours dans une situation déplorable. Léontine, sans hésiter, est arrivée, a pris un tablier et a passé auprès de lui vingt et un

(1) Mari de la célèbre princesse Belgiojoso, qui fut l'amie d'Alfred de Musset : il mourut en 1853. Voir sur elle le livre de M. Léon Séché, « Alfred de Musset », t. II.

(2) Madame Hamelin fait allusion à Hersilie, une des Sabines enlevées par les Romains et devenue la femme de Romulus.

jours et vingt et une nuits. Jugez l'éclat ! Revenu à lui, le marquis a parlé de mariage. Vite on a proclamé. Mais les sœurs arrivent et cela se ralentit un peu.

[*Sans date.*]

Cher ami, vous me traitez trop en inutilité, et l'amitié sincère est justement applicable aux moments d'angoisse où vous vous trouvez. Je pense à vous bien souvent en déplorant nos misères. Hélas !

Hier j'étais donc à l'Académie.

Victor Hugo a été adorable de langage tant qu'il n'a pas touché aux meubles. Mais il a étrangement abusé de ma passion, lorsqu'il a dit en parlant de Port-Royal : « Ces solitaires, ces sages, voulaient faire avec la douceur ce que Luther faisait avec colère ». Ah ! vous le dites, enfin !

Ils voulaient réformer la France, vous le voulez encore de plus belle, chers doctrinaires ; vous le voulez, Hugo aussi, avec la ferveur du novice.

Ceci est clair, du moins : Port-Royal voulait ce que faisait Calvin, et Louis XIV a eu cent mille et mille fois raison. Mais ce n'était pas tout. Il nous a assuré avec un aplomb inouï que Napoléon avait dit « que le duc d'Orléans était un prince national » ; or, c'est le contraire qu'il a dit et écrit, témoin sa fameuse conversation avec Montrond.

Je suis revenue moitié contente, moitié fâchée, puis très chagrine de ne vous avoir pas vu.

Merci du livre de Rœderer (1), il y a des choses charmantes et tout est dans les belles doctrines.

[*Sans date*].

Je suis bloquée par les tempêtes. La nuit, ce sont des sifflements, des craquements tel qu'on dirait la forêt déracinée passant par-dessus mon pauvre petit toit. Eh bien ! au coin d'un grand feu, tout cela n'est pas sans charme.

. . . .

(1) Il s'agit ici du fils de l'économiste Rœderer. — Le baron Antoine Rœderer cultiva les belles-lettres et écrivit des comédies sous la Restauration. Madame Hamelin fait allusion dans cette letre à son ouvrage intitulé : « Intrigues politiques et galantes de la cour de France depuis Charles IX », 1832.

S'il se vend, achetez-moi, je vous prie, l'opuscule du Père Enfantin (1) ; s'il se prête, faites-le moi lire au moins.

Vous le savez, j'ai toujours admiré son éloquence et ses yeux sublimes. S'il renonçait au charlatanisme qu'il a cru nécessaire, s'il assignait à la femme une position forte, mais chaste, il serait le Loyola du progrès. Je voudrais acheter aussi ce petit volume de Joubert, dont j'ai tant entendu parler et que je ne connais pas. Ça se vend chez Frey, rue Croix-des-Petits-Champs, 33. Je suis affamée de livres nouveaux : ici, rien, absolument rien. Je trouverai ce petit paquet chez mon portier et je vous remercie d'ici.

Vous devez être en plein tapage de carnaval. Je vois bien des choses que je veux voir une fois cet hiver : *Alboni*, *Cléopâtre* et *Jérusalem*, même le *Caprice*, de votre ami Musset, qui amuse bien dans les tempêtes. S'il peut se réformer aussi et rester maître de son génie, que de beautés il peut nous donner encore !

Ces petites provisions donnent des idées pour la campagne que j'aime plus chaque jour. Grâce à Dieu, il ne me reste plus qu'elle.

Votre plus vieille amie.

16 mai 1846.

Les Demidoff sont ici, vu la passion d'Anatole pour Madame de Dino. La Mathilde sait tout : elle n'a plus d'illusions possibles. Ça pourrait bien lui faire faire un enfant. Du reste, elle est inséparable de ces commères de petites dindes dont Madame Gay est la Sévigné.

La Madelaine, 11 août 1849.

L'opinion des autres fait trop souvent la nôtre. Vous avez reçu de moi cent lettres qui valaient mieux que *ma réponse :* vous n'y faisiez guère attention. C'étaient des chefs-d'œuvre, *disent-ils*. Badinage à part, j'ai été dressée par Montrond à l'horreur de la publication, justement parce qu'il trouvait mes lettres jolies et disait que Madame de Sévigné était ma grand'mère, mais que

(1) Le Père Enfantin cherchait la Femme-Messie et prêchait le respect absolu des passions de l'homme qu'elles fussent mobiles ou constantes. Il fut condamné à un an de prison, en 1832. Ses ouvrages sur la doctrine de Saint-Simon furent très lus.

personne n'avait assez d'esprit pour en rien ôter à la conversation. Hélas ! il l'a dit même à son confesseur. De son vivant, donc je n'eusse jamais osé. D'ailleurs, je me sentais ignorante et manquant de souffle. Jugez de ma modestie à soixante-dix ans Je ne puis écrire que par un élan, et cet élan n'est qu'un orage Ma réponse (1) a été faite en une matinée, ma tête était brisée et j'eus trois jours la fièvre.

Vous vous trompez sur le vaste champ des Cent Jours. Les hommes usés y prennent une physionomie superbe à broyer ; est-ce que Ney, apostat, ingrat, tuant l'empire mourant, peut, malgré son supplice, rester debout et monumental ? Est-ce que La Bédoyère (2) n'est pas un héros nouveau et digne du Tasse, est-ce que moi-même enfin, si méconnue, si insultée par son neveu, je ne suis pas la seule femme mêlée courageusement à l'histoire de l'Empereur ? Dans mes idées, les Cent Jours commencent sur le perron du Bramante à Fontainebleau : Rentré dans un salon, l'Empereur fit ses adieux particuliers à plusieurs officiers. Il connaissait assez peu La Bédoyère et ne voyait en lui qu'un brillant officier ; ainsi il dit : « Vous avez un bel avenir... Adieu ! » — « Non, non, Sire, à revoir... » Est-ce beau : cet *à revoir ?* Ce sont les Cent Jours ; car vous saurez après qu'il a tout déterminé. Nous traversons en raillant la première Retsauration. La Bédoyère refuse toutes les offres. Un jour, il accepte... Les bêtes trouvent tout naturel qu'on se rallie et qu'on pense au solide. Ma scène avec lui en apprenant sa défection ! Pour me calmer et sûr de moi, il me découvre tout et me fait lire sur une petite carte (que j'ai encore, barbouillée de sa brave main) les ports, les routes (l'Empereur voulait la Spezzia) puis tous enfin aboutissant à... à... ? à mon nouveau régiment. Puis l'aigle arrive, la proclamation dans ses serres. Cette proclamation, seule, *seule*, j'ai pu la recevoir, la faire imprimer, afficher, quoique surveillée et menacée. Puis, puis ! Je dis au contraire que c'est nouveau et qu'aucune odyssée ne contient rien de si vif ni d'aussi beau : — Me voilà déjà fatiguée.

Je vous félicite de revoir l'Italie, la *Niobée* des nations, comme disait Byron. Cette Niobée est plus noble, plus digne de tendresse depuis qu'elle a bravement défendu ses enfants. L'Empereur de

(1) Il y a une lacune dans la correspondance de Madame Hamelin entre les années 1846 et 1849. Nous ne savons pas à quelle réponse elle fait allusion.

(2) La Bédoyère avait été fusillé en 1815, après le retour des Bourbons.

14

Sainte-Hélène était plus noble que celui de Marengo. Mon cœur s'attache passionnément aux vaincus et quelquefois si bêtement que je me surprends à plaindre et regretter ce lâche Philippe !

Je n'aime plus les légitimistes depuis qu'ils ont adopté le drapeau de la perfidie. C'était celui de l'honneur qu'ils arboraient jadis. Celui-là seul pourrait nous sauver. On devrait répondre à M. de Falloux : « Mais si la *pression des monarchies* devait renverser la République Romaine, lorsque la Russie, l'Autriche auront tout balayé, la *pression* des monarchies de l'Europe renversera la République Française pour y replacer dans son spirituel et temporel le pape Henri V : c'est à ce but qu'ils marchent, mais quel honteux chemin ! »

La Madelaine est sur la route d'Italie. Venez m'y dire adieu, vous y trouverez un pauvre cœur profondément ulcéré, mais toujours heureux du bonheur de ceux qui furent ses amis.

VARIA

I

LA MORT DE SHELLEY

C'était toute une colonie britannique qui dans les années 1820-1821 venait de prendre ses quartiers à Pise, et quelle étrange, quelle attachante colonie ! Ainsi que l'écrivait Mme Shelley : « Pise est devenue un petit nid d'oiseaux chanteurs ! »

Lord Byron, grand poète et encore plus grand seigneur, s'y installait royalement dans un magnifique palais, au bord de l'Arno, en compagnie de sa maîtresse, la comtesse Guiccioli ; Shelley et sa femme y louaient une maison ; un de leurs cousins, Thomas Medwin, poète lui aussi, les rejoignait ainsi que deux de ses amis, le capitaine et Mme Edward Williams, qui charmés par tout ce qu'ils avaient entendu raconter de Shelley étaient on ne peut plus désireux de le connaître. A leur arrivée de Suisse, ils prennent un appartement dans sa maison et une très étroite intimité ne tarde pas à s'établir entre les deux jeunes ménages. Le capitaine et sa femme sont bientôt pour Shelley « Ned » et « Jane », les amis, les compagnons inséparables. La colonie s'augmente d'un autre capitaine britannique, Edward Trelawney, dont l'air de chevalier errant, la beauté brune et les belles moustaches font une vive impression sur le poète :

> Il était comme est le soleil dans sa fière jeunesse,
> Aussi terrible et séduisant qu'est la tempête.

En plein hiver 1822, dès le mois de janvier, le choix d'une résidence estivale devient le sujet de toutes les conversations ; la chaleur est bien trop grande à Pise pour qu'on puisse songer à y passer l'été. Les recherches commencent en février, et l'endroit choisi

est Casa-Magni, sur la baie de Lerici, tout près du petit village de pêcheurs de San-Terenzo ; les deux ménages des Shelley et des Williams s'y installent aux derniers jours d'avril.

« C'est une vieille et rugueuse demeure, dit Guido Biagi dans son ouvrage *The Last days of P. B. Shelley*, ayant ses pieds dans la mer, par derrière une montagne couverte d'yeuses toujours vertes et de pins. Elle se dresse solitaire, forte comme une citadelle, avec une terrasse et un porche qui s'ouvrent sur la mer. Elle ressemble plus à un navire qu'à une maison ; les vagues pénètrent sous le porche, baignent les murs et parfois même atteignent la terrasse. »

Les descriptions et les photographies d'un livre récent de Mme Mac Mahan (*With Shelley in Italy*), nous montrent, d'une manière très précise, cette vieille demeure italienne, massive et sévère, dans un paysage très beau sans doute, mais un peu sauvage et attristant.

Le poète en était ravi : « Je vis dans cette divine baie, écrit-il, lisant des drames espagnols et écoutant de la divine musique. »

La musicienne, c'était Jane Williams, qui chantait en s'accompagnant de la guitare, un cadeau de son admirateur ; c'est à elle que sont dédiés les vers de l'*Invitation*, qui comptent parmi les plus beaux qu'ait écrits Shelley, vers pleins de fantaisie délicate et caressante, emportés dans le plus vif, dans le plus fougueux des rythmes ; ils sont comme l'exaltation de ce paysage aimé, où la beauté du ciel rivalise avec celle de la mer.

> Quand l'azur de midi est au-dessus de nous,
> Quand la multitude des vagues murmurent à nos pieds
> Là où la terre et la mer se rencontrent
> Et toutes les choses semblent être une
> Dans le soleil universel...

Mais l'enthousiasme de Shelley était bien loin d'être partagé par sa femme.

« Je n'ai pas de mots, écrivait-elle plus tard, pour vous exprimer combien je détestais cette maison et le site environnant. Les gens du pays étaient sauvages et antipathiques ; la direction du ménage (*house keeping*) était très difficile et nos domestiques toscans voulaient tous nous abandonner ; le dialecte de ces Génois était dur et déplaisant. Mes seuls bons moments, c'est quand le vent et les vagues me permettaient d'aller en mer, quand à bord de ce bateau de malheur, étendue, ma tête sur ses genoux, je fermais les yeux

et ne sentais que la respiration du vent et la rapidité de notre course. »

Le bateau de malheur était arrivé en effet ; il avait été commandé à un constructeur génois, sur le plan de Williams, ancien officier de marine ; c'était un *schooner* de 21 pieds de long et 8 de large, avec une très forte voilure, non ponté ; le prudent Trelawney voulait qu'on prît à bord quelque marin du pays, connaissant parfaitement les vents et les courants du littoral. Mais Williams, plein de confiance en lui-même, refusa d'en entendre parler ; on se contenta d'engager, comme garçon, un jeune Anglais de dix-huit ans. Shelley, qui adorait la mer, passait presque tout son temps sur l'eau.

Dans les premiers jours de juillet, il apprit avec grande joie l'arrivée de son excellent ami Leigh Hunt, un écrivain anglais qui venait en Italie pour diriger une revue littéraire dont Byron et Shelley devaient faire les frais. Leigh Hunt, avec sa femme malade et ses sept enfants, se rendait auprès de Byron. Shelley et Williams décidèrent aussitôt d'aller par mer jusqu'à Livourne et de le rejoindre à Pise. Le voyage se fit sans encombre ; ils passèrent quelques jours à Pise, avec leurs amis ; le 8 juillet, ils sont de nouveau à Livourne et s'apprêtent à prendre la mer pour regagner San-Terenzo. Shelley surtout à hâte de retrouver sa femme qu'il a laissée souffrante et triste, à peine remise d'une fausse couche ; il a reçu d'elle, durant son court séjour à Pise, des lettres qui le pressaient de revenir.

Ce sont des journées de grande canicule ; une terrible sécheresse désole toute la contrée ; partout les populations processionnent pour implorer un peu de pluie. Le matin du 8 juillet, le temps n'est pas beau, un vieux matelot génois branle la tête quand il voit les deux étrangers sur le point de s'embarquer. « C'est de la folie, dit-il à Trelawney, qui se trouvait alors sur le yacht de Byron, de hisser tant de voile sur un bateau non ponté, où il n'y a même pas un vrai marin ! » Mais Wllams assure qu'en sept heures, ils auront atteint San-Terenzo.

Ils sortent du port ; Trelawney les suit de sa lunette. Une heure après, un terrible ouragan se déchaîne ; les pêcheurs qui l'ont vu venir ont eu le temps de s'abriter. Quand le grain qui dure peu est fini, la mer, jusqu'au lointaîn horizon, apparaît vide de toute voile.

C'était le lundi ; le lendemain, le surlendemain se passent ; le jeudi, le temps est très beau ; dans la vïeille demeure, les deux

femmes attendent impatiemment le retour de leurs maris : « Quand minuit arriva, écrivit plus tard Mme Shelley, sans que nous ayons vu les hautes voiles du bateau doubler le promontoire, nous commencions à craindre non pas la vérité, mais quelque maladie. »

Le lendemain Jane Williams, terriblement inquiète, veut partir immédiatement pour Livourne ; la mer est mauvaise, le vent contraire, il n'importe ; elle s'y fera conduire à rames. Mary Shelley lui fait observer que c'est le jour de la poste, qu'une lettre arrivera peut-être. Il arrive en effet une lettre de Leigh Hunt adressée à Shelley : « Donnez-nous vite des nouvelles de votre traversée de lundi dernier, car nous sommes très inquiets. » Mary lit cette lettre ; le papier tombe de ses mains ; Jane la lit à son tour. « Alors, tout est fini ! » s'exclame-t-elle.

Elles partent immédiatement ; on les transporte en canot jusqu'à Lerici ; de là, elles vont en voiture à Pise. A la *casa Lanfranchi*, la demeure de Byron, c'est la servante de la Guiccioli qui les reçoit tout d'abord. Puis arrive Byron ; tout ce qu'il sait, c'est que Shelley et Williams sont partis lundi, le jour de l'orage.

Mary est maintenant comme un spectre ; il est bientôt minuit, elle refuse toute nourriture, tout repos ; elle part avec Jane pour Livourne, où elles arrivent vers deux heures du matin. On leur a donné le nom de l'auberge où habite Trelawney ; mais leur cocher se trompe, il les conduit dans une autre et force leur est de rester là jusqu'à l'aube. Elles se jettent tout habillées sur le lit ; au matin, elles trouvent Trelawney, qui ne peut que confirmer la désolante nouvelle.

Il y a pourtant encore une lueur d'espoir : c'est que le bateau en dérive ait été entraîné sur les côtes de Sardaigne ou de l'île d'Elbe. Les deux pauvres femmes n'ont rien à faire ici ; Trelawney se charge de faire explorer le rivage par des cavaliers, dans le cas où la mer y aurait jeté quelque débris de l'embarcation ; elles-mêmes doivent retourner à San-Terenzo. Elles y arrivent un jour de fête. « Les gens, pareils à des sauvages, femmes, hommes et enfants en bandes, passent la nuit entière à danser, à chanter sur la plage. Le siroco souffle éperdument. »

Puis quatre mortelles journées d'attente et d'angoisse. Le 18 enfin, Trelawney reparaît : tout était bien fini, *all was quiet now* : les corps avaient été trouvés sur la plage. Le lendemain, Trelawney emmène les deux femmes à Pise, loin de cette maison, de cette mer maudite.

C'est non loin de Viareggio qu'un dragon du duc de Lucques

aperçut un cadavre, *straccato*, roulé là par les vagues ; on découvrit dans une poche un livre anglais, le dernier volume de Keats, cadeau de Leigh Hunt à Shelley, à son départ de Pise ; la poche contenait encore un exemplaire de Sophocle.

Quant au corps de Williams, il fut trouvé une lieue plus loin.

Lors de la mort toute récente de Keats, que l'on avait enterré dans le cimetière protestant de Rome près de la pyramide de Cestius, Shelley, qui avait composé sur cette mort le touchant poème d'*Adonaïs*, disait de ce cimetière : « C'est un espace ouvert au milieu des ruines, plein, en hiver, de violettes et de pâquerettes. On pourrait devenir amoureux de la mort, à penser que l'on sera enseveli dans un aussi doux lieu ! »

Mary Shelley se souvint de ces paroles ; il fut décidé que ce serait là l'asile suprême du poète.

Par les soins de Byron et de Trelawney, son corps fut brûlé sur la plage, à l'endroit même où la mer l'avait jeté. Ce furent de poétiques funérailes. On versa sur le bûcher des encens et du vin, comme faisaient les anciens. Les cendres et le cœur furent portés à Rome, sous la dalle de marbre blanc, où l'on lit ces simples mots :

P. B. SHELLEY
Cor cordium

Dans une cérémonie récente en l'honneur de Keats et de Shelley, la colonie anglaise de Rome réunissait le souvenir de deux des plus grands poètes de l'Angleterre qui reposent tous deux dans cette terre italienne, par eux si passionnément aimée.

SAINT PONS.

(*Le Temps* du 26 mai 1909).

II

LA MORT DE LAMENNAIS

LETTRES INÉDITES DE HENRI MARTIN A MICHELET ET DE MICHELET A LAMENNAIS

En annonçant la prochaine publication des « Lettres de Lamennais à Mme la baronne Cottu », que prépare M. le comte d'Haus-

sonville, le *Temps* du 3 avril 1909 disait qu'on avait accusé les amis du grand écrivain d'avoir écarté de son lit de mort un prêtre qu'il avait consenti à accueillir. On ajoutait que cette allégation ne paraissait pas fondée et que M. d'Haussonville la croyait erronée.

Nous devons à l'obligeance de M. Marc Mialaret, neveu de Mme Michelet, et de M. Noël Charavay, la communication d'une lettre adressée le 28 février 1854, à Michelet, alors malade à Nervi, par Henri Martin, qui appartenait au petit groupe d'intimes dont Lamennais fut entouré dans sa dernière maladie. Cette lettre nous apporte en même temps qu'un touchant témoignage sur les sentiments de religieuse résignation de Lamennais mourant, les détails les plus précis sur les précautions scrupuleuses prises par les amis du mourant pour que personne ne pût les soupçonner d'avoir influencé de quelque manière ses dernières volontés.

28 février 1854.

Cher monsieur et ami,

Vous apprendrez par les journaux, en même temps que vous recevrez cette lettre, la triste nouvelle trop prévue. Notre La Mennais nous a quittés. Il a fini comme il a vécu, en pleine possession de lui-même, libre, calme et fort, sans grande souffrance, au moins dans les derniers jours. « Ce sont les bons moments », disait-il en parlant du mystérieux passage « nous nous retrouverons ». Il est mort plein de confiance en Dieu. Son visage était admirable dans la mort, d'une majesté sévère et d'une certitude indicible. Je ne comprendrais pas que quiconque a vu cet aspect si vivant dans la mort même pût douter de l'immortalité.

Les efforts qui ont été faits, dans les premiers temps de la maladie, par d'anciens amis de ce vieux monde qu'il avait quitté, et depuis, à plusieurs reprises, et jusqu'à l'avant-dernier jour par une personne de sa famille, pour obtenir un retour au passé, n'ont servi qu'à constater l'inébranlable volonté qui n'a jamais, vous le savez, subi l'influence d'aucun homme ni d'aucun motif extérieur dans les choses de l'âme. Quelques heures avant de sortir de ce monde, il a encore renouvelé ses instructions à l'ami dépositaire de ses manuscrits pour la publication de son admirable traduction du Dante, cet ami d'outre-tombe qu'il a rejoint à cette heure. Il avait également renouvelé l'expression de sa volonté sur le maintien de la publicité de ses œuvres passées.

Dieu veuille que notre excellent Montanelli, qu'il aimait comme un fils adoptif, ne tombe pas malade à la suite des émotions et des fatigues de cette longue lutte contre la mort, dans laquelle il s'est prodigué avec un entier dévouement. Il a peu de force physique, mais l'âme le soutiendra. Les soins, du moins, n'auront pas manqué, et tous

les amis de La Mennais doivent rendre pleine justice au zèle d'un des exécuteurs testamentaires, M. Barbet, et du docteur Jallat qui ont enduré toutes les fatigues et lutté contre les difficultés de toute nature pendant plus de six semaines, pour assurer la liberté et la paix des derniers jours, tout en établissant une situation telle qu'il fût impossible d'accuser de séquestration et de pression morale sans la plus monstrueuse invraisemblance. La position a été fort nette : « S'il veut mourir dans les rites catholiques romains, ses amis eux-mêmes iront chercher le prêtre. Si ses sentiments sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier, comme il venait de le renouveler par écrit, aucun ministre de l'Eglise qu'il a quittée ne pénétrera près de lui, malgré lui et contre son ordre formel. »

Je sous serre fraternellement la main. Veuillez, je vous prie, présenter mes souvenirs et mes hommages à Madame.

A vous de cœur.

Henri MARTIN.

Michelet reçut la lettre d'Henri Martin le 4 mars, à Nervi, comme nous l'apprend son journal. La mort de Lamennais l'attrista profondément. Une amitié ancienne, qui remontait aux jours de l'*Avenir*, mais qui était devenue étroite après 1840 quand Lamennais et Michelet eurent tous deux brisé entièrement avec leur passé catholique, les unissait, et Lamennais avait quelques semaines avant de mourir, le 7 janvier 1854, écrit à son ami une dernière lettre, qui témoigne de la gravité religieuse de leurs relations.

J'ai reçu hier seulement, monsieur et bon ami, votre lettre du 17 décembre, que M. Lévi eut l'obligeance de m'apporter de la part de M. Dumesnil, qu'une affaire avait obligé de se rendre à Rouen. Je vois avec regret que vous n'avez pas trouvé le climat de Gênes aussi doux que vous vous y attendiez. L'hiver cette année a été dur partout. On se promenait, il y a quelques jours, sur la Seine. Depuis, le dégel est survenu, mais durera-t-il ? Dieu le veuille, car le pauvre peuple souffre beaucoup. Comment se chaufferait-il, n'ayant pas même de quoi manger ? La misère est encore plus grande dans les provinces, et le mécontentement augmente en proportion. En général, dans toutes les classes on se plaint de ce qui est, mais on le supporte par crainte de pis. La peur de l'inconnu est à peu près le seul appui du gouvernement. Mais à mesure que la souffrance croît, la peur diminue, et il vient un jour où sous le poids intolérable du présent aucun avenir, quel qu'il soit, n'effraye. Celui que nous avons devant nous en ce moment me paraît bien obscur. Aurons-nous la guerre ? Ne l'aurons-nous pas ? Si nous l'avons, quelles en seront les conséquences ? J'ai le malheur de ne rien prévoir de bien consolant.

Les livres italiens dont vous me parlez sont introuvables ici. Quand on les traduirait, je doute très fort qu'on pût les publier ; et les publiât-on, où seraient les lecteurs ? On ne lit plus aujourd'hui ; mais,

chose singulière, la pensée pour cela ne reste pas oisive ; il se fait, au contraire, un grand travail dans les esprits.

Lorsque la liberté renaîtra, ceux qui s'imagineront les retrouver où ils étaient il y a trois ans, seront étrangement surpris. Les catholiques libéraux, en France du moins, prêchent dans le désert. Aux uns on répond : Hypocrisie ! aux autres : Inconséquence, bêtise ! Et on les laisse là. Ils ne sont pas, au reste, le moins du monde d'accord entre eux. Ils passent le temps à se disputer, à s'argumenter réciproquement, sans pouvoir arriver à une opinion commune. C'est une vraie pétaudière. Vous vous trompez beaucoup en rangeant parmi ces gens-là Montanelli. Il est vrai qu'il eut autrefois des idées analogues aux leurs, mais depuis deux ans il pense comme nous et le crie sur les toits. Gioberti lui-même, quoique moins avancé, avait prodigieusement modifié ses anciennes opinions lorsque la mort l'enleva d'une manière si triste et si inopinée. Désabusé par l'expérience et par la réflexion des idées dont il s'était fait le défenseur et le propagateur, il se préparait à écrire en faveur de la République, et ne se serait probablement pas arrêté là. Quant à Mazzini, ce qu'on peut penser de lui de plus favorable, c'est qu'il est fou.

Croyons d'une foi ferme que le progrès, malgré les résistances si variées qu'il rencontre, s'accomplira infailliblement, et ne nous étonnons point de l'apparente lenteur d'un mouvement qui, de proche en proche, s'étend à travers toute l'Asie, jusqu'au fond de la Chine. C'est le monde entier qui s'ébranle. Il ne saurait aller comme un convoi va de Paris à Saint-Germain.

Ayez, vous et Mme Michelet, grand soin de vos frêles santés pendant cette rude saison, et revenez-nous au printemps. Personne ne sera plus heureux de vous revoir que celui qui vous remercie présentement de votre souvenir et vous prie de croire à ses sentiments les plus dévoués et les plus tendres.

LAMENNAIS.

On se reporte, en lisant ces lignes, à la bénédiction que Lamennais adressait à Michelet et à sa jeune femme le 10 mars 1849, deux jours avant leur mariage : « Puisse l'union que vous allez contracter... être bénie là-haut, comme je la bénis dans mon cœur... Défenseur de la cause du peuple, de l'avenir de justice et de fraternité que nous voyons poindre à l'horizon, le bonheur sera pour vous un moyen de plus pour accomplir le devoir saint qui est le vrai, le seul but des destinées humaines. »

Je ne sais ce que sont devenues les lettres de Michelet à Lamennais et je n'ai de Lamennais à Michelet, en dehors de la lettre que je viens de citer, que quelques courts billets. On voudrait pouvoir pénétrer davantage dans une intimité où l'auteur du *Peuple* et celui du *Livre du peuple* devaient échanger ce qu'il y avait de meilleur et de plus noble dans leurs âmes.

GABRIEL MONOD.

(*Le Temps* du 31 mai 1909).

III

LES MIETTES DE VICTOR-HUGO

QUELQUES LETTRES SUR LES « MISÉRABLES »

Le quatrième et dernier volume des *Misérables*, qui vient d'être publié dans l'édition nationale des œuvres d'Hugo contient de nombreux documents du plus vif intérêt.

C'est d'abord une série de lettres achetées à une vente de l'hôtel Drouot, il y a cinq mois à peine, et qui furent adressées par Victor Hugo à son éditeur de Bruxelles, Albert Lacroix. Victor Hugo y raconte sa vie presque au jour le jour cependant qu'il poursuit soit la composition du roman, soit la revision des épreuves ; car il mène de front ces besognes diverses, quatorze et même seize heures quotidiennement. Il écrit le 26 janvier 1862 :

> Admirez le dimanche anglais, la tempête a empêché le *packet* d'arriver avant ce matin, mais comme c'est dimanche, la distribution ne s'est pas faite, de sorte que j'aurai seulement demain lundi votre envoi que j'aurais dû recevoir hier samedi. Et cette ineptie est régnante, précisément chez le peuple qui dit : *Times is money.*

Il accumule les corrections, en même temps que le manuscrit des dernières parties prend à chaque envoi une ampleur imprévue. Et Lacroix s'épouvante à la pensée qu'il devra donner à ses souscripteurs deux volumes au lieu de trois,ce qui constituait un sacrifice dont il célébrait la magnificence.

Parmi les dossiers que Victor Hugo forma pour sa documentation des *Misérables*, celui qui se rapporte au livre « Waterloo » contient une pièce originale. Victor Hugo l'intitule : « Affaire du mot de Cambronne ». C'est une lettre de Marseille, datée du 14 juillet 1862, signée Sylvain Badaroux ; on y lit ce passage :

> Ancien professeur au collège d'Alais (Gard), je fus mis en relation avec l'adjudant-général Boyer-Peyreleau, député de l'Eure, que la cécité força de se retirer des luttes parlementaires pour venir habiter auprès de sa famille. C'était en 1845 ou 1846 : je lui lisais deux fois par semaine le *National ;* à cette époque, un procès fut intenté à la ville

de Nantes qui érigeait une statue à Cambronne. La veuve et les enfants du général Michel revendiquaient pour la mémoire du chef de leur famille, les paroles historiques : « La garde meurt et ne se rend pas », qui devaient être gravées sur le socle du monument.

M. Boyer-Peyreleau me raconta alors qu'ayant été détenu en 1815 avec Cambronne, La Valette, Ney, Labédoyère et autres, il avait entendu lui-même de la bouche de Cambronne, qui se faisait un plaisir de le répéter avec le geste qui avait accompagné le mot : « Poussé à bout par l'insolence et l'audace d'un officier anglais qui criait : rendez-vous ! je lui montrai le derrière, et frappant sur la fesse, je hurlai de tous mes poumons : M... ! »

L'apparition des *Misérables* provoqua des manifestations diverses. Tandis que Mgr de Ségur prenait violemment à partie Victor Hugo pour son « livre infâme », George Sand au contraire estimait l'évêque Myriel « trop évangélique », et elle l'écrivait à l'auteur. La réponse de Victor Hugo se terminait ainsi.

L'un de nous deux évidemment se trompe. Est-ce moi ? Votre franchise provoquant la mienne, laissez-moi vous dire que je crois que c'est vous.

J'avais fait ce rêve que vous, la grande George Sand, vous comprendriez mon cœur comme je comprends le vôtre. Dans tous les cas, vivant solitaire et face à face avec mon intention et tête à tête avec ma conscience, je suis sûr, sinon de ce que je fais, du moins de ce que je veux : je suis sûr de mon cœur qui est tout à la justice, tout à l'idéal, tout à la raison, tout à ce qui est grand, généreux, beau et vrai, tout à vous.

George Sand répliquait par cette lettre inédite :

Oui, si quelqu'un se trompe, c'est moi ! Et si vous me dites que je vous ai attristé, vous me navrez, car ce n'est pas un reproche que je vous adressais. C'était une plainte ou une prière, et dans ces deux cas, un hommage toujours. Mais moi douter de la grandeur et de la ferveur de vos intentions ! Maître, vous me châtiez beaucoup trop. Prenez-moi pour ce que je suis : une femme qui a besoin de la parole que vous savez dire.

La parole est toujours sublime, et ici elle a une terrible importance, à cause du moment où nous vivons. J'ai été effrayée de cette sainte candeur avec laquelle vous nous montriez les saints du passé. Eh bien, cher maître, grondez-moi, j'en suis contente, et montrez-nous les saints de l'avenir. Vous tenez en vous cette révélation, vous seule pouvez la donner en prose, comme déjà vous l'avez chantée et annoncée en vers. Frappez aux portes de l'enfer et faites-en sortir les damnés que Rome y a entassés. Votre plume vaut mieux que la crosse de tous les évêques. Ah ! si j'étais vous ! — Mais vous avez un plan et j'ai foi à la démonstration qui mènera au but. J'ai donc tort de m'alarmer de ce

prologue dans l'église. Je suis une bête. Pardonnez-moi, et voyez au fond de mon cœur. Jamais de restriction mentale, rien au-delà ni derrière ce que je vous dis. Personne plus que moi ne vous admire et ne vous apprécie. Je suis vis-à-vis de vous comme ces bonnes femmes qui crient après le sang de saint Janvier. Pensez-vous qu'elles doutent ? Mais je crie tout bas et à vous seul. Soyez sûr de cela. Ou bien, mes cris en l'air, je voudrais que vous puissiez les entendre. Je serais vite pardonnée.

GEORGE SAND.

Nohant, 11 mai 1862.

La revue des articles par lesquels la critique accueillit le roman des *Misérables* est particulièrement attrayante. Dans le *Temps* Nefftzer, d'abord, Scherer ensuite, admirent l'ouvrage et s'enthousiasment :

Ce sont les misères de notre état social mises à nu avec franchise, écrit Nefftzer, mais expliquées avec équité et jugées avec cette compassion inséparable de la vraie justice, ou qui plutôt est la justice du génie dispensé de maudire parce qu'il comprend, et c'est encore mieux que cela, c'est le cœur humain sondé, ce sont les abîmes de la conscience éclairés d'une lumière à la fois implacable et clémente ; ce sont les luttes éternelles de l'âme, ses défaillances et ses grandeurs ; c'est le drame de la chute, de l'expiation et de la transformation ; voilà ce qui nous a principalement frappé, voilà ce qui fait qu'on s'attendrit en même temps qu'on admire, et que non seulement on s'attendrit, mais qu'on se sent meilleur et que l'âme retrempée s'affermit et s'élève.

Et parmi les chroniques du temps on trouve une alerte critique de M. Jules Claretie dans le *Diogène*, car M. Jules Claretie chroniquait déjà...

IV

LA MAISON OU EST NÉE GEORGE SAND

On a apposé le 4 juillet dernier sur l'immeuble portant le numéro 46 de la rue Meslay une plaque commémorative de la nais-

sance de George Sand. En réalité, cet immeuble s'élève sur l'emplacement de celui où naquit l'illustre romancier.

La véritable maison natale n'existe plus depuis 1818, nous a déclaré le propriétaire de l'immeuble actuel, Mme Fontaine. D'après mes papiers de famille elle portait alors le numéro 15 de la rue Meslay, qui s'orthographiait « Meslée ». C'était une bâtisse peu élevée, selon les règlements de l'époque qui interdisaient de nuire au développement des arbres du rempart, le boulevard actuel.
Le grand-père de mon mari l'acheta à M. Maréchal, employé de la maison du roi, l'oncle de George Sand. Il la fit reconstruire et fit élever sur le jardin la maison qui porte le numéro 37 du boulevard Saint-Martin.
Ce M. Maréchal avait épousé Lucie de La Borde. Il figure d'ailleurs comme parrain, et sa fiancée figure comme marraine, sur l'acte de baptême de George Sand, retrouvé récemment sur les registres de la sacristie de l'église Notre-Dame-des-Champs.

Voici cet acte de baptême tel qu'il se trouve à la page 110 du « Catalogue des baptêmes faits en l'église de Saint-Nicolas-des-Champs depuis le 13 septembre 1803 au 20 fructidor an XI » :

(Du 2 juillet 1804 a été baptisée) « Amandine-Aurore-Lucie, fille légitime de Maurice-François Dupin, et de Antoinette-Sophie-Victoire de La Borde, rue Meslée (Meslay), n° 15. Le parrain Amand-Jean-Louis Maréchal, et la marraine Marie-Lucie de La Borde, tante de l'enfant ».

Ont signé :

J.-L. MARÉCHAL, M.-F. DU PIN,
DE LA BORDE, HINAUX.

Lucie de La Bordé habitait rue Meslay ainsi que M. Maréchal, et ce fut chez elle que sa sœur Victoire vint habiter au commencement de 1804. Le 1er juillet, elle y mettait au monde celle qui devait être George Sand.

Cette Victoire de La Borde, une jeune modiste parisienne, fille d'un marchand d'oiseaux, arrivait de l'armée d'Italie. Elle était l'amie d'un jeune officier, Maurice Dupin, dont la mère vivait retirée dans un château du Berry, à Nohant. Maurice Dupin l'avait épousée en prairial 1804, malgré la volonté de sa mère, et il était venu habiter, entre deux campagnes, chez la sœur de sa femme.

Des fêtes de famille avaient été improvisées dans la petite maison de la rue Meslay, et les invités dansaient un quadrille, aux sons du violon du jeune officier, quand Victoire, le 1er juillet 1804,

se sentit tout à coup faiblir. Elle pâlit. Sa sœur l'entraîna dans une pièce voisine.

Quelques instants après, Lucie, rentrant brusquement dans le salon où l'on avait continué à danser, cria à Maurice Dupin :

— Venez vite ! Vous avez une fille !

George Sand, comme l'a dit un de ses biographes, était née en musique. Elle resta quelques mois seulement chez sa tante. Son père était devenu l'aide de camp de Murat. Elle vint habiter avec sa mère rue de la Grange-Batelière.

Ce ne fut qu'à la mort de son père, tué en 1808 dans un accident de cheval, qu'elle revint chez sa grand'mère. Elle ne devait plus habiter avec sa mère, qui mourut à soixante-dix ans, à Chaillot.

V

SOUVENIRS D'UN DIPLOMATE

Certes, le chevalier Ferdinand Cornot de Cussy, en commençant, dans les loisirs des bains de Schandau, à écrire ses Mémoires, dont le premier volume va paraître chez Plon, n'avait d'autre prétention que de rassembler ses souvenirs et de jeter sur un passé fort bien rempli le regard ému de la vieillesse commençante.

Quoique noble, le chevalier de Cussy avait été élevé dans les lycées impériaux et son père, fonctionnaire de l'Empire comme il avait été celui de la Révolution, l'emmena tout jeune en Hollande, où il occupait, sous M. de Gérando, une haute situation dans l'administration des domaines. Le jeune homme assista à l'ébranlement de l'Empire ; après la campagne de Russie, voyant partir ses camarades comme gardes d'honneur et sollicité par la glorieuse ardeur d'un cœur qui ne s'est jamais défendu d'avoir aimé Napoléon, il prit à son tour du service. Il fut placé dans l'état-major du général hollandais Janssens comme secrétaire, et bientôt comme sous-lieutenant aide de camp. Il fit en cette qualité la campagne de France. A la première Restauration, repris par ses attaches royalistes, il entra dans les gardes du corps et de là, en 1816, passa dans la diplomatie ; attaché à l'ambassade de Berlin, puis secrétaire d'ambassade à Dresde, il finit sa carrière dans les consulats.

Ceci dit pour poser le personnage ; car rien de moins dogmatique que ses Souvenirs : les graves questions de politique inter-

nationale que tranchaient alors les congrès ne le préoccupent guère ; ce qui attire et retient son attention, ce sont, dans les chancelleries où il passe, les hommes qu'il rencontre ; dans les salons, les jolies femmes qu'il y salue ; dans les dîners, la conversation de ceux qui ayant beaucoup vu ont beaucoup à conter. Et il les fait parler pour la plus grande joie de ses lecteurs futurs.

Aussi ses Souvenirs sont-ils pleins d'anecdotes, de traits et de mots ; on n'a vraiment que l'embarras du choix. Toutefois, il ne faudrait pas croire que tout le volume n'est rempli que de papotages ; il y a des choses sérieuses, car le chevalier de Cussy est un esprit distingué, et je citerai, pour les historiens, le dépouillement analytique de la correspondance des prédécesseurs du marquis de Bonnay à Berlin : le comte d'Esterno, le marquis de Moustiers et de Caillard, ainsi que la transcription dans ses parties essentielles des notes militaires du lieutenant-général de Gersdorff, chef de l'état-major de l'armée saxonne, notes capitales pour l'histoire de la bataille de Leipzig et la défection de l'armée du roi de Saxe.

On y trouvera aussi sur la cour de Prusse, sur celle de Dresde, sur Chateaubriand et sur les diplomates étrangers et français du début de la Restauration, des renseignements précieux et des portraits fidèles.

Mais écoutons M. le chevalier de Cussy conter.

Aux Cent-Jours, Cussy, garde du corps, n'ayant pas été avisé du départ du roi et de celui de sa compagnie, était fort embarrassé pour sortir de Paris avec les papiers et les fonds de sa compagnie. Sur le conseil d'un de ses anciens valets de chambre devenu agent de la police, son chef Saint-Projet s'adressa à Fouché. A sa grande stupéfaction, Cussy apprit ainsi que le ministre de la police impériale était en correspondance avec l'entourage de Louis XVIII. C'est grâce à lui que les papiers et l'argent de son corps arrivèrent sans encombre à Gand, et Chateaubriand lui raconta plus tard qu'au mois de mai 1815, il vit entrer chez lui, en Belgique, Mme de Vitrolles qu'il ne connaissait pas, munie d'un sauf-conduit et d'une lettre de recommandation du duc d'Otrante. Le comte d'Artois, d'ailleurs, reçut fort bien l'envoyée de Fouché.

Lorsque Louis XVIII rentra à Paris, le surnom qui lui fut donné dans un excès de flatterie eut pour auteur l'acteur Huet, qui avait précédé le roi porteur d'une bannière où étaient inscrits ces mots :

« Vive notre Père de Gand ! » Le lendemain, une caricature courait la ville : on y voyait Huet et sa bannière, mais à la place de la légende on avait figuré deux paires de gants.

De cette époque, les deux mots courageux qu'on prête au roi rentré « dans les fourgons de l'étranger » et qui ont été diversement rapportés. Voici la version de Cussy :

Blücher avait résolu de faire sauter le pont d'Iéna. Le roi, informé de ce projet cosaque, s'empresse de lui faire dire « que ne pouvant opposer la force à la force en ce moment, il le priait de le faire prévenir de l'heure à laquelle il voulait faire sauter le pont, et que lui, roi, se ferait rouler dessus dans son fauteuil ». On donna pour satisfaction à Blücher — qui dut renoncer à son projet — de débaptiser le pont d'Iéna et de le nommer désormais « pont de l'Ecole-Militaire » ; et dans la crainte qu'une lubie analogue ne prît aux Autrichiens, à l'occasion du pont d'Austerlitz, on appela celui-ci « pont du Jardin-des-Plantes ».

Wellington, que les Parisiens appelaient « le général Vilain-Ton », avait été nommé par les alliés maréchal de leur armée.

Le vainqueur de Waterloo fit savoir au roi Louis XVIII qu'il désirait beaucoup obtenir le même titre en France. Le roi refusa catégoriquement, en disant : « C'est fou. » Toutefois, voulant adoucir son refus, il donna au général anglais — contrairement aux statuts, puisque le duc de Wellington est protestant — l'ordre du Saint-Esprit, dont il lui envoya l'insigne en une plaque de diamants, ne coûtant pas moins de 800.000 francs.

Sur Blücher, que Cussy n'aimait pas et qui n'aimait pas les Français, il y a beaucoup d'anecdotes ; celle-ci a le mérite d'être originale :

En me promenant dans la maison de Blücher, raconte notre diplomate de 1819, le comte de Nostitz, son aide de camp, me faisait admirer particulièrement un superbe portrait de la princesse Pauline, sœur de Napoléon. Le peintre a, dans ce portrait, placé, derrière la princesse, une grande glace dans laquelle viennent se reproduire les belles épaules du modèle. Comme je demandai à Nostitz où le vieux maréchal s'était procuré cette admirable peinture, j'entendis une voix tonitruante me crier en allemand : « Monsieur le Français, je vais vous répondre... Ce portrait vient de votre pays. Je n'ai eu que la peine de le prendre... Je l'ai *volé* à la Malmaison. » Me retournant, j'aperçus, debout dans l'embrasure d'une porte, le prince de Blücher. En voyant ainsi devant moi, et pour la première fois, ce général prussien qui nous avait tant de fois prouvé sa haine et qui osait se vanter à ma face de ses pillages, je sentis bouillonner tout mon sang de Français.

J'oubliai toute la distance qui séparait un maréchal d'un secrétaire de légation ; j'oubliai que j'étais dans la maison de ce maréchal, et ce fut tout d'un jet que je criai en allemand au prince de Blücher : « Eh ! monsieur le maréchal ! comment ce portrait pourrait-il être ici, si, en effet, vous ne l'aviez *volé ?...* »

Grâce au marquis de Bonnay, l'incartade de Cussy n'eut aucune suite, et Blücher continua de fréquenter « par ordre » la légation de France. Il faillit n'en être pas de même pour une autre légèreté du chevalier. Le prince Charles de Prusse avait entendu parler de la verve avec laquelle Cussy racontait « une blague » de soldats, apprise par lui pendant la campagne de 1814 : une conversation entre le roi de Prusse et Napoléon, et le suppliait de la lui dire. Cussy s'exécuta et raconta ceci, avec ton et gestes appropriés :

J'étais en faction devant la tente de l'empereur Napoléon. Je vois venir à moi un *pékin :* beau linge, drap fin, bottes bien cirées, le chapeau brossé, mais avec une queue !... Nom d'un nom !... Une queue qui lui dépassait par derrière de près de six pouces !... Il me dit qu'il veut parler à l'empereur Napoléon.

— A l'empereur Napoléon, cré nom de nom !... dis-je en mettant la main à mon chapeau.

— Je suis le roi de Prusse.

— Le roi de Prusse, cré nom de nom !... dis-je encore en mettant la main à mon chapeau...

Car, voyez-vous, mes enfants, le grenadier français est né brave et troubadour ; il est poli avec le beau sexe, il honore les rois ses ennemis, quand ce sont de braves gens, et même quand ils sont dans la *purée...* Voyant qu'il voulait entrer, je demande si l'on veut qu'il entre. On me dit qu'il entre. Je lui dis qu'il entre. Il entre... Quand il est entré, il se met à dire à l'empereur Napoléon :

— Grand homme ! C'est donc toi qui viens en Prusse pour embêter mes peuples et pour porter tes prétentions jusque sur mon Berlin ?

L'empereur Napoléon, peu charmé de ce langage, car le lapin était habitué à ce qu'on lui en fît de plus aimables, — mais il faut excuser le roi de Prusse, mes enfants ; il parlait dans une langue étrangère pour lui et ne pouvait s'exprimer en français aussi bien qu'un grenadier de la garde de l'empereur, — l'empereur Napoléon, comme je vous le disais, lui envoya ce petit discours bien senti :

— Roi de Prusse, pour ce qui est de ton Berlin, je n'en sais rien z'encore ; mais pour ce qu'est de ta colonne de *Rossbache*, je compte la faire mettre c't'hiver sur ma cheminée, sous un bocal, d'peur des mouches.

L'roi de Prusse, voyant que ça se brouille, bat z'un six et file... Voilà, mes enfants, c'que j'ai vu et entendu, et vous pouvez le raconter à vos familles pour leur instruction.

Les officiers de la suite du prince Charles ne gardèrent pas le secret qu'ils avaient promis et le roi de Prusse se plaignit au comte

de Caux, qui faisait l'intérim de la légation, « des propos déplacés » de son jeune secrétaire, en lui notifiant « qu'Iéna n'était qu'un accident et qu'un jour les Prussiens prendraient leur revanche. »

Cussy avait constitué des témoins ; il allait se battre contre un des officiers d'ordonnance du prince ; celui-ci arrangea les choses en mettant tous les torts de son côté.

Le marquis de Bonnay, avec qui Cussy était très bien, quoique par la suite il refusa, ainsi que son ancien chef le lui avait demandé, d'espionner Chateaubriand au profit de Louis XVIII, était un personnage d'une rare originalité. Maigre, sec, l'apparence d'un spectre, il était farouche sur la question d'exactitude. Un de ses secrétaires, Paul de Bourgoing, étant arrivé un quart d'heure après midi, heure fixée pour le rendez-vous, reçut de son chef cette algarade : « Monsieur, il est midi un quart. Je vous avais dit de venir à midi ; or, midi, dans ma langue c'est douze heures. » Le soir, d'ailleurs, dans une chanson arithmétique, sur l'air de La Palisse, M. de Bonnay se moquait le plus spirituellement du monde de sa manie de la précision.

C'était, de toute façon, un homme charmant et agréable : c'est de lui que Cussy tient cette anecdote sur Philippe-Egalité :

Philippe-Egalité, ondoyé à sa naissance, ne fut baptisé qu'à l'âge de dix à douze ans, à Fontainebleau. La reine Marie Leczinska, sa marraine, lui donna le nom de « Joseph », bien que personne ne portât ce nom dans la famille royale, «parce que, disait la bonne et pieuse princesse quand on porte ce nom-là, on n'est jamais pendu ». Ce mot qui fit sourire les courtisans fut apporté immédiatement au duc d'Orléans qui, le soir même, dit à son fils en l'embrassant : « Enfin, mon ami, te voilà assuré de n'être point pendu. On se contentera de te couper la tête. » Fatale prophétie, qui s'est réalisée le 6 novembre 1793 !...

Voisin de campagne du père de Mme de Genlis, il racontait sur l'étrange éducation qu'elle reçut cette histoire qui explique bien des choses de la vie de l'amie du duc d'Orléans :

Fort mal partagé sous le rapport de la fortune, le père songeait à mettre à profit la beauté de sa fille, Stéphanie-Félicité, pour laquelle il ne prévoyait pas la possibilité d'un grand mariage. Et pensant sans doute qu'à cette époque de mauvaises mœurs il fallait que sa fille fût instruite des choses de ce monde, soit pour éviter les écueils qui feraient chavirer trop tôt sa nacelle, soit par une mentalité licen-

cieuse, pour que sa fille sût mieux agir sur l'esprit libertin des grands seigneurs, M. Ducrest de Saint-Aubin lui faisait lire les romans les plus immoraux. Descendant un jour le perron de Champcéry, le marquis de Bonnay (le père) vit entre les mains de Mlle de Saint-Aubin l'un des romans les plus obscènes qui aient sali la littérature française. Ayant remarqué l'étonnement peint sur la figure de son voisin, M. Ducrest de Saint-Aubin crut devoir lui observer « qu'il fallait bien instruire les jeunes filles ». C'est ainsi préparée et « instruite » que la jeune Stéphanie-Félicité parut dans le monde, où elle porta une jolie figure et un fort remarquable talent sur la harpe.

Fort enclin à l'épigramme, le marquis de Bonnay se fit de Mme de Staël une ennemie irréconciliable.

A l'époque où Mme de Staël, mariée secrètement avec M. de Rocca, dont elle n'a jamais pris le nom, — préférant porter celui sous lequel elle a acquis une si légitime célébrité — se rendit à Vienne dans un état de grossesse assez avancée qu'elle faisait passer pour une hydropisie, dont personne n'était dupe, il revint au marquis de Bonnay que Mme de Staël avait dit : « En voyant le marquis de Bonnay, j'ai cru voir le spectre de l'ancien régime. » M. de Bonnay ne tira d'autre vengeance de cette petite saillie que par le quatrain suivant qui circula dans les salons de Vienne et fit voir à la célèbre femme que le mal dont elle se disait souffrante était connu :

Par ses écrits, par son génie,
Elle appartient à l'immortalité,
Et, jusqu'à son hydropisie,
Rien n'est perdu pous la postérité.

Il s'attira de même l'inimitié de Chateaubriand pour avoir dit que M. Récamier n'était « qu'un père » pour sa femme. Ces blessures étaient sensibles aux contemporains de Cussy pour qui la galanterie était l'affaire d'importance. Et sur ce point, le duc de Berry fut le dernier représentant de l'ancien régime.

En 1823 ou 1824, raconte Cussy, j'ai plusieurs fois rencontré chez Mme de Bonnay la marquise de..., fort belle encore, qui se glorifiait presque d'avoir été *honorée* des faveurs du duc : « Figurez-vous, disait-elle ingénument, que tout ce qu'avait fait le roi en 1814 pour mon mari, ç'avait été de lui donner un poste de sous-préfet, à lui, un marquis !... Aussi m'envoya-t-il à Paris, dans le but d'obtenir un emploi plus avantageux. Je me présentai chez le duc de Berry qui, *comme nous nous y attendions*, fut très galant, me fit asseoir à côté de lui sur un sopha, devint très tendre, et... une demi-heure après me congédiait en me disant : « Merci, madame. Veuillez porter vous-même ce billet à M. de Talleyrand. » Je fus admise près du prince de Bénévent qui, dès mon arrivée, se montra aimable, et essaya, lui aussi, d'être très tendre.

Mais ses soixante ans me dégoûtaient ; je lui rappelai mon billet. Il l'ouvrit ; il ne contenait que ces mots : « Je recommande à M. le prince de Talleyrand les deux plus beaux yeux du monde... » Le ministre me regarda et dit : « C'est vrai. Ah ! pourquoi ai-je soixante ans ?... » Quand je rejoignis mon mari, je lui apportai sa nomination de consul général à... »

« Les deux plus beaux yeux du monde. » C'était la formule ordinaire du *Sézame ouvre-toi* donné par le galant duc de Berry à ses protégées, au sortir des doux tête-à-tête. M. Barairon, qui a été longtemps à la tête d'un des services du ministère de l'intérieur, m'a montré un billet du duc, à lui apporté par Mme T... « fort jolie femme, aux formes les plus voluptueuses, malgré son air de douce et pudique madone », ainsi que disait M. Barairon. Ce billet est conçu en ces termes : « Les deux beaux yeux qui s'arrêteront sur M. Barairon, quand il lira ce billet, pourraient, seuls, obtenir la grâce que Mme T... va solliciter de lui ; mais ma recommandation particulière étant sollicitée, je la donne bien volontiers, en priant M. Barairon d'accorder à M. T... une place d'inspecteur de l'enregistrement. »

Quel délicieux altruisme d'un prince qui laissait à ses fonctionnaires le droit de prendre leur part des faveurs dont il avait eu les prémices !

VI

BAGATELLE

Qui donna ce nom pimpant et rapidement populaire au « logement situé près une des portes du bois de Boulogne, entre le château de Madrid et la porte de Longchamp » ? Pour qui la galanterie du lieu et celle du nom ? Est-ce pour Louise-Marie-Magdelaine Charpentier, épouse de Louis-Paul Bellanger, conseiller de Sa Majesté en ses conseils et son advocat-général en sa cour des aydes de Paris, et premier usufruitier en 1716 — le roi demeurant le propriétaire — de ce qui sera Bagatelle ? Est-ce pour Lucie-Félicité de Noailles d'Ayen, femme du maréchal d'Estrées, qui en reçut de son mari la jouissance en 1720 ? C'est fort probable ; mais je doute que ce soit le mari qui ait forgé ce nom, qui dès l'origine, signifia tant de choses.

La maréchale était en effet, au dire de Mathieu Marois, « fort jolie, fort séduisante et fort peu farouche ». Elle se mit, de concert avec Mlle de Charolais, à la tête de l'escadron volant des

dames qui avaient résolu d'amuser le régent. La maison des d'Estrées, au bois de Boulogne, fut celle où il s'amusa de préférence, et c'est sans doute pourquoi le logis prit le nom ambigu qu'il a gardé.

Louis XV, succédant au régent, hérita de son goût pour Bagatelle où il se plaisait, de la Muette, sa demeure officielle, à venir surprendre les dames au saut du lit.

Entre temps, de 1720 à 1742, la maréchale d'Estrées occupait pour son compte de la même façon la maison champêtre.

Un conseiller au parlement, Michel-Philippe Levesque de Gravelle, succéda à la maréchale d'Estrées, morte en 1745, dans la jouissance de Bagatelle. Il ne la garda que deux ans, la cédant presque aussitôt à Mme de Monconseil, qui donna à cette demeure un lustre qui lui était inconnu.

Cécile-Thérèse Rioult de Douilly de Cursay avait épousé en 1725 Etienne-Louis Guinot, marquis de Monconseil. Ce fut un ménage d'ancien régime. Le père de la mariée, assez mal avec sa femme, n'assista point au mariage de sa fille, lui étant, dirent les mauvaises langues, « parent de trop loin. » La jeune marquise, apparentée par son père à Mme de Prie, sa mère, « la belle Mme de Cursay », avait appris, si l'on en croit Mme du Deffand, « l'impudence et l'intrigue. » Elle se débarrassa vite de son mari, colonel, qu'on envoya commander son régiment et qu'on fit successivement maréchal de camp et lieutenant-général, et vécut à la cour dans l'intimité des grands. On lui prête une liaison avec le garde des sceaux Chauvelin ; elle voulut se hausser jusqu'au roi, en s'entremettant dans une fugitive intrigue de Louis XV avec Mme de Robecq ; ayant échoué, elle satisfit son orgueil en correspondant avec Mylord Chesterfield et en donnant à Bagatelle des fêtes dont s'entretenaient les beaux esprits. Le roi de Pologne, Stanislas, fut souvent son hôte, et on organisa en son honneur une foule d'impromptus alambiqués, où jouèrent Préville et Mme Favart.

Malgré la vogue de sa maison, l'étendue de ses relations, la puissance de ses amis, Mme de Monconseil s'épuisa à vouloir obtenir du gouvernement l'entretien du pavillon dont l'usage lui avait été concédé. Marigny, Soufflot, en vain sollicités, répondirent par des refus à toutes ses demandes de réparations. En 1772, après s'y être endettée, elle fut obligée de céder la jouissance de Bagatelle, qui tombait en ruines, à M. de Boisgelin, qui deux ans après s'en

débarrassa au profit de M. de la Regnière, lequel, en septembre 1774, l'abandonna au prince d'Hénin ; ce dernier, le 1er novembre 1775, la céda au comte d'Artois.

Quant à Mme de Monconseil, retirée dans son appartement de la Chaussée-d'Antin, elle y mourut oubliée en 1787.

Avec le second frère de Louis XVI, commence pour Bagatelle la période glorieuse de cette maison, que Bachaumont appelait dédaigneusement « une espèce de vide-bouteille. »

Le bâtiment ne tenait plus ; la seule façon de le réparer était de tout jeter à terre et de reconstruire sur des plans nouveaux. Ce fut l'architecte Bélanger, l'ami de Sophie Arnould, qui les dressa.

C'était le moment où le comte d'Artois était en coquetterie avec Marie-Antoinette ; il tenait à avoir la reine aux chasses qu'il donnait dans le bois de Boulogne et aux soupers qui les suivaient ; celle-ci esquivait l'invitation, et pour l'amener à y souscrire, une légende, qui a tout l'air vraisemblable, affirme que le prince aurait parié 100.000 livres avec elle, qu'au retour de son voyage à Fontainebleau, une maison digne de la recevoir remplacerait la masure de Mme de Monconseil.

Neuf cents ouvriers, sous la direction de Chalgrin et de Bélanger, travaillèrent jour et nuit avec une fiévreuse activité. Comme les matériaux, et surtout la pierre de taille manquaient, écrit Mercy à Marie-Thérèse, le comte d'Artois donna l'ordre que des patrouilles du régiment des gardes suisses, casernés à Courbevoie, allassent à la découverte sur les grands chemins pour y saisir toutes les voitures contenant des matières propres à bâtir, dont on paya sur-le-champ la valeur.

En soixante-quatre jours, Bagatelle fut élevé ; il n'en coûta guère que trois millions à la caisse du comte d'Artois.

C'était — on en peut juger par la partie principale qui subsiste — une merveille d'élégance et d'harmonie. Autour du salon, de forme ronde, au plafond en coupole, étaient disposés la salle à manger, la salle de bains, ornée de tableaux d'Hubert Robert, un boudoir tout en glaces, une salle de billard. Un escalier « d'une très jolie coupe, dit Thierry, et éclairé par le haut » donnait accès aux appartements privés ; la chambre du comte d'Artois représentait l'intérieur d'une tente, « des mortiers servant de chenets », les autres chambres avaient — particularité remarquée — des lits en perse pareille aux tentures. Dans la cour, dont l'entrée était

marquée par un arc de triomphe, portant à son fronton, ces mots si connus : *parva sed apta*, les cuisines et le concierge ; plus loin, une cour circulaire, où se trouvaient les écuries.

Mais ce qui fit l'émerveillement des Parisiens, ce furent les jardins. Le célèbre jardinier paysagiste Thomas Blaikie les avait dessinés, ordonnés, plantés, et ce fut un émerveillement dont tous les « guides » de l'époque se font l'écho. Le parc, à l'anglaise, était semé de constructions pittoresques : un pavillon « dans le genre de ceux que se font les Indiens, pour se mettre à l'abri des bêtes féroces » ; dans une île, « la maison du philosophe » ; un « hermitage » d'une rusticité affectée ; une « rotonde » ; puis la « tour du Paladius », et enfin l' « île des Tombeaux ». Tout cela au milieu de pelouses, d'arbres rares, de lacs, de sources, de grottes, de cascades, de ponts de tous les genres et de tous les pays.

Le comte d'Artois prit vite Bagatelle en affection ; l'approvisionnement de la cave : 1.500 bouteilles de champagne en 1782, prouve qu'il comptait y faire de fréquents séjours ; la comtesse d'Artois y séjourna ; la reine y venait souvent ; toute la cour les y suivit. C'est ce qui explique qu'on trouve, le 13 novembre 1777, un dîner qui coûta 4.778 livres à son intendant ; le 14 décembre 1780 un autre, qui se solde par 4.008 livres de dépenses ; la moyenne des repas qui y furent donnés entre 1777 et 1789 oscille entre 1.500 et 2.000 livres, ce qui est bien quelque chose.

Lorsque le comte d'Artois émigra, ses biens furent confisqués. Bagatelle ne fut point vendu, étant réservé, durant toute la Révolution, aux divertissements populaires. Sous le Directoire, on mit le domaine en vente, et c'est un nommé Bernard qui l'acheta pour le compte d'un groupe d'entrepreneurs de divertissements publics.

Sous la direction de la Société Lhéritier — c'est la raison sociale des acheteurs — Bagatelle devint le lieu de rendez-vous à la mode. C'est à Bagatelle qu'on lançait des toilettes, qu'on montrait les chevaux, qu'on risquait les coiffures nouvelles ; et c'est là qu'on y fêta l'ambassadeur turc, Ali effendi.

Mais les dépenses excédaient les recettes : Born remplaça la Société Saucède, qui avait succédé à la Société Lhéritier, sans plus de succès d'ailleurs ; le domaine mis en adjudication en 1806, fut acheté par Napoléon 300.000 francs, plus 21.206 francs pour les glaces et un lustre. Born en demeura le locataire peu fortuné, et en 1809, le Domaine rentra dans ses droits.

L'empereur voulait rendre Bagatelle à sa destination primitive ; il fit repeupler les bois de gibier et songea, comme jadis, à faire du pavillon un rendez-vous de chasse. Les événements ne lui en laissèrent pas le loisir.

L'Empire tombé, les Bourbons revenus, le comte d'Artois rentré en possession de sa puissance, il semble que Bagatelle va retrouver une fortune nouvelle. Le duc de Berry, le second fils de celui qui sera Charles X, en hérita. Il y chassa quelquefois. La « Folie d'Artois » ne retrouva un semblant d'animation que lorsque Mademoiselle et le duc de Bordeaux, les deux enfants de la duchesse de Berry, y venaient prendre leurs ébats.

Sous Louis-Philippe, ce fut le désert. Par deux fois, le domaine fut mis en vente par le roi des Français qui n'y tenait guère ; à la seconde vacation,il fut adjugé à lord Richard Seymour Conway, comte de Yarmouth, marquis d'Hertford.

« Homme de fantaisie violente et peu soucieux du qu'en dira-t-on », il aimait à remplir le rôle de providence auprès des artistes ; il coucha Rossini sur son testament et, à un certain moment, voulut à *toute force payer les dettes de Balzac*. Il ne s'en *manqua que d'un rendez-vous au café Anglais, que le romancier ne voulut jamais accorder*. A sa mort, son second fils Richard devint possesseur de Bagatelle ; à partir de 1848, il s'engoua d'une propriété qu'il avait quelque peu négligée pendant six ans. Il l'arrondit de plusieurs hectares afin de la mieux isoler, y construisit une vaste orangerie et modifia l'aspect des jardins. Il n'y recevait que de rares amis. La reine Victoria honora cependant Bagatelle d'une visite lorsqu'elle vint en France.

Le prince impérial, car lord Hertford était grand ami de Napoléon III, y prit ses premières leçons d'équitation. C'est à Bagatelle, écrit M. A. de Keroy à M. Cambis, à la fin d'août 1870, que l'impératrice qui se plaisait dans ce domaine royal apprit, avec une joie exubérante, la nouvelle de la déclaration de guerre à la Prusse. Le vieil Anglais, témoin de cette scène, fut pris d'une grande tristesse, et d'une voix prophétique s'écria : « Pauvre France ! Pauvre Paris ! Pauvre petit ! Ah ! cette femme va nous plonger tous dans l'abîme ! »

Il ne vit que le commencement du désastre et s'éteignit sans que ses familiers aient eu le courage de lui en révéler toute l'étendue.

Richard Wallace, son parent et son ami, hérita de lord Hertford. On sait quel philanthrope et quel collectionneur il fut. Bagatelle

fut son lieu de prédilection ; la mort de son fils, le capitaine George Wallace, dans une pièce du Trianon, l'y attacha plus profondément encore. Il y mourut le 20 juillet 1890, après avoir dégagé la construction de Bélanger des bâtiments accessoires qui en masquaient la vue, laissant Bagatelle à sa veuve, née Amélie-Charlotte Castelnau, qui, elle-même, le légua à son secrétaire, sir Henry Murray Scott.

C'est à lui que la ville de Paris l'acheta en 1904. Aujourd'hui, Bagatelle est un lieu d'exposition où l'on s'efforce de rassembler les chefs-d'œuvre de l'art gracieux qui fut contemporain de la grande gloire de Bagatelle.

Son dernier historien, M. Henri-Gaston Duchesne, en a recherché patiemment les origines et les diverses fortunes dans nos dépôts d'archives et dans les collections particulières et les a réunies en un livre d'où ce qui précède est extrait et qui vient de paraître chez Jean Schémit sous le titre : *Histoire du bois de Boulogne — Le château de Bagatelle* (*1715-1908*).

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

L'ECHO DE PARIS du 25 juin 1909 : *Figures romantiques, Elisa Mercœur* par Léon Séché.

LE TEMPS du 26 juin : *Le centenaire d'Elisa Mercœur.*

LE PETIT PARISIEN et le PETIT JOURNAL du 28 juin : *Le centenaire d'Elisa Mercœur.*

LE PHARE DE LA LOIRE du 28 juin : *Elisa Mercœur* par Marcel Giraud-Mangin.

LE PAYS D'ARVOR, livraisons de mai-août : *Elisa Mercœur* par Gaëtan de Wismes.

LES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES du 27 juin : Elisa Mercœur par Jules Claretie.

LE MERCURE DE FRANCE du 1er juillet : Gérard de Nerval, lettres inédites par Jules Marsan.

LE TOUCHE A TOUT nº de juin : L'*Inconnue de Mérimée* par Léon Séché.

LA REVUE HEBDOMADAIRE, nos de juin-août : la *Dilecta de Balzac* (Mme de Berny).

LE CORRESPONDANT du 25 juillet : Une amitié de Journalistes : Henri de Latouche et Honoré de Lourdoueix par Joseph Ageorges.

L'ECHO DE PARIS du 10 août : *Plages et villes d'eaux romantiques : Aix-les-Bains* par Léon Séché. — du 20 août : *Annecy* par Léon Séché. — du 27 août : Vichy par Léon Séché.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX du 20 août : Lettre inédite de Chateaubriand pour sa biographie. – « Le Lac » où fut composée cette poésie de Lamartine, réponse de M. Léon Séché à la question de M. le baron de Nanteuil.

LE FIGARO du 24 juillet : Le cinquantenaire de Mme Desbordes-Valmore : *La Jeunesse d'Ondine* d'après des documents inédits par Léon Séché.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE FAYARD. — *Marceline Desbordes-Valmore*, d'après ses papiers inédits, par Jacques Boulenger, 1 vol. in-18.

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE. — *Œuvres choisies de Marceline Desbordes-Valmore*, études et notices par Frédéric Loliée, 1 vol. in-18.

A l'occasion du cinquantenaire de la mort de Mme Desbordes-Valmore MM. Jacques Boulenger et Frédéric Loliée ont consacré à Marceline deux volumes très intéressants mais qui ne nous apprennent pas grand'chose de neuf sur la question de savoir si oui ou non Henri de Latouche fut le père du premier enfant de Mme Desbordes-Valmore. M. Jacques Boulenger a ressassé tout ce que M. Léon Séché nous a dit là-dessus dans son *Sainte-Beuve*, en commettant ici et là quelques petites erreurs tout en voulant rectifier celles des autres. C'est ainsi qu'il prétend que l'initiale H. du prénom de Latouche ne signifiait pas Henri, mais Hyacinthe. Chacun sait que Latouche avait été prénommé Hyacinthe au bureau de l'état-civil, mais pour une raison ou pour une autre, il est établi par des lettres signées de lui qui sont aux mains de M. Léon Séché, que dès 1816 il avait remplacé son prénom de Hyacinthe par celui d'Henri. Ses camarades, d'ailleurs, ne l'appelaient jamais autrement. — Quant à savoir de façon sûre s'il fut ou non le père du premier enfant de Mme Desbordes, nous en sommes encore aux conjectures. Où M. Boulenger affirme, sans preuves, M. Frédéric Loliée nie, et M. Arthur Pougin fait de même. Quand le livre que M. Léon Séché prépare sur Henri de Latouche aura paru, peut-être en saurons-nous davantage. Attendons.

LIBRAIRIE MICHAUD. — *La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains*. GŒTHE, LORD BYRON, GEORGE SAND, PAUL VERLAINE par Alphonse Séché et Jules Bertaut, 4 vol. de 200 p. chacun, avec 50 illustrations et couv. en couleur. Prix de chaque volume 2 fr. 25.

Ces deux jeunes auteurs, dont l'Académie française a couronné récemment un livre excellent sur le théâtre et qui viennent de publier également chez Sansot un bon volume sous le titre : *Au temps du Romantisme*, entreprennent une collection nouvelle qui satisfera grandement la curiosité des lecteurs amoureux de l'anecdote et du document graphique. Dans chacune de leurs biographies — et il faut les complimenter sur le choix des écrivains qu'ils nous présentent — ils se sont appliqués à grouper les anecdotes les plus typiques et les gravures les plus intéressantes se rapportent à leur vie publique et privée. Et cela dans une forme aisée, facile et attrayante. Prochainement ils nous promettent un *Fénelon*, un *Diderot*, un *Tolstoï* et un *Balzac*. Leur *Fénelon* arrivera au moment où M. Jules Lemaître nous donnera sur l'auteur du *Télémaque* les conférences dont depuis six mois on nous a mis l'eau à la bouche.

LIBRAIRIE BLOUD. — *Josselin inédit de Lamartine* par Christian Maréchal, 1 vol. in-8°.

M. Christian Maréchal qui nous a déjà donné un très curieux volume sur le *Voyage en Orient* de Lamartine, publie aujourd'hui, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, le premier jet, les variantes et les retouches de *Jocelyn*, qui primitivement fut orthographié Josselin, comme le nom du château des Rohan. J'aime mieux *Jocelyn* que *Josselin*, et vous ? Cela flatte mieux l'œil, et l'œil de Lamartine était aussi sensible à la beauté des signes et des lignes, que son oreille à l'harmonie des sons. On croit généralement que Lamartine écrivait ses vers sans jamais les retoucher. Quelle erreur ! On aura qu'à feuilleter le *Josselin* de M. Christian Maréchal pour être persuadé du contraire. Est-ce à dire que ce poème ne contient pas des choses encore trop lâchées? C'est une autre affaire. Il se ressent malheureusement de la façon dont il fut composé. Et ce fut en courant, par morceaux et par bribes, au hasard de l'inspiration et à l'aventure — comme tout ce que fit Lamartine, du jour où la politique l'accapara. Cela n'empêche pas *Jocelyn* d'être un chef-d'œuvre, si ce n'est pas le chef-d'œuvre du grand poète.

LIBRAIRIE EMILE-PAUL. — *Les Cahiers de Madame de Chateaubriand* avec introduction et notes par J. Ladreit de Lacharrière, 1 vol. in-8° orné d'une héliogravure, prix 5 francs.

Depuis quelques années, Châteaubriand est l'objet de travaux de plus en plus nombreux : son œuvre est en effet trop complexe, son influence trop vivante encore, pour laisser indifférents les esprits attirés par l'histoire et la littérature du dix-neuvième siècle ; aussi accueillera-t-on avec intérêt et curiosité les *Cahiers de Madame de Chateaubriand* que présente aujourd'hui au public M. J. Ladreit de Lacharrière en les encadrant d'une étude pleine d'aperçus nouveaux et de notes rédigées avec une rigoureuse critique.

L'importance de ce document réside dans l'existence assez peu connue qu'il découvre et dans les précisions qu'il apporte sur l'auteur des *Martyrs* et le ministre de Louis XVIII.

Mme de Chateaubriand dépeint avec une verve étincelante l'existence des opposants sous l'Empire, la vie des royalistes à Gand, les ardeurs de la lutte politique à la veille et au lendemain de la Révolution de Juillet ; elle conte l'éclosion des œuvres qui illustrèrent son mari et se révèle à nos yeux, compagne dévouée, attentive et collaboratrice souvent écoutée de Chateaubriand ; ce n'est pas d'ailleurs un des moindres attraits de ce volume que d'y découvrir comme une première manière des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Enfin, Mme de Chateaubriand, très avertie sur les hommes et sur les questions de son temps, n'est pas avare d'anecdotes et de portraits ; aussi ses *Cahiers* constituent-ils à la fois, un témoignage indispensable pour l'étude de la Restauration et du règne de Louis-Philippe, comme pour celle de la personnalité et des œuvres de Chateaubriand.

Rectifions une petite erreur de M. Ladreit de Lacharrière. A la première page de son livre il dit que le tome XII des *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Penaud, contient un appendice rédigé par l'*abbé* Danielo, secrétaire de Chateaubriand, sur la vie et les idées de Mme de Chateaubriand. Il n'y a jamais eu d'*abbé* Danielo, secrétaire de Chateaubriand. Danielo était un simple laïque dont M. Léon Séché a raconté la vie, ici même, en 1905.

LIBRAIRIE FLAMMARION. — *L'Homme aux aigles* par Jean Lorédan, 1 vol. in-18.

M. Jean Lorédan qui s'est déjà fort distingué dans *Humbles Drames* et *la Peine de vivre* a réuni dans ce charmant volume quelques nouvelles très attachantes, tour à tour comiques et drama-

tiques. On sait le goût de l'auteur pour les petites gens, les petits bourgeois, les gens du peuple. C'est encore parmi eux qu'il a pris les héros de ses nouvelles dont la principale a servi à baptiser son livre. J'aime sa manière sobre et simple de conter. Point de phrases, point de rhétorique. Un style tout uni et transparent comme le cœur et la vie de ses personnages. Avec cela du pathétique, le don d'émouvoir et de charmer — ce qui n'est pas donné à tout le monde. M. Jean Lorédan nous prépare sur la misère à la fin du dix-huitième siècle un ouvrage qui certainement achèvera de lui faire une place à part entre les romanciers d'aujourd'hui.

LIBRAIRIE LEMERRE. — *Le Secret de Viarna*, pièce en 1 acte, en vers, d'après une légende ardéchoise, représentée pour la première fois au Casino de Bourg-Saint-Audéol (Ardèche) le 15 avril 1909, par Julien Lapierre et Germain Daulaud avec préface de M. Léon Séché, 1 vol.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux la préface que M. Léon Séché a écrite pour ce charmant ouvrage, heureux début de deux jeunes auteurs.

à Monsieur Julien Lapierre
à Bourg-Saint-Andéol.

Mon cher Julien,

Vous me demandez quelques lignes de préface pour votre petit ouvrage dramatique. Je vous les envoie avec d'autant plus de plaisir que vous me paraissez être entré dans la voie que je vous avais indiquée, il y a deux ou trois ans. Rappelez-vous, en effet, nos bonnes causeries poétiques, l'hiver, au coin de mon feu, quand vous étiez près de moi, soldat à Paris.

Je vous disais : « Assez imité les autres, recueillez-vous et tâchez de vous dégager. Les poètes lyriques du dix-neuvième siècle, de Lamartine à Verlaine, ont épuisé ou à peu près la mine élégiaque et héroïque que la Révolution leur avait ouverte. N'essayez pas de l'exploiter après eux. Ils ont pris tous les diamants, vous ne trouveriez que des cailloux. Vraiment vous avez mieux à faire. Puisque vous voulez retourner au pays — et je vous approuve — inspirez-vous plutôt des légendes et des traditions locales. Vous avez la bonne fortune d'être d'une petite ville historique : faites-vous le chantre de son passé, buvez et savourez l'air et les eaux du Rhône ! Nous vivons dans un temps où l'esprit des vieilles provinces renaît et refleurit dans des œuvres chaque jour plus fortes. Brizeux a fait école. Il a été le premier des romantiques à comprendre, à sentir tout ce qu'il y avait de poésie originale dans les anciennes coutumes et les légendes populaires

de sa terre natale. Ce qu'il avait fait pour la Bretagne, Mistral et les félibres l'ont fait après lui pour la Provence. Et vous savez ce qu'ils nous ont donné. *Mireille* est la sœur cadette de Marie. Ce sont deux fleurs cueillies sur l'arbre des traditions populaires, et cet arbre merveilleux, si négligé par les poètes d'hier, est en train de devenir le pommier d'or du jardin des Hespérides. Il y a dans toutes les provinces de France des poètes qui le cultivent et se nourrissent de ses fruits. Mangez-en vous-même, vous verrez qu'ils renouvelleront peu à peu votre fonds. »

Voilà ce que je vous disais à Paris et ce que je n'ai cessé de vous répéter depuis que vous êtes retourné chez vous. Il faut croire que la leçon n'a pas été perdue pour vous et votre collaborateur puisque vous m'envoyez aujourd'hui, dans *le Secret de Vierna*, une légende de votre pays. Elle est charmante, cette légende, et vous l'avez habillée de très jolie façon. On vous reprochera peut-être de l'avoir mise en vers trop faciles. Laissez dire les censeurs, la facilité est un défaut de la jeunesse. Vous vous en corrigerez vous-même à la longue ; plus vous irez, plus vous serrerez la trame de votre vers. Pour le quart d'heure il est chantant, harmonieux, imagé ; on sent qu'il a été fait en plein air, au bord de votre grand fleuve. Il coule, il est rapide et transparent comme lui, il reflète admirablement les choses de la terre et du ciel... Et quelle chance, mon cher Julien, d'avoir trouvé pour interprètes une troupe nomade ! Cette troupe va promener votre œuvre de bourg en bourg, de ville en ville. Au point de vue de son succès, de sa popularité, cela vaut cent fois mieux pour vous que d'avoir été joué une fois ou deux sur un grand théâtre. Sortie du peuple, votre belle légende va rester dans le peuple. Désormais quand on parlera de *Dona Vierna* vos vers viendront à la bouche des gars et des filles qui sauront chanter. Ça, c'est de la gloire. Cherchez d'autres légendes dans l'histoire de votre pays. Apprenez à le faire connaître et aimer. Le merveilleux de ces fables du moyen-âge, c'est qu'elles sont des symboles en même temps que des contes. N'est-ce pas Henri de Régnier qui a dit : « Un mythe est sur la grève du temps comme une de ces coquilles où l'on entend le bruit de la mer humaine. Un mythe est la conque sonore d'une idée » ? Le jeune chef de l'Ecole symboliste a raison. Et c'est parce que sous ces mythes anciens se cachent parfois des idées profondes, que je vous engage à les cultiver, à les recueillir. Soyez les poètes du pays bourdésan et du terroir ardéchois.

Mes compliments à votre collaborateur, et vous, mon cher Julien, croyez à ma vive et sincère affection.

Paris, le 17 mai 1909.

Léon SÉCHÉ.

LIBRAIRIE MARCEL RIVIÈRE. — *Sur les lisières* par Georges Maze-Censier, 1 vol. in-18. — A lire dans ce volume d'études historiques et littéraires celles que M. Maze-Censier consacre à George Sand et au rôle des parlementaires sous Louis-Philippe.

Le Gérant : Léon SÉCHÉ.

RACHEL ET MADAME DE GIRARDIN (1)

— DOCUMENTS INÉDITS —

I

Rachel avait débuté, le 12 juin 1838, à la Comédie-Française, dans le rôle de Camille, la sœur des Horaces. Madame de Girardin, qui, par goût et par devoir, depuis qu'elle rédigeait, à *la Presse*, le « Courrier de Paris », se faisait volontiers l'écho de tous les bruits qui en valaient la peine, attendit, pour s'occuper de la jeune débutante, que Musset eût pris sa défense contre celui qui l'avait lancée (2), — car elle avait eu le malheur de déplaire à Jules Janin dans le rôle de Roxane, et il le lui avait dit un peu durement. Pourtant avant Roxane, elle avait joué déjà Hermione, Eriphile, Monime, et, comme l'écrivait le « vicomte de Launay », Racine était la grande passion de Delphine. Ses vers chéris gardaient encore le parfum des belles années où elle s'en inspirait ; ils vivaient tout-puissants dans sa mémoire. Mais le théâtre alors ne l'attirait que médiocrement : elle avouait, un jour, n'être encore allée au spectacle, en cette année-là, qu'une seule fois, le 8 novembre, à la première représentation de *Ruy Blas*, par amitié pour Victor Hugo.

Cependant Rachel ne perdit rien pour attendre, et voici en quels termes madame de Girardin parla de ses débuts, le 24 novembre 1838 :

« ... Mademoiselle Rachel ?

Nous ne l'avons pas encore vue, mais d'avance notre bienveillance lui est acquise. Ses détracteurs prétendent que son immense succès est une affaire d'association nationale. « Mademoiselle Rachel est

(1) Toutes les lettres de Rachel à madame de Girardin que je publie ou cite aujourd'hui étaient jusqu'à présent inédites et m'ont été communiquées par madame Léonce Détroyat, née Garre, nièce de madame de Girardin.

(2) L'article de Musset sur Rachel parut dans la « Revue des Deux Mondes » du 1er novembre 1838.

juive, disent-ils, et chaque fois qu'elle joue, la moitié de la salle est occupée par ses coreligionnaires. Ils agissent avec elle comme avec Meyerbeer, avec Halévy. A l'Opéra, voyez les jours où l'on donne *les Huguenots* et *la Juive :* toutes les places qui ne sont pas à l'année sont prises par les juifs. » Cela est vrai, et nous ne pouvons nous empêcher d'admirer cette belle union de tout ce peuple qui se parle et se répond d'un bout du monde à l'autre, qui se comprend avec une si prodigieuse rapidité, qui relève un de ses fils malheureux à son premier cri, et qui court chaque soir applaudir en foule celui de ses enfants qui se distingue par son génie. Cela fait rêver. N'avoir point de patrie, et garder un sentiment national si parfait ! quelle leçon pour nous, qui nous desservons mutuellement sans cesse, qui nous détestons si bien, et qui pourtant sommes si fiers de notre belle France ! Faut-il donc des siècles d'exil et de persécution pour que les enfants d'une même terre apprennent à s'aimer entre eux ? Peut-être !... Quoi qu'il en soit, mademoiselle Rachel obtient un succès mérité, les triomphes factices n'ont pas cet ensemble et cette durée. D'ailleurs nous entendons chaque soir vanter la jeune tragédienne par des juges qui nous inspirent la plus grande confiance, de vieux amateurs de tragédie qui ont vu Talma, qui ont applaudi mademoiselle Raucourt, mademoiselle Duchesnois, et qui ne sont pas juifs du tout. »

N'est-il pas vrai que cette tirade eût fait merveille, il y a quelques années, si quelqu'un s'était avisé de la jeter dans la mêlée des partis, au fort d'une certaine affaire ?... Je ne sais quelle impression elle fit sur la colonie juive d'alors, mais Rachel, qui lisait tout ce qui pouvait l'intéresser, en fut très reconnaissante à madame de Girardin, et c'est de là que datent leurs premières relations. Relations de politesse et d'admiration d'abord, de sympathie et d'amitié ensuite.

Le 26 novembre 1838, madame de Girardin écrivait à Lamartine :

« J'ai reçu aujourd'hui la visite de mademoiselle Rachel : elle est charmante et a tout à fait grand air. On ne dirait jamais la fille de bohémiens (1). »

Oh ! non, et, quand elle voulait, Rachel aurait pu rendre des points à plus d'une grande dame pour la distinction. Je dis : « quand elle voulait », car il y avait deux femmes en elle, et pas n'était besoin de la gratter pour retrouver la petite fille des rues, la gamine mal embouchée, l'enfant terrible. Il suffisait d'être admis dans son intimité. C'est même ces deux faces de sa nature heureuse et prime-sautière qui la rendaient si amusante et parfois si insupportable. Mais à madame de Girardin elle ne se montra

(1) Lettre inédite.

jamais que par ses beaux côtés, ayant toujours vécu avec elle sur le pied d'une amitié distante et respectueuse.

Les premières lettres qu'elles semblent avoir échangées remontent au mois de juin 1841, c'est-à-dire au premier voyage que Rachel fit en Angleterre. Mais elles se fréquentaient depuis longtemps déjà, et je crois bien que ce fut Delphine qui ouvrit à Rachel les portes de l'Abbaye-aux-Bois. Chateaubriand vieilli et plus ennuyé que jamais n'allait plus au théâtre ; madame Récamier, pas davantage. Cependant ils auraient bien voulu entendre la jeune tragédienne dont tous les journaux et tous leurs amis faisaient l'éloge. L'occasion leur en fut donnée au mois de février 1841. A la suite des inondations de Lyon, Ballanche avait eu l'idée d'organiser un concert à l'Abbaye au profit des sinistrés. Madame Récamier s'en ouvrit à madame de Girardin, qui lui promit le concours de Rachel. Et, le 10 février, on pouvait lire dans le feuilleton de *la Presse*, sous la signature du vicomte de Launay :

« Mademoiselle Rachel a parfaitement dit le songe d'*Athalie*, et toute la scène avec Joas. Son succès a été complet. M. de Chateaubriand, M. le duc de Noailles, M. Ballanche, toutes les illustrations de l'endroit, l'ont applaudie avec enthousiasme. On l'a trouvée très belle comme tragédienne et très jolie comme femme. Elle était mise à merveille : son costume, d'un goût exquis, tenait à la fois du salon et du théâtre ; c'était une robe blanche garnie de chefs d'or et nouée autour du cou par un chef d'or, avec de longues manches flottantes ; puis, dans ses beaux cheveux noirs, des bandelettes d'or. Ce n'était pas une Athalie, sans doute : Athalie ne devait pas être si agréable ; mais c'était une Cléopâtre, gracieuse jusque dans sa violence, séduisante jusque dans sa haine, délicate jusque dans sa cruauté. »

Retenez bien ce dernier membre de phrase : il contient en germe la première idée de la *Cléopâtre* de madame de Girardin.

Quelques mois après, Rachel partait pour Londres et débutait sur le théâtre de la Reine dans la tragédie d'*Andromaque*. Elle y obtint un succès considérable et qui dépassa toutes ses espérances. Le 15 juin 1841, elle écrivait à M. Buloz, alors commissaire du roi près la Comédie-Française :

« Je n'ai pas douté un moment de l'intérêt que vous prendriez à mes succès. Je vous assure que j'en suis pleine de joie pour le théâtre plus encore que pour moi-même ; croyez que je ne vois dans tous ces triomphes que de nouveaux encouragements pour me soutenir dans une carrière qui est désormais mon bonheur, ma vie. Vous désirez de plus grands détails ; mais que puis-je vous dire ? Chacune des représentations a été pour moi la source d'un succès incroyable. Hermione,

Roxane, Camille, Marie Stuart, tous ces rôles ont été si vivement applaudis que je ne sais, en vérité, auquel on a donné la préférence. Je crois pourtant qu'Hermione a produit le plus d'effet. Cet effet me semble du reste bien senti chez les Anglais. On a tort de croire qu'ils ne comprennent pas bien, je suis surprise de la manière dont ils saisissent les nuances : il me semble souvent, à tel passage d'un rôle, que je suis jugée par ce public parisien qui m'a toujours comblée de tant de bontés. Les bouquets, les fleurs pleuvent sur le théâtre, on me traite en véritable enfant gâtée. C'est pour cela que j'ai renoncé au voyage de Marseille, voyage que les soins de ma santé me rendaient d'ailleurs trop pénible. Mon médecin redoutant beaucoup les chaleurs de juillet au Midi, moi me trouvant si bien dans cette ville où je suis acclimatée, la Reine ayant absolument voulu donner au directeur les 15.000 francs de dédit pour payer à Marseille, je me suis décidée. Quant à mes projets, les voici : je quitterai Londres le 15 juillet ; je ferai le voyage de Bordeaux, mais je serai rentrée à Paris, c'est-à-dire dans Montmorency (1), vers le 20 du mois d'août. Je consacrerai deux mois au repos et à l'étude. Ne croyez pas pourtant qu'à Londres même je reste inoccupée. Je sais Chimène, Frédégonde et Jeanne d'Arc. Je n'ai pas encore composé mes rôles, mais je les sais et je me fais une grande joie de les créer tous trois cet hiver dans cette salle que j'aime tant et que vous appelez si bien ma maison paternelle (2). »

On vient de voir avec quelle générosité la reine d'Angleterre se conduisit envers Rachel. Non contente de payer son dédit à Marseille, elle voulut la recevoir chez elle, à Windsor, et à l'issue de la soirée où elle joua le 2ᵉ acte de *Bajazet* et le 3ᵉ acte de *Marie Stuart*, elle lui offrit un fort joli bracelet où son nom était gravé avec la date (3). J'ouvre *la Presse* du 14 juin 1841 et je lis :

« *Windsor, 10 juin.* — Mademoiselle Rachel est arrivée, cet après-midi, à Windsor ; des appartements lui avaient été préparés à l'hôtel du château. Le splendide banquet qui doit être donné ce soir par S. M., dans la grande salle Saint-Georges, sera de 102 couverts. La magnifique vaisselle plate de la couronne sera déployée à cette occasion et placée sur un vaste buffet placé au-dessous de la galerie de musique. Au nombre des plats qui seront exposés, on remarque la précieuse tête de tigre (*connue sous le nom de marche-pied de Tippo-Saïb*), le superbe paon, orné de pierres précieuses d'une immense valeur, et le magnifique bouclier d'Achille. De chaque côté du buffet contenant la vaisselle, sont les bannières bleues de Tippo-Saïb, brodées de perles et de joyaux d'un grand prix. La table du banquet sera brillamment éclairée par 200 bougies placées dans des candélabres d'un travail exquis. A chacun des vingt-quatre écussons qui se trouvent placés le long des murs de la salle sont fixées les lampes massives qui

(1) Où elle avait une villa.
(2) Lettre inédite.
(3) Sur la réception de Rachel au château de Windsor, cf. les « Autographes de la collection Ad. Crémieux », Hetzel, 1885, p. 177.

contiennent chacune quatre bougies. En résumé, l'illumination générale de la salle sera des plus magnifiques, car il n'y aura pas moins de 400 becs de lumière. »

Je me demande pourquoi tous les biographes de Rachel ont négligé la relation de cet événement. Il est pourtant assez glorieux pour elle !

Le lendemain du banquet de Windsor, elle écrivait à madame de Girardin :

« Madame,

« C'est surtout loin de Paris qu'on se préoccupe de ce qui s'y dit et de ce qui s'y fait : je sais que vous avez fait et dit des choses bien obligeantes pour moi, et j'éprouve le besoin de vous en remercier ; les applaudissements que la bienveillance anglaise me prodigue en ce moment me seront surtout précieux si mes juges naturels de Paris consentent à les ratifier ; et je sais que votre plume si spirituelle a bien voulu se faire l'écho des fêtes dont à Londres on veut bien m'honorer. J'en suis trop heureuse, madame, pour ne pas vous écrire et pour ne pas vous prier de recevoir ici l'expression de mes sentiments de reconnaissance sincère et respectueuse. »

Au mois de juillet suivant, Rachel, traversant Paris pour se rendre à Bordeaux, vit madame de Girardin qui l'entretint de ses projets. Depuis qu'elle s'était exercée par *l'Ecole des Journalistes*, dont la censure avait interdit la représentation à la Comédie-Française, Delphine ne pensait plus qu'au théâtre et cherchait des sujets à la convenance et à la taille de Rachel. Le 24 juillet 1841, celle-ci lui mandait :

« Je suis préoccupée de ce que vous m'avez dit. Assurément, pendant mon séjour à Bordeaux, je ne manquerai pas de vous exciter par mes lettres à mettre la dernière main à votre œuvre. Je suis trop heureuse et trop fière de savoir par vous que mes lettres vous serviront d'aiguillon. Mon père ne me semble pas à portée de vous donner les indications nécessaires ; mais j'ai pensé, madame, à M. Crémieux qui connaît parfaitement tous ces détails. Je suis sûre d'abord qu'il ne me refusera aucun renseignement, et bien sûre aussi qu'il sera charmé de vous les donner à vous-même et de m'accompagner chez vous à ma première visite. Pourtant, madame, je ne veux lui en parler qu'après votre réponse. Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus dévoués. »

De quoi, s'agissait-il ? De la tragédie de *Judith* que madame de Girardin avait entreprise en vue du Théâtre-Français. Auteur consciencieux, elle avait voulu se documenter sur son héroïne et

les mœurs juives, et elle avait tout naturellement pensé au père de Rachel. Mais le bonhomme ne connaissait à fond qu'une chose, l'argent, et c'est pour cela que Rachel avait adressé Mme de Girardin à Crémieux, son protecteur naturel et de tous les jours, qui, lui, avait des lettres, en plus des qualités de sa race. Elle écrivait de Bordeaux à Delphine, le 9 août 1841 :

« Je rêve *Judith* et l'auteur de *Judith*. Notre conversation revient souvent à ma mémoire, et j'espère que vous achèverez ce que vous avez si bien entrepris. Vous avez la bonté de vouloir que je vous encourage ; j'en aurais de l'orgueil, si je ne comprenais toute votre modestie. S'il est vrai pourtant que ma promesse de me charger avec bonheur du rôle que vous voulez bien me destiner soit pour vous un motif de terminer votre ouvrage, croyez bien, madame, que je ne vous ai pas même dit tout ce que je pense à cet égard. C'est pour moi que je vous prie de ne pas laisser un instant votre plume inoccupée. J'espère qu'à mon retour vous pourrez me lire un travail complet dans une grande partie.

« Je suis ici, madame, entourée de la même bienveillance qui me suit partout. Je ne sais, en vérité, comment me rendre digne de tant de faveur. N'est-ce pas, madame, que vous ne croyez pas que ceci est de ma part une fausse modestie ? Vous croirez que je dois être confuse d'une bonté si grande et que je sais faire la part de l'intérêt qu'inspirent ma jeunesse et le souvenir si récent de la situation d'où l'on m'a vue sortir. Adieu, madame ; je voudrais vous écrire plus longuement, mais le temps manque à ma volonté. Je me consolerai, si vous voulez bien m'écrire vous-même que vous me gardez un souvenir et que vous agréez l'expression de mes sentiments les plus dévoués. »

En ce temps-là, Rachel était, en effet, très modeste, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir conscience de sa valeur et de la faire sentir, le cas échéant, à ceux qui pouvaient l'oublier. Et comme ce sentiment lui aurait-il fait défaut, quand tout le monde la couvrait de fleurs et d'encens et quand ses camarades eux-mêmes lui répétaient sur tous les tons qu'elle avait sauvé la Comédie ? Le temps n'était pas si loin où Corneille et Racine faisaient 400 francs de recette au Théâtre-Français. Maintenant il suffisait que le nom de Rachel fût sur l'affiche pour qu'on y encaissât le maximum. On était plein d'égards pour elle, et, du moment qu'une pièce lui plaisait, on s'empressait de la reprendre, si elle appartenait au répertoire ; de la recevoir et de la monter, si c'était une pièce nouvelle. Le 15 août 1841, elle écrivait encore de Bordeaux à madame de Girardin :

« Je reviens à la charge, madame. Il ne dépendra pas de moi certainement que cette belle Judith ne vienne se faire admirer sur le théâtre

de la rue Richelieu, pendant le cours de cet hiver. Puisque vous me demandez souvent quelques lignes d'excitation, je ne manquerai pas à votre vœu, que je regarde comme un devoir pour moi. Croyez-le bien, madame, je ne doute pas d'un grand succès pour vous, et je vous promets mon dévouement le plus absolu. Mais, hélas ! qu'est-ce donc que mon opinion, à moi, si peu faite pour juger la portée d'une œuvre tragique ? C'est vous qui comprendrez bien tout ce qu'il y a d'imposant et de grand dans votre ouvrage. Moi, je ne puis que vous dire les impressions que j'ai éprouvées et le désir que j'éprouve.

« Le public de Bordeaux me comble, comme le public de Londres m'a comblée. Camille, Hermione, Émilie, Roxane ont reçu le plus bel accueil. Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu que le public de Paris ne se refroidisse pas pour moi ! C'est ma peur au milieu de ma joie. Je vous quitte, madame, en vous priant d'agréer mes sentiments les plus dévoués. »

La « peur » de Rachel n'était ici qu'une façon de parler. Toutefois le public de Paris commençait à trouver qu'elle le négligeait et que ses vacances étaient un peu longues : il y avait cinq mois qu'il ne l'avait pas entendue ! Enfin elle reparut au début d'octobre 1841 ; c'est par la lettre suivante qu'elle avait annoncé la bonne nouvelle à madame de Girardin :

Paris, 28 septembre 1841.

« Madame,

« En attendant que le public vienne applaudir « Judith », voulez-vous permettre à « Camille » de vous convier pour jeudi à sa rentrée, à ses amours, à sa terrible mort ? Vous comprendrez mieux que personne combien j'aurai besoin, cette fois surtout, de reposer mes yeux sur des visages amis ; et vous, madame, si bonne pour moi, vous ne me refuserez pas de me donner des applaudissements, pour me préparer à en recevoir des autres quand je leur ferai entendre votre belle poésie. Vous voyez que j'ai lu votre dernière scène du second acte.

« Agréez, madame, mes compliments les plus dévoués. »

Mais madame de Girardin ne se pressait pas de terminer sa pièce. On eût dit qu'elle avait le pressentiment que cet ouvrage ne ferait que passer sur la scène, en dépit de l'intérêt qu'y prenait son illustre interprète et du bruit qu'elle menait autour de lui dans le monde. Rachel lui écrivait, le 6 février 1843 :

« Madame,

« Je suis souffrante et fatiguée ; cependant il faut que je joue *Phèdre* demain ; il faudra peut-être encore que je joue vendredi : la Comédie crie misère et me persuade que son salut est en moi. Je suis fière d'être sa planche de salut ; mais, pour le moment, j'en suis bien contrariée, car je dois tout me refuser pour ne pas manquer à mon devoir.

« Soyez, assurée, madame, que sans cette circonstance rien ne me serait plus agréable que d'accepter votre aimable invitation. Je regrette d'autant plus de ne pouvoir m'y rendre que j'avais la perspective non seulement d'une très aimable société, mais encore de très beaux vers, et je vous avoue un faible égal pour tous les deux.

« Je m'occupe tous les jours de *Judith* ; j'ai le désir d'en répéter quelques fragments, un jeudi, chez moi, en petit comité. Veuillez me dire si vous m'y autorisez. Si vous y trouviez le moindre inconvénient, ne me le cachez pas, je vous en prie. »

Judith fut jouée pour la première fois le 24 avril 1843 et n'eut que peu de représentations. Pourtant madame de Girardin y avait déployé des qualités de premier ordre et la pièce contenait de grandes beautés. Longtemps après, Paul de Saint-Victor aimait à citer le discours de Judith apprenant l'amour de la patrie à son peuple :

Oh ! je vous apprendrai l'amour de la patrie !
Le plus saint des amours !... La patrie est le lieu
Où l'on aime sa mère, où l'on connaît son Dieu ;
Où naissent les enfants dans la chaste demeure ;
Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure.
En vain l'on nous condamne à n'y plus revenir,
Notre pieux instinct l'habite en souvenir.
Nous l'aimons malgré tout, même injuste et cruelle,
Et pour ce noble amour il n'est point d'infidèle.
La haïr dans l'exil, c'est l'impossible effort ;
Proscrit, nous revenons lui demander la mort.
Et nous mourons joyeux, si l'ingrate contrée
Daigne garder nos os dans sa terre sacrée !...
Oh ! ne repoussez pas des sentiments si beaux,
Défendez vos autels, défendez vos tombeaux !...
Donnez aux nations un éternel exemple !...
Soldats, peuple, aux remparts ! Et vous, femmes, au temple !

Il fallait entendre Rachel dire ces vers ! C'était l'âme de Delphine, de « la Muse de la Patrie », qui parlait par sa bouche. Que si les situations pathétiques et tout le talent de la tragédienne ne purent conjurer la chute de cet ouvrage plus lyrique que dramatique et qui sentait par trop l'inexpérience, il laissa du moins l'impression que l'auteur était né pour le théâtre et ne tarderait pas à prendre sa revanche. Et, en effet, quatre ans après, Delphine triomphait avec *Cléopâtre*.

II

Cependant Rachel continuait ses voyages à travers la France. Au mois de mai 1843, dès que *Judith* eut disparu de l'affiche, elle partait pour Rouen avec son « grand nigaud de fils de Dieu », comme Mme Hamelin appelait Walewski, et dans les circonstances que je vais rapporter. L'anecdote est typique et peint Rachel au naturel.

« Un jour donc qu'elle était allée chez une saltimbanque de ses amies, Rachel vit une horrible vieille guitare accrochée : « Vends-moi cette guitare ? — Vingt francs ! — C'est dit. « Elle revient et accroche la guitare dans un intime cabinet. — « Qu'est-ce que cette guitare ? dit Walewski. — Ah ! ah ! s'écrie Rachel. — Quoi donc ? — Ah ! — Mais enfin, cette guitare ? — Ah ! elle vient des temps misérables de mon enfance ; je la garde pour me préserver de l'orgueil ! — Donnez-la moi ! — Jamais, c'est un *talisman !* — Je la veux à deux genoux. »

« L'échange est conclu, et, le lendemain, une agrafe magnifique est acceptée pour prix. La guitare est alors placée sur du velours, chargée de dates, d'inscriptions, et, huit jours après, la perfide amie vient demander on ne sait quoi à Walewski : elle reconnaît l'instrument, lit les inscriptions, éclate de rire, apprend tout à l'amant consterné, arrive aux preuves, et, malgré la conviction, la bouderie n'a duré que trois jours, tant la vanité tient le pauvre sot. »

Et Mme Hamelin à qui j'emprunte cette anecdote ajoute :

« Il est parti pour Rouen avec toutes les comédiennes du théâtre, leur a donné un festin pour les *adieux*. Il ne lui manquait que de porter la guitare sur le dos. O pauvre sang de Napoléon ! (1)

Cela donne à penser qu'on ne s'ennuya pas à Rouen. Le 1er juin, Rachel écrivait à madame de Girardin :

« Madame,

« Vous m'avez dit de vous rendre compte de mes pérégrinations lointaines, et je vous obéis, dussiez-vous maudire mille fois la mauvaise inspiration qui vous condamne aujourd'hui à déchiffrer mon griffonnage. Je suis assez contente de mon commencement. Le public rouennais, qui a la réputation d'être très difficile et la prétention de le paraître, a bien voulu se montrer indulgent à mon égard ; il m'a applaudie, et il a fait un bien plus grand effort : il m'a écoutée. Or, vous savez sans doute que les habitants de cette bonne ville se promènent dans le parterre pendant la représentation et ne prêtent aux acteurs qu'une attention dédaigneuse. J'ai joué *Phèdre* d'abord, ensuite

(1) Lettres de Mme Hamelin publiées par M. André Gayot dans la « Nouvelle Revue », août 1908.

Marie Stuart, puis *Polyeucte*. Cette dernière pièce a surtout excité l'enthousiasme : tout l'honneur au grand Corneille, bien entendu. Couronnes, bouquets, rien n'a manqué à la fête. Je devais partir aujourd'hui même pour Marseille, mais j'ai été obligée de résister aux instances réitérées de la direction, des abonnés, des collèges, etc. ; je joue donc encore demain, et samedi je serai à Paris pour vingt-quatre heures seulement. Je ne sais si pendant ce court séjour j'aurai le temps d'aller vous remercier du charmant dîner auquel vous avez bien voulu m'inviter ; en tout cas, je compte sur votre bienveillance pour m'excuser. Vous seriez bien aimable de répondre à cette lettre à Marseille : une lettre de vous est trop précieuse pour que je vous en tienne quitte, et d'ailleurs, si vous tenez à avoir la corvée de lire ma mauvaise écriture, il me faut un encouragement. »

Vingt jours après, nouvelle lettre, datée cette fois de Marseille :

21 juin 1843.

« Les Marseillais sont charmants. Si leur enthousiasme pouvait être un peu moins bruyant, je les aimerais tout à fait. Ils ne dételleut pas mes chevaux, à la vérité, mais ils empêchent ma voiture d'avancer. Pour revenir chez moi après le spectacle, je mets environ une heure à faire cent pas. La dernière fois que j'ai joué, espérant m'esquiver plus facilement à pied, je priai M. Méry de me donner le bras. A peine avions-nous franchi le seuil de la porte, nous fûmes reconnus aussitôt, poussés, pressés, étouffés par une foule toujours croissante. L'éloquence de mon chevalier échoua devant l'enthousiasme de ces bons Marseillais. Nous ne trouvâmes de salut que dans la boutique d'un chapelier dont la porte fut bientôt assaillie, et le commissaire de police vint nous offrir l'appui de son écharpe, escorté d'une vingtaine de soldats ; mais je vous prie de croire que nous refusâmes dédaigneusement ce secours, et, confiants dans les sentiments de la multitude, nous nous présentâmes à elle, lui demandant de nous livrer passage. Alors ce furent des applaudissements, des acclamations, un vrai triomphe ; je parvins enfin à rentrer chez moi, très flattée, mais rendue, moulue, fondue, et promettant qu'on ne m'y reprendrait plus.

« Jusqu'à présent, c'est *Horace* qui a eu les honneurs ; la scène muette a été particulièrement appréciée : franchement je n'attendais pas tant du public de Marseille. Je suis bien ingrate cependant de ne pas le porter aux nues, car il me témoigne son affection de toutes les manières. Le côté positif ne reste pas en arrière. Les recettes ont atteint un chiffre jusque-là inconnu, celui de 8.200 francs : j'en suis toute fière, quand on m'assure que celles de Talma n'avaient pas dépassé 5.500 ; il est vrai que les temps sont changés.

« Je ne finirai pas ma lettre sans vous raconter un petit trait d'audace qui me fait peur quand j'y repense de sang-froid. Au milieu d'une des scènes les plus vives de *Bajazet*, ne voilà-t-il pas qu'on s'avise de me jeter une couronne ? Moi de ne pas y faire attention, voulant rester en situation, et le public de crier : « La couronne ! la couronne ! » Atalide, plus au public qu'à son rôle, relève la couronne et me la pré-

sente. Indignée d'une interruption aussi vandale, digne vraiment d'un public d'Opéra, je prends avec colère la malencontreuse couronne et je la jette brusquement de côté pour continuer Roxane. La fortune aime les audacieux ; jamais preuve plus forte de cet axiome : trois salves d'applaudissements accueillirent ce premier mouvement irréfléchi.

« Pardon mille fois de ce long griffonnage ; j'espère qu'il aura pour effet de vous rappeler votre promesse de m'écrire.

« Agréez, madame, la nouvelle expression des sentiments que je vous ai voués. »

Comme tous les acteurs à la mode, Rachel ne pouvait se déplacer sans avoir toutes sortes d'aventures. Quelque temps après, étant à Nantes en représentation, elle reçut la visite d'un huissier d'Angers qui, la plume sur l'oreille et la bosse au dos, venait lui signifier, par exploit en bonne et due forme, d'avoir à jouer devant les Angevins. Et cela parce que Rachel avait, dans la conversation, lâché une parole en l'air, qu'un sieur Combette, directeur du théâtre d'Angers, avait prise pour une promesse. Quelque neuve que fût cette façon d'être engagée, Rachel la trouva mauvaise et se révolta. Mais voilà que derrière le petit bossu d'huissier paraît Combette lui-même qui, des menaces, passe aux larmes. Il pleurait, il pleurait à vous fendre l'âme. Pensez donc qu'il avait promis aux Angevins que Rachel jouerait devant eux ! Quelle déception et quelle colère ! Jamais il n'oserait reparaître à Angers. Ce que voyant, Rachel, qui était bonne fille, se laissa toucher. Le lendemain elle jouait *Andromaque* dans la ville du roi René, et elle n'eut pas à s'en repentir. Elle écrivait à madame de Girardin :

« J'ai été ravie de la salle, des spectateurs et des spectatrices dont le goût et la toilette m'ont rappelé le public de Paris. »

Et comme, au milieu de ces tournées triomphales, elle n'oubliait pas les intérêts de ses amis, elle ajoutait :

« Si vous étiez assez aimable pour jeter à la poste quelques lignes à mon adresse, envoyez-les à Lyon, où je serai dans peu de jours, et dites-moi ce que devient *Cléopâtre*. »

Ce que devenait *Cléopâtre* ? On y travaillait lentement, Delphine étant accaparée par la politique, ses devoirs de femme du monde et les événements de la vie parisienne dont s'alimentait son « Courrier » de *la Presse*. Cependant *Cléopâtre* était assez avancée, en 1846, pour qu'elle songeât à la faire représenter. La veille du

jour où elle devait la lire au comité du Théâtre-Français, Rachel lui adressait le petit billet suivant :

« Madame,

« Le temps est sombre, mais il n'y a plus d'orage. Plus tôt vous lirez *Cléopâtre*, mieux cela vaudra ; pour ma part, vous savez le désir ardent que j'ai de jouer bientôt votre magnifique rôle. Je veux être du comité de lecture jeudi prochain ; quel est le Thésée assez fort pour m'en défendre l'entrée ? »

Impossible de traduire avec plus de force le *sic volo, sic jubeo*, mais Rachel n'eut pas besoin de faire son petit Jupiter : le comité de lecture, qui attendait impatiemment l'œuvre nouvelle de madame de Girardin, reçut *Cléopâtre* par acclamation, et, à quelques jours de là, Rachel mandait à son illustre amie :

« Chère madame,

« Je vous envoie ma loge pour admirer le port majestueux de votre future Octavie. Voilà ce qui peut s'appeler être une véritable artiste, car enfin nous sommes rivales. Elle est plus belle, mais je me crois meilleure. Tout mon dévouement. »

Octavie, c'était mademoiselle Rimblot, dont personne ne se souvient aujourd'hui, mais en ce temps-là quelques-uns l'opposaient tout simplement à Rachel qui, du reste, n'en était pas jalouse.

Sur ces entrefaites, la jeune tragédienne tombe malade. Le 11 février 1847, elle écrit à madame de Girardin :

« Avez-vous distribué tous les rôles de *notre Cléopâtre ?* Je suis dans mon lit depuis mes évolutions avec le *Vieux*, mais le désir ardent que j'ai de dire bientôt vos beaux vers à mon public de la rue Richelieu me fait espérer un prompt rétablissement. Cette indisposition fâcheuse pour l'auteur du *Vieux de la Montagne* (1) n'est point arrivée trop malencontreusement. J'avais besoin d'un peu de repos et de quelques jours de solitude pour achever de mettre *Cléopâtre* dans ma mémoire. Je viens d'envoyer au théâtre faire demander au copiste lambin dit Alexandre mon cinquième acte. Dès que je serai en état de sortir, il faudra *nous exiger* de suite la mise en scène de votre ouvrage, et certes avec un peu de zèle on pourra le jouer vers la fin de mars ou le 3-5 avril. Voilà ma conviction. J'espère vous aller répéter mon rôle prochainement. Si vous vouliez vous charger de mes remerciements à monsieur Gautier pour sa bienveillance à me juger dans ma dernière création, je suis certaine que l'effet de ma reconnaissance lui serait bien mieux prouvé : c'est dans le journal *la Presse* que j'ai lu ses flatteuses louanges, je tâcherai d'en être digne en devinant l'auteur de *Cléopâtre*.

« Votre toute reconnaissante et dévouée »

« RACHEL. »

(1) Tragédie de Latour Saint-Ybars.

Heureusement que la maladie de Rachel fut de courte durée. Au mois de mars suivant, elle reparaissait sur la scène dans le rôle d'Athalie, et tel fut son succès que Lamartine voulut l'y voir. Elle écrivait alors à madame de Girardin :

« Madame,

« Un rendez-vous que j'avais oublié me force de rester chez moi. Je vous envoie la loge que M. de Lamartine veut bien me faire l'honneur d'accepter. Quoique un peu souffrante et très fatiguée par les représentations suivies d'*Athalie*, je ferai tout mon possible pour ne point faire regretter à M. de Lamartine le temps précieux qu'il nous donnera ce soir.

« Recevez, madame, l'expression de mes sentiments dévoués. »

« RACHEL. »

Lamartine fut si content de sa soirée, que le lendemain il se présentait chez Rachel et, ne l'ayant pas trouvée, lui laissait cette lettre :

Paris, avril 1847.

« Mademoiselle,

« Nous sommes allés, madame de Lamartine et moi, vous exprimer notre admiration toute chaude encore de la soirée de la veille et vous remercier de cette occasion de plus que vous avez bien voulu nous procurer d'applaudir au génie de la poésie, sous la plus sublime et la plus touchante incarnation.

« Je retourne encore ce matin à votre porte, mais, dans la crainte de n'être pas reçu, je prends la liberté de vous y laisser un billet de visite en huit énormes volumes (1). C'est la tragédie moderne qui se présente humblement en mauvaise prose à la tragédie antique. Elle deviendra drame et poème à son tour, et, à ce titre, elle vous appartient de droit, car le drame est l'histoire populaire des nations et le théâtre est la tribune du cœur.

« Recevez, mademoiselle, avec bonté ce faible hommage de l'enthousiasme que vous semez et que vous recueillez partout et permettez-moi d'y joindre l'expression de mes respectueux sentiments. »

« LAMARTINE » (2).

(1) « L'Histoire des Girondins », qui venait de paraître.

(2) « Correspondance de Lamartine », t. IV, p. 241, éd. in-18. — Le grand poète n'avait pas attendu cette circonstance pour témoigner son admiration à Rachel. Dès 1839, il avait entrepris pour elle sa tragédie de Toussaint-Louverture. Il écrivait le 20 septembre de cette année à Mme de Girardin. « Je vais me remettre aussi à ma tragédie interrompue au 3e acte, et j'espère la terminer avant Paris. Mais voilà mademoiselle Rachel condamnée au silence quand je veux la faire parler. » « Corresp. de Lamartine », t. IV, p. 28.

Le grand poète, en déposant au domicile de Rachel ce « billet de visite », ne se doutait pas que la lecture des *Girondins* allait enfiévrer l'âme de Rachel et que son enthousiasme se traduirait, en 1848, par le chant de *la Marseillaise*, sur la scène du Théâtre-Français. Car elle était « peuple », elle aussi, et elle prenait plaisir alors à s'entendre appeler et à signer « la citoyenne Rachel », — comme en témoigne ce petit mot écrit par elle, un jour, chez le portier de l'hôtel de Delphine :

« Mademoiselle Rachel était venue pour s'informer de la santé de madame de Girardin et pour lui dire que l'ordre nous venait d'être donné de jouer une tragédie de circonstance, — que, *Cinna* ayant été choisi pour ma rentrée, mes camarades m'avaient envoyée auprès de madame de Girardin pour lui annoncer que *Cléopâtre* serait jouée pour la seconde rentrée de la citoyenne tragédienne. »

« RACHEL. »

Il s'agissait ici d'une reprise de cette pièce, — *Cléopâtre* ayant été représentée pour la première fois le 13 novembre 1847. Ce jour-là, l'auteur et l'interprète furent dignes l'un de l'autre. *Cléopâtre* n'est ni une tragédie, ni un drame, mais elle participe à la fois des deux profils du masque dramatique : — tragédie par la dignité de sa démarche, par l'éclatante pureté du style, par le fond sobre et simple sur lequel elle se détache ; drame par sa ressemblance avec l'histoire, par la liberté de son allure, par ses fins et splendides détails d'intérieur, de costumes, de vie privée, par le rayon d'Orient qui la colore et l'éclaire. Quel magnifique tableau que celui du deuxième acte où Cléopâtre, couchée sur une estrade au milieu de sa cour de devins et de mages, attend Antoine, et s'ennuie, en l'attendant, de l'immense ennui des reines ! Et quel effet produisait, soupirée par Rachel, cette élégie de la zone torride qui ouvre à l'imagination des espaces infinis de tristesse :

Oh ! comme l'heure est lente !
Et que cette chaleur sans air est accablante !
Pas un nuage frais dans ce ciel toujours pur,
Pas une larme d'eau dans l'implacable azur.
Le ciel n'a point d'hiver, de printemps ni d'automne,
Rien ne vient altérer sa splendeur monotone.
Toujours ce soleil rouge à l'horizon désert,
Comme un grand œil sanglant sur vous toujours ouvert !
De ce constant éclat l'esprit rêveur s'ennuie,
Et moi, pour voir tomber une goutte de pluie,
Iras, je donnerais ces perles, ce bandeau...
Ah ! la vie en Egypte est un pesant fardeau !

Va, ce riche pays, à tant de droits célèbre,
Est pour moi, jeune reine, un royaume funèbre...
On vante ses palais, ses monuments si beaux,
Mais les plus merveilleux ne sont que des tombeaux.
Si l'on marche, l'on sent, sous la terre endormie,
Des générations d'innombrables momies.
On dirait un pays de meurtre et de remords :
Le travail des vivants, c'est d'embaumer les morts.
Partout dans la chaudière un corps qui se consume ;
Partout l'âcre parfum du naphte et du bitume ;
Partout l'orgueil humain, follement excité,
Luttant dans sa misère avec l'éternité...
Des peuples disparus qu'importent ces vestiges ?
Art monstrueux ! je hais tes vains et faux prodiges.
Tout dans ce pays, tout est odieux pour moi ;
Tout jusqu'à ses beautés m'inspire de l'effroi,
Jusqu'à son fleuve illustre, énigme dans sa course,
Dont depuis trois mille ans on cherche en vain la source.
Son bonheur même a l'air d'une calamité,
Car le sombre secret de sa fertilité
N'est pas le don du sol, l'heureux bienfait d'un astre ;
Cette fécondité naît encor d'un désastre :
Il faut pour qu'il obtienne un éclat passager
Que son fleuve orgueilleux daigne le ravager.
Il perdrait tout, sa gloire et sa fortune étrange.
Si ce fleuve, un seul jour, lui refusait sa fange.
Oh ! c'est triste pour moi d'avoir devant les yeux
Toujours ce fleuve morne aux flots silencieux,
Et, regardant monter cette onde sans rivages,
De mettre mon espoir en d'éternels ravages !

C'étaient là de très beaux vers : or, d'un bout à l'autre de la pièce, le style éclate en cette magnificence.. Je ne m'étonne donc pas que Lamartine, après avoir entendu Cléopâtre, ait écrit à madame de Girardin :

« Jamais aucune femme n'avait eu ce triomphe tout viril depuis Vittoria Colonna, à qui vous ressemblez de traits, de génie et, je crois, aussi d'héroïsme (1). »

(1) « Corresp. » de Lamartine ; extrait d'une lettre du 18 novembre 1847. — On sait pourtant que Sainte-Beuve ne goûtait pas beaucoup « Cléopâtre ». Un an avant la représentation de cette pièce, madame d'Arbouville, devançant le jugement sévère du critique et se fiant aux on-dit, lui écrivait :
« ... Je viens de relire sur mon banc solitaire la « Cléopâtre » de Shakespeare pour me convaincre que ce n'est pas là que madame de Girardin a puisé la fatale idée de faire de Cléopâtre une Messaline. On y indique à peine qu'elle a aimé César, et encore rien n'en transpire. Entre César et elle, qui ne se voient qu'après la mort d'Antoine tout est d'une convenance et d'une réserve parfaites. C'est seulement dans un paroxysme d'amour que Cléopâtre, « étant seule », s'écrie : « Oh ! je n'ai jamais aimé César ainsi ! » J'aimerais mieux que le mot n'y fût pas. Mais il y est. Du

Hélas ! Rachel, après avoir partagé les ovations faites à l'auteur de *Cléopâtre*, se vit obligée de suspendre les représentations de cet ouvrage. Depuis quelque temps, elle commençait à sentir les premières atteintes du mal qui devait l'emporter ; elle éprouvait, par moments, une lassitude du corps et de l'âme, un dégoût de tout, qui se traduisait par des crises de larmes. Et elle écrivait à madame de Girardin, le 13 décembre 1847 :

« Non, je ne suis pas malade ; mais, malheureusement, je ne me sens pas toutes les forces que je voudrais avoir dans ce moment. On ne vous a pas dit vrai en disant que je ne voulais plus jouer ; mais ce qui n'est que trop vrai, c'est que je ne peux plus jouer ce que je voudrais, et que j'aime mieux m'éloigner complètement de la scène que de paraître encore dans un autre rôle que celui de Cléopâtre, et je suis sûre, chère madame de Girardin, que *vous*, vous ne douterez pas un instant de mes paroles quand je vous dirai que je ne me sens plus assez de force pour rendre votre beau rôle comme il doit être rendu.

« Quant à toutes les petites tracasseries du théâtre, nous devons, vous et moi (permettez-moi de m'associer à vous dans cette circonstance), nous mettre très au-dessus de leur atteinte. N'écrivez donc point à M. Buloz, et j'espère que bientôt nous pourrons prouver par des faits que le beau est toujours beau, et que le vrai mérite triomphe toujours de l'envie et des petites intrigues dont elle marche accompagnée. »

Mais les tempéraments, les natures comme Rachel ont une force de résistance, un ressort inouïs. Jamais elle n'était plus près de se relever, de rebondir, que lorsqu'elle était accablée et paraissait anéantie. Ce n'est pas sans raison qu'elle avait pris pour armes parlantes un ballon montant dans les nuages, avec cette devise : *La tempête m'élève, une piqûre m'abat*. Nous avons vu que la révolution de 48 lui rendit ses nerfs d'acier. Il ne fallut rien moins que les journées de Juin pour la chasser de Paris. Elle entreprit, à cette époque, une tournée en Bourgogne, et voici la lettre qu'elle adressait de Dijon à madame de Girardin ,le 12 juillet 1848 :

« Chère Madame,

« J'espère que vous ne doutez pas de la part que j'ai prise aux chagrins de toute sorte par lesquels vous venez de passer. Pendant que

reste l'amour le plus passionné, remplit seul le rôle de Cléopâtre, ce qui intéresse bien mieux que toutes les réminiscences de « la Tour de Nesle » à la façon de madame de Girardin. »

(« Muses romantiques : Madame d'Arbouville, d'après ses lettres à Sainte-Beuve » (1846-1850) par Léon Séché, p.). (« Mercure de France », 1909).

votre noble et pauvre mari était prisonnier, je n'osais vous écrire, dans la crainte que ma lettre ne fût décachetée à la poste peu discrète de Paris ; mais j'avais de vos nouvelles par ma sœur Sarah et par quelques-uns de nos amis dévoués. Aujourd'hui que M. de Girardin vous est rendu, je veux vous assurer combien j'en suis heureuse, et je vous prie, madame, en voulant bien me rappeler à son souvenir, de lui dire que, s'il a fait des ingrats dans la grande cité, la France entière, que je parcours en ce moment, sait lui rendre justice, et qu'il y a encore de bien nobles cœurs qui battent comme le sien pour la digne, grande et sainte cause. Que Dieu le garde : le chaos a besoin de plus d'une étoile ! »

III

Un an après, Rachel abandonnait la Comédie-Française, à la suite de ses démêlés avec le ministre de l'intérieur, dont relevait ce théâtre, et elle expliquait sa détermination dans la lettre suivante qu'elle adressait à son amie :

Paris, le 14 octobre 1849.

« Madame,

« Avant de quitter la Comédie-Française, j'aurais voulu passer en revue tous les rôles de mon répertoire. J'aurais été heureuse d'acquitter ainsi ma dette de reconnaissance envers les auteurs à qui j'ai dû mes succès. Le temps m'a manqué pour exécuter mon projet. Forcée de faire un choix, j'avais demandé, entre autres reprises, celle de *Cléopâtre*. L'indisposition de M. Beauvallet ne m'a pas permis de jouer la pièce. Vous le voyez, madame, dans cette circonstance encore j'ai été malheureuse et non pas ingrate. Je tiens à ce que vous le sachiez, afin que nulle interprétation fâcheuse ne vienne tenter de m'enlever une part de cette bienveillance que vous m'avez toujours témoignée et dont je suis fière. Que ne puis-je aussi facilement prévenir toutes les suppositions malveillantes auxquelles le bruit de ma démission donne lieu ! Que ne m'est-il permis surtout de parler au public comme je vous parle et de le faire juge de ma conduite ! Je me sentirais forte alors, car ce public, qui m'a prise par la main à mon début, qui m'a faite ce que je suis, ce public à qui je dois tout, se convaincrait que je n'ai pas cessé de mériter ses encouragements, son estime, et il me couvrirait encore de sa toute-puissante protection dès que devant lui j'aurais fait justice des calomnies dont je suis l'objet.

On a dit d'abord que l'envoi de ma démission était le résultat d'un caprice, puisque cette démission n'avait pour objet que d'arracher à la Comédie-Française des concessions d'argent. En d'autres termes, on m'a accusée de demander à mes camarades la bourse ou la vie. Un mot tout de suite sur cette honteuse supposition, afin qu'il n'en reste rien. J'ai répondu à des propositions extrêmement brillantes, qui m'ont été faites par certains aspirants à la direction du Théâtre-

Français, que, loin de demander une augmentation de traitement, j'irais jusqu'à faire des sacrifices, si, dans cette nouvelle organisation, les rênes de l'administration étaient confiées à des mains intelligentes et habiles. Est-ce là exploiter ma position ? Je le demande. Et qui pourrait révoquer en doute la sincérité de mes paroles en cette occasion, lorsque, après la révolution de Février, le lendemain même de l'installation d'un directeur (1) que l'unanimité de nos suffrages avait désigné au choix du ministre, j'ai offert de donner l'exemple du désintéressement et d'abandonner, s'il en était besoin, pour assurer le service des pensions, dix mille francs sur mes appointements et mon congé tout entier de 1849 ? C'est que mes intérêts sont intimement liés à ceux de la Comédie et que sa prospérité m'importe autant que mes propres succès.

« Voilà pourquoi, dès que le choix du ministre se fut arrêté sur l'homme qui avait à juste titre toutes nos sympathies, je me fis un devoir, un bonheur, de contribuer autant qu'il était en moi au succès de la nouvelle administration. Les circonstances étaient difficiles, les salles de spectacle désertes ; il fallait des efforts surhumains pour arracher le public aux préoccupations politiques ; je jouai trois fois, quatre fois par semaine... Je chantai pour la Comédie. Oui, madame, vous vous en souvenez ? Après Camille, après Hermione, après Phèdre, je chantai, et le public, témoin de mes efforts, ne se méprit pas sur mes intentions. Il m'en tint compte. Les applaudissements me donnèrent la force qui m'eût manquée sans eux. Je partis pour mon congé, heureuse des résultats obtenus, puisque la Comédie avait pu faire face à toutes ses dépenses, fière des témoignages de reconnaissance que me donnèrent mes camarades.

« J'étais loin de prévoir alors, au mois de juin, que le zèle dont je venais de faire preuve serait trouvé étrange, excessif, trois mois plus tard, et qu'on s'en ferait une arme contre moi. C'est cependant ce qui arriva. Dès la fin de ce mois, le ministre de l'intérieur (2) crut devoir adresser au commissaire du gouvernement des observations d'une nature telle que celui-ci le pria d'accepter sa démission. De ces observations, il ressortait que les intérêts de la Comédie étaient sacrifiés aux miens, et que j'exerçais au Théâtre-Français une influence funeste.

« Je défie qui que ce soit de citer une preuve, un fait, quelque minime qu'il soit, à l'appui de la première allégation. Quant à la seconde, je n'y réponds pas, autant par considération pour l'homme que nous avions l'honneur d'avoir à notre tête que par respect pour moi-même.

« Ainsi mon dévouement aux intérêts de la Comédie était devenu une cause de disgrâce pour celui qui la dirigeait. J'aurais pu me contenter de le déplorer en silence, si sa révocation subite (3) n'était venue me révéler toute l'étendue du mal que lui avait fait mon zèle. En présence d'un fait aussi grave et dont j'étais involontairement cause, je ne crus pas pouvoir rester plus longtemps au Théâtre-Français.

(1) Lockroy.
(2) Senart.
(3) A Lockroy succéda Seveste, — sous le titre de « régisseur général, agent de la Société du Théâtre-Français ».

« Voilà le motif de ma démission.

« Est-ce le résultat d'un caprice ? Prononcez. Cependant un nouveau ministre (1) arrivait au pouvoir. Je m'empressai de lui soumettre la cause de ma détermination, m'en reposant avec confiance sur ses lumières et son intégrité bien connue du soin de rendre justice à qui de droit et de donner à la Comédie-Française une institution définitive.

« Les circonstances n'ont pas permis encore, sans doute, de faire cesser le provisoire qui nous régit. La Comédie reste placée sous le régime social, et aucune solution n'a eu lieu.

« On a souvent calomnié les sociétaires du Théâtre-Français en leur supposant le désir de se gouverner eux-mêmes. Non, depuis longtemps les inconvénients et les vices d'un pareil mode d'administration leur sont connus. Chacun sait qu'il n'est plus possible. Comme mes camarades, je n'ai pas cessé de souhaiter ardemment une organisation qui, en concentrant le pouvoir dans les mains d'un directeur, donnât à l'administration l'unité de vue qui lui manque et garantît à chaque comédien la liberté d'esprit, le repos dont il a si grand besoin dans l'exercice de son art.

« Cette nouvelle organisation, si impatiemment désirée, m'eût peut-être affranchie de toute crainte pour le présent et donné confiance dans l'avenir : je l'ai attendue un an. Me voici arrivée au terme fixé par ma démission même. Je me retire. Ce n'est pas sans une profonde douleur, madame, que je quitte cette scène qui me rappelle tant d'heureux souvenirs. On a dit que je m'empresserais d'aller chercher des succès loin de France. On s'est trompé, madame. Où donc trouverais-je un public comme celui que je quitte ? Non, je ne suis pas ingrate envers lui, croyez-le bien. Non, le souvenir de son indulgence pour moi, de sa bienveillance, de sa bonté ne s'effacera pas si facilement et si vite de ma mémoire. Non, je lui prouverai, en restant à Paris, en attendant encore, tout le prix que j'attache à son suffrage, toute la peine que j'aurais à me séparer de lui.

« Permettez-moi, madame, de résumer en deux mots cette lettre beaucoup trop longue. Ma démission a été le résultat d'un sentiment honorable. Je n'ai voulu ni ne veux d'augmentation de traitement. Je n'ai souhaité et ne souhaite encore qu'une seule chose, la prospérité de la Comédie-Française. Je ne la crois possible que sous le régime d'une direction omnipotente.

« Maintenant, je n'ajouterai plus qu'un mot : j'ai besoin d'applaudissements pour vivre, j'ai donné hier ma dernière représentation de la rue Richelieu. Je compte certainement faire quelques bonnes créations sur le charmant petit théâtre que vous vous proposez de faire bâtir dans votre jardin. Vous m'avez fait entrevoir ce dédommagement à ma retraite de la Comédie-Française. Je saisirai chaque occasion pour vous rappeler le désir bien vif que j'aurais de jouer chez vous. Mille pardons, madame, et mille reconnaissances de m'avoir lue jusqu'au bout. »

On ne m'ôtera pas de l'idée que ce long mémoire, j'allais dire ce mémorandum, était destiné dans la pensée de Rachel à passer par-

(1) Ferdinand Barrot.

dessus la tête de madame de Girardin, et qu'un homme de loi, — Crémieux, par exemple, — y avait collaboré (1). En d'autres termes, je suis convaincu que cette lettre digne d'un diplomate était faite pour la publicité — et ma surprise a été grande de ne pas la trouver dans les colonnes de *la Presse*. Après cela, qui sait ? peut-être que Rachel, une fois sa lettre partie, en eut quelque regret ; peut-être que madame de Girardin fut d'avis de la passer sous silence, afin de donner à Rachel le temps de réfléchir et de se reprendre. Ce qu'il y a de sûr, c'est que « Cléopâtre » retira quelques jours après sa démission, dans les circonstances qu'on va connaître. Le 29 octobre 1849, elle écrivait à madame de Girardin :

« Madame, vous qui m'avez vue verser un torrent de larmes au récit des petites misères de nos coulisses, vous comprendrez ma fuite de la capitale, si vous n'en approuvez pas la résolution. Depuis quatre jours la fièvre me gagnait, et Paris allait me rendre folle, lorsque je me déterminai à aller abriter mon imagination déjà quelque peu en délire à la campagne verte encore et dorée parfois d'un soleil tiède. Me voilà donc partie et installée dans une modeste petite chambre d'auberge. Mais, loin d'éloigner de mon cœur et de ma tête ces colonnes plus ou moins antiques, ces portiques plus chinois que romains si salement reproduits sur la triste toile de nos coulisses, j'y pense sans cesse et je demande en vain à mes chanteurs d'Ionie de calmer l'impatience que j'ai de rentrer brillante et riche des amours d'Antoine et de Xipharès.

« Mais, ô bonheur ! une étoile me parle. Elle m'annonce un directeur dirigeant seul et sans partage la vieille, trop vieille Comédie-Française. Le directeur serait M. Merle, connu pour ses vertus et son

(1) Pendant longtemps ce fut, effectivement, Crémieux « mon cher papa Crémieux », comme elle l'appelait, qui servit de secrétaire à Rachel et qui lui rédigeait ses lettres. Quand elle était en voyage, elle lui envoyait les noms et qualités de ceux qui lui faisaient des politesses et à qui elle était obligée de répondre, ne fût-ce que pour décliner leurs invitations, et Crémieux lui adressait de petits billets voire de longues lettres qu'elle n'avait qu'à copier et à mettre à la poste. Elle ne faisait d'exceptions que pour ses amis intimes à qui elle écrivait sans brouillon, dans le style émaillé de fautes d'orthographe qui était le sien. « S. M. la reine, mandait-elle de Londres à Crémieux, au mois de mai 1841, a exprimé à lady Normanby le désir d'avoir ma signature dans son petit album ; j'en ai fait part à quelques personnes des mieux posées ; elles m'ont conseillée d'écrire une petite lettre à Sa Majesté le lendemain de la soirée de Windsor. Mon cher monsieur Crémieux, vous voyez que malgré les grands progrès que je fais dans le style, il me faudra cette fois encore avoir recours à vos complaisances éternelles. » — « A qui ai-je à écrire ? lui mandait-elle encore. Cherchons. Vous me parlez de Cavé : j'y ai pensé, et, comme il connaît mon style, je lui en ai envoyé sans crainte ; il m'a répondu une petite lettre charmante. Un petit billet à ce brave Milbert, qui m'a écrit deux fois et à qui je n'ai pas répondu. Dites-un mot aimable à ce brave vieillard comte de Cherval... M. Defresne m'a écrit aussi deux ou trois fois ; faut-il lui écrire ? Voyez ; c'est vous que cela regarde puisque c'est vous qui écrivez, mon aimable et bon secrétaire. » (Voir à ce sujet les « Autographes de la collection Crémieux). »

esprit. Dans un temps de fraternité, ne serait-il pas bien de le nommer ? M. Merle est digne en tous points de cet insigne honneur. Avec lui, je rentrerais au théâtre d'autant plus volontiers que je me débats en vain comme un pauvre exilé, et que, tout bien vu, tout parfaitement considéré, je ne puis vivre plus longtemps sans ce public qui m'enivrait et pour lequel je donnerais volontiers ma vie, si, en l'abandonnant, il m'applaudissait une fois de plus.

« Madame, vous avez été si bonne, si bienveillante pour moi, plus encore dans ces derniers jours, que j'ose vous demander votre bonne grâce, votre crédit d'une heure. Parlez pour M. Merle, faites qu'il soit notre directeur. Je travaille en ce moment pour lui fournir un hiver brillant et fructueux. Je repasse mon répertoire et j'apprends *Marion Delorme*, *Desdemona* (de Vigny) et *Mademoiselle de Belle-Isle*. Ma sœur, qui a l'honneur de vous porter cette lettre, attendra un petit mot de réponse, si vous en aviez une à faire à ma demande.

« Agréez, madame, l'assurance de ma gratitude et de mon entier dévouement. »

Nous n'avons pas la réponse de madame de Girardin, mais c'est tout comme. Elle ne put qu'applaudir à la résolution prise par Rachel, — sans la subordonner au choix de M. Merle, qui ne fut pas nommé directeur de la Comédie. Quels que fussent « ses vertus et son esprit », M. Merle avait le tort d'être associé à cette pauvre et grande Dorval. Le ministre trouva probablement qu'il avait assez de diriger les affaires embrouillées de sa femme *in partibus ;* en tout cas, il lui préféra un homme qui était pour le moins aussi compétent que lui en matière de théâtre : Arsène Houssaye. Et, loin d'avoir à s'en plaindre, Rachel n'eut qu'à se louer de cette nomination (1), Arsène Houssaye ayant toujours été pour elle plein d'une déférence amoureuse.

***

Après avoir fait sa rentrée dans *Cléopâtre*, Rachel parut au mois de mai 1850 dans le rôle de la Tisbé d'*Angelo*. Elle écrivait, à ce propos, à madame de Girardin :

« Chère Madame,

« Je vous offre *lundi :* mardi j'espère me montrer, non sous les traits, mais bien sous les costumes de Cléopâtre ; mercredi et jeudi, grandes répétitions d'*Angelo ;* il n'y a plus à choisir, car vendredi sera la veille de mon grand début dans *le très haut drame*.

« Vous m'avez qualifié de page, donc je me jette à vos pieds...

(1) Si j'en crois M. Fr. Loliée (« la Comédie-Française », p. 254), c'est elle-même qui avait désigné Arsène Houssaye à l'Elysée et qui l'aurait emporté sur Mazères dont la candidature était appuyée par M. de Rémusat.

Cette lettre est marquée de son chiffre R, entouré de sa fière devise : *Tout ou Rien.*

Le succès de Rachel dans la pièce de Victor Hugo, où elle tenait le rôle créé par mademoiselle Mars, lui suggéra l'idée de jouer le plus souvent, désormais, dans « le haut drame » en prose, ces sortes d'ouvrage n'exigeant pas la même somme d'efforts continus que les tragédies de Corneille et de Racine. Elle était, à ce moment, très fatiguée et sentait le besoin de ménager ses forces. Mais elle voulait avant tout jouer des rôles écrits pour elle. C'est alors qu'elle incita madame de Girardin à écrire la comédie qui a pour titre *Lady Tartuffe.*

Représentée pour la première fois, au Théâtre-Français, le 10 février 1853, cette comédie alla aux nues, grâce à Rachel et aussi à ses camarades, qui tous se montrèrent dignes d'elle. Rachel jouait le rôle de Virginie de Blossac ; madame Allan, celui de la comtesse de Clairmont ; Emilie Dubois, celui de Jeanne ; Samson faisait le maréchal d'Estigny ; Régnier, le baron de Tourbières ; Maubant, le jardinier Léonard... A la vérité, quelques critiques, et non des moindres, reprochèrent à madame de Girardin d'avoir fait un monstre de Lady Tartuffe. Comment, disaient-ils, une quoi madame de Girardin répondait : « C'est un bouquet que j'ai femme si prude, si fausse et si perfide est-elle capable d'aimer ? A fait des noirceurs de cinq ou six femmes de ma connaissance ! » Et ce bouquet s'épanouissait à merveille dans le jeu de Rachel, — qui, pour plaire à son amie, ne signait plus que « Lady Rachel » ou « Lady Tartuffe ». Elle fit plus ; comme, en 1853, elle devait aller passer l'été en Angleterre, elle emporta la comédie de madame de Girardin dans ses bagages et la joua à Londres avec le même succès qu'à Paris. Le 16 juin 1853, elle écrivait à l'auteur :

« Je veux vous annoncer avant tout le monde le grand succès de *Lady Tartuffe* à Londres. Hier était la première représentation. Bien avant l'heure du spectacle, une queue formidable se formait autour du petit théâtre Saint-James, chose qui n'arrive jamais en Angleterre. Puis enfin le renvoi des musiciens pour augmenter le nombre des stalles, qui, malgré le prix de vingt-cinq francs, étaient demandées avec rage... La soirée a été des plus brillantes, des plus chaudes : je me croyais sur un théâtre à Paris, devant un public *payant.* Les Anglais ont saisi les plus petites nuances du caractère de mademoiselle de Blossac, et Régnier les a fait rire aux éclats ! Songez que ce sont des Anglais qui ont ri ! Voilà dix ans que je viens à Londres, je n'ai jamais assisté à pareil phénomène. Je suis heureuse de vous apprendre cela, et deux fois heureuse s'il vous a plu d'apprendre votre nouveau triomphe par votre bien dévouée. »

« RACHEL. »

Mes tendresses à monsieur de Girardin.

Le bruit fait autour des représentations de Rachel à Londres fut tel qu'il arriva jusqu'aux oreilles de Victor Hugo. On sait qu'en 1853 le grand poète habitait à Marine-Terrace, dans l'île de Jersey. Il écrivait, le 8 juillet, à madame de Girardin :

« O grand esprit, et charmante femme, que de choses à vous dire ! par où commencer ? D'abord je gronde, je bougonne, je me plains, je hurle comme Isaïe, qui hurlait comme un loup : je suis très malheureux, je n'ai pas vu *Lardy Tartuffe*. Je la vois dans tous les journaux faire un tour d'Europe triomphal, je l'appelle, je l'attends, je crie...

La méchante qu'elle est se bouche les oreilles
Et me laisse crier...

« Et elle ne vient pas, malgré vos promesses qui ressemblent à celles de l'été de 1853, malgré vos serments qui ressemblent à ceux de l'hiver 1848.

« C'est de *Lady Tartuffe livre* que je parle, bien entendu, car Lady Tartuffe en chair et en os, autrement dit Rachel, quoi que m'en dise votre lettre, je ne l'attends pas du tout et ne l'ai jamais attendue. A Bruxelles, elle n'avait que la place (1) à traverser pour trouver ma porte, et s'en est bien gardée ; il est peu probable qu'elle traverse maintenant la mer pour trouver mon île. Du reste je suis de son avis : une visite ici serait peu saine : exilé, pestiféré ! (2) »

En effet, Rachel n'alla pas voir l'auteur d'*Angelo*. Peut-être n'est-ce pas l'envie qui lui manqua. Elle admirait grandement le génie de Victor Hugo ; mais, avant ce voyage de Londres, l'Empereur lui avait accordé un congé d'hiver pour lui permettre d'aller jouer six mois en Russie, — ce qui lui valait la jolie somme de 400.000 francs : — pouvait-elle décemment, après cela, faire visite à l'auteur de *Napoléon le Petit* ? (3) Victor Hugo lui-même aurait été d'un avis contraire : — « Exilé, pestiféré ! »

Quelques mois après, le 18 novembre 1853, elle écrivait à Ponsard :

« ... Je ne veux pas me plaindre : la Russie me paye assez bien, si bien que je compte fort et sérieusement quitter le Théâtre-Français le 1er décembre 1854. Tu sais que telles étaient depuis longtemps mes idées, j'ai donc envoyé ma démission à la Comédie ! Le 1er juin, je serai à Paris pour jouer pendant six mois. J'aurai fait exactement ce que le décret de Moscou exige avant qu'un sociétaire puisse quitter la scène française, et aussi pour ne pas laisser à mes camarades ma

(1) Après le coup d'Etat, Victor Hugo habitait à Bruxelles, place de l'Hôtel-de-Ville.
(2) Lettre inédite, communiquée par madame Léonce Détroyat.
(3) Voir la lettre de Rachel à Ponsard publiée par M. Jules Claretie dans « le Temps » du 30 avril 1909.

1er juin 1909.

petite maison de la rue Trudon, qu'ils ont en ce moment comme garantie de mon retour ; puis je quitterai la rue Richelieu. J'y regretterai mon public, mais vraiment pas la composition de la grande boutique dégénérée (1). »

Ce dernier mot n'était pas très flatteur pour les camarades, mais, comme tous les acteurs hors rang, Rachel ne voyait qu'elle : — « Moi seule, et c'est assez !... »

Elle partit donc pour la Russie au mois de décembre 1854, après avoir embrassé longuement madame de Girardin qui lui dit : « Je ne sais pas si nous nous reverrons ! »

*
* *

Elles ne devaient pas se revoir, en effet. Depuis quelque temps Delphine se sentait touchée, mais s'efforçait de n'en rien laisser paraître. La dernière fois que Lamartine la vit, — c'était le 28 juin 1855, — il la trouva « étendue à demi sur un canapé placé en plein air, sur le seuil de la porte-fenêtre, entre la chambre basse et la petite cour, afin que la fraîcheur de l'atmosphère et le bruit de l'eau (2) l'aidassent à respirer plus largement l'air qui manquait à sa poitrine. » Il la trouva « peu changée ; elle avait maigri pendant son séjour à Saint-Germain, mais une coloration plus vive de ses joues, un éclat plus vif de ses yeux, un repos plus visible de ses traits, un timbre plus naturel de sa voix le remplissaient de l'illusion d'une convalescence... »

Le lendemain elle n'était plus. La nouvelle de sa mort causa une véritable stupeur. Il parut à tout le monde qu'une grande et belle lumière venait de s'éteindre.

Delphine fut portée en terre au milieu des témoignages d'admiration et de regrets unanimes. Tout Paris suivit son convoi, il ne manqua que Rachel absente. Mais, dès qu'elle apprit la fatale nouvelle, elle écrivit à Lamartine, sachant quel lien d'amitié les unissait l'un à l'autre : « Vous qui l'avez aimée, plaignez-moi (3) ! » — Et son premier geste, en rentrant à Paris, fut d'aller déposer sur cette tombe, au pied de la petite croix que Delphine avait désirée pour tout monument une couronne de roses et d'immortelles où tous les passants purent lire : « Rachel à Cléopâtre. »

C'était un hommage rendu tout à la fois au talent et à la beauté.

(1) Voir « le Temps » du 30 avril 1909.
(2) Il y avait dans la cour de l'hôtel de la rue de Chaillot un petit bassin avec un jet d'eau.
(3) Extrait d'une lettre inédite.

Il y a mieux : comme si elle avait voulu montrer par là quelle place Delphine et cette pièce avaient tenue dans son cœur, deux ans après, lorsqu'elle ressentit à son tour le premier frisson de la mort, elle partit pour l'Egypte, elle alla demander au ciel de Cléopâtre, à la vallée de Nil, l'air doux et pur dont sa poitrine meurtrie avait si grand besoin. Mais elle s'aperçut bientôt que cet air la brûlait comme du feu ; elle se rappela, sans doute, les beaux vers de son amie :

Oh ! comme l'heure est lente !
Et que cette chaleur sans air est accablante !
Pas un nuage frais dans ce ciel toujours pur,
Pas une larme d'eau dans l'implacable azur !
Le ciel n'a point d'hiver, de printemps, ni d'automne,
Rien ne vient altérer sa splendeur monotone,
Toujours ce soleil rouge à l'horizon désert,
Comme un grand œil sanglant sur nous toujours ouvert !...

Et elle s'enfuit d'Egypte pour venir mourir en France.

Léon SÉCHÉ.

LETTRES DE MADAME HAMELIN

(SUITE)

Première des Glorieuses.

Vos lettres pour l'Amérique (1) ne sont parties qu'aujourd'hui. Jugez du temps et ne vous impatientez pas trop. Je viens de causer de vous, de votre frère, une matinée entière avec votre ami La Rue. Votre frère a été anéanti de vos douleurs ; on le trouve plein de talent, de zèle, d'assiduité, *de discrétion.* C'est une muraille, dit La Rue, et son frère est une dentelle, dit Madame H. (2). Oui, il faut aimer cet aimable et si bon et si reconnaissant frère, mais il faut aussi l'imiter, reprendre un travail, modérer votre indomptable humeur et vous répéter ce triste dilemme : « le duc de Lauzun est mort, la jeune France vit encore. »

J'ai découpé vos dernières lettres et j'hérite de vos ennemis qui peut-être étaient fort disposés à devenir les miens. Le retour de La Rue me sera un bon auxiliaire, ainsi que l'appui d'Edmond pour vous. Je vous répète pour ce dernier : « Ne lui demandez que ce qu'il peut faire de plus, car ce qu'il a fait pour vous, c'est à peine s'il l'eût fait pour la plus importante de ses affaires. Cultivez son amitié sans heurter son opinion (car il en a) ; lorsque vous le voulez, vous causez si bien que vous devez vous rendre très agréable, mais ne faites pas de frasques avec sa madame ou ses filles. Soyez prudent et ménagez ceux qui ont du penchant pour vous.

Comme il est bon que vous sachiez tout, je vous dirai que le *déchaînement* ne tient nullement à la scène du médecin anglais. On dit que vous lui avez arraché un bouquet devant tout le monde. — Mais c'est débat d'amoureux, jalousie, ça s'est déjà vu, et per-

(1) Le correspondant de Madame Hamelin partageait le culte de l'ancienne merveilleuse pour Napoléon. Fortunée Hamelin lui servait, semble-t-il, d'intermédiaire auprès de la famille Bonaparte dont les membres étaient dispersés en Italie, en Amérique et en Angleterre.

(2) Madame Hamelin elle-même.

sonne n'en meurt. Le sérieux, l'affreux, c'est ceci : « Vous ne mangez pas, M. C. ? » — « Non, Madame », — « Pourquoi ? » — « C'est que vous mangez salement, Madame, et cela me dégoûte ! » Alors pleurs, indignation, évanouissement. Est-ce possible, C. ? Ça serait trop injuste, trop cruel. J'avais vu des choses presque aussi singulières de sa part. — Elle vous a gâté par son excessive faiblesse et cette habitude de porter plainte sans cesse de ce qu'elle aimait le plus. — Enfin, avec ses défauts elle avait mille charmes et mille belles qualités, elle est à jamais regrettable, non seulement pour vous, mais pour nous tous.

Voilà notre ami De Nyon porté sur les ailes de l'amour et de la fortune. Ces deux belles divinités se disputent l'honneur d'embellir sa vie. Le voilà consul général à Tanger, et le but de sa vie est accompli le neuvième mois de son mariage. Eh bien ! croiriez-vous que c'est le 15 juillet que j'ai reçu pour la *première fois* une lettre de lui, et pas un mot d'Henriette ! C'est bien là, l'égoïsme a deux : c'est même l'impolitesse à deux. — Enfin j'ai eu de lui six pages, toutes remplies de leurs mamours, des descriptions de la Saint-Philippe, de la grâce inouïe d'Henriette, de l'enfant qui va naître, de la loge, de la calèche, puis en post-scriptum : « Et vos jambes, Madame ? j'espère qu'elles soutiennent votre démarche gracieuse. » Certes si elles ne me soutenaient pas, c'est qu'elles auraient été coupées. Vous a-t-il écrit depuis ? Il est comme fou en vérité. M. His m'a dit qu'il alarmait la pudeur des officiers de la *Junon*, et que le capitaine était déterminé à faire tirer le canon pour annoncer leurs visites.

J'ai eu une idée de mariage pour M. de La Rue. C'était modeste, mais joli, sage, simple, convenable en tout. Le visage l'avait séduit, le reste valait mieux. Dix mille francs de rente, acquis, positifs. Elle nous a été soufflée dans ces deux mois d'absence. Ne lui en parlez pas.

Vous voyez que vous ne pouvez espérer de réponse d'Amérique avant trois mois. Quittez Florence et cette position pénible qui excite l'attention, les éternels commérages, profitez de ce temps pour voir l'Italie, non plus en prince, mais comme tant de grands hommes, de grands artistes, moitié le bâton sur l'épaule, moitié en vapeur et en voiturin. Vous éprouverez malgré vous de la distraction, et de celle qui n'appauvrit pas le cœur, mais qui excite et pose l'imagination sur de nobles objets. — Allons ! retrouvez des jambes, du style, et des idées nouvelles. Marchez. Voyez Rome en pélerin, c'est le séjour des grandes misères. Là, tous les regrets

sont acceptés, honorés. — Bon courage. — Apprenez, voyez, pleurez. — Tout cela forme et rend meilleur. Après cette tournée vous reviendrez à Florence et les lettres seront arrivées. A propos de lettres, priez M. le colonel Marion de remettre au duc de Talleyrand la lettre que j'écrivais pour lui à la Reine. — Madame Regnault (1) lui a mandé de donner la sienne à Madame la princesse Louise. — Je demande Edmond et qu'il la brûle. — Ajoutez beaucoup de remerciements et de souvenirs du bon baron Tauchet.

Que dites-vous d'Ibrahim ? Quelle sûreté ! Quelle rapidité ! C'est une victoire à la Marengo ! (Ici nous ne mangeons que le poulet à cette sauce). Cette bataille devait être belle ! Si le costume turc est hideux, les Egyptiens sont encore superbes, puis les chevaux, les armes, les tentes, le soleil, les ruines de Balbek, l'Euphrate passé à la nage, Dieu, Dieu ! Quel spectacle ! C'est peut-être encore plus merveilleux que le siège de Saint-Jean d'Ulloah !

23 août 1839.

Le prince Achille (2) ne recevra pas vos lettres. Il est parti. Il arrive pour la Hollande et Bruxelles où il restera en attendant un permis pour passer deux mois en France avant de se rendre en Toscane. C'est M. Thibaudeau qui a reçu ces avis, c'est chez lui que descendra le prince. C'était en vérité la plus mauvaise et fatale combinaison pour vos justes réclamations. M. De Lille est tout aussi monté que le vieux Thibaudeau et tant d'impitoyables injustices, duretés, m'ont révoltée au point que sans être brouillée avec Madame A. nous sommes très en froid en ce moment. Il m'est échappé de dire que si vous étiez titré ou marchand de vin, on vous traiterait avec plus d'indulgence. La pauvre femme est subjuguée par cet homme qui n'a pas oublié, lui, de se faire faire un bon testament. Voyons, quel parti prendrez-vous ? Des milliers d'avis vont lui pleuvoir contre vos demandes. Edmond qui écrivait en Amérique ne peut-il écrire les mêmes choses ici ? Cet Anglais que vous preniez pour arbitre serait-il assez le loyal lord Edouard de Rousseau pour écrire en anglais son opinion ? Cela

(1) Madame Regnault de Saint-Jean d'Angély.

(2) Le prince Achille Murat était le fils aîné de Joachim et de Caroline Bonaparte (21 janvier 1801-15 avril 1847).

Sa mère, presque au terme de sa grossesse, se trouvait dans la voiture de Joséphine lors de l'explosion de la machine infernale, rue Saint-Nicaise et fut frappée d'une telle frayeur qu'on fut obligé de la ramener aux Tuileries. La constitution de l'enfant se ressentit de cette catastrophe. Achille voyagea dès sa majorité, et s'insalla dans les Florides. Il mourut à Jefferson-County.

ferait effet sur Achille et sa femme. Vous voilà prévenu. Le mieux, certainement, est de venir expliquer, voir, plaider vous-même.

Le roi Joseph fait en cette occasion comme après juillet. Il attend, rien ne presse, il n'annonce pas son départ. Achille, après la nouvelle portée par les gazettes, n'a fait qu'un bond sur le vaisseau. Sa santé paraît bonne — il n'était malade que pour jeter de l'odieux sur sa mère, — on dit qu'il demandera la continuation de la pension, il ne l'aura pas.

Je ne vous écrivais que pour cette nouvelle, car je suis fatiguée, triste et découragée à désirer la mort pour finir cette agonie. Les gens de mon opinion, à mesure qu'ils se croient près du succès, arborent l'insolence, la grossièreté de ceux-ci. L'autre jour, je disais : « En vérité, vous me renverrez à Bruxelles, si vous continuez (1). »

(1) Le « Moniteur » du 18 juillet 1815 publiait les lignes suivantes : « Sous le refuge du pavillon blanc, Bonaparte a terminé, à bord du vaisseau anglais « le Bellérophon », l'entreprise conçue par lui et exécutée à l'aide de MM. Labédoyère, Ney, Savary, etc., et Mesdames Hortense, Souza et Hamelin ». Suspectée avec juste raison de faire opposition au gouvernement, Madame Hamelin, « Intrigante » (ainsi que la dénomme un rapport de police), fut priée de quitter Paris. Le 31 octobre 1815 en effet, le préfet de police, comte Anglès, recevait un ordre écrit : (Archives Nationales. Folio 6796. Dossier 612), « M. le comte, la conduite politique de Madame Hamelin ne permet plus de tolérer son séjour dans la capitale. Vous voudrez donc bien au reçu de la présente la mander devant vous et lui intimer l'ordre de quitter Paris dans les quarante-huit heures. Je vous prie de veiller à l'exécution de cette mesure et de m'en rendre compte ». Devant le préfet de police qui l'avait fait appeler, Madame Hamelin témoigna quelque surprise de l'injonction qu'elle recevait et protesta de sa neutralité. Elle consentit à se retirer à Bruxelles, où, disait-elle elle devait se retrouver sous la protection d'un grand homme (Lord Wellington) « qui la traiterait sûrement avec toutes sortes d'égards et la protégerait contre les vexations auxquelles elle serait longtemps en butte » (Rapport du comte Anglès. 1er nov. 1815). Notons que Madame Hamelin réclama un délai. De plus elle exprima le désir qu'on ne lui intimât pas l'ordre de départ « en forme d'exil ». Les avertissements n'ayant pas rendu notre fougueuse bonapartiste plus circonspecte, la police pressa Madame Hamelin de quitter Paris. Les termes mêmes des ordres transmis au préfet de police prouvent combien sa présence dans la capitale portait ombrage au gouvernement. C'est donc à Bruxelles qu'elle se retira, mais ne cessa de correspondre avec ses amis de Paris par l'intermédiaire de sa femme de chambre qui distribuait ses lettres. Un de ses intimes était alors Morisel, ancien aide de camp de Savary. Madame Hamelin et Morisel rentrèrent à Paris le 3 décembre 1817. (Lettre du comte Anglès, préfet de police, 27 janvier 1818, et la « Quotidienne », 5 décembre 1817). Parmi les personnes qui voyaient à Bruxelles Madame Hamelin, citons Mesdames Regnault de Saint-Jean d'Angély et Arnault. La police continua de la faire surveiller à Paris, rue de Clichy, 20, où elle habitait (Notes du 4 juillet 1822. Une note du 6 août 1823. (Dossier 8.768) dit que M. le duc Decazes « employa Madame Hamelin en Belgique »). En 1827 des rapports fréquents sont adressés au ministère de l'Intérieur touchant les déplacements de Madame Hamelin en Angleterre où se trouvait Montroud. (Archives Nat. F° 6.988, Dossier 13.695). Une même note concernait la dame Hamelin, Durand (du Capitole) et la nièce de Rœderer, Mademoiselle de Longchamp. « C'est encore des réunions épouvantables », disait le policier.

La Madelaine, 9 septembre 1839.

Edmond vous montrera ma lettre, je crois. Je le tourne, le maintiens, le pousse à donner à son appui la force de sa conviction et de son indépendance. Je lui dis : Si vous ne réussissez pas dans ses intérêts, vous le sauvez du moins dans son honneur, et c'est bien honorable, cher, qu'un témoignage ait tant d'autorité. Ne l'abandonnez pas. Il n'a d'appui que votre noble cœur. Ma pensée est que vous n'obtiendrez rien de la famille (1), mais que si Edmond tient ferme, le roi décidera tout à fait en votre faveur et que, pour ce roi, la parole du duc vaudra mieux que les criailleries de ses neveux et des Conventionnels de Paris. Ainsi jamais, *jamais je ne menacerais de la publicité.* J'écrirais à elle un mémoire et je réclamerais l'arbitrage du chef. Ils n'oseront pas le refuser et, comme cela flattera Joseph, il acceptera. Par malheur la reine l'avait bien blessé. Cependant tous les sacrifices ont été accordés par lui qui a l'horreur des procès.

Ce *Lucien* qui saura vous devoir la part de son fils sera peut-être équitable. Si vous en détachiez *un*, ce serait beaucoup. Que fait donc cet Anglais aimé de Louise ? Comment n'avez-vous pas pu vous le rendre favorable ? C'est que vous n'êtes point adroit. Il faut pourtant le devenir un peu en dépit de votre humeur altière.

Ce qu'il ne faut pas, mon pauvre enfant, c'est le découragement. Votre dernière lettre me fait bien du chagrin. Vos malheurs ont plus d'espoir que les miens. Vous êtes jeune, spirituel, brave et bon, tout cela trouve emploi, croyez-moi. Il est trop tard pour mourir, on dirait que c'est pour cet argent... Allons, courage... Est-ce que cette belle Madame... ka ne vous envoie pas quelque encouragement ? Je suis sûre que si, les Polonaises ont du cœur. Ne me reparlez jamais d'abandonner vous et votre cause. Ce serait une lâcheté. Les inimitiés ne me font pas peur, j'en ai éprouvé par torrent, et toutes aussi méritées que celles qui me viendront pour le petit héritage.

Je ne vous ai pas dit que le prince Achille fût arrivé, mais qu'il arriverait par la Hollande et Bruxelles. Au lieu d'arriver, je vous écris que des scènes fâcheuses avaient retardé son départ. Il a été arrêté, il a fallu des cautions et durant ces débats, Lucien est arrivé jusqu'à Paris. Le maréchal Soult a jeté des flammes (en preuve de son amitié pour la reine). Bon Mercey ne s'est pas

(1) La famille Bonaparte.

dérangé, parce que vous l'avez guéri, dit-il, de son dévouement. Le prince a été reçu par Thibaudeau, Daure et Excelmans. On ne l'a pas trouvé si bête, car il n'avait qu'une idée : obtenir la réversion de la rente. Pour cela, tout grand et gros qu'il est, on l'aurait passé par le trou d'une aiguille. De sorte qu'on l'a conduit à la préfecture *de police* pour remercier M. Gabriel de Lessert de lui accorder quatre jours. Voilà de la dignité. Des visites à Saint-Cloud on le fait descendre à remercier la police d'un délai de quatre jours. Tout cela pour le prince Louis (1). Et ce prince Louis lui-même enchante la Cour ici par les inexplicables platitudes qu'il a été faire à Eglington.

Concevez-vous ça, grand Dieu ! Le successeur d'Alcide allant jouer des *scènes mimiques* pour divertir la société qui a tué son oncle, s'y montrant matin et soir en baladin provincial. Rien n'a pu l'arrêter. Cent lettres écrites par ses amis. Le sot ! Il a cru que c'était par envie de ses nobles plaisirs et que cela taquinerait ici. Il n'a désolé que ses amis. Voyez donc où conduit une éducation donnée par de méchants artistes. Il sera toujours cabotin.

20 septembre 1839. Paris.

C'est fatal que le prince Achille soit tombé ici, et dans vos plus sincères ennemis. Une personne raisonnable m'a dit hier que ce prince valait mieux que son air, son cynisme et sa réputation. Il ne s'enivre plus (de vin au moins), il boit de l'eau-de-vie et de l'eau, ce que les Anglais appellent grog, il est gai, parle souvent de sa mère, de sa préférence pour lui, et des chagrins que sa négligence, ses incorrigibles crachats faisaient à la femme la plus recherchée de la terre. Il croit la succession riche de 1.500.000 fr. et cela d'après les lettres de ses sœurs. La Pipoli est, dit-il, la bonne tête d'affaire. Il donnera rendez-vous à toutes deux à Mar-

(1) Le prince Louis-Napoléon, fils de la reine Hortense, à la suite de l'attentat de Strasbourg (1836), était parti pour l'Amérique où il ne séjourna pas longtemps. Débarqué à New-York le 5 avril 1837 il en était reparti, deux mois après ; à la suite des réclamations de M. Molé il quitta la Suisse et se réfugia en Angleterre. L'une de ses principales préoccupations, dans ses menées contre la monarchie de juillet, était toujours de lier partie avec la gauche. (« Idées Napoléoniennes »). M. Thureau-Dangin (« Histoire de la monarchie de juillet ») fait mention de l'effort tenté par le journal le « Capitole », entièrement dévoué aux idées de Bonaparte, pour faire campagne avec les radicaux, tout en étant l'organe officiel de la propagande napoléonienne. Les lettres de Madame Hamelin nous renseignent abondamment à ce sujet. Quelque temps après eut lieu l'affaire de Boulogne (6 août 1840) où Louis-Napoléon débarqua d'Angleterre, pour recommencer « la pitoyable échauffourée de Strasbourg ».

seille ou à Genève, il voudrait toucher, puis après regagner l'Amérique, payer, vendre, etc. Le roi Joseph (1) est toujours attendu. Cette grande succession, la mort de sa fille la plus chérie lui a fait prendre la résolution de tout liquider en Amérique pour vivre en Angleterre en attendant la fin de l'exil du sang impérial. Ainsi nos espérances sont détruites. Le mieux serait d'arriver ici muni et armé de toutes pièces. Nous trouverions ici par qui lui faire parler. Berryer ne me refuserait pas ce service. Vous pouvez même die à Edmond que j'en réponds, lui demander le secret et le garder vous-même. Il faudrait apporter les lettres qui se sont croisées avec lui et vous servir le plus possible du témoignage d'Edmond, une lettre à vous, ou une déclaration de ce qu'il a entendu, su, etc. Traitez tout avec moelleux. Il est certain que vous aviez négligé la Julie et qu'un tardif retour lui a fait juger le but de votre visite.

J'ai nouvelle du tableau. Vous êtes tombé dans les griffes du Claude Clerc, le plus avide des Provençaux. Je le fis prier de me faire mettre deux boîtes en fonte à ma voiture pour mon retour. Rien que cela, puis un timon sans garniture. Le tout vaudrait à Paris, grandement 30 fr., mettons 60. Il m'a envoyé une note de 300 fr. Il en agit de même pour ce tableau de petite dimension. L'amusant, c'est la multitude de noms, des sujets de rapacerie ; voilà : assigné de l'expédition de Livourne, déclaration, permis, bateau préposé, portefaix au débarquement, port en douane, pesage net, brut et port, emballeurs à la visite de la douane, et recondition, droits de douane, timbre, plomb, plombeur, acquit à caution, déclaration, ports de lettres, commission de réception et réexpédition 38 fr. 08. Et ce n'est encore qu'à Marseille. Comment ne pas prendre en horreur les Juifs qui font ce métier. Tranquillisez-vous, j'ai payé le premier mandat et suis en fonds.

Il y a trois beaux Ghirlandajo au musée. Il n'y a pas 100 fr. pour acheter. Ce serait pour le budget prochain. Je crois que vous connaissez aussi M. Cailleux. Taylor veut des experts toujours à cause des calomnies sur la Galerie espagnole, Taylor dit que c'est à Paris et en Italie que les Anglais payent bien les tableaux et les filles ; chez eux ils achètent peu et mal. Les derniers envois restent là, ils sont exclusifs dans ce moment et n'entendent qu'à

(1) Joseph Bonaparte avait quitté Paris après Waterloo et s'était établi près de Philadelphie sous le nom de comte de Survilliers. Il habita l'Angleterre en 1832, repartit en Amérique (1837-39) revint en Angleterre et obtint en 1844 du grand duc de Toscane l'autorisation de résider à Florence où il mourut.

Le correspondant de Madame Hamelin est à Florence (1839).

l'école flamande. Leurs longues oreilles pour les arts expliquent cette mode.

On dit que M. Durand (1), a été donner un galop au prince Louis sur les scènes mimiques d'Eglington. En effet, c'est surnaturel d'inconvenance et de bêtise.

Ainsi vous allez revenir ? Le prince Lucien étant bloqué à Livourne, l'autre se hasarderait moins encore en Italie.

A bientôt je pense !

Maroto n'est-il pas le bouquet des traîtres ?

26 août 1842.

Cher ami,

Je lis que MM. Chevalier (2) est de nouveau en chance. Y allez-vous ? En espérez-vous ? Je crois qu'en concurrence de M. B. de Lessert (3) il doit l'enlever. Enfin, je le désire beaucoup, puisque vous fondez sur lui des espérances solides.

M. Thiers s'est surpassé lui-même. Aller au-delà de ce lâche pasquin est désormais impossible. Quels hommes ! Quel temps !

Le temps (de Dieu) nous comble de faveurs. La chaleur un peu diminuée nous donne des soirées et des lunes magnifiques. M. Biart (4) ne vit que d'extases et vient d'acheter à un grand propriétaire un arpent délicieusement placé sur lequel il va faire

(1) M. Ch. Durand dont Madame Hamelin a déjà parlé, dirigeait le « Capitole », qui défendait les idées de Bonaparte. Ce journal ne vécut pas longtemps. Il s'imprimait rue Saint-Pierre-Montmartre, 17. Parmi les principaux rédacteurs nous avons relevé les noms de E. D'Auriac et F. T. Claudon qui y faisait la chronique dramatique, M. Ch. Durand avait pris pour épigraphe : « Honneur et Patrie. Tout pour le peuple français ». Il écrivait le 2 janvier 1840 dans un article programme intitulé : De la nécessité d'un système moral à l'égard des fonctionnaires : « En défendant les idées napoléoniennes, le « Capitole », demande le retour aux sages institutions de l'Empire, qui dans les diverses administrations de la France assuraient au mérite et à la probité l'avènement aux fonctions publiques, le maintien des emplois et l'avancement auquel les capacités avaient le juste droit de prétendre ». Madame Hamelin, critiquant à maintes reprises la « lâche apathie » des hommes au pouvoir, s'inspire souvent de ces idées que partageait d'ailleurs son correspondant. Pour les scènes mimiques d'Eglington, voir la « Nouvelle Revue » du 1er août 1908.

(2) Michel Chevalier, Député de 1845 à 1846. Sénateur du second Empire. Mort à Lodève le 28 nov. 1879, Directeur du « Globe », Saint-Simonien. Il fut en 1845 député de l'Aveyron et en 1851 membre de l'Académie des Sciences Morales (V. Robert, Dict. des Parlementaires).

(3) Il y eut plusieurs députés du nom de Lessert. Celui dont il s'agit ici est probablement le baron Jules Paul Benjamin de Lessert, représentant aux Cent jours, député de 1817 à 1824 à 1842 (Maine-et-Loire), né en 1773, mort en 1847. L'un de ses frères, Gabriel de Lessert, élevé à la pairie en 1844, avait été appelé à la préfecture de police de la Seine le 10 septembre 1836 avec le titre de conseiller d'Etat.

(4) Ancien officier de marine, peintre et littérateur, qui habita les Plâtreries non loin de la Madelaine.

bâtir un châlet dessiné par lui. L'autre jour, ils ont dîné avec nous et après il a fait venir son bateau et nous sommes restés sur la rivière jusqu'à 11 heures. Ils sont bons, polis et contents d'être au monde.

Une troupe brillante est venue au-devant de M. de Montrond (1) à Fontainebleau, elle se composait bien entendu de Mmes Doumerc, Blanche, Grouchy pour cavalier, il n'y manquait que Rondeau.

Parlez-moi donc de vous, de Paris, des tripotages indéfinis de M. de Cercey et de votre petit frère. Tony ne croît pas en sagesse malheureusement. Elle fatigue même mon indulgence pour elle. Ça me désole de ne réussir à rien même dans cette innocente entreprise.

La petite Morel se dispose-t-elle à venir en septembre ? Je la logerai elle, et Moraski ira chez M[me] Simon où je lui retiendrai une chambre. Je dis : retiendrai, car les chambres mêmes sont retenues partout. M[me] Biart en a râflé une quantité pour des femmes de ses amies qui arrivent. Il ne faut penser qu'au bateau. Le chemin de fer est tout ce qu'on peut imaginer de saleté, difficulté, longueur et cherté. Je suis arrivée à minuit, abîmée, jurant mais un peu tard qu'on ne m'y prendrait plus.

Vous ferez bien encore une pointe par ici, n'est-ce pas ?

Paris, 3 juillet 1846.

Vous savez bien que mon silence signifie la maladie ? Mais vous ? Je m'inquiète de vous pourtant. Une *seule* fois j'ai eu de vos nouvelles, c'est trop peu, c'est mal traiter mon fidèle et sincère attachement. Vous me faites faute de toutes façons ; vous auriez bien une occasion de me prendre en attendrissement. Hélas ! près de trois mois de fièvre tierce qu'on ne parvenait à couper que durant 3, 5, 6 jours. Je reviens de la Madelaine pour des tracas à donner la fièvre à qui ne l'aurait pas. Je ne puis être logée qu'en novembre, et j'ai cédé mon appartement auquel on attribue net ma fièvre opiniâtre. Quatre personnes sont mortes dans cette maison depuis que j'y suis. Je vais faire porter mes meubles dans un taudis et me sauver à la Madelaine.

(1) Malgré son âge avancé, Montrond était toujours empressé auprès des dames et fort galant. Nos lecteurs ont lu (« Nouvelle Revue », 15 août 1908) l'admirable lettre reproduite par MM. Léon Séché et Marquiset (« Une merveilleuse ». Champion, 1909) où Fortunée Hamelin raconte l'agonie et la mort de celui qui fut longtemps son ami et qui l'avait fait souffrir.

Les Didier m'ont dit que M. de Broë avait de vos lettres. Je regrette bien de ne pas le connaître. On m'avait inspiré de la malveillance pour lui, et je vois avec combien de prudence il faut épouser les petites querelles de ses amis. Je n'ai pu voir Mademoiselle de La Rue engloutie dans l'ameublement fraternel, songeant peu aux malades, alors qu'elle engraisse à crever d'embonpoint et d'importance, non pour elle, mais pour ce frère dont elle fait le sauveur de l'Algérie. Je ne conteste rien à cette immense capacité, à cette *grâce* qui a tant de succès en France, l'expression de mes yeux lui laisse du doute, et alors elle s'agite, se plaint, on admire avce une exaltation que j'étais loin de lui connaître. Du reste elle *descend* comme son frère aux bons dîners des Nicolle, et je ne la trouve pas assez *renchérie* sur le choix de bien des nouvelles connaissances. Tout ceci pour vous seul, car dans l'âme de Zoé, elle se croit très charmante pour moi.

L'autre Zoé Barrière est heureuse, modeste, d'une élégante propreté. J'ai fait un excellent petit dîner chez elle, dans un intérieur soigné, recherché et docte par de beaux livres. Ah ! que j'aimerais une belle bibliothèque, que j'en aurais besoin, quelle misère de n'avoir pu racheter celle de Montrond ! Vous aurez su que Sully est renommé délégué de Bourbon. Ce remède ne guérira pas la maladie coloniale, mais il le guérit, lui, car il va bien et engraisse. La succession de la vieille Des Bassins eût été *double* si elle eût été recueillie il y a trois ans, alors qu'elle n'avait que 90 ans. Les noirs de 4.000 francs sont tombés à 1.500, 2.000 francs, les terres aussi. Edouard (1), avec son inconcevable fanfaronnade, avait annoncé que sa femme était avantagée. C'est le contraire de la vérité. Madame Des Bassins, en femme de *qualité*, n'a avantagé que ses fils, car, étant déjà tous millionnaires, il fait bon tondre des femmes, des orphelins, pour augmenter leur éclat. Ce testament paraît du reste si inique qu'il va être attaqué, non par Edouard, dont le sot orgueil préférera tout à l'honneur de dîner chez mon oncle Villèle (2), comte, baron de Richemond. Il lais-

(1) Son fils.

(2) De la famille Desbassyns, le plus connu est Desbassyns de Richemont (Philippe Panon, comte) né à Saint-Denis (Réunion) 3 février 1774, mort à Paris 7 novembre 1840, député de 1824 à 1830. Il avait épousé la sœur de M. de Villèle. Son fils Paul Desbassyns (baron). fut député d'Indre-et-Loire au Corps Législatif (1852). Nous trouvons dans la Villéliade ou la Prise du Château de Rivoli, de Barthélemy et Méry (23 juillet 1825) quelques renseignements assez piquants mais contradictoires sur Villèle et Desbassyns. « M. de Villèle épousa dans sa jeunesse à l'île Bourbon la fille de M. Panon dont il était le régisseur. M. Panon s'anoblit ensuite. Il prit le nom de Desbassyns, parce qu'il y avait trois bassins dans ses terres, ce qui est fort ingénieux... M. de Villèle a été dans l'île Bourbon

sera les pauvres se démêler et se *range* parmi les gros bonnets, qui le conduisent aux inaugurations des chemins de fer, à la table des princes. La santé de ce pauvre idiot est très bonne, il dévore depuis 6 heures jusqu'à 9 et boit ferme du plus glacé. De là il va chercher une mademoiselle du Quartier Lorette bien entendu, et passe le reste de sa vie un tiers avec elle et sa mère. Lorsqu'il arrive chez moi vers 5 heures, il est épuisé, ses yeux sont troubles, et, à la première parole sérieuse, il dort profondément. Je n'y mets point de désespoir ni d'exagération, il est dans un hébêtement complet et Sully dit : « s'il était mon fils et père de famille, je n'hésiterais pas à le faire interdire ! »

Que de chagrins, d'humiliations, de misères ! Comment n'être pas dévorée de fièvre, même dans ce paradis de la Madelaine ! Revenez-y donc à cette pauvre Madelaine, sûr, cher ami, d'être accueilli en fils, en ami, ce qui vaut mieux. Trechi est superbe et vous fait amitié. Il dit que M. Lamoricière épouse Mademoiselle Dosne ! Ce serait la première faute de M. Lamoricière, mais elle serait bien grande !

Paris, 18 J. (juillet) 1846.

Vite, vite, que je vous saisisse au passage. Cher ami, j'ai été toute préoccupée de votre silence ; puis, quelle banale excuse, la paresse ? C'est beau et neuf. Moi j'écrivais entre deux accès de fièvre tierce qui a duré plus de trois mois. C'est long et triste, n'est-ce pas ? La Madelaine même y a perdu ses grâces et, préférant mes deux médecins de Paris qui causaient bien, je suis revenue frissonner à Paris. Un beau matin on m'a fait déménager parce que ce n° 43 inaccessible au soleil qui est le bonheur, dites-vous, ou qui console de n'avoir pas de bonheur, ce n° maudit de notre astre adoré, donnait la fièvre à tous ses habitants. Dessous, dessus moi, nous étions tous pris comme sur les bords de l'Allier ? Je suis dans un vieux château qui porte un beau nom, j'ai sa tourelle et je n'ai plus la fièvre grâce au soleil plein midi, à l'horizon

ministre de la justice du riche colon M. Desbassyns. Dans ce pays la justice est toute paternelle ; elle consiste à fouetter chaque soir tous les nègres afin que les coupables ne puissent pas le lendemain se vanter de l'impunité. C'est sous ses auspices que M. de Villèle a fait son noviciat ». Et dans le poème héroï-comique où Barthélemy et Méry critiquent les hommes au pouvoir :

« Auprès d'eux sont rangés les amis du pouvoir...
Ces députés ventrus à la faim indomptable,
Qui votent des budgets et les mangent à table...
. . . .
Desbassins, orgueilleux de sa fraternité »

immense et au calme des nuits. C'est donc rue de La-Tour-d'Auvergne (1), n° 37, qu'il faut que vous m'écriviez et plus souvent, entendez-vous ? Il y a deux lettres de moi qui courent votre Arabie *empêtrée*. Je n'en fais mention que pour mettre mon amitié et l'exactitude qui en fait preuve très au dessus de vos sentiments fantasques.

Ce grand voyage que vous faites est beau et me fait plaisir pour vous. Vous êtes homme à bien regarder et à vous souvenir. Ce que vous dites de votre nid m'a bien fait penser à ce que j'éprouve pour le mien. J'ai toujours rêvé à mon pauvre Saint-Domingue (2), et les palmiers rabougris de Naples me faisaient impression. A Paris, toutes les demeures que j'ai habitées dans ma jeunesse n'existent plus. La rue Chauchat (3) où j'avais un petit hôtel tout coquet, est devenu une maison de location à 6 étages. Ainsi de tout. Courage, le terme avance, pour vous, la vie s'arrange, si vous voulez. Vous n'avez pas à conquérir, mais à réformer.

Vous êtes en démence ou en tempérament (ce qui a du rapport) pour Madame Lafarge (4). Jamais preuves ne furent plus éclatantes, plus nettes. Elle a été comblée de faveurs, car des mains puissantes en eurent pitié et la soutinrent. C'est une fate, enivrée des sottises bourgeoises de ses tantes. Elle rêvait un second mariage, et lorsqu'elle-même a voulu refaire son procès en publiant ses mémoires, elle s'est embrouillée au point d'apporter de nouvelles preuves, et n'a pu repousser une seule des accusations. Puis, songez-y bien, bon Dieu ! L'empoisonnement est son plus beau trait. Le vol des diamants, le vol partout où elle était accueillie... Ah ! fi ! fi ! Du reste, ayez pitié, faites-la prier, elle sera jolie sous tous les habits. Ne vous a-t-elle pas demandé si vous comptiez entrer dans les ordres ?

Je vous écrivais que ce pauvre Edouard était fort déçu. Les fils de Madame Desbassins sont avantagés. C'est la justice d'aujour-

(1) V. Hugo habita, croyons-nous, au n° 37 de la rue de La-Tour-d'Auvergne en 1850.

(2) Fortunée Hamelin (Jeanne-Geneviève-Fortunée Lormier-Lagrave) était née en 1776 à Ouanaminthe, quartier Maribaroux, juridiction de Fort-Dauphin (Saint-Domingue).

(3) Rue Chauchat. Madame Hamelin avait une charmante maison meublée à la grecque. Elle avait habité aussi rue Lepelletier, rue de Clichy, rue Blanche.

(4) Le correspondant de Madame Hamelin, qui fut en 1846 inspecteur général des Prisons à Perpignan, était un des partisans de Madame Lafarge ; cette dernière lui écrivit de Montpellier, où elle subissait sa peine, une lettre fort curieuse, dont nous avons donné un fragment (Supp. du « Figaro », 11 janvier 1908). A propos du vol des diamants dont on l'accusait, Marie-Fortuné-Capelle, femme Lafarge, se pourvut en cassation le 23 octobre 1840. Le tribunal de Brive l'avait condamnée par défaut à deux ans de prison le 15 juillet 1840.

d'hui. Elle donne à des millionnaires en retranchant sur des filles pauvres et six orphelines dont l'aînée à dix ans. La succession du reste perd énormément, par le fait de la dépréciation des noirs. Il y en a 460 qui eussent été vendus 4.000 francs en commun il y a trois ans, et qui valent à peine 2.400 francs aujourd'hui. Depuis son retour à une parfaite santé, cet extravagant a redoublé ses extravagances ! Il est la joie du Boulevard Italien pour son appétit et ses appétits. Tous les huit jours, il leur présente une nouvelle cocotte des plus lorettes ; il a monté — dit-on — jusqu'à cette Madame, fille de C... qui accepte quelques louis le plus simplement du monde. Jugez la gloire ! Mais elle a jugé le creux et l'a remplacé par un banquier. Lorsque je m'afflige sur cette nature si déshéritée, je pense modestement à Napoléon...Du moins Edouard est très honnête homme et son cœur est bon.

Walewski et sa femme sont ici. Elle est jolie, usagée, *résolue*, et son grappin est déjà fort bien établi. On lui fait fête, espérant qu'elle enlèvera son mari à ses tristes et sales habitudes.

Trechi me charge de souvenirs pour vous. Il avait eu la bonté d'aller à votre recherche lorsque j'étais vraiment inquiète de vous, et lorsque j'ai reçu votre lettre de Perpignan, je savais de la veille que vous y étiez, j'étais rassurée. Le petit Trechi a été bien bon, bien soigneux pour moi durant cette triste fièvre. Madame Barrière, plus belle que jamais, y venait souvent *m'inspecter*. Elle s'y trouvait avec la très bonne Madame Durand ; je n'étais pas trop à plaindre. Ces dames sont moins impérieuses que mes grandes dames de *ma typhoïde*. Lebreton qu'on n'avait pas blessé, m'a soigné en frère, puis mon voisin Daguere, qui a beaucoup de science et d'esprit, venait, disait-il, passer ses soirées avec moi. Ainsi Dieu m'aidait un peu. Mais, dites-moi ! comment faisait Bayard, qui a eu vingt ans la fièvre ? C'étaient d'autres natures, en vérité. Faire la guerre avec les cuirasses et la fièvre tierce, juste ciel !

M. Lamoricière n'épouse point Mademoiselle Dosne. C'eût été une faute irréparable pour lui, qui a un avenir plus grand que cette pétaudière politique. Madame Regnaud est depuis trois mois dans une terre près de Bordeaux. Madame Chales est établie conjugalement à 15 kilomètres de Paris. Madame Nariskin regarde mourir son mari à Naples. Madame Kisselof est à Odessa jusqu'à l'hiver prochain. Elle me conte les folies orientales que fait l'empereur Nicolas pour les noces de sa fille. L'univers y apporte des tributs de magnificence. On a fait venir, entre autres, de Sicile

trois mille orangers en fleurs pour garnir les palais. Une escadre portant des fleurs, c'est assez joli tout de même. Que dira cette belle princesse quand elle sera dans cet intérieur luthérien, ordonnée, modeste jusqu'à l'avarice ?

Votre Tony devient très grande et reste très jolie. Le reste vient tout doucement. Sa mère est son fléau. Déjà l'enfant la juge, mais l'imitation est si naturelle qu'elle prend les défauts qu'elle blâme.

Madame Biart (1) me dit un bien inouï de l'éducation des Augustines (ce couvent où elle a été six mois). Elles sont jésuites et pour preuve, elles venaient passer des soirées avec elle et choisissaient sous sa dictée les vers de M. Hugo, qu'on pouvait enseigner aux filles de quinze ans. Si j'étais plus riche, j'y mettrais Tony. Souvenir au grand sabre de votre frère.

FORTUNÉE HAMELIN.

pour copie conforme
ANDRÉ GAYOT.

(1) Femme du peintre prise en flagrant délit avec Victor Hugo. — L. S.

LA JEUNESSE D'ONDINE

(d'après des documents inédits)

Mme Desbordes-Valmore étant morte le 23 juillet 1859, ses œuvres qu'on lira toujours sont tombées depuis ce jour dans le domaine public.

On a beaucoup écrit sur elle, il reste pourtant beaucoup à dire, ne fût-ce que sur ses rapports avec Henri de Latouche (1) qui sont encore entourés d'un certain mystère. J'essaierai de l'éclaircir quelque jour à l'aide de documents que je crois décisifs. En attendant, voici quelques lettres inédites qui ne manquent pas d'intérêt. Elles m'ont été gracieusement communiquées par M. Barthou, ministre des travaux publics, chez qui l'homme politique est doublé d'un bibliophile émérite et d'un lettré fort averti. Ces lettres nous renseignent abondamment sur la première jeunesse d'Ondine Valmore.

On savait depuis longtemps que la fille aînée de Marceline était née à Lyon le 7 novembre 1821, qu'elle avait reçu en naissant le prénom symbolique de Hyacinthe qui était l'un de ceux de Henri de Latouche, qu'elle avait hérité des dons poétiques de sa mère, qu'après avoir terminé ses études à la pension Bascans, elle y avait été sous-maîtresse, et que Sainte-Beuve, avait eu un moment la pensée de l'épouser. Mais sur ses commencements, sur la première éducation qui lui avait été donnée, nous ne savions rien encore. Les lettres que nous publions aujourd'hui comblent cette lacune. Elles sont adressées à Mlle Léonie d'Erville, dont la mère tenait à Lyon une institution, 12, place de la Plâtrière. C'est là que, sur la recommandation de Mlle Pelzin, amie de Mme Desbordes-Valmore, Ondine fut placée à l'âge de douze ans. Elle y resta jusqu'à quinze, après quoi ses parents la ramenèrent à Paris. Elle était déjà très sérieuse, elle avait déjà ce « quelque chose d'évangélique et de puritain » que lui trouvait plus tard Sainte-Beuve.

(1) Cf. notre « Sainte-Beuve », t. II (1904).

Vouée toute enfant par sa mère à Notre-Dame de Fourvières, elle était foncièrement religieuse et pratiqua toute sa vie. Dans une lettre du 23 mai 1838, elle écrivait à Mlle d'Erville :

« J'ai communié il y a trois semaines et je n'ai oublié aucune de mes compagnes dans mes prières ce jour-là. Tous les samedis je dis aussi un chapelet pour elles et pour vous. »

Deux ans après, elle lui écrivait encore :

Vendredi saint. Je viens de Saint-Roch. J'ai demandé à Dieu de vous bénir et de vous exaucer. La chapelle du Calvaire était magnifique et bien triste. Comme ce temps est consolant pour tous ceux qui souffrent ou qui souffriront ! »

Avec cela timide, réservée, volontaire et s'estimant toujours trop jeune, tant elle était pressée de gagner sa vie.

En 1838, son père l'ayant emmenée avec lui à Milan, où il avait un engagement *al theatro Corcano*, elle écrivait à Mlle d'Erville :

« Ce voyage de deux mois m'a vieillie de deux ans, il me semble au moins. Maintenant je ne peux peut-être pas bien le savoir, mais plus tard je verrai s'il n'a pas un peu mûri cette raison qui serait bonne, je crois, si le cœur la guidait toujours. Le temps, j'espère, donnera à l'une le surplus de flamme que Dieu a donné à l'autre... »

Hélas ! c'est de cette flamme qu'elle devait être dévorée et mourir !

Sa mère qui lui sentait une âme d'artiste et de poète aurait voulu la pousser vers la peinture ou la musique, mais Ondine qui savait par la gêne continuelle de ses parents que l'art rapporte plus de soucis que de bien-être, avait déjà résolu d'entrer dans l'enseignement et s'y prépara tout de suite en prenant des leçons d'anglais et d'italien, de solfège et de piano. Et bientôt elle suivit les cours méthodiques de M. Lévi, professeur très estimé, qui avait la spécialité de former les institutrices.

Elle écrivait le 13 janvier 1838 à son amie de Lyon :

« Oh ! bonne amie, que votre lettre m'a rendue heureuse ! avec quelle joie je l'ai lue et relue ! que les conseils que vous m'y donnez m'ont touchée ! oui, je le sens, chère bonne amie, ce n'est pas en quelques jours, fussent-ils remplis des réflexions les plus graves et les plus soutenues, que l'on peut décider de son sort, du chemin que l'on doit suivre dans la vie ; une mission, surtout de la gravité de celle à laquelle je sens que penchent mes goûts et mes affections, doit être pesée mûrement et avec réflexion. Maman, je le crois, serait moins de l'avis de me voir choisir cette carrière que celle de peintre ou de musi-

cienne, mais je vois, bonne amie, qu'il est trop tard pour ces deux professions, qu'il faut commencer en naissant pour y exceller et qui sont bien tristes pour une femme surtout, quand elle y est dans la médiocrité. L'éducation mêlée que j'ai reçue et que trois ou quatre ans d'études laborieuses pourrait (*sic*) perfectionner, mes goûts qui m'éloigneraient du monde, mon âme qui aurait besoin d'un grand calme et d'une grande régularité pour ne pas s'alanguir, mon bonheur même qui n'est jamais que dans l'accomplissement d'un devoir, tout me paraît m'appeler plutôt à cette profession qu'à toute autre. Je sais qu'elle amène toujours avec elle de tristes déceptions, d'amers découragements, mais quel état n'a pas les siens ? Celui-là a aussi de bien doux moments, plus doux, je crois, que dans aucun autre.

« Ma résolution est maintenant de travailler le plus possible d'ici à un an ; mon travail se partage entre la musique, le dessin, l'histoire, l'anglais, l'arithmétique raisonnée jusqu'aux logarithmes. Si d'ici-là rien n'est venu en obstacles raisonnables pour briser mes chers projets, j'entrerai dans une pension préparatoire aux examens et après trois ans au moins, j'espère obtenir mon diplôme. J'aurai alors vingt ans et ma carrière sera toute prête. Mon plan est-il si déraisonnable ?

« Je vous écris ainsi toutes mes pensées, tous mes projets, sans craindre de vous fatiguer parce que je vous aime tant que je suis sûre que vous m'aimez aussi ; et je ne me trompe pas, n'est-ce pas, chère bonne amie ? Je l'ai toujours pensé, j'ai toujours été sûre, alors même que je vous connaissais à peine, qu'un jour je vous aimerais comme ma sœur et ma meilleure amie, et que vous aussi vous m'aimerez comme votre élève la plus affectionnée et votre amie la plus sincère et la plus soumise.

HYACINTHE VALMORE (1).

Hyacinthe ne devait signer Ondine qu'à partir de l'année 1841. C'est sa mère qui lui avait donné ce joli surnom.

(1) Cette lettre avait pour « post-scriptum » :

« Nous sommes en plein déménagement et notre nouvelle adresse sera, 34, rue de Montpensier.

« Maman est dans ce moment-ci chez Mme de Simonis chez laquelle dîne Monsieur Dumas. Je me console de n'y point aller en vous écrivant. Je vous avoue que cela m'a fait beaucoup de peine. Il se trouvera encore à dîner l'aide de camp et le secrétaire du prince d'Orange.

« Il y a quelques jours que j'ai commencé à mettre en ordre mon journal de voyage pour l'envoyer à mes bonnes compagnes, ce qui sera le plus tôt possible.

« Savez-vous que Monsieur Dumas a fait une belle tragédie : « Caligula ». Tout Paris s'en occupe, c'est une sorte de révolution. Je l'ai vue à la 2e représentation. Que c'est beau ! — J'embrasse ma bonne petite mère de tout mon cœur.

« Addio, cara buona amica, spero che sara felice e prego il cialo di restituiroi tutto che felicita che m'aveti datto.

« My sister kiss yon with all her soul and she will write yon very soon. Forewell. »

Ondine avait pris l'habitude de terminer ses lettres par un compliment en italien et en anglais pour donner à son amie un échantillon de ce qu'elle savait dans ces deux langues.

Trois mois après cette lettre, le 6 avril 1838, Mme Desbordes-Valmore écrivait de son côté à Mlle d'Erville :

« Ma chère fille vous écrit, bonne Léonie, et vous voyez que grâce à vous, son écriture me ferait assez de honte pour ne pas y joindre la mienne si le mauvais sentiment de la vanité pouvait troubler mes tendres amitiés.

« Votre lettre a rouvert mon cœur. Je vois que vous allez donner le vôtre à toutes les douleurs de vos amis, et que votre vie de charité active vous coûtera bien des larmes. C'est un entraînement vers le ciel à la vérité, mais quelle route et quelles souffrances pour y arriver ! ma chère Léonie, je vous plains autant que je vous aime ! pour moi, je suis souvent au lit des secousses que je ressens pour des peines qui me sont en apparence étrangères. Voir souffrir et mourir renverse ma vie par terre.

On dit que je trahis mes devoirs ainsi. Hélas ! je crois que c'est la nature qui me trahit. Je n'ai pas assez de forces pour cette vie mortelle. Je vous conjure, ma chère amie, de ménager les vôtres car vous en aurez besoin.

« Je ne veux pas vous attendrir sur moi et sur mon cœur malade. Je vous embrasse avec tendresse pour votre fête, et ne pouvant vous atteindre qu'avec mon âme, je prie votre excellente maman de se charger de cet embrassement.

« Ondine est tout ce qu'il faut être pour se faire adorer. L'ordre qui manquait à ses actions et non à ses pensées, lui vient de jour en jour. Ses petits meubles, ses vêtements, ses livres sont bien tenus, et l'élégance de la pauvreté, la propreté commence à devenir un besoin assez vif chez cette grâcieuse créature. Si Dieu voulait donner à mes enfants le bonheur que je n'ai pas eu, je me croirais bien heureuse de l'avoir payé d'avance.

« Vous me rappellerez à l'amitié de Pelzin que je ne peux oublier. Il y a chez elle un fond si inépuisable de bonté, de besoin d'aimer, que son souvenir me reprend souvent comme si elle me serrait la main.

« Je ne sais pas notre sort. Rien n'est sûr dans la position de mon cher mari qui s'attriste par tendresse pour sa pauvre famille. Jusqu'ici nous avons à rendre grâce à Dieu et l'espoir qu'il ne nous abandonnera pas. Qu'il nous traite comme son meilleur enfant, Léonie, et parlez-lui quelquefois de votre tendre amie.

MARCELINE VALMORE.

« Ma chère Inès a été malade. Vos soins ne sont pas encore remplacés pour cette chère petite fille, mais je vais la remettre en demi-pension. Ah ! Léonie, où êtes-vous ? Je reçois de bien bonnes lettres de Monsieur Dessaix qui vous aime tant.

« Mes plus affectueuses caresses à votre maman, s'il vous plaît, pour moi et mon mari. »

Voir souffrir et mourir renverse ma vie par terre ! En voilà une

au moins qui se connaissait. Mais elle avait beau se connaître elle ne put jamais se changer : toute sa vie elle se rendit malade pour les autres. A plus forte raison pour les siens. Et la santé d'Ondine ne tarda pas à lui causer de grandes inquiétudes.

Elle écrivait à M[lle] d'Erville le 21 juin 1840 :

« Chère Léonie, c'est par vos mains bien aimées que je fais passer toutes les paroles d'amitié que j'envoie à Lyon. Votre élève Ondine n'aura pas cette fois le bonheur de vous écrire, elle est en Flandre. Je n'ai pu résister aux instances de mon amie d'enfance, madame Sandeur qui venait pour m'emmener à Douay. — Ne pouvant, moi, quitter mon ménage, je me fais représenter par ma chère fille ; sa santé gagnera, j'espère, à cette vacance, car le travail la fatigue toujours. Nous sommes obligés de lui ordonner de la paresse et du repos, ce que je vous souhaite aussi, mon bon ange, car vous distribuez vos richesses en millionnaire.

« Madame Masson, que j'ai revue avec bien du plaisir ne peut me dire si vous viendrez l'an prochain. C'est déjà et ce sera toujours notre vœu, chère et bonne amie, et je ne serai plus à Lyon cette fois quand vous serez à Paris, hasard singulier dont je ne me console pas encore !

« Donnez-nous le bonheur de vos lettres quand vous pouvez, car nous vous chérissons avec toute la vivacité du regret et de l'espoir.

« Je voudrais vous apprendre quelque heureuse réalité sur notre position à Paris, mais nous ne vivons encore que d'espoir et mon mari trouve bien long des jours sans travail lucratif. Paris est le pays de l'attente. Si mon ménage n'occupait tout mon temps par des détails sans nom, je serais encore plus malheureuse relativement à nous-mêmes. Je l'ai été et je le suis cruellement de la perte d'un ami de toute ma vie qu'il avait vue naître... »

Bientôt l'inquiétude de Marceline au sujet de la santé d'Ondine se doubla des craintes que lui causa Henri de Latouche en s'attachant d'une façon louche aux pas de sa pseudo-filleule. Etait-il vraiment animé d'intentions coupables à son égard ? Je n'en jurerais pas ; en tout cas il s'en est défendu en des termes qui font naître le doute. Mais il avait fini par inspirer une telle frayeur à Marceline, que, pendant plus de deux ans, elle ne savait où cacher Ondine, et qu'elle rompit avec lui, quoi qu'il lui en coûtât. Le commencement de la lettre suivante, datée du 12 octobre 1840, fait allusion à cet incident pénible :

« Je n'ai eu que peu de causes de frayeur de la part de qui vous savez, relativement à Line. J'espère que les mauvais sentiments de cet homme ont pris un autre cours et je surveille de façon par moi-même

à lasser toute persévérance dans le mal ; la pureté de cœur de votre élève est de plus une sauvegarde puissante. D'un autre côté, Line m'afflige beaucoup. Son ardeur au travail n'a nulle mesure, elle y sacrifie tout soin d'elle-même, et sa santé ne lui est d'aucun prix. Elle pleure avec excès et s'irrite de la moindre observation. Plusieurs fois, il lui échappa de dire : « Tant mieux, je voudrais être bien malade. » J'ai du chagrin, Léonie. Mes doux rêves de mère s'attristent. Elle a été trop louée pour son intelligence spirituelle. Elle y met sa vie et la mienne. Cette charmante enfant abuse des mots et se crée bien des orages avec de faux raisonnements. Je suis à la fois trop faible et trop exigeante pour garder toujours *mes droits* à son tendre respect. Elle s'égare et moi je suis souvent consternée, car elle tousse beaucoup et fait mille imprudences dont elle ne veut pas être avertie. Elle a pris la peinture avec la même passion, et notre retour presque décidé à Lyon la met dans de grandes tristesses, qu'elle ne veut point avouer, car elle est toujours impénétrable sur la véritable cause qui l'affecte ou l'irrite. Elle se révèle seulement à son insu par ses impatiences dans les petites choses. Je n'espère plus remédier à ce caractère inné, recouvert de toutes les grâces de l'esprit et racheté par une âme d'ange, mais je souffre parce que sa santé en souffre et qu'elle ne sera pas heureuse comme je l'espérais. Mme Récamier, qui m'aime tendrement, m'a offert, si je pars, de lui faire obtenir sa pension à l'Abbaye-au-Bois où elle demeure, et de la surveiller dans mon absence. Je ne sais que résoudre et je suis la plus irrésolue des mères. Cette idée de séparation m'ouvre le cœur, et, d'un autre côté, je vois que ce départ de Paris la désespère, malgré son amitié pour moi, pour son père, et je peux dire pour vous qui êtes à part de toutes ses affections. Mon mari lui-même se résoudra-t-il à ce sacrifice ? La santé de Line subira-t-elle impunément le climat de Lyon qui a détruit la mienne ?... Je suis absorbée par tant de causes d'inquiétude que je n'ai plus qu'à m'abandonner à Dieu pour me pousser au chemin qu'il voudra me faire prendre. »

Cela dit sur Ondine, car *Line* n'était que le diminutif de ce nom, Mme Desbordes-Valmore avait quelques mots sur Inès, sa seconde fille :

« Pour Inès, d'un extérieur moins séduisant et douée déjà de vertus intimes, je suis aussi combattue. Elle voudrait tout apprendre pour n'être pas inférieure à sa sœur qu'elle aime, dont elle est jalouse franchement et qui lui fait trop sentir sa supériorité. Je pense qu'une séparation momentanée serait bonne à toutes deux, pour suspendre ses petites querelles vaniteuses, où la pauvre Inès est toujours vaincue et la plus grondée, parce qu'elle y met plus de sauvagerie. Votre maison est la seule où je sentirais l'une ou l'autre avec bonheur et sécurité, mais je ne peux avant un mois prendre à cet égard aucun parti. D'une part, vous ne répondez pas, Léonie, sur le prix de sa pension, et de l'autre, je ne sais positivement si nous retournerons tous à Lyon, bien que cela paraisse plus que probable. Expliquez-vous donc, chère amie, sur cette pension à laquelle je suis déterminée d'une ma-

nière ou d'une autre, chez vous ou à Paris, si mon cher mari revenait, car pour la santé de l'enfant, pour tous les obstacles de localités, de courses lointaines par des temps affreux pour moi et pour eux, vous n'imaginez pas combien cette éducation extérieure est brisante à Paris, ou dispendieuse pour les voitures. Il faut qu'Inès entre deux ans dans une maison d'éducation. Elle est musicale et pleine d'ordre, ardente au piano. Elle comprend déjà bien l'anglais et brûle de mieux écrire. Son caractère jaloux est du moins très sincère, et la moindre caresse amollit ce petit cœur de feu. Elle s'accuse elle-même avec une candeur qui désarme toujours, et nous pouvons en faire une charmante créature, heureuse surtout de ses devoirs remplis...

« Votre fidèle,

« Marceline VALMORE. »

Ondine n'entra point à l'Abbaye-aux-Bois et Inès ne fut point confiée à Mme d'Erville, parce que leur mère n'alla point à Lyon. Mais Ondine partit bientôt pour l'Angleterre avec Mme Branchu qui, la voyant malade, avait conseillé à Marceline de la remettre aux mains du docteur Curie, célèbre homœopathe de Londres. Cela résulte de la lettre suivante :

« Paris, 2 octobre 1841.

« Chère Léonie, j'ai attendu qu'une occasion sûre me permît de vous envoyer cette lettre de ma fille, et j'en profite pour vous dire moi-même quelques signes de tendresse.

« J'ai cédé Line aux instances de mes amies Mesdames Branchu, et je l'ai en quelque sorte forcée au repos de cette bonne vacance dont sa santé avait grand besoin. Elle a voulu apprendre tant de choses, cette chère enfant, pour acquérir le droit de les enseigner aux autres, qu'elle avait mis le feu dans sa tête et dans ses nerfs. Trop de courage, ma bonne Léonie, fait aussi beaucoup de mal. Ondine est très douce, vous le savez, bonne et chère amie, mais elle est persistante et renfermée. La raison ne guide pas ses charmantes ailes si pures, et j'ai eu des frayeurs si graves sur sa santé, que j'en suis tombée à mon tour malade.

« Enfin elle est bien, chez un médecin libre, établi à Londres, où il fait une grande fortune, et qui est un peu parent de Mme Branchu. Un entier repos, des distractions utiles, et, s'il faut le dire, chère amie, l'oubli momentané de notre infortune à nous qui l'attristait plus que son âge ne semblait le permettre, enfin les mille soins savants dont elle est l'objet la rendent calme, et moi aussi ! J'irai la chercher après notre déménagement, qui a lieu à la mi-octobre, car ce *vain* espoir de nous rattacher à l'Odéon a nécessité la présence de mon mari tout près de ce théâtre, et il paraît que ce n'est qu'un leurre. C'est à peine s'il ouvrira, et s'il ouvre, ce ne sera sans doute que pour peu de jours. Nous sommes donc dans la même position, et ce n'est pas pour vous consoler sur nous que je vous écris, mais pour vous embrasser d'un cœur qui ne cessera jamais d'être à vous dans ses affections les plus vives.

« Marceline VALMORE. »

Quatre ans passèrent ; les affaires de Marceline, bien loin de s'améliorer avec le temps, devinrent encore plus mauvaises. Non seulement Valmore était sans place, mais Ondine et Inès qui auraient dû lui être une source de joies ne lui causaient que des tourments :

Le 25 mars 1845, Mme Desbordes-Valmore écrivait à Mlle Léonie d'Erville :

« Je reçois votre lettre en même temps que j'y réponds, ma chère et toujours aimée Léonie. Toutes les actions de ma vie se font ainsi à la hâte, l'occasion s'échapperait, et madame Montgolfier est si charmante de m'avoir cherchée à travers ses troubles, que je tiens surtout à vous répondre par elle-même. Elle m'a donné de vous des nouvelles qui m'ont beaucoup relevée. Votre courage, Léonie, a triomphé de bien des choses ! J'aime tant à vous retrouver une force relative à vos épreuves, vous la meilleure âme que j'aie recontrée au monde, où j'en ai vu pourtant de si adorables !

« J'ai le cœur bien serré de la perte de madame Paule ! elle était demeurée si fidèle à mon malheur dans tous les siens ! il y avait là tant de vertus intelligentes qui n'ont pu prendre leur élan dans ce monde ! ma chère enfant, l'idée qu'elle meurt à force de chagrin, comme notre bien aimé docteur Dessaix, me rend cette séparation plus cruelle. Je ne sais plus comment porter tous les morts qui me laissent si triste à la vie. Je voudrais bien pleurer avec vous, elle aimait tant les fleurs ! elle est là, au milieu, mais comment !... Fourrières a des attraits bien déchirants pour moi, Léonie !

« Depuis cinq mois ma chère Inès est malade. Je vous envoie un des premiers sourires de sa convalescence. Elle est bien faible ! bien pâle et bien grande ! ce qu'elle a souffert ne peut vous être rendu. Toutes les tortures de sa croissance étaient dans l'estomac. Jamais je n'avais vu de crises de nerfs à personne, et sa nature passionnée les a rendues bien touchantes. Une telle convalescence sera peut-être fort longue, car c'est une jeune âme triste. Me voilà convalescente avec elle, car les fatigues de ce cher devoir m'ont épuisée, jugez des terreurs secrètes.

« Ondine, par bonheur très gaie et très bien portante, se résout à essayer ses forces dans un pensionnat : je touche à cette séparation dont j'ose à peine vous entretenir pour garder le courage, apparent du moins, dont je tâche de m'armer encore une fois. Elle le veut, Léonie, sa volonté est très forte. Son indépendance est attachée à ce parti qui lui ouvre l'avenir qu'elle désire. Je ne peux lui offrir le bonheur et je m'enferme dans une résignation dont Dieu seul daignera consoler l'amertume. Elle est ou sera près de Paris. Je la verrai un peu, et si elle reconnaît que ce parti la fatigue trop, sa maison lui reste. Elle vous écrira sans doute sa résolution qui paraît la combler de joie.

« Mon bon Hippolyte, resté le même, toujours près de toutes les blessures de mon cœur et le meilleur des enfants, va se résoudre aussi au plus grave des sacrifices pour ses goûts. Il quitte la peinture qui

répond trop lentement à ses efforts, il veut gagner de l'argent et choisit un état lucratif ! Je suis si bourrelée au milieu de tous ces mouvements imprévus, que j'ai bien du mal à vous les expliquer, surtout pressée comme je le suis de vous envoyer ma lettre, mais il reste au toit. Dieu est si bon ! Il frappe et soutient, Léonie !

« Mon cher mari n'est pas assuré de l'Odéon. Bien moins qu'en y entrant. Cette administration va tomber. Mme Montgolfier vous dira tout ce que j'en sais, moi-même. Nous sommes donc toujours flottants dans un marais. Pas un mot rassurant à vous envoyer, sinon ce que vous savez aussi bien que moi, l'inépuisable bonté de la Providence, qui nous soutient depuis si longtemps sur l'abîme. *Au revoir !* Je ne sais pourquoi, mon enfant, je crois à ce mot en vous l'écrivant. Lyon m'appelle à voix basse, et je vous y embrasserai de si bon cœur... »

« Marceline VALMORE. »

L'année d'après Inès mourait de la poitrine, et Ondine, qui était atteinte du même mal, effrayait parfois sa mère par une petite toux sèche qui l'étranglait. Cela n'empêchait pas Marceline de penser à la marier, surtout depuis qu'elle était inspectrice des pensionnats de demoiselles du département de la Seine.

« Ondine, toujours affairée comme une hirondelle, t'envoie ses gracieuses amitiés, écrivait-elle à son frère au mois de mai 1849. Je te dirai (cœur à cœur) que je voudrais bien la voir occupée à faire son nid, car enfin elle est au bel âge pour cela, et cette jeunesse a besoin d'aimer enfin. Un bon et honnête mari irait bien à cette charmante et sage enfant. Elle rit quand j'en parle, et moi je ne ris pas, car il faut une dot aux filles. Il est vrai que sa profession lui donnera dans un an trois mille livres de rentes — c'est déjà beaucoup dans un ménage. Prie Notre-Dame pour qu'un bel amour s'allume dans cette jeune âme, pourvu qu'il soit partagé ! »

La Notre-Dame de Marceline était celle de Douai, sa ville natale; elle avait toujours eu pour elle un véritable culte et recommandait toujours à son frère d'ôter son chapeau à son intention, quand il passait devant son église. A force de la prier et de couvrir ses pieds de fleurs, elle obtint de Notre-Dame la grâce qu'elle lui demandait. Le 16 janvier 1851, Ondine épousait M. Jacques Langlais, avocat, député de Mamers. Cette union contractée sous les plus heureux auspices fut de courte durée. Le 12 février 1853, Ondine mourait dans les bras de sa mère et Sainte-Beuve, qui l'avait courtisée pendant deux ou trois ans sans oser demander sa main, expliquait son attitude en disant à Marceline qu'il ne pouvait s'accoutumer « à l'idée qu'elle avait cessé d'être ce qu'il semblait qu'un Dieu clément et sévère lui avait commandé de rester toujours ! » — Cela voulait dire qu'elle aurait dû rester jeune fille. — Il ajoutait : « Depuis longtemps et de loin je suivais l'af-

faiblissement de cette jeune santé déclinante et je tremblais en silence d'une fin trop prévue. Vous êtes véritablement une mère de douleur ! »

Oh ! oui, et pour ma part, quand je songe à tout ce que souffrit cette pauvre femme, si tendre, si dévouée, si compatissante aux autres, je ne la vois pas autrement qu'avec une couronne de hyacinthes et d'épines.

Léon SÉCHÉ.

La Victoire de Wagram

(5 et 6 juillet 1809)

d'après un témoin oculaire

Lettres inédites de Theremin à Beugnot

Nous sommes à Wagram. L'instant est solennel... (1)

La manœuvre de cette fameuse journée a souvent été étudiée, commentée et vantée. Un juge très compétent, M. Ch. Malo, lui a consacré plusieurs pages de ses *Champs de bataille de l'armée française* (2), et, hier encore, un feuilleton du *Journal des Débats* (*samedi 3 juillet*). En étudiant — historien indigne, et seulement pour satisfaire ma curiositté personnelle ! — les phases de cette mémorable campagne dont je compte tenter bientôt vaille que vaille, et après tant d'autres, sans doute mieux informés, le récit, j'ai trouvé aux Archives, sous la cote AB XIX, une série fort intéressante de lettres adressées à Beugnot par un certain *Theremin*, aujourd'hui assez oublié. Jeune auditeur au Conseil d'Etat, et secrétaire alors de Maret le futur duc de Bassano (3), il a suivi avec zèle, voire avec un enthousiasme fort patriotique, les opérations de 1809, qu'il retrace d'un jet tout spontané, en un style vraiment leste à souhait, et avec une concision toute militaire. — Je détache aujourd'hui de mon étude pour les offrir aux lecteurs des *Annales*, ces curieuses épîtres, que j'accompagne de quelques menues indications. Aussi bien, la brillante bataille de Wagram est de nature à exalter même les simples lettrés. L'*Aiglon* en est une preuve ; et parmi ces *scènes de la vie militaire* que Balzac n'a pas assez vécu pour rédiger, et dont il n'a laissé que les titres, on trouve *la Plaine de Wagram*.

(1) Edmond ROSTAND, l' « Aiglon », acte V, scène V. (« Les ailes brisées. La plaine de Wagram. »
(2) Chez Hachette.
(3) Il fut plus tard sous-préfet.

L'homme considérable à qui va cette correspondance est bien connu. Pourtant, rappelons en bref son *cursus honorum*, comme disaient les vieux Romains.

Le comte *Jacques*-Claude Beugnot (1761-1835) avait été membre de l'Assemblée législative en 1791. Sa carrière fut brillante ; ses succès, d'ailleurs, semblent en partie mérités. Conseiller intime de Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, puis préfet de la Seine-Inférieure (1), conseiller d'Etat, ministre des finances de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, partout il montra de rares qualités administratives.

En 1808, il devenait administrateur du grand duché de Berg et de Clèves (2), officier de la Légion d'honneur, et comte. — Revenu en France en 1813, après la défaite de Leipzig, il fut nommé préfet du département du Nord. Sous la Restauration, il devint successivement ministre de l'intérieur, directeur-général de la police royale, puis ministre de la marine. Il a laissé de curieux mémoires, publiés, il y a une quarantaine d'années, par son petit-fils (1866, 2 vol. in-8°).

Voici les lettres qu'il a reçues de Theremin de la fin d'avril 1809 au mois d'octobre de la même année. Il y a même une lettre inédite datée d'octobre 1810 :

A Son Excellence Monsieur le comte Beugnot, ministre des finances, etc., etc., etc., à Dusseldorf (Grand Duché de Berg).

Monsieur le Comte,

En arrivant hier à Strasbourg, nous avons appris que l'Empereur avoit pris, le 20 avril, le commandement immédiat de l'armée bavaroise et qu'il avoit battu ce même jour les Autrichiens en leur faisant 10.000 prisonniers et les poursuivant et les chassant de position en position. Aujourd'hui l'Estafette a apporté une lettre pour l'Impératrice. L'Empereur écrit de l'abbaye de Rohr près de Lœndshut (3) qu'on a déjà fait 25.000 prisonniers ; il y a vingt généraux autrichiens de pris ou tués, un archiduc est tué, on ne dit pas lequel ; l'Empereur ajoute que l'armée autrichienne est écrasée, les troupes de la Confédération, surtout les Bavarois, se conduisent parfaitement bien.

M. Maret ne compte joindre l'Empereur qu'à Brannau. Nous partons demain de bon matin pour atteindre le quartier général.

(1) M. Etienne Dejean, le directeur actuel des Archives nationales, a donné récemment une remarquable étude sur Beugnot préfet de la Seine-Inférieure parue (chez Plon, 1907, in-12).

(2) Cf. « Le grand-duché de Berg (1806-1813), étude sur la domination française en Allemagne sous Napoléon Ier », thèse doctorale par M. Charles Schmidt, des Archives nationales (Paris, Félix Alcan éditeur, 1905, in-8°).

(3) 21 avril 1809.

Strasbourg, ce 24 avril 1809.

J'ai pensé que Votre Excellence ne seroit pas fâchée de recevoir ces nouvelles d'ici ; je m'empresse de les lui donner directement, et je ferme ma lettre comme je peux parce que le fonds fera passer les formes.

J'ai reçu avant-hier à Domballe, passé Nancy, votre lettre du 17 ; le courrier Germain n'ayant pas trouvé le ministre à Strasbourg avoit pris la route de Paris et nous a rencontré à Domballe. Je répondrai à cette lettre à la prochaine station, et vous prie, Monsieur le comte, d'agréer tous mes respects et obéissances.

THEREMIN.

(Hugues-Bernard Maret (1763-1839) fut un des hommes les plus considérables de l'entourage de l'Empereur : grand-aigle (*grand-cordon*) de la Légion d'honneur (2 fév. 1805) et duc de Bassano (3 mai 1809), ministre des affaires étrangères (1811), écrivain distingué, — auteur de pièces de théâtre, de poésies, de traductions diverses, — membre de l'Institut (1803).

Chargé du secrétariat d'Etat au lendemain du coup d'Etat, Maret cumula cette charge, après la disgrâce de Bourrienne (1802), avec celle de chef de cabinet du Premier consul, puis de l'Empereur. Il suivit Napoléon dans toutes ses campagnes et tous ses voyages, prit une part des plus actives à toutes ses négociations, et fut le dépositaire habituel de ses secrets, le rédacteur ordinaire de ses notes aux journaux. Il ne manquait pas, au surplus, de mérite : personnage très sûr, confident d'une fidélité un peu passive, tel que l'Empereur les aimait) (1).

Ulm, ce 26 avril, à 5 h. du soir.

A Son Excellence Monsieur le comte Beugnot, ministre de S. M. l'Empereur dans le Grand-Duché de Berg, à Dusseldorf.

Monsieur le Comte,

Nous trouvons ici chez M. de Grafenried, gouverneur du cercle, les bulletins ci-joints que l'on a bien voulu me faire copier à la hâte et que j'adresse à Votre Excellence avec le plus grand empressement. — Nous partons, après avoir dîné chez M. le Gouverneur, pour Augsbourg, d'où je vous enverrai ce que nous apprendrons ultérieurement. Veuillez agréer tout mon respect.

THEREMIN.

(1) Consulter notamment, sur Maret, l'ouvrage de M. Ch. Schmidt. « Le grand-duché de Berg » (F. Alcan, 1905, in-8°), passim (voir la table alphabétique) et le recueil de Lettres inédites de Napoléon Ier publiées par Léon Lecestre (Paris, Plon, 1897, 2 vol. in-8°).

Le roi de Bavière est retourné le 23 à Munich ; les Autrichiens y ont été sept jours et n'ont point commis d'excès ; la reine est encore à Augsbourg avec la famille royale. L'Empereur a embrassé le prince royal de Bavière sur le champ de bataille et lui a dit qu'il ne vouloit vaincre ses ennemis qu'uni avec les Bavarois. M. de Grafenried me laisse disposer de l'original que j'adresse en conséquence à Monsieur le comte Beugnot.

Landshut, le 22 avril 1809 (1).

L'Empereur est extrêmement occupé et constamment à cheval. Il ne dort pas deux heures dans la nuit. Tous Ses mouvemens sont plus actifs que jamais, parce que l'ennemi a attaqué à la manière des Sauvages et sans déclaration de guerre. La journée du 21 a été superbe ; nous avons pris à l'ennemi Landshut où était son Quartier Général, ses Magasins, ses Bagages, ses hôpitaux contenant 1.500 Blessés, les Caisses des Régimens, 6.000 Chariots de Bagage ; et nous lui avons fait douze mille prisonniers.

Le Maréchal Duc d'Istrie avec l'avant-garde arrive sur l'Inn ; on s'attend à des événemens importans aujourd'hui ou demain. Le désespoir des Autrichiens ne peut se comprendre ; ils se sauvent en jetant leurs armes. Jamais leur moral n'a été plus abattu, et jamais ils n'ont mieux fait voir la différence qui existe entre une Armée et un immense ramassis d'hommes.

Deux Bataillons Français qui avaient été laissés pour garder le pont de Ratisbonne pendant des mouvemens combinés, n'ayant pas reçu l'ordre de se retirer, parce que cet ordre a été pris sur l'officier qui en était porteur, ont été cernés par l'Armée Autrichienne et faits prisonniers. — Cet événement est peu agréable, mais il est de nulle conséquence.

Du Champ de Bataille de Ratisbonne, le 23 Avril.

La Bataille de Ratisbonne vient de détruire l'Armée de l'Archiduc Charles. Trente mille prisonniers, cinquante pièces de Canon, Drapeaux, Bagages, équipages de ponts tout est en notre pouvoir. — Jamais Victoire ne fut plus complète et n'a été remportée avec moins de perte de notre Côté.

On attend avec impatience des détails plus étendus sur cette journée mémorable.

Schœnbrunn (2), *ce 11 may 1809.*

Monsieur le Comte,

J'adresse à Votre Excellence la lettre que j'ai reçue ici du pauvre Mathis, votre expéditionnaire, et qui me touche vivement. Il demande avec instance que vous lui accordiez une place qui lui donne du pain assuré dans le Grand-Duché ; je vous en prie pour l'amour de lui, autrement ce brave garçon mourra sous vos yeux comme fait son frère, et je suis persuadé que vous lui voulez assez de bien pour lui

(1) Document imprimé, inclus, comme le suivant, dans la lettre de Theremin en date du 26 avril.

(2) Napoléon est entré à Vienne le 18 mai 1809.

souhaiter quelque chose où il soit sûr d'avoir de quoi vivre avec sa famille.

Nous sommes entrés hier à Schœnbrunn, nous y logeons, le ministre et moi, dans l'appartement de Madame de Colcorado. Le ministre vous prépare un bulletin que vous recevrez incessamment ; en attendant, la date de cette lettre est une nouvelle que vous serez charmé de recevoir. Recevez aussi, je vous prie, mes obéissances et mes respects.

THEREMIN.

Le 12 may.

Il n'est point parti d'estafette hier, et vous n'en serez pas fâché puisque je puis donner à Votre Excellence les nouvelles suivantes.

Les fauxbourgs de Vienne s'étoient rendus dès le 10, le maréchal Lannes y étoit entré à cinq heures du matin ; mais la ville, assez bien fortifiée, surtout bien approvisionnée, excitée par l'archiduc Maximilien, a voulu faire résistance. Elle a tiré tout le 10 et tout hier ; j'ai vu un homme tué, étant entré assez avant dans les fauxbourgs. L'Empereur, lassé de cette résistance ridicule, a fait chauffer la nuit dernière la ville d'une terrible manière ; on a construit un pont ou plutôt reconstruit le pont brullé sur le Danube et manœuvré de manière à couper la retraite à l'Archiduc, tout cela la nuit dernière. Ce que voyant l'archiduc, il s'est enfui, et le général Orcilly n'a su que lorsqu'il a appris la fuite qu'il étoit investi du commandement de la place. Il a fait dire, à cinq heures du matin, aux avant-postes qu'on fît cesser le feu, et ce matin, à huit heures, une députation de la ville est arrivée à Schœnbrunn. L'Empereur a superbement parlé, vous verrez cela dans un magnifique bulletin qui a été fait ce matin ; l'archevêque de Vienne a été traité avec une juste sévérité. Ce soir, beaucoup de trouppes partent pour Presbourg. L'Empereur se porte à merveille. La ville de Vienne sera traitée avec la même bonté qu'en 1805.

Agréez, je vous prie, tous mes respects.

THEREMIN.

Comme le Bulletin ne part pas encore, le ministre vous prie de ne pas donner à cette nouvelle une publicité trop officielle.

5 [ou 6] juillet 1809.

Monsieur le Comte,

J'écris cette lettre dans l'incertitude si l'estafette partira ce soir ; mais, dans tous les cas, la première estafette qui partira l'emportera, et Votre Excellence aura reçu des nouvelles écrites non seulement après la bataille, mais pendant la bataille.

Je descends de la tour de Saint-Etienne où j'ai été avec une demi-douzaine d'auditeurs (1) et de bonnes lorgnettes. Ceux qui y ont observé pendant la nuit m'ont [*dit*] que cette nuit, par une pluye affreuse, nous avons été en avant sur la rive gauche du Danube (nous

(1) Des auditeurs au Conseil d'Etat.

avons, depuis plusieurs jours, des ponts sur pilotis sur tous les bras et une tête de pont inexpugnable et garnie de 72 pièces) ; à une heure, la petite ville d'Enzersdorf a été brullée ; elle est à une demi-lieue du fleuve. On n'a pas cessé de se battre depuis ; aujourd'hui le tems est magnifique et j'ai vu de mes yeux tout le champ de bataille, les Autrichiens déjà chassés d'Eslingen, nos trouppes avançant sur Gros-Aspern, dans lequel on jette des bombes et des obus, et les bagages de l'armée autrichienne reculant. Eslingen et Gros-Aspern sont en flammes, et une immense plaine est garnie de batteries ennemies sur lesquelles nos braves avancent, plusieurs de ces batteries sont masquées ; nous avons gagné au moins une lieue et demie de terrain. Le champ de bataille est à peu près à quatre lieues d'ici, mais la tour de Saint-Etienne est très élevée, et à l'aide d'une bonne lorgnette on voit bien. On voit parfaitement le château de Presbourg (1) à treize lieues d'ici.

Je crois pouvoir prédire à Votre Excellence une des plus mémorables victoires que l'Empereur ait remportées et la destruction complette de l'armée ennemie. L'Empereur a dit : « Cela ira bien, j'ai 180 mille hommes et 500 bouches à feu. » Il est dans ce moment quatre heures de l'après-midi ; M. Maret est parti pour Ebersdorf à huit heures du matin ; à neuf, je lui ai envoyé un courier avec des notes que j'ai reçues sur les positions et les retranchemens de l'ennemi vers la montagne et derrière ceux qu'on attaque à présent ; il m'est arrivé plusieurs fois d'en donner de si bonnes que l'Empereur en a été étonné et que M. Maret m'a dit un jour à Ebersdorf que j'étois sorcier. J'espère que celles d'aujourd'hui seront venues à tems. Les Allemands veulent joindre la ruse à la force, mais ils ruseront vainement. Après ces premières données sur la bataille qui se livre et dont on voit les mouvemens, la fumée et la lumière des canons sans en entendre le bruit, je viens à l'excellente lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 24 juin.

Quant au premier article, M. Nillis vous dira qu'il a vu les lignes que je vous ai citées. M. Maret est parfaitement convaincu. M. Nillis n'a pas emporté ma lettre, je l'ai donnée à l'estafette. Ses chevaux attendoient depuis longtems que je n'étois pas revenu.

Je suis, à votre avis, un grand paresseux : je ne l'ai jamais été moins, je suis peut-être le plus occupé ici après le ministre ; mes affaires de Berg sont parfaitement en ordre autant qu'elles me concernent, divisées, classées et prêtes à être soumises à l'Empereur ; je les offre tous les jours ou tous les deux jours, M. Maret les emporte à Schœnbrunn où je vais avec lui, mais il revient du cabinet impérial sans que le tems ait permis de s'en occuper. Ayez donc un peu moins mauvaise opinion de mon exactitude, quoiqu'elle soit infructueuse. J'aurois dû vous écrire, direz-vous. Mais nous avons été ici tous les jours à attendre le grand événement, et je n'ai pas voulu vous en

(1) Presbourg (Hongrie), sur la rive gauche du Danube, est à soixante-six kilomètres est de Vienne, dans une situation délicieuse. Quatre ans auparavant (1805), au « traité de Presbourg », Napoléon avait obtenu Venise, et, par un article secret, François II renonçait au titre d'empereur d'Allemagne

écrire de petits. D'aujourd'hui il y aura de quoi écrire des nouvelles. Du reste, M. Maret m'a communiqué votre lettre par laquelle vous voulez bien que je sois votre correspondant, et vous serez content de moi.

Nos affaires en Hongrie vont bien. J'ai eu à cet égard de bonnes nouvelles presque journellement, car (entre nous) c'est moi qui suis chargé de cette partie secrette, parlant allemand et depuis quelque tems latin comme si j'étois au collège. Dix-huit cents hommes de l'insurrection se sont depuis quelques jours déclarés pour la France et ont fusillé leur chef qui vouloit les mener au prince Charles. Tout éclattera après la bataille qui se donne, et il y aura des députations d'un grand nombre de comitats, à ce que j'ai lieu de croire.

M. de Narbonne est commandant à Raab ; nos trouppes s'avancent vers Comorn, qui n'est qu'à une journée et demie de Bade, mais d'un autre côté ce coquin de Chasteler est venu jusqu'à Œdenbourg et Guns avec quelques 5.000 Tyroliens mêlés de trouppes réglées. Un officier du roi de Westphalie est arrivé hier et a rapporté que le roi étoit à Leipzick. Mais c'est votre département, et nous aurons probablement par vous des nouvelles plus détaillées.

J'ai de grands remercimens à vous faire sur ce que vous voulez bien me dire au sujet des prébendes. Je désirerois beaucoup que ma petite vous dût un bienfait. Ce seroit une fortune. Du reste, je puis vous dire que les propositions pour les prébendes qui sont arrivées ont été soumises à l'Empereur, qui n'a pas voulu signer les décrets ; il en a été de même pour M. Fitremann ; je ne vous ai point écrit ces choses, M. Maret pensant que le silence est regardé comme une réponse négative.

Je présente à Madame Beugnot l'hommage de mon profond respect et révère en elle, outre ses autres qualités, celle d'avocat des absens dont je me suis si bien trouvé. Agréez, je vous prie, l'expression de mon entier dévouement.

THEREMIN.

P.-S. — Je n'écris que pour vous seul ce que je fais ici relativement à la Hongrie, etc.

Le baron de Wrede, commandant une division bavaroise, vient d'arriver ici :

Je vous suis très obligé que vous veuilliez bien me faire toucher mes appointemens à Paris par M. Estève ou M. Pierlot.

Vienne, ce 7 juillet 1809 (1).

Monsieur le Comte,

Recevez la nouvelle de la plus belle victoire que l'Empereur ait encore remportée. Ce sont les termes de M. Maret que j'ai été voir ce matin dans la plaine de Marchfeld, à une lieue derrière Rasdorf, près des tentes de l'Empereur.

La nuit dernière, vers dix heures, la victoire s'est entièrement déclarée pour nous après un combat opiniâtre qui a duré pendant deux

(1) C'est la date précise du grand triomphe de Wagram.

jours entiers. C'étoit le dernier combat pour l'existence de la maison d'Autriche. Tous les retranchemens de l'ennemi ont été forcés, j'ai vu le champ de bataille, qui a quatre lieues de longueur, jonché de morts, de cadavres de chevaux et d'armes brisées : près des retranchemens, la terre est semée de boulets. L'ennemi est en pleine retraite sur la Moravie et a perdu jusqu'à présent 20.000 prisonniers qui sont dans la grande isle de Lobau, cent pièces de canon. Le nombre de ses morts est immense. A six heures du matin, les tentes de l'Empereur ont été levées et l'armée s'est mise en marche pour poursuivre le Prince Charles sur la route de Brunn. On dit le Prince Charles blessé à mort, un autre archiduc tué, mais je ne garantis point ces faits qu'on entend raconter dans l'armée où les premiers bruits sont toujours vagues.

Ce que j'ai vu, c'est que nous avons débouché sur la plaine du Marchfeld par cinq ponts sur le petit bras du Danube, je les ai comptés en passant le fleuve, ils sont de mille à quinze cents pas de distance ou davantage, et beaucoup au-dessous du pont sur pilotis devant lequel se trouve une tête de pont inexpugnable ; celui-ci est vis-à-vis d'Eslingen, les autres vis-à-vis d'Enzersdorf ou plus bas. Enzersdorf, Rasdorf, Eslingen et Aspern sont tout à fait brullés et remplis de cadavres. Du Danube jusqu'à Rasdorf en droite ligne, il y a trois lieues que j'ai faites à cheval, les tentes de l'Empereur une lieue au-delà. On ne voit plus d'ennemis dans la plaine qui s'étend jusqu'au pied des montagnes, mais on croit que dans ces montagnes il y a des retranchemens formidables. Le moral de l'ennemi, qu'on avait tâché de remonter par tous les moyens depuis la bataille d'Eslingen, est perdu, celui de nos trouppes est excellent. La monarchie autrichienne est conquise.

Nous partirons demain soir ou après-demain matin pour suivre le quartier général. J'aurai l'honneur d'écrire à Votre Excellence du premier endroit où nous arrêterons, peut-être de Brunn. L'Empereur se porte parfaitement bien, il soutient les fatigues et la chaleur avec gaîté. M. Maret soutient admirablement les fatigues et est toujours le *fidus Achates* d'un plus grand héros qu'Enée.

L'Empereur commandoit le centre appuyé sur le Prince vice-roi, le maréchal d'Auerstœdt la droite, le duc de Rivoli la gauche, le corps du général Marmont étoit en réserve. M. de Wrade a amené une division de 8.000 hommes que nous avons vu passer l'Isle. Aujourd'hui tout est sur la gauche du Danube, même le régiment de Nassau qui étoit à Vienne est parti.

Je me réfère pour le reste au Bulletin, et prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Napoléon annonçait ainsi la grande nouvelle à sa femme :

A l'Impératrice Joséphine, à Plombières.

Ebersdorf, 7 *juillet 1809, cinq heures du matin.*

Je t'expédie un page pour te donner la bonne nouvelle de la victoire d'Enzersdorf, que j'ai remportée le 5, et de celle de Wagram, que j'ai

remportée le 6. L'armée ennemie fuit en désordre, et tout marche selon mes vœux.

Eugène se porte bien. Le prince Aldobrandini est blessé, mais légèrement. Bessières a eu un boulet qui lui a touché le gras de la cuisse ; la blessure est très légère. Lasalle a été tué (1). Mes pertes sont assez fortes ; mais la victoire est décisive et complète.

Nous avons plus de cent pièces de canon, douze drapeaux, beaucoup de prisonniers.

Je suis brûlé par le soleil.

Adieur, mon amie, je t'embrasse. Bien des choses à Hortense.

NAPOLEON (2).

Monsieur le Comte,

L'Empereur, en quittant son quartier général près de Rasdorf, s'est porté sur Wolkerrdorf, la seconde poste en quittant Vienne sur la route de Brunn ; il y est resté le 7, le 8 et le 9. Ce matin, à quatre heures du matin, on est parti pour Nicolsbourg, ville frontière de la Moravie et à peu de distance d'Austerlitz. Le maréchal Davoust (3) est en avant et près de Brunn, où l'on suppose que l'Empereur arrivera demain. On n'entend pas parler des ennemis, si ce n'est qu'ils se retirent et ont emporté les grosses pièces de 24 qu'ils avoient fait venir d'Olmütz, et qui ont servi dans la bataille. Olmütz sera probablement assiégé s'il n'y a pas un combat définitif en avant.

Telles sont toutes les nouvelles d'aujourd'hui, et je n'ai qu'à prier Votre Excellence de vouloir bien agréer l'expression de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Vienne, ce 10 juillet 1809.

Nous ne rejoindrons probablement M. Maret qu'à Brunn, où il paroît qu'il y aura un quartier général stable.

Monsieur le Comte,

Nous sommes depuis deux jours sans nouvelles du quartier général qui est à Znaym, mais j'ai reçu une nouvelle trop importante pour ne pas la mander à Votre Excellence pour son usage particulier. Mon beau-frère le chef de bataillon Vilmain, aide-de-camp du prince de Pontecorvo, revient du quartier général avec son prince dont le corps

(1) Le général de division Lasalle avait été tué par une balle.

(2) Extrait des « Lettres de Napoléon à Joséphine ». Cf. « Correspondance de Napoléon Ier », tome XIX, p. 217 (Paris, Plon, 1866, in-8o).

(3) L'admirable et intrépide tacticien qu'était le vaillant duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, celui que Napoléon, à Sainte-Hélène, appelait « l'une des gloires les plus pures de la France », a suscité déjà de nombreux travaux historiques. Nous renvoyons au plus récent, à l' « Etude du caractère militaire du maréchal Davout », par le chef d'escadron d'artillerie breveté Vachée, de l'état-major du 13e corps ; elle a paru dans la « Revue militaire générale », et M. Charles Malo en a donné un compte-rendu fort élogieux dans le feuilleton du « Journal des Débats » du 25 avril 1908.

a été dissous, attendu qu'ayant beaucoup souffert il est trop réduit. Le prince a vu hier le prince de Lichtenstein qui cherchoit l'Empereur, ayant des pouvoirs de traiter de la paix. On ne peut naturellement savoir quelle sera l'issue de cette négotiation. Votre Excellence sera instruite de ce que j'apprendrai à ce sujet.

Le prince vice-roi a marché hier sur Presbourg, le général Baraguay d'Hilliers est en Hongrie sur la rive droite, le prince marche par la gauche. Nous avons d'ailleurs Raab avec son comitat et quelques comitats environnans. M. Louis de Narbonne, ancien ministre de la guerre, est gouverneur de Raab (1). Les affaires vont donc bien et très bien. On continue de ramasser des prisonniers ; ils sont déjà entre trente et quarante mille.

Je joins ici un ordre du jour en allemand qui a été imprimé avec la Gazette de Vienne d'hier : Votre Excellence voudra bien se le faire traduire. Je La supplie d'agréer tout mon dévouement et de me garder une place dans son souvenir.

THEREMIN.

Vienne, ce 12 juillet 1809.

P.-S. — J'ai besoin de dire à Votre Excellence qu'il existe à Elberfeld un excellent sujet qu'Elle peut parfaitement employer. C'est M. Eichholz, rédacteur de la *Gazette générale* d'Elberfeld qu'il a rédigée dans un très bon esprit de mon tems sans que j'aye eu besoin de le lui dire et qui vous est tout dévoué. Il a écrit un des meilleurs voyages d'Italie que je connoisse ; il est plein de mérite, il peut et il veut servir ; je le recommande à Votre Excellence.

Monsieur le Comte,

Votre Excellence recevra avec plaisir l'armistice ci-joint et la nouvelle qu'on espère sous peu arriver à une paix définitive. L'Empereur arrive dans la journée à Schœnbrunn. M. Maret, revient ce soir de Znaym, nous lui avons envoyé des chevaux à Stœkevan. Il sera bientôt question de notre retour à Paris, et j'espère qu'alors le Grand-Duché aura son tour.

Agréez, je vous prie, l'hommage de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Vienne, ce 13 juillet 1809.

P.-S. — Les ratures dans l'exemplaire ci-joint sont faites par ordre du Ministre, qui vient d'arriver et qui se porte très bien après avoir bivou[*a*]qué depuis le 4. Il me charge de vous [*dire*] qu'ayant été tou-

(1) Le comte Louis de Narbonne (1755-1813), italien d'origine, venu en France en 1769, fut chargé, depuis le 6 décembre 1791 jusqu'au 10 mars 1793 du portefeuille de la guerre. Décrété d'accusation après le 10 août, il s'enfuit à Londres, où il écrivit en faveur de Louis XVI un « Mémoire » justificatif qu'il envoya à la Convention. De retour à Paris en 1800, il reprit du service précisément en cette année 1809, suivit ensuite Napoléon comme aide de camp en Russie, fut ambassadeur à Vienne en 1813, parut au Congrès de Prague, et mourut peu après à Torgau (Saxe prussienne).

jours très pressé sur le champ de bataille, il n'avoit pu vous écrire, mais qu'il vous avoit envoyé par M. Otto la nouvelle de l'armistice qui vous parviendra par courrier extraordinaire.

Le vice-roi étoit encore ce matin à son quartier général de Ober Sassenbrunn, c'est ce que vient de me dire un officier qui en arrive.

L'Empereur est depuis trois heures de l'après-midi à Schœnbrunn.

VICTOR GLACHANT.

(*A suivre*).

VARIA

I

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Notes et Documents

Il y aurait un livre tout entier à écrire sur le travail préparatoire de la *Légende des Siècles*. Nous (1) avons publié dans l'édition de l'Imprimerie nationale un grand nombre de notes, de plans de poèmes, de fragments, de variantes ; et le sujet n'est pas encore épuisé.

Nous avons entre les mains un dossier qui renferme les miettes du festin, mais des miettes savoureuses. Si vous voulez, nous allons l'ouvrir et le dépouiller ensemble. C'est un monceau de manuscrits de toutes les dimensions et de toutes les couleurs ; ces papiers ont les origines les plus variées. Ce sont des dos de lettres, des fragments d'enveloppes, des débris de prospectus, des catalogues de magasins, des programmes de théâtre, des lettres de faire-part, — naissance, mariage ou mort, — des cartes de visite, des convocations aux séances de l'Institut, des papiers d'emballage, des bandes de journaux, même des papiers imprimés, comme le compte rendu des opérations de la Banque de France, un programme de concert à Guernesey... Mais il y a surtout abondance de tout petits morceaux de papier pas plus larges que deux doigts. A l'angle de chacun d'eux, Victor Hugo a écrit deux lettres : P. E. (*Petites Epopées*, — titre primitif de la *Légende des Siècles*), ou bien ces mots abrégés : *Lég. des S.*, ou bien : *L. des S.* (*Légende des Siècles*).

Ce qui est fort intéressant, c'est l'écriture. On ne dirait pas que c'est la même main qui a tracé les vers : tantôt l'écriture est penchée, menue, tantôt plus nette, plus ferme, tantôt grande, magis-

(1) M. Gustave Simon parle au nom des exécuteurs testamentaires de Victor Hugo.

trale. C'est que tous ces fragments sont répartis sur une durée de près de trente ans, de 1847 à 1876. Parfois les lettres sont moulées, les mots ont une superbe allure, comme quelque chose de définitif ; tantôt, au contraire, ils ont l'aspect d'hiéroglyphes, chaque lettre ressemble à un petit trait légèrement bosselé, comme si la main ne traduisait pas assez vite la pensée qui venait, abondante, tumultueuse, soit en prose, soit en vers.

Prenons quelques-uns de ces bouts de papier, au hasard. Sur l'un, il y aura quelques lignes de préface ; sur un autre, un plan de poème ; sur un troisième, plusieurs vers. Ici, c'est un projet ébauché, puis abandonné ; là, c'en est un qui sera développé ultérieurement, ou bien c'est un vers isolé. Il y a ainsi des milliers de vers qui n'ont pas été utilisés, et c'est ici que le chercheur peut exercer sa curiosité.

Grâce à la lecture de tous ces documents, il nous est permis de pénétrer plus avant dans le travail préparatoire de Victor Hugo, tout comme si nous avions été les confidents de ses intentions et de ses projets.

Il y a des vers ou des fragments qui ne sont que l'amorce d'un poème devant figurer dans la *Légende des Siècles ;* mais voici des vers sur *Attila ;* il semble que Victor Hugo se soit attaché particulièrement à ce personnage, car il a multiplié les ébauches ; on peut penser qu'il a eu l'idée de lui consacrer un poème d'une centaine de pages. Et pourtant il se borne à : *Aide offerte à Majorien.* Puis il lui vient une idée d'ensemble, il a conçu toute une série de poèmes sur les mœurs à l'étranger, sur l'Angleterre, l'Afrique, la Chine, le Japon, voire même les Esquimaux... S'il avait mis à exécution non pas seulement ses intentions, mais ses esquisses, la *Légende des Siècles* aurait eu un nombre considérable de volumes, ce qui d'ailleurs était bien l'idée du poète, car au moment où il accumulait ces notes, il écrivait à Hetzel : « J'écris tout simplement l'*Humanité*, fresque à fresque, fragment à fragment, époque à époque... Cette première série aura deux volumes, et plus tard les autres suivront. »

Il y a là toute une série d'indications, de canevas, d'ébauches qui apportent une contribution fort intéressante à l'histoire de la *Légende des Siècles.*

Nous suivrons autant que possible l'ordre chronologique, tout en ne négligeant pas les sujets d'ordre général qui portent tous leur certificat d'origine.

Et d'abord, quelques projets de préfaces :

Préface des « Petites Epopées »

L'auteur de ce livre a jugé à propos de mettre quelques exemples d'héroïsme sous les yeux de la génération vivante. Sans se dissimuler que la grandeur de l'humanité actuelle ne doit plus être la grandeur de l'humanité passée, il a pensé qu'il était toujours bon d'exhumer ce qui a été mémorable, soit comme expiation, soit comme vertu. Les mots d'ordre du passé ont été : Guerre, Haine, Autorité ; les mots d'ordre de l'avenir sont : Paix, Amour, Liberté. Cette réserve faite, n'y a-t-il pas quelque chose d'utile dans les tentatives qui ont pour but de mêler à l'esprit contemporain un peu de ce prodigieux souffle d'audace, de persévérance, de volonté et d'abnégation qui animait nos pères, et de doubler l'âme du temps présent avec l'âme du vieux temps ?

V. H.

Quand on considère la série humaine parallèlement à la série des siècles, l'homme a deux aspects : l'aspect historique et l'aspect légendaire. L'aspect historique confine au drame ; l'aspect légendaire confine à l'épopée.

Préface

Ce livre est, dans son ensemble, une sorte d'histoire de l'homme, à bâtons rompus, à grandes enjambées, vue ou entrevue à travers le clair-obscur légendaire, et allant d'époque en époque des plus vieux âges jusqu'à nos jours et même jusqu'à l'avenir.

Ecrit sur la Lég. des S.

Ceci sera la page énorme ; et les vivants
L'auront vue, au milieu du vaste effort des vents,
De l'erreur, de la haine ardente, de la foule,
De tout ce qui s'élève et de tout ce qui croule
Et de tout ce qui va dans la nuit, emportant
Le chiffre vain, le rêve obscur, l'homme hésitant,
Demeurer, et garder son accent inflexible.
Flèche, reste le roi, peuple, reste la cible,
Jusqu'au jour où viendront d'autres hommes disant :
Toi, sois la flèche, et toi, sois la cible à présent.
Alors commenceront les sombres destinées.

Voici un fragment très curieux sur la destruction de Ninive ; il date probablement de 1848, et c'est de ce fragment que Victor Hugo s'est inspiré pour écrire en 1874 *la Ville disparue*, dont il n'indique pas le nom.

Contre Ninive.

Roi d'Assur ! roi d'Assur !
Regarde ton palais et regarde ta ville.

Personne dans la ville et personne au palais
Appelle donc ton peuple, et dis : « Amenez-les ! »
Ton peuple s'est allé cacher dans la montagne.
Plus un prêtre à l'autel ! Plus un esclave au bagne !
Tout est morne et désert. — Les pierres de tes murs
Tombent comme de l'arbre on voit choir les fruits mûrs.
Le chacal inquiet flaire ces noirs décombres,
Tes gardes sont couchés devant les portes sombres
Qui gardaient ton sérail, tes femmes, tes trésors.
On les croit endormis, et l'on voit qu'ils sont morts.
— Tout s'est évanoui !...

Victor Hugo, dans la *Légende des Siècles*, n'a parlé que de la *Décadence de Rome* (*Au lion d'Androclès*), mais il avait projeté une description minutieuse de la Ville Eternelle, et agrandissant son sujet, il avait préparé un plan sur les Césars. Voici quelques-unes de ces notes :

Rome

Le second mur de Rome avait dans son enceinte
Le mont Capitolin et le mont Palatin.
Servius Tullius, ce roi que le destin
Ecrasa sous le char de sa fille adultère,
Fit autour de la ville un grand rempart de terre
Et ce troisième mur enferma les sept monts.

Les Césars ont cela que nous n'avons pas, nous,
C'est que, même dans Rome, on leur parle à genoux
C'est que des légions les gardent, immobiles,
C'est qu'ils sont annoncés par toutes les sybilles,
Et vénérés à Cume ainsi que dans Endor,
C'est qu'ils sont habillés de pourpre et chaussés d'or,
Et que leurs volontés sont nos lois et nos règles,
Et que de leurs bûchers ils s'envole des aigles.

C'est juste que le monde adore l'empereur.
L'étranger le doit faire...

... Il est bien !
Qu'Arminius l'invoque en son temple ubien.
O peuples, vous devez l'adorer, mais non Rome,
Car c'est un dieu pour vous, et pour nous c'est un homme.

Toute mort de César émeut la multitude ;
Les femmes sur les seuils pleurent en regardant
Passer cette litière avec ce bras pendant ;
Mais la liberté reste altière et satisfaite.
C'est un deuil pour le monde, et pour Rome une fête.

Victor Hugo avait ébauché une poésie sur Clotaire :

Ce fut un homme horrible et méchant que Clotaire :
Il fut lâche, il fut vil. Quand il fut mort, la terre
Dit aux noirs fossoyeurs payés pour le pleurer :
— Vous attendrez qu'il pleuve avant de l'enterrer,
Je ne veux de ce roi que quand je serai boue.

Il semble, comme nous l'avons dit, que Victor Hugo se soit passionné pour la figure d'Attila ; il y a une ample provision de fragments que nous avons publiés dans l'édition de l'Imprimerie nationale, et qui sont datés de 1856, 1857, 1858, 1859 et 1860. L'intention d'écrire tout un poème n'est pas douteuse. Nous avons retrouvé de nouveaux fragments :

Attila

Son sommeil creux, où flambe un regard de prophète,
A l'air de la balafre effrayante qu'a faite
Sur son crâne le coup de hache du hasard.
Le feu sort de son œil comme le grain du crible.
Ses cils blonds sur sa peau hâlée ont l'air terrible.

Attila — La Ville prise

ATTILA

Combien êtes-vous d'habitants ?

LES DÉPUTÉS DE LA VILLE

Trois mille.

(*Attila s'accoude et songe*).

LES DÉPUTÉS, *à genoux.*

Ne nous proscris pas, ô roi, pardonne-nous de nous être défendus.
Ne nous interdis pas l'eau et le feu.

ATTILA

Je vous interdis si peu l'eau et le feu qu'une moitié de vous sera noyée et que l'autre sera brûlée.

Je suis Attila, roi, fils de Teutatès, dieu.
J'ai rempli l'Occident d'une rougeur de feu.

P. E.

... Et je ne hais pas plus
Ces champs mystérieux pleins d'aigles et de pies,
Où des sorcières sont à la brume accroupies
Que ton visage bas et fourbe, ô sombre roi !

ATTILA

Après avoir plané partout dans la bataille,
La mort, faucon, revient se poser sur mon poing.

Victor Hugo, dans l'un de ses projets, semble avoir adopté pour la *Légende des Siècles* l'ordre géographique. Il faisait ainsi une sorte de tour du monde, pénétrant les mœurs et les coutumes des différents pays. De là un grand nombre de vers jetés çà et là, avec, au coin de la page, l'indication du pays. Pour terminer, des notes sur les crimes des rois d'Angleterre, avec quelques mots sur chacun d'eux, projet de poème abandonné.

Afrique

Les veuves
Ont, en signe de deuil, le front ceint de joncs verts.

Un dieu d'Afrique.

Peint en rouge, et debout, les deux mains enchaînées,
Sur un autel orné de plumes de hiboux.
A Mataka,
Le roi me fit servir un plat d'hippopotame.
O roi, combien as-tu de reines ?
— J'en ai deux.
L'une fait mes enfants, l'autre fait ma cuisine.
... Et tandis
Que le prêtre bénit la fosse ouverte, au son
Du violon persan fait d'un os de poisson,
L'aurore en souriant mouille de sa rosée
La vierge qu'on enterre en habit d'épousée.

Japon

Peintre japonais.

Peint avec des pinceaux à manche de bambou.

Dans l'école.

La lecture enseignée
Aux enfants accroupis par le maître à genoux.

Tarse (Assyrie).

Sur la place publique on voit un homme nu,
Carquois au dos, debout sur un lion cornu,
C'est un dieu.

Les Sauvages

Le Canaque est féroce et souriant ; l'Apache
Se coupe avec ses dents la langue, et puis la crache
Au visage de ceux qui l'ont fait prisonnier.

C'est le pôle

Tout un groupe lapon, muet, pensif, petit,
Père, mère, enfants, sœurs et frères, se blottit
Dans la neige où l'hiver funèbre les suffoque ;
Un sorcier esquimau vêtu de peau de phoque
Court dans son traîneau frêle attelé de sept chiens.

Terminons cette série de notes par une jolie définition de la Sicile :

Sicile

Agrigente est en marbre et Catane est en fleurs ;
Carthage eût jalousé Messine aux six fontaines ;
Selon qu'au fond du golfe aux collines lointaines,
L'ardent soleil, du bout d'un rayon la touchant,
La teint de rose à l'aube ou de pourpre au couchant,
Son ombre tour à tour va, sur l'onde sereine,
De la mer d'Ionie à la mer de Tyrrhène.

Dans une note, Victor Hugo explique pourquoi il a insisté sur un certain côté de l'histoire :

Ce qu'on pourrait appeler la question des investitures s'offre sous trois faces différentes dans trois des poèmes que contient cette première série (!*le Petit Roi de Galice*, *Eviradnus*, *Fabrice*). Il y a de ces faits-là dans presque tous les mystères qui sont la formation même des races royales, et qu'on nomme les *légitimités*. Il était donc utile d'insister sur ce côté remarquable de l'histoire. A mesure que la *Légende des Siècles* se déroulera, d'autres aspects se présenteront successivement.

Dans les notes prises pour *Eviradnus*, nous retrouvons deux listes des rois de Bohême et de Pologne.

Au bas d'une longue liste de noms turcs, prise en vue d'un poème sur le siège de Candie, on lit ce titre :

Nice et Miette, comédie (un acte).

Des vers d'écriture fort différente, l'une ancienne, l'autre contemporaine de l'époque où l'*Aigle du Casque* a été écrit, n'ont pas été utilisés dans le texte définitif.

Au moment où Tiphaine et Angus sont en présence, Tiphaine fond sur Angus, qui s'enfuit ; il le poursuit et rencontre un vieil ermite. C'est là que prend la version suivante :

Çà, moi qui suis gendarme et qui m'épanouis
En guerre, et dont l'armure est nuit et jour battue,

Moi qui voudrais manger les hommes que je tue,
Qui si je n'étais duc, voudrais être bourreau,
Moi qui suis, quand j'ai soif, jaloux de mon fourreau,
Bouche ouverte qui boit le sang de mon épée
[éventrerais]
Qui si j'étais César, dévorerais Pompée,
Et si j'étais Pompée et que César tombât,
A ma merci, captif, après un grand combat
Si j'avais sous mes pieds ce vieux libertin chauve,
Mâcherais dans mes dents comme une bête fauve
Des morceaux de son cœur vivant et furieux
Et les recracherais à la face des dieux.
Moi, l'homme que voilà, croyez-vous pas, vous autres,
Me faire évanouir devant vos patenôtres
Et me faire accroupir avec une oraison
Comme un moine qui vit d'eau claire et de cresson.

Avant que l'Aigle parlât, Tiphaine avait sans doute coupé les mains du vieil ermite, qui criait pitié pour l'enfant :

Ton épée, en coupant
Les mains jointes d'un vieux, a tué la prière.

L'aigle est un chevalier, sachez cela, bandits !

Ou :

Car l'aigle est un oiseau de guerre qui se pose
Au front des gens de foi...
Et qui, fier compagnon des cœurs droits et hardis,
Va sur les chevaliers et non sur les bandits.

Prépare-toi, je vais te crever les deux yeux.

Alors l'horrible oiseau se mit à becqueter
Ce misérable ainsi qu'une grenade mûre.
D'abord, et pièce à pièce, il arracha l'armure.
Puis lambeaux par lambeaux il arracha la chair.
On vit tour à tour pendre au bout du bec de fer
Les deux yeux et la langue, et l'oreille et la joue.
Et cet homme vivant qui râlait dans la boue
Et tout sanglant tordait son squelette fumant,
L'oiseau le dépeçait aussi tranquillement
Qu'un corbeau qui le soir mange une bête morte.

On ne le voyait plus qu'on entendait encore,
Au-dessus des forêts à l'ombre habituées,
Ses deux ailes d'airain sonner dans les nuées.

Sur un numéro de la *Correspondance d'Orient* (7 juillet 1869), sont tracés presque illisiblement et en tous sens, le plan et les vers jalons de *Welf*, *castellan d'Osbor*. A noter au milieu des apostrophes violentes de Welf, ce joli vers :

Fin mai, les papillons commencent à vieillir.

N'est-ce pas le premier nom de Welf que Victor Hugo a indiqué dans ces trois vers :

Jacques de Rachaiglon règne, son nom l'indique,
Dans une aire au sommet d'une roche héraldique ;
Son burg est redoutable et son nid est affreux.

Jeanne d'Arc devait évidemment figurer dans *la Légende des Siècles*. Nous avons trouvé sur elle ces deux indications :

Jeanne d'Arc,

Jeanne, avec ses cheveux coupés courts, en sébile.

Le bûcher.

On la vit un moment toute nue à travers
Le voile dévorant de la flamme livide.

Quant au *Régiment du baron Madruce*, voici la justification de la sévérité du poète dans cette pièce :

Pour comprendre le sentiment qui a dicté cette pièce, il suffit de se rappeler l'épouvantable terrorisme auquel furent livrés, vers le milieu du dix-septième siècle, un certain nombre des Etats soumis à la domination de l'Autriche, notamment les trois années de supplices quotidiens consécutifs dont Pesth et la Hongrie ont gardé le souvenir, et le rôle que joua dans cette tragédie lugubre la garde impériale suisse, dont on voit l'uniforme au musée de Lucerne. Du reste, pour que la pensée de l'auteur soit comprise tout entière, et qu'on ne voie pas, ce qui est loin de son esprit, la réprobation d'un peuple là où il n'y a que flétrissure d'un fait dénonciable, l'auteur reproduit une page extraite du livre *le Rhin*, écrite il y a dix-huit ans, page qui exprimait sa pensée alors et qui l'exprime encore aujourd'hui.

Curieuse ébauche d'un poème abandonné sur la responsabilité :

Le crime. C'est celui qui le veut qui le fait.
Le poignard vient surtout de la main qui l'aiguise,
Je ne sais, quand je vois tomber le duc de Guise
Si le page Alfrenas frappait, ou si c'était
Lognac qui fit le coup avec Saint-Capautet,
Et si le cardinal fut, au fond des mansardes,
Tué par quatre archers du régiment des gardes,
J'ignore ces bandits ; mais je vois l'assassin,
Le roi.

Un fragment de récit de l'oncle de Victor Hugo, Louis Hugo :

Fils, on avait beaucoup de gloire et peu d'argent,
Moi, j'étais volontaire, on m'avait fait sergent ;

J'étais blond, rose, imberbe, infatigable, agile.
Pas poltron, et j'avais dans ma poche un Virgile.
De hauts sapins groupés sur de grands rochers nus,
C'est la Murgthal ; un mont tout noir, c'est le Taunus.

Un fragment, qui a tout l'attrait d'une *Chose vue*, même d'une chose vécue, nous donne l'origine de la poésie publiée sous le titre : *Question sociale ;* Victor Hugo avait bien rencontré la petite abandonnée dont il trace le portrait ; il a seulement un peu vieilli cette enfant de dix-huit mois, dont il a fait une « Némésis de cinq ans » :

La petite fille, toute petite, rencontrée rue des Cornets, pleurante, pieds nus sur le pavé glacé, chemise trouée, yeux hagards. Elle criait désespérée et regardait le ciel. Elle semblait faire des reproches à l'infini, elle lui disait : Pourquoi m'écrases-tu, moi, l'atome ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? Elle était terrible et fatale. Euménide de dix-huit mois ; Méduse au berceau.

Puis ce sont des fragments sur la mer :

Paroles du pêcheur — La Mer

... L'eau se lamente. .
Lugubres visions ! parfois, dans la tourmente.
Une flamme se pose à la pointe des mâts.
Le vent a l'air d'un fou. Sous son lugubre amas,
Le nuage qu'emplit l'ombre extraordinaire
S'efforce d'étouffer la foudre, et le tonnerre,
Noir, tâche d'éventrer le nuage hideux.
L'hydre est sur le dragon ; ils se tordent tous deux ;
L'un vomit les éclairs, l'autre crache la pluie.

Le navire marche...
... Et voici le matin.
L'immense océan noir bleuit sous l'aube sombre.
La voile est dans le jour, le navire est dans l'ombre
Puis tout s'éclaire.

Nappe de clarté sur la mer.

Le resplendissement immense de la mer.

Cette mélancolie immense de la mer.

Eruption — Tremblement de mer

La terre sous la mer remue autour du gouffre,
Sous l'Océan, percé par de longs jets du soufre,
La lave s'enfle, et gonfle à son souffle les flots,

Tempête

... Le vent bouleverse la mer.
Le navire éperdu court sur les lames vertes ;
D'une couche de sel les vergues sont couvertes ;
L'embrun des flots atteint à la pomme des mâts.

Quelques vers jetés çà et là, ébauches de quelque drame ou de quelque récit héroïque :

LE VIEUX ROI MOURANT, *à son fils :*

Mon fils, conduisez-vous noblement. Etre roi,
C'est être gentilhomme un peu plus que les autres.
Voilà tout.

Chant

Ne trempe point au sang d'un lâche ton épée.
Elle te trahirait.

La mère d'un héros ne doit pas être femme ;
La mère hait son fils qui le préfère infâme
Et lâchement vivant à loyalement mort.

La mort

Hélas ! faux désirs, fausses flammes !
Le cœur par la chair se corrompt.
Quand on n'aura plus que des âmes,
Comme les âmes s'aimeront !

... Pourquoi ces cris stupides ?
... Je suis funeste, implacable et serein.
Je plane avec l'éclair dans mes serres d'airain.
Je n'ai point de colère et je hais. C'est ma règle.
La colère, c'est l'oie ; et la haine, c'est l'aigle.

Sur une grande feuille où chevauchent en tous sens des notes relatives au poème des *Quatre jours d'Eleüs*, on lit ces deux vers qui rappellent Gavroche :

LE MÔME, *content de la portière*

Ce monstre est excellent au fond,
Et le bon Dieu a mis une âme, une pépite
D'or pur dans cette vieille affreuse et décrépite.

Voici des vers charmants épars sur quelques feuillets :

... Le jour paraît. Du haut des monts,
L'aigle, sur le soleil appuyant ses prunelles,
S'envole, et tour à tour ouvre et ferme ses ailes
Comme les deux battants des portes d'un palais.

Le ruisseau, qu'interrompt le précipice, tombe,
Se divise, cours d'eau que juin fait indigent,
Pend aux pointes de l'herbe en longs filets d'argent,
Ondoie et flotte, et met des cheveux au roc chauve.

Femme, qui parles mal de ton mari, prends garde,
Car ton petit enfant te regarde étonné.

. . . . O Dieu !
Lorsqu'ainsi qu'un semeur vous vanniez les étoiles,
Quand vous laissiez, ainsi qu'aux trous d'un arrosoir,
Passer et se répandre au loin dans le ciel noir
Les astres, pluie immense, à travers votre crible ;
Quand vous écheveliez la comète terrible !

... et sur l'autel du village indigent,
Entre le soleil d'or et la lune d'argent,
On voyait resplendir une hostie en la droite
De Dieu le père, assis dans une chaise étroite.

Terminons ces notes par la reproduction de quelques fragments, sortes de visions fantastiques rappelant l'inspiration du poète des *Ballades :*

Il faudrait, pour pouvoir mesurer ce démon,
Prendre la toise au fond du rêve, et les coudées
Dans la profondeur vague et sombre des idées ;
Un de ses bonds touchait le bien, l'autre le mal ;
Et sa longueur allait de l'homme à l'animal,
Quoiqu'on ne vît point là d'animal, et point d'homme ;
Il eût comblé l'espace entre Eden et Sodome.

Un spectre chevalier parut sur l'horizon ;
Son armure était pâle à travers un frisson,
Et faite avec du clair de lune ; son épée
Etait du feu tremblant dans une main crispée.

Le bon géant Othrys se mit à parler bas
De façon seulement à couvrir le tonnerre ;
Car lorsque Othrys parlait de sa voix ordinaire,
Pluton, sourd pour mille ans, se sauvait dans son trou,
Neptune s'enfuyait comme s'il était fou
Et Jupiter rendait du sang par les oreilles.

. . . .
De grands casques hideux couvraient ces têtes blanches.
Les uns avaient dans l'œil les blêmes avalanches,
D'autres l'affreux naufrage au pied du vague écueil,
D'autres tous les aspects possibles du cercueil,
Depuis l'humble berceau jusqu'au puissant navire ;
D'autres semblaient penchés sur tout ce qui chavire ;
D'autres étaient hagards du cri des nouveau-nés,

Tous ces vieillards étaient les démons condamnés
Chargés de l'entretien des fléaux de la terre.
On les entend parfois parler dans le tonnerre ;
Parfois dans un éclair on voit l'un d'eux passer.

Ainsi les sylphes, nus sous le zénith profond,
Rôdent sans domicile, ô nuit funèbre, et vont
Occuper dans les bois, que les vents effarouchent,
Les nids, vacants parfois, quand les oiseaux découchent.

Gustave SIMON.

(*Le Temps* du 25 septembre 1909).

II

LA MAISON DE SCHILLER

Au cours de cette année, l'aménagement de la maison de Schiller à Weimar, — celle qu'il avait achetée, et où il habita jusqu'à sa mort, dans la rue qui porte aujourd'hui son nom, — a été très heureusement modifié. Au lieu de l'espèce de bric à brac qu'on y avait accumulé, on est parvenu à reconstituer l'intérieur du poète, avec les meubles et les objets mêmes qui avaient été les siens. On sait que Schiller s'était arrangé dans les mansardes un petit appartement particulier, composé d'une antichambre, d'un salon de réception et d'un cabinet de travail, dans lequel, plus tard, on tira aussi son lit.

La maison avait été vendue par les héritiers en 1827 et la ville n'en fit l'acquisition que vingt ans plus tard, vide de tout souvenir authentique. C'est pièce à pièce, et souvent de très loin, qu'il a fallu rapporter le mobilier, pour rendre à ces chambres leur aspect primitif. Le secrétaire du poète a été cédé par un de ses arrière-neveux, M. Fr. v. Schiller ; le presse-papier, par l'impératrice Augusta ; le lit ne disparaît plus sous un monceau de couronnes, il est garni de draps et d'une couverture que le fils même de Schiller, Karl, a légués. Au chevet du lit, une petite table, qui porte le miroir, le chandelier et la tasse à café, revient, ainsi que la chaise de cuir devant le bureau et un fauteuil près du poêle, de chez la grande-duchesse Maria Paulowna. Aux murs, les gravures en couleurs avec des vues du Midi ont été rendues par un petit-fils, M. de Gleichen-Russwurm ; la tabatière à priser par le fils

Karl ; la guitare de la femme du poète, par Mme Junot, fille de Schiller. Le piano porte à l'intérieur, à l'encre, de la main de Karl von Schiller : « Friedrich Schiller 1803. »

Le salon contient en majeure partie les meubles rachetés à Marbach, avec quelques portraits. L'antichambre seule est demeurée une sorte de Musée, avec des vitrines renfermant toutes sortes de souvenirs contemporains et postérieurs, entre autres le manuscrit original de *Wallenstein*, orné des strophes à effet que le Hofschauspieler Graff, de Weimar, y avait ajoutées et contre lesquelles Schiller semble avoir été impuissant.

(*Le Mercure de France* du 1er août).

POÉSIES

Ermitage urbain

I

LA LIBRAIRIE

. . . .
. . . .

II

LES LIVRES CAUSENT

L'atmosphère est tenue égale
Dans ce printemps clos ; nord, midi
Ne s'y combattent ; la cigale
S'y plairait ; dragon dégourdi,

Le lézard que l'avril délivre
S'y croirait ailé ; les esprits
Dont chacun est l'hôte d'un livre
Quittent les textes noirs, leurs nuits.

Ceux de poids, ceux qui des in-seize
Sortent légers, plus sérieux
Peut-être pour qui mieux les pèse,
Se mêlent, causent, jeunes, vieux.

Et tous s'en donnent à cœur joie ;
Pascal et La Rochefoucauld
Se discutent ; Ma Mère l'Oie
Cloche entre Hérodote et Perrault.

Rival déçu, se précipite,
Avec trois grands saluts, Ponsard
Aux pieds d'Hugo ; mine dépite,
Boileau seul ne voit pas Ronsard.

Montesquieu préside une assise ;
Laclos y blâme Crébillon
Jugé leste ; François d'Assise
S'y fait doux pour François Villon.

Manon Lescaut dit à Musette :
Nous sommes sœurs, ni moins ni plus ;
Vous plûtes dans une gazette,
Un abbé me lança, je plus.

A côté, question sereine,
Des skaldes blancs cherchent s'ils ont
Bien compris le monde, le Frène
Yggdrasil, vaste, au pied profond.

Un entretien fortuit confronte
La Valkyrie et l'Apsara ;
Antar, fils d'Agar, se raconte
A David issu de Sara.

Dans l'angle qu'ils font solitaire,
Ombrageux, susceptibles, fiers,
Quelques-uns aiment à se taire,
Vivant en eux, d'eux seuls, amers.

Ils sont rares, ces misanthropes ;
Des rêveurs épars le sont moins ;
Astre en eux, ces héliotropes
Se cultivent pour les témoins.

Vigny n'est de sa tour d'ivoire
Descendu, casque empanaché ;
Une détresse lui fait boire
Tout le sang par Samson craché.

Les sentiments et les idées
Suivent au plafond, ciel stellé,
Des fils de vierge dévidées
Par l'aile du rêve envolé.

Ce retrait d'immatérielle
Sonorité vaut tout salon
Où le lambris n'entend querelle,
Le parquet le choc d'un talon.

Une oreille philosophique
Y percevrait peu ; le tympan
De l'homme doit au mythe orphique
Laisser Cybèle, Isis et Pan.

Sagesse, puisqu'il faut descendre
Enfin de trop haut, revenons
Aux cadres que l'on peut dépendre,
Aux visages portant des noms.

Demandons aux fronts de maîtrise,
Aux lèvres graves ou de pli
Sigillé, la science acquise
Par tant de travail accompli.

L'humanité va-t-elle, en marche,
Gagner le large, ou le vaisseau
Qui la porte n'est-il qu'une arche
Tournant en l'orbe d'un cerceau ?

Notre monde pour fins dernières
A-t-il ombre ou jour, glace ou feu ?
Des énigmes, vos prisonnières,
Livrez-nous quelque chose un peu.

Leur conseil est, lorsqu'ils s'avisent
De répondre : Fermez les yeux
Sur nos pages ; en elles gisent
Bien des erreurs de clichés vieux.

Ne condamnez la confiance
Mais ne la prodiguez sur rien.
Telle quelle oyez l'ambiance
Calme ici, murmurant : Combien,

Combien de haines assoupies
Depuis Vanini, Bayle, Huet !
Pour les bons lecteurs plus d'impies,
En paix Voltaire et Bossuet.

Des Spinozas aux Malebranches,
Des Hollandes aux Calvados,
C'est la paix sur toutes les tranches,
Dans les pages, dans l'or des dos.

Ce cabinet vaut mieux qu'un temple
Fermé par Numa ; tenu hors
Des vains conflits, il est exemple
Aux temps, conférenciers les morts.

E. PRAROND.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

LA REVUE du 15 septembre. — *Stendhal et la Légion d'honneur* par Jean Mellia. — Du 1er octobre : *Sainte-Beuve et Charles Labitte,* d'après la correspondance inédite de Sainte-Beuve, Ph. Charles, Ch. Louandre, etc. par Léon Séché.

LE CORRESPONDANT. — *Notes sur Stendhal* par Blanchard de Farges.

LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE (juillet-septembre). — *A propos du voyage en Amérique de Chateaubriand* par Pierre Martino. — Etude sur quelques sources des *Burgraves* par Jean Giraud. — Sur un fragment inédit de Lamennais par Christian Maréchal. — *Fragments inédits des Mémoires d'outre-tombe* par Anatole Feugère.

LE FIGARO du 19 juin : *Victor Hugo à Fourqueux.* — Du 9 octobre : *Les Inspiratrices de Balzac,* Hélène de Valette, d'après des documents inédits, par Léon Séché.

LA REVUE DES DEUX-MONDES du 15 septembre : *Une amie de Sainte-Beuve,* Mme d'Arbouville, d'après sa correspondance inédite, par Léon Séché.

LA REVUE DE PARIS des 15 septembre et 1er octobre : *Lettres de George Sand à Fromentin.*

FEUILLES D'HISTOIRE DU XVIIIe AU XXe SIÈCLE, no d'avril : *A. Ch. Barbès et Mme Desbordes-Valmore ;* no de juin : *Une soirée à Paris en 1835 :* Bellini, Musset, Heine et la princesse Belgiojoso, par E. Henri Bloch.

LE MERCURE DE FRANCE, du 1er octobre : *Sainte-Beuve mondain,* d'après la correspondance inédite de Mme d'Arbouville.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE DES AMATEURS, A. Ferroud, 127, boulevard Saint-Germain. — *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857*, 1 vol. grand in-8° par René Descharmes.

Ceux qui voudraient connaître Flaubert à fond, dans sa vie et dans son œuvre, devront se procurer ce très beau livre. Il est impossible d'être plus complet, plus impartial et mieux averti. M. René Descharme a divisé son ouvrage en trois parties. La première, qui va de 1821 à 1840, comprend l'enfance et l'adolescence, le collège, les premières amitiés, le premier amour.

Et M. René Descharmes nous montre Flaubert subissant ce qu'il appelle la crise de souffrance morale, et les premières idées d'art de Flaubert sortant de cette crise.

La deuxième partie, qui va de 1840 à 1849, comprend le baccalauréat, le voyage dans le midi, les études de droit à Paris, la maladie de Flaubert et ses conséquences, son voyage en Italie, sa liaison avec Maxime du Camp et Louise Colet, son amitié avec Louis Bouilhet. Et comme œuvres : *Par les champs et par les grèves* et la préparation de la *Tentation de Saint-Antoine*.

La troisième partie, qui s'étend de 1850 à 1857, traite de la *Première tentation de Saint-Antoine*, du voyage que Flaubert fit en Orient de 1849 à 1851. M. René Descharmes étudie l'individualisme du grand romancier, sa théorie de l'art pour l'art, et les origines de *Madame Bovary* qui reste son chef-d'œuvre.

Le volume se termine par des fragments inédits du voyage de Flaubert en Bretagne, dont quelques-une tout à fait remarquables.

M. René Descharmes a eu en communication beaucoup d'inédit et a tout vérifié aux sources.

MÊME LIBRAIRIE. — *Un ami de Flaubert, Alfred Le Poittevin, œuvres inédites* par René Descharmes, 1 vol. grand in-8°.

Alfred Le Poittevin ayant été dans la première jeunesse de Flaubert ce que Bouilhet fut dans la seconde, l'auteur de cette brochure a pensé qu'il serait utile d'étudier la vie et les œuvres de cet ami fidèle. Il a bien fait, mais si, comme il nous l'apprend, son influence fut grande sur Flaubert, on sera quelque peu déçu en lisant ses productions littéraires, car elles n'ont absolument rien de remarquable ; mais ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive. On peut être d'excellent conseil, avoir un goût très sûr, et n'être qu'un médiocre écrivain.

LIBRAIRIE LEMERRE. — *Les Beaux Rêves* par Emile Blémont, 1 vol. de poésies, prix 3 fr. 50.

M. Emile Blémont se renouvelle à chacun de ses livres. Il y a des choses tout à fait belles dans celui-ci. Je citerai d'abord *Eve exilée* et puis *le Jardin des âmes* et la *Fée sans nom.* J'aime beaucoup également ces jolis vers :

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

Un jour qu'il chevauchait sur un chemin des Gaules,
Saint Martin vit un vieux presque nu. Par pitié,
Il ôta le manteau qui couvrait ses épaules
Et pour le malheureux en coupa la moitié.

Novembre glaçait tout, et la bise était dure ;
Mais dès qu'à ce vieillard il eut fait un cadeau,
Saint Martin étonné sentit moins la froidure,
Quoiqu'il n'eût plus sur lui qu'un seul pan du manteau.

Le ciel devenait bleu, l'air chaud, la terre douce ;
Le soleil rayonnait comme en des mois meilleurs ;
Et sur les arbres verts, dans l'herbe, dans la mousse,
Au chant des nids s'ouvrait la corolle des fleurs.

Depuis ce jour, afin d'en marquer la mémoire,
La Saint-Martin chez nous ramène un peu l'été.
— Soyez bons ! vous verrez, même en la saison noire,
Le renouveau sourire à votre charité.

Le volume des *Beaux rêves* est tout parfumé de cette odeur évangélique.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

LIBRAIRIE EMILE-PAUL. — *Belles du Vieux Temps* par le vicomte de Reiset, 1 vol. in-8°.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION. — L'influence des Romantiques français sur la poésie roumaine par N. I. Apostolescu, docteur ès-lettres, 1 vol. in-18.

LIBRAIRIE SANSOT. — *Les Pastorales*, poésies par Marie Daugnet, 1 vol. in-18.

Le Gérant : Léon SÉCHÉ.

HELÈNE DE VALETTE

(*D'après des documents inédits*)

I

La correspondance de Balzac renferme cette lettre, datée de Paris, 1840 :

« *A Madame de V...*

en lui envoyant les épreuves corrigées de *Béatrix*

« Madame,

« Voici les épreuves de *Béatrix*, ce livre auquel vous m'avez fait porter une affection que je n'ai jamais eue pour aucun livre et qui a été l'anneau par lequel nous avons fait amitié.

« Je ne donne jamais ces choses qu'à ceux qui m'aiment, car elles témoignent de mes longs travaux et de cette patience dont je vous parlais. C'est sur ces terribles pages que se passent mes nuits, et parmi tous ceux à qui j'en ai offert, je ne sache pas de cœur plus pur et plus noble que le vôtre, malgré ces petites atteintes à la foi qui ne viennent sans doute que de l'excessif désir que vous avez de trouver un pauvre auteur plus parfait qu'il n'est possible.

« Ce matin, j'achevais de vous écrire, chère amie, quand le directeur des Beaux-Arts est venu pour la seconde fois.Il m'a offert *momentanément* une indemnité qui ne faisait pas votre somme (1). J'ai refusé. Je lui ai dit que j'avais droit ou non, et que si c'était oui, il fallait que mes obligations envers des tiers fussent au

(1) Cete indemnité était offerte à Balzac, au nom de l'Etat, pour compenser le dommage que lui avait causé l'interdiction des représentations de « Vautrin », qui fut joué à la Porte-Saint-Martin le 14 mars 1840.

moins remplies ; que je n'avais jamais rien demandé ; que je tenais à cette noble virginité et que je voulais ou rien pour moi, ou tout pour les autres !

« Il s'en est allé très heureux, m'a-t-il dit, de ce que je lui disais et m'a remis, pour une plus ample satisfaction, à l'issue de la lutte parlementaire.

« Je vous rapporte cela parce que ce sont vos affaires.

« D'ailleurs, malgré cet échec et ma maladie, mon courage n'est pas abattu. Je pourrai puiser à d'autres ressources, celles de la librairie, pour remplir mes engagements.

« Je vous envoie mille amitiés, et me sens un peu fatigué ce soir.

« Adieu, chère ! »

Quelle était cette dame de V... pour qui Balzac avait tant d'affection et de reconnaissance ? Personne n'a encore pu la démasquer, pas même M. de Spoelberch de Lovenjoul, qui savait son Balzac sur le bout du doigt. Cependant, elle semble avoir tenu une certaine place dans la vie du grand romancier. On n'emprunte pas de l'argent à une femme — car évidemment l'indemnité qu'on offrait à Balzac était destinée, dans son esprit, à rembourser Mme de V... — quand on ne lui a pas livré la clef de son cœur.

Je l'ai cherchée longtemps avant de la trouver. Il est vrai que Balzac a tout fait pour dérouter les recherches. Ouvrez plutôt le roman de *Béatrix* et lisez attentivement la dédicace :

A Sarah.

« Madame,

« Par un temps pur, aux rives de la Méditerranée, où s'étendait jadis l'élégant empire de votre nom, parfois la mer laisse voir, sous la gaze de ses eaux, une fleur marine, chef-d'œuvre de la nature : la dentelle de ses filets teints de pourpre, de bistre, de rose, de violet ou d'or, la fraîcheur de ses filigrames vivants, le velours du tissu, tout se flétrit dès que la curiosité l'attire et l'expose sur la grève. De même, le soleil de la publicité offenserait votre pieuse modestie. Aussi dois-je, en vous dédiant cette œuvre, taire un nom qui, certes, en serait l'orgueil ; mais, à la faveur de ce demi-silence, vos magnifiques mains pourront la bénir, votre front sublime pourra s'y pencher en rêvant, vos yeux, pleins d'amour maternel, pourront lui sourire, car vous serez ici tout à la fois présente et voilée. Comme cette perle de la Flore marine,

vous resterez sur le sable uni, fin et blanc, où s'épanouit votre belle vie, cachée par une onde, diaphane seulement pour quelques yeux amis et discrets.

« J'aurai voulu mettre à vos pieds une œuvre en harmonie avec vos perfections ; mais si c'était chose impossible, je savais, comme consolation, répondre, à l'un de vos instincts en vous offrant quelque chose à protéger.

« Aux Jardies, décembre 1838. »

Il y a apparence que cette perle de la Méditerranée n'était autre que Mme de V... Mais la teneur même de cette dédicace, bien loin d'éclaircir le mystère de ses origines, ne faisait que l'épaissir davantage. Avions-nous affaire ici à quelque autre *étrangère* de marque, ou bien Balzac, pour nous intriguer, jouait-il simplement avec son nom ?... Je pris la carte de la Méditerranée et, guidé par son initiale, je cherchai sur les eaux bleues « l'élégant empire » de Mme de V... Bientôt surgit à mes yeux une île dont le chef-lieu se nomme Cité-Valette. C'est l'île de Malte. La Cité-Valette fut longtemps la résidence des grands-maîtres de l'ordre de Malte. Fondée en 1566 par le grand-maître Parisot de la Valette, elle fut assiégée, mais inutilement, par les Turcs en 1665. Bonaparte l'assiégea à son tour et l'enleva en 1798, mais les Anglais la reprirent, en 1800, malgré l'héroïque résistance du général Vaubois, et depuis l'île est restée sous leur domination.

Est-ce que, d'aventure, l'amie de Balzac se serait appelée Mme de Valette ?

J'en étais là de mes recherches et de mes conjectures quand le hasard, qui finit toujours par servir ceux qui l'aident, confirma mes soupçons d'une manière tout à fait inattendue.

La ville de Vannes possède un vieux médecin qui connaît comme pas un l'histoire de la chouannerie dans le Morbihan. C'est le docteur de Closmadeuc. Plusieurs fois déjà il m'était arrivé de recourir à ses lumières, et ce n'avait jamais été en vain. Or, il y a quelques années, me trouvant assis à côté de lui dans un banquet à Vannes, je lui demandai, au cours d'une conversation, s'il ne savait rien de particulier sur les séjours de Balzac en Bretagne :

— Vous tombez comme mars en carême, me dit-il ; j'ai justement entre les mains tout un dossier sur le roman de *Béatrix* dont l'action se passe à Guérande.

Et moi d'ouvrir de grandes oreilles et d'écouter l'histoire que je vais conter tout au long à mon tour, après en avoir vérifié aux sources les plus petits détails.

II

On sait que Balzac traitait le roman en historien qui marche appuyé sur des documents sûrs. Si les personnages qu'il a mis en scène nous paraissent si vivants, c'est qu'ils ont vécu de la vie réelle ; si ces paysages sont d'une exactitude quasi photographique, c'est qu'il les a peints d'après nature. Les villes qui servent de théâtre aux cent mélodrames de la *Comédie humaine* peuvent se transformer et même disparaître, on les reconstruirait, au besoin, à l'aide de ses descriptions minutieuses. Est-il rien de plus pittoresque et de plus vrai, par exemple, que ses tableaux de Fougères et de Guérande ? Il faut reconnaître aussi que Balzac ne craignait pas sa peine : il aurait fait trois cents lieues en diligence pour visiter une maison qui pouvait servir de théâtre à tel ou tel de ses romans. Quand il entreprit d'écrire les *Chouans*, il se mit en rapports avec le général baron de Pommereul (1), qui l'appela et le retint quelque temps à Fougères. Avant d'écrire *Béatrix*, il s'était promené dans toute la presqu'île guérandaise, sous la conduite de Mme de V..., lisez : HÉLÈNE-MARIE-FÉLICITÉ VALETTE, car c'est ainsi que se nommait celle à qui Balzac a dédié ce livre.

Et voyez combien j'avais raison, tout à l'heure, de m'arrêter dans la Méditerranée, à l'île de Malte ! Les deux dernières syllabes du troisième prénom de cette dame forment, avec son nom patronymique, le nom même de *Cité-Valette*, chef-lieu de cette île. Et c'est aussi le prénom de Félicité que Balzac a donné à Mlle des Touches, l'héroïne du roman de ***Béatrix***.

Cependant, Félicité n'était pas le petit nom préféré de l'amie de Balzac, non plus que du romancier. Elle signait habituellement Hélène *de* Valette, bien qu'il ne soit pas prouvé qu'elle eût le droit de prendre la particule (2), mais ce faisant, elle flattait l'amour-propre de Balzac qui, n'ayant pas assez de son génie, s'était fabriqué, comme Hugo, des quartiers de noblesse.

Elle était née à Rochefort-sur-Mer, le 18 août 1808. Son père, Pierre Valette, était alors lieutenant de vaisseau. Il était originaire de Marennes (Charente-Inférieure) et avait été engagé comme

(1) Cf. « Balzac en Bretagne », par R. du Pontavice de Heussey.
(2) Dans tous ses actes d'état civil, sauf dans son acte de décès, elle est appelée Valette tout court. Son père aussi. Cependant, sur les registres de la mairie d'Hennebont, dans l'acte de décès de sa femme, il est appelé Pierre-François-Stanislas de Valette de Saint-Andiol, et il est inscrit, comme tel, à l'église Saint-Paterne, de Vannes, à l'acte de mariage de sa fille.

mousse en 1788 (1). Marié en 1807 à Sophie-Antoinette-Dominique Perrin de Pinmuré, native de La Rochelle (2), il avait eu le chagrin de la perdre dix ans après la naissance de sa fille (3), et, ne pouvant s'en consoler, il avait embrassé la carrière ecclésiastique. Mais il était resté prêtre libre et s'était fixé à Vannes, afin d'être plus près d'Hélène qu'il avait placée au couvent des Ursulines.

Cela me rappelle une histoire amusante arrivée au capucin Roux, le collaborateur de Buchez, qui, lui aussi, avait été marié avant de se faire moine, Roux s'était retiré à Rennes où il avait mis son fils en pension. Un jour que le jeune homme était venu voir son père, un paysan qui se trouvait là, tout étonné de leurs effusions, se permit de demander à Roux si c'était son fils.

— Mais non, s'empressa-t-il de répondre, c'est mon fils !

Le paysan fut tellement interloqué, que sans prendre le temps de réfléchir, il répliqua :

— A tout péché miséricorde (4).

Je reviens à Hélène de Valette. Elle avait dix-huit ans à peine et était encore chez les Ursulines, quand son père la maria à un notaire de Vannes qui avait passé la quarantaine (5). Ce tabellion, nommé Jean-Marie-Angèle Gougeon, était veuf en premières noces d'Aimable-Perrine Garnier de l'Hermitage et jouissait dans le pays d'une mauvaise réputation. On l'accusait tout haut d'avoir joué le rôle de dénonciateur dans le procès de Cadoudal, et tous les ans, à l'anniversaire de l'exécution de Georges, les royalistes morbihannais lui envoyaient une petite guillotine en bois, comme ceux d'Angers et des environs mettaient un verre de sang à la porte de l'abbé Bernier, chaque fois qu'il revenait en Anjou, pour lui rappeler la mort tragique de Stofflet, victime, croyaient-ils, de sa trahison.

Gougeon était-il vraiment coupable de cet acte de félonie ? Cela n'est rien moins que prouvé. Cependant, il y a contre lui des présomptions assez fortes. La plus grave est que, lors de l'arrestation

(1) Archives du Ministère de la marine. — De mousse il était devenu novice en 1793, matelot-timonier le 24 ventôse an II, enseigne de vaisseau le 26 thermidor an VII et lieutenant de vaisseau le 5 février 1807. En 1808, il était embarqué sur la frégate « Flore » avec ce dernier grade. On ignore la date où ses services prirent fin.

(2) Elle était fille de Lucin-Dominique Perrin de Pinmuré et de Lucile de Lissalde.

(3) Elle était morte à Hennebont (Morbihan) le 8 décembre 1818.

(4) Cette anecdote m'a été contée par Jules Simon qui avait beaucoup connu Roux. Moi-même j'ai été en relations avec son fils M. Roux-Lavergne qui devint et mourut maire de Lorient.

(5) Il avait quarante-huit ans étant né à Vannes le 8 avril 1778. Son mariage fut célébré le 18 janvier 1826, à six heures du matin.

de Cadoudal, il logeait à Paris avec Louis Léridant qui fut appréhendé comme complice et mourut en prison. Il n'est pas jusqu'à sa nomination de notaire qui ne lui ait été imputée à crime, et le fait est qu'à la date où cette charge lui fut octroyée (1805), elle avait l'air d'une récompense.

Cela étant, on peut s'étonner que l'abbé Valette, qui était royaliste, eût consenti à marier sa fille à cet homme suspect. Il est vrai que Gougeon pouvait rejeter sur son frère le crime dont on l'accusait, d'autant plus que ce frère avait disparu après les événements. Quoi qu'il en soit, Gougeon ne fut pas heureux avec sa jeune femme. Soit que tous les bruits qui couraient sur son compte l'aient indisposée contre lui, soit que leur trop grande différence d'âge ait fait éclater aussitôt l'incompatibilité de leur humeur, elle était à peine mariée qu'elle eut une intrigue avec un médecin de Vannes, et Gougeon parlait déjà de plaider en séparation quand il mourut (1). Ils n'étaient pas restés deux ans ensemble.

Devenue libre, Mme Gougeon reprit son nom de jeune fille et eut toute une série d'aventures galantes. Elle était si belle que, lorsqu'elle passait dans les rues de Vannes, tout le monde se mettait aux portes pour l'admirer (2). Pendant ce temps-là, son père avait quitté le pays pour n'être pas témoin, sans doute, de ses dérèglements.

Elle avait connu au couvent des Ursulines une pensionnaire de l'Ile-aux-Moines qui, depuis, s'était établie dans la presqu'île guérandaise. Elle renoua avec elle après son veuvage et à partir de ce moment elle fit de fréquents séjours au Bourg-de-Batz. Elle faillit même se noyer un jour dans le trait du Croisic, et cette circonstance fit qu'elle adopta quelques années après, la fille d'un paludier, nommé Le Callo, dont la femme l'avait sauvée des eaux. En attendant elle voulut tenir leur premier-né — un garçon qui vit encore — sur les fonts du baptême, avec le baron Larrey, son ami. La petite fille, prénommée Marie, en mémoire de Balzac, qui affectionnait particulièrement ce nom (3), suivit sa bienfaitrice à Paris, à l'âge de cinq ans (1855) et reçut une très bonne éducation. J'ai ouï dire qu'elle devint plus tard un professeur de piano très apprécié dans le faubourg Saint-Germain.

Comment et à quelle époque Mme de Valette entra-t-elle en relations avec Balzac ? C'était en 1836. Elle lisait beaucoup, et, der-

(1) C'était le 25 novembre 1827.
(2) Je sais d'elle une très jolie miniature et un beau médaillon exécuté en 1851 par David d'Angers.
(3) Lorsqu'il écrivait à Mme de Valette, il lui disait : « Ma chère Marie ».

rière les romans qui la passionnaient, elle était de celles qui cherchent à deviner la personnalité de l'auteur. Un jour, elle eut la curiosité d'écrire à Balzac. Celui-ci qui avait l'habitude de recevoir des lettres de femmes comprit tout de suite à qui il avait affaire. Il répondit de sa bonne encre, et une correspondance régulière s'ensuivit qui donna naissance assez vite à une liaison romanesque.

Balzac n'était alors en puissance d'aucune femme. « Je n'ai jamais été aimé qu'une fois » mandait-il un jour à Mme Hanska (1). On sait de reste par qui. Mais depuis 1832 il était en froid avec Mme de Berny qui, d'ailleurs, n'était plus jeune, et c'est justement cette année-là, au mois de septembre, que la duchesse de Castries lui avait donné rendez-vous à Aix-les-Bains. Elle était encore en deuil d'un amour qui l'avait remuée profondément et n'était pas d'humeur à contracter une liaison nouvelle, mais elle aimait les poètes, les romanciers, les artistes, tous ceux qui parlent à l'âme et à l'imagination, et, sans avoir jamais vu Balzac, elle s'était prise pour lui d'une sympathie très vive. Balzac, lui, était arrivé à Aix, le cœur battant, s'imaginant qu'à sa vue — bien qu'il fût tout le contraire d'un Antinoüs — cette grande dame allait tomber en pâmoison. Il fut tôt désillusionné. La duchesse se montra « fine, coquette, spirituelle, bien aimante mais bien dédaigneuse. » Après avoir enflammé Balzac elle le laissa se consumer comme un cierge à ses pieds. C'était la première fois que cela lui arrivait. Il trouva la chose dure, mais n'en resta pas moins l'ami de Mme de Castries, par vanité, parce qu'il était glorieux de sa nature et que l'amitié d'une duchesse authentique rehaussait singulièrement sa noblesse d'emprunt. Il y a plus : après lui avoir dédié *l'Illustre Gaudissart*, il la peignit au naturel dans *la Duchesse de Langeais*, et c'est à elle qu'il pensait sans doute, quand il écrivait, en 1840, à Mme de Valette, en lui envoyant les épreuves corrigées de *Béatrix*, qu'il ne donnait ces choses qu'à ceux qui l'aimaient. Il n'a pas seulement donné à Mme de Castries des épreuves de ses livres, il lui a donné aussi des manuscrits, dont quelques-uns ont passé récemment dans des ventes publiques.

III

Balzac avait donc le cœur libre lorsqu'il vint à Guérande, en 1836, attiré par Mme Hélène de Valette. Il connaissait déjà le pays

(1) « Lettres à l'Etrangère », t. II, p. 16.

pour l'avoir traversé deux ans auparavant. C'est, en effet, de 1834 qu'est datée sa nouvelle : *Un Drame au bord de la mer.* Il avait séjourné cette année-là quelque temps au Croisic, et j'ai causé plus d'une fois avec le vieux marin qui lui servit de guide dans ses excursions. « C'était, me disait-il, un homme pas fier et qui voulait tout savoir, mais qui avait la pièce assez difficile. »

En 1836, Balzac descendit au cœur de Guérande chez le voiturier Bernus, qui faisait le service des voyageurs et des messageries entre cette ville et Saint-Nazaire. Il habitait une maison du moyen âge : étage surplombant cuirassé d'ardoises, rez-de-chaussée crépi, orné de lattes de bois croisées, comme il y en avait tant jadis autour de la collégiale de Saint-Aubin. Elle était située rue Saint-Michel. On l'a démolie, il y a quelques années, mais on montre encore à Guérande un beau vieillard de quatre-vingt-trois ans, nommé Person, qui y a demeuré longtemps et n'en parle que les larmes aux yeux. C'est le propre neveu de Bernus. Ce vieillard, qui avait douze ans, en 1836, se souvient parfaitement de Balzac. « Il parlait peu, prenait des notes et marchait à grands pas. » Balzac allait quelquefois prendre ses repas dans un petit hôtel de la rue Sainte-Catherine, tenu par les demoiselles Bouniol, dont il est question dans *Béatrix*. La maison existe encore et est habitée bourgeoisement. Mais il préférait à toute autre la société de Bernus parce qu'il connaissait le pays comme sa patache, et c'est généralement le voiturier qui le conduisait où il voulait aller.

Et ici se pose tout naturellement la question suivante : quel fut l'apport direct et personnel de Mme de Valette dans le roman de *Béatrix* ? en d'autres termes, en quoi aida-t-elle Balzac à le composer ? Cette question n'est pas superflue, puisque Mme de Valette a prétendu un jour avoir collaboré à ce roman. J'avoue que je ne saurais démêler sa part. On sait quelles sont les héroïnes que la fantaisie de Balzac a mises ici en scène (1). Si, au lieu d'avoir été empruntées à la vie littéraire et artistique, elles avaient été tirées du sol breton, de la presqu'île guérandaise, la main de Mme de Valette pourrait être visible ; je ne la vois même pas dans le cadre du roman, car ce qui concerne l'hôtel du Guaisnic et toute la par-

(1) Au tome II de son ouvrage sur George Sand, Mme Karénine a très bien fait ressortir la ressemblance qu'on avait déjà remarquée entre Mlle des Touches et George Sand, entre Béatrix et Mme d'Agoult, entre Claude Vignon et Gustave Planche. Le nom de Conti qui représente Liszt est celui d'un avocat qui avait reconnu Balzac, en 1838, dans les rues d'Ajaccio et lui avait consacré un article dans le « Journal de la Corse. » (« Letres à l'Etrangère », t. I, p. 471).

tie purement locale pouvait tout aussi bien avoir été fourni à Balzac par le voiturier Bernus que par Mme de Valette. A part donc son prénom de Félicité que Balzac a donné à Mlle des Touches et queques traits de caractère qui pourraient à la rigueur se rapporter à sa personne, tant elle était excentrique, je ne vois pas ce que Mme de Valette apporta en propre au grand romancier qui a marqué le tout de sa griffe. Il y a bien la maison de Béatrix est marqué de la griffe de Balzac. Il y a bien la maison de Béatrix qu'on suppose avoir été habitée par elle, mais on ne saurait en vérifier la description, puisqu'elle n'existe plus. M. Person, petit-neveu de Bernus, m'écrit qu'il y a quarante ans elle était située près de l'église Saint-Aubin. Et quant au château des Touches, il n'est pas très sûr non plus que ce soit actuellement le château de Kerfur que l'on vend comme tel en cartes-postales. Cependant, j'y retrouve à peu de chose près les deux façades décrites par Balzac, notamment les fenêtres à grandes vitres du premier étage et les fenêtres à petits carreaux du rez-de-chaussée.

Mais alors même que Mme de Valette aurait habité l'hôtel de Béatrix, et son amie le château des Touches, son apport serait assez mince dans la construction du livre, puisqu'il se bornerait à une partie du cadre, à quelques particularités extérieures. Pour le reste, Balzac n'avait qu'à ouvrir les yeux, qu'à regarder le paysage. Il n'a pas sensiblement changé depuis 1836. La silhouette de Guérande, du côté du Croisic ou du côté de Saint-Nazaire, est pour ainsi dire restée la même. Les vieilles murailles qui emprisonnaient la ville sont toujours debout, les ormes du mail aussi qui la dominaient de leurs frondaisons drues et la faisaient ressembler, vue des marais salants, à une oasis au milieu du désert. Le vent de mer fait toujours rage dans le triangle désolé de la presqu'île. Sur la bordure, les clochers de granit du Bourg-de-Batz et du Croisic jalonnent toujours l'horizon, et par les routes, bordées de mulons de sel, qui conduisent à Guérande, on rencontre toujours les grands chapeaux noirs aux chenilles multicolores et les braies blanches des paludiers.

Mais une fois qu'on a pénétré dans la ville, que ce soit par les portes de Vannes, du Croisic, de Saillé, ou par la porte Saint-Michel qui est encore flanquée de ses deux tours en poivrière, l'aspect n'est plus le même que du temps de Balzac.

Les vieilles maisons, mal éclairées par des carreaux en cul-de-bouteille, qui se penchaient les unes vers les autres de chaque côté des ruelles tortues, comme des bonnes femmes encapuchon-

nées qui ont à se faire des confidences, les vieilles maisons au seuil usé, aux portes basses ferrées de gros clous, si curieuses et si pittoresques avec leur armature de bois ou leur cuirasse d'ardoise, ont fait place à des maisons neuves sans style qui tirent l'œil par tous les bouts et n'ont absolument rien à vous dire. Les gens mêmes semblent avoir changé de figures, tels de vieux portraits décrassés auxquels on a mis des cadres d'or flambants neufs. Il n'y a que le silence qui soit toujours aussi profond dans les rues, car les démolitions n'ont guère modifié les habitudes, et la vie de chacun : nobles, bourgeois, commerçants, ouvriers, a gardé, malgré les révolutions et les chemins de fer, le train régulier, paisible et monotone de gens accoutumés, derrière leurs hautes murailles, à regarder beaucoup moins au dehors qu'au dedans.

Voilà tout ce que je puis dire de ce roman qui, selon l'expression de Balzac, fut « l'anneau par lequel il fit amitié » avec Mme de Valette. »

Je pourrais montrer encore que le grand romancier a utilisé dans la trame de *Béatrix* quelques noms propres de la presqu'île, tels que ceux de Verneuil et d'Esgrignon (1). Je pourrais relever aussi quelques erreurs de détail commises par lui dans l'histoire et la géographie locales (2). Mais j'ai mieux à faire qu'à m'arrêter à ces vétilles. Il me tarde de parler des circonstances qui amenèrent la brouille entre les deux amants.

Leur liaison dura plusieurs années pendant lesquels Honoré était pour Hélène « mon cher trésor aimé ». C'est le doux nom qu'elle lui donnait dans sa correspondance qui fait partie du legs de M. de Lovenjoul à l'Académie française. Et lui-même signait habituellement ses lettres du pseudonyme de *Babouino* (3). Durant ce temps, chaque été, à l'époque de la cueillette du sel, ils revenaient ensemble passer une semaine ou deux à Guérande ou dans les environs. Mme de Valette s'était fixée définitivement à Paris et n'avait pas tardé à se faire remarquer par sa beauté et ses manières excentriques. Elle montait à cheval et souvent se costumait en Bretonne du pays de Batz pour aller voir Balzac aux Jardies. Mais son moindre défaut n'était pas précisément la fidélité en amour. Elle avait rencontré je ne sais où, peut-être chez

(1) Ce dernier nom pour d'Esgrigny qui fut porté par un des fidèles amis de Lamartine. Le Comte d'Esgrigny habitait au Pouliguen, petit port de pêche qui est au centre de la presqu'île.

(2) Par exemple, la Loire n'a pas quatre lieues de large à Paimbœuf, mais seulement la moitié, et ce n'est pas sur la place Bretagne, mais sur la place Viarmes à Nantes que fut fusillé Charette.

(3) Détail fourni par Mlle Le Callo.

l'auteur de *Béatrix*, un écrivain de cinquième ordre, nommé Edmond Cador, qui avait publié, en 1840, un volume de nouvelles intitulé *le Dessous des Cartes* (1). Ce Cador qu'elle avait admis dans son intimité eut l'indélicatesse de révéler un jour à Balzac tout ce qu'elle lui avait caché jusque-là, j'entends son véritable état civil. Il paraît — et cela résulte pour moi d'une lettre de M. de Lovenjoul qui est entre mes mains (2) — qu'elle s'était fait passer aux yeux de Balzac pour être née à Guérande et y avoir été élevée, comme paludière, par sa marraine, Mme de Lamoignon-Lavalette — d'où la fable de l'ancien « empire de son nom » que Balzac a mise en circulation dans la dédicace de *Béatrix* (3). Balzac ne savait pas non plus qu'elle avait été mariée au notaire Gougeon et croyait qu'elle avait encore sa mère (4).

Les révélations de Cador le mirent hors de lui et donnèrent lieu à un échange de lettres assez vives. Puis, comme Balzac était alors dans le plein de sa passion pour Mme Hanska, et que Mme de Valette avait contracté d'autres liens, un grand silence se fit entre eux que la belle Hélène ne rompit qu'à la mort de Balzac, arrivée, comme on sait, le 19 août 1850. Elle eut alors, au dire de M. de Lovenjoul, de sérieux démêlés avec la succession de son ancien ami, tant à propos de *Béatrix* qu'à propos de sa correspondance avec Balzac qu'elle réclama à Mme Hanska.

Vingt ans après, le docteur de Closmadeuc la rencontra à Sarzeau et lui donna ses soins. Elle était encore belle et pleine de vie sous ses cheveux blancs. Cependant il lui restait peu de jours à vivre. Elle mourut, en effet, le 14 janvier 1873, rue de Lille, 91, au domicile du baron Larrey qu'elle avait institué son légataire

(1) Ce livre parut chez Delloye, l'éditeur romantique.

(2) Cette lettre est du 26 avril 1907. Elle était adressée à M. Person, notaire à Plouguenast (Côtes-du-Nord), petit-neveu de Bernus à qui M. de Lovenjoul demandait des renseignements sur le voyage en 1836 de Balzac à Guérande, et qui a bien voulu me la communiquer.

(3) J'ai voulu savoir quelle avait été la marraine de Mme de Valette et je me suis adressé pour cela au curé de la paroisse de Saint-Louis à Rochefort-sur-Mer, qui m'a envoyé son certificat de baptême. Il appert de cette pièce qu'elle fut baptisée le 20 août 1808 — soit deux jours après sa naissance et qu'elle eut pour parrain François-Charles-Henri Chartier, et pour marraine Marie-Félicité Burgaud.

(4) Il existe une lettre d'elle, datée du Bourg-de-Batz où elle annonce à Balzac qu'elle va se rendre à Vannes et le prie de lui écrire au nom de « Hélène-Marie, sous le couvert de Mme de Lirène, rue du Méné. » Elle comptait rester à Vannes deux semaines et de là partir pour le Béarn faire connaissance avec la famille de son mari C'était un nouveau mensonge, car il n'y a jamais eu, que je sache, de membres de la famille Gougeon dans le Béarn, mais il fallait bien donner à Balzac une explication plausible.

universel (1), et qui, en souvenirs des relations d'Hélène avec Balzac, donna à la ville de Tours les épreuves corrigées de *Béatrix* et le portrait du grand romancier qu'elle tenait de lui.

Elle est enterrée au cimetière du Père-Lachaise, et sur sa tombe il y a : *Veuve Gougeon.*

Elle porte ainsi dans la mort un nom dont elle semble avoir rougi de son vivant.

Que la terre lui soit légère !

Léon SÉCHÉ.

9 octobre 1909.

POST-SCRIPTUM

Les épreuves de *Béatrix* que nous avons eues ces jours derniers en communication sont précédées de cet *ex-dono* autographe du baron Larrey :

Manuscrit
de
Béatrix
par Honoré de Balzac
adressé avec une lettre ci-jointe à Madame de XXX
qui me l'a donné longtemps après l'avoir reçu
en souvenir d'amitié.
J'offre aujourd'hui ce précieux manuscrit
aux archives de la Bibliothèque de Tours
pour lui assurer une conservation durable dans le pays même
où Balzac est né.

Paris, 4 avril 1886.

Baron LARREY Fils.

Le texte imprimé de la lettre de Balzac à Mme de V... que nous publions en tête de cet article diffère sensiblement de celui de

(1) Le baron Larrey écrivait à Mme de Valette, le 17 août 1870, du camp de Châlons :

« Parlez-moi bien de vous, mon Hélène, dont la fête demain sera aussi triste que l'était la mienne samedi. Je vous la souhaite dans mon cœur sinon heureuse, du moins un peu consolée.

Donnez-moi des nouvelles de Marie (a) dont la fête aussi est le trait d'union entre la mienne et la vôtre (b). Je ne trouve auprès de moi qu'une pauvre fleurette au milieu de l'herbe, et je vous l'envoie avec un tendre baiser. » (c)

(a) Marie, c'était Mlle Le Callo.

(b) En 1870, la saint Hippolyte qui était la fête du baron Larrey tombait le samedi 13 août, et la sainte Hélène le jeudi 18.

(c) Communiqué par M. Georges Montorgueil.

l'original, et l'on se demande pourquoi le baron Larrey — du moment que son amie n'y était pas désignée par son nom — a livré à l'impression une copie aussi infidèle. Voici le texte exact de cette lettre non datée. Nous en soulignons toutes les variantes :

« *Ma chère Marie*, voici les épreuves et *les travaux* de Béatrix, ce livre auquel vous m'avez fait porter une affection que je n'ai jamais eue pour *un* livre et qui a été l'anneau par lequel nous avons fait amitié. Je ne donne jamais ces choses qu'à ceux qui m'aiment, car *voilà les preuves* de mes longs travaux et de cette patience dont je vous parlais, c'est sur ces terribles *papiers* que se passent mes nuits. Et parmi tous ceux à qui j'en ai offert je ne sache pas de cœur plus pur *ni* plus noble que le vôtre, malgré ces petites atteintes à la foi qui ne viennent sans doute que de l'excessif désir que vous avez de trouver un pauvre auteur plus parfait qu'il n'est possible *d'être*.

« Ce matin, *après vous avoir écrit, chère vie* (1), le directeur des Beaux-Arts est venu pour la seconde fois, *et* il m'a offert momentanément une indemnité qui ne faisait pas votre somme, j'ai refusé, je lui ai dit que j'avais droit ou non et que, si c'était oui, il fallait que mes obligations envers des tiers fussent au moins remplies,

« que je n'avais rien demandé, que je tenais à cette noble virginité, et que je ne voulais ou rien pour moi ou tout pour les autres.

« *J'ai pensé que nos cœurs résonnaient à l'unisson en ceci* (2).

« Il *s'est en* allé très heureux, m'a-t-il dit, de ce que je lui disais, et m'a remis pour plus ample satisfaction à l'issue de la lutte parlementaire.

« Je vous rapporte ceci parce que ce sont vos affaires.

« D'ailleurs, malgré cet échec, et ma maladie, mon courage n'est pas abattu, je pourrai puiser à d'autres *sources*, celles de la librairie, pour remplir mes engagements.

« Je vous envoie mille *tendresses* et me sens un peu fatigué ce soir.

« *Addio cara.* »

Pour copie conforme

20 novembre 1909.

L. S.

(1) Ce mot a été surchargé par le baron Larrey qui en a fait « amie. »
(2) Cette phrase a été omise.

Sainte-Beuve et Charles Labitte

(*Lettres inédites*) (1)

I

Le 20 février 1835, Sainte-Beuve écrivait à Charles Labitte :

Certainement, Monsieur, les vers que vous avez la bonté de m'adresser et qui, partis de votre cœur, arrivent au mien, méritent autre chose qu'un vague remerciement, et demandent pour le poète qui les a trouvés un autre retour qu'un intérêt passager. Croyez donc à ma vive reconnaissance et à ma sympathie acquise. Par malheur, je n'ai pas de maison, de vie établie à recevoir mes amis. Ma meilleure façon de les traiter est encore par mes livres ; je leur fais maigre fête autrement, étant moi-même accablé d'ouvrage, de devoirs et souvent d'ennuis. Mais il me sera bien doux de voir aussi souvent qu'il vous sera possible, une personne qui m'est si bienveillante et dont l'âme et le talent ont tant de droits à une cordiale liaison.

J'y serai dimanche vers 4 heures, et les jours précédents moins sûrement et pas avant 5 heures.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE (2).

Plus d'un, après avoir lu cette lettre, se demandera si elle ne s'était pas trompée d'adresse, car non seulement Sainte-Beuve n'a pas cité un vers de Ch. Labitte dans l'intéressante notice qu'il lui consacra dix ans plus tard, mais son nom ne figure dans aucune anthologie. Quelle est la raison de ce silence ? C'est que Labitte avait cela de commun avec une foule de poètes morts-nés, que le vers ne fut pour lui qu'un exercice d'école, un moyen de pénétrer à fond l'œuvre des grands poètes anciens et modernes. Et en effet, il n'est pas de critique capable d'en parler magnifiquement, judicieusement, s'il n'a rimé quelque peu lui-même dans sa jeunesse .Cela lui donne le sens du nombre, de l'harmonie, de tout ce qui distingue la langue poétique de l'autre.

(1) Toutes les lettres inédites de cet article m'ont été communiquées par M. Macqueron.
(2) Lettre inédite.

Evidemment Ch. Labitte n'avait pas reçu le baiser de la Muse. Neveu à la mode de Bretagne de Pongerville, traducteur de Milton, transplanté encore enfant de Château-Thierry, sa ville natale et celle de La Fontaine (1), à Abbeville où naquit Millevoye, camarade de collège de Ch. Louandre et de Jules Macqueron qui rimaient très agréablement, il est tout naturel qu'il ait fait comme eux, mais les quelques vers de lui qu'à force de recherches j'ai fini par dénicher dans le *Mémorial d'Abbeville* ne dénotent aucune disposition spéciale. C'est d'un bon élève de rhétorique, et il n'y a pas à s'en étonner puisque, lorsqu'il les fit, Ch. Labitte achevait précisément ses études au collège de sa ville d'adoption (2).

Charles Labitte écrivait une fois à Jules Macqueron : « Je suis sous un jour où je vois tout idéalement et douloureusement, et enfin, s'il m'est possible de m'exprimer ainsi, *Lamartinement.* » Ses vers trahissent visiblement l'influence de Lamartine que Labitte adorait (3) ; sans connaître ceux qu'il avait envoyés à Sainte-Beuve, on peut être sûr qu'ils étaient de la même veine, et que cela ne fut pas étranger au bon accueil que lui fit le poète des *Consolations*, car il était lui-même alors sous l'influence de Lamartine.

Labitte était, en 1835, un jeune homme de dix-huit ans, élancé de taille et dont la tête penchait volontiers comme légèrement lassée, blond, rougissant, et d'une timidité extrême. Venu à Paris sous prétexte de faire son droit, mais en réalité pour y tenter la fortune littéraire, il avait commencé par visiter Mme Tastu, dont le caractère sérieux avait plu beaucoup à sa jeunesse pensive, et c'est elle qui l'avait engagé à entrer en relations avec Sainte-Beuve.

(1) Son père était procureur du roi à Château-Thierry, quand il y naquit le 2 décembre 1816.

(2) Vers le même temps (1833), un pensionnaire du collège d'Abbeville nommé Marchandise s'étant noyé accidentellement la veille de la distribution des prix, ses camarades eurent l'idée de lui élever un petit monument et chargèrent Labitte de composer son épitaphe. M. Ernest Prarond l'a retrouvée parmi les notes qu'il avait réunies pour écrire l'histoire de ce collège et a bien voulu me la communiquer :

Objet de nos regrets, sous ce tertre il sommeille,
Jeune fleur que brisa le torrent, à la veille
D'un triomphe si beau !
Là nous avons posé ses palmes de victoire,
Et, comme un souvenir à sa triste mémoire,
Elevé ce tombeau.

(3) Il s'était proposé d'écrire une étude sur Millevoye pour expliquer la transition à Lamartine.

Quels conseils lui donna celui-ci, quand il le reçut chez sa mère, dans sa petite maison de la rue du Mont-Parnasse ? Nous n'en savons rien, mais comme Labitte débuta, l'année suivante, à la *Revue des Deux-Mondes* avec une étude sur Gabriel Naudé, il est permis de penser que ce fut Sainte-Beuve qui lui mit en mains la férule du critique.

Les débuts de Charles Labitte à la *Revue des Deux-Mondes* avaient été très remarqués. Buloz qui se connaissait en hommes se l'attacha incontinent, et Sainte-Beuve se reposa désormais sur lui comme sur un ami véritable.

Un an, après, au cours du premier voyage qu'il fit en Suisse, le critique des *Lundis* lui adressait cette lettre :

Lucerne, ce samedi 30 juillet 1837.

Je ne veux pas laisser plus de temps sans vous donner de mes nouvelles, mon cher monsieur Labitte, et vous dire un bonjour ! J'ai tant couru, depuis mon départ, que je n'ai pas eu grand temps d'écrire, mais je me donne congé et repos aujourd'hui, et règle mes comptes. Genève et tout ce que j'y ai vu m'a plu beaucoup. J'ai admiré la nature, mais j'ai aussi cherché les traces des hommes célèbres, gardant mon goût de biographie littéraire à travers mes dissipations poétiques. J'ai été à Ferney, qui est bien ce qu'on se peut figurer ; le bon vieux jardinier qui avait 14 ans lors de la mort de Voltaire, et à qui je demandai s'il venait beaucoup de monde, m'a répondu : « Il en vient bien moins depuis quelque temps, depuis quelques années ; avant, il venait beaucoup de voitures ; je ne sais à quoi ça tient, je ne sais pas ce que ça veut dire ! » Voilà le décours de l'influence voltarienne, indiquée, sans qu'il s'en doute, par ce bon jardinier. J'ai vu Vevey, et j'ai parlé à Claire, à Julie ; j'ai salué le coteau charmant au bas duquel est Clarence. J'ai vu, au rivage d'en face, les rocs de Meillerie, puis Coppet, où j'ai dîné, mais où je m'étais promené seul une autre fois que j'y étais venu sans rencontrer personne : de beaux ombrages tristes, solitaires ; un petit Versailles qui n'a plus ses fêtes. J'ai été aussi à la maison de M. Diodati, où lord Byron logeait. Shelley habitait avec sa sœur (qui aimait Byron), une petite maison au bas, près du lac ; en face, est Genthrod, où a vieilli l'honnête Bonnet. A Lausanne, j'ai cherché la maison appelée La Grotte, et aussi une autre à côté, Beauséjour, où a logé Gibbon. Mais c'est à La Grotte qu'il a terminé sa grande histoire : il y a une admirable page dans ses mémoires là-dessus. On m'a indiqué, sur Bonnet, des renseignements inédits dans un journal d'ici, *le Protestant*.

En voyant le lac de Thoun, d'où je viens, j'ai été heureux d'y suivre la trace de Chénier. Oui, André y est venu (lisez son élégie 40). Il y était allé jeune, avec les Trudaine ; il s'y était écrié :

O lac, fils des torrents, ô Thoun, onde sacrée.

Il y a des détails qui ne s'expliquent que par les lieux ; quand il parle de cette grotte où vivait un ermite, et où lui, amoureux et trompé, il voudrait vivre, il parle de la grotte où, dit-on, vivait Saint Béat : on appelle la montagne Biatenberg. C'est une légende qui se raconte aux voyageurs (1). J'ai répété de lui bien des fois ce vers magnifique :

De l'Arve aux flots impurs, la nymphe injurieuse,

que j'appliquais à l'Aar, dont il parle aussi.

J'ai vu ces jolies filles des montagnes, dont il eût voulu une pour épouse, dit-il ; *blanche, car sous l'ombrage*. Idéal André, il n'oubliait pourtant qu'une seule chose : le *goître*.

Voici un sonnet que j'ai fait en montant la Vengern-Alp, en face de la Jung-Fraü :

Je montais, je montais ; un guide m'accompagne,
Choisit les durs sentiers et m'y dirige exprès ;
Car je veux, Jung-Fraü, toucher tes pieds de près !
Le soleil est ardent, d'aplomb sur la montagne.

Mon front nage, mon pas est lourd ; au plus, je gagne
Une moitié du mont, mais les flancs plus secrets
S'y découvrent soudain en pâturage frais,
Ménageant un vallon comme en douce compagne.

Ainsi, grand Dieu, tu fais : quand tu nous vois lassés,
Dans la vie, au milieu, quand nous disons : Assez !
Un vallon s'aperçoit où tu nous renouvelles.

Si l'on monte toujours, à peine on s'en ressent ;
Et l'homme, réparé, reprend, obéissant,
Plus haut, vers les clartés des neiges éternelles (2).

Ne dites pas que la Jung-Fraü est accouchée d'un sonnet. J'ai fait encore d'autres petites choses, mais que l'idée morale relève peut-être. Adieu, mon cher Labitte (car ce Monsieur, à la fin, m'ennuie) ; aimez-moi toujours et faites-moi avoir de vos nouvelles ; où êtes-vous maintenant ? A vous.

SAINTE-BEUVE.

J'ai fait dire à Buloz, pour l'article Valérie : revoyez l'épreuve, s'il vous plaît, au cas où l'on réimprimerait. Et puis, les manuscrits à rendre, que de soins ! Mais vous m'y avez accoutumé (3).

Amoureux et trompé ! avez-vous remarqué ces mots ? Sainte-Beuve aurait pu les souligner, car ils exprimaient exactement son

(1) Sainte-Beuve l'a reproduite à la fin de son « Port-Royal. »
(2) Ce sonnet a été publié à la suite des « Pensées d'août », dans l'édition des « Poésies complètes de Sainte-Beuve » (1863). Il est dédié à M. Paulin Limayrac.
(3) Lettre inédite.

état, en ce mois de juillet 1837, et c'est pour distraire sa pensée de celle qui, malgré la trahison, la remplissait toujours, qu'il avait entrepris ce voyage en Suisse.

Mais Labitte, après avoir lu et admiré cette lettre, en retint surtout les recommandations du *post-scriptum*, ayant à cœur de justifier la confiance qu'avait mise en lui Sainte-Beuve.

Deux ans plus tard, l'illustre critique, que son long séjour à Lausanne durant l'hiver de 1837-1838, avait mis en goût de déplacements, allait pour un mois en Italie. Ayant fait connaissance avec la cité de Calvin, il voulait prendre l'air de la cité des papes, pour mieux en parler dans son livre sur *Port-Royal*. « J'espère, écrivait-il alors à Mme Juste Olivier, en revenir plus respectueux, plus indulgent du moins, comme pour quelque chose qu'on a aimé. » il ajoutait :

Les excès de fatigue m'ont un peu rendu l'irritation de poitrine qui avait cessé ; je vais tâcher de la faire de nouveau disparaître. Une grande irritation de caractère s'y était mêlée dans ces derniers temps : elle n'échappait pas à mes amis de Paris, pas même à moi. J'ai cru nécessaire ce voyage solitaire, pour mieux réfléchir sur moi-même et mieux réfléchir en moi l'horizon attristé au moment du passage de la jeunesse à l'âge qui la suit. Rome et Naples ne sont là que des bordures ; le vrai paysage est celui des années arides et dépouillées qui s'avancent et que j'ai vu surgir. » (1)

C'est dans ces dispositions de corps et d'esprit qu'il partit pour l'Italie au mois de mai 1839. Il emportait avec lui un petit guide-âne que Stendhal lui avait donné. — Un mois après il était de retour, et voici la très belle lettre qu'il écrivait de Marseille à l'ami qui, pendant ce temps-là, avait fait son intérim à la *Revue des Deux-Mondes :*

Marseille, ce 23 juin 1839.

Mon cher Labitte,

Me voici enfin revenu sur terre de France, après mon échauffourée d'Italie. Je dis échauffourée, tant cela a été rapide et mené violemment. J'ai donc vu Naples et Rome, chacune en 15 jours. En touchant, j'ai eu le temps de voir Gênes et Pise. Naples m'a surtout charmé par ses environs : Sorrente, bien vraiment divin, Palerme, Amalfi, délicieuses marines ; à d'autres noms, il y aurait beaucoup à rabattre, ou du moins à dire autrement que n'ont fait ceux qui les voyaient sur-

(1) Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.

tout au clair de lune de leur cœur (1). En somme, j'ai compris le golfe de la Sirêne et ses possibles oublis. Rome m'a également et différemment charmé : ce n'est pourtant pas tout à fait ce qu'on imagine d'après les récits. Rien n'est si personnel que les sensations ; il paraît qu'après un certain temps de séjour à Rome, on s'y acoquine presque totalement : d'un côté ou d'un autre, on trouve son appui — son appui ou son tombeau. Les âmes tendres, idéales, paresseuses et légèrement improductives, doivent principalement s'en accommoder : on y devient dévot, l'un à Raphaël, l'autre à l'Apollon du Belvédère, l'autre aux médailles, l'autre aux chapelets même et aux bénédictions pontificales, diverses sortes de mysticisme ou de dilettantismes solitaires.

En somme (et bien bas pour ne rien blesser), la vie n'est pas là ; il faut voir Rome, l'avoir vue, mais ne pas y habiter pour ne pas rester à genoux devant les morts. J'ai eu le bonheur de rencontrer quelques hommes au milieu de cela (à Naples, deux femmes charmantes), mais à Rome, j'ai vu l'abbé Gerbet (2), Overbeck (3), M. Ingres (4), tous également dévots et acoquinés, les premiers avec douceur, le dernier avec une véritable et douloureuse crispation qui contraste avec son culte du calme Raphaël. Je crains bien de l'avoir scandalisé et de m'être perdu dans son esprit par ma fuite précipitée ; mais l'esprit va plus vite que le pinceau, et l'on comprend (quand on est digne de comprendre), plus aisément qu'on n'a copié. Il y a (je regrette de ne pas l'avoir vu), un poète à Rome, oui, un poète, et un vrai poète, m'a-t-on affirmé et les personnes étaient compétentes : il s'appelle Belli, écrit des sonnets en dialecte transtévérin, mais des sonnets se faisant suite et formant poème. Il est original, spirituel pour tous, mais mieux que cela pour l'œil de l'artiste : il paraît bien que c'est un *grand* poète, pénétré de la vie romaine ; il ne publie pas, ses œuvres restent en manuscrit, et ne circulent même guère ; 40 ans environ, plutôt mélancolique au fond, se livrant peu. A un prochain voyage, il faudrait éclaircir cela ; j'aime mieux ces travailleurs que quelques pierres. En voyage d'Italie, on vous en fait tant manger de ces pierres ! Vous qui aimez l'antiquité et la savez, vous ne pouvez pas ne pas voir Pompéi : comme révélation de la vie antique, c'est inimaginable. J'ai eu le plaisir, à Rome, de rencontrer Liszt, qui a été charmant. Je suis allé avec lui à Tivoli, et à ce qu'on appelle la villa *Adrienne ;* ç'a été ma plus belle journée, et au milieu de ces grandes ruines, dans de hauts cyprès, j'ai vu un soleil couchant de la campagne romaine. — Mais c'est bien assez, cher ami, vous ennuyer de mes sensations morcelées. Là-bas, qu'avez-

(1) Ceci était pour Lamartine,dont les vers sur Graziella sont dans toutes les mémoires :

> Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
> Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger.

(2) Sainte-Beuve avait connu l'abbé Gerbet dès ses débuts au journal « le Globe ». Il lui demeura fidèle toute sa vie, en dépit de ses variations, à travers toutes ses métamorphoses.

(3) Overbeck (Frédéric), célèbre peintre allemand, né à Lubeck, le 2 juillet 1789. Il est le chef de l'école mystique, à laquelle appartiennent Cornélius et Schnorr. Directeur de l'Académie de Saint-Luc, il mourut en 1869, quelque temps avant Sainte-Beuve.

(3) Ingres dirigeait alors l'école française de la Villa Médicis.

vous fait ? Je commence à le savoir, depuis 24 heures que je me suis remis à lire les journaux. Je sais l'obligation que j'ai à Louandre ; je suis aussi confus que reconnaissant. Il faudra mériter cela pour l'avenir, en travaillant cet hiver, vivement, en faisant de graves et vrais portraits, Guizot, Thiers, s'il redevient historien, et bien d'autres. Dieu me pardonne ! j'ai mis Thiers dans les graves. Et Villemain, le voici ministre ! Il paraît qu'il est devenu ministériel d'emblee, du soir au matin (1). Le duc de Noailles, que je viens de rencontrer, me disait que c'était comique de changement à vue ; c'était bien la peine de faire une opposition si belliqueuse, si acrimonieuse et si taquine pour entrer tout de go dans un ministère de résistance. Enfin, cet hiver, vous, moi, Louandre, nous travaillerons aux historiens ; dites-moi quelques nouvelles. A Lausanne, je n'ai reçu aucune lettre postérieure au 11 mai. Faites mille amitiés à Buloz ; qu'il me dise un peu ses désirs, ses projets. Ampère a paru. Faites mes compliments à tous mes amis, à Louandre, à Bonnaire. Comment va votre tante, et votre travail ? Ménagez-vous !

Mille amitiés, mon cher Labitte.

SAINTE-BEUVE (2).

Cette lettre a besoin d'un petit commentaire. Ce n'est pas la seule que Sainte-Beuve ait écrite sur son voyage à Rome. J'en connais pour ma part deux autres qui, sans contredire précisément celle-ci, n'en laissent pas moins au lecteur une impression quelque peu différente. L'une, datée de Marseille du 22 juin, (1839) était adressée à Juste Olivier. On y trouve les lignes suivantes :

« Rome et son séjour prolongé sont le plus grand prétexte à la paresse de l'âme et à un parti pris. On y penche tout d'un côté, et rien ne vous y contrarie dans ce grand silence. Au fond tout cela est mort ; Rome n'est qu'une grande ville de province, traversée d'étrangers. Ce qui y vit ou qui achève d'y mourir (et achèvera longtemps) a le petit pouls d'un vieillard : ce qu'était le ministère Fleury en France. C'est mon impression, gardez-la pour vous. »

L'autre, datée de Lausanne, du 5 juillet, était adressée à Victor Pavie, d'Angers. Sainte-Beuve y disait :

« Rome a égalé toute mon attente, bien qu'à d'autres endroits que ceux que j'aurais d'avance indiqués ; au reste, j'avais essayé de ne me rien figurer et je me suis laissé faire. C'est beau, c'est grand, mais à tout moment j'y mêlais des regrets.

(1) Villemain, qui avait défendu le ministère Molé contre la « coalition », entra en 1839 dans le cabinet du 12 mai, et fut chargé du portefeuille de l'Instruction publique.
(2) Lettre inédite.

« Urbain VIII a gâté bien des choses ! Et cet Urbain VIII remonte quelquefois très près de Michel-Ange. Il faut oublier le gothique et tout ce qui tient à nos chères notions d'art religieux ; il faut consentir au romain, au cintre, trop heureux quand on le trouve simple et antique, et quand le *Saint-Sulpice* ne masque pas tout cela. Pour vous exprimer plus vivement ma pensée, je vous dirais que je serais bien étonné que Hugo *ne décolèrerait pas ici.* Franchement, Saint-Pierre, la place à part, est le sublime du mauvais goût, mais il y a un tel degré de richesse, de splendeur et de grandeur, qu'on s'oublie à la fin, et qu'on avoue que c'est sublime. Je l'avoue donc, mais aucune âme d'artiste ne le croira. Quant au Vatican, c'est autre chose. Gracieuse et grande architecture de Bramante, et le Raphaël là-dedans. J'ai vu Raphaël à toutes ses grandes pages. Quand Rome ne m'aurait appris que cela et ne m'aurait montré à l'autre bout que le Colisée, ce serait assez pour remplir la mémoire durant une vie ; mais il y a mieux, l'oserai-je dire ? Il y a les petites églises et les couvents détournés, les boutiques où l'on n'entre qu'en sonnant, en passant par le cloître et où l'on respire dès l'abord l'odeur du christianisme primitif, parmi des colonnes de jaspe et de vert antique, des sacristies ouvertes sur ce grand ciel tout éclairé. »

Comme on le voit, il n'y a pas, à proprement parler, de contradictions de l'une à l'autre de ces trois lettres, mais il y a des nuances qui s'expliquent par la qualité des correspondants de Sainte-Beuve. Si Charles Labitte était un pur littérateur à qui l'on pouvait tout dire, Juste Olivier était doublé d'un protestant, et Pavie, d'un catholique, dont il convenait de ménager les susceptibilités confessionnelles. De là les trois aspects quelque peu variés sous lesquels Sainte-Beuve leur présenta Rome, — afin sans doute que chacun y trouvât son compte.

II

Voilà donc Sainte-Beuve rentré à Paris. Il ne le quittera plus que pour aller faire son cours à Liége en 1848. Une fois en règle avec sa correspondance et les quelques travaux qu'il avait laissés sur le chantier, il s'attela résolument à son *Histoire de Port-Royal* ; et là encore il trouva en Ch. Labitte un collaborateur aussi dévoué que désintéressé. « Je vois Labitte souvent, mandait-il à Juste Olivier, le 29 août, et nous tenons de grands discours littéraires, des projets d'articles ; il m'est d'une amitié bien secourable dans tout ce travail d'érudition dont il s'agit d'assaisonner le bas des pages de *Port-Royal* (1). »

(1) Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.

Malheureusement Labitte lui fut enlevé peu de temps après par Victor Cousin qui l'envoya professeur à la Faculté des lettres de Rennes. Il y resta jusqu'à la fin de 1842, date où il fut chargé de suppléer M. Tissot au Collège de France.

Pendant qu'il était à Rennes, Sainte-Beuve le tenait au courant de tout ce qui était de nature à l'intéresser parmi les événements de la vie parisienne. Il lui écrivait, par exemple, le 29 août 1840 :

Mon cher Labitte,

Je suis bien en retard à vous répondre, mais j'ai été tenu jusqu'à ce matin par l'article Nodier : puisse-t-il être arrivé à bon terme, et paraître exact aux autres, sans lui déplaire à lui. J'ai rencontré avant-hier Louandre, de retour d'Abbeville. Vous aurez reçu mon *Port-Royal* par le ministère. Le volume réussit assez ici ; M. Royer-Collard en parle bien assez haut ; et j'ai même conquis MM. Bertin, des *Débats*, et Janin. Voilà des points assez distans, mais à l'intervalle se remplira-t-il ? Je vais me mettre à la suite d'ici trois jours, et ne plus débrider, à la campagne, pour huit mois : il faut en finir. Quinet est arrivé ici sans congé, et M. Cousin tâchera de l'apaiser, de lui faire prendre patience, moyennant moitié du traitement de là-bas. Ozanam pour suppléant, et lui, Quinet, suppléera ici Fauriel, s'il le peut. On est aujourd'hui dans le coup de feu de la première représentation de Mme Sand : c'est ce soir, enfin (1). Je n'ai pu, depuis bien des jours, rien dire à Buloz qu'en courant : il passe sa vie aux Français (2). Dès qu'il sera rassis, je le mettrai sur Michaud, et vous dirai son mot, que je ne crois pas pouvoir être autre qu'affirmatif. J'ai reçu et lu avec plaisir votre discours : vous pourrez bien, des sujets que vous traiterez, extraire et circonscrire un ou deux peut-être pour la *Revue*. Ce cours vous donnera à coup sûr des titres précis, et M. Cousin ne saurait manquer de les reconnaître. On est toujours bien avec lui. Marmier n'a rien, mais aussi il n'y a rien de vacant, ni aucun jour et ouverture à quoi que ce soit. — M. Daunou a été gravement malade ; pris de rétention d'urine, à l'Institut, je crois, il s'est trouvé mal ; depuis, il va mieux, mais c'est un premier échec. — Ma mère est mieux et vous remercie de votre bon souvenir. Pensez toujours à moi, chez Labitte, aimez-moi, croyez à ma reconnaissance bien sentie pour votre bonne affection. Dites à M. B... mes remerciements pour son aimable bonjour. Que n'ai-je quelques années de moins ? Nous irions tous fonder une petite Académie et faire une croisade à Rennes, ou ailleurs. J'ai vu ici votre collègue, M. Martin. Amitiés à Varin.

A vous de cœur, cher Labitte.

SAINTE-BEUVE.

Gérusez, que je rencontre, vous dit mille choses. Patin a publié des mélanges (1 vol.), mais il n'y a que d'anciens articles et discours : rien de nouveau (3).

(1) « Cosima. »
(2) On sait qu'il était commissaire-royal à ce théâtre.
(3) Lettre inédite.

Depuis qu'il avait passé toute une saison à Lausanne, Sainte-Beuve avait de temps à autre des velléités de s'évader de Paris. Tantôt c'était pour se retirer en Suisse, auprès des Olivier, tantôt pour aller fonder un centre, une *Revue*, une acdémie. ici ou là. Mais le jour était proche où Cousin allait lui mettre, à lui aussi, un boulet, un fil à la patte. A la mort de Daunou, il fut nommé bibliothécaire à la Mazarine, et, de ce jour-là, les devoirs de sa charge le tinrent attaché au rivage de la Seine. Mais ils ne l'empêchèrent jamais de remplir ceux de l'amitié, comme le prouvent sa correspondance et ses rapports de plus en plus étroits avec Ch. Labitte.

Il lui écrivait, le 7 février 1842 :

Je suis bien sensible, mon cher Labitte, à votre bon souvenir ; j'avais moi-même bien des excuses à vous adresser pour ne pas vous avoir demandé ni donné aucune nouvelle, en ayant pourtant reçu de vous, et non de trop indirectes, par le *Journal de Rennes*. Mais je suis bien absorbé de travail, et bien découragé, non pas de sentiment, mais de témoignages. Je vis le moins possible, et tâche de me faire rat dans mon coin de mur de l'Institut. J'ai appris avec plaisir vos *discussions* littéraires de là-bas ; il faudrait tâcher d'en tirer pour nous une couple d'articles, ce serait pour vous un souvenir. L'important toujours est de réaliser, et les paroles passent. Ici, le nouveau commence, du moins en littérature. On a le volume de Quinet sur les Religions ; je vous renvoie au mot de Cousin. On va avoir deux volumes de M. de Rémusat sur la philosophie, mais ce devra être élégant. L'éditeur est notre ami L... Mon *Port-Royal* (2e volume) est terminé ; j'espère en avoir des exemplaires à la fin de cette semaine. Par où pourrait-on vous le faire tenir ? Quand vous en verrez la grosseur et le détail, vous me pardonnerez le retard. Vous verrez, dans le numéro du 15 de *La Revue*, que j'ai mis à profit votre *Du Bartas* (1). Toutes les fois qu'en étudiant Rabelais ou autre chose de ce siècle, et qu'en ouvrant mon bouquin (*Tableau de la poésie* [*du* XVIe *siècle*]), vous y trouveriez quelque petite bourde, notez-le, je vous en prie ; je vais probablement réimprimer avec Charpentier, en ajoutant Bertaut, du Bellay et du Bartas, même Clotilde dans le volume, comme appendice.

M. Pasquier va passer à la place de M. d'Hermopolis. De Vigny n'a jamais eu de chance, mais il a saisi cette occasion de se faire louer dans les journaux. Je vous assure que moins il y aura de gens de lettres à l'Académie, et mieux elle vaudra, ou du moins, moins elle sera ridicule encore. Pour la deuxième élection, en plus de Duval, Ballanche, dit-on, a assez de chances, mais Patin, le tout doux Patin, pourrait bien passer, et sans dire gare.

La *Revue* se fourvoie un peu, je le crains, en politique. Buloz est entiché, il va à gauche ; il deviendra un jour, et bientôt, de la politi-

(1) Voir l'article de Sainte-Beuve dans la « Revue des Deux-Mondes » du 15 février 1842.

que de M. Léon Faucher. Je n'en suis plus, et même je n'en ai jamais été. Il faut être juste, même envers ceux pour qui on a peu de goût. M Guizot a grandi dans la discussion de l'adresse, et a montré un talent nouveau de discussion politique : ceci est très vrai. — M[me] Buloz est accouchée d'un gros garçon. — M[me] de la Rochejaquelein a dû vous écrire ; elle est ici pour le mariage de sa nièce, M[me] de Rauzan. Marmier est parti, laissant Charpentier très jaloux de lui ; c'est toute une burlesque histoire avec laquelle, Bonnaire vous la racontant, vous feriez ici vos Pâques.

Aimez toujours, mon cher Labitte, et cueillez jeunesse tandis qu'elle fleurit, il n'y a que cela de bon. Le reste n'est que palliatif.

A vous de cœur.

SAINTE-BEUVE.

Mille amitiés à Louandre, que je suis heureux de savoir près de vous ; amitiés aussi à Riaux, Varin, etc. Ma mère va bien et sera sensible à votre souvenir (1).

Sainte-Beuve s'oubliait en disant qu'il n'avait jamais été de la politique de Léon Faucher. La vérité, c'est que depuis quelque temps il prenait le vent... de ses intérêts et se rapprochait de la droite, sous l'influence de M[me] d'Arbouville et de M. Molé.

« Si je faisais ce que je veux, et ce qui est sage, écrivait-il un jour dans une note qu'on a retrouvée dans ses papiers, je ne serais jamais de l'Académie et resterais critique, — hardi, modéré et indépendant. »

Mais il ne fit pas ce qu'il voulait, et je n'ai pas le courage de dire qu'il manqua de sagesse. Peut-être n'aurait-il pas ambitionné les honneurs de l'Académie, si ses anciens camarades n'y étaient pas entrés. Passe encore pour Hugo, mais Vigny ? Il en était si jaloux, qu'à la seule idée qu'il pourrait s'asseoir sous la coupole avant lui, il se mit en campagne, et nous verrons tout à l'heure au moyen de quelle intrigue il réussit à le distancer. Ce pauvre Alfred de Vigny était depuis dix ans sa bête noire.

Au mois de juin 1842, Sainte-Beuve écrivait encore à Charles Labitte :

J'ai bien pris part à votre malheur, à celui de Madame votre mère (2). Je ne vous ai pas écrit à l'instant, me trouvant confisqué pour toutes les minutes par un travail de revue, mais ma pensée ne vous a pas manqué.

C'est le cas dans ces malheurs, comme vous le dites, de reporter plus d'amour à ceux qui survivent ; ce n'est pas en priver les morts, c'est

(1) Lettre inédite.
(2) Ch. Labitte venait de perdre son père.

placer une part d'eux dans tout ce qui est autour de nous, et multiplier le souvenir.

Mais les grandes consolations sont ailleurs encore, je le sais ; demandez-les, pour Madame votre mère, à ces grands exemples chrétiens dont j'ai été l'historien et comme le colporteur trop indigne. La consolation aux maux humains, s'il en est une, n'est que là.

SAINTE-BEUVE.

Ma mère se joint à moi et ressent votre tristesse (1).

C'est la dernière lettre que Sainte-Beuve ait adressé à Ch. Labitte, comme professeur à la Faculté de Rennes. Quelques mois après Labitte suppléait Tissot au Collège de France et reprenait sa place à la *Revue des Deux-Mondes*, où nous allons le suivre.

III

Un des premiers articles qu'il y ait publiés était consacré à un petit volume de nouvelles de Mme d'Arbouville, l'amie de Sainte-Beuve (2) ; mais, comme ce volume n'avait pas été mis dans le commerce et ne portait aucun nom d'auteur, Labitte, par excès de précaution, pour ne pas découvrir Sainte-Beuve dont on le savait l'*alter ego*, avait signé son article du pseudonyme de Lagenevais (3). Et dans le même temps le futur critique des *Lundis* mandait à Juste Olivier : « L'ouvrage étant d'une personne que j'aime infiniment, ne mettez au juste que ce que je vous en dis, ou rien. — Il n'y a pas de nom, et ce serait contrarier la personne que de le dire (4). »

Au mois d'août suivant, après avoir été passer dix jours au château du Marais où villégiaturait Mme d'Arbouville, il écrivait à Charles Labitte :

La première chose que je trouve et que je lis en revenant à Paris, c'est votre bon, aimable et affectueux article sur le XVIe siècle ; je n'ose le louer, tant vous m'y louez. Recevez-en mon cordial remerciement. Rien ne peut me toucher plus que ce qu'on veut bien dire de ce premier-né tout ballotté, et que j'aime plus que tout *in medullis*. Vous m'avez presque justifié ce faible paternel à mes propres yeux. Merci donc, à bientôt, à vous de cœur.

SAINTE-BEUVE (5).

(1) Lettre inédite.
(2) Sur Mme d'Arbouville, consulter l'ouvrage que nous venons de lui consacrer : 1 vol. in-8° au « Mercure de France. »
(3) Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.
(4) Cet article parut dans la « Revue des Deux-Mondes » du 15 mai 1843.
(5) Lettre inédite.

L'année 1844 vit entrer Sainte-Beuve à l'Académie. Mais la chose n'alla pas toute seule. S'il avait pour lui le chancelier Pasquier, Molé et Guizot, il avait contre lui Hugo, Thiers et très peu pour lui Lamartine. Au mois de février il échoua à une voix. « Qu'il vous suffise de savoir, écrivait-il le 29 février à Mme Juste Olivier, qu'il ne m'eût fallu qu'une voix de plus pour réussir et que Victor Hugo m'a constamment et hautement refusé la sienne en annonçant qu'il votait moins *pour* Vigny que *contre* moi. » — Trois semaines après, Sainte-Beuve se présentait de nouveau au fauteuil de Casimir Delavigne. Pour amadouer M. Thiers, il avait modifié une phrase d'un article qu'il avait envoyé à la *Revue Suisse :* « J'aurais trop peur de paraître me venger, écrivait-il à Juste Olivier le 5 mars ; on pourrait dire ou à peu près : «M. Thiers voudrait bien être ce Chatham futur, ce « restaurateur du senti-« ment et de l'honneur national. C'est déjà louable d'en avoir « l'instinct. Mais de nos jours quel homme politique est de taille « pour cela (1). » Enfin, le 14 mars, il fut élu, et trois jours après il nous révélait les petites intrigues auxquelles avait donné lieu son élection, dans cette lettre adressée à Charles Labitte :

17 mars 1844.

Cher ami, voici de nouveaux détails : j'ai eu MM. Villemain et Guizot au second tour, ainsi que MM. Thiers et Mignet. J'ai eu tout d'abord MM. de Salvandy, Viennet, Lacretelle, avec le chancelier ; cela fait bien notre compte. De plus, je ne doute pas que, si on avait fait un troisième tour, Hugo, Lamartine, Guiraud ne me fussent venus et peut-être l'ont-ils fait, malgré mes chiffres, car il y a les mystères du scrutin. Mais pour Mérimée, certainement Hugo, Guiraud, et même monsieur votre oncle, tout à la fin, ont donné. J'avais, dimanche dernier, entamé une négociation double, tant auprès de Vigny qu'auprès de Hugo. M. de Saint-Priest m'y a aidé avec une grande obligeance et son tact diplomatique. M. Molé a fait visite officielle chez Hugo pour garantir à Vigny l'avenir. Celui-ci est pourtant un peu blessé toujours et endolori ; il a pris médecine, il sera guéri dans quelque temps.

Porphyre (2) a été excellent et bon, remerciez-le pour moi, car je ne le vois plus.

Ma mère est très heureuse, moi très heureux et bien fatigué.

A vous, cher.

SAINTE-BEUVE.

Hommages à votre excellente mère et à votre famille (3).

(1) « Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier », p. 253 et 358.
(2) Porphyre Labitte, frère de Charles.
(3) Lettre inédite.

« Moi très heureux ! » C'était la première fois que Sainte-Beuve se déclarait satisfait. Il ne manquait à son bonheur que d'être aimé à sa manière, selon la formule du *Clou d'or*, car il l'était réellement par Mme d'Arbouville, comme il appert de la correspondance de cette charmante femme que nous venons de publier.

Pendant ce temps-là, Charles Labitte suppléait de son mieux M. Tissot qui lui écrivait :

31 juillet 1844.

Mon cher lieutenant, c'est demain la fête de Mme Tissot, venez, sans nulle faute, dîner avec nous, nous rirons un peu, si la gaieté veut venir ; c'est une personne que l'on n'a point à commandement. Elle a ses heures, ses caprices, sa fantaisie. Vale (1).

Et un peu plus tard :

Mon cher disciple, je soupçonnais votre état de souffrance en voyant votre silence absolu. Soignez-vous bien, et tâchez de vous délivrer de cette maudite affection. Rien n'est plus propre à calmer les maux qu'un peu de gaieté. Venez manger votre part de deux perdrix aux choux qui viennent du père de Dufay, demain 27 novembre. Vale.

Qu'avez-vous mis pour moi sur le programme ? Apportez-moi les deux autographes et le volume de Parny. Toute la maison vous embrasse. *Tibi, tibi.* (2)

Et plus tard encore :

22 février 1845.

Mon cher Labitte,

Que devenez-vous ? Etes-vous encore vivant, malade ou bien portant ? Pourquoi ne nous donnez-vous pas de vos nouvelles ? Que projetez-vous pour le cours ? Suivez-vous un meilleur régime ? c'est-à-dire cessez-vous de flâner quatre jours de la semaine, pour travailler ensuite comme un forçat, le jour et même la nuit.

Mettez l'adresse de Sainte-Beuve sur la lettre que je lui envoye par exprès. Pourquoi n'ai-je pas encore lu son article sur Parny (2) ?

Grand prometteur, ne tiendrez-vous jamais parole ? Ce n'est pas rassurant pour l'aimable personne à laquelle vous allez bientôt jurer amour, fidélité, constance. Si je la connaissais, je lui dirais peut-être : Garde à vous ! Mais ce serait sans doute une parole perdue, il vaut mieux laisser à la tendre victime toutes ses illusions, et puis vous allez peut-être devenir un petit saint par la vertu du grand sacrement ; on

(1) Lettre inédite.
(2) « Id. »
(3) Cet article de Sainte-Beuve sur Parny parut dans la « Revue des Deux-Mondes » du 1er décembre 1844.

a vu des vauriens comme vous s'amender ; cela est rare, mais cela s'est vu ; il ne faut désespérer de rien ; la grâce peut descendre en vous comme le Saint-Esprit dans les apôtres qui, avant le don céleste, n'étaient pas trop dignes de leur divin maître, j'en excepte saint Jean qui était toute foi et tout amour.

Adieu, vaurien, convertissez-vous avant de prendre charge d'âme et d'unir un démon à un ange.

« Votre

P.-F. TISSOT.

Si vous pouvez envoyer un ou deux billets à Madame, qui ne vous trouve pas trop courtois de me laisser ainsi sans nous donner signe de vie, faites-le, je vous en prie avec instance. — Si vous étiez sorti avant d'avoir reçu ma lettre, faites-les parvenir à Saint-Beuve aussitôt votre rentrée.

Quelle était « l'aimable personne » à laquelle Charles Labitte avait projeté d'unir sa vie ? Sainte-Beuve, qui devait le savoir, n'a pas cru devoir y faire allusion dans la notice qu'il a consacrée à son ami, et ce serait perdre sa peine que d'essayer, après tant d'années, de pénétrer ce doux mystère.

Tout ce que nous savons de cette jeune femme, c'est qu'elle prit le deuil de son fiancé quelques mois avant de prendre son nom. Charles Labitte mourut, en effet, le 19 septembre 1845, sans avoir eu seulement le temps de se reconnaître, comme il appert de la lettre suivante de Sainte-Beuve adressée à Jules Macqueron, père de celui qui me l'a communiquée.

Le 24 septembre 1845.

Monsieur,

Je n'ai pu répondre dès hier à votre touchante lettre, étant occupé, avec tous, à rendre les derniers devoirs à notre pauvre ami. Que puis-je vous dire, monsieur ? L'étonnement que vous exprimez est celui qui nous a tous saisis et qui nous tient encore. Tous, nous avions vu, la veille, notre pauvre ami. Je l'ai rencontré dans la rue le mardi, et nous avions causé et promené comme d'habitude. Il n'était pas mal portant du tout. Le mercredi, il fut pris d'une grosse fièvre, qui rappelait celle qu'il avait eue, il y a plusiurs mois : c'était évidemment une maladie qui commençait. M. Andral n'était pas à Paris ; on fit appeler M. Chomel, qui, de concert avec les autres médecins, MM. Veyne et Magné, examina le malade ; aucun symptôme déterminé n'indiquait le siège de l'affection : très grosse fièvre et mal partout. Je vois Labitte, le lendemain jeudi, vers 5 heures ; il n'était pas bien,

(1) Le docteur Veyne, qui était l'ami personnel de Ch. Labitte, devint le médecin de Sainte-Beuve et c'est lui qui, contrairement aux autres médecins de la Faculté, diagnostiqua la maladie dont mourut l'illustre critique.

mais pas plus mal que la veille, et toujours la même indécision dans les symptômes, avec la même violence de fièvre. C'était assez alarmant, mais sans rien d'imminent, à ce qu'il semblait. Il disait qu'il se sentait moins mal que dans la précédente maladie, que ce serait plus court ; M. Chomel paraissait croire lui-même à une maladie de de huit ou quinze jours. Le *vendredi*, il était de même, et plutôt un peu mieux, du moins il le croyait ; il causait avec Veyne à 3 heures, et même, il plaisantait, à un moment. C'est vers 7 heures, sans qu'aucun symptôme nouveau fût survenu, qu'il parut s'assoupir : et il n'était plus. Que s'est-il passé ? Il n'a certainement pas souffert ; il avait l'attitude du calme et du sommeil ; il n'a pas cru mourir ; il n'avait pas voulu qu'on écrivît à ses chers parents, pour ne pas les alarmer en vain. — Le vendredi matin même, il devait faire rendre l'épreuve de la première feuille de l'article *Lucile* (1). « Dans deux jours, disait-il, on pourrait venir : l'un de ces messieurs lirait, et lui-même, il suivrait des yeux pour les corrections. » — J'aurai soin que le manuscrit de ce dernier article soit conservé.

M. Porphyre vient d'arriver hier soir, et vous recevrez de plus amples détails, mais vous n'en pouvez guère avoir de plus précis sur les derniers moments mêmes. Je puis vous assurer que la stupéfaction de tous, y compris les médecins, a été la première impression, au milieu de la douleur.

M. Villemain, à qui on l'apprit brusquement, ne voulait pas le croire.

Je suis à vous, Monsieur, très affectueusement,

SAINTE-BEUVE (2).

Le chagrin de Sainte-Beuve fut partagé par tous ceux qui avaient approché de près Charles Labitte, notamment par Philarète Chasles, qui s'amusait parfois à le mystifier (3). Il écrivait à M. Jules Macqueron, le 2 janvier 1846 :

(1) « Les Satires de Lucile » parurent dans la « Revue des Deux-Mondes » du 1er octobre 1845.

Ce numéro est excellent : et vous avez été, vous, fort, franc, puissant. Allez. Moi, je suis ennuyé, et le filet de voix que Dieu m'avait donné, je le perds. Mais j'aime la force des autres ; et il me semble que j'ai deux cents ans, comme un patriarche. J'avais besoin de vous écrire mon plaisir éprouvé. — A lundi soir, six heures.

« Philarète CHASLES. »

(Lettre inédite).

(2) Lettre inédite.

(3) M. Macqueron a trouvé dans les papiers de Ch. Labitte qu'avait conservés son père l'amusante lettre que voici, de Philarète :

PHILARÈTE CHASLES
A CHARLES LABITTE

2 décembre [1843].

A
La
Bonne heure !
Le premier de ce mois, la Revue *est meilleure.*
Voilà
De la
Franchise et du bon goût, mon très cher, que je meure!

La profonde douleur que j'ai éprouvée de la perte si inattendue d· notre pauvre ami Charles Labitte ne m'a pas permis, Monsieur, de prendre la plume aussitôt que j'aurais voulu, et de répondre à l'aimable lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Je m'y prends bien tard pour vous prier d'agréer des excuses dont la seule acceptable est le véritable et profond chagrin qui m'a saisi. M. de Sainte-Beuve, notre ami commun, s'occupe de recueillir les travaux les plus importants de Labitte, et je ne doute pas qu'à titre de son ami et de son concitoyen, vous ne receviez un des premiers exemplaires de cet ouvrage qui nous sera si intéressant et si cher ; je rappellerais ce devoir, si par hasard, ce que je ne crois pas, on l'oubliait.

Recevez, Monsieur, je vous prie, mes sentiments les plus empressés et les plus dévoués.

Philarète CHASLES (1).

Quand il écrivait cette lettre, Philarète Chasles ignorait que Jules Macqueron avait déjà communiqué à Sainte-Beuve la correspondance de Labitte qui était entre ses mains.

Le 16 (octobre ou novembre 1845).

Monsieur,

Je reçois à l'instant le précieux paquet que vous me faites l'amitié de m'adresser : j'entrerai dans cette confidence pieuse avec le sentiment qu'elle mérite, et je n'en userai que pour toucher avec certitude quelques points principaux. Vous pouvez compter que ces lettres seront entre mes mains aussi en sûreté que dans les vôtres, et je vous en serai le conservateur fidèle. J'aurai besoin d'un peu de temps sans doute pour faire ce travail, et vous voudrez bien ne pas vous impatienter de la durée du dépôt. Hélas ! je m'étais dit souvent que c'était lui qui prendrait ce soin pour moi, et voilà les rôles renversés.

Vous dites très bien, Monsieur, qu'il doit y avoir un lien (2) entre

Lagénevais
Tudieu ! morbleu ! corbleu ! ventrebleu ! quels soufflets !
C'est du beau style, ça ! cela pince et résonne !
Et Sainte-Beuve aussi !
Dieu me pardonne,
Son Gabriel Naudé, cuit à point, bien farci,
Plein de sel et de suc, bien paré, bien servi
M'a ravi.

(1) Lettre inédite.

(2) Cela était si vrai, si bien senti, que le mot lui revenait quinze ans après dans la lettre suivante:

« A M. Jules Macqueron, vérificateur des douanes, à Condé (Nord). »

« 21 Septembre 1860. »

Cher Monsieur,

« J'ai tardé bien longtemps à vous remercier de votre aimable et si utile intervention. Grâce à vous, j'ai joui plus tôt de cette installation qui a été

ceux qui ont aimé notre pauvre ami autant que nous avons fait, et je vous prie de croire de ma part à ces sentiments de double et affectueuse estime.

SAINTE-BEUVE (1).

Six mois après, Sainte-Beuve mettait la dernière main à sa notice sur Charles Labitte, et voici en quels termes il l'annonçait à M. Jules Macqueron :

Paris, ce 28 avril 1846.

Monsieur,

Au moment où je termine la notice tant différée sur notre cher ami Ch. Labitte, j'éprouve le besoin de vous remercier des services que je vous ai dus, et de vous dire combien il m'a été utile d'en profiter : la mémoire de notre pauvre ami y gagnera un intérêt intime et touchant ; la notice paraîtra dans la *Revue* du 1er mai, je le pense. Les lettres et papiers que vous m'aviez confiés avec tant d'obligeance, sont à votre disposition ; veuillez me dire à qui je les dois remettre.

Croyez, Monsieur, aux sentiments de reconnaissance, et, permettez-moi de le dire, d'affection de votre dévoué

SAINTE-BEUVE,

à l'Institut, quai Conti (2).

un premier besoin en me retrouvant à Paris. Me revoilà au travail : c'est là qu'à chaque instant j'ai lieu de regretter notre ami, si actif, si zélé, si chercheur et découvreur en toute voie. C'était le collaborateur naturel et volontaire de tous ses amis, tant il était empressé à les servir et tant il prenait d'intérêt à leurs travaux. Je vous parle de lui, parce que c'est une partie de votre vie comme il l'était de la mienne, et parce que c'est notre « lien. »

Soyez heureux, cher Monsieur, dans votre nouvelle résidence, croyez à tous mes sentiments dévoués et reconnaissants.

SAINTE-BEUVE. »

(Lettre inédite).

Et, en 1854, quand il fut nommé professeur de poésie latine au Collège de France, en remplacement de M. Tissot, il écrivait encore à M. Macqueron, qui était alors sous-inspecteur des Douanes à Tourcoing :

« Paris, 27 décembre 1854. »

« Monsieur

« Je n'ai certes pas oublié votre nom ni les relations anciennes et tristement chères que nous avons eues au sujet de notre pauvre ami. Si M. Labitte avait vécu, il est impossible de penser qu'il n'eût pas été déjà depuis longtemps en possession de quelque chaire à laquelle ses talents lui donnaient tant de droits. C'est un simple hasard et un concours imprévu de circonstances qui m'amènent aujourd'hui et me portent dans celle qu'il a occupée quelque temps, et certes je n'y monterai pas sans rencontrer et, s'il se peut, évoquer son souvenir.

« Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments dévoués,

« SAINTE-BEUVE. »

(Lettre inédite).

(1) Lettre inédite.
(2) « Id. »

La notice de Sainte-Beuve parut effectivement dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mai 1846. Elle s'ouvrait sur cette épigraphe :

« La mort a dépouillé ma jeunesse en pleine récolte... J'étais au comble de la muse et de l'âge en fleur, — hélas ! et voilà que je suis entré tout savant dans la tombe, tout jeune dans l'Erèbe. »

(Epigramme de l'*Anthologie*, édit. Palat. VII, 558).

Et Sainte-Beuve disait :

« Le moment est venu de rendre ce que nous devons à la mémoire du plus regretté de nos amis littéraires et du plus sensiblement absent de nos collaborateurs. »

Il finissait en souhaitant d'acquérir assez de gloire pour sauver de l'oubli la mémoire de son ami.

De ce côté-là, son vœu peut être considéré comme exaucé. Alors même que la postérité, parfois plus capricieuse que juste, ne retiendrait pas les travaux critiques de Ch. Labitte, il est sûr de ne pas mourir tout entier, grâce au portrait que nous a laissé de lui Sainte-Beuve. On y trouve, en effet, toutes les qualités de son esprit et — ce qui manque à beaucoup d'autres — toutes les qualités de son cœur.

Léon SÉCHÉ.

La Victoire de Wagram

(5 et 6 juillet 1809)

d'après un témoin oculaire

Lettres inédites de Theremin à Beugnot

(Suite et fin.)

Monsieur le Comte,

Il n'y a point eu d'événemens depuis ma dernière. L'Empereur est à Schœnbrunn et se porte bien. Les trouppes marchent vers les postes qui leur sont indiqués dans l'armistice, et messieurs les auditeurs au Conseil d'État, dont nous en (*sic*) avons eu neuf à la fois à la maison, sont partis pour leurs intendances.

La bataille de Znaym, si elle avoit eu lieu, auroit totalement détruit l'armée autrichienne : elle étoit sous le feu de la nôtre, l'Empereur avait joint à tous ses autres avantages celui d'une superbe position, avantage que l'ennemi avoit eu jusques là ; et le combat alloit commencer, lorsque le Prince de Lichtenstein arriva pour demander un armistice. L'Empereur a été généreux en l'accordant ; mais la paix coûtera aussi cher à l'Autriche que la guerre.

Le Prince de Lichtenstein avoit été à Ofen où se trouve François II, il en est revenu d'hier, et les négotiations vont leur train. On pense ici que l'Empereur sera pour le 15 août à Paris, mais il ne transpire rien, et l'on ne sait ces choses pour certain que la veille ou la surveille.

Voilà tout ce que je puis dire à Votre Excellence. Il y a, du reste, des rapports généraux de prêts sur les affaires du Grand-Duché (1) pour être présentés à l'Empereur. M. Maret espère d'avoir le bonheur de pouvoir s'en occuper ; je lui dis tous les jours combien vous attendez. Votre dernier rapport sur la police, dans lequel vous annoncez la guerre déclarée entre le Grand-Duché et les Etats du duc d'Aremberg, sera mis sous les yeux de S. M. aujourd'hui. M. Maret proposera de réunir cette enclave (ceci entre nous).

(1) Il s'agit toujours du grand-duché de Berg. — Voir l'étude détaillée de M. Schmidt, des Archives nationales.

Je n'ai plus besoin de dire à Votre Excellence combien je Lui suis attaché et dévoué.

THEREMIN.

Vienne, ce 20 juillet 1809.

P.-S. — Voulez-vous me permettre d'attendre un mot sur ce que j'ai écrit dans ma dernière relativement à la prébende et me faire passer un avis officiel sur la manière dont je toucherai mes appointemens à Paris ?

Monsieur le Comte,

Le Prince de Lichtenstein a apporté à l'Empereur une lettre de l'empereur d'Autriche : il ne transpire rien du contenu. On croit que les négotiations pour la paix auront lieu à Oldenbourg, où les plénipotentiaires se rendront.

Il y a aujourd'hui grande parade sur les hauteurs de Schœnbrunn ; les trouppes sont si belles, surtout les régimens des gardes, qu'elles ont l'air de ne s'être point battu (*sic*).

Avant-hier, à la parade, l'Empereur dit : « Qu'est-ce qu'on donne de vin à la garde ? — Demi-bouteille, Sire. — Cela n'est pas assez. Il faut donner une bouteille par homme ; d'ailleurs, nous ne resterons pas longtems, nous allons nous en aller, nous ne boirons pas tout. » — Je vous cite les propres termes, tels qu'ils ont été entendus par un colonel de la garde qui me les a rapportés. On conjecture de là que le départ n'est pas éloigné, soit pour Paris si la paix se fait, soit pour la Hongrie ou la Moravie si elle ne se fait pas.

Voilà, Monsieur le Comte, ce qu'il y a de nouveau ici. Les travaux préparés sont revenus de Schœnbrunn comme ils avoient été ; seulement il a été question du Bulletin de police sur lequel vous avez reçu des lettres de M. Maret.

Je suis occupé à lire le Rapport général de M. de Liguiville sur le haras de Duisbourg. J'espère que bientôt cette longue affaire pourra être terminée, mais Votre Excellence a à faire aux deux hommes les plus occupés de l'Empire, l'empereur et son ministre-secrétaire d'État.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Comte, l'hommage de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Vienne, ce 24 juillet 1809.

Monsieur le Comte,

Le ministre a reçu aujourd'hui vos lettres du 16 juillet. Il a vu que vous n'aviez point reçu à cette époque la lettre qu'il vous avoit écrite du champ de bataille de Wagram, ni celle que j'avois eu l'honneur de vous écrire le 7 en revenant du quartier général, mais que vous aviez appris cette victoire par une voye plus promte (*sic*) que celle de l'estafette et de Strasbourg. Il desireroit que vous voulussiez lui indiquer ce moyen rapide de communication, afin qu'il pût s'en servir. Vous recevriez ainsi par lui les nouvelles les plus fraiches et en même tems les plus sûres.

Voici celles que je puis vous donner depuis ma dernière lettre.

Ce n'est point à Oldenbourg, mais à Raab, que s'établiront les négociations pour la paix. C'est M. de Metternich qui négociera de la part de l'Autriche ; il a été chargé du portefeuille des affaires étrangères, M. de Stadion ayant trouvé convenable de se retirer dans les circonstances actuelles. On attend maintenant la réponse aux premières communications ; elles avoient en quelque sorte été interrompues, depuis les premières ouvertures, par le retard qui avoit été mis à la reddition de la citadelle de Gratz comprise dans l'armistice, et l'Empereur n'a voulu répondre à la lettre de l'empereur d'Autriche que depuis que cette reddition a eu lieu. M. de Bubna est parti avant-hier avec la lettre impériale. Le refus de remettre la citadelle de Gratz avoit eu pour cause une obstination mal entendue de M. de Giulay, peut-être aussi le peu d'accord qu'il y avoit eu entre l'empereur d'Autriche et le Prince Charles au sujet de l'armistice.

Voilà, Monsieur le Comte, les nouvelles les plus sûres du quartier général, puisque je les tiens du ministre-secrétaire d'État. L'Empereur est toujours à Schœnbrunn ; il y aura spectacle un de ces jours, les comédiens allemands donneront *Phèdre* en allemand, les ordres viennent d'être donnés pour cela.

Il n'est presque plus nécessaire que je vous prie d'agréer l'hommage de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Vienne, ce 27 juillet 1809.

Monsieur le Comte,

Je n'ai pas de grandes nouvelles à donner à Votre Excellence, et si je Lui écris, c'est précisément pour lui dire que les choses sont dans le même état ; toutefois M. de Bubna (1) est revenu avec une lettre de l'empereur d'Autriche à l'Empereur, mais les négotiations ne sont pas encore entamées, et même les plénipotentiaires ne sont pas en route.

Tout est tranquille ici ; les trouppes arrivent ; la contribution de 200 millions se paye avec beaucoup de difficulté, mais sans murmures autres que contre la maison d'Autriche et les auteurs de la guerre. L'impératrice est malade de chagrin, l'empereur est si changé qu'on ne croit pas qu'il puisse vivre deux ans (2), le Prince Charles est en

(1) Le comte de Bubna, général autrichien, né en Bohême vers 1770, chargé de missions diplomatiques auprès de Napoléon en 1812 et 1813, commanda, en 1813, le corps d'armée qui pénétra en France par Genève, puis, en 1815, un autre corps d'armée en Savoie (il fut repoussé par Suchet). Il mourut en 1825, gouverneur de la Lombardie.

(2) Prévision que l'avenir ne devait pas vérifier ! Le vaincu de Campo-Formio, de Marengo, d'Elchingen, d'Ulm, d'Austerlitz, d'Eckmühl et de Wagram, l'empereur François II, ex-empereur d'Allemagne, empereur d'Autriche sous le nom de François Ier, allait demander et signer la paix de Schœnbrunn, donnant à Napoléon sa fille Marie-Louise (1810), ce qui ne l'empêcha point d'entrer, trois ans plus tard, dans la coalition formée contre son gendre et de contribuer puissamment à le détrôner. François survécut trois ans à son petit-fils le duc de Reichstadt, et plus d'un quart de siècle à sa défaite de Wagram ! Il mourut seulement en 1835, après vingt dernières années paisibles de règne, à l'âge de soixante-sept ans (il était né en 1768, un an avant Napoléon). — Cette lettre du 31 juillet 1809 est particulièrement intéressante en ce qu'elle nous fixe sur l'état des esprits et les commentaires de l'opinion en Autriche à cette date.

Bohême et brouillé, assure-t-on, avec son frère. Le peuple couvre les archiducs de malédictions, et cela très ouvertement en Hongrie, dans les provinces et à Vienne, où je l'ai entendu.

Le trentième Bulletin vient d'être fait ; il y est dit : que le prince de Pontecorvo est aux eaux, que si le village de Wagram a été enlevé, la gloire en appartient toute (*sic*) entière au maréchal Oudinot, que la maison d'Autriche se préparoit à la guerre depuis quatre ans et que son état militaire lui a coûté 300 millions par an, qu'elle a commencé la guerre ayant sous les armes 310.000 hommes sans compter 150 bataillons de landwehr, 40.000 hommes de l'insurrection hongroise et 60.000 hommes de cavalerie, d'artillerie et de sapeurs, en tout cinq à six cent mille hommes dont elle a perdu les trois quarts, tandis que l'armée française est double de ce qu'elle étoit à Ratisbonne (1). Ces efforts de l'Autriche sont dûs au papier monoye (*sic*) et ne peuvent se renouveller (*sic*).

Le duc de Danzik est entré dans le Tyrol avec 25.000 hommes. Il a occupé Lovers le 28 et a partout désarmé les habitans. Il est en ce moment à Insprück.

Voilà, Monsieur le Comte, les nouvelles du jour et un Bulletin par avance. Je n'ai pas voulu vous ôter le plaisir de le lire ; c'est pourquoi je m'en suis tenu aux traits principaux.

Le ministre n'est pas très bien ; voilà trois jours qu'il ne déjeune pas avec nous et déjeune dans son cabinet ; je crains pour lui les effets des excessives chaleurs que nous avons ici et de son extrême fatigue, et je l'en ai averti. Ce climat-ci est dangereux plus en été qu'en hyver, à ce que disent les médecins.

Voulez-vous bien permettre que je présente à Votre Excellence l'hommage de mon entier dévouement ?

THEREMIN.

Vienne, ce 31 juillet 1809.

Nous irons aujourd'hui au théâtre de la cour à Schœnbrunn, où l'Empereur fait donner la *Phèdre* de Schiller et un divertissement. C'est M. de Bondy, l'inséparable du ministre, qui, en qualité de chambellan, est à la tête de cette affaire.

Monsieur le Comte,

Je continue, tant bien que mal, à donner à Votre Excellence les nouvelles de ce pays-ci ; c'est toujours le théâtre de la guerre, ce n'est pas encore celui de la paix. Je suis arrivé ce matin de bonne heure comme à mon ordinaire chez le ministre, car j'assiste presque tous les jours à sa toilette, et je lui ai demandé ce que je pouvois vous écrire d'intéressant. Je tiens de lui ce qui suit.

L'espèce de brouillerie qui avoit existé depuis la bataille de Wagram entre l'empereur d'Autriche et le Prince Charles a eu pour résultat que celui-ci s'est démis de son commandement de généralissime ; il s'est retiré à Teschen (2) chez son oncle : il aura le commandement de

(1) Ratisbonne (Bavière) fut prise en 1809 par les Français, après une bataille de cinq jours (Napoléon y fut blessé).
(2) Petite ville de Moravie. C'était jadis un des duchés de Silésie.

la Bohême, dit-on, ce qui le tiendra éloigné de la cour. Il est probable que cette retraite fera une vive sensation sur le public, le Prince Charles étant fort aimé ; d'autre part, il est probable qu'elle amènera une paix plus promte (*sic*), l'empereur pouvant la signer sans contradiction.

L'empereur a pris lui-même le commandement des armées ; sous lui se trouve immédiatement le prince de Lichtenstein. Il a été formé un conseil de guerre. L'empereur en est président, le prince de Lichtenstein vice-président. Les membres les plus marquans de ce conseil sont les généraux Bellegarde, Hiller, Wimpfen, Duca, général de la cavallerie (*sic*) croate, et le général Mayer, que Grune, favori du Prince Charles, avoit fait renvoyer et à qui l'on avoit donné le commandement d'une petite place en Hongrie.

La division est dans toute la famille impériale. Tous les archiducs sont également mal avec l'empereur, et l'on croit que pas un d'eux ne conservera un commandement, à l'exception peut-être de l'archiduc Jean.

M. de Champagny est toujours à Vienne. M. de Bubna, depuis son retour de Comorn (1), est également toujours à Vienne ; nous le verrons demain, car il viendra déjeuner chez le ministre. J'aurois dû commencer par vous dire que cet excellent ministre se porte mieux ; le petit dérangement d'entrailles occasionné par les excessives chaleurs a cessé, et il est comme auparavant.

Pendant que l'empereur d'Autriche entend la messe et se livre à toutes les pratiques de la dévotion et de la pénitence à Comorn, notre Empereur a spectacle à Schœnbrunn. J'y ai été les deux fois ; j'ai admiré, la première, avec quelle patience il a entendu cinq actes d'une tragédie en allemand, seulement en suivant les scènes dans la *Phèdre* française. C'étoit de la bonté ; plusieurs personnes avoient cru qu'il renverroit les comédiens au second acte et que le ballet commenceroit. Hier on a donné un opéra italien, et l'on continuera, je crois, à donner cette espèce de pièces. M. de Bondy, que vous connoissez sans doute, et qui est beaucoup des amis de M. Maret, fait merveilles en sa qualité de chambellan. A la première représentation, il n'y avoit que la cour militaire ; hier il y a eu des dames ; il y en avoit peu de jolies et elles étoient mal mises (2). Cet article est pour Madame Beugnot. L'Empereur prend considérablement d'embonpoint ; il a les épaules d'une largeur remarquable, et rien n'indique que M. de Lippe ait dit vrai.

Je vous avois, je crois, parlé du long mémoire de M. de Liguiville qu'il a envoyé au ministre. Il a été mis de côté jusqu'à ce que vos observations arrivent. Il y a apparence qu'au premier moment favo-

(1) Comorn (ou « Kœmœrn ») est une importante ville des États autrichiens (Hongrie), chef-lieu d'un comitat, dans l'île de Schütt, au confluent du Danube et du Waag, à cent kilomètres sud de Presbourg. Ville ancienne, ravagée dans la seconde partie du dix-huitième siècle par des incendies et des tremblements de terre, elle avait été restaurée en 1805.

(2) Ces remarques sur les délassements de la cour et de l'Empereur après les travaux des camps sont, on l'avouera, d'une naïveté assez savoureuse. Theremin a vraiment une plume alerte et souple ; il voit bien et juste.

rable il y aura une foule de chose de décrétées pour le Grand-Duché (1), et la promtitude (*sic*) que je mettrai à les expédier vous montrera que je désire extrêmement n'être pas un serviteur inutile.

Daignez, je vous prie, agréer l'hommage de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Vienne, ce 2 août 1809.

Monsieur le Comte,

Je ne puis annoncer à Votre Excellence autre chose, si ce n'est que nous continuons d'être dans l'état mitoyen entre la guerre et la paix ; rien n'avance relativement à la négotiation de celle-ci ; M. de Champagny est toujours à Vienne, on se renforce des deux côtés, mais l'esprit du peuple en Autriche n'est plus le même qu'il étoit au commencement de la guerre ; on essayeroit vainement de le travailler dans le même sens, et toutes les chances sont pour nous : ou une paix très avantageuse, ou une guerre qui le sera encore plus. En attendant, le tems remue pesamment ses ailes pour ceux qui voudroient voir une issue prochaine.

Le Tyrol est évacué et se pacifie par ceux même (*sic*) qui y avoient excité les troubles.

Nous avons ici tous les soirs la meilleure compagnie qu'on puisse desirer, M. Denon, M. Méjean, qui est ici avec son prince (2), quelques auditeurs fort aimables, entre lesquels je nommerai Messieurs Duval et Alexandre La Borde ; M. de Bondy compte avant tous et est l'inséparable ; le tems ne dure guères en si bonne société, mais les journées sont plus longues à Vienne qu'à Paris.

Daignez agréer l'hommage de mon respectueux et entier dévouement.

THEREMIN.

Vienne, ce 8 août 1809.

Monsieur le Comte,

J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence la nouvelle de la création des ducs qui s'est faite le 15. M. Maret est duc de Bassano, M. de Champagny duc de Cadore, M. Fouché duc d'Otrante, M. Gaudin duc de Gaëte, M. de Hunebourg duc de Feltre, M. Regnier duc de Massa-Carrara, le maréchal Oudinot duc de Reggio, le maréchal Macdonald duc de Tarente.

Je vous donne cette nouvelle toute fraîche, afin qu'ayant des complimens à faire, vous ayiez le plaisir d'être des premiers ; il y a eu des nominations de barons et de chevaliers en grand nombre. J'ai dit à M. Maret que je vous transmettois la nouvelle de sa nomination ; il recevra à présent le titre de duc qui lui étoit destiné *in petto* depuis long-tems.

(1) Cf. l'ouvrage précité de M. Schmidt sur le grand-duché de Berg : thèse très consciencieuse, qui épuise vraiment la matière.

(2) « Le Prince Eugène ». — Le comte Méjan, ancien ami de Mirabeau, était secrétaire des commandements du prince Eugène de Beauharnais.

M. de Champagny, qui devoit si décidément partir le 15, n'est parti que le 16 ; toute la ville en a été instruite aussitôt par le desir qu'on a de la paix ; il n'est encore rien parvenu d'Altenbourg que je sache. — M. Maret, qui m'a dit avoir le projet de vous écrire ce soir, vous mandera peut-être ce qu'il rapportera de Schœnbrunn, où il vient d'aller. Il se plaint de nouveau de coliques et de dérangemens d'entrailles, mais il a très bonne mine, et cela ne sera rien puisqu'il se ménage. Il vient de vous faire la lettre ci-jointe relative à M. Nillis, mais je suis au désespoir que le grand-duché trouve si peu de place au millieu (*sic*) des grandes affaires qui se font ; le moment ne viendra peut-être qu'à Paris, où nous comptons être dans quelque peu de chose de plus ou de moins qu'un mois ; car les gens raisonnables persistent à croire à la paix, parce que l'Empereur la veut et que tout ce qu'il veut se fait, et méprisent les bruits qu'on répand sur les dispositions de l'empereur d'Autriche, qui doit avoir dit qu'ayant encore 300.000 hommes, il ne feroit que la paix qui lui conviendroit. Du reste, il est certain que l'on se fortifie et que l'on recrute beaucoup en Hongrie. J'ai vu aujourd'hui une lettre de Temeswar (1) où l'on dit que la foule qui se présente est si grande qu'on est obligé de renvoyer du monde et que les seigneurs n'ont plus ni cochers ni laquais. Je l'ai traduite, et M. Maret l'a portée à l'Empereur ; j'ai appris aussi qu'il est arrivé deux Anglois à Pest ; ils ont porté des subsides en barres d'or entr'autres effets, comme ils sont quelquefois obligés de le faire, faute d'argent monoyé (*sic*). Ces pourvoyeurs du démon de la guerre, comme je les appellois (*sic*) autrefois dans un petit ouvrage, ne se lassent pas de nourir (*sic*) leur heureuse idole ; heureusement tout cela tourne et tournera au triomphe de l'Empereur.

Daignez agréer, Monsieur le Comte, l'expression et l'hommage de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Vienne, ce 17 août 1809.

Monsieur le Comte,

L'Empereur a fait hier un petit voyage à Presbourg dont il est de retour aujourd'hui. Des personnes qui croyoient à une entrevue se sont trompé (*sic*) dans leurs espérances ; le besoin qu'on a ici de la paix avoit fait croire qu'une circonstance de cette nature étoit propre à l'accélérer.

M. Maret a été voir la petite ville de Baden à six lieues d'ici que j'ai été voir il y a plusieurs mois en compagnie d'une demi-douzaine d'auditeurs ; il revient également ce soir.

Nous sommes toujours entre la guerre et la paix, et nous sommes bien, l'auberge est bonne et nous y restons.

J'ai parlé à M. Méjean (*sic*) de son ancien ami. Il m'a parlé de vous avec des transports d'amitié et m'a raconté les tribulations que vous avez eues ensemble dans un tems qui est si loin de nous qu'on diroit qu'il s'est passé dans l'histoire de France avant que nous ne fussions

(1) Ville forte de Hongrie, chef-lieu d'un comitat situé dans le cercle au-delà de la Theiss, dans une position assez malsaine.

nés. Je lui ai dit, du reste, qu'il étoit un oublieur (*sic* : ou *oublieux*) indigne ou insigne à son choix, car l'écriture du texte n'est pas bien claire, et il en est convenu et s'en corrigera.

Je profiterai de vos conseils et ferai, si je vaux encore quelque chose, ce que vous me dites à la fin de votre lettre. Nous pourrons relire cela ensemble, et si vous n'êtes pas content, je le jetterai au feu.

Recevez, je vous prie, l'hommage de mon dévouement tout à fait respectueux.

THEREMIN.

Vienne, ce 1er septembre 1809.

Monsieur le Comte,

L'Empereur est parti cet après-midi pour Brunn ; ce sera, comme les voyages de Raab et de Krems, un voyage d'un jour et demi. Nous sommes toujours entre la paix et la guerre, mais la dernière devient plus probable, François II comptant trop sur les Russes pour ne pas espérer de se relever. Il recueille, en attendant, les malédictions de ses peuples et accomplit ses destinées.

Il a été écrit le 8 septembre au ministre des finances relativement à la ligue des douanes. La lettre est un résumé de toutes celles que vous avez écrites sur ce sujet, et principalement de celle du 30 août, et les sentimens que vous avez éprouvé (*sic*) dans cette circonstance ont été très clairement et très fidèlement exprimés. Nous attendons la réponse. Du reste, le grand-duché est toujours petit en présence des grandes affaires de la paix et de la guerre, et j'en enrage de bon cœur.

Tout ceci est comme il étoit, il n'y a rien de nouveau à mander à Votre Excellence, et il faut, je crois, encore attendre quelques postes avant que cela puisse être.

Je La prie d'agréer l'hommage de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Vienne, ce 15 septembre 1809.

Monsieur le Comte,

M. de Bubna, aide-de-camp de l'empereur d'Autriche, continue ses allées et venues de Totis à Schœnbrunn et de Schœnbrunn à Totis ; il vient de repartir ; bien des gens conjecturent d'après cela qu'on se rapproche ; mais la vérité est que personne n'en sait rien et que dans les circonstances actuelles on ne peut rien affirmer. Il nous arrive en attendant une foule de trouppes fraîches, et l'Empereur, qui se porte parfaitement bien, travaille beaucoup à Schœnbrunn et passe fréquemment des revues.

Voilà tout ce que je puis mander de nouveau à Votre Excellence après avoir demandé à M. Maret ce que je pouvois vous écrire de nouvelles véritables.

Du reste, la cour de Totis est une cour sur des charrettes comme les rois nomades ; tout est perpétuellement emballé, chacun a ses chevaux qu'il paye à la journée pour l'occasion où l'on s'en ira plus loin. Les maladies et la disette sont extrêmes à Comorn ; il y a beaucoup de malades à Totis, qui est une maison de campagne du comte

Illeshazy où la cour s'est réfugiée pour éviter l'air pestilentiel de Comorn ; l'impératrice, malade et souffrante, dit-on, d'une fièvre qui ne la quittera qu'avec la vie, a été transportée à Pest pour de là pouvoir être transportée plus loin avec plus de facilité en cas que les hostilités recommencent. C'est une pitié que les lamentations de cette pauvre, jolie et jeune impératrice qui doit avoir demandé la paix à mains jointes à son mari, lequel se picque (*sic*) d'une fermeté qui ne lui alla jamais moins bien qu'à présent (1).

Voilà cependant une page et demie d'écrite, ce qui est beaucoup dans ce tems de stérilité. Il m'en arrive comme du sonnet de Benserade ou de Balzac (2).

Le pauvre Mathis, que vous avez près de vous, m'a écrit encore pour vous demander pour lui une place stable qui le fasse vivre avec sa famille ; il se contenteroit d'une nomination à une place et continueroit à remplir celle qu'il a actuellement. Je pense lui écrire qu'on ne perd jamais rien à vous servir et qu'il regarde son sort comme assuré dès que vous prenez intérêt à lui.

J'ai écrit à M. Pierlot de m'envoyer ici quelques fonds et vous remercie bien de la peine que vous avez bien voulu prendre.

Daignez agréer, Monsieur le Comte, l'hommage de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Vienne, ce 24 septembre 1809.

Monsieur le Comte,

M. de Champagny est arrivé ce soir d'Altenbourg (3), le prince Jean de Lichtenstein, M. de Bubna et le général feldmaréchal Mayer sont arrivés hier. On espère un heureux succès de cet événement et de la suite de la négotiation.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Schœnbrunn, ce 28 septembre 1809.

Monsieur le Comte,

Hier le ministre avoit emporté à Schœnbrunn vos lettres du 27 à 28 septembre relatives à la conduite des douaniers français pour les mettre sous les yeux de l'Empereur ; cela n'a pu avoir lieu ; aujourd'hui non plus ; j'espère que demain cela pourra être fait : en attendant, il part ce soir des copies de ces lettres et des pièces qui y sont jointes pour le ministre des finances avec une lettre extrêmement pressante pour mettre ordre à des abus qui ne seroient pas tolérés en France et qui ne doivent pas l'être dans un pays que S. M. gouverne

(1) Ici, la note émue, et sans effort pittoresque : Theremin, comme on voit, sait moduler sur tous les tons.

(2) Il a des souvenirs classiques !

(3) Ville située dans l'archiduché d'Autriche, à quelques kilomètres à l'est de Vienne, sur le Danube : elle se nommait, chez les anciens, « Carnutum » ou « Carnuntum. »

immédiatement et dont Elle regarde les habitants comme ses sujets. Le ministre demande que les douaniers, si toutefois cette ligue doit subsister, soient placés sous la police des autorités locales, de manière à ce que, tout en faisant leur devoir, ils respectent tout commerce légal et que la tranquillité publique ne soit pas troublée.

M. Collin vous a rendu un mauvais service et vous donne bien de la peine. On n'en a rien su ici, mais il faut espérer des modifications.

Il n'y a encore rien de nouveau sur la paix ou sur la guerre, mais nous attendons la nouvelle d'un jour à l'autre, et le départ n'est probablement pas éloigné. J'ai ordre de me tenir prêt pour partir avec M. Maret ; nous irons en avant, les bureaux suivront. Toutefois on ne peut rien dire de certain, et ce sera le pied dans l'étrier ou dans la calèche que je donnerai à Votre Excellence la nouvelle certaine.

Daignez agréer, Monsieur le Comte, l'hommage de mon parfait dévouement.

THEREMIN.

Vienne, ce 9 octobre 1809.

J'ai aussi fait un projet de lettre pour M. de Lavalette (1), et si le ministre l'adopte, il ne peut manquer de vous laisser les deux fonctionnaires et de montrer lui-même de l'intérêt pour les postes de Berg.

Monsieur le Comte,

La paix a été signée aujourd'hui 14, et le canon tire dans ce moment pour l'annoncer à la ville de Vienne.

L'empereur d'Autriche cède Salzbourg et Bergtotsgaden à la Bavière ainsi qu'une grande partie de la haute Autriche ; il cède les deux Gallicies, l'une à la Saxe et l'autre à la Russie, quelques cercles de la Bohême à la Saxe ; il cède les villes de Trieste et de Fiume, le littoral de la Hongrie jusqu'à la Save, la Carniole et quelques cercles de la Carinthie. Le traité de paix est déclaré commun à tous les alliés de la France.

Je ne sais si je pourrai envoyer d'ici à Votre Excellence le traité imprimé. Il est possible que nous partions avant qu'on l'imprime, c'est-à-dire demain immédiatement à la suite de Sa Majesté.

Daignez agréer, Monsieur le Comte, l'hommage de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Vienne, ce 14 octobre 1809.

P.-S. — M. Pierlot m'a écrit qu'il n'avoit de Votre Excellence jusqu'à présent aucun ordre relatif à mon traitement. Oserai-je La prier de vouloir le lui donner ?

Monsieur le Comte,

Depuis le changement de ministère, nous avons eu une telle poussée de travail que je n'ai pas eu le tems d'écrire à Votre Excellence. M. Rœderer reprend tout ce qui s'est fait, entre dans tous les détails et se prépare à faire sur chaque objet un rapport à l'Empereur. Il attendoit depuis quelques jours de vos lettres ; il l'a enfin reçue (*sic*)

(1) Directeur des postes.

par le retour de son courier (*sic*) et me l'a montrée ; il s'attendoit à autre chose, et je trouve que vous vous approchez avec bien de la précaution. M. Rœderer, qui a vu la plus grande partie de votre travail, m'avoit souvent dit que vous aviez fait ce qu'il avoit fait à Naples, qu'en quelques points vous alliez plus loin que lui, et qu'il aimoit beaucoup votre idée de faire faire un budget par chaque administration particulière ; qu'il ne vous avoit vu personnellement qu'une fois, mais assez pour que vous vous assurassiez réciproquement d'une conformité d'opinion, ce qui lie les hommes qui sont dans les grandes affaires, qu'il avoit présidé autrefois une section du Conseil d'État, et qu'il ne savoit pas s'il y avoit plus de trois ou quatre conseillers d'État qui fussent de votre force en administration, que tout cela lui faisoit trouver beaucoup de plaisir à travailler avec vous, etc. J'avois répondu qu'indépendamment de la liaison particulière et de l'amitié personnelle qui subsistoient entre vous et M. de Bassano, j'étois sûr que vous seriez enchanté d'avoir un ministre tout entier au grand-duché, que vous n'aviez jamais demandé autre chose si ce n'est que les affaires marchassent, que votre seul et grand chagrin avoit été le trop d'occupations de M. le Duc, qu'enfin vous aviez ce que vous désiriez pour que votre administration marchât rondement.

Sur cela arrive votre lettre. Vous dirai-je l'effet qu'elle a fait ? Elle a trouvé un homme stoïque qui pour cela ne change rien à sa façon de penser et à ce qu'il a dit ; elle l'a cependant un peu étonné ; il s'attendoit à des premières approches plus confidentielles. Pour moi, je pense que vous aurez beaucoup de plaisir à travailler avec le nouveau ministre et que peu d'hommes s'entendront mieux que vous deux, quoique la première rencontre ait été celle de deux chevaliers inconnus qui tenoient la visière baissée. M. Rœderer ne fait cas de son nouveau titre qu'autant que c'est une distinction de l'Empereur, et n'en abusera envers personne. Il sait qu'il peut compter entre les aînés de ceux qui ont fait, il est de la Constituante. Vous ne le trouverez pas fier et vous vous retrouverez tout-à-fait avec lui, surtout si, comme je l'ai dit, il se fait un voyage et qu'il y ait une entrevue (1).

Vous aimez mes confidences, Monsieur le Comte, en voilà une. Vous savez que rien chez moi ne provient d'un mauvais esprit ou d'un mauvais cœur, et c'est pour cela que vous voulez que je vous dise tout ce que je pense. Tout ce que je pense est que ni vous ni moi n'oublierons notre cher duc de Bassano, mais que l'amitié de M. Rœderer (2) vous

(1) Bien joli portrait de Rœderer ! Toute cette lettre, au surplus, est charmante. On voit que les qualités purement littéraires ne manquent pas, loin de là, à cette correspondance pratique et positive quant au fond.

(2) Rœderer (Pierre-Louis de), né à Metz le 15 février 1754 ; conseiller au Parlement de cette ville, député direct de Metz à l'Assemblée constituante en octobre 1789. Procureur général syndic du département de Paris le 11 novembre 1791, il donna sa démission après le 10 août, collabora au « Journal de Paris », professa l'économie politique aux Écoles centrales, et fut élu à l'Institut en l'an IV. Conseiller d'État et président de la section de l'intérieur sous le Consulat, sénateur en l'an X, il organisa, en 1806, les finances du royaume de Naples, fut créé comte en 1809, administra le grand-duché de Berg en 1810, et devint pair aux Cent-Jours. Éliminé de l'Institut en 1816, il fut rappelé dans ce corps ainsi qu'à la Chambre des pairs en 1832. Il mourut le 17 décembre 1835, à Bois-Roussel.

en dédommagera et moi sa bienveillance, et sur le tout que les affaires marcheront, ce qui a toujours été votre première sollicitude que j'ai bien partagée.

Daignez agréer l'hommage de mon entier dévouement.

THEREMIN.

Paris, ce 12 octobre 1810.

Ici se clôt cette correspondance, précieux témoignage d'un témoin oculaire sur la belle campagne dont on commémore actuellement le centenaire (1) et qui a déjà suscité de multiples études. Nous avons cru qu'on nous saurait gré d'extraire, précisément en ce mois de juillet, du registre où elles dorment aux Archives nationales, ces pages si vivantes, d'un tour si allègre et d'une exactitude manifestement absolue.

VICTOR GLACHANT.

(1) *Ecrit au mois de juin 1909.* — V. G.

DEUX LETTRES INÉDITES

d'Alfred de Vigny à Victor Cousin

J'ai trouvé ces deux lettres dans la « Correspondance générale » de Victor Cousin. Cette correspondance, en majeure partie inédite, est conservée à la Sorbonne, dans la bibliothèque qu'il a fondée et qui porte son nom. Je m'estimerais heureux que ma modeste et si minime découverte servît à appeler l'attention des chercheurs sur cette très riche mine de documents. Presque tous les grands écrivains de la première moitié du XIXe siècle y sont représentés : Lamartine, Villemain, Lamennais (1), etc..... Les travailleurs qu'intéresse cette époque de notre histoire littéraire semblent ignorer le chemin de la Bibliothèque Victor Cousin, où, jusqu'ici, le conservateur et un employé promènent seuls leur indifférente flânerie.

Les deux lettres qu'on va lire se trouvent au tome 38, dossier 1387, cotes 5136 et 5137 de la « Correspondance générale ».

Je pense, monsieur, qu'on ne vous a pas laissé ignorer que je m'étais présenté pour vous voir, sans être assez heureux pour vous rencontrer. — Voulez-vous bien me faire savoir s'il n'y a pas, dans la journée, un moment que vos occupations vous permettent de perdre avec moi.

La chaleur avec laquelle vous m'avez toujours parlé de moi et de mes ouvrages me fait penser que vous n'aurez pas trop de répugnance à me revoir et à recevoir un témoignage de ma
haute considération.

14 avril

1842

Alfred de VIGNY.

6, R. des Ecuries d'Artois.

(1) Dont les lettres à Cousin sont si incomplètement et si mal reproduites par Barthélemy-Saint-Hilaire : « Victor Cousin, sa vie et sa correspondance » (Paris, Hachette et Alcam éd., 1895), tome II.

Ce billet a trait, vraisemblablement, à ces « visites académiques » si agréablement narrées, plus tard, par Alfred de Vigny (1) : en 1842, justement, il fut (pour la seconde fois) candidat à l'Académie française (2). On y aura reconnu la grâce courtoise, mais toujours fière, du poète de l'*Esprit pur*.

Voilà bien l'innocence de nos austères Philosophes, séparés du monde frivole des théâtres, ils ne savent pas que les loges et leurs billets n'arrivent aux élus que vers 4 ou 5 heures, qu'il faut ce soir-là dîner chez soi et se trouver à 7 heures au théâtre. J'avoue que c'est une des causes les plus légitimes de l'aversion que méritent les spectacles (3) que de commencer trop tôt et à l'heure où l'on se met à table (4). Il importe peu que votre loge soit restée vide hier, elle s'ouvrira pour vous le jour qui vous plaira et je serai très heureux si je vous entends plus tard exprimer vos propres impressions de voyage à la Comédie Française dans les mêmes termes que vous employez en me racontant celles de vos amis.

Croyez-moi bien, monsieur et cher confrère, votre très affectionné.

19 janvier
1858-mardi.

ALFRED DE VIGNY.

Cette lettre se réfère à une petite mésaventure de Cousin. Celui-ci n'a pu, la veille, profiter d'un « billet d'auteur » mis obligeamment à sa disposition par Vigny. Il s'agit d'une représentation de *Chatterton*, repris en 1858 et joué six fois, notamment le 18 janvier. M. Joannidès (5), qui donne le chiffre des représentations pour chaque année, n'en indique pas les dates, mais il est aisé de préciser en consultant, comme j'ai fait, les journaux du temps. — Le début offre un spécimen du ton discrètement railleur de Vigny à l'égard de l' « homme de lettres » (6), dont Cousin était assurément l'un des types les plus réussis.

JACQUES LANGLAIS

Professeur à l'Institut Français de Florence.

(1) « Journal d'un poète » (Paris, Lemerre, 1885), années 1844-1845, pp. 199-222.
(2) Cousin en faisait partie depuis 1830.
(3) On sait la vie retirée de Vigny en ses dernières années.
(4) On s'en plaignait déjà au XVIIIe siècle. Cf. Diderot, « Correspondance littéraire », édition Tourneux, XIV, 360-361.
(5) « La Comédie Française de 1680 à 1900 », dictionnaire général des pièces et des auteurs. (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1901).
(6) Cf. « Discours de réception à l'Académie française ». (« Recueil des Discours, rapports et pièces diverses » lus dans les séances publiques et particulières de l'Académie française, 1840-1849, tome I, pp. 493-528).

VARIA

I

LE JOURNAL DE HOBHOUSE

Chez Madame de Staël en 1816

John Cam Hobhouse, lord Broughton, naquit en 1786, près de Bristol (1).

C'est à l'Université de Cambridge qu'il fit la connaissance de lord Byron. Les deux jeunes gens ne tardèrent pas à se lier d'une amitié étroite : intimité qui ne devait finir qu'avec la mort du grand poète. Passionnés tous deux pour la littérature et les voyages, c'est ensemble qu'ils parcoururent (en 1809) le Portugal, l'Espagne, Malte, l'Albanie, la Grèce et poussèrent jusqu'à Constantinople. Là-bas, après douze mois de vie errante, ils se séparèrent — on ne sait trop pourquoi. Hobhouse note laconiquement dans son journal : « Ai pris congé, *non sine lacrymis*, de ce singulier jeune homme, sur une petite terrasse, après avoir partagé avec lui un petit bouquet de fleurs ; la dernière chose, probablement, que je doive jamais partager avec lui. »

Pourquoi cette brouille, car malgré le partage sentimental des fleurs, cette séparation brusque si loin de la patrie ressemble fort à une brouille ? Mystère.

Cependendant, Hobhouse se trompait. L'intimité ne cessa point ; loin de là. Dans la suite les deux amis partagèrent bien des plaisirs, bien des peines, bien des aventures.

Hobhouse a connu deux grands enthousiasmes dans sa vie, Byron et Napoléon. Pendant les Cent Jours il se hâte de gagner Paris pour y contempler son héros, qu'il décrivit dans un livre qui fit un certain bruit, car le jeune voyageur ne se contentait pas de changer de place ; il notait ses impressions en observateur très fin et très avisé. Partout dans ses mémoires ce sont des croquis

(1) « Recollections of a Long Life. » Lord Broughton, 2 vol., London, John Murray, 1909.

de personnages rencontrés au hasard des tables d'hôte, ou dont il avait fait connaissance par l'intermédiaire de lettres de recommandation.

C'est par quelques extraits de son journal intime, publié maintenant pour la première fois, que nous voudrions faire connaître aux lecteurs les appréciations de ce grand seigneur étranger sur Coppet et ses hôtes illustres.

xxx

Le 29 juillet 1816, Hobhouse quitta Londres pour se rendre auprès de son ami lord Byron, qui habitait à ce moment la villa Diodati, à Genève. A Calais, il soupa avec le fameux *dandy* Beau Brummell, réfugié en France à cause de ses dettes. Puis il passa à Bruxelles où il dîna à la table d'hôte avec « un ancien chancelier de Napoléon, celui même qui, sous la dictée de l'empereur, écrivit la première abdication. »

Enfin il arrive à Lausanne (24 août 1816) où un ami, le jeune Bloomfield, lui sert de cicerone : « Il nous montra la maison de Gibbon, et nous dit que presque personne, ici, ne pense plus à Gibbon. Ils ne considèrent que les nobles. On ne se souvient presque plus de Voltaire, et de Rousseau que vaguement ; Haller ils le commémorent comme praticien du crû... »

Le surlendemain, il part pour Sécheron « par le plus beau chemin du monde ». De Gentoo (*sic*), il traverse le lac pour grimper parmi les vignes à la villa Diodati.

Le 28 août, il fait, toujours en compagnie de Byron, son pèlerinage à Ferney, où il visite avec un grand intérêt la tombe du père Hugonet, pasteur du village et un intime de Voltaire.

Après un voyage à Chamonix, au cours duquel Byron faillit tomber dans une crevasse en traversant le glacier des Bossons, les touristes reviennent à Genève, et Byron se mettait à travailler ferme à son *Childe Harold* qu'il lisait le soir à son ami.

Le 12 septembre, Hobhouse notait dans son journal :

Suis allé, par une pluie battante, avec Byron, à la *baronnie* de Mme de Staël, à Coppet. Malheureusement Rocca, duquel Sharp dit qu'elle a fait un honnête homme, était malade ; mais elle, la baronne, nous reçut très hospitalièrement, et moi-même avec une civilité toute spéciale. Elle avait entendu parler des *Lettres*. (Lettres sur Napoléon) par Playfair, et dans l'*Edimbourg* (Revue), elle écrit elle-même sur Napoléon. Elle ne voulut point croire que je n'avais pas d'exemplaire

avec moi, ce qui prouve la différence entre les auteurs français et anglais.

Sa fille, la duchesse de Broglie, très peu soignée, mais intelligente et bonne fille, avait plus de conversation que lorsqu'elle était jeune fille. M. de Broglie ne dit pas grand'chose, la conversation étant en anglais. Le jeune baron parle parfaitement cette langue. Parry Okeden est arrivé, et un ami recommandé par lady Bessborough, ainsi que Mlle Randall, une ci-devant gouvernante de la duchesse ; ensuite Bonstetten et Schlegel, qui habitent la maison. Le salon était en désordre, et la table à manger trop petite et mal ordonnée ; cependant cette maison ressemble plus à un château anglais que je ne pensais. A dîner, j'étais placé entre Schlegel et le duc de Broglie ; la conversation était animée, roulant beaucoup sur Sheridan. Schlegel maintenait que son *School for Scandal* manquait d'invention, et parlait, m'a-t-il semblé, de façon par trop dogmatique. C'est un petit homme fluet avec un gros visage pointu, de rares cheveux gris, l'air intelligent, parlant bien l'anglais. Bonstetten est trapu, animé, un petit vieux vert, de commerce très agréable, il ne parle pas l'anglais, mais le comprend apparemment. Il avait lu mes *Voyages en Albanie* dans la *Bibliothèque Britannique* actuellement *Bibliothèque Universelle.*

Le 1er octobre, nouveau dîner à Coppet avec le prince de Mecklenburgh, la duchesse de Raguse, Bonstetten, Schlegel, les deux Rocca et beaucoup d'autres. La table était bondée. Je fus présenté à Rocca par Mme de Staël comme un admirateur de ses *Mémoires*, ce que je suis en effet. Il me fit mille compliments sur mes *Lettres de Paris.* Il me dit qu'elles étaient très impartiales, que Bonaparte était un *bon homme*, et que le portrait que j'avais tracé était fidèle. Rocca est un homme très aimable, discutant librement de ses compositions et de celles des autres, « à la manière étrangère... »

J'étais placé à côté de Miss Randall, qui me dit que du temps de Napoléon, la duchesse de Raguse ne se serait pas montrée dans le même salon que Mme de Staël, et ne voulut à aucun prix se rencontrer avec elle. Schlegel et Mme de Staël se sont chamaillés pendant le dîner selon leur usage. Après le dîner, lorsque le grand monde se fut retiré, Mme de Staël dit : « Voilà, puisqu'ils sont tous partis, nous pouvons causer librement. Ne suis-je pas bonne de vous montrer des princes et des duchesses ? »

On causa beaucoup. Elle ne voulut pas laisser trop parler Rocca à cause de sa poitrine qui est délicate par suite de ses blessures. Corinne ne disait que des choses aimables. Sa fille, la duchesse, était très bonne ; c'est elle qui découpait le rôti à table. Elle paraît très attachée à son mari, et lorsque le courrier de Paris fut annoncé elle s'est sauvée du salon. J'ai promis à Schlegel un exemplaire de mes *Voyages.* M. Schmidt m'a dit qu'il avait vu une mention très honorable de mon ouvrage dans le *Journal de Gottingue.* Schlegel ne fit que parler de la géographie de la Grèce.

En prenant congé de ses hôtes Mme de Staël les retint pour le jeudi suivant, deux jours plus tard. A ce dîner, auquel assistaient

aussi Schlegel et Bonstetten, Hobhouse observe qu'à leur coutume, Mme de Staël et Schlegel se disputaient continuellement. Ce dernier se montrait « affreusement national », et ne voulut à aucun prix permettre à Mme de Staël de raconter une histoire où Neipperg figurait comme l'amant de l'impératrice Marie-Louise.

On discute Benjamin Constant et *Adolphe*. Hobhouse croit y reconnaître son hôtesse, qui ne s'en défend pas.

J'ai dit à Mme de Staël que ses phrases dans *Adolphe* étaient comme des vers luisants sur des feuilles mortes, dont la lumière ne sert qu'à montrer la sécheresse des alentours. Elle s'est retournée vers Bonstetten en criant : « Charmant, n'est-ce pas ? » Elle était de très bonne humeur et nous priait de l'attendre en Italie, et qu'elle irait en Grèce avec nous... Bonstetten me dit que Voltaire ne ressemblait à aucun être humain : il avait une façon à lui de dire les choses les plus triviales. »

Le soir Hobhouse passe son temps à écrire pour Mme de Staël ses impressions du livre de Chateaubriand (*Le Génie du christianisme*) qu'il qualifie de « malveillant, violent et astucieux ».

xxx

Le surlendemain, Byron et son ami partent pour l'Italie. A Thonon, les voyageurs visitèrent Ripaille, « où nous vîmes une des reliques vivantes de la Révolution ». Le château était habité alors par le général Duppa (*sic*), qui y était au moment de leur visite. Madame la générale était en train de couper la tête à une poule dans la cour du château. « Dans le temps, disait le général, je commandais une division ; maintenant je ne commande qu'à ma femme. Je n'ai point de bailli, et je suis mon propre domestique ».

L'église de Ripaille avait été convertie en grenier ; les tours, à l'exception de deux, étaient rasées ; un potager occupait l'enceinte des fortifications. « Surmontant le portail, on distinguait encore les armoiries du prince de Savoie, mais la couronne papale avait été transformée en bonnet de liberté. »

De Thonon, les voyageurs gagnèrent l'Italie par le Simplon, et Byron, lui, ne devait plus revoir les bords enchanteurs du lac bleu qu'il chanta si harmonieusement.

Remsen WHITEHOUSE.

II

LES SOUVENIRS DU CHEVALIER DE CUSSY

Mme Sans-Gène, Le Singe de Chateaubriand, La mort de Louis XVIII

Le chevalier de Cussy, diplomate, savait voir et savait conter ; nous l'avons dit à propos de la publication du premier volume de ses Souvenirs, chez Plon ; on va en avoir une nouvelle preuve dans la lecture du tome second et dernier, qui va paraître dans quelques jours à la même maison.

Cette seconde partie est plus personnelle que la première. Il y est question plus fréquemment que dans la précédente, d'avancement, de passe-droit, d'injustices, mais la place faite à l'histoire est assez large pour qu'on la lise avec intérêt.

L'auteur dont la carrière s'échelonne, avec des fortunes diverses, du règne de Charles X à celui de Napoléon III, fut parfois pourvu de postes loin de France ; mais il avait gardé assez d'attaches à Paris, s'y était ménagé assez de connaissances, y venait même assez souvent pour pouvoir recueillir des faits et des anecdotes susceptibles de nous plaire ; et puis il les écrit si joliment !

Entre autres personnes dont il enregistre les mots et qu'il fût permis d'approcher se trouve la fameuse Madame Sans-Gêne, la duchesse de Dantzig, celle à qui on prêta tant d'écarts de langage. Ceux que nous a conservés Cussy ont du moins le mérite d'avoir été entendus par lui ou d'être garantis par des personnes dignes de foi. Il connut la maréchale Lefebvre au Plessis-Lalande, chez Mortier, duc de Trévise. Celui-ci ayant présenté Cussy à la duchesse de Dantzig en même temps que son camarade Belleval, surnommé dans la diplomatie « Monseigneur Lovelace » et qui le remplaçait à la légation de Dresde :

« Dans quel pays est-ce ?... demanda la maréchale... Est-ce loin ?... Mais on s'est battu par là, dans le temps ; le maréchal me l'a dit. Lui aussi connaissait cela. Il s'est promené pour deux. » Puis, regardant et dévisageant mon collègue, la duchesse ajouta : « Vous avez, monsieur, une bien jolie figure » ; remarque qui plut fort à Belleval.

Ce soir-là, la duchesse de Dantzig ne fit aucun « pataquès », mais Mortier lui certifia les suivants :

Un jour, allant de compagnie avec la maréchale Lannes, faire visite à je ne sais quel haut personnage, elle dit au portier de ce dignitaire : « Vous direz, pékin, que c'est la femme à Lefebvre qu'est venue, ainsi que *la celle* à Lannes. » Son mari, qui craignait les caprices du langage de la maréchale, se refusa longtemps à la conduire à la cour. Cependant, sur la promesse solennelle qu'elle lui fit de ne pas parler et de se borner à voir, il consentit enfin à la conduire, un soir, chez l'impératrice. Placée à une partie de bouillote, elle ne tarda pas à s'échauffer. Sur un brelan qu'elle avait en main, elle joua tout l'or de sa bourse ; un brelan supérieur la décava. Dans son désappointement, la bonne et simple maréchale se laissa aller à frapper fortement du poing sur la table, en s'écriant : « Quel sacré N... de D... de guignon !... Je suis f...tue ; il ne me reste pas un liard, et mon homme sera fichtrement fâché quand il saura comme ça m'a glissé entre les doigts... » Une autre fois, dans une occasion analogue, elle dit : « Je suis f...tue ! » Mais rencontrant, au même instant, le regard improbateur de son mari, elle se reprit ainsi : « Non, non, je ne suis pas f...tue ; pardon, excuse ! c'est un autre mot que je voulais dire. Je voulais dire fichue... » Voyant de nouveau le maréchal mécontent, elle ajouta : « Que le diable emporte c'te chienne de langue !... Je voulais dire flambée... »

Ces ridicules, ajoute Cussy, n'altèrent pas le cœur de cette excellente femme. On en rit un peu, mais elle est fort aimée. Elle est, croit-on, mariée secrètement avec un ancien aide de camp de son mari.

Si M. de Chateaubriand n'a point à se reprocher de « pataquès » dans le langage, on peut lui en imputer de fameux en politique et Cussy, bien qu'il ait pour lui une réelle affection, nous l'avoue. Admis dans son intimité, il vit le grand homme en robe de chambre et conte ce qui suit sur sa faiblesse pour ses animaux familiers :

M. de Chauteaubriand aime beaucoup les animaux. Il a eu longtemps, dans son cabinet, un singe, dont les tours le divertissaient. A cette époque, il s'occupait de mettre en ordre les écrits divers de M. de Fontanes, avant de les livrer à l'imprimeur. Un jour, en rentrant, il voir venir son singe à sa rencontre, ayant un aspect paterne et débonnaire : « Ah ! coquin, lui dit-il en le caressant, tu as brisé ta chaîne et tu as l'air honteux de ta faute. » Il sonne ; on rattache le singe, et il ne pense plus à ce fait, fort minime en apparence. Mais lorsqu'il veut reprendre ses travaux, il trouve ses tiroirs vides : tous ses manuscrits ont disparu. Promenant les yeux autour de lui, il voit la cor-

beille à papier entièrement pleine ; il visite le contenu de la corbeille : ce sont les manuscrits de M. de Fontanes ! Mais dans quel état... Le singe les avait déchirés, et habile imitateur, ayant agi comme agissait son maître, il avait déchiré chaque feuille en quatre parties ; de sorte qu'avec un temps infini et une grande patience, il a du moins été possible de rapprocher les morceaux et de reconstituer les écrits, sans aucune lacune.

Par la même occasion, M. de Chateaubriand visita les autres tiroirs de son bureau, lesquels restaient toujours sans être fermés à clef. Celui qui contenait ses décorations était vide. Que sont-elles devenues ?... On cherche partout et longtemps ; les recherches restent vaines. Ce n'est que cinq ou six jours après que le domestique, armé d'une « tête de loup » pour enlever les toiles d'araignée, aperçoit les décorations suspendues, avec une quasi-symétrie, à l'angle d'une corniche de la pièce où le singe s'était hissé.

Pour éviter semblable accident, M. de Chateaubriand a congédié le singe et l'a remplacé par un chat, qui reste couché et dormant sur la table de l'illustre écrivain, pendant que sa féconde et brillante imagination fait sortir de sa plume de si belles pages. Dans son amour pour les bêtes, M. de Chateaubriand a poussé la bonhomie pour son chat jusqu'à l'amuser au moyen d'un pantin en carton dont les membres se remuaient par des ficelles, que M. de Chateaubriand lui-même tirait devant son chat, qui, lui, jouait alors de la patte contre le pantin. C'est dans son habitation de l'infirmerie de Marie-Thérèse que j'ai vu cet homme illustre et vénéré se livrer à ces jeux enfantins.

Sur la fin de Louis XVIII, le chevalier de Cussy tient du chancelier Pasquier cette anecdote que l'ancien ministre se garda bien d'insérer dans ses Mémoires. Il y indique cependant l'indifférence du roi à recevoir les derniers secours de la religion. Avec Cussy, Pasquier fut plus précis :

Quand personne ne pouvait plus douter de la fin prochaine du roi, qui jusqu'alors ne parlait pas d'appeler son confesseur, lui dit-il, la duchesse d'Angoulême le supplia de recevoir les derniers sacrements. Sur le refus du roi : « N'oubliez pas, sire, dit-elle, que Votre Majesté s'appelle le roi Très Chrétien, et qu'elle n'a jamais négligé aucun des devoirs du roi Très Chrétien ! — Ma nièce, c'est précisément parce que j'ai dû jouer la comédie toute ma vie, comme roi, qu'au moment où la toile va tomber, je puis et je veux, comme homme, agir à ma fantaisie. » Les larmes, les prières de la duchesse n'obtinrent rien.

Et quand un ou deux jours plus tard on vint dire au roi mourant que l'archevêque de Paris, suivi de quelques membres de son clergé, demandait à entrer, Louis XVIII, qui dans cette visite pieuse voyait sans doute un acte de petite tyrannie dévote de sa nièce, s'écria sur un ton de fureur qui le tint épuisé assez longtemps après : « Qu'on

ne laisse pas entrer cette canaile noire !... » Force fut à l'archevêque de se retirer. Il ne reparut plus, et jamais, dès lors, il n'eut à réciter avec le roi les prières des agonisants ; aussi le clergé, ayant été repoussé du lit de mort, se refusa à suivre les funérailles, et comme cette circonstance était de nature à étonner le public, on la mit sur le compte d'une difficulté qui se serait élevée entre le clergé de Paris et les cours souveraines de cassation et autres, au sujet des places à occuper dans le convoi...

Il est à noter que dans ses Mémoires, le chancelier Pasquier endosse l'histoire du vieux roi récitant un verset oublié par le prêtre. O vérité !...

III

L'HOTEL PERRIER A AIX-LES-BAINS

Le 10 août dernier, M. Léon Séché écrivait à l'*Echo de Paris*, dans sa chronique d'*Aix-les-Bains :*

Il y a des lieux qu'on ne peut citer sans qu'ils évoquent le souvenir d'un homme illustre. C'est Ferney pour Voltaire, les Charmettes pour Jean-Jacques, Combourg et la Vallée-aux-Loups pour Chateaubriand... Le lac du Bourget est dans le même cas. Quiconque a lu le roman de Raphaël ne peut entendre prononcer le nom de ce lac sans penser immédiatement à Lamartine. C'est au point qu'on se demande depuis longtemps — parmi ceux qui entretiennent son culte — pourquoi cette « petite mer de Savoie », comme l'appelait Joseph de Maistre, ne porte pas le nom du poète qui l'a immortalisée ! Un jour que j'en causais avec Paul Meurice, il me dit : « C'est une idée, vous devriez la propager dans le public. » Hélas ! je n'aurai jamais le crédit ni la belle ardeur de Paul Meurice. Autrement, il y a belle lurette que Lamartine serait glorifié comme il le mérite. D'abord, au lieu du monument ridicule qu'on lui a érigé, à Paris, sous les ombrages de l'avenue Henri-Martin, en face du chalet aujourd'hui démoli où il mourut, après avoir mené la vie d'un forçat de lettres, il aurait sa statue sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le seul endroit qui lui convienne. Ensuite, l'ancienne pension Perrier, à Aix-les-Bains, où Lamartine rencontra Mme Charles au mois de septembre 1816, et où, trois ans plus tard, il fut présenté à Mlle Birch, sa future femme, l'hôtel Chabert serait converti en musée. Ce serait d'autant plus facile qu'on en a tous les éléments sous la main. En bas, dans les fondations, il y a déjà les thermes romains, qui sont parmi les plus curieux. Au rez-de-chaussée, sous la colonnade et dans le jardin garni de sa treille légendaire, on exposerait les plus beaux débris de sculpture et d'architecture romaines que la pioche ait mis au jour dans les anciens « Prés sous la ville » et dans toute la vallée. Au premier étage, dans la chambre de

Lamartine et dans l'appartement de Mme Charles, on réunirait tous les documents relatifs à leur séjour à Aix-les-Bains, et je vous assure que la matière ne ferait pas défaut. La chambre de Lamartine resterait telle qu'elle est, puisqu'elle a gardé ses meubles du temps de la Restauration ; mais on ne la profanerait plus, car c'est une profanation véritable que d'y loger le premier venu, comme on le fait depuis si longtemps, et l'on aurait au moins la certitude que cette maison historique ne serait pas démolie pour faire place à un hôtel monstre quelconque. Tout le cœur de Lamartine tient entre ces quatre murs ; cela vaut bien qu'on les respecte... Enfin, comme c'est la première chose que l'on cherche en arrivant à Aix-les-Bains, la noble image du poète se dresserait à l'entrée de la ville.

Que faudrait-il pour réaliser ce programme ? Un peu d'argent, mais surtout de la bonne volonté. De l'argent, il y en a à Aix-les-Bains, et l'on en trouverait ailleurs ; on en a bien trouvé à Chambéry quand il s'est agi d'acquérir les Charmettes. Je suis sûr que M. Dujardin-Beaumetz subventionnerait avec plaisir la ville d'Aix-les-Bains, le jour où elle serait décidée à acheter l'hôtel Chabert pour en faire ce que je viens de dire. Car le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts est un fervent admirateur de Lamartine. Malheureusement, les municipalités ne font pas toujours ce qu'elles désirent. J'en sais quelque chose. Il y a quatre ans, ayant avec quelques amis formé un comité pour élever à Aix-les-Bains un monument commémoratif au poète et à l'héroïne du *Lac* et du *Crucifix*, je me heurtai à, des résistances locales telles que le maire lui-même n'en put venir à bout, et que nous dûmes renoncer à notre projet. Ce monument se fera quand même, mais il sera édifié sur un autre territoire, où peut-être il sera mieux à sa place.

Le vœu de M. Léon Séché est à la veille d'être exaucé. Nous apprenons, en effet, qu'une société est en voie de formation pour acheter l'ancien hôtel Perrier, actuellement l'hôtel Chabert, dans le but de le sauver de la démolition et d'y réunir tous les souvenirs se rattachant au séjour de Lamartine et de Mme Charles en 1816.

C'est M. le baron de Nanteuil, un fervent admirateur du grand poète, qui a pris cette initiative. Ceux de nos lecteurs qui voudraient participer à cette œuvre pie peuvent se mettre en rapports avec lui. Son adresse est, 10, avenue de Villars.

IV

LE DINER DES LAMARTINIENS

Le jeudi, 25 novembre, dans les salons du palais d'Orsay, a eu lieu les banquets des Lamartiniens.

Y assistaient M. et Mme Dorchain, Izoulet, Chéramy, baronne de Vaux, docteur Malhénée, baron de Nanteuil, Paul Bouchet, Bail, Bailly-Salin, comte et comtesse de Vaux-Saint-Cyr, M. et Mme Georges Maurisson, M. et Mme Bogino, baron Carra de Vaux, M. et Mme Mario Prax, Paul Espirat, Liboudière, docteur Roulland, major Lenôtre, Léon Sabatié, M. et Mme Bauer, de Ribes, M. et Mme de Mayeroff, etc., etc., plusieurs professeurs de l'Université et le comité directeur des Lamartiniens.

M. Léon Séché, empêché, s'était excusé.

Après une fine et chaleureuse allocution de M. Chéramy, président du Comité, M. le baron Carra de Vaux prononça quelques paroles au nom de la famille de Lamartine, puis M. Auguste Dorchain et M. Georges Maurisson avocats à la Cour d'appel parlèrent éloquemment de Lamartine et de son œuvre.

Un brillant concert suivit où Mlle Nobya, des concerts Chevillard, interpréta avec grand talent des mélodies de Gounod et le *Jocelyn* de Godard. M. Brémond du théâtre Sarah-Bernhardt, remporta le plus vif succès dans *le Crucifix* et *le Vallon*. M. Edouard Bernard, premier prix du Conservatoire, charma l'auditoire au piano par sa puissance et sa virtuosité. Mlle Dussanne, de la Comédie Française, et Mlle Madeleine Roch triomphèrent brillamment en disant avec une poétique émotion des fragments des *Méditations* et des *Recueillements*.

POÉSIES

La vieille fileuse

A. Ad. Van Bever.

Voici venir, traînant sabots, tapant bâton,
La vieille fileuse Nannette.
Son nez terreux, crochu, semble sur son menton
Vouloir casser une noisette ;
Ses yeux se sont ternis sous la brume des ans ;
Sa bouche rentrée est sans dents.

Qui nous dira jamais combien de quenouillées,
En contant loup-garou barbu,
Elle a bien pu filer par les longues veillées,
A la lueur de l'*oribu ?* (1)
Son pouce sur l'index toujours passe et repasse
Comme pour tordre la filasse.

Aux durs bancs de l'école elle n'a point usé
Ses jupes de petite fille ;
Et qu'un sot l'interroge, en se croyant rusé,
Sur la prise de la Bastille,
Elle ne comprend pas qu'il s'agit d'un combat
Mais d'une prise de tabac.

Elle n'a jamais fait aux pavés d'une ville
Claquer ses bons sabots de bois.
Lorsque, d'un train d'enfer, passe une automobile,
Elle esquisse un signe de croix ;
Et, pourvu qu'elle file, elle ne s'émeut guère
D'un changement de ministère.

Depuis cent ans bientôt que son maître, le Temps,
File en courant sa destinée,
Elle n'a pas cessé, pour tous les habitants,
Dont elle est aujourd'hui l'aînée,
Pour des lits nuptiaux, des bières, des berceaux,
De faire virer ses fuseaux.

(1) Flambeau de résine.

Elle mourra, cherchant, d'une main tremblotante,
Fuseau, quenouille ou devidoir,
Elle partira, très calme, en naïve croyante,
Sûre d'être appelée à voir
Comme, du bout des doigts, Notre-Dame fileuse
File de façon gracieuse.

PAUL PIONIS.

11 février 1909.

La Lanterne de Diogène

Un homme ?... En est-il un ?... Est-il un noble cœur,
Est-il une belle âme entre toutes ces foules
Dont, comme les épis, s'entrecroisent les houles,
Pendant que Diogène en est le grand moqueur ?

En est-il un qui n'offre une intime laideur
Aux regards du cynique entr'ouvrant les cagoules,
Son corps harmonieux fût-il sorti des moules
Dont les dieux en Hellade ont créé la splendeur ?

En est-il un jamais dont le masque ne cache
L'hypocrite pensée et la tare ou la tache
Dont, visible, la honte assombrirait son front ?

En est-il un — un seul, — pour qui cette lanterne
Du philosophe au rire inextinguible et prompt
Ne soit un phare où, — rouge et blanc, — tout l'homme alterne ?

PHILIPPE PARDAILLAN.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

LE MERCURE DE FRANCE du 16 novembre : Quelques lettres de Barbey d'Aurevilly à François Coppée et Annette Coppée.

LE CORRESPONDANT du 25 novembre. — Barbey d'Aurevilly.

LE TEMPS du 28 novembre : *Les derniers paradoxes* de Barbey d'Aurevilly par Gaston Deschamps.

LE TEMPS du 29 novembre : L'inauguration du monument de Barbey d'Aurevilly. Discours de M. Frédéric Masson de l'Académie Française et de M. Georges Lecomte, président de la Société des gens de lettres.

LE FIGARO, LE GAULOIS et les autres journaux de Paris du 29 novembre : Compte-rendu de la cérémonie d'inauguration du monument de Barbey d'Aurevilly.

LES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES du 28 novembre : Barbey d'Aurevilly par Lucien Descaves. — Pages oubliées de Barbey d'Aurevilly.

LE CORRESPONDANT du 10 décembre : Lamartine et Mme de Girardin d'après des documents inédits par Léon Séché.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE PLON ET NOURRIT. — *La Dilecta de Balzac* par Geneviève Ruxton, préface par Jules Lemaître, 1 vol. in-18.

La littérature balzacienne, qui forme déjà une bibliothèque, non compris le trésor de documents légué à l'Académie française par M. de Lovenjoul, vient de s'enrichir d'une publication remarquable. Cette étude, fouillée avec une prédilection singulière, fait ressortir dans le cadre d'un commentaire précis la douce figure de Mme de Berny, la muse éthérée, qui fut le type, avec les transpositions nécessaires, de Mme de Mortsauf du *Lys dans la Vallée*, et inspira les plus belles créations de la *Comédie humaine*. Les femmes qui réalisèrent le rêve secret de Balzac purent se flatter, comme Mme de Castries, d'avoir influencé son éducation politique, ou, comme l'*Etrangère*, d'avoir contribué à donner un but à sa vie désorbitée, la *Dilecta* reste le premier et peut-être le seul amour du maître, parce qu'elle sut lui imposer une direction souveraine, les plus nobles de ses volontés. Ainsi que l'a écrit M. Jules Lemaître dans la préface qu'il a consacrée à la monographie de Mme Geneviève Ruxton, « l'auteur a écrit sur Balzac, sur ses années d'apprentissage, sur sa lente et douloureuse formation, sur sa vie brûlante et secrètement tragique, sur les correspondances de sa vie et de son œuvre, sur son grand amour et ses autres amours, un livre ardent, émouvant, coloré, et d'ailleurs plein de révélations. » Un souffle de foi réfléchie et de pitié frémissante traverse cette évocation d'une existence exceptionnelle, et l'on sent, à certains traits, qu'elle est le fait d'une Française de race.

MÊME LIBRAIRIE. — *Chronique de la Duchesse de Dino* de 1831 à 1862, publiée par la princesse Radziwill, née Castellane, t. III, 1841-1850.

Ce troisième volume est aussi intéressant que les deux premiers et contient sur les événements de la fin du règne de Louis-Philippe

des traits, des anecdotes, qui souvent les expliquent et les éclairent. Il y a aussi de jolis portraits et des remarques très piquantes. Qu'on lise plutôt ces lignes datées du 3 avril 1843 :

« J'ai été, hier, à l'Hôtel-de-Ville, chez Mme de Rambuteau qui rentrait du sermon : elle venait d'entendre, à Notre-Dame, l'abbé de Ravignan prêcher contre le luxe des femmes et le peu de décence de leur toilette ; il s'est servi du mot *décolleté*, et, en parlant du *décolletage* des robes, il a été jusqu'à dire : Où cela s'arrêtera-t-il ? » Il a indiqué que cet excès n'était même pas joli ! Le P. de Ravignan est si naturellemnt grave, simple, austère, qu'on a trouvé ces expressions encore plus particulièrement risquées dans sa bouche. Sa critique était cependant bien juste. Les femmes dépensent beaucoup trop ; nos toilettes se compliquent de mille ajustements accessoires, qui en doublent la dépense, sans les rendre plus convenables : les jeunes femmes, ou celles qui veulent être à la mode, sont à peine vêtues. Feu mon oncle, M. de Talleyrand, quand je commençai à mener Pauline dans le monde, me recommanda, très sérieusement, de soigner la décence de sa toilette, et à ce sujet, il me dit à peu près dans la même pensée que M. de Ravignan : « Quand ce que l'on montre est joli, c'est indécent ; et quand ce que l'on montre est laid, c'est très laid. » Il disait aussi d'une femme fort maigre et qui dédaignait la plus légère gaze : « Il est impossible de plus découvrir et de moins montrer. »

Tout cela n'est-il pas très spirituel ?

LIBRAIRIE EMILE PAUL. — *Belles du Vieux temps*, grandes dames, tragédiennes et aventurières, 1 vol. in-8, par le vicomte de Reiset.

L'auteur de ce livre amusant comme la chronique scandaleuse du XVIIIe siècle connaît les femmes de la Restauration mieux que personne et en parle avec une élégance et une légèreté de plume que je souhaiterais à beaucoup de mémorialistes. Ses volumes sur la duchesse de Berry, sur Mme de Polastron, et la comtesse de Balbi sont parmi les meilleures études que ces grandes dames aient inspirées. On y trouve de tout, des aventures romanesques qui feraient envie à un Alexandre Dumas, des scènes du plus haut comique et des traits d'héroïsme et de dévouement véritablement admirables. Mais en général ce n'est pas la vertu qui dirige les

actions de ces *Belles du Vieux temps*, c'est plutôt le vice aimable, et l'on sait de reste que la vie de Mme du Barry, pour ne citer que celle-là ne fut pas précisément très édifiante. Encore eut-elle les qualités de ses défauts, comme on le dit des personnes que l'on veut excuser. Si elle ne fut pas trop courageuse devant la mort, elle eut au moins le courage de ses opinions, elle défendit les Bourbons qui l'avaient élevée jusqu'au trône et elle mourut pour eux. J'estime que pour cela seul elle mérite l'indulgence de l'histoire.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN. — *La grande misère et les voleurs au* XVIIIe *siècle. — Marion du Faouët et ses associés*, par Jean Lorédan, 1 vol. in-8 illustré, prix 5 francs.

Nous avions annoncé ce livre dans un de nos précédents fascicules. Son succès a dépassé les espérances de l'auteur. C'est que l'héroïne, Marie Tromel, dite Marion du Faouët, est un type comme on en voit peu. Elle était digne de figurer dans la troupe de Mandrin. Pendant des années et des années elle mit au pillage avec sa bande toutes les maisons de Bretagne qui en valaient la peine, s'attaquant principalement aux églises dont elle connaissait les trésors, ni plus ni moins que la bande à Thomas. Seulement elle ne travaillait pas pour les antiquaires, elle préférait l'argent des troncs et l'argenterie des autels. Le curieux c'est que les gens de justice qui pourtant n'étaient pas tendres avaient certains égards pour elle. On eût dit qu'elle leur en imposait. Il faut lire les aventures de cette voleuse extraordinaire. C'est attrayant comme un roman d'Alexandre Dumas qui serait écrit à l'aide de pièces d'archives. Car M. Jean Lorédan n'a rien inventé. Toute la partie documentaire du livre a été tirée par lui des archives de Nantes, de Rennes et des Archives nationales. Et c'est vraiment l'histoire de la grande misère au dix-huitième siècle, car si la faim fait sortir les loups du bois, elle fait sortir aussi les voleurs de grands chemins. M. Lorédan fera bien de suivre et d'exploiter ce filon : il y trouvera les matériaux de plus d'un livre du genre de celui-ci, et le public qui mord de plus en plus aux documents historiques l'en remerciera.

LIBRAIRIE BERNARD GRASSET. — *L'enclos de George Sand* par Joseph Ageorges, 1 vol. in-18.

Cet enclos de George Sand est tout simplement l'histoire de ses relations avec Henri de Latouche et des relations de celui-ci avec

Honoré de Lourdoueix. Trois Berrichons qui s'entr'aidèrent de leur mieux pour faire leur chemin dans le monde. Latouche et Lourdoueix s'étaient connus sur les bancs du collège. Lourdoueix, après avoir combattu vaillamment dans *le Spectateur* pour la politique de MM. Decaze et Lainé, fut pendant quelque temps directeur des Beaux-Arts, sciences et lettres, à l'intérieur, sous M. de Corbières, et puis directeur de la censure. C'était un gros personnage. On trouve son nom un peu partout, de 1820 à 1828, et les services qu'il a rendus aux lettres et aux gens de lettres sont innombrables. Ainsi nous savons que, sur la prière de Mad. de Duras, il s'occupa de faire accorder une pension à Delphine Gay, qu'il obligea plusieurs fois cette pauvre Marceline Desbordes-Valmore qui était toujours à court d'argent, que lorsque Chateaubriand, Victor Hugo et Lamartine avaient quelqu'un à caser dans les ministères, c'est à lui qu'ils s'adressaient, qu'il avait ses grandes et petites entrées à l'Abbaye-aux-Bois et chez Mad. Swetchine, et qu'il fut pour Henri de Latouche un ami de toutes les heures — quoique celui-ci, par son mauvais caractère, l'ait irrité ou mécontenté bien souvent.

Les lettres de Latouche sont assez rares. M. Joseph Ageorges en publie quelques-unes qui sont d'un joli tour et d'un véritable intérêt au point de vue biographique. Mais ce qui fait le charme principal de ce petit livre c'est l'aisance aimable et, pour tout dire en un mot, l'esprit avec lequel il est écrit. Chacun sait d'ailleurs que l'auteur est un écrivain de race et qu'il est — ce qui ne gâte rien — doublé d'un érudit très informé, très averti.

LIBRAIRIE SANSOT ET Cie. — *Senancour, ses amis et ses ennemis, études et documents* par G. Michaut, 1 vol. in-8, prix 7 fr. 50.

Le titre seul de ce livre indique assez l'intérêt qu'il présente, et l'on connaît la manière de M. Michaut. Quand il étudie un personnage, il en fait volontiers le tour et ne néglige aucun document pouvant nous le faire mieux connaître. Or Senancour n'avait pas encore trouvé son historien. Certes les articles qu'il a inspirés ne manquent pas. *Obermann* est un des livres qu'on a le plus étudiés, sans doute parce qu'il est de ceux qui ont exercé le plus d'influence sur les premières générations du XIXe siècle. Mais on n'avait pas encore rendu à son auteur toute la justice qui lui est due. Il faut donc remercier M. G. Michaut de nous l'avoir

montré sous toutes ses faces, et d'avoir publié notamment le dossier que Sainte-Beuve avait formé sur lui.

Les lettres inédites de Sainte-Beuve à Mme Dupin et à Mlle de Sénancour sont extrêmement intéressantes et contribueront pour une bonne part au succès de ce livre qui vaut mieux que les quelques lignes que le défaut de place nous oblige à lui consacrer. Nous y reviendrons quelque jour à la première occasion. N'oublions pas de dire en terminant qu'il est illustré d'un beau portrait de Sénancour.

LIBRAIRIE EMILE PAUL. — *Auget de Montyon* (1733-1820) d'après des documents inédits, par Louis Guimbaud, 1 vol. in-8.

Ce bel ouvrage est arrivé au moment où l'Académie française distribuait cette année ses prix de vertu. Mais ne croyez pas que M. Guimbaud l'a fait exprès pour lui donner un peu plus d'actualité. D'abord la vertu n'a pas de saison et M. de Montyon est toujours d'actualité.

On pense à lui chaque fois qu'une belle action honore notre pauvre humanité, et cette gloire en vaut bien une autre. Combien de gens pourtant ne le connaissent que de nom ! et combien d'autres seraient surpris si on leur racontait sa véritable histoire ! Moi-même, il faut bien que je l'avoue, j'étais loin de m'attendre à tout ce que M. Guimbaud nous raconte sur lui. Je connaissais son bel esprit, sa carrière de magistrat et ses succès dans le monde, chez Mme de Maurepas, chez Mme de Genlis et chez Mme de Créqui, mais j'ignorais son rôle d'intendant de province, et c'est peut-être là qu'il a donné sa vraie mesure. On lira dans le livre de M. Guimbaud ce qu'il fut comme intendant en Auvergne, en Provence et en Aunis. Il était à la Rochelle quand il fut nommé conseiller d'état. Louis XVI en le nommant à cette charge le payait à peine des services qu'il avait rendus à la Couronne. Aussi bien les portraits qu'on nous a faits jusqu'ici de M. de Montyon sont si peu ressemblants, que M. Louis Guimbaud, après nous avoir raconté sa vie, a voulu nous le peindre — en manière de conclusion — comme il le comprend. Je regrette de ne pouvoir reproduire ici ce morceau de peinture, car il est peint de main d'ouvrier et nous rend bien la physionomie du modèle.

LIBRAIRIE H. DARAGON. — *Le Crime du Marquis d'Entrecasteaux, président à mortier au Parlement de Provence* (1784) par Jean Audouard, 1 vol. in-8, prix 6 francs.

Le 31 mai 1784, le marquis d'Entrecasteaux, président à mortier au Parlement de Provence, à peine âgé de vingt-six ans, assassinait à coups de rasoir sa femme légitime pour se rendre libre et épouser sa maîtresse, M[me] de Saint-Simon, veuve d'un magistrat à la même cour. Au lendemain de son crime consommé avec une audace et une froide cruauté incroyables, le coupable fuit vers Nice et Gênes où il s'embarque pour Lisbonne. Il est arrêté dans cette dernière ville ; le gouvernement portugais l'y retient prisonnier et refuse énergiquement l'extradition demandée par le roi de France. Les pourparlers engagés par la voie diplomatique continuent encore, lorsque le marquis d'Entrecasteaux meurt d'une fièvre maligne le 16 juin 1785. 4

L'instruction de cette affaire retentissante, régulièrement ouverte par le Parlement de Provence, aboutit à un arrêt des plus sévères. Le coupable est déchu de son office, condamné à faire amende honorable, à avoir les deux poings coupés et enfin à recevoir la mort par le supplice infamant de la roue.

La qualité du criminel, dont l'hermine de haut magistrat a reçu d'aussi sanglantes éclaboussures, celle de la victime, née de Castellane-Saint-Juers, apparentée à la meilleure noblesse de Provence, ont fait de ce crime passionnel une affaire des plus sensationnelles ; la renommée en porte les échos dans l'Europe entière. Les moindres gazettes françaises et étrangères s'en sont occupées et ont tenu au courant un public avide de détails.

Tel est le crime dont M. Jean Audouard, à l'aide du dossier original conservé aux archives du Parlement, a fait le récit le plus vivant qui se puisse imaginer.

L'auteur a fort bien senti que certaines affaires sont la caractéristique du temps qui les voit se produire. Il faut en bien connaître l'ambiance, en bien pénétrer les causes pour faire revivre les personnages mêlés à ces affaires, qui se sont agités en une époque déjà si loin de nous, et nous en dévoiler les pensées intimes. Ceux mis en scène par M. Jean Audouard, magistrats, gens du monde, hommes et femmes de qualité, sont aussi vivants que possible. Suivant l'expression familière, *ils crèvent la toile* et se montrent à nous avec tous les vices d'une époque brillante, mais combien corrompue ! Et il est à constater que l'extrême politesse, l'urbanité, le raffinement et la galanterie de ce temps à jamais disparu n'en ont point banni la violence et la volupté...

Personne n'avait encore mis au jour toutes les pièces du dossier, éclairées par nombre d'autres que M. Jean Audouard a tirées

des dépôts publics et privés. Ainsi comprise, son étude, fruit de patientes recherches et d'un travail énorme, est définitive, et il paraît difficile qu'on puisse rien ajouter à un ensemble de documents aussi complet, non seulement sur l'affaire d'Entrecasteaux elle-même, mais aussi sur les personnages qui y ont joué un rôle. Il n'est pas un fait qui ne soit appuyé sur des références, et, la plupart du temps, sur des pièces officielles.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION. — *L'influence des Romantiques français sur la poésie roumaine* par M. I. Apostolescu, docteur ès-lettres, avec une préface de M. Emile Faguet, 1 vol. in-18.

Voici un livre remarquable et que les étrangers feront bien de prendre pour modèle. Il n'y a pas, en effet, qu'en Roumanie que le Romantisme français ait exercé une grande influence. Mais je reconnais que nulle part cette influence fut plus accusée et plus sensible qu'en Roumanie. Cela tient à une foule de choses que M. Apostolescu nous fait toucher du doigt.

« Si les poètes roumains qui se sont inspirés de Chateaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo ou de Musset, n'ont pas laissé d'être personnels et originaux, dit judicieusement M. Emile Faguet, c'est qu'étant profondément patriotes, ils n'ont pris à leurs modèles que les thèmes, que les idées générales et aussi les lois générales de composition, tout à fait comme La Fontaine qui a dit si justement de lui-même :

> Je ne prends que l'*idée* et les tours et les lois
> Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.

« Si nous avions eu une mythologie — c'est toujours M. Emile Faguet qui parle — ils ne nous l'auraient pas empruntée et ne chanteraient pas nos dieux, comme Ronsard, ses amis et ses héritiers ont chanté ceux de la vieille Grèce. Les poètes roumains nous empruntent nos idées, nos tendances générales, nos points de vue et nos attitudes devant la nature ou devant l'âme humaine ; mais à partir de là, quand ils chantent c'est bien *leur* nature, *leur* sol, *leur* ciel, et *leur* cœur et *leurs* amours qu'ils mettent en vers. Leur patriotisme les sauve des dangers de l'admiration...

« C'est ainsi que les poètes roumains, de 1820 à 1900, ont été, ou de très grands poètes, ou de grands poètes, ou des poètes très distingués. M. Apostolescu nous les fait connaître de très près, nous les rend très sympathiques et rend ainsi un service signalé à l'histoire de la littérature européenne. »

Ainsi parle M. Emile Faguet. Nous sommes tout à fait d'accord avec lui sur ce point, et encore, lorsqu'il dit que le livre de M. Apostolescu arrive à son heure, pour venger le Romantisme français des attaques furibondes et ridicules dont il est l'objet depuis quelque temps de la part des néo-classiques et des nationalistes. On connaît la belle préface du *Cénacle de la muse française*. M. Emile Faguet donne pleinement raison à M. Léon Séché, quand il dit que le Romantisme est un fait européen. Si le Romantisme, à entendre ses détracteurs, était cause de l'abaissement de la France, comment se fait-il, que partout ailleurs, en Angleterre, en Italie et en Allemagne il ait été plutôt un signe de renouveau, une cause de relèvement dans le domaine des arts, de la politique et des lettres ? — Voilà, en effet, ce que devrait bien nous dire M. Pierre Lasserre ou M. Charles Mauras. En attendant lisons le beau livre de M. Apostolescu et laissons coasser les corbeaux.

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE. — *Gérard de Nerval* (lettres inédites), par Jules Marsan, 1 brochure de 26 pages.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN. — *Jules de Saint-Félix* (documents inédits), par Jules Marsan, 1 brochure de 32 pages.

LIBRAIRIE EDOUARD PRIVAT. — *Notes sur Antoni Deschamps* (documents inédits), par Jules Marsan, 1 brochure de 23 pages.

Ces trois brochures seront utilisées par tous ceux qui auront à s'occuper dans l'avenir de Gérard de Nerval, de Jules de Saint-Félix et d'Antoni Deschamps, car elles contiennent des documents sinon de premier ordre, du moins d'un grand intérêt pour leur biographie, et ces documents sont commentés d'une façon très sûre. Je signalerai pourtant une toute petite erreur à M. Jules Marsan — ne fût-ce que pour lui montrer que je l'ai bien lu.

Page 90 de sa notice sur Antoni Deschamps, il dit :

« En 1838, A. Deschamps prend la défense de *Jocelyn* avec une chaleur qui lui vaut cette lettre de Lamartine :

« Je viens de recevoir enfin, Monsieur et cher poète, votre adresse longtemps attendue, vainement demandée à Emile. J'en profite à l'instant pour vous dire bien mal tout ce que j'ai éprouvé en lisant, il y a un mois, dans *la Charte* l'article admirable de sentiment et de pensée que vous avez consacré à mon dernier ouvrage *si mal accueilli...* »

Ces trois derniers mots auraient dû faire comprendre à M. Jules Marsan qu'il ne pouvait s'agir de *Jocelyn* lequel alla tout au contraire aux nues dès son apparition. D'ailleurs *Jocelyn* n'est pas de 1838 mais de 1836. C'est la *Chute d'un ange* qui parut en 1838 et c'est de ce poème, en effet très mal accueilli du public, que Lamartine voulait parler.

les indications des mémorialistes, les papiers administratifs du théâtre ou les rapports des officiers de police. Et n'était-ce pas là, comme M. Adolphe Jullien le dit si bien dans sa préface, reconstituer la meilleure partie de l'existence de nos pères que de retracer un peu de leurs libres amours, avec force traits de cet esprit gouailleur dont ils étaient si prodigues, même dans les traverses de la vie, et jusqu'à la suprême fin ? Le côté libertin y tient une place curieuse.

MÊME LIBRAIRIE. — *Savinien de Cyrano de Bergerac, gentilhomme parisien, l'histoire et la légende.* — 1 vol. in-8°.

Le monde lettré n'a pas oublié qu'en 1894 M. Pierre Brun, qui a continué à se faire avantageusement connaître depuis cette date par de solides études de critique, en lesquelles l'érudition du fond n'exclue pas l'élégance de la forme, présenta avec succès en Sorbonne une thèse de doctorat : *Savinien de Cyrano Bergerac*, qui montrait sous un jour absolument nouveau ce curieux écrivain, mal connu jusqu'alors sur la foi de légendes auxquelles donna force de loi, quelques années plus tard, la verve étincelante de M. Edmond Rostand.

L'ouvrage de M. Pierre Brun fut très favorablement jugé par la grande presse et mérita des comptes-rendus élogieux de MM. Em. Faguet, J. Lemaître, Ad. Aderer, Eugène Lintilhac, pour ne parler que des principaux.

L'Amérique, l'Allemagne, la Suisse acceptèrent les conclusions de M. Pierre Brun, ici avec le cours que professa le docteur Jodocius à l'Université de Philadelphie ; là, avec la thèse soutenue à Berlin par M. Hans Platow ; là, encore, avec le livre de M. Henrich Dülà.

L'œuvre si nourrie de M. Pierre Brun était épuisée en librairie, c'est une seconde édition, allégée de ses notes thésiformes et de ses appendices, plus accessible aux gens du monde et aux amateurs de lettres, et mise au courant des travaux les plus récents, que la maison Henri Daragon, dans sa si curieuse *Bibliothèque du Vieux Paris*, publie aujourd'hui.

Le soin typographique et le luxe des illustrations donnent au volume, abstraction faite de l'excellence du texte, une réelle valeur artistique ; et tous ceux qu'a amusés ou séduits Cyrano, cet original du Grand Siècle, si fort à la mode actuellement, ne peuvent manquer de s'intéresser à cette réédition.

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE. — Les Poètes du terroir, du xve siècle jusqu'à nos jours. Textes choisis et notices bibliographiques, par Ad. Van Bever. Tome II, charmant in-16 avec cartes, br., 3 fr. 50 ; Relié mouton souple, 5 francs.

Avec le deuxième volume, voici le tour de quelques-unes de nos plus belles provinces : *Dauphiné*, *Flandre*, *Franche-Comté*, *Gascogne et Guyenne*, *Ile de France*, *Limousin et Marche*. Fidèle à sa méthode, également soucieux d'exactitude et d'art, l'auteur a voulu faire de cet ouvrage un guide biographique et bibliographique complet et sûr pour l'étude de nos littératures régionales du xve au xxe siècle ; mais aussi, et surtout, un tableau vivant et varié de la prodigieuse floraison poétique éclose sur tous les points de la France, au gré des profondes et mystérieuses influences du climat et de la race, sous l'inspiration du « terroir ». — Une carte délimite chaque province, indiquant ses grands traits. Une étude documentée, historique et géographique, la présente avec sa physionomie propre, l'âme de ses habitants et de ses poètes. Elle nous prépare ainsi à mieux respirer toutes les senteurs de la sève originelle qui, si généreusement, circule à travers toutes les œuvres, — populaires ou autres, — groupées dans cette anthologie.

Ce second volume trouvera, sans nul doute, près des lettrés, le succès du premier.

Parmi les poètes romantiques qui figurent dans ce volume citons : Mme Desbordes-Valmore, Ch. Nodier, Max Buchon, Edouard Grenier, Théophile Gautier, Jasmin, Auguste Barbier, Alfred de Musset, Emile Blémont, Auguste de Châtillon, Ch. Baudelaire.

Je ne sais pas pourquoi Félix Arvers ne figure pas dans ce volume parmi les poètes de l'Ile de France. C'est un oubli que M. Ad. van Bever devra réparer dans la 2e édition de son excellente anthologie.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

P.-S. — Un écrivain nantais qui traite aussi bien l'histoire que la légende et qui s'est signalé l'année dernière par un livre du plus haut intérêt intitulé : *Annales de la Marine nantaise*, M. Paul

Legrand vient de publier chez Tassel à Paris, sous le titre de *Veillées Vendéennes*, un petit volume de nouvelles très impressionnantes, très dramatiques. A lire tout particulièrement *Jean p'tit gâs* et *le Meunier de Caraya*. Ce n'est pas encore demain qu'on aura fini de dévider l'écheveau des récits de la grande guerre ! la Vendée a une telle histoire, que toutes les légendes, qu'elles soient bleues ou blanches, peuvent croître et se développer à l'entour.

NÉCROLOGIE

Ernest PRAROND

On lit dans le journal l'*Abbevillois du mardi* 9 *novembre* dernier :

C'est avec une douloureuse émotion qu'on a appris lundi matin la mort de M. Ernest Prarond, qui s'est éteint après une courte agonie à l'âge de 88 ans. Jusqu'au dernier jour, l'illustre savant a conservé une parfaite lucidité d'esprit et ce travailleur infatigable était encore au labeur la veille de sa mort.

Sa disparition est un véritable deuil pour la cité, pour toute la Picardie qui perd en lui un de ses plus glorieux enfants.

Toute la vie d'Ernest Prarond fut consacrée au travail et il laisse un bagage considérable, véritable monument d'érudition et de talent solide.

Prarond (Philippe-Constant-Ernest) était né à Abbeville le 14 mai 1821. Après avoir fait ses études classiques, très brillamment (il demeura un latiniste distingué) le jeune bachelier alla faire son droit à Paris.

La poésie l'attirait en même temps et il publiait bientôt son premier volume de vers. Mais l'activité de son cerveau ne s'arrêtait pas là ; l'histoire, l'histoire locale surtout, le passionnait et en peu d'années il devenait l'auteur apprécié de plusieurs volumes de genres différents.

Tout en écrivant, Prarond voyage. Il parcourt l'Angleterre, l'Italie, l'Amérique du Nord, la Grèce, l'Orient, l'Egypte, l'Algérie, la Suisse, la Scandinavie, prend des notes et compose des livres : *Les Voyages d'Arlequin, dix ans de Révolution, Histoire de cinq villes et de trois villages, Histoire de la Ligue à Abbeville, de Montréal à Jérusalem*, etc.

On ne saurait énumérer tous les titres de l'œuvre considérable laissée par Ernest Prarond.

Nous nous permettrons encore bien moins de l'apprécier dans le cadre si étroit d'un rapide article de journal.

Rappelons seulement que cette œuvre se divise en deux parties principales : l'une historique et archéologique étudiée avec un soin, une précision, une compétence, une clarté admirables par un autre érudit, aussi savant que modeste, M. Alcius Ledieu ; l'autre, littéraire, est commentée par la plume élégante de l'excellent écrivain E. Delignières.

Citons, au hasard, parmi les ouvrages les plus estimés de Ernest Prarond, dont Anatole France disait : « C'est un poète rare à l'âme grande et à l'esprit charmant » : *Le Théâtre sous le chêne ; Le monde aimé ; Le Jardin des Racines noires ; la Voix sacrée ; Myrrhine ; Récits aux neveux ; Le Théâtre sous l'orme ;* et dans les études locales ; *Abbeville pendant la guerre de cent ans ; Cartulaire du Ponthieu ; la Topographie historique et archéologique d'Abbeville*, etc.,etc.

Membre depuis plus de cinquante ans de la Société d'Emulation d'Abbeville, Ernest Prarond était devenu l'un des présidents d'honneur de cette docte compagnie. En 1894, à l'occasion du cinquantenaire de son entrée dans la société, ses collègues lui avaient remis une médaille d'or spécialement frappée à cette intention.

Ernest Prarond faisait également partie de la *Société des Antiquaires de Picardie*, et de diverses Sociétés savantes. Il était président d'honneur de la *Conférence scientifique d'Abbeville et du Ponthieu*, correspondant honoraire du ministère de l'instruction publique.

Ernest Prarond eut le plaisir d'entendre louer en Sorbonne, à la séance de clôture de la réunion des Sociétés Savantes, en 1880, son œuvre sur la *Ligue à Abbeville* et à cette occasion, il fut nommé officier d'instruction publique sur la proposition du Comité des Travaux historiques.

Dix ans plus tard, à l'occasion de l'inauguration du monument Courbet, Ernest Prarond était fait chevalier de la Légion d'honneur.

Il goûta aussi de la vie publique, sur les pressantes sollicitations nommé maire d'Abbeville. Il fut également conseiller général de la Somme pendant six ans et ne sollicita pas le renouvellement de son mandat.

Depuis de nombreuses années, Ernest Prarond ne quittait plus guère Abbeville, se plaisant infiniment dans sa maison de la rue du Lillier où il est mort paisiblement au milieu des souvenirs qu'il avait accumulés, près de la précieuse bibliothèque qu'il avait patiemment composée comme un bibliophile passionné qui ne prise pas seulement la reliure d'un livre.

Doué à la fois des qualités du cœur et de l'esprit, Ernest Prarond meurt non seulement pleuré de sa famille douloureusement frappée, mais regretté de tous ceux qui l'ont connu, de tous ceux qui ont apprécié son œuvre.

A cet article nécrologique si mesuré, si judicieux, je me permettrai d'ajouter quelques lignes pour exprimer le chagrin que me cause la perte de cet ami de trente ans. Car voilà tout près de trente ans que nous nous connaissions. Cela avait commencé par la sympathie qui naît de la communauté des goûts et des admirations littéraires, mais la sympathie était devenue bien vite de l'amitié, et nous avions fini par nous aimer comme deux frères, malgré notre très grande différence d'âge.

Nos lecteurs ont pu lire dans le dernier numéro des *Annales* la jolie pièce de vers que lui avaient inspirée ses livres. En la publiant je ne croyais pas que c'était son chant du cygne ni que c'était la dernière joie que je lui donnerais. Je l'avais vu, il y a un an, dans sa belle bibliothèque, et quoiqu'il fût déjà atteint du mal qui devait l'emporter, il faisait encore de beaux rêves dont la plupart sont morts avec lui. Cette bibliothèque qui renferme des trésors, il l'avait réunie lentement, patiemment, en vrai bibliophile qui connaît ses auteurs. Il y avait fait une place à tous ceux qui en étaient dignes, dans les temps anciens et modernes. Mais les auteurs qu'il préférait, c'étaient les poètes du seizième siècle, Ronsard, J. du Bellay et leurs amis de la Pléiade, avec ceux de l'école romantique, depuis Lamartine jusqu'à Baudelaire dont il parlait comme pas un pour avoir vécu dans son intimité. Il m'avait dit plusieurs fois que son intention était de léguer sa bibliothèque à sa ville natale. Sa veuve qui fut sa collaboratrice de tous les instants m'écrit qu'elle remplira dévotement son vœu. J'en suis heureux pour lui et pour Abbeville ; il me semble, en effet, qu'en dispersant ses livres on eût dispersé ses membres : *disjecti membra poëtœ*. Ses compatriotes le retrouveront donc tout entier dans sa biiblothèque où il est représenté d'ailleurs par toutes sortes de travaux,et ceux qu'il a fait sur sa chère petite cité ne sont pas les moindres. Lorsqu'ils seront lassés de causer avec lui du Ponthieu, ils prendront un de ses volumes de poésie et pourront se dilecter à loisir,car les pièces savoureuses ne manquent pas dans son bagage poétique, et sa langue est toujours de bonne qualité, sobre et ferme.

Quant à moi, je puis bien dire que je perds en Prarond un des plus nobles compagnons que l'amour des lettres m'ait donnés, et je prie sa très digne femme de croire que je ne l'oublierai pas plus qu'elle.

Léon SÉCHÉ.

Le Gérant : Léon SÉCHÉ.

TABLE

PAR NOMS D'AUTEURS

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

Imprimeries Réunies, Boulogne-sur-Mer.